

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

DU DÉSAVEU DU SOCIAL À LA PRÉSENTATION
NOMINALISTE : LE MOUVEMENT DE LA RÉCEPTION DE
DURKHEIM (1893-1939).

THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN SOCIOLOGIE

PAR
FRANÇOIS PIZARRO NOËL

OCTOBRE 2009

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

Remerciements

J'ai persévéré dans cette thèse en pensant à VEZ, je la lui dédie, dix ans plus tard...

Mais je n'aurais jamais terminé ce travail sans le support et l'aide de deux des trois femmes de ma vie: Biou et Francine.

Je remercie mon directeur, Jacques Mascotto, ainsi que Nicole Laurin-Frenette, Narciso Pizarro, Michel Freitag, Marcel Fournier, Ken Morrison, Francis Lacoste, Jean-François Filion et Benoît Coutu pour leurs commentaires et leurs encouragements.

Je remercie Francine Noël pour ses révisions et sa patience.

Gabrielle Desjardins et Hélène Dufour pour leurs yeux de lynx.

Dario De Facendis pour sa lecture attentive.

Jules Duchastel pour m'avoir permis de côtoyer les membres du GRADiP et de la Chaire MCD et de participer aux JADT et aux Écoles d'été.

Jacques Beauchemin pour m'avoir donné l'opportunité d'enseigner l'œuvre de Durkheim, les classes sociales et l'œuvre de Weber.

Éric Pineault pour m'avoir laissé squatter le Calca.

Félix Beaulieu, Rachel Chevalier-Richard et l'équipe du Léopard, Benoît Coutu, Marianne Marchand, Simon April et Monique Masse pour m'avoir toléré auprès d'eux et fourni du café.

Le FQRSC pour m'avoir octroyé une bourse.

Je tiens à m'excuser auprès des personnes qui ont, durant la rédaction de cette thèse, dû subir mes absences ou pire encore ma mauvaise humeur. Je pense évidemment à ma famille mais j'étends d'emblée ces excuses à tous ceux qui se sentent concernés.

Enfin, je remercie ceux qui prendront le temps de lire cette thèse.

Résumé

La théorie sociologique a subi, dans les 40 premières années de l'institutionnalisation de cette discipline, une inflexion la détournant d'une des questions théoriques qui avaient suscité sa fondation : celle de la possibilité d'une explication de la pérennité de l'organisation de la société qui ne soit pas fondée sur la théorie libérale classique de l'individu rationnel. Si cet aspect du projet sociologique a d'abord été directement confronté, ce n'est pas par le biais d'une argumentation étoffée et de critiques percutantes qu'il a finalement été neutralisé mais plutôt par son omission puis par sa négation.

Pour démontrer ce processus menant à la neutralisation d'un problème fondamental de la sociologie classique, j'ai choisi d'examiner la réception des travaux d'un de ceux qui l'a abordé le plus ouvertement, le fondateur français de la sociologie, Émile Durkheim. Les travaux de Durkheim et de son école, au même titre que ceux de Marx, se présentent comme des idéaux types de l'effort théorique visant à présenter l'organisation sociale comme autre chose que le résultat des aptitudes et actions des individus qui y participent c'est-à-dire comme des formes de réalisme social. En ce sens, la réception de leurs thèses est un excellent indicateur de la position des différents sociologues sur la possibilité, voire la pertinence, d'une telle tentative. En étudiant les textes de réception des écrits durkheimiens produits en France, en Angleterre et aux États-Unis entre 1893 et 1939, j'ai pu retracer d'abord les oppositions directes au "réalisme social" durkheimien puis les omissions de cet aspect de sa pensée qui ont fini par déboucher sur un travestissement - une périodisation - de cette dernière. Il ressort de cette étude que le réalisme social, qu'il soit identifié comme "chosisme", "ontologisme", "matérialisme", "négligence de la psychologie" ou relégué au statut de "période" de la pensée durkheimienne, reste le même au-delà des formes changeantes de la critique.

Table des matières

Remerciements.....	i
Résumé.....	ii
Table des matières.....	iii
Introduction.....	1
0.1. Histoire et cadre théorique.....	1
0.2. La pseudo-fondation de la sociologie.....	3
0.3. La réception de la sociologie durkheimienne comme étude sociologique de la sociologie.....	8
0.4. Les classiques.....	13
0.5. Durkheim.....	16
0.6. Production et réception.....	20
0.7. Quelle typologie des réceptions de Durkheim?.....	22
0.8. Le statut des Formes élémentaires de la vie religieuse et la lecture culturaliste de Durkheim.....	26
0.9. Les études durkheimiennes culturalisées.....	27
0.10. Une sociologie de la sociologie?.....	31
1893-1917.....	36
Chapitre 1 : la première réception française de Durkheim.....	38
1.1. L'institutionnalisation.....	38
1.1.1. Introduction et Bibliographie.....	38
1.1.2. La réforme de l'éducation comme arrière-plan explicatif des critiques : la défaite de 1870 et la 3 ^{ème} République, le projet progressiste et la laïcité.....	46
1.1.3. La réforme de l'éducation : la Nouvelle Sorbonne et le projet Républicain.....	47
1.1.4. - La sociologie dans les universités.....	48
1.1.5. Liard ou le lien entre les politiques et la carrière de Durkheim.....	49
1.1.6. Une altération de la définition classique de la culture : différences entre les facultés de droit et de lettres et bouleversement des lettres pour accueillir la sociologie.....	51
1.1.7. Une réforme imposée : l'élargissement des facultés de lettres.....	51
1.1.8. Le rôle de l'introduction des sciences sociales et la différente inclusion en fonction de la faculté.....	52
1.1.9. Une illustration du malaise créé par l'arrivée des sciences sociales.....	52
1.1.10. Le point de départ ambigu de la sociologie.....	52
1.1.11. La science de l'éducation.....	54

1.2. La critique par les philosophes.....	55
1.3. Le débat de Durkheim et Tarde.....	65
1.3.1. Premiers affrontements.....	67
1.3.2. La polémique autour de la définition du fait social.....	69
1.3.3. La question de la pathologie du crime.....	71
1.3.3.1. G. Tarde «Criminalité et santé sociale».....	71
1.3.3.2. É. Durkheim. « Crime et santé sociale ».....	79
1.3.4. Autour du Suicide.....	84
1.3.4.1. Durkheim, 1897, Le Suicide.....	84
1.3.4.2. Tarde 1898 « Contre Durkheim à propos de son Suicide ».....	86
1.3.5. La pause.....	93
1.3.6. La reprise des hostilités.....	94
1.3.7. La conférence.....	95
1.3.8. L'exacerbation du réalisme durkheimien par Tarde.....	99
1.4. L'impérialisme durkheimien en contexte : la sociologie entre l'arbre et l'écorce.....	101
1.5. Les critiques : Humanisme et sciences.....	113
1.6. Les groupes qui critiquent : une étrange alliance.....	114
1.7. Politiques : l'affaire Dreyfus et les durkheimiens.....	119
1.8. Conclusion : La centralité du débat avec Tarde.....	136
 Chapitre 2: la première réception anglaise de Durkheim.....	 137
2.0. Présentation de la bibliographie.....	137
2.1. British Sociology.....	138
2.1.1. Introduction : les discours sur la société.....	138
2.1.2. Les sociologies britanniques.....	138
2.1.2.1. Eugenics.....	141
2.1.2.2. Regional Survey School – Civics – town-planners.....	142
2.1.2.3. Ethics.....	145
2.1.3. Histoire de la Sociological Society.....	148
2.1.3.1. La fondation intéressée (et précaire) de la Society.....	149
2.1.3.2. Durkheim à la Society.....	150
2.1.3.2.1.Durkheim et la fondation de la Sociological Society.....	150
2.1.3.2.2. Les similarités entre Civics et Durkheim dévoilées à la Sociological Society (1905c).....	150
2.1.3.2.3. L'échec du rapprochement des deux écoles par Durkheim.....	153
2.1.4. La rupture.....	154
2.1.4.1. 1907.....	154
2.1.4.2. 1911.....	157
2.1.5. Conclusion (1911-1918).....	158
2.1.5.1. Les destins liés des doctrines de Geddes et Durkheim : le désaveux de Hobhouse.....	158
2.1.5.2 – Hobhouse et la supposée group mind theory durkheimienne.....	159

2.1.5.3. La quête d'une sociologie britannique indépendante.....	159
2.1.5.4. Westermarck et l'anthropologie.....	160
2.2. La réception de Durkheim par l'anthropologie britannique.....	168
2.2.1. Présentation générale.....	168
2.2.2. Les grandes figures.....	171
2.2.2.1. Robertson-smith.....	171
2.2.2.2. Tylor.....	172
2.2.2.3. Frazer.....	175
2.2.3. Les réceptions croisées.....	183
2.2.3.1. Lang.....	183
2.2.3.2. Hartland.....	190
2.2.3.3. Malinowski.....	197
2.3. Conclusion sur la première réception anglaise de Durkheim.....	202
 Chapitre 3 : la première réception américaine de Durkheim.....	 204
3.1. Introduction générale Gilded Age et Progressive Era(1893-1917).....	204
3.1.1. Gilded Age et les sciences sociales.....	204
3.1.2. La New Progressive Era et les sciences sociales.....	205
3.2.1. Les pères fondateurs.....	206
3.2.1.0. Introduction.....	206
3.2.1.1. Sumner.....	206
3.2.1.2. Ward.....	208
3.2.1.3. Conclusion sur les pionniers institutionnels.....	211
3.2.2. Les fondateurs institutionnels.....	212
3.2.2.0. Introduction.....	212
3.2.2.1. Small.....	212
3.2.2.2. Giddings.....	216
3.2.3. Les sociologues du contrôle social.....	217
3.3. Introduction à la réception américaine de Durkheim et à sa place dans la formation de la sociologie américaine.....	219
3.4. Présentation de la bibliographie.....	221
3.5. Justification des réceptions choisies.....	223
3.6. Analyses.....	224
3.6.1. Tosti et Tufts.....	224
3.6.1.1. L'affaire Tosti : composé et composants.....	224
3.6.1.2. La reprise des arguments de Tarde par Tosti.....	225
3.6.1.3. La réplique de Durkheim à Tosti.....	228
3.6.1.4. L'acharnement de Tosti.....	229
3.6.1.5. Variation sur un même thème : critique de la psychologie durkheimienne par Tufts.....	233
3.6.2. Gehlke.....	235
3.6.2.2. La psychologie durkheimienne en question.....	237
3.6.2.3. La sociologie de Durkheim en question.....	245

3.6.2.4. Critique générale de la méthodologie et de la sociologie de Durkheim par Gehlke.....	246
3.6.2.5. Conclusion de Gehlke.....	248
3.6.2.6. Sur les liens entre Durkheim et les anthropologues américains.....	249
3.6.3. La réception anthropologique : Goldenweiser, Adams, Webster.....	251
3.6.3.1. Goldenweiser.....	251
3.6.3.2. Adams.....	254
3.6.3.3. Webster.....	255
3.7. Conclusions sur la première réception de Durkheim aux États-Unis.....	257
1918-1939.....	258
Chapitre 4: la seconde réception anglaise de Durkheim.....	262
4.0. La constitution du champ sociologique anglais 1911-1939 et les raisons de la non-institutionnalisation de l'entre-deux guerres.....	262
4.1. La sociologie au retour de la première guerre mondiale: le besoin de scientificité (1918-1927).....	263
4.1.1 La sociologie extra-universitaire : les vestiges de la Sociological Society et les Geddésiens.....	263
4.1.1.1. Le rôle de Branford dans le maintien de l'intérêt universitaire envers la sociologie.....	264
4.1.1.2. Branford : le sondage comme complément méthodologique à la théorie générale de Hobhouse.....	266
4.1.2. La sociologie de la LSE : Hobhouse et les dérives politico-philosophiques extrascientifiques dans la création d'une sociologie générale.....	267
4.1.2.1. Les critiques à l'endroit de Hobhouse: Politique et philosophie. Labour Party, Socialisme.....	268
4.1.2.2. Black.....	268
4.1.2.3. L'échec de Hobhouse à contrer les attaques et à légitimer l'indépendance et la scientificité de la sociologie durant les années 1920.....	269
4.1.2.4. Ginsberg.....	269
4.1.3. Ginsberg et le problème du lien entre field-work et théorie générale.....	270
4.2. L'Institut de sociologie (1927-1934) vers l'anthropologie sociale.....	272
4.2.0. Farquharson un geddésien qui sabote les positions de son maître dans le but de scientificiser la discipline sociologique.....	272
4.2.1. Les rapprochements.....	273
4.2.2. Le plan de Farquharson.....	274
4.2.3. Farquharson et Marett : redorer le blason de la sociologie.....	274
4.3. La présidence de Baker : vers la subordination de la sociologie à l'anthropologie sociale (1934-1938).....	276
4.3.1. Le successeur de Marett : Baker.....	276
4.3.2. Le désaveux de Baker : le loup dans la bergerie.....	277
4.4. L'inclusion de la sociologie dans l'anthropologie sociale (1935-1939).....	278

4.4.1. Une anthropologie colonialiste?.....	282
4.4.2. La mainmise de Malinowski sur l'anthropologie britannique.....	285
4.4.3. Evans-Pritchard.....	288
4.4.4. Westermarck.....	289
4.4.5. Radcliffe-Brown.....	291
4.5. Conclusion sur la seconde réception anglaise de Durkheim.....	293
Chapitre 5 : la seconde réception française de Durkheim.....	294
5.1. Introduction, présentation historique du champ sociologique français de l'entre-deux guerres et présentation de la bibliographie des textes consacrés à Durkheim.....	294
5.2. Les appréciations de l'époque.....	296
5.2.1. Merton et les différentes voix du durkheimisme.....	300
5.2.2. Marjolin.....	301
5.3. Marginalité institutionnelle et légitimité intellectuelle.....	306
5.4. Les « acquis » des études durkheimiennes sur la période.....	309
5.4.1. Heilbron et les dissensions internes.....	309
5.4.2. L'affaire Davy.....	319
5.5. La Fondation Rockefeller et son implication en France - Mazon.....	325
5.5.1. Rist.....	329
5.5.2. Charléty et Bouglé.....	331
5.6. La reprise des critiques à l'endroit du réalisme durkheimien.....	334
5.6.1. Pécaut.....	334
5.6.2. Bayet.....	340
5.6.3. Lacombe.....	342
5.7. Conclusion sur la seconde réception française de Durkheim.....	361
Chapitre 6 : la seconde réception américaine Durkheim.....	362
6.1. Introduction : La sociologie américaine face à la sociologie continentale 1918-1939.....	362
6.2. LA RÉCEPTION DE DURKHEIM, 1918-1939.....	373
6.3. « Les étrangers » représentent-ils la conception américaine ?.....	377
6.4. Les oppositions fondamentales ou le rejet « classique » du réalisme durkheimien chez Gehlke et Schaub.....	382
6.5. Park et la critique du réalisme et du nominalisme revisitée.....	388
6.6. Explication de la persistance des critiques et des ouvertures 1918-1928 selon Hinkle : la montée du positivisme instrumental.....	394
6.7. Intérêt méthodologique.....	403
6.8. La crise économique et l'intérêt renouvelé envers Durkheim comme théoricien du contrôle social.....	406
6.9. Culture et anthropologie.....	409
6.10. Réalisme et volontarisme.....	419
6.11. Conclusion sur la seconde réception américaine de Durkheim.....	432

Chapitre 7 : la réception de Durkheim entre 1940 et 2000.....	433
7.1. Le sort du réalisme social dans la seconde moitié du vingtième siècle.....	433
7.2. Le discrédit totalitaire.....	433
7.2.1. Stone : l'origine durkheimienne de la théorie corporatiste de l'État fasciste.....	434
7.2.2. Ranulf : Durkheim ou la tentative scientifique (infructueuse) de prouver les théories de Comte et de Tönnies et l'origine tripartite des théories fascistes.....	436
7.2.3. Les liens entre durkheimisme et fascisme : un usage détourné.....	439
7.3. La réception 1940-2000.....	441
7.4. La sociologie actuelle et son rapport à Durkheim.....	446
7.4.1. Durkheim et le politique ou la dépolitisation de la théorie durkheimienne.....	448
7.5. Les FEVR et la question des catégories de l'entendement et des représentations collectives.....	449
7.5.1. Rawls et l'épistémologie durkheimienne.....	449
7.5.2. La thèse de Rawls sur le pragmatisme.....	450
7.5.3. La théorie des catégories durkheimienne selon Rawls.....	453
7.5.4. Le débat actuel sur l'origine des catégories.....	454
7.5.5. Les critiques de Morrison contre Rawls.....	456
7.5.6. Le réalisme durkheimien selon Morrison.....	457
7.5.7. Les critiques de Morrison contre Schmaus.....	459
7.5.8. Morrison : les contradictions entre le durkheimisme et le rationalisme classique.....	463
7.5.9. « Durkheim's theory of the categories and his opposition to Kant et Hume ».....	465
7.7. Conclusion : le débat sur les catégories comme idéaltype de la réception contemporaine de Durkheim.....	466
Conclusion.....	468
A. Les conditions de possibilité de la critique sociale et la nécessité de la théorie pour la critique : lien entre postulat réaliste et possibilité d'une théorie critique du social.....	470
B. Durkheim comme théoricien critique.....	471
C. Effets de la présentation actuelle des classiques pour la théorie et la pratique sociologique.....	474
Annexe 1 - Méthodologie.....	I
1. La nécessité d'une approche méthodologique cohérente de la réception de Durkheim.....	II
1.1. Une étude de l'usage de Durkheim.....	IV

1.2. Une bibliographie des travaux consacrés à Durkheim.....	VI
1.3. Hétérogénéité des données et représentativité de notre bibliographie.....	VII
2. Traitement des données.....	VIII
2.1. Les tendances historiques de la réception de l'œuvre de Durkheim.....	VIII
2.2. Pays de publication.....	IX
3. Constitution du sous-corpus sous étude.....	XI
3.1. Débats.....	XI
3.2. Analyse socio-historique des champs sociologiques nationaux.....	XII
4. Résumé de la démarche.....	XIII
Annexe 2 – Ajouts à la bibliographie de R.A. Jones.....	XIV
Annexe 3 – Graps des champs sociologiques nationaux.....	XXVIII

Introduction

0.1. Histoire et cadre théorique

L'histoire qui sous-tend cette thèse est assez simple dans ses grandes lignes. Sans qu'il s'agisse d'une théorie du complot, le manichéisme qui la caractérise l'en rapproche, car, comme Durkheim aimait à le rappeler, lorsque deux termes s'opposent dans une antinomie, l'un d'entre eux en vient nécessairement à prendre le dessus sur l'autre. Et l'histoire de la sociologie dont nous tâchons d'éclairer un aspect est précisément celle de l'antinomie entre deux conceptions divergentes et rivales d'une même science, nominaliste ou réaliste, et de la montée quasi irrésistible de l'une d'elles au détriment de l'autre. Il ne s'agit donc pas d'une histoire de la pensée, mais plutôt d'une réflexion théorique sur la réception, l'usage et la signification de l'œuvre de l'un des pères fondateurs de la sociologie, Émile Durkheim, et la place qu'ils tiennent dans cette relation antagonique qui perdure. Dans la mesure où nous tentons de rapprocher les mutations sociétales et la production sociologique et dans la mesure où nous présentons ces mutations de façon plus ou moins chronologique, notre démarche, si elle ne se réduit pas à une histoire des idées, est toutefois tributaire d'une histoire des idées sociologiques.

Cette histoire est liée à une double conception de la sociologie. D'une part, la sociologie est un projet scientifique et normatif intéressé par les divers modes d'organisation de la société. Ceci est vrai tant pour la sociologie durkheimienne que pour ses opposants français et pour la sociologie américaine. D'autre part, la sociologie est une pratique maintenant tout à fait institutionnalisée de production et de reproduction d'un savoir concernant la société (ou quelque forme collective d'association d'individus) dans les rapports que ce terme a avec l'individu sous une définition quelconque.

Que la sociologie soit abordée d'une façon ou de l'autre, force nous est de constater que dès sa naissance, dès le départ, le terme de sociologie a été revendiqué par des partisans de doctrines plutôt éloignées, sinon antagoniques. Si, déjà, Spencer divergeait de Comte quant à la définition de la sociologie, il est plus évident encore que Sumner, Ward, Small, Giddings, Ross et Cooley - tous aux USA - étaient en profond désaccord avec les vues de Durkheim et

de ses collaborateurs (ce dont nous traiterons dans les premières pages de notre thèse) et, ultimement, avec certaines des vues défendues par les théoriciens allemands qu'étaient Tönnies, Simmel, Glumpowitz et Schaeffle (dont les écrits furent par ailleurs utilisés par les anglo-saxons contre les théories durkheimiennes). Pourtant, malgré leurs divergences, chaque point de vue, chaque parti, était engagé dans une lutte pour le monopole de la définition tant du projet de la sociologie que des différents usages de sa légitimation.

Nous pourrions nous résumer en affirmant que l'histoire dans laquelle s'inscrit cette thèse est celle de l'incessante lutte pour le monopole de la définition de la sociologie qui a fait rage entre les sociologues anglo-saxons et continentaux. Mais les accents schmittiens de cette présentation feraient perdre de vue une partie de l'argument. Outre cette épreuve transatlantique politico-économique et légale, nous croyons possible, d'une part, de ramener ces divergences à des positions philosophiques distinctes et, d'autre part, à des conditions historiques politiques et institutionnelles nationales particulières.

D'un côté comme de l'autre de l'Atlantique, la sociologie s'est présentée comme complète, comme une doctrine unifiée - ou à tout le moins unifiable. Mais dans les faits, de part et d'autre, cette unité n'était qu'une prétention à l'unité qui portait le stigmate de l'oblitération ou de la caricature de l'autre. Des projets normatifs distincts, issus de contextes nationaux distincts, qui se concrétisent et s'institutionnalisent différemment, mais qui réclament la même appellation : voici l'histoire de la sociologie et de ses sous-entendus théoriques et normatifs qui se cache - et se révèle - au sein de notre démarche de recherche.

En somme, nous ne sommes pas engagé dans une histoire de la pensée mais dans une démarche visant à vérifier des hypothèses quant aux transformations des certaines sociétés occidentales au courant du long vingtième siècle et quant au mode d'insertion de la sociologie dans ces changements - notamment en ce qui a trait à sa fonction idéologique¹.

Notre contribution partielle à cette histoire consiste en la démonstration de la manière dont s'est déroulé ce combat sur le terrain de la réception de l'œuvre de Durkheim. Les écrits de Durkheim ont toujours fait couler beaucoup d'encre. Mais sa réelle importance ne tient pas à

¹ Si l'histoire de ces mutations nous intéresse, c'est qu'il nous semble que le passé est susceptible de nous informer sur l'état actuel de la sociologie - toujours dans le but, qui manque de modestie mais qui reste la seule motivation normative préalable de notre démarche, d'influencer cet état d'une façon ou de l'autre.

cette popularité mesurée « empiriquement ». Elle tient plutôt au fait que sa théorie a été présentée comme l'archétype d'un type particulier de sociologie vis-à-vis duquel une partie importante de la sociologie américaine - et moins importante dans le cas de l'Angleterre s'est définie par la négative. Le choix de cet objet particulier n'est pas innocent puisque la confrontation entre les positions antinomiques ne semble pas se solder par la victoire de la position réaliste défendue par Durkheim.

Or, malgré cette « défaite », l'œuvre de Durkheim est aujourd'hui encore abondamment citée. Il est donc d'autant plus révélateur de suivre les mutations socio-historiques qui ont accompagné les multiples errances et les angles morts des réceptions de son œuvre et ainsi de réaliser une étude sociologique de la sociologie dans le rapport qu'elle entretient avec l'œuvre de Durkheim. Cela rendra visible le subtil mouvement interne aux deux points de vue antinomiques et les multiples formes que leur relation a prises durant le vingtième siècle.

0.2. La pseudo-fondation de la sociologie

Pour bien saisir ce phénomène, il importe de revenir sur la pseudo-fondation de la sociologie par Durkheim. Il ne faut pas négliger l'importance du fait que des auteurs prétendaient déjà faire de la sociologie aux USA (Ward et Sumner par exemple) lorsque Durkheim fut nommé titulaire d'un cours de sciences sociales à Bordeaux en 1887. Sa nomination à une chaire de sciences sociales, neuf ans plus tard, encore à Bordeaux, ne confère pas non plus à Durkheim le titre de premier sociologue « universitaire » officiel, puisqu'il devra attendre jusqu'en 1913 pour voir un élargissement de l'intitulé de sa chaire de la Sorbonne à la sociologie. Durkheim réussit à faire officiellement entrer la sociologie à l'université vingt-et-un ans après la fondation du fameux département de sociologie de l'université de Chicago en 1892 (dirigé par Small) et au moment où plusieurs départements de sociologie avaient fêté leur cinquième, dixième, voire quinzième anniversaire depuis quelque temps : à l'université Columbia [département dirigé par Giddings] et à Ann Arbor [département dirigé par Cooley] en 1894, au Missouri en 1900 [département dirigé par Ellwood], en Illinois en 1907 [département dirigé par Hayes]. Tout cela sans compter Yale, où enseigne Sumner de 1872 jusqu'à sa mort.

Il est intéressant de noter que ces sociologies américaines (présociologiques aux yeux de Durkheim) s'étaient d'abord construites comme des tentatives évolutionnistes d'explication de l'exceptionnalisme américain, tentatives fondées sur les théories de Spencer et/ou de

Comte. Mais, aux États-Unis comme en France, où Worms et ses collaborateurs l'ont appris à leurs dépens, la marginalité institutionnelle de la sociologie, l'absence de chaire ou de département lui étant consacré, avait un prix à payer. De la même manière, Ward et Sumner, pionniers de la sociologie américaine, n'exerçaient pas dans des départements de sociologie et passaient pour des apôtres et des moralistes usant d'une rhétorique auto-proclamée sociologique.

Aux États-Unis, l'institutionnalisation de la sociologie, et sa professionnalisation, surviennent avant même l'avènement d'une sociologie générale. L'exceptionnalisme américain survivra dans la sociologie sous une forme nouvelle qui lui laissera une empreinte indélébile, celle de la négation de la société ou, à tout le moins, de la négation de son efficacité. La non-concrétisation des tendances au socialisme alors en éclosion au début du vingtième siècle aux États-Unis fut considérée comme la preuve empirique de cette inefficacité de la société. Mais la volonté affichée d'user du terme sociologie aux États-Unis ne se concrétisera en une proposition théorique unifiée qu'à partir du moment où des sociologies européennes à forte tendance théorique – allemandes ou françaises – prendront leur essor.

Les réelles lettres de noblesse de la négation de l'existence de la société dans la sociologie américaine, l'unification théorique et symbolique et la mise en pratique de cette sociologie s'est surtout faite autour de la démolition – symbolique – de la théorie sociologique continentale incarnée par la sociologie durkheimienne. En ce sens, la sociologie américaine ne déroge pas au mode de développement et de construction des autres sociologies nationales qui, comme c'est le cas pour la sociologie française, passe par l'exacerbation des particularités nationales et par l'oblitération ou la caricature de parties importantes des sociologies extra-nationales.

Les points de vue les plus divers qui se réclament de la sociologie ont tous en commun cette question du groupe et des actions pratiques – individuelles, ou particulières si collectives – comme noyau. Mais l'archétype durkheimien resurgit ici dans toute sa signification. Au sein de cette sociologie qui semble admettre n'importe quelle façon d'agencer normativité, scientificité, société et individu, Durkheim se démarque par la priorité logique qu'il assigne à la société. La société serait l'a priori de toute normativité et la source des individus qui concourent à sa « réalisation ». Derrière cette formule paradoxale se cache en fait l'idée que

Durkheim est celui qui a le plus insisté sur la reconnaissance de la réalité de la société comme point de départ nécessaire de toute sociologie en plus d'avancer des vues ingénieuses et fertiles quant aux manières dont il est possible de saisir, décrire et expliquer cette réalité extérieure aux individus. Il semble que ce soit cette position qui, en dernière instance, ait été à la source de la majorité des critiques formulées à l'endroit de Durkheim.

La réception de la théorie de Durkheim n'a pas fonctionné sur les mêmes bases ni produit les mêmes effets selon le moment ou l'endroit de sa formulation. L'étude classique de cette réception est sans contredit celle de Lukes². Mais les cinq types de réception identifiés par Lukes (réalisme social, économie, morale, religion, anthropologie) nous paraissent insuffisants et ne sont pas en lien avec les débats présentés par lui plus tôt, par exemple dans son chapitre 16 – « The reception of Durkheim's ideas ». Cette absence de liens mène Luke à « omettre » les auteurs américains du lot de ceux qu'il associe aux critiques du « réalisme sociologique » de Durkheim. Dans la section finale du chapitre 16, Lukes présente Andler (1896), Bernès (1895), Fouillé (1896), Herr (1894), Mazel (1899), Sorel (1895), Simiand (1898), Tönnies (1898), Tosti (1898) et Tufts (1896) comme tenant chacun à leur façon ce discours antiréaliste. Le seul américain que Lukes inclut à cette liste est Leuba, qui avait signé un texte sur la place de la psychologie dans la sociologie de la magie et de la religion de Hubert, Mauss et Durkheim. À insister sur les Français qui ont proféré ce genre de critiques, Lukes en vient à laisser croire que ce point de vue était strictement français ou européen. Or, comme Lukes le fait lui-même remarquer, les critiques américaines de Durkheim étaient en grande partie fondées sur la lecture qu'en avait fait Tarde. En ce sens, les noms de Ross, Cooley, Small, Giddings, Gehlke et de bien d'autres Américains auraient dû figurer dans cette liste des critiques du réalisme social durkheimien³.

Il nous semble qu'il faudrait distinguer les critiques en fonction non pas du sujet ou thème particulier abordé par Durkheim (suicide, religion, etc.) mais plutôt en fonction de la prise en considération du réalisme social durkheimien. Lukes se laisse confondre par les objets particuliers des critiques et il ne parvient pas à les distinguer systématiquement. Pour lui, des critiques « factuelles » ou « empiriques » sur la validité des données ou leur représentativité –

² S. Lukes, 1972, *Émile Durkheim. His Life and Works*, New York: Harper and Row.

³ D'autre part, la critique économique de la sociologie durkheimienne est inexistante, si l'on en croit Lukes, qui ne cite pour cette « catégorie » que le Français Leroy-Beaulieu.

c'est le cas, par exemple de la critique du totémisme en tant que phénomène naturel – s'opposent à des critiques morales (idéologiques?) qui ont trait à des applications concrètes ou à la normalité inhérente à la réflexion sur la société. Enfin, toujours selon Lukes, un troisième type de critique, plus ontologique et épistémologique, s'interroge sur la conception durkheimienne de la réalité (sociale et individuelle) et sur les possibilités de connaître cette réalité. Mais ces trois types de critiques peuvent se trouver sous la plume d'auteurs ayant traité de la sociologie de la religion durkheimienne, comme de son ouvrage sur le suicide ou de sa thèse sur *La division du travail social* (DTS), et ils peuvent se côtoyer au sein des mêmes textes ou, ce qui est souvent le cas, les critiques peuvent ne pas être explicitées par les auteurs. En fait, il nous semble que le troisième type de critique identifié par Lukes recoupe les deux précédents, car une position onto-épistémologique commune sous-entend la grande majorité des critiques de l'œuvre de Durkheim: soit on attribue à Durkheim une conception réaliste de la société et on le critique, soit on le récupère en le présentant comme le chantre de l'idée que la constitution de la réalité – matérielle comme sociale – est faite par les individus ou sur les bases de leurs interactions.

Nous défendons l'opinion selon laquelle si l'argumentation des critiques dirigées contre le réalisme social présente parfois une « cohérence déficiente », elles identifient néanmoins un aspect fondamental de la théorie durkheimienne qui aujourd'hui n'est plus explicitement mentionné mais qui reste central pour comprendre le projet durkheimien. Toutes les accusations d'anti-psychologisme, d'anti-individualiste, de métaphysique et de réification de la société avaient le mérite d'aborder ouvertement la question, alors que les critiques « morales » et « religieuses » abordaient ces mêmes questions de façon détournée. Ainsi, il nous semble que les lectures proposées par Jones et par Morrison, sont tout à fait fondées de s'opposer à l'identification de Durkheim comme originalement positiviste, identification opérée par Lukes et à sa suite par Giddens (pour ne nommer qu'eux). Si, comme Morrison et Jones, nous entendons par réalisme social la position selon laquelle le monde extérieur existe indépendamment des constructions rationnelles des individus, l'épistémologie sociologique durkheimienne correspond à une forme de réalisme social puisqu'elle consiste en une

affirmation de l'existence indépendante de la société vis-à-vis des individus⁴. Nous constaterons au long de notre thèse à quel point cet élément est caractéristique de la théorie durkheimienne en suivant les multiples incarnations de la critique du réalisme social durkheimien.

Nous posons dans cette thèse la question de l'objet de la sociologie – la société – à travers une réflexion sur la réception de l'œuvre durkheimienne. C'est dire que toute référence à l'œuvre de Durkheim ou à sa réception est une prise de position théorique-épistémologique sur la sociologie et son objet. Notre thèse consiste donc en une critique d'une théorie qui ne s'assume pas comme telle mais qui est pourtant en phase avec l'enjeu actuel de la sociologie : une sociologie générale sans société est-elle possible, voire souhaitable? L'usage actuel de Durkheim, présenté comme père fondateur, est majoritairement celui de faire-valoir, de légitimation d'une théorie qui élimine la société. Les narrations actuelles de l'Histoire de la réception ou de « l'héritage durkheimien » ne sont que des tentatives de légitimation d'un point de vue particulier sur l'œuvre, nullement fondées sur une réelle lecture des textes qui ont effectivement été produits dans le but de proposer une interprétation de la théorie durkheimienne.

Notre thèse part d'une étude approfondie de cette réception pour nous mener à en faire une critique nous permettant ensuite de tenter de réarrimer la théorie générale contemporaine à une réception différente de Durkheim, de poser la question de l'objet de la sociologie par une réception d'un autre Durkheim, un Durkheim oublié par l'historiographie durkheimienne.

Notre thèse ne porte pas sur l'œuvre de Durkheim mais sur sa réception en tant que démonstration du processus par lequel le réalisme a été expulsé de la théorie sociologique. À ce titre, nous ne produisons pas une étude exhaustive de la sociologie durkheimienne mais nous examinons les éléments abordés par les critiques. Ce n'est que dans le dernier chapitre que nous présentons l'interprétation réaliste de Durkheim sur laquelle nous nous fondons.

⁴ Nous nous rallions par conséquent plus particulièrement à l'idée défendue par Morrison (telle qu'il la présente dans son review de R.A. Jones, 1999, *The development of Durkheim's Social Realism*, Cambridge University Press, in *Canadian Journal of Sociology Online*, mars-avril, 2000. <http://www.ualberta.ca/~cjscopy/reviews/durkheim/>), idée selon laquelle Durkheim a soutenu, tout au long de sa carrière, une position réaliste. Morrison, contrairement à Jones, pense que le réalisme social de Durkheim était visible dans les écrits de Durkheim préalables à 1895. Pour appuyer ses arguments, Morrison se réfère à l'article de 1888 de Durkheim, « Suicide et natalité », dans lequel le sociologue français déploie le vocabulaire de l'extériorité, de la contrainte et de la solidarité sociale et présente une argumentation réaliste.

Mais au-delà de cette interprétation, pour ce qui est du contenu de l'œuvre de Durkheim et de son contexte de production, nous n'avons pas la prétention de faire le tour de la question, tant la littérature à ce sujet est abondante. Nous avons pris le parti de nous appuyer principalement sur l'ouvrage récent de Marcel Fournier parce qu'il couvre avec une exhaustivité remarquable la biographie intellectuelle de Durkheim.

Cette thèse porte sur les multiples lectures qui ont été faites de l'œuvre d'Émile Durkheim. Mais dans le prisme de cette réception de la sociologie durkheimienne c'est l'évolution de la sociologie et de la société occidentale que nous abordons.

Les questions qui impulsent notre recherche sont multiples. Parmi celles-ci, nous cherchons à savoir si la sociologie, dans sa courte histoire, est restée fidèle aux théories qui l'ont fait éclore. Aussi, nous cherchons à vérifier si l'étude de l'usage des « incontournables » peut illustrer les diverses étapes de la pensée sociologique et nous renseigner sur le type de sociologie aujourd'hui revendiquée et pratiquée. Enfin, si c'est le cas, en quoi l'étude de la sociologie de l'usage de la théorie durkheimienne peut-elle éclairer la théorie sociologique actuelle et ses pratiques?

0.3. La réception de la sociologie durkheimienne comme étude sociologique de la sociologie

Nous souhaitons par cette thèse contribuer à l'étude des mutations en cours dans les sociétés contemporaines. Mais, comme nos questions de recherche l'indiquent, ce n'est pas en analysant directement les mutations des systèmes économiques ou juridiques ou en nous intéressant aux nouveaux mouvements sociaux ou aux « nouvelles » formes de politique globalisée que nous abordons ces mutations. En fait, c'est par l'étude d'un discours, discours qui ne porte pas, directement du moins, sur la réalité de la société, que nous approchons les mutations subies par l'occident au cours du vingtième siècle. Ce que nous cernons par l'étude de ce discours particulier, c'est à la fois une pratique et une conception de la théorie sociologique et une conception de la société. Le discours que nous étudions est donc un discours d'ordre sociologique qui concerne la sociologie. Ce que nous cherchons à monter est le lien existant entre l'état de la société et l'état de la sociologie, le lien entre l'état de la société et la conception qu'a la sociologie d'elle-même.

Les raisons qui motivent ce choix du discours sociologique comme indicateur de l'état de la

société sont nombreuses. La principale est que la sociologie est la science moderne par excellence, plus encore que la science politique. Née de la crise de la modernité⁵, la sociologie avait pour tâche fondamentale de résoudre cette crise. Le développement de cette science témoigne donc des développements – ou de la résolution – de la crise en question.

La sociologie continue-elle à remplir le rôle qu'elle s'était assigné? Rappelons-nous les paroles de Durkheim: une institution peut survivre après que la fonction qu'elle remplissait ait cessée d'être nécessaire ou qu'une autre institution remplisse cette fonction⁶. C'est dire que l'existence de départements de sociologie dans les universités d'aujourd'hui ne garantit pas que la sociologie remplisse aujourd'hui la fonction qu'on lui avait souhaitée.

La sociologie est née d'un contexte particulier et d'un malaise, celui de la modernité. La sociologie est une « réponse » moderne à la modernité. Mais l'Occident n'est plus ce qu'il était. Face à cette état de fait historique, nombre de questions surgissent. La sociologie est-elle encore adéquate? Peut-elle contribuer à résoudre les contradictions de l'occident mondialisé? La sociologie peut-elle encore prétendre à l'objectivation des processus sociaux? La société existe-elle encore? A-t-elle existé et, si tel est le cas, peut-elle encore exister? Et la sociologie?

Les réponses actuellement les plus en vogue consistent à dire que la sociologie doit apprendre à se passer du concept de société puisque la réalité à laquelle ce concept renvoie n'existe plus, si tant est que la société ait déjà existé. Cette réponse nous paraît surprenante. Pourtant c'est celle de Touraine, Latour et White⁷, pour ne nommer qu'eux. Bien sûr, il subsiste des sociologies qui persistent dans une voie semblable à celle empruntée par les premiers

⁵ Pour les syntagmes conceptuels « modernité de crise » et « modernité en crise », voir Michel Freitag, 2003, in D. Dagenais, éd., *Hannah Arendt, le totalitarisme et le monde contemporain*. PUL.

⁶ C'est ce que Durkheim défend dans les premiers paragraphes du cinquième chapitre de ses *RMS*, consacré aux règles relatives à l'explication des faits sociaux. Karl Marx et F. Engels relevaient le même phénomène dans *L'idéologie allemande* : « Ce développement se produisant naturellement, c'est-à-dire n'étant pas subordonné à un plan d'ensemble établi par des individus associés librement, il part de localités différentes, de tribus, de nations, de branches de travail différentes, etc., dont chacune se développe d'abord indépendamment des autres et n'entre que peu à peu en liaison avec les autres. De plus, il ne procède que très lentement; les différents stades et intérêts ne sont jamais complètement dépassés, mais seulement subordonnés à l'intérêt qui triomphe et ils se traînent encore pendant des siècles à ses côtés. Il en résulte que, à l'intérieur de la même nation, les individus ont des développements tout à fait différents, même abstraction faite de leurs conditions de fortune, [...] ». (Marx et Engels, 1968, Paris, Éditions Sociales, p.126.)

⁷ C'est ce que A. Touraine et H. White, 2004, défendent dans un numéro de la *Revue du MAUSS semestrielle*, no. 24, 2e sem., intitulé « Une théorie sociologique générale est-elle pensable? » et ce qu'avait défendu B. Latour au colloque d'ou sont tirés les textes de cette revue.

sociologues et qui ne laissent pas la sociologie se faire déposséder de sa raison d'être. Cette sociologie est forcément critique, dans la mesure où elle mène à l'identification de certains phénomènes caractéristiques propres à des formes d'organisation et de reproduction sociales qui, de par leur dévoilement, deviennent des enjeux objectifs des luttes de hiérarchisation entre les sous-groupes ou les membres du ou des groupes étudiés et, par extension, des groupes en mesure d'appliquer les mêmes considérations à leur mode de vie⁸.

Cette sociologie « générale », bien qu'elle existe, est actuellement marginalisée. D'une part institutionnellement, puisque les impératifs de la production intellectuelle sont tels que les grandes réflexions théoriques ne sont plus de mise : de nos jours, un article de dix pages dans une revue bien cotée vaut autant qu'un livre de trois cents pages et les demandes de subventions ne peuvent dépasser les 15 pages. S'il s'agit de vérifier, à l'aide d'indicateurs « classiques », les tenants et aboutissants de problématiques actuelles ou émergentes, les subventions de recherche sont au rendez-vous, puisqu'elles ont été pensées dans le but de stimuler « l'innovation » et de « brancher l'université sur le monde⁹ ». Dans ce contexte, il est évident que de se questionner sur le sens et sur la pratique des sciences sociales ou sur les possibilités d'une inadéquation entre l'humanité et les modes de vie qu'elle est en passe d'adopter ne correspond pas aux attentes actuelles des institutions de recherche.

En plus de ce « blocage » institutionnel, les tenants de cette sociologie générale sont aux prises avec une doxa sociologique très efficace dans sa récupération de la parole des « pères fondateurs » et pour se légitimer comme discours sociologique par excellence. La sociologie

⁸ La sociologie générale de Durkheim s'inscrit manifestement dans cette veine critique, politique et normative. La conception durkheimienne de la sociologie, bien que souvent réduite à une posture scientiste, est ancrée dans une position philosophique et épistémologique particulière qui, sans sombrer dans le relativisme absolu, reconnaît le caractère social – politique – de tout discours sur la société (bien que ce caractère se manifeste selon des médiations différenciées). Jamais Durkheim ne prétend évacuer le caractère normatif qui est un a priori de toute démarche réflexive (« pas une heure de peine... », « à supposer que l'homme veuille vivre... » écrit-il dans la préface de la première édition de la DTS), tout au plus, tente-t-il d'insuffler un peu de rationalité au discours sur l'état de la société – dans le but de prendre des décisions éclairées permettant d'agir conformément à nos positions ou aspirations morales et politiques. Cet idéal persiste aujourd'hui dans le travail de nombre de sociologues, malgré leur dissémination et leur non-reconnaissance mutuelle. Ce sont ces sociologues que les travaux récents de Frédéric Vandenberghe, 2004 – entre autres dans la *Revue du MAUSS semestrielle*, no. 24, 2e sem., p.375-427 – tentent de réconcilier. Michel Freitag, 2004, dans « L'avenir de la société : globalisation ou mondialisation? (L'enjeu d'une théorie sociale unificatrice : sociologie critique ou théorisation systémique positive?) », in *Société*, no. 24/25, p.134., nous donne un bon exemple de cette persistance : « Pour le moment nous participons encore à la détermination de cet avenir et en sommes donc aussi collectivement responsables. ».

⁹ Michel Freitag, 1998, *Le Naufrage de l'Université*, Montréal, Nota bene. Et Gilles Gagné, 2004, « La restructuration gestionnaire de l'université », *Société*, no. 24/25, p. 31-54.

générale est ainsi rejetée vers la périphérie du champ sociologique, dans des disciplines environnantes : elle est déclarée philosophique, métaphysique, psychanalytique ou encore amateur puisque'elle ne réussit ni à générer des fonds de recherche – signe ultime de la reconnaissance institutionnelle – ni à se draper de la figure de la théorie sociologique fondamentale, en « connexion » avec la sociologie classique.

Le consensus mou qui domine est loin de se traduire par une production sociologique uniforme, fondée sur un paradigme dominant clairement identifié et énoncé. Au contraire, la première impression produite par la consultation des inventaires des recherches sociologiques est celle d'un désordre total, d'un chaos. Et c'est précisément sur cette impression de chaos que s'appuient ceux qui affirment que la sociologie est en crise et qu'elle n'est pas unifiée, faute d'intérêt commun, d'un « objet » d'étude commun. Cette vision est typique des tentatives de traiter objectivement le présent et du danger, lorsqu'on s'y risque, de n'étudier que l'arbre qui cache la forêt. Le discours dominant est précisément qu'il n'y a pas de cohérence dans l'organisation des sociétés, que les sociétés n'existent pas et que la sociologie est une idéologie métaphysique du passé qu'il convient de remplacer par une science pragmatico-positiviste-opérationnelle. Il est tentant de succomber au spectacle de la diversité des cultures et de conclure à cette thèse de la nécessité d'une sociologie relativiste et pragmatique, mais cela implique une négation du développement historique de la sociologie.

La sociologie n'est pas, aujourd'hui, une science unifiée. Mais elle ne l'a jamais été. Dès ses débuts, elle se présentait comme une myriade de positions théoriques et de pratiques divergentes. Dans chaque pays, chaque institution ou société, le destin de la sociologie s'est intimement mêlé au destin politique économique et institutionnel.

Pourtant, la sociologie s'est développée et complexifiée durant le vingtième siècle. Les ouvrages consacrés à l'histoire de cette science pullulent et les manuels les plus populaires sont tirés en millions d'exemplaires et inondent les universités et collèges de l'Occident. La sociologie « existe » en tant que pratique formellement autonome et reconnue. Les associations nationales et internationales de sociologie comptent de nombreux membres et contribuent, comme les instituts de recherche, à la diversité de la discipline comme à sa stabilité, en reproduisant et légitimant le discours propre au champ. Mais entraînée dans les mouvements subis par le reste de la société, la sociologie perd toutefois peu à peu conscience

de son unité.

C'est que les subdivisions de la sociologie se multiplient et sa différenciation, même si elle passe en grande partie par la distinction dans l'objet de recherche privilégié, s'accroît. Ce phénomène est parfois qualifié d'« éclatement » de la sociologie. Mais cet éclatement est relatif, car il sous-entend qu'une sociologie unifiée existait jusqu'à l'éclatement en question. Or, rien n'est moins certain que l'existence, par le passé, de cette sociologie unifiée. Aussi, peut-être conviendrait-il de parler d'une accélération et d'une multiplication des points de vue et des thèmes propres à la sociologie, d'une quête, d'une lutte permanente pour l'unification de la sociologie, ou encore, de la domination progressive d'un point de vue particulier sur la sociologie sous le couvert, justement, d'une « crise de la sociologie ». Cette situation correspond autant à des bouleversements des conditions « externes » du champ sociologique – socio-politiques, culturels ou économiques – qui affectent sa place dans l'organisation générale de la société qu'à des conditions particulières du champ sociologique – telles la domination par certains groupes des lieux institutionnels de pouvoir ou encore la mainmise d'une théorie particulière sur la plus grande partie de la pratique sociologique : ces conditions poussent les outsiders à s'intéresser aux interstices laissés par les théories en vogue et la majorité des chercheurs à orienter leurs recherches en fonction des « commandes », rarement explicites, des bailleurs de fonds de la recherche scientifique¹⁰.

Peu importent les causes et les significations assignées à cet « éclatement » de la sociologie, le constat est partout le même quant à son sort actuel dans les universités occidentales. La desquamation ou, plus simplement, l'arrêt de croissance, des départements de sociologie se conjugue avec l'implantation – de plus en plus solide – d'une multitude de départements de Cultural Studies consacrés, sans attaches explicitement sociologiques, aux thèmes placés jadis sous la houlette de la sociologie. Ainsi, en plus des frappantes disparités et désaccords entre les théories et méthodes proposées, le monopole de la sociologie sur le discours concernant les faits sociaux est-il mis à mal.

Que reste-t-il, dans ce contexte, comme « unité » fondamentale du discours sociologique ? Il

¹⁰ Nous nous fondons sur une interprétation souple du concept de champ tel qu'appliqué par Bourdieu, 1975, aux sciences, notamment dans « La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison », *Sociologie et Sociétés*, 7 (1), p.91-118. ; dans, 1976, « Le champ scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2-3, p.88-104, ou, 2001, encore dans *Sciences de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir.

nous semble que les seules choses qui subsistent et permettent de considérer la sociologie comme un champ discursif uni, sont une position institutionnelle commune (non pas dans la nature réelle du travail accompli, qui varie selon chaque sociologue, mais dans l'appellation de la fonction : sociologue) et l'usage d'un noyau dur de références aux « classiques ».

En effet, le seul dénominateur commun de la pléthore de discours se présentant comme sociologiques est précisément cette présentation de soi comme sociologue et les tactiques de légitimation de cette auto-proclamation. Pour le dire autrement, outre la reconnaissance institutionnelle, la seule unité de la sociologie réside dans le commun usage d'un champ discursif constitué d'une série de concepts qui renvoient à une série d'auteurs canoniques: les pères fondateurs de la sociologie.

0.4. Les classiques

Ce qui fait l'unité de la sociologie est le recours aux pères fondateurs, aux classiques. Qui sont ces classiques, comment détermine-t-on le statut de ces classiques. Pourquoi l'étude des classiques est-elle pertinente?... Il nous faut répondre à ces questions avant de nous avancer dans la présentation de notre projet.

Évidemment, la réception et l'usage des écrits aujourd'hui dits « classiques » a varié et il continue de varier. La sociologie s'est peut-être dispersée en s'orientant vers de nouveaux objets, elle se trouve peut-être dans la position précaire dans laquelle certains aiment à la dépeindre, peut-être même l'absence d'unité d'objet d'étude et de méthode mine-t-elle effectivement son développement comme science unifiée et cohérente, il n'en reste pas moins que la sociologie continue d'exister et que l'un de ses principaux modes de survie produit une trace visible de cette survivance : c'est le recours nécessaire aux classiques de la discipline dans le processus de récupération critique de leurs œuvres qui permet d'être novateur à l'intérieur d'un champ délimité préalablement non seulement institutionnellement, mais aussi et surtout théoriquement et symboliquement. Ce rapport aux œuvres classiques de la discipline sociologique, cette (re)construction permanente de la sociologie, varie selon les individus. Mais les formes de ce rapport, les médiations qui y participent, varient également selon plusieurs facteurs extra-individuels.

Tout usage de l'orthodoxie du champ est une prise de position dans le champ. Mais

l'insertion dans un champ implique aussi de s'y trouver une niche, une spécialité : la sociologie juridique, religieuse, économique, politique, etc. Chacune de ces spécialités s'intéresse à des auteurs et à certains de leurs textes en particulier. Bref, avant les écoles, il y a les « spécialités », qui déterminent les pans de l'orthodoxie sur lesquels vont s'affronter les différentes écoles. Ainsi, au sein même de la sociologie d'où elles émergent, ces « spécialités » se présentent comme telles par la définition de leur champ qui permet de l'extraire de la sociologie en rendant visible son particularisme. La ré-insertion dans la sociologie se fait ensuite par le recours à une quelconque figure d'autorité préalablement établie dans le champ – généralement un des « pères fondateurs ».

Une brève réflexion sur la notion de « classique » s'impose, car nous poser la question du traitement réservé aux œuvres dites classiques nous renvoie à la question de l'accession au statut de classique. Les auteurs qualifiés de classiques n'ont pas nécessairement acquis de leur vivant une notoriété pouvant laisser anticiper leur postérité : entre la rédaction d'une œuvre et sa « sanctification » par l'ensemble de la communauté d'un champ déterminé, pour une foule de raisons conjoncturelles, il y a souvent bien des années qui passent. La sociologie, toutes tendances confondues, ne dispose que d'un nombre limité de Pères fondateurs. Mis à part Saint-Simon, Comte, Spencer, Marx, Weber, Simmel et Durkheim, il n'y a à peu près pas de consensus. C'est que l'accession à ce statut est tributaire de certains critères.

Le premier critère, fort peu scientifique, est d'avoir produit une œuvre remarquable et fertile. Mais ce critère ne suffit pas, il faut que l'œuvre en question ait suscité des débats et motivé des recherches, il faut que l'œuvre ait été commentée et citée abondamment. Et il en faut encore davantage. L'œuvre doit avoir provoqué suffisamment de réactions pour que la majorité des écoles se voie forcée de se positionner quant à son contenu. On reconnaît aussi ces œuvres au fait qu'elles servent de bouc émissaire aux autres disciplines lorsqu'elles se positionnent vis-à-vis de la sociologie. Enfin, ces classiques sont abordés dans tous les types de publications, qu'il s'agisse de manuels, d'essais, de recherche subventionnée ou de dissertation critique.

Nous le voyons, le consensus semble se confirmer par le nombre et la diversité des « pôles » de reconnaissance. Le statut de classique repose sur la pluralité des voix qui le reconnaissent.

Cela résume tout et n'explique rien. Pourquoi et comment? Le dernier point d'ancrage de la sociologie actuelle à la sociologie classique ne serait-il que le rapport d'usage que celle-ci entretient avec celle-là? Ce lien avec les classiques, avec un corpus défini (et fini) peut-il constituer à lui seul l'unité du champ? C'est à ces questions que je nous nous attaquons en tentant de retracer l'histoire du rapport de la sociologie avec à ses classiques¹¹. L'illustration de ce rapport particulier doit forcément se faire par l'étude d'un cas particulier vu l'ampleur de la tâche. En suivant, à partir des conditions initiales de production et de réception d'une théorie dite « classique », son usage différencié selon ces mêmes facteurs à travers le temps, nous serons à même de démontrer notre thèse. Quel auteur classique a subi un traitement si généralisé qu'il nous permette de vérifier une thèse portant sur l'ensemble du champ sociologique? Plusieurs ont reçu une attention telle au fil du temps qu'ils semblent quasi-unanimement désignés « pères fondateurs » et que nous serions tenté d'étudier leur réception.

Un bref aperçu des nombreux manuels et Histoires de la sociologie nous indique quelques-uns d'entre eux : Saint-Simon, Comte, Spencer, Marx, Simmel, Tönnies, Weber et Durkheim sont les noms qui reviennent le plus souvent. Mais seulement certains de ces auteurs s'autoproclamaient sociologues et c'est aux deux derniers, Weber et Durkheim, que revient le plus souvent le titre de « fondateur » de la sociologie. Une opposition théorique présentée comme fondatrice, qui se décline aussi en ménage à trois – Durkheim, Weber et Marx – s'est construite dans le temps selon les besoins de justification/légitimation des pratiques successives qui se sont auto-désignées « réellement sociologiques ». L'opposition Durkheim/Weber, rappelons-le simplement, est réputée permettre de distinguer deux formes

¹¹ La récurrence et la généralité des références à ces auteurs permettent d'en faire un indicateur de la particularité et de l'influence des acteurs du champ sociologique – c'est la thèse principale. Mais une thèse sous-jacente à la première est que la « vraie » sociologie est, à tout moment, celle qui est la plus efficace dans sa récupération de l'orthodoxie du champ. Notre motivation est de contrecarrer cette tendance plutôt que d'y participer et de nous y inscrire bêtement. La connaissance des classiques est une chose, la tendance à se les approprier une autre. Nous souhaitons est d'arriver à une présentation des classiques qui donne le plus liberté possible pour se les approprier : la liberté de pratiquer la sociologie comme les classiques l'entendaient, et en connaissance de cause.

antagoniques de conception de la sociologie¹². Sans vouloir affirmer ou infirmer ce point de vue, il nous semble intéressant de souligner que la position « équivalente » des deux auteurs dans les appareils de citation et référence témoigne de la constance de leur usage dans tous les champs de la sociologie- et, par conséquent, de l'intérêt théorique ou stratégique, peu importe, que les sociologues ont eu à leur réserver une place dans leur production. Ces oppositions théoriques supposées « au cœur » des théories de pères fondateurs ont servi de marchepied à nombre d'élaborations théoriques marquantes, notamment celles de Parsons aux États-Unis et de Aron puis de Boudon en France.

0.5. Durkheim

Dans le cadre de cette étude, nous avons choisi de représenter l'orthodoxie du champ sociologique idéal-typiquement par la figure de Durkheim. Son œuvre est si vaste qu'elle a touché à presque tous les sujets qui ont fait l'objet d'une spécialisation ultérieure et elle peut être récupérée par presque tous les sous-champs. D'ailleurs, Durkheim lui-même a multiplié ses prises de position et s'est inscrit dans le plus grand nombre de débats possibles. La sociologie durkheimienne est née comme prise de contrôle d'un espace discursif et nous tâcherons de suivre son destin dans cet espace discursif qu'elle a contribué à construire et qui est devenu le champ sociologique contemporain¹³.

¹² Les différences et similarités entre les pensées de Weber, Durkheim et Marx ont été traitées à plusieurs reprises. Par exemple, Raymond Aron, 1967, dans *Les Étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard; A Giddens, 1973, « Images of Society. Essays on the sociological Theories of Tocqueville, Marx and Durkheim », *British Journal of Sociology*, 24,3, 378-381.; J. C. Alexander, 1983, *Theoretical Logic in Sociology*, vol. 2, *The Antinomies of Classical Thought: Marx and Durkheim*, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, et A. Cuvillier, 1948, « Durkheim et Marx. », *Cahiers internationaux de sociologie*, 4, p. 75-97. Mentionnons aussi les Canadiens, C. Bay, 1975, « Capitalism and Modern social Theory: An Analysis of the Writings of Marx, Durkheim, and Max Weber », *Canadian Journal of Political Science/ Revue canadienne de science politique*, 8, 4, et K. L. Morrison, 1990, « Social Life and External Regularity: A Comparative Analysis of the Investigative Methods of Durkheim and Weber. », *International Journal of Comparative Sociology*, 31, 1-2, p. 93-103.

¹³ Les données sur lesquelles nous fondons notre analyse s'étagent à plusieurs niveaux, mais notre thèse repose en partie sur le corpus durkheimien. À cet égard, nous disposons d'un nombre fini, bien que toujours susceptible de s'accroître (en raison des nombreux travaux de recherche), de textes attribués à Émile Durkheim. Ces textes, que nous avons eu l'occasion de lire dans leur totalité et de présenter dans le cadre de cours à l'UQAM, constituent le point de départ et d'arrivée de notre démarche de recherche. Cependant, la plupart du temps nous en faisons un usage partiel et une analyse incomplète, dictée par les références à ces textes par les commentateurs qui s'y sont attardés. Ce que nous produisons relève donc en quelque sorte d'une reconstruction de la sociologie durkheimienne à l'aune de l'usage qui en a été fait. Cette réduction du corpus de Durkheim au « Durkheim cité » diffère du corpus total publié. Nous en sommes conscient et nous aurons le loisir d'évaluer à quel point les travaux de Durkheim cités sont presque toujours les mêmes et quels effets cela peut avoir sur l'interprétation et l'usage des thèses durkheimiennes.

Nous pourrions probablement réaliser une étude semblable à partir de la réception de l'œuvre de Weber mais quelques éléments nous poussent à favoriser plutôt celle de Durkheim¹⁴. Le nominalisme fondamental de la théorie de l'action de Weber, dont Vandenberghe fournit une critique acerbe, est un des éléments qui nous pousse à choisir Durkheim au détriment du sociologue allemand¹⁵. En effet, il serait malhonnête de le taire, les écrits de Durkheim présentent plus de traits communs avec les théories qui guident notre démarche que celles de Weber ou des autres « pères fondateurs ».

Aussi, et c'est là un critère déterminant de notre choix, Durkheim ne s'est pas contenté de produire une œuvre considérable, il est aussi, et surtout, l'instigateur d'une véritable école. Il « fait » la sociologie, d'abord seul, puis avec l'équipe de l'*Année sociologique* : à partir de ses leçons de philosophie dans les lycées de Sens et Saint-Quentin et jusqu'à ses cours de la Sorbonne, il édifie une science des sociétés. Son enseignement pédagogique est empreint des mêmes préoccupations que son enseignement sociologique : fonder en raison et rendre possible l'avènement d'une société meilleure¹⁶. Les résultats ne tardent pas à se faire sentir puisqu'il rassemble autour de lui et de son *Année sociologique* un groupe important de collaborateurs dont les travaux reçoivent un écho immédiat.

¹⁴ Nous devons préciser qu'il nous semble possible de lire la théorie weberienne de façon plus souple et de considérer certains éléments de celle-ci comme des moments purement sociologiques en termes réalistes dans la mesure où Weber oscille entre un nominalisme doctrinaire et des pratiques de recherche réaliste. Par exemple, il est intéressant de noter que dans la conclusion de *L'Éthique protestante*, Weber affirme l'émancipation du capitalisme moderne de ses bases idéologiques et religieuses et la surdétermination des actions des individus modernes par la mentalité capitaliste. À la fin du développement historico-idéologique du capitalisme, Weber donnerait-il raison à Marx et Durkheim? Nous sommes conscients du caractère polémique de cette idée. Mais sa valeur repose surtout dans la mise en exergue, toute formelle, de l'interprétation unilatérale de l'œuvre weberienne en tant que théorie nominaliste et volontariste de l'action. Cette interprétation, conforme aux énoncés doctrinaires de Weber comme à l'interprétation de son œuvre réalisée par Parsons, mériterait peut-être d'être revu au même titre que l'hypothèse des deux Durkheim, conforme à la confession autobiographique de la révélation de 1895 par Durkheim et à l'interprétation de Parsons, que nous questionnons au fil de notre thèse.

¹⁵ F., Vandenberghe, 1997, *Une histoire critique de la sociologie allemande. Aliénation et réification. T.1 : Marx, Simmel, Weber, Lukàcs*, Paris, La Découverte/M.A.U.S.S., p.157-207.

¹⁶ Cet engagement pour une société meilleure s'est avéré : les « durkheimiens », en particulier Célestin Bouglé et Maurice Halbwachs, n'ont pas ménagé leurs efforts, dans l'indifférence générale, pour venir en aide à l'École de Francfort en exil. C'est Bouglé qui a permis à Horkheimer de publier les écrits du célèbre *Institut für Sozialforschung* à la Librairie Alcan laquelle est restée son éditeur même lors de l'exil américain (C. F. Martin Jay, 1996, *The Dialectical Imagination History of the Frankfurt School*, University of California Press). Le témoignage de Paul Honigsheim (« Reminiscences of the Durkheim School. », in K. H. Wolff, *Émile Durkheim (1858-1917), A Collection of Essays, with Translations and a Bibliography*, Columbus, Ohio, Ohio State University Press, 1960) montre aussi la chaleur de l'accueil réservé aux réfugiés allemands par les durkheimiens.

Cette participation capitale à l'entrée de la sociologie dans les universités françaises rend la figure durkheimienne centrale dans toute l'histoire de la sociologie, et ce jusqu'à nos jours, bien que cette référence ou ce « passage » par le durkheimisme n'ait pas été envisagé favorablement à toutes les périodes¹⁷. Cette particularité de Durkheim d'avoir fondé une école s'ajoute à sa correspondance en tous points aux critères que nous avons déjà énoncés comme permettant l'accession au statut de classique

La « qualité » de l'œuvre de Durkheim emporte l'unanimité et tous sont prêts à reconnaître qu'il a tenté systématiquement de fonder la sociologie en lui donnant un objet et une méthode. Ce sont là les apports de Durkheim le plus consensuellement reconnus par les commentateurs. Toutefois, bien que ses *Règles de la méthode sociologique* (RMS) soient au programme de tous les manuels et histoires de la sociologie, une lecture relativement obtuse des textes tend à relativiser l'originalité et la pertinence de la contribution durkheimienne. Notamment son apport épistémologique, pourtant considérable, est souvent négligé. En expliquant le rôle des représentations sociales dans la vie des individus, Durkheim met à jour une caractéristique fondamentale de la connaissance humaine : son caractère social.

Poursuivant dans la voie sur laquelle il s'était engagé avec Durkheim, Mauss met de l'avant le fait social total qui sera l'objet de multiples réinterprétations, depuis la querelle entre Georges Gurvitch et Claude Lévi-Strauss jusqu'au paradigme du don de Alain Caillé et Jacques T. Godbout¹⁸. Autour du concept directement issu de la tradition durkheimienne se développe un débat portant sur la possibilité de la connaissance sociologique et sur son insertion dans une sociologie générale. Ce débat n'est qu'un exemple des nombreux

¹⁷ À ce titre, il est de mise de rappeler l'importance des durkheimiens dans la formation de la plupart des « nouveaux » sociologues de l'après Deuxième Guerre mondiale, dont l'aura continue de flotter sur la sociologie française actuelle. Nous ferons ce rappel dans le chapitre consacré à la période de l'entre-deux guerres.

¹⁸ Voir E. Durkheim, et Marcel Mauss, (1968) 1995, « De quelques formes primitives de classifications », in *Marcel Mauss, Œuvres*, t.2, Éditions de Minuit, Paris. Le débat Gurvitch-Lévi-Strauss se révèle dans la préface de Gurvitch à *Sociologie et Anthropologie* de Marcel Mauss (1950, Paris, PUF) et dans l'« introduction à l'œuvre de Marcel Mauss » faite par Lévi-Strauss dans le même ouvrage. Lévi-Strauss exprime aussi sa dette envers Durkheim, 1960, dans « Ce que l'ethnologie doit à Durkheim », *Annales de l'Université de Paris*, 1, p. 3-54. Le paradigme du don est présenté par Caillé, 2004, dans « Marcel Mauss et le paradigme du don », (*Sociologie et sociétés*, 36,2) et « Ni holisme ni individualisme méthodologiques. Marcel Mauss et le paradigme du don » (in *Revue européenne des sciences sociales*, tome XXXIV, no. 105. 1996. p.181-224.) comme par Jacques T. Godbout dans ses livres *L'esprit du don* (Boréal, 1992.), *Le don, la dette et l'identité, Homo donator versus homo oeconomicus*. (Boréal, 2000) et dans son article « La force du don » (in *Argument*, Québec, vol. 4, no. 2, printemps - été 2002, p. 147-158.).

questionnements et recherches suscités par l'œuvre de Durkheim qui font qu'elle rencontre notre second critère nécessaire à l'accession au statut de classique.

Le troisième critère, le caractère incontournable de l'auteur, est une évidence dans le cas de Durkheim puisque tous les sociologues sont confrontés à lui, consciemment ou non. Expliquons nous. Durkheim a formé des savants qui ont grandement influencé la tradition sociologique. Nous en avons déjà glissé un mot et nous y reviendrons à plusieurs reprises, mais il nous faut déjà mentionner ici que Bouglé, Fauconnet, Simiand, Mauss, Hubert, Davy, pour ne nommer qu'eux, ont chacun à leur manière été les « passeurs » de la conception durkheimienne de la sociologie vers les acteurs qui allaient être amenés à jouer un rôle important dans la pérennité et l'extension du champ sociologique en France. De plus, bien que la filiation avec la pensée de Durkheim ou sa critique ne soit pas toujours explicite ou manifeste, bien des auteurs – principalement français – se sont débattus avec des problématiques durkheimiennes¹⁹.

Durkheim est la cible de critiques fusant de toutes part. En premier lieu, il est la cible de ses concurrents les plus immédiats, qui se sentent à juste titre menacés par ses écrits. Conscient de la nécessité de marquer une forte opposition entre les théories qu'il défend et celles qui sont alors en vogue, Durkheim participera à une série de débats déjà engagés. Les réponses ne se font pas attendre et certains échanges directs s'engagent (notamment avec Tarde, Deploige et Brunnetière). Mais les critiques ne viennent pas seulement de ses concurrents « nationaux » ou uniquement de ceux qui se réclament de la sociologie. En effet, tant en Allemagne qu'aux USA et en Angleterre, les textes de Durkheim sont reçus de façon mitigée et suscitent des critiques (celles de Tönnies, Tosti, Lang, Hartland, Malinowski). Cette relative mobilisation autour de la production durkheimienne ne fera que s'accroître jusqu'à la mort de Durkheim et elle se poursuit depuis, venant ainsi confirmer le quatrième critère que nous avons mis en évidence.

En plus du fait que Durkheim soit mentionné par tous les dictionnaires et encyclopédies, les

¹⁹ C. Lemert, *Durkheim's Ghost* (publié aux Cambridge University Press en 2006 et dont l'introduction avait été publiée au préalable – C. Lemert, « Schools and Scholars Durkheim's ghosts », *Journal of Historical Sociology*, 16, no. 3, septembre 2003) et *French sociology. Rupture and Renewal since 1968* (New York, Columbia University Press, 1981). Les livres de Lemert montrent adéquatement de quelle façon les *Cultural Studies* et la *Cultural Theory*, dans leurs fondements philosophiques français qui passent par Deleuze, Derrida, Foucault et Lyotard, sont aux prises avec le fantôme de Durkheim.

raisons qui nous poussent à affirmer que son œuvre correspond au cinquième critère énoncé ci-haut sont multiples. D'une part la récurrence des références à l'œuvre de Durkheim ne fléchit pratiquement pas durant tout le vingtième siècle. D'autre part, la multiplicité des objets d'étude abordés par lui permet à un grand nombre de sociologues, peu importe leur « spécialisation », de s'y référer ou d'en appeler à son autorité. Par exemple, les études sur la famille, la religion et le suicide, grands thèmes chers à Durkheim, sont aujourd'hui florissantes. Bref, l'actualité des propos de Durkheim et leur pertinence sont plus manifestes que jamais. Enfin, comme c'est le cas pour les autres classiques – à tout le moins pour Marx – les critiques et débats suscités par l'œuvre constituent à eux seuls une littérature d'une abondance telle qu'elle nous semble embrasser la presque totalité des sous-champs de la sociologie. Ainsi, le cinquième critère que nous avons mentionné, la généralité de l'usage de l'œuvre, n'est pas à démontrer.

Puisqu'il remplit tous les critères susmentionnés Durkheim est l'auteur classique, le « père fondateur » dont nous allons suivre la réception afin de réaliser ce que nous souhaitons une étude de sociologie générale de la sociologie. La publication de chaque texte de Durkheim, de son vivant, a été chaque fois le témoignage figé d'une conception particulière de la sociologie et de la société qui a évolué dans le temps. C'est une sociologie de la production et de la réception sociologique qui nous permet de saisir cette évolution et son contexte²⁰.

0.6. Production et réception

Les contextes de production et de réception de la théorie durkheimienne sont parfois différents. Si les textes publiés par les soins de Durkheim témoignent de sa conception de la sociologie mais aussi du contexte dans lequel il l'a produite, les traductions et les textes portant sur son œuvre sont des interprétations témoignant également du contexte qui les a vu naître. Ces deux aspects se rapprochent puisque, à leur manière, chacun nous informe différemment mais en complémentarité sur l'état de la sociologie à un moment et dans un lieu donné.

²⁰ Même si nous avons restreint notre attention aux textes de réception, nous sommes conscients qu'il serait utile, également, d'examiner les traductions de travaux de Durkheim et les publications posthumes de ses écrits pour compléter une telle étude sociologique de la réception des textes de Durkheim. Nous envisageons étendre nos recherches en ce sens lors de recherches futures.

La sociologie se pose comme une étude objective de la société, des faits sociaux et de leurs causes sociales. À cet égard, la sociologie est elle-même un phénomène social digne d'intérêt sociologique. Une sociologie de la sociologie, qui implique une réflexion sur la pratique sociologique comme sur la théorie et son histoire, permettra une explication « sociale » du destin de cette science née à la fin de 19^e siècle.

La sociologie de la sociologie à laquelle nous nous adonnons est une réelle sociologie en ce qu'elle vise l'étude la société. La médiation par laquelle nous nous saisissons du réel est précisément le discours sur le réel et sa constitution, tel qu'il se développe dans le champ sociologique, en symbiose avec les développements de la société. Somme toute, cette thèse se veut un acte de réflexivité de la science sociale sur elle-même qui vise, par la critique des pratiques passées et actuelles, l'amélioration des pratiques futures.

L'œuvre de Durkheim, dans le contexte de sa réception, est ainsi appréhendée comme une sociologie générale qui doit être appréhendée dans une sociologie générale. Il ne s'agit pas d'une histoire de la pensée ni de la présentation de la pensée d'un auteur. Selon les classiques, la sociologie est une science générale de la société et du rapport entre la pensée ou la conscience et le social. C'est à cette sociologie que nous aspirons. —

Les appropriations passées ou récentes de la pensée durkheimienne, qui ne sont généralement pas exécutées dans le cadre de l'explicitation d'une telle théorie générale, nous informent néanmoins de la conception de la théorie générale qui les sous-tend. En effet, bien que ces usages ne soient que partiels, ils permettent d'isoler des aspects particuliers de la théorie durkheimienne qui sont mobilisés par chacun des acteurs et, en retour, de différencier les acteurs sur cette base. Nous profiterons de ces usages de la théorie durkheimienne afin de dévoiler les conceptions de la théorie générale sous-jacentes.

En prenant l'œuvre de Durkheim et sa réception comme objet d'étude, nous arrivons à saisir le processus par lequel la sociologie durkheimienne est progressivement réduite à un sous-champ de la sociologie éclatée, à une « étape » de l'histoire de la pensée sociologique en même temps qu'elle est propulsée à l'avant-scène de la théorie sociologique. En suivant le sort qui a été réservé aux écrits durkheimiens, nous sommes à même de saisir la pratique sociologique telle qu'elle reconstruit son passé pour s'actualiser dans le présent. L'étude sociologique du traitement sociologique de la sociologie durkheimienne constitue donc un

acte de réflexivité, un regard de la pratique sur elle-même.

0.7. *Quelle typologie des réceptions de Durkheim?*

Les quelques auteurs qui se sont penchés à la réception des travaux de Durkheim ont tiré des conclusions diverses quant aux types qu'elle pouvait prendre. Ici comme dans bien des cas les opinions sont aussi nombreuses que les angles d'approche de la question. Bertrand Ravon constate un double mouvement de recul puis de rapprochement vers la théorie durkheimienne à partir des années 1935 en France²¹. Ken Morrison perçoit, aux États-Unis, un processus de « disavowal of the social » dans la réception des textes de Durkheim qui se répercute dans la théorie américaine contemporaine²². Roscoe C. Hinkle observe, entre les années 1915 et 1930, un intérêt envers la théorie durkheimienne changeant de concert avec les conditions socio-politiques et institutionnelles américaines et en arrive à caractériser deux attitudes : le rejet manifesté par les pionniers de la sociologie américaine et l'appropriation, attitude dont T. Parsons est la figure emblématique²³. Enfin, plus récemment, Jeffrey C. Alexander et Philip Smith ont identifié quatre formes de réception de la théorie durkheimienne apparues durant la première moitié du vingtième siècle et censées se décliner dans des variations les plus diverses, depuis la seconde moitié du même siècle²⁴.

Nous voyons que les opinions semblent, à première vue, plutôt divergentes quant à la nature et au nombre des interprétations de la sociologie de Durkheim qui se sont manifestées depuis la parution de ses premiers textes. Notre thèse permettra de saisir la cohérence du processus historique de réinterprétation de la théorie de Durkheim par l'accent mis sur le rejet du réalisme social durkheimien. Ainsi, notre thèse s'oppose à une vision de l'histoire de l'héritage durkheimien qui paraît prendre le dessus sur les autres dans la mesure où elle correspond à la nécessité d'auto-légitimation théorique de la sociologie aujourd'hui la plus en vogue, à savoir la « cultural sociology ». Cette histoire est précisément celle que Alexander et

²¹ B. Ravon, 1993, « La réappropriation critique de Durkheim: appartenance scientifique et conflit politique », In F. Cardi and J. Plantier, éd., *Durkheim, sociologue de l'éducation*, l'Harmattan, Paris, p. 44-53.

²² K. Morrison, 2001, « The Disavowal of the Social in the American Reception of Durkheim », *Journal of Classical Sociology*, 1, 1, p. 95-125.

²³ R. C. Hinkle, 1960, « Durkheim in American Sociology », In K. H. Wolff, (éd.) *Émile Durkheim (1858-1917)*, Ohio State University Press, Ohio, et R. C. Hinkle, 1994 *Developments in American Sociological Theory, 1915-1950*, Albany, State University of NY Press.

²⁴ G.C. Alexander et P. Smith, 2005, « The New Durkheim » in Alexander et Smith (éd.), *The Cambridge companion to Durkheim*, Cambridge University Press, Cambridge.

Smith tentent d'illustrer dans leur texte d'introduction au *Cambridge Companion to Durkheim*. Bien que nous tenions en grande estime les travaux de Morrison, Hinkle et Ravn, nous remettons à plus tard leur présentation pour traiter du contenu du texte de Alexander et Smith et en faire une courte critique. En plus de correspondre à l'air du temps, ce texte couvre une plus longue période que les autres et ne s'arrête pas aux frontières nationales, ce qui nous sera fort utile.

Alexander et Smith distinguent quatre types de lecture de Durkheim, mais ils allèguent que la lutte que se livrent ces lectures serait en passe de s'achever par la victoire écrasante de la version culturaliste. Ce n'est pas tant cette conclusion et l'enthousiasme pour le Durkheim culturel que la démarche empruntée par les auteurs pour y arriver qui pose problème. Le premier type d'interprétation apparu serait celui affublant Durkheim d'une figure conservatrice dont les concepts (la stabilité, le conformisme, la légalité et la légitimité) cachent mal l'idéologie. Alexander et Smith n'épilouent pas outre mesure sur les tenants de cette interprétation, ils affirment simplement qu'elle était en vogue chez les critiques de la Troisième République. Le second type d'interprétation de Durkheim présenté par Alexander et Smith, qui selon eux se réfère principalement à ses trois premiers livres, en fait un théoricien du structuralisme. Les auteurs qui auraient adhéré à cette conception de la théorie durkheimienne sont, les anthropologues britanniques et, aux États-Unis, R.K. Merton²⁵. Le troisième Durkheim idéal typique présenté par Alexander et Smith est celui qu'ils qualifient de « radical ». C'est à l'usage de la théorie durkheimienne par le Collège de sociologie, au premier chef par George Bataille et Roger Caillois, que les auteurs se réfèrent, soulignant l'intérêt démontré par les membres de leur groupe envers les idées d'effervescence, de créativité, de pathologie, de rituel ou de dépassement et leur usage quasi exclusif de la DTS comme source principale. Enfin, le quatrième type d'interprétation de Durkheim est celui que

²⁵ Par ailleurs, la plupart des critiques de l'interprétation parsonienne de l'œuvre de Durkheim affirment que Merton suit Parsons quasi aveuglément. Parsons, 1937, a exposé sa théorie dans *The Structure of Social Action*, The Free Press, New York, dans « Capitalism and Social theory: An Analysis of the Writings of Marx, Durkheim, and Max Weber », *American Political Science Review*, 67, 4, 1973, p.1358-1360, et dans « Durkheim's Contribution to the Theory of Integration of Social Systems », in Wolff, éd. 1960, *op.cit.* Les critiques de Parsons sont nombreux. Par exemple, Hinkle, 1994, *op. cit.*, et S. G. Mestrovic, 1988, « The closing of the American Sociological Mind on Anomie », *Contemporary Sociology*, 17,6, p. 836-838; S. G. Mestrovic, 1988, « Durkheim, Schopenhauer and the Relationship Between Goals and Means: Reversing the Assumptions in the Parsonian Theory of Social Action. », *Sociological Inquiry*, 52, 2, p.163-81. Nous verrons les critiques de la théorie de Parsons en temps et lieu.

les auteurs promeuvent et qu'ils nomment « cultural Durkheim ». Cette vision de l'œuvre durkheimienne qui souligne le « passage » qui s'accomplirait dans les *Formes élémentaires de la vie religieuse* (FEVR) vers une théorie culturaliste a été initiée par Parsons mais négligée en raison du succès de sa théorie de l'action, disent Alexander et Smith. Ils affirment que ce n'est qu'avec les travaux de Lukes puis ceux des Durkheim Studies que l'importance d'une relecture attentive des FEVR a permis de montrer la justesse de l'interprétation de Parsons.

Ce sont ces quatre types d'interprétation des écrits de Durkheim, éclos lors de la première moitié du vingtième siècle, qui ont tenu à tour de rôle le haut du pavé depuis la seconde moitié du vingtième siècle et ce sont ces échanges d'interprétation dominante qu'Alexander et Smith veulent illustrer par leur contribution. Cette illustration les mène à noter, avec une satisfaction non dissimulée, l'importance d'une explication du retour, depuis 1970, de l'interprétation culturaliste de Durkheim. Ce retour contraste avec la période antérieure, où nos deux auteurs affirment que Durkheim était présenté et critiqué comme un conservateur structuraliste²⁶. Durkheim serait passé du statut de fantôme – discuté mais jamais nommé – dans les années 50-70, à celui d'un théoricien à propos duquel de très vifs débats et des recherches substantielles s'enclencheront. Le point de passage entre les deux moments (structuralisme et culturalisme) aurait été provoqué par les apports de la théorie du Late-Durkheim proposée par Lukes et des travaux des Études durkheimiennes, qui isolaient les FEVR comme point de départ d'un nouveau Durkheim, plus culturel. Les raisons pour lesquelles la communauté scientifique aurait mis tant de temps à s'approprier ce Durkheim culturel sont les suivantes : l'intérêt de Durkheim pour les sociétés archaïques a caché l'applicabilité de ses conclusions aux sociétés contemporaines et les durkheimiens n'ont pas su contrôler leur héritage, qui se serait perdu durant l'entre-deux guerres.

Sans nous avancer davantage dans l'illustration que donnent Alexander et Smith de la succession et des oppositions entre ces interprétations de l'œuvre de Durkheim, nous pouvons formuler quelques commentaires concernant leur démarche et la thèse qu'ils défendent. En premier lieu, il apparaît que la définition qu'ils font de l'objet de leur recherche n'est pas

²⁶ Notamment par R. A. Nisbet, 1952, dans « Conservatism and Sociology », *American Journal of Sociology*, 58, p.167-75, et par L. A. Coser, 1960, « Durkheim's Conservatism and Its Implications for his Sociological Theory », in K.H. Wolff, éd., op.cit.

suffisamment explicite. Sur quels faits – puisqu'ils disent considérer les interprétations de la théorie durkheimienne comme des faits sociaux – se fondent-ils? Le « corpus global » duquel ils tirent les exemples illustrant les interprétations favorisées à chaque époque et dans chaque pays n'est pas présenté. Il nous est donc difficile de juger du choix d'exemplification des différentes thèses. Mais ce vice méthodologique, la non considération de tous les faits correspondant à la définition préalable du phénomène sous étude, ne jette pas seulement un doute quant aux textes et aux auteurs invoqués et évoqués par Alexander et Smith, il vient aussi discréditer leur typologie.

Un autre aspect problématique de leur thèse est la chronologie sur laquelle elle se fonde. Les quatre types d'interprétation auraient selon eux été créés durant la première moitié du vingtième siècle, mais le traitement qu'ils réservent à ces décennies manque de rigueur. Nous avons déjà déploré le peu d'informations quant aux critiques de la Troisième République ayant considéré Durkheim comme un conservateur. Mais en plus de ne pas être loquaces quant à ce type d'interprétation, les auteurs ne traitent pas de la réception française de Durkheim de son vivant ou immédiatement après sa mort. Rien donc sur les textes de Tarde, de Worms, des philosophes de la *Revue de métaphysique et de morale* ou de Monseigneur Deploige, rien sur les conflits entre les durkheimiens. La lecture de Durkheim à l'étranger semble commencer, selon les auteurs, en 1930 avec Parsons. Ou plus exactement, jusqu'à Parsons, toutes les lectures de Durkheim en auraient fait un conservateur. Nous verrons, dans la suite de notre thèse, que contrairement à cette idée défendue par Alexander et Smith, la réception des écrits durkheimiens de son vivant fut loin d'être consensuelle. Mentionnons au passage que leur traitement de la réception de Durkheim durant l'entre deux guerres n'est pas plus convainquant dans la mesure où la « perte de contrôle » des durkheimiens sur la théorie durkheimienne est une thèse qui ne fait pas l'unanimité.

Ces critiques formulées, il nous reste à nous confronter à trois séries de questions soulevées par cette histoire de la lecture culturaliste de Durkheim par Alexander et Smith. Nous ne présenterons ici qu'une introduction à ces questions que nous traiterons au cours de notre thèse.

0.8. Le statut des Formes élémentaires de la vie religieuse et la lecture culturaliste de Durkheim

La première série de questions concerne le statut des FEVR dans l'œuvre de Durkheim et l'héritage théorique qui lui est lié. En effet, l'idée à la base de toute cette interprétation est que Durkheim aurait innové dans cet ouvrage en mettant de l'avant une théorie à saveur culturaliste. Mais cela doit être mis en doute dans la mesure où la thèse innovatrice en question voit son origine sans cesse repoussée dans le temps par les disciples de la cultural theory, si bien que le « vieux » Durkheim aurait commencé à sévir dès 1895. Durkheim est-il allé jusqu'à sacrifier le concept de société sur l'autel de la culture? Rien n'est moins sûr et nous aurons l'occasion d'y revenir.

Le second groupe d'interrogations soulevées par le texte d'Alexander et Smith concerne le détour de la figure culturaliste de Durkheim par la « french theory ». Ce traitement particulier de l'œuvre de Durkheim – traitement critique en tant que structuraliste et conservateur simultanément à un usage non-explicite de ses travaux – n'est pas démontré par les auteurs qui se contentent de souligner l'influence de ces théories philosophiques sur la théorie sociologique. Il aurait pourtant été souhaitable pour Alexander et Smith de démontrer cet usage de Durkheim, particulièrement important à leurs yeux pour le développement de la sociologie contemporaine²⁷.

Mais une troisième question subsiste. Nous avons mentionné qu'Alexander et Smith avancent que Parsons serait l'instigateur méconnu de cette partition de la théorie durkheimienne entre travaux de jeunesse et de vieillesse et, à terme, de la lecture culturaliste de Durkheim. Ceci mérite d'être confronté aux « faits » – c'est-à-dire, dans ce cas-ci, aux textes sur Durkheim préalables aux écrits de Parsons – et aux quelques critiques de l'interprétation de la thèse de Parsons. C'est ce que nous ferons dans notre thèse. Nous verrons que la particularité de ce dernier est de renverser la thèse de Durkheim en la présentant comme une théorie de l'action et que les arguments qu'il utilise ne sont pas nouveaux. Mais pour l'instant, examinons les tentatives d'illustration de la coupure au sein de la théorie durkheimienne recourant à la fois au contexte social dans lequel cette théorie s'est développée et à la biographie de l'auteur. Ce n'est qu'ensuite que nous pourrions nous lancer dans la présentation de l'approche que nous

²⁷ Comme nous l'avons mentionné, ce travail a été réalisé par C. Lemert dans son ouvrage intitulé *Durkheim's Ghost*, op.cit.

privilégions afin d'éviter les écueils des tentatives préalables.

0.9. Les études durkheimiennes culturalisées

Comme le relèvent très justement Alexander et Smith, c'est sous l'impulsion de l'ouvrage de Lukes que les études durkheimiennes ont été mises en branle grâce, notamment, aux efforts de P. Besnard. Dans la mouvance de ces études, une foule d'auteurs se sont affairés à débusquer les faits historiques permettant d'expliquer sans arrière-pensée le développement de la théorie durkheimienne.

Parmi les travaux les plus féconds dans cette veine au sein de études durkheimiennes, outre les ouvrages de Fournier et ceux de Besnard concernant l'équipe de l'*Année sociologique*, on remarque ceux de V. Karady, lequel veilla à la publication posthume des textes de Durkheim et de Mauss²⁸ dans leur quasi-totalité en plus de proposer des analyses « institutionnalistes » des conditions de production de la pensée durkheimienne²⁹. Ce même type d'analyse a d'ailleurs été repris par Sapiro dans un article plus récent³⁰. Voyons brièvement les conclusions auxquelles arrivent ces deux auteurs.

Karady isole trois types particuliers de légitimité visés par les stratégies de réussite et de faire-valoir de la sociologie chez les durkheimiens³¹. Le premier est la légitimité sociale, produite à l'extérieur du champ intellectuel. Le second type est la légitimité scientifique, à savoir l'opinion savante. Enfin, le troisième, auquel Karady consacre son texte, est la légitimité institutionnelle.

Les résultats de ses recherches montrent que, contrairement à l'image que certains se font de l'institutionnalisation de la sociologie en France (issue des critiques de Pierre Lasserre et de Paul Nizan, par exemple), celle-ci ne s'est pas faite rapidement : une simple multiplication par trois des cours offerts sur une période de quinze ans. En 1895, dit Karady, trois cours de

²⁸ V. Karady, 1968, éd., *Marcel Mauss: Oeuvres*, Paris, Minuit, et V. Karady, 1975, éd., *Émile Durkheim: Textes*, Paris, Minuit.

²⁹ L'épithète d'*Institutionnaliste* leur est attribué par Mucchielli dans le premier chapitre de son ouvrage *Mythes et histoire des sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2004. Ce texte avait été publié en 1995, dans la revue *Politix, Travaux de sciences politiques*, no. 29, p. 55-79.

³⁰ B. Mazon, 1985, « La fondation Rockefeller et les sciences sociales en France, 1925-1940 », *Revue Française de sociologie*, vol. XXVI, p. 311-342.

³¹ V. Karady, 1979, « Stratégies de réussite et de faire-valoir chez les durkheimiens », *Revue Française de sociologie*, vol. XX, p. 49-82.

sciences sociales étaient offerts dans les facultés et en 1910, on en comptait neuf (quatre cours dans les facultés et cinq dans les Écoles). Ce progrès bien relatif est dû à la difficulté des sociologues à s'insérer dans les facultés de Lettres et il explique leur remplacement vers des disciplines périphériques liées à la Sorbonne, manœuvre qui leur conférait de facto un prestige recherché.

Au-delà de ces difficultés à entrer dans les institutions, Karady reconnaît également l'existence de certains facteurs ayant avantage les durkheimiens, tels la nomination de Louis Liard à l'enseignement supérieur et sa volonté de rénover les facultés et de les ouvrir à de nouvelles disciplines. L'autre avantage des durkheimiens est qu'ils sont pour la plupart agrégés, normaliens et philosophes, trois qualités qui les lient à un groupe dominant de l'establishment universitaire. La stratégie des durkheimiens sera donc d'investir les disciplines classiques et d'y faire de la sociologie pour récupérer le prestige de ces disciplines et attirer de nouveaux étudiants.

Sapiro a également effectué des travaux sur le contexte socio-politique plus global de la mise en œuvre de ces stratégies par les durkheimiens et plus principalement sur les critiques virulentes dont ils ont été la cible. Sapiro nous présente tous ces débats de l'époque comme des « formes euphémisées » de la « défense des prérogatives des anciennes élites³² ». Elle nous renvoie ainsi à l'opposition réellement structurante de la dynamique sociale, à savoir celle entre les anciennes élites et la méritocratie alors en formation. Selon elle, la crainte des élites en poste est celle de la dévaluation du marché des titres universitaires en raison de la venue de nouveaux joueurs. C'est cette crainte de dévaluation du capital scolaire qui provoque les débordements politiques de la critique du durkheimisme.

En somme, selon les conclusions de Sapiro, la spécificité de l'institutionnalisation de la sociologie française est due à plusieurs facteurs. À l'interne, la sociologie, entrée dans les universités par les facultés de lettres, a été représentée par des philosophes. À l'externe, la sociologie tentait de conquérir un territoire déjà occupé par les représentants des humanités. Ainsi s'explique la « démarcation houleuse entre la sociologie et la culture humaniste », celle des lettrés, avec tout le capital symbolique qu'elle tentait de préserver. Enfin, Sapiro nous

³² G. Sapiro, 2004, « Défense et illustration de "l'honnête homme", Les hommes de lettres contre la sociologie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, no. 153, p. 22.

montrera comment « cette polémique s'inscrit également dans une configuration particulière des relations entre champ littéraire et champ universitaire³³ ».

Les travaux de Karady et de Sapiro nous donnent un bon aperçu de la configuration du champ des sciences sociales de l'époque ainsi que des effets de la configuration politique sur l'institutionnalisation et l'accueil de la sociologie durkheimienne. Ces études, comme celles de Heilbron, Marcel et Mazon concernant les durkheimiens dans l'entre-deux guerres, nous permettent de nous lancer dans l'étude de l'œuvre de Durkheim muni des informations nécessaires à l'identification des enjeux théoriques de chaque époque.

Mais Mucchielli formule une critique à l'endroit de ces travaux « institutionnalistes ». Cette critique mérite qu'on s'y attarde, même si elle ne s'applique pas à tous les auteurs que nous venons de citer. Mucchielli rappelle qu'il est épistémologiquement douteux de postuler une adéquation parfaite entre les tactiques institutionnelles – si motivées soient-elles par le contexte de l'époque – et le contenu des théories mises de l'avant par les artisans de ces stratégies. L'analyse du contexte de production, institutionnel, politique voire psychologique, ne peut en effet à lui seul prétendre résoudre les querelles d'interprétation³⁴.

Des critiques plus générales peuvent être formulées à l'endroit de cette explosion de « l'historiographie durkheimienne » que les travaux de Lukes ont suscitée et dont les textes de Karady et de Sapiro ne sont que des exemples parmi tant d'autres. Mucchielli en formule trois que nous résumons avant d'y ajouter les nôtres. Cette historiographie, dit-il, ne considère pas suffisamment les sources et les influences de Durkheim, ne saisit pas l'étendue du champ des sciences sociales auquel s'adressait Durkheim – en se restreignant à tort aux

³³ G. Sapiro, *Ibid.* À ce sujet, voir entre autres Karady, *loc. cit.*, 1979; P. Besnard, 1979, (« La formation de l'équipe de l'Année Sociologique », *Revue française de sociologie*, 20) et L. M. Greenberg, 1981, (« Architects of the New Sorbonne: Liard's Purpose and Durkheim's Role », *History of Education Quarterly*, 21, 1, p. 77-94.)

³⁴ Par contre, ces querelles peuvent montrer que certains des arguments mobilisés par les interprètes sont historiquement faux...

seuls sociologues – et sous- estime le caractère collectif du travail des durkheimiens³⁵. À ces critiques, auxquelles nous adhérons, nous devons ajouter quelques remarques.

L'absence d'étude concernant la réception anglo-saxonne des travaux de Durkheim puis de l'équipe de l'*Année sociologique* se fait cruellement sentir, particulièrement lorsque vient le temps de traiter des écrits portant sur la religion, majoritairement fondés sur des critiques ou des analyses d'auteurs britanniques. Cette restriction à la France comme contexte de production montre que la critique de Mucchielli contre « l'analyse institutionnaliste » peut se retourner contre toute les analyses du contexte de production. Il ne faut pas croire qu'il est possible d'expliquer la théorie durkheimienne par le seul contexte français – institutionnel, psychologique ou théorique. D'une part, les sources et inspirations de Durkheim – outre son père Rabbin, ses rencontres d'étudiant de Normale Sup et ses travaux sur certains philosophes français – doivent principalement être cherchées à l'étranger, en Allemagne et en Angleterre. D'autre part, la théorie durkheimienne avait des visées sociologiques et se présentait comme universelle, elle dialoguait avec la pensée scientifique, d'où qu'elle provînt. Pour saisir ce dialogue nous aurons donc recours à une sociologie de la réception de l'œuvre de Durkheim plutôt qu'à une sociologie de sa production dans le contexte français.

Enfin, comme nous l'avons évoqué, la « naissance » de la sociologie en France est toute relative, puisqu'à cette époque existaient déjà plusieurs débats sur la nature de la sociologie, notamment aux USA, entre Giddings et Small. De plus, en Angleterre, le lien entre anthropologie et sociologie posait déjà bien des questions du vivant de Durkheim, ce qui est visible dans les compte-rendus de Sydney Hartland³⁶ et de Bronislaw Malinowski³⁷ : la « méthode » sociologique et les sujets de recherche qu'elle s'octroyait empiétant sur le champ des études anthropologiques. En nous appuyant sur la production de nombreux articles

³⁵ La question de l'influence sur Durkheim des auteurs « à la mode » à son époque n'a pas été posée fréquemment au cours du vingtième siècle. En fait, si nous faisons abstraction de Parsons, depuis les travaux de Gehlke en 1915 (C. E. Gehlke, *Émile Durkheim's Contributions to Sociological Theory*, New York, Columbia University Press, (AMS Press, New York, 1968)), il n'y a pas eu d'étude importante concernant les sources d'inspiration théoriques de Durkheim jusqu'à l'ouvrage de Lukes, 1972, (S. M. Lukes, *Émile Durkheim: His Life and Work: A Historical and Critical Study*, Harper & Row., New York). Ce texte était, jusqu'à la publication du livre récent de Marcel Fournier, la bible en la matière. Pour ces questions, comme pour toutes celles entourant la vie et l'œuvre de Durkheim et des durkheimiens, nous avons préféré centraliser nos références et éviter les contradictions entre certains auteurs en nous concentrant sur les biographies intellectuelles de Mauss et Durkheim par Fournier.

³⁶ E. S. Hartland, 1913, « Review of Durkheim 1912a. », *Man*, 13, 6, p. 91-6.

³⁷ B. Malinowski, 1913, « Review of Durkheim 1912a. », *Folklore*, 24, p. 525-31.

d'auteurs américains, anglais et français, nous examinerons dans les chapitres suivants le contexte français de réception et d'institutionnalisation de la sociologie durkheimienne mais aussi la réception internationale de l'œuvre³⁸.

0.10. Une sociologie de la sociologie?

Ces commentaires nous ramènent à notre point de départ. Nous souhaitons démontrer l'intérêt de réaliser une sociologie de la sociologie en nous appuyant sur une étude de la réception de l'œuvre de Durkheim à travers les époques. Nous avons choisi d'exposer brièvement la tentative d'Alexander et Smith car elle se rapprochait à quelques égards de notre démarche et nous permettait d'illustrer les thèses qu'elle sous-entendait et les pièges et problèmes que nous devons affronter à notre tour. Nous avons ainsi pu identifier certains écueils que nous souhaitons éviter en constatant que l'identification d'idéaux types d'interprétation de Durkheim comporte des risques. L'un d'eux est de définir trop vaguement ces types et de laisser la frontière qui les sépare les uns des autres mal définie. La solution qui nous apparaît la plus efficace en cette matière est l'établissement d'une périodisation permettant d'illustrer l'évolution de la configuration des idéaux les uns vis-à-vis des autres. La difficulté est alors celle d'évaluer la complexité de chaque période, le caractère hétérogène ou homogène de la production qui y est réalisée et les textes les plus à même de la représenter adéquatement. Or, dans le travail d'Alexander et Smith, rien n'est dit de cette complexité et rien n'est avancé en preuve de la représentativité des auteurs sollicités. Des auteurs ou des interprétations de Durkheim sont mis en avant sans justification ou présentation aucune, comme des représentants de types idéaux d'interprétations de Durkheim ou de périodes historiques, sans que ces choix soient justifiés. Enfin, nous devons ajouter à nos réserves le fait que l'objet particulier de l'étude d'Alexander et Smith, qui pourrait être ramené à la réception des écrits de Durkheim, n'est pas défini adéquatement.

Face à ces tares que sont l'absence d'informations quant au sujet traité et au mode d'acquisition de la preuve, il devient difficile de porter un jugement sérieux sur

³⁸ En nous référant entre autres à J. C. Filloux, 1970, (« Il ne faut pas oublier que je suis fils de rabbin. », *Revue Française de sociologie*, vol. XVII, p. 305-322), H. Alpert, 1930, (« France's First University Course in Sociology. », *American Sociological Review* 2, p. 311-17.), E. A. Tiryakian, 1980, (« Durkheim, Mathiez and the French Revolution: The Political Context of a Sociological Classic. », *European Journal of Sociology*, 29, 373-96.) et L. Von Wiese, 1920, (« The Durkheim School in France », *Sociological Review*, vol. 19).

l'argumentation déployée dans cette introduction de Alexander et Smith au *Cambridge Companion to Durkheim*. Mais ce texte nous a permis d'identifier deux faux pas que nous ne souhaitons pas faire et ses conclusions, bien que nous n'en partageons pas les accents triomphalistes, nous apparaissent un symptôme caractéristique de la sociologie contemporaine et du rapport qu'elle entretient avec Durkheim. En voulant faire l'éloge du Durkheim culturaliste, on met de côté son réalisme social et on gomme ses potentialités critiques.

Nous avons choisi de concentrer notre examen sur la réception de Durkheim avant la seconde guerre mondiale de façon à illustrer comment la table y a été mise pour les réceptions ultérieures et à faire ressortir l'élément fondamental de la théorie durkheimienne pris à parti par les critiques au-delà de la variété de leurs incarnations. La standardisation du traitement de la théorie durkheimienne repose pour une large part sur la popularité et l'épanchement international des sociologies de Parsons et Merton dans les années suivant la seconde guerre. Mais les interprétations en question, en plus d'avoir été publiées avant la seconde guerre mondiale, avaient pour la plupart leurs sources dans un débat déjà entamé des deux côtés de l'Atlantique. Aussi, nous partirons d'un examen de la bibliographie la plus exhaustive possible des écrits concernant Durkheim publiés entre 1893 et 1939 et analyserons les textes les plus représentatifs du traitement réservé au réalisme social durkheimien. Nous terminons notre thèse par un rappel des débats actuels entourant la question de façon à illustrer la pérennité des arguments et enjeux qui y sont liés.

Sans nous engager ici dans les considérations méthodologiques ayant guidé la constitution de notre corpus, précisons que, si c'est en partie en raison de l'importance des sociologies française, américaine et anglaise contemporaines que nous avons concentré notre étude sur la réception réservée à Durkheim dans ces pays, une justification plus terre-à-terre de ce choix réside dans l'abondance des sources provenant de ces pays au regard des autres réceptions « nationales » de Durkheim. Ces disproportions quantitatives de la réception de Durkheim s'expliquent par plusieurs facteurs. Les aléas de la politique nationale ont eu des effets directs sur le mode d'institutionnalisation de la discipline et sur les joutes de pouvoir et de prestige qui s'y sont déroulées et qui ont contribué à façonner les discours théoriques.

Ce n'est pas sans regrets que nous avons renoncé à l'étude des réceptions de Durkheim

ailleurs, surtout en Allemagne³⁹. La quasi-absence de références à des textes allemands dans notre bibliographie nous empêche de traiter selon les méthodes que nous nous sommes fixées la réception de l'usage de la théorie durkheimienne en Allemagne. C'est cette faible représentation dans la bibliographie qui nous a poussé à renoncer à aborder nombre de pays. Nous sommes conscient des limites que cela impose à notre recherche mais il est matériellement impossible de traiter de toutes ces réceptions nationales en même temps et nous aurons le mérite d'une exhaustivité géographiquement limitée mais d'une représentativité presque sans failles car les textes concernant Durkheim ne provenant pas des

³⁹ L'Allemagne présente, comme la France, plusieurs époques distinctes dans sa production sociologique. Mais son cas est différent : la période d'après guerre a fait table rase du débat précédemment engagé avec la sociologie française (Tönnies, Simmel) pour reconstruire son passé sur les bases d'une conception anglo-saxonne de son origine – la sociologie allemande n'a jamais connu la Nation. La conceptualisation de la *Gemeinschaft* puis celle du *Volk* « sautent » par-dessus la Nation et aboutissent à la Postnation, dans la constellation postnationale de Habermas. Part ailleurs, l'obsession de la *technique* durant la période de Weimar, les questions entourant la *Zivilisation* et la *Kultur*, comme le rôle important du *Methodenstreit* et puis, par la suite, de l'*herméneutique* et de la *phénoménologie*, contribuent à leur manière à élarger la question. Cette histoire si particulière des idées allemandes fait croire à des penseurs aussi opposés que Heidegger ou Adorno que la langue allemande « est la langue de la philosophie ». Malgré ces distinctions entre l'avant et l'après deuxième guerre dans la sociologie allemande, il n'en reste pas moins que celle-ci présente une certaine unité dans sa non-réception de la pensée durkheimienne, qu'il conviendra d'analyser plus largement dans une publication ultérieure. Dans la présente thèse, nous évoquerons la sociologie allemande à plusieurs reprises notamment lorsque nous discuterons le lien entre fascisme et réception de la thèse durkheimienne et lorsque nous traiterons de la situation actuelle de la sociologie ou de l'origine de la sociologie française. Nous devons également traiter de la filiation allemande de la pensée durkheimienne et en mentionner les éléments les plus connus : les voyages d'études de Durkheim dans plusieurs universités allemandes et sa prise de contact avec les théories de Schäffle et les méthodes de Wundt, la courte collaboration de Simmel à l'*Année sociologique* et le débat de Durkheim avec Deploige entourant les sources allemandes de la sociologie durkheimienne. Nous reviendrons sur ces éléments de l'évaluation de l'influence de la pensée allemande sur la pensée durkheimienne par nombre de commentateurs (Ghelke, Giddens, Mucchielli, entres autres). Ces nombreuses études concernant la filiation allemande de la pensée durkheimienne nous informent sur les obstacles qu'ont dû rencontrer les auteurs qui, comme Aron, au fil du temps, ont présenté Durkheim comme un ennemi juré de la théorie sociologique allemande. Enfin, mentionnons qu'aux débats sur les influences allemandes de Durkheim viennent encore s'ajouter les arguments en faveur de l'influence de la théorie philosophique de Schopenhauer sur celle de Durkheim postulée par Mestrovic (S. G. Mestrovic, 1988, « The Social World as Will and Idea: Schopenhauer's Influence upon Durkheim's Thought. », *Sociological Review* 39, 674-705. Et S. G. Mestrovic, 1989, « Moral Theory Based on the 'Heart' versus the 'Mind': Schopenhauer's and Durkheim's Critiques of Kantian Ethics. », *Sociological Review* 37(3), 431-57.

pays sous étude se comptent sur le bout des doigts durant la période qui nous intéresse⁴⁰.

Voyons sommairement, avant de nous lancer dans la première partie de cette thèse, quelle procédure d'exposition nous empruntons et sur quelle méthodologie elle est fondée⁴¹. La méthodologie que nous avons utilisée consiste en une analyse systématique du contenu des corpus et en leur mise en relation avec les développements institutionnels et théoriques de la sociologie et les bouleversements sociaux du vingtième siècle. Dans chaque chapitre de la thèse nous présentons quelques lectures particulières de l'œuvre de Durkheim. En premier lieu, nous nous intéressons aux débats survenus à propos des significations à donner à certains écrits durkheimiens. Ensuite, nous traiterons d'un nombre restreint, mais toujours supérieur à trois par période, d'auteurs caractéristiques de chaque période étudiée. Pour chacun de ces auteurs, nous tentons de démontrer la représentativité de leur interprétation de Durkheim en fonction de critères précis les sources bibliographiques, les ouvrages de

⁴⁰ En traitant certains éléments « du point de vue » de la réception de Durkheim, nous limitons souvent consciemment les questions que nous soulevons. Par exemple, lorsque nous abordons la lecture totalitarisante de Durkheim, nous pourrions étendre nos recherches vers la sociologie italienne et son amorce de débat avec la sociologie française - raté entre autres en raison des voies institutionnelles divergentes de la sociologie (Lettres en France, Droit ou économique politique en Italie) À cet égard, l'influence de Pareto, Mosca, Michels, Machiavel, Gramsci montre que le retard politique réel de l'Italie a mené à une surévaluation de la politique comme doctrine et propulsé la théorie politique dans l'avant-garde. En sociologie, les Italiens ont Vico, et ils mettent donc l'accent sur le *faire politique* et l'histoire. Nous avons préféré réserver cette étude des conditions de la quasi non-considération de la thèse durkheimienne par les sciences sociales italiennes à plus tard et il en va de même de la réception espagnole de la sociologie durkheimienne, qui sera elle aussi considérée dans ses particularités historiques et ses liens avec le fascisme et l'institutionnalisation particulière de la sociologie. Dans un article à venir, nous examinons les relations entre la théorie sociologique française et la théorie sociale espagnole, qui sont quasi inexistantes. C'est que l'étude de l'Espagne par elle-même ne se fait pas via la mobilisation du concept de société : l'Espagne n'est pas une société, c'est une Terre Sainte et sa langue a été créée pour parler à Dieu. Ceci étant dit, c'est surtout en regard d'études criminologiques que se sont développées les sciences sociales espagnoles, dans les relations houleuses qu'elles entretenaient avec les études italiennes (Lombroso) et américaines (Cooley) en la matière. L'influence de la sociologie française resta moins explicite, quoique certaines références à Tarde et à Durkheim soient visibles. À cet égard, les travaux du juriste Rafael Salillas (1854-1923) sont tout à fait représentatifs (Cf. Rafael Salillas, *El delincuente espanol : hampa y lenguaje*, réédité et présenté par Maria Jesus Miranda, Madrid, Centro de Investigaciones Sociologicas et Boletín Oficial del Estado, 2004). Aussi, nous souhaitons étendre cet abord, déjà réservé à d'autres sociologies (japonaise, scandinave, turque – les Turcs n'ont pas eu besoin de la figure fondatrice de Durkheim, ils avaient Ibn Khaldûn, père fondateur pour eux, comme Vico pour les Italiens) à la sociologie canadienne. Le Canada, et plus particulièrement le Québec, a produit une réception sociologique de Durkheim considérable. L'essor de cette sociologie concorde avec la mise en place des institutions éducatives publiques et laïques au cours de la « révolution tranquille ». Il est frappant de constater que lorsqu'on réduit la bibliographie des textes sur Durkheim aux auteurs ayant produit plus de deux textes, le Canada occupe le premier rang, à égalité avec la France et les USA (une centaine de textes par pays). Nous nous pensons que les conclusions de ces études nous permettront, par contraste, d'illustrer la particularité des sociologies française et anglo-saxonnes qui sont l'objet de la présente thèse.

⁴¹ Les détails de cette méthodologie sont fournis dans l'annexe 1, laquelle comporte une présentation du mode de constitution du corpus et des opérations de classification des données.

Durkheim commentés, la provenance de l'auteur et ses affiliations académiques et politiques, l'organe de publication, l'utilisation postérieure de la lecture faite par cet auteur par d'autres sociologues. Nous abordons de façon critique l'usage de l'œuvre de Durkheim présenté par le ou les commentateurs choisis. Nous schématisons cette présentation de l'œuvre et tentons d'en faire ressortir la conception sous-jacente de la sociologie. Nous montrerons les effets des particularités de l'interprétation formulée sur la présentation de l'œuvre et ses effets sur la présentation de la pratique et de la théorie sociologique en général. Enfin, nous tentons d'évaluer la pérennité et l'influence de chaque interprétation particulière de l'œuvre de Durkheim sur la suite de la production sociologique le concernant. Ce faisant, nous montrons le lien entre le contexte de réception et la critique formulée, tout en explicitant les effets théoriques et pratiques de l'appel à l'autorité des pères fondateurs. Ce que nous dévoilons ce faisant, ce sont les multiples interprétations critiques du réalisme social de Durkheim : anti-individualisme, anti-psychologisme, positivisme, réification, ontologisation, pragmatisme, nominalisme, volontarisme, émergentisme.

Maintenant que nous avons présenté la démarche qui sera nôtre tout au long de ce travail, nous pouvons plonger dans le vif du sujet en rappelant le contexte qui a vu Durkheim produire son œuvre et en nous penchant sur les textes ayant constitué les premières réceptions et interprétations de sa théorie; nous traiterons donc d'abord de la période couvrant la vie intellectuelle de Durkheim et coïncidant avec ce que l'on a l'habitude de qualifier de « naissance de la sociologie » en France.

1893-1917

Le nombre de textes publiés sur l'œuvre de Durkheim alors qu'il était vivant est impressionnant. Ce phénomène témoigne non seulement de l'écho qu'avaient ses travaux et ses enseignements, mais aussi de l'inclusion volontaire de Durkheim dans les débats les plus brûlants de son époque. Cette première période se décompose évidemment en une pluralité de moments ou d'événements qui, selon les interprètes de Durkheim, ont chacun leur signification (III^e République, laïcisation de l'enseignement, réforme des universités, prolifération des revues scientifiques, organisation des groupes de recherche, affinités politiques, etc.). Il n'en reste pas moins que la mort de Durkheim est venue clore une époque, même si, comme c'est le cas de la fin de la Première Guerre, la fin de la vie de Durkheim ne termine pas les débats qui l'avaient caractérisé...¹

L'unité intellectuelle de cette période n'est pas absolue : l'évaluation de la carrière de Durkheim et de ses idées est suffisamment documentée pour que tous reconnaissent la mixité. Cette période se distingue des autres au regard particulier de notre démarche par la seule présence de Durkheim et le risque, pour ses commentateurs, d'être confrontés à d'éventuelles répliques de l'auteur, même si, dans les faits, Durkheim s'est rarement prévalu de son droit de réponse. La période suivante, celle de l'entre-deux guerres, également subdivisée en moments ou événements, présente de forts contrastes avec la période précédant la première guerre mondiale en raison, notamment, de l'accumulation des succès de l'institutionnalisation de la sociologie américaine² et des demi-échecs de la sociologie en France. De plus cette première période s'achève simultanément dans les trois pays, la fin de la Première Guerre Mondiale marquant un renouveau important dans la conception des sciences sociales et dans l'institutionnalisation subséquente dont elle sera l'objet.³

¹ La postérité des thèmes développés dans les travaux de Durkheim est, entre autres, illustrée dans les recherches de Mestrovic (op. cit) et de Besnard sur l'anomie («L'Anomie dans la biographie intellectuelle de Durkheim.», *Sociologie et sociétés*, 14, 1982, pp. 45-53) et de Tarot sur le fait social («Du fait social de Durkheim au Fait Social Total de Mauss », *Revue du M.A.U.S.S.*, #8, 2^{ème} semestre, 1996).

² Institutionnalisation qui correspond à la victoire du conservatisme et à la montée des Think Tanks aux USA. À ce sujet, voir Smith, J.A. *The Idea Brokers. Think Tanks and the Rise of the New Policy Elite*, Free Press, 1991, et Gabriel Kolko, *The Triumph of Conservatism. A reinterpretation of American History*, New York, Free Press, (1963) 1977.

³ Hinkle (1960, op. cit), Ross, D. *The Origins of American Social Science*. Cambridge University Press, 1991., et Smith, J.A., (op.cit)

Chapitre 1 : la première réception française de Durkheim

1.1. L'institutionnalisation

1.1.1. Introduction et Bibliographie

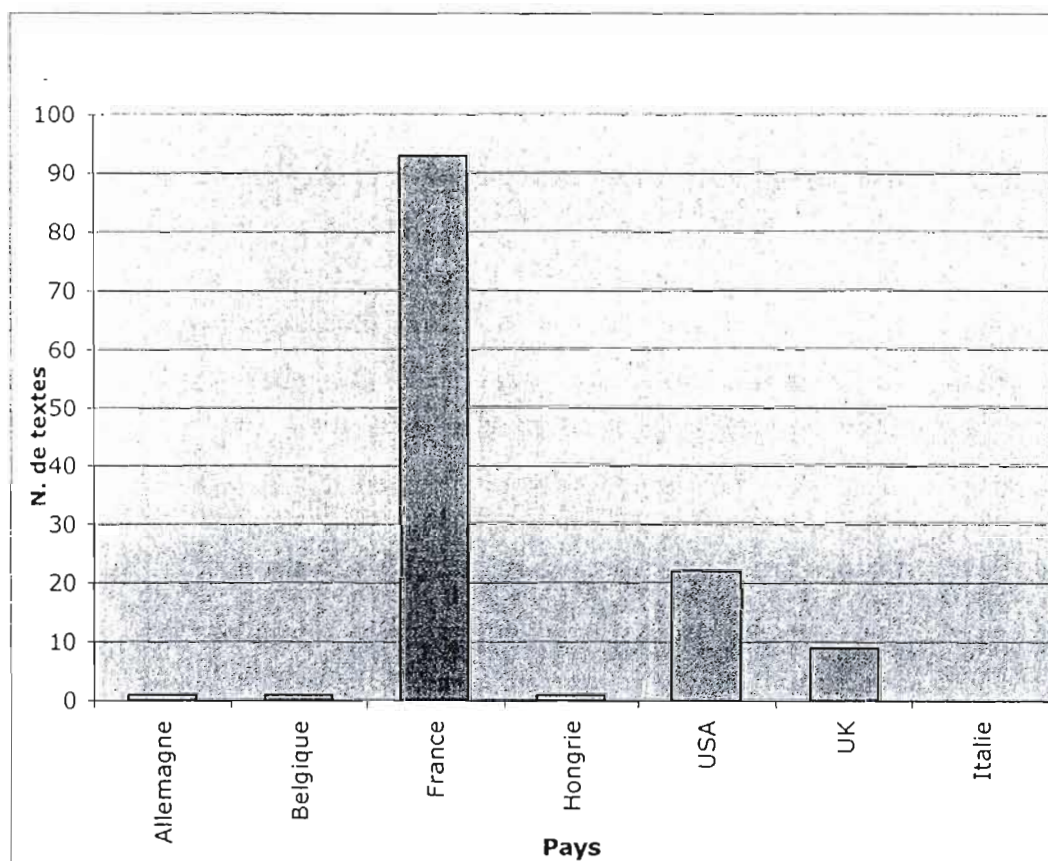
La réception française de l'œuvre de Durkheim est un sujet qui a maintes fois été abordé et commenté par une pléthore d'auteurs de toutes nationalités. Les *Études durkheimiennes*, fortes de la création du British Center for Durkheimian Studies d'Oxford, de la revue *Durkheimian Studies* et, plus récemment, d'une Société Française d'Études Durkheimiennes, constituent un champ dynamique et diversifié qui s'étend à pratiquement tous les aspects de l'œuvre durkheimienne et dont l'essor est manifeste. Entre 1983 et 1999, quelques 200 textes consacrés à Durkheim ont été publiés et une grande partie, traitant du contexte de production de l'œuvre, abordent aussi celui de sa réception dans le contexte français. C'est dire que les textes portant sur le contexte national français, tant politique qu'institutionnel, sont de plus en plus nombreux et spécialisés et que la profusion d'information fait perdre de vue l'unité de la réception de l'œuvre de Durkheim tant sa présentation est morcelée.

Pour ces raisons, plutôt que de tenter de dresser un aperçu systématique et exhaustif des avancées des dernières années en la matière, nous préférons utiliser une analyse sommaire de la bibliographie des travaux concernant Durkheim publiés de son vivant en France pour arriver à choisir certains textes représentatifs de la réception française de l'époque. Ce sont les étapes de ce travail sur la bibliographie et ses résultats que nous présenterons d'abord. Nous allons ainsi pouvoir constater qu'une fois ces auteurs identifiés, il restera encore à expliquer le contexte de l'avènement de la sociologie universitaire française dans lequel il évolue. Mais cette présentation visera à expliquer la place occupée par nos auteurs plutôt qu'à justifier notre choix.

Des 127 textes que nous avons recensés pour cette période, une vingtaine provient des États-Unis et une dizaine d'Angleterre. À ces textes s'ajoutent une poignée de textes en provenance de Belgique, d'Allemagne et de Hongrie. C'est sans surprise que nous constatons que la

France, avec 92 textes publiés, a été le pays le plus assidu et prolifique dans sa réception de l'œuvre durkheimienne jusqu'en 1917.

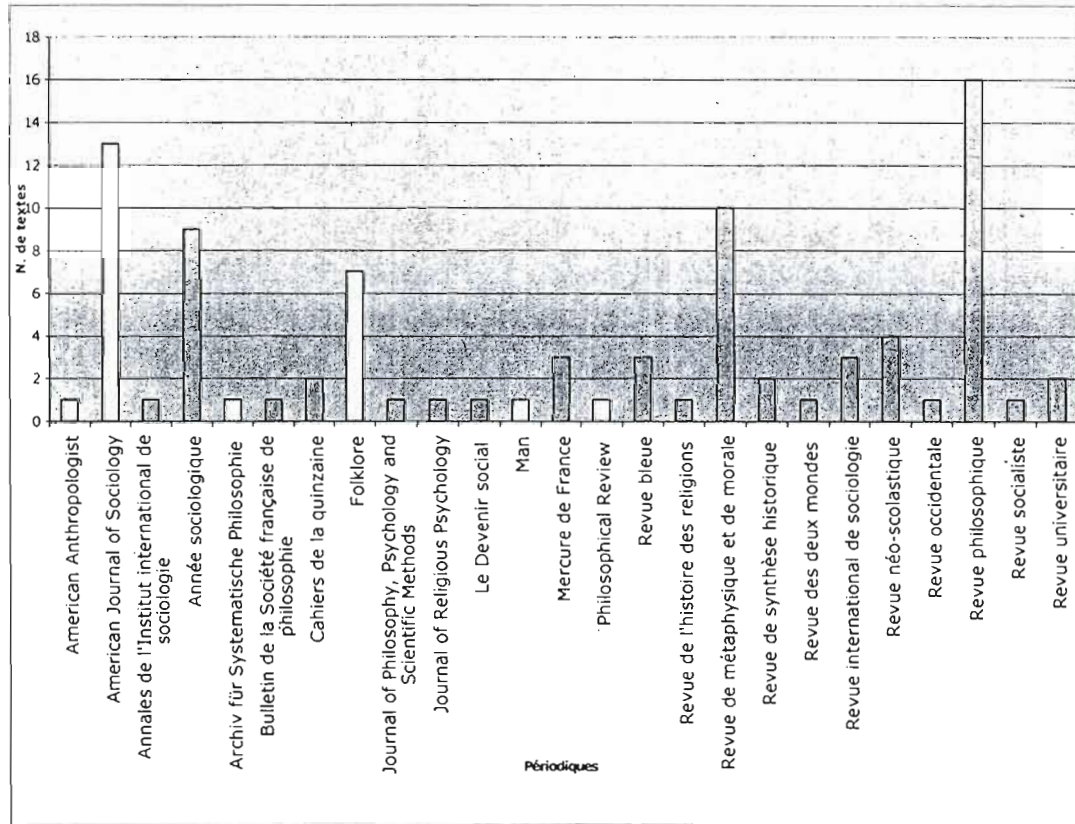
Histogramme 1 : répartition des textes publiés entre 1893 et 1917 selon leur pays de publication



La répartition des articles concernant Durkheim dans les multiples revues de l'époque témoigne de l'intérêt suscité par la doctrine durkheimienne en France. Des 25 revues recensées, 17 sont françaises. Les principales réponses viennent de *La Revue Philosophique* (16 articles), de la *Revue de Métaphysique et de Morale* (10 articles) et de l'*Année Sociologique* (9 articles). En effet, outre la *Revue Néo-scholastique*, aucune autre publication française n'a publié plus de trois textes consacrés à Durkheim du vivant de celui-ci. Quant aux publications étran-

gères, celles s'étant le plus consacrées à Durkheim sont l'*American Journal of Sociology* (13 textes) et la revue *Folk-lore*¹ (7 textes).

Histogramme 2 : répartition des textes publiés entre 1893 et 1917 par périodique

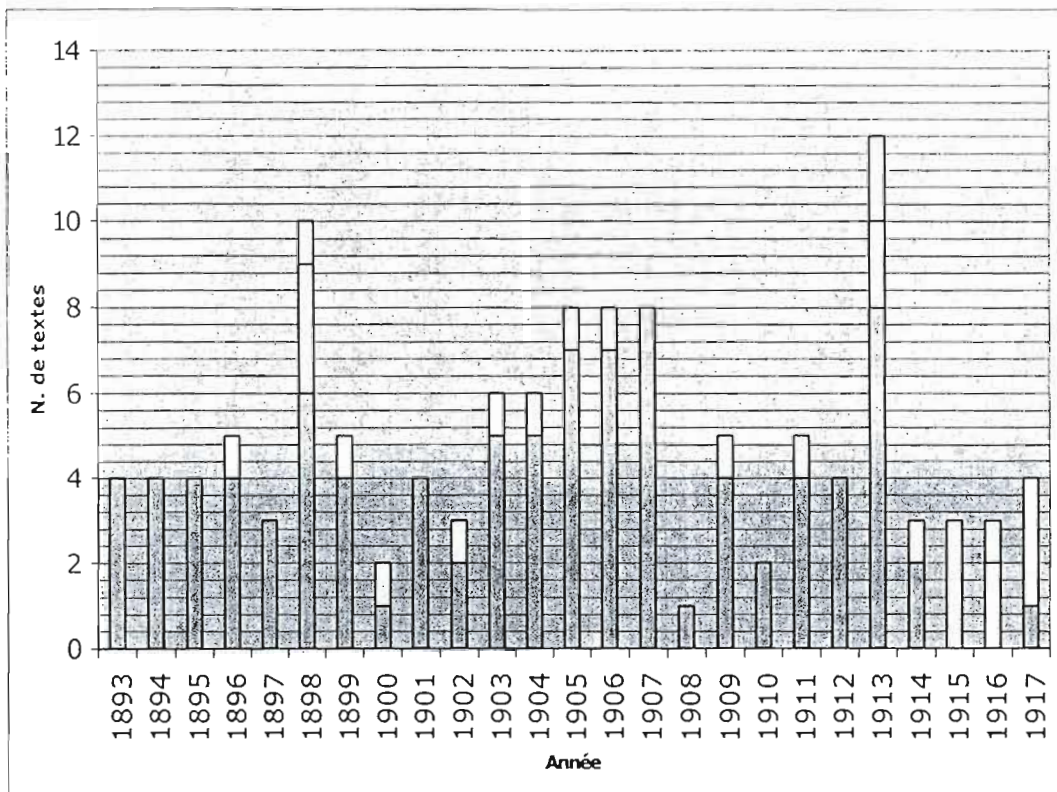


Cette particularité de l'intérêt français pour Durkheim est assez constant et ne se dément qu'à la fin de sa vie, lorsque les anglo-saxons s'attaquent massivement aux FEVR et que la production française chute en raison de la guerre. Alors que la réception de Durkheim est plus ou moins stable en France durant les premières années de sa carrière (36 textes parus entre 1893 et 1902), l'intérêt, et surtout la polémique, s'intensifient avec sa nomination à la Sorbonne en 1902. En effet, entre 1903 et 1907, 32 textes concernant son œuvre sont publiés (un minimum de 5 par année). S'ensuit une période de relative accalmie entre 1908 et 1912 (15 textes durant ces 5 années, donc 3 textes par année), mais un nouveau déferlement survient en 1913.

¹ À notre connaissance, les autres revues étrangères n'ont pas publié plus d'un article au sujet de Durkheim de son vivant.

Ces 8 textes de 1913 constituent la réaction à la publication des FEVR. Mais la guerre vient changer la donne et les préoccupations. Seuls 2 textes seront publiés en 1914, aucun en 1915 et 1916. À la fin de la vie de Durkheim et de la guerre, en 1917, on ne comptera qu'un seul texte.

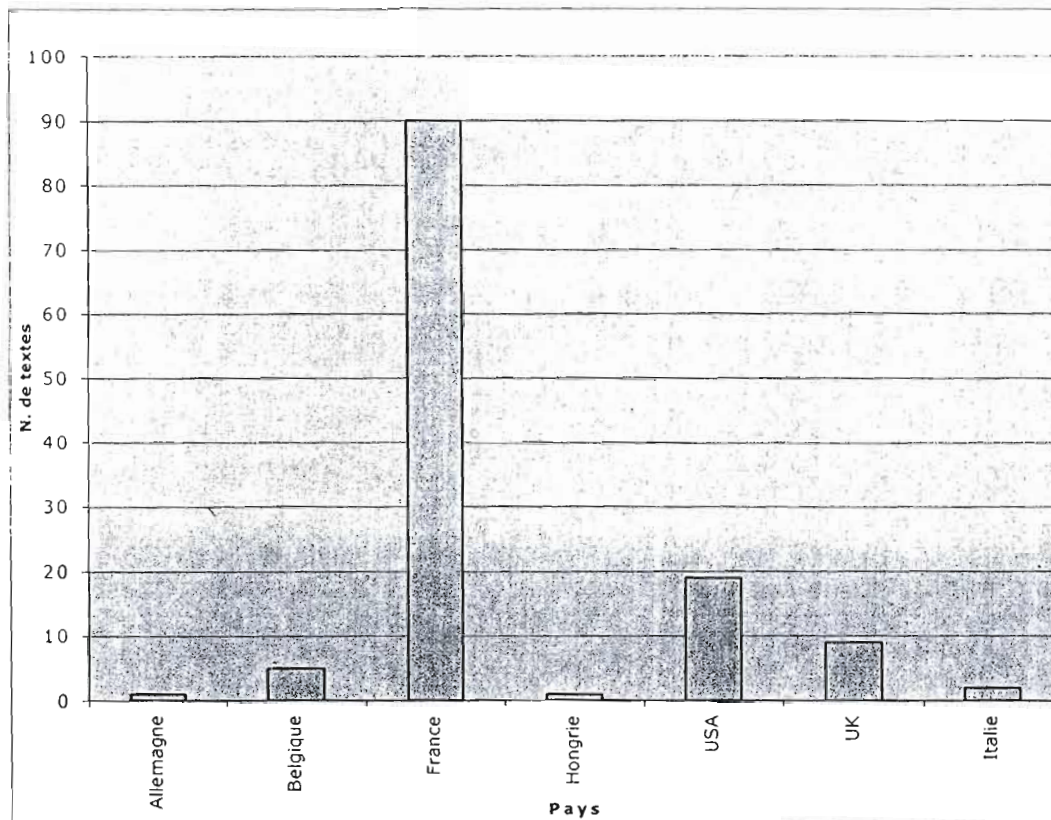
Histogramme 3 : répartition annuelle des textes publiés en France entre 1893 et 1917



Cet intérêt constant – qui ne fléchit qu'à l'occasion de la guerre – contraste avec l'inconsistance de l'intérêt étranger. En effet, les textes anglophones sont concentrés dans les dernières années : en 1915-16-17, 8 textes sont publiés aux États-Unis et un texte aux UK. Donc 9 des 31 textes en anglais datent des 3 dernières années de la période, précisément au moment où la France cesse de publier.

Si nous nous attardons aux auteurs des textes en question, nous constatons que leur origine des auteurs ayant publié un texte sur Durkheim de son vivant est principalement la France² : 90 textes sont le fait d'auteurs francophones.

Histogramme 4 : répartition des textes publiés entre 1893 et 1917 selon la nationalité des auteurs

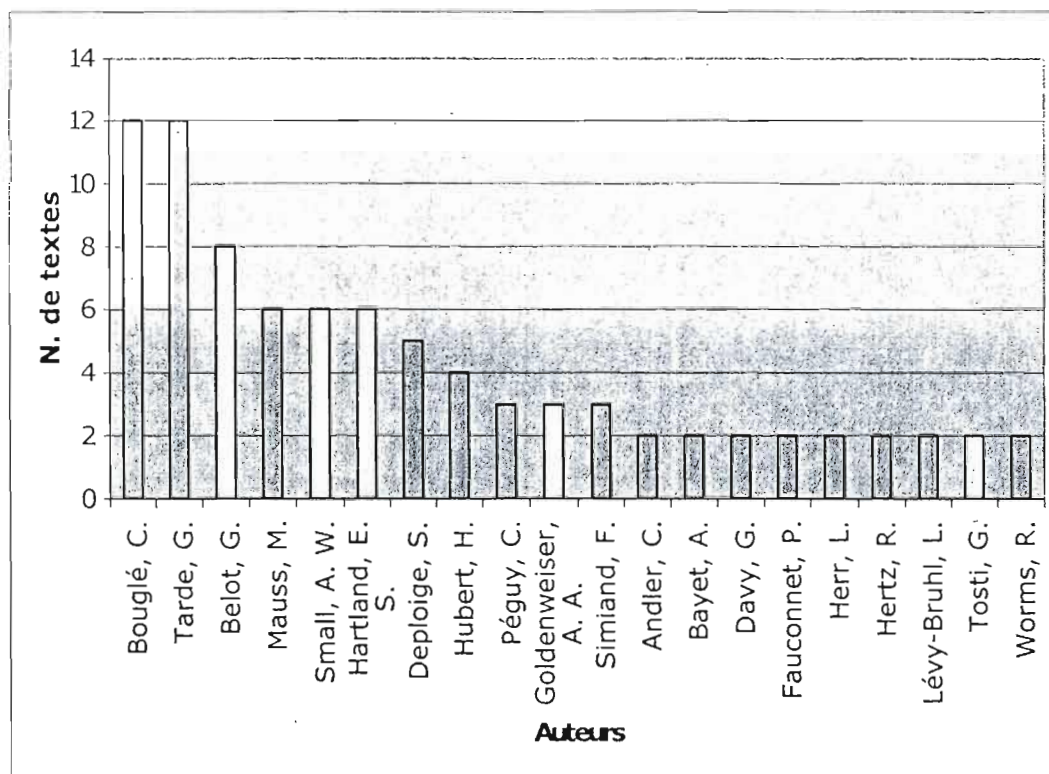


Cette vive réaction à la sociologie durkheimienne était très particulière de la France de l'époque et elle n'a pas été aussi importante, numériquement parlant, dans le monde anglo-saxon. Des 21 auteurs ayant publié plus d'un texte sur Durkheim, seuls 5 ne sont pas d'origine française : les américains Small (6) et Goldenweiser (3), le belge Deploige (5),

² L'écart entre le nombre de textes publiés en France et le nombre d'auteurs français s'explique par la publication de plusieurs textes par certains auteurs français (Tarde et Mauss par exemple) et par la publication en sol de français de textes d'étrangers (Deploige).

l'anglais Hartland (6) et l'italien Tosti³ (2). Les 16 auteurs français ayant publié plus d'un texte consacré à Durkheim n'étaient pas tous d'accord.

Histogramme 5 : auteurs ayant publié plus d'un texte entre 1893 et 1917

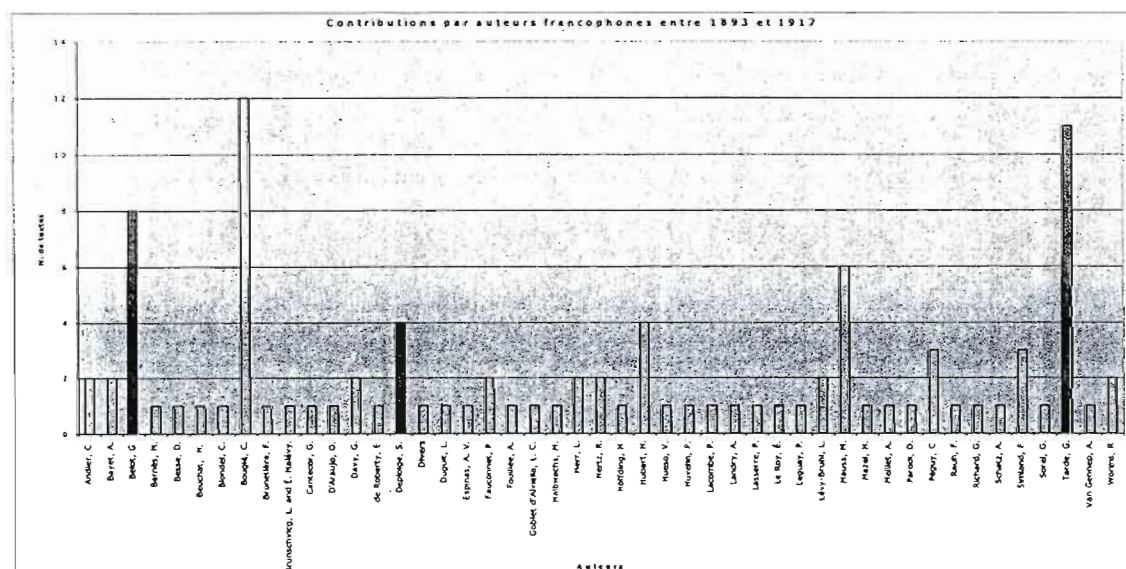


L'importance de la réaction française nous incite à nous intéresser plus particulièrement aux auteurs qui ont été les plus prolifiques, ceux ayant publié plus de trois textes sur Durkheim avant 1918. De cette façon, nous arrivons à un nombre plus restreint d'auteurs et de textes. Seuls six auteurs français ont publié plus de trois articles ou textes concernant Durkheim et, parmi eux, trois étaient des durkheimiens : Bouglé (12 textes), Mauss (6 textes) et Hubert (4 textes). Ceci n'est pas étonnant puisque d'autres collaborateurs de *l'Année* ont signé plus d'un texte sur les écrits de leur maître (Davy, Fauconnet, Herr, Hertz et Lévy-Bruhl en ont

³ Rappelons que ce ne sont là que les textes inclus dans notre bibliographie et que nous présentons en détail le processus de constitution du corpus dans l'annexe 1 de la présente thèse.

publié deux chacun⁴) et la presque totalité des membres et collaborateurs de *l'Année* ont, à un moment ou un autre, signé des textes portant sur Durkheim. Bien sûr, ces textes n'étaient pas libres d'interprétations, d'inflexions, de nuances et de critiques mais nous avons choisi d'exclure d'emblée les 32 textes de ces huit auteurs associés à *l'Année* car nous cherchons à illustrer la réception critique « externe » plutôt que les modulations du durkheimisme effectuées au sein de l'équipe de *l'Année*⁵.

Histogramme 6 : les auteurs francophones ayant publié entre 1893 et 1917



Les trois derniers auteurs du groupe des six prolifiques que nous avons identifié, Belot, Tarde et Deploige, ont largement fait contre poids à ces 32 textes généralement élogieux, qui pourraient laisser penser que les écrits durkheimiens ont été reçus favorablement partout. En effet, à eux seuls, Belot (12 textes), Tarde (11 textes) et Deploige (4 textes) totalisent une production de 27 textes, pour la plupart très sévères. De plus, outre ces trois détracteurs plus prolifiques, Péguy a consacré trois textes à Durkheim et Worms en a signé deux (un total 32 textes

⁴ Ce qui porte à 32 le total des textes portant sur Durkheim publiés par ces 8 auteurs durkheimiens. À eux seuls il ont produit un quart des textes de l'époque! Et l'inclusion de certains textes recensés par Nandan à notre bibliographie viendrait encore augmenter cette proportion. (Cf. Nandan, Y., 1977, *The Durkheimian School. A Systematic and Comprehensive Bibliography*, Londres, Greenwood Press, 457 p.)

⁵ Par ailleurs, ce travail a été fait pour la période 1918-1939 par Jean-Christophe Marcel dans *Le durkheimisme dans l'entre-deux guerres* (2001, Paris, PUF).

par 5 auteurs). Ainsi, si nous ajoutons à ces textes ceux qui sont le fait des 31 auteurs qui n'ont écrit qu'un seul texte sur Durkheim, sachant que la plupart de ces textes étaient très critiques, nous voyons que la réponse à la doctrine durkheimienne était au moins aussi vive que les efforts déployés par les durkheimiens⁶.

Le fait que Belot, Tarde et Deploige aient publié dans les deux revues les plus représentées dans notre bibliographie (outre l'*Année*) et qu'ils aient à eux seuls publié près du tiers des écrits consacrés à Durkheim de son vivant nous pousse à confirmer leur représentativité en ayant recours à l'histoire. Nous ferons par la suite une analyse plus élaborée de leurs critiques. Voici de quelle façon nous procéderons.

Dans un premier temps, nous illustrerons la réception de la sociologie durkheimienne dans ses liens avec le contexte général de la société française. Ce souci nous mènera à aborder la 3^{ème} République et le programme politique qu'elle a appliqué en matière d'éducation. Ce programme et les réformes qui l'accompagnèrent a été au centre du projet républicain et il a cristallisé les oppositions à l'endroit de la République, unissant des parties aux points de vue divers. Les intérêts ecclésiastiques en sont en effet venus à concorder avec ceux des hommes de lettres, des bourgeois, des royalistes et des nationalistes car les réformes de l'éducation les menaçaient tous.

C'est en examinant le rôle particulier joué par Liard dans l'implantation des réformes du système éducatif planifiées par Ferry que nous en viendrons à traiter de l'intégration de la sociologie dans le système universitaire français. Cette intégration, imposée d'en haut par Liard, se concrétisa, comme cela est bien connu, par la nomination de Durkheim à la faculté de Lettres de Bordeaux. Nous verrons les avantages et désavantages liés à cette inclusion de la sociologie à la faculté de Lettres et de ses répercussions, qui s'inscriront dans un rapport antinomique entre sciences et lettres, rapport dépassant les frontières du monde universitaire : parés des attributs de la science, les républicains s'en prendront aux robes des ecclésiastes et au génie des hommes de lettres.

⁶ Si nous incluons au nombre Bayet et Andler, qui malgré leurs liens avec les durkheimiens n'ont pas collaboré à la première série de l'*Année sociologique*, 38 auteurs francophones non durkheimiens ont publié un total de 67 textes consacrés en tout ou en partie à Durkheim.

Pour mieux comprendre l'enjeu lié aux remaniements des facultés, la considération de la place de la science de l'éducation dans cette réforme nous sera particulièrement utile. Cette science devait, entre autres grâce aux succès de la psychologie et de la sociologie, arriver à l'instauration d'une nouvelle morale laïque et c'est par elle que la sociologie a fait son entrée dans les universités françaises.

Cette alliance de la science de l'éducation aux nouvelles sciences sociales intégrées aux facultés de Lettres provoqua des bouleversements : la philosophie s'en trouva ainsi « scientifiée ». L'idée de Ferry et de Liard était qu'une philosophie scientifique pouvait constituer les bases de la science de l'éducation laïque. En suivant les remous créés par cette redéfinition de la philosophie à travers la réception philosophique de la sociologie durkheimienne, nous constaterons que c'est le traitement de la psychologie et les prétentions de scientificité de Durkheim qui ont été les éléments les plus critiqués par la philosophie. En traitant de la réception philosophique nous aurons l'occasion d'aborder les critiques de Belot et celles de plusieurs auteurs, identifiés par des commentateurs récents, qui formulent des réserves semblables. Cette présentation de la convergence de l'anti-sociologisme philosophique dans la critique du réalisme de Durkheim, nous permettra d'ensuite mieux saisir les enjeux liés à la réception particulièrement sévère de Durkheim par Tarde. C'est le dévoilement de cette réception exemplaire à bien des égards qui nous permettra de nous pencher enfin sur la réception politique des écrits de Durkheim telle qu'elle s'est manifestée dans la foulée de l'affaire Dreyfus (Brunnetière, Agathon, Lasserre et Deploige). Mais, de façon à saisir les enjeux du débat, nous croyons essentiel de présenter l'impérialisme sociologique durkheimien.

1.1.2. La réforme de l'éducation comme arrière-plan explicatif des critiques : la défaite de 1870 et la 3^{ième} République, le projet progressiste et la laïcité.

Le contexte national de production de l'œuvre durkheimienne est un sujet qui a été abondamment traité; par Lukes puis dans les pages des *Durkheim Studies* et, plus récemment, par Fournier. De manière générale, tous s'entendent pour accorder une certaine importance à ce contexte dans la production de l'œuvre et il va sans dire que cela est aussi vrai de sa réception. En ce sens, ce sont les mêmes éléments qui doivent être considérés. C'est donc en nous inspirant des grandes lignes des analyses du contexte de production que nous allons tenter de circonscrire les éléments les plus importants du contexte de réception. En remontant à la 3^{ième}

République comme le font les commentateurs de Durkheim, nous pourrions mettre en relief le rôle du système universitaire et les enjeux extra universitaires liés à la réception de Durkheim.

Les commentateurs s'entendent pour dire que la défaite de l'Empire en 1870 aux mains des Allemands et l'instauration subséquente de la République ont favorisé l'avènement de la sociologie. Ce qu'ils veulent dire par là est que les réformes apportées par la République, notamment en ce qui a trait à la laïcisation de l'État, furent déterminantes. À cet égard, la France n'est pas exceptionnelle car, comme le remarque Hobsbawm : « dans la majorité des pays d'Europe, progrès et laïcisation allaient de pair⁷. » Mais dans le cas de la France, la nécessité du progrès est rendue manifeste par la défaite de 1870 et consiste en une réparation des erreurs, une correction de la situation. Les boucs émissaires choisis par les progressistes sont l'Empire et le clergé, qui n'ont pas su permettre à la France de se moderniser aussi rapidement que ses voisins allemands. Conséquemment, la solution privilégiée sera une République laïque, qui prendra en charge l'éducation de ses citoyens pour « faire grandir » et « progresser » la France.

1.1.3. La réforme de l'éducation : la Nouvelle Sorbonne et le projet Républicain

L'obscurantisme et la superstition de l'Église catholique s'opposaient à l'idéologie du progrès et de la raison mise de l'avant par les républicains. Aussi, une des priorités de la nouvelle République fut de réformer l'éducation pour en expulser le clergé. La réforme des institutions supérieures d'enseignement fut assez rapide, de façon telle que dès 1874 les changements commençaient déjà à se faire sentir, entre autres dans l'embauche du personnel à tous les niveaux. Les religieux furent exclus des conseils d'éducation, des postes de chargés de cours furent créés et on donna des bourses aux étudiants moins fortunés.

Cette réforme est incarnée par l'institution qui en sera la clé de voûte : La Nouvelle Sorbonne. Les républicains, dit Sapiro, justifiaient leurs réformes en matière d'éducation par la nécessité de « reconstruire face à l'ennemi ». Ainsi, la Nouvelle Sorbonne et la Faculté de Lettres visaient à « remplacer l'ancienne rhétorique par la recherche spécialisée⁸ ». Vers la fin

⁷ Eric Hobsbawm, 1989, *L'Âge des Empires*, Paris, Fayard, Hachette littératures, p. 342.

⁸ G. Sapiro, 2004, « Défense et illustration de "l'honnête homme". Les Hommes de lettres contre la sociologie » in *Actes de la recherche en sciences sociales*, no. 153, p. 12.

des années 1880, la 3^{ième} République avait plus que doublé le budget autrefois alloué à l'enseignement supérieur sous l'Empire. L'université représentait un instrument politique permettant de redorer le blason de la France en faisant avancer la science et en faisant la promotion d'une morale idéaliste et d'une culture en adéquation avec la République. De plus, la science permettait à l'État d'exclure les influences cléricales de l'éducation de la jeunesse de la République.

1.1.4. - La sociologie dans les universités

L'introduction des nouvelles sciences sociales au sein des universités est un exemple patent de l'action politique de la République ; les réformes constituent les conditions de possibilité et de réussite de la sociologie durkheimienne. Mais la légitimité extra-scientifique des nouvelles sciences, attribuée par l'État, n'allait pas sans inconvénients.

Toutes les nouvelles disciplines n'eurent pas toutes les mêmes difficultés à pénétrer les facultés. Pour illustrer ces différences, Karady a évoqué l'institutionnalisation réussie de la géographie et expliqué que cette réussite reposait en partie sur le fait que cette discipline laissait intacte les structures déjà existantes. Mais au-delà de ces différences, l'ensemble des nouvelles disciplines dépendait des réformes du système d'éducation et des incarnations des volontés politiques plutôt que du développement interne des disciplines déjà existantes. L'innovation scientifique que les nouvelles disciplines représentaient n'a été rendue possible que grâce au bon vouloir des instances décisionnelles. En ce sens, les nouvelles disciplines tirent leur légitimité de l'extérieur des murs de l'université, dans leur reconnaissance politique, c'est grâce aux faveurs d'en haut qu'elles firent leur entrée dans un cercle pourtant bien gardé.

Dans le cas qui nous occupe ici, celui de la sociologie française, force nous est d'admettre que des éléments favorisant l'accession de Durkheim aux plus importantes charges se sont ajoutés à ceux permettant l'inclusion de la sociologie aux facultés de lettres. Mais l'accueil réservé à la sociologie dans les facultés de lettres, où elle aboutira, ne sera pas très chaleureux, tant en raison des oppositions à son endroit venues de la philosophie que de la méfiance plus générale des lettrés et des humanistes envers le scientisme et le positivisme des nouvelles élites de la III^{ème} République.

1.1.5. Liard ou le lien entre les politiques et la carrière de Durkheim

Si Jules Ferry est l'homme politique à qui est attribuée l'idée de la nécessité de créer et renforcer l'Éducation publique en France, il est moins notoire que Liard est l'homme qui a eu le rôle de l'administrer et de lui donner un fort biais scientifique.

L'entrée en fonction de Liard, comme celle de plusieurs autres nouveaux administrateurs, était due à la situation politique. Son rôle de directeur de l'enseignement Supérieur signifiait beaucoup car c'étaient les directeurs plutôt que les Ministres qui établissaient les réformes et supervisaient les affaires courantes des ministères. Liard est resté de 1884 jusqu'à sa mort en 1917 dans l'*élite du pouvoir* et c'est lui qui a mené les réformes de 1883, 1885 et 1896.

Liard disait s'inspirer de l'esprit de science et d'indépendance à la source de la loi des universités et se préoccuper de « la question de la préparation des maîtres de l'enseignement secondaire [...] »⁹ tout en défendant « l'idée de la décentralisation du système universitaire au quatre coins de la France¹⁰. »

Son projet [Liard], c'est la réunion – la fédération, pour être plus précis – des diverses facultés et la création, dans un certain nombre de villes, de véritables universités qui puissent être à la fois des « foyers de science » et des « écoles d'esprit public¹¹ ».

La conception de l'université défendue par Liard voulait que celle-ci ait pour principale fonction l'avancement de la science. Et cette science devait permettre de comprendre mieux le réel, le monde contemporain. La science était donc un outil, non pas un objet abstrait de dissertations désintéressées comme la Culture Classique et Littéraire l'entrevoyaient. De ce point de vue, les réformes ne correspondaient pas à tous les intérêts en présence et n'étaient pas bien accueillies partout. Si la vision de l'université défendue par Liard était fondée sur des conceptions scientifiques, il n'en reste pas moins que la modernisation de l'enseignement était considéré comme nécessaire parce qu'elle répondait à un besoin de se défendre contre un danger national, illustré par la défaite de 1870.

Mais la réforme et les vœux pieux de décentralisation et de démocratisation, formulés par les instances politiques, n'allèrent pas sans une grande centralisation des instances universitaires. Si une augmentation du nombre des étudiants universitaires s'est fait sentir entre les années

⁹ Marcel Fournier, 2007, *Durkheim*, Paris, Fayard, p. 518.

¹⁰ *Ibid.*, p. 106.

¹¹ *Ibid.*, p. 105.

1870 et 1913 (de 9000 à 41000), à l'aube de la guerre la moitié des étudiants restaient inscrits à La Sorbonne. Cette centralisation explique d'ailleurs en partie la fin de la carrière de Liard dans les hautes sphères de la Sorbonne.

Le fait est maintenant bien établi que Liard a participé à l'ascension institutionnelle de Durkheim. C'est lui qui a signé l'arrêté ministériel nommant Durkheim chargé de cours à Bordeaux. Fournier résume en ces mots le contexte de cette nomination:

Ce poste, le premier de ce type en France, doit sa création à Eugène Spuller, ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts dans le gouvernement Rouvier; il est créé spécifiquement pour Durkheim sur l'intervention du directeur de l'enseignement supérieur, Louis Liard, dont l'objectif est de « ne pas abandonner aux universités d'outre-Rhin le monopole des sciences sociales » et d'introduire l'enseignement de ces nouvelles disciplines dans les universités françaises¹².

Ainsi, nous constatons que la nomination de Durkheim à Bordeaux, bien que liée au fait que Liard était un ancien professeur de cette faculté, répondait aussi aux objectifs de création de pôles de spécialisations dans les régions : son poste est une des nouvelles charges de cours : « les « carrières universitaires, dit Fournier, commencent [...] souvent en province, et il est peut-être plus facile d'y introduire une innovation qu'à Paris¹³. » Dans le même ordre d'idées, Karady affirme que la nomination de Durkheim illustre aussi deux aspects de la nouvelle politique des universités, à savoir la diversification des matières et des statuts d'enseignement.

Durkheim était le candidat tout indiqué pour participer au renouveau. Ses idées concernant l'éducation – exposées dans ses articles sur la philosophie en Allemagne – allaient dans le sens des réformes de Liard et, pour Greenberg, il est manifeste que l'enseignement pédagogique de Durkheim répondait aux attentes de Liard¹⁴. C'est à Durkheim qu'est revenu le rôle de transformer ces projets de réforme en leçons données dans les classes. En ce sens, Durkheim est le professeur modèle de la réforme. Il est boursier, petit-bourgeois, provincial et athée et il gravit les échelons jusqu'à une place à Paris. Cette adéquation de la personne et des théories de Durkheim avec les plans pédagogiques du mouvement de la réforme a favorisé son avan-

¹² Ibid., p. 105.

¹³ Ibid., p. 106.

¹⁴ L.M. Greenberg, 1981, « Architects of the New Sorbonne : Liard's Purpose and Durkheim's Role », *History of Education Quarterly*, vol. 21, no. 1, Spring, p. 77-94.

cement académique. En 1907, son triomphe à la Sorbonne était accompli et il y régnait en maître, sous les auspices de Liard.

Mais nous verrons plus loin que ce mouvement de réforme déplaisait fortement aux anciennes élites et que la résistance aux réformistes et à leur scientisme s'organisait sur plusieurs fronts.

1.1.6. Une altération de la définition classique de la culture : différences entre les facultés de droit et de lettres et bouleversement des lettres pour accueillir la sociologie

L'opposition générale entre humanités et sciences se répercute dans l'organisation des facultés. Traditionnellement, les facultés de lettres accueillent les humanités et celles de droit accueillent les sciences. L'opposition fondamentale entre facultés repose sur la possibilité pratique d'utilisation des savoirs qui y sont dispensés. Les facultés de droit sont caractérisées par l'utilité professionnelle ou sociale de leurs enseignements alors que les facultés de lettres n'offrent pas de débouchés professionnels et n'ont d'autres fonctions que la production et la reproduction de la culture. C'est cet aspect des facultés de lettres qui permet d'en faire les lieux de l'épanouissement de nouvelles sciences « désintéressées », mais cela, à condition que la définition de la culture soit étendue.

1.1.7. Une réforme imposée : l'élargissement des facultés de lettres

La 3^{ème} République vise à réformer les universités et les facultés qui sont sous sa tutelle pour y faire plus de place aux sciences positives. Cela est possible puisque l'État contrôle alors les universités, tant au niveau des règlements que des nominations et des contenus, qui se retrouvent ainsi définis politiquement : l'État joue le rôle de principe institutionnel de légitimité et décide des innovations thématiques. En ce sens, comme le souligne Karady, l'introduction des sciences sociales rompt avec le principe traditionnel de l'autonomie de l'université en « faisant valoir d'autres types de légitimité – sociale et proprement scientifique – et tente du même coup d'élargir les fonctions sociales attribuées aux facultés de lettres¹⁵».

¹⁵ V. Karady, 1976, « Durkheim, les sciences sociales et l'Université : bilan d'un semi-échec », in *Revue Française de Sociologie*, vol. XVII, no. 2, avril-juin, p. 296.

1.1.8. Le rôle de l'introduction des sciences sociales et la différente inclusion en fonction de la faculté

L'introduction des sciences sociales au sein des facultés constitue la pièce maîtresse de la réforme en plus d'être la plus visible. Ces sciences ont en commun de se référer à l'étude du réel contemporain et, en ce sens, elles contribuent à la banalisation et à la démocratisation de la culture classique, comme à la politisation des cohortes enseignantes. Les nouvelles sciences sociales, pénétrant dans les facultés de lettres par le biais de spécialisations au sein des disciplines classiques, restent subordonnées et dépendantes de ces disciplines. Cela contraste avec la situation des nouvelles disciplines intégrées aux facultés de droit: une forte autonomie leur est attribuée car elles sont destinées à la formation de spécialistes et à l'acquisition de compétences professionnelles.

1.1.9. Une illustration du malaise créé par l'arrivée des sciences sociales

Le débat, en 1893, autour de la création de la chaire d'économie sociale et de la faculté susceptible de l'accueillir, illustre bien le malaise créé par l'arrivée des sciences sociales. Dans les facultés de droit, les visées réformistes de la sociologie ne sont pas bienvenues. Fournier explique qu'Hauriou s'en prend aux sociologues « qu'il accuse de faire de la métaphysique » et de « vouloir coordonner et diriger toutes les autres disciplines » :

« Fortement inspiré par Gabriel Tarde, Hauriou suggère qu'avant d'enseigner la sociologie, on attende qu'elle donne des résultats qui ne soient pas contraires aux « vieilles traditions morales et juridiques¹⁶ ». Les facultés de droit et de lettres se disputent néanmoins la nouvelle chaire, qui échouera finalement à Espinas en 1894.

1.1.10. Le point de départ ambigu de la sociologie

Dans ce cadre, la sociologie – cette nouvelle science, imposée par en haut, intégrée dans une faculté de province sous la responsabilité d'un chargé de cours (au statut forcément incertain et précaire) – ne ressortissait officiellement d'aucune branche classique, si bien qu'on continuait à la rattacher au droit. La sociologie, dit Karady, avait dès le départ un caractère ambigu qui se révèle d'ailleurs dans la leçon d'ouverture de Durkheim à Bordeaux, où ce dernier mentionne que l'intitulé de son cours a soulevé des attentes du côté de la faculté de droit.

¹⁶ M. Fournier, 2007, op. cit., p. 200.

Nous savons que finalement, la sociologie, traitant de morale et de mœurs - « jusque-là l'un des domaines de prédilection des hommes de Lettres »- se retrouva attachée aux facultés de Lettres et que cela cause bien des remous.

En effet, la sociologie, malgré le fait qu'elle s'opposait théoriquement aux humanités et aux lettres, fut placée dans une faculté de lettres et son arrivée dérangerait. Rappelons rapidement de quelle façon s'est déroulée cette intégration et quelles critiques en résultèrent.

Conformément à l'esprit réformiste républicain, une des premières nouvelles disciplines instaurées fut la science de l'éducation. L'intérêt pour la science de l'éducation – la pédagogie et l'enseignement – s'étendait dans les hautes sphères de l'administration et c'est grâce à cet intérêt que des appuis aux sciences sociales se sont manifestés. Clark illustre cela en utilisant l'exemple des membres de la société de l'enseignement supérieur et de la *Revue internationale de l'enseignement supérieur*, qui manifestaient de l'intérêt envers la nouvelle pédagogie : « Many felt that developments in sociology and psychology bearing on education made university instruction in the area worthwhile¹⁷. »

Comme nous le savons, lorsque Durkheim est nommé à Bordeaux, c'est pour y prodiguer un cours de pédagogie. Ainsi, Fournier fait remarquer que :

La sociologie entre à l'université par la (petite) porte de la pédagogie, une discipline sans grande légitimité scientifique et sans véritable attache institutionnelle. Sa seule légitimité est « sociale », le projet d'une pédagogie scientifique apparaissant comme la condition de rationalisation du système d'enseignement¹⁸.

Durkheim avait très tôt rendu publiques ses positions quant aux nouvelles méthodes d'enseignement et ce sont d'ailleurs ses articles sur les universités allemandes qui l'avaient fait connaître. Pour lui, la pédagogie est une formation professionnelle qui doit passer par l'étude successive de « la didactique de quelques enseignements [...] »¹⁹. Mais le champ de la science de l'éducation était déjà développé avant l'arrivée de Durkheim à Bordeaux puis de son ascension vers la titularisation à la chaire d'éducation de la Sorbonne.

¹⁷ T. N. Clark, 1972, « Émile Durkheim and the French university : the institutionalization of sociology » in *The establishment of empirical sociology. Studies in continuity, and institutionalization*. A. Oberschall, Harper and Row, N.-Y., London, p. 162.

¹⁸ M. Fournier, op. cit., p. 128.

¹⁹ Ibid., p. 129.

1.1.11. La science de l'éducation

À Paris, la science de l'éducation avait déjà une histoire. Clark mentionne qu'Henri Marion avait été nommé chargé de cours en science de l'éducation en 1883 et qu'il a été titulaire, à partir de 1887, d'une chaire de même nom jusqu'à sa mort en 1896²⁰. Buisson, qui l'a remplacé, avait pour sa part été préalablement directeur de l'éducation primaire durant 15 ans, réalisant le programme de Jules Ferry et laïcisant l'éducation publique tout en assumant la fonction de président de la Ligue des droits de l'homme durant six ans. Élu député en 1902, il s'est retiré temporairement de la chaire pour remplir sa fonction et l'a définitivement abandonnée en 1906²¹. Sur les entrefaits la chaire avait été attribuée à Durkheim. Elle fut rebaptisée « sociologie et éducation » lors du retrait définitif de Buisson.

Comme à Bordeaux donc, Durkheim fait son entrée à Paris par la porte de la science de l'éducation. C'est une fois de plus la faculté des lettres qui subit l'arrivée du chef de file de l'école de sociologie et qui essuie les remous que cela cause. Jusque-là seul Espinas avait donné des cours de sciences sociales dans cette faculté et cela depuis sa chaire de philosophie. Avec la venue de Durkheim les choses sont plus compliquées : c'est la pédagogie qui doit se soumettre à la logique des sciences sociales. Fournier souligne qu'il y a chez Durkheim « manifestement une volonté d'appliquer la philosophie et [selon la RMM] la méthode sociologique à la réforme de la pédagogie²². »

En effet, dès son arrivée à Bordeaux, même s'il est nommé à un poste de pédagogie, Durkheim affirme souhaiter faire du travail sociologique plutôt que de la psychologie : dans sa leçon d'ouverture il explique qu'il considère « comme le postulat même de toute spéculation pédagogique que l'éducation est chose éminemment sociale, par ses origines, par ses fonctions, et que, par la suite, la pédagogie dépend de la sociologie plus étroitement que tout autre science²³. »

²⁰ Date à laquelle il fut remplacé par Buisson. T. N. Clark, 1972, op. cit., p. 162.

²¹ Ibid., p. 162.

²² Ibid., p. 521.

²³ É. Durkheim, 1903b, « Pédagogie et sociologie », *RMM*, XI, p. 37-54, repr. In É. Durkheim, 1922, *Éducation et sociologie*, p.91-130, cité par M. Fournier, 2007, op. cit., p. 524.

Durkheim conçoit la pédagogie comme un regard rationnel et informé sur les pratiques éducatives qui permet d'« éclairer la pratique ». Si la « réforme de l'enseignement est au cœur du projet républicain », Durkheim ne défend pas aveuglément le réformisme, qu'il souhaite lié à un regard objectif de l'évolution pédagogique²⁴. Selon Fournier le recours à l'histoire est fondamental pour Durkheim, qui attribue la « confusion actuelle » en « large part au jeu des partis politiques », à « la curieuse alliance » entre l'humanisme et l'Église et au « perpétuel jeu de bascule » entre les lettres et les sciences²⁵.» Cherchant la complémentarité entre les doctrines, Durkheim tente de « se réconcilier avec la conception humaniste de l'enseignement [et] se fait [...] le défenseur de la culture encyclopédique²⁶».

Pour Durkheim, la pédagogie est une science au même titre que la sociologie :

La pédagogie est, conclut-il, « une théorie pratique [...]. Elle n'étudie pas scientifiquement les systèmes d'éducation, mais elle y réfléchit en vue de fournir à l'activité de l'éducateur des idées qui le dirigent »; elle est une « réflexion appliquée le plus méthodiquement possible aux choses de l'éducation en vue d'en régler le développement²⁷ ».

En somme, la pédagogie est une théorie pratique qui emprunte ses fondements à d'autres sciences sociales, dont la psychologie et la sociologie, et qui est un « auxiliaire constamment indépassable de l'éducation²⁸».

L'éducation est la porte d'entrée, quasi-vierge, qui permet à la sociologie de pénétrer dans les facultés de lettres. Il n'y a personne pour s'y plaindre de l'arrivée de Durkheim. Ce n'est pas tout à fait la même chose en philosophie, où les débats font rage avant même l'arrivée de Durkheim.

1.2. La critique par les philosophes

Les philosophes ont porté une attention particulièrement soutenue et continue à la production de Durkheim et n'ont manqué aucune occasion de la critiquer. Il nous semble que la plupart de leurs critiques sont dirigées contre le réalisme sociologique durkheimien. Cette réception philosophique de l'œuvre de Durkheim a été abordée par plusieurs auteurs qui ont identifié

²⁴ Ibid., p. 602.

²⁵ Ibid., p. 616.

²⁶ Ibid., p. 619.

²⁷ Ibid., p. 754.

²⁸ Ibid., p. 755.

différents éléments caractéristiques se rapportant presque tous de près ou de loin à l'aspect réaliste de la thèse durkheimienne. Pour notre part, nous avons choisi de traiter les critiques liées au scientisme, à la définition du fait social par la contrainte, à l'objectivisme de Durkheim et à son traitement de la psychologie, de la morale et de la religion. Pour les besoins de notre aperçu de cette réception, nous nous fondons sur la présentation faite par Pinto et sur des informations de Fournier et de Paoletti. La publication des articles dans la RP ou la RMM nous ont semblé des critères suffisants à l'identification des auteurs comme philosophes, même si nous sommes conscients des difficultés que ce critère peut causer²⁹. Ce qui est certain est que la discipline à laquelle la sociologie était la plus étroitement liée était la philosophie. En effet, la presque totalité des sociologues français de l'époque avait étudié et obtenu un diplôme de philosophie et les collaborateurs de l'*Année* ne faisaient pas exception. Les liens entre les deux disciplines n'en étaient que plus problématiques. La sociologie s'opposait à la philosophie et devait s'en distinguer pour préserver sa jeune indépendance tout en tentant de se revêtir de son prestige pour augmenter sa crédibilité. Pour Karady, cette position ambiguë de la sociologie correspondait à la fois à son orientation méthodologique, à sa *stratégie de faire valoir* et à sa concordance avec le projet de décloisonnement des facultés par son caractère pluridisciplinaire. La théorie et le projet de Durkheim sont incompréhensibles sans une connaissance minimum de ce contexte particulier. Nous avons vu la concordance de la sociologie durkheimienne avec les ambitions de Liard et nous traiterons plus bas des « stratégies de faire-valoir » identifiées par Karady. Mais pour l'heure, ce qui nous intéresse avant tout est la position méthodologique de la sociologie, liée à la philosophie et qui provoquait de vives réactions.

Les débats entre Durkheim et les philosophes ont d'abord touché les conceptions de Durkheim en matière d'enseignement de la philosophie, publiées dans la *Revue Philosophique* en 1895 : les opinions de Durkheim furent présentées comme l'illustration

²⁹ Même si, entre 1885 et 1895, Durkheim publie 70% de ses textes dans la *Revue Philosophique* (Cf Fournier. 2007, op. cit., p. 214), nous n'avons pas constaté de différence notable entre la réception que cette revue réserve aux écrits de Durkheim et celle de la *Revue de Métaphysique et de Morale*. Fournier considère qu'elles font preuve d'une « réelle ouverture » envers la sociologie (ibid., p. 220).

d'un scientisme positiviste déplorable dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*³⁰. Dès 1895, en réponse aux positions de Durkheim sur l'enseignement de la philosophie au secondaire, la rédaction de la *Revue de métaphysique et de morale* explique ne pas souhaiter associer le « contenu de la philosophie » à celui de la science comme la position positiviste de Durkheim mène à le faire³¹. D'autre part, la faiblesse de la méthode de Durkheim et sa surimposition d'un formalisme abstrait sur la complexité du réel viennent discréditer ses prétentions de scientificité. Belot (1869-1930), professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand puis « inspecteur général de l'instruction publique » est l'un de ceux qui tiennent ces discours minant la scientificité de la sociologie³². Fournier résume la position défendue par Belot dans son compte rendu de l'*Année* publié en 1901 dans la *Revue Philosophique*: Belot «trouve la sociologie "toujours viciée par l'abus d'abstractions" et regrette que cette discipline, "assez obscure et assez complexe", soit encombrée de "questions factices"³³». Toujours selon Fournier, même si Belot reconnaît que les sciences sociales s'opposent à la vulgate, « il refuse [...] de comparer la situation de la sociologie à celle des sciences physiques; aussi s'oppose-t-il aux « plus distingués parmi nos sociologues » (dont Durkheim évidemment) qui veulent appliquer la même méthode à la sociologie³⁴». En somme une partie de la critique des philosophes contre les prétentions de scientificité de la sociologie concerne la faiblesse de sa méthode et la tendance qu'elle a à surimposer un formalisme abstrait sur le réel.

La réception des écrits de Durkheim, dans ce contexte, n'a pas été très enthousiaste. Dès la parution de sa thèse, les critiques se sont manifestées et elles se sont succédées et répétées

³⁰ « La prise de position de Durkheim suscite chez les philosophes une réaction presque immédiate : on lui reproche de vouloir réduire la philosophie à la logique des sciences et de concevoir son enseignement au lycée comme un « enseignement purement sociologique et pratique ». Leur irritation est d'autant plus grande que la critique des « dissertations imprudentes » des élèves met en évidence l'incompétence de leurs maîtres. Perçu comme fossoyeur de la philosophie, Durkheim est alors, pour s'être attaqué aux « doctrinaires du sentiment », facilement rangé dans la catégorie des positivistes attardés, des dogmatiques réductionnistes. Ce sont là les « réflexions » relatives à l'article de Durkheim que la Rédaction de la *Revue de métaphysique et de morale* s'est fait un devoir de publier [...]. » Ibid., p. 248. Durkheim demande un droit de réponse et rectifie ses propos mais « tout en prenant acte de cette rectification, la Rédaction de la revue maintient sa position, se réclamant « le droit de rester fidèle à elle-même : « le contenu de la philosophie ne saurait être, pour nous, comme il est pour le positivisme, de même nature que le contenu de la science. Au « terrain commun » qui serait celui des choses, on entend opposer un autre « terrain commun », celui des idées. » Ibid., p. 248.

³¹ Cf Fournier, 2007, op. cit., p. 248.

³² Ibid., p. 208.

³³ Ibid., p. 479.

³⁴ G. Belot, 1901, « compte rendu de l'*Année sociologique*, 3 et 4 », *RP*, 26^{ème} année, LII, p. 673. Cité par M. Fournier, ibid., p. 479-480.

sous plusieurs formes au fil des sujets abordés par lui. Néanmoins, il est possible de regrouper ces critiques en fonction de leurs cibles, qui se résument à quelques thèmes, comme nous le verrons, puisqu'elles ne sont que des incarnations d'une seule et même critique. Le rôle de la contrainte, l'objectivisme de Durkheim, son scientisme, sa conception de la psychologie ainsi que celles de la morale et de la religion ont tour à tour été prises à parti par les philosophes. Mais le prétexte sous-jacent à ces critiques restait le même : Durkheim, par son réalisme, allait à l'encontre des fondements individualistes et nominalistes de la pensée occidentale, ou à tout le moins de la tradition rationaliste cartésienne.

Une des incarnations de cette critique passe par l'examen des conséquences de l'adoption du point de vue sociologique par Durkheim au regard de sa conception de la morale. Les philosophes et moralistes se questionnent sur la possibilité, la pertinence et les effets d'un tel traitement sociologique de la morale. Belot (1869-1930) est l'un de ceux qui s'opposent à ce que la sociologie vienne s'immiscer dans la morale. Il engage un débat avec Durkheim concernant la place de l'individu dans la détermination du fait moral, débat que Fournier résume en ces mots :

L'opposition est nette : d'un côté, Belot critique l'idée d'une « pure passivité de l'agent, d'une absence de toute initiative et de toute réflexion organisatrice »; de l'autre, Durkheim reconnaît que la réflexion puisse être un élément de la moralité, mais il ne considère pas que ce soit un « élément nécessaire sans lequel la morale ne saurait exister³⁵ ».

Paoletti, pour sa part, désigne trois formes principales d'opposition à cet empiétement de la sociologie sur le terrain de la philosophie : l'inadéquation, l'inefficacité et l'incertitude de l'application de la sociologie à la morale³⁶. Les tenants de la critique de l'inadéquation de la méthode sociologique avec la morale avancent que la nature particulière de la morale, son idéalité intrinsèque, font des méthodes objectives des outils inefficaces en la matière. Le plus éloquent de ces critiques est Bernès, mais, selon Paoletti, Fouillé et Richard ont soutenu les mêmes arguments³⁷. Ces deux auteurs sont par ailleurs identifiés par Paoletti aux côtés de

³⁵ M. Fournier 2007, op. cit., p. 715.

³⁶ G. Paoletti, 1995, « La réception des Règles en France, du vivant de Durkheim », in M. Borlandi, et L. Mucchielli, éd., *La sociologie et sa méthode. Les règles de Durkheim un siècle après*, Paris, l'Harmattan, 247-283.

³⁷ Paoletti, (Ibid, p266.) identifie les textes suivants : Fouillé, 1905d, p. 88-90 et 1905c, p. 527-528 et Richard, 1911, p. 154.

Bayet et Bouglé en tant que représentants de la seconde forme de critique, celle de l'inefficacité de l'application de la méthode objective à la morale³⁸. Enfin, les tenants de la troisième critique ceux qui craignent les effets de l'application de l'objectivisme sociologique à la morale, ne sont pas d'accord sur les effets possibles d'une telle application: pour Delvolvé cela mènerait au socialisme, pour Belot à un retour à l'animalité, pour Fouillé à une négation de la conscience morale et pour Richard, Mazel et Deploige, à une négation de la distinction entre bien et mal³⁹.

Outre ces trois critiques principales, d'autres faiblesses de la position morale de Durkheim ont été mis de l'avant pour critiquer sa théorie. Ces arguments sont, pour la plupart, liés à la critique de la distinction entre normal et pathologique. D'une part, certains, dont Davy et Parodi, associent cette distinction durkheimienne à celle entre rationalité et irrationalité⁴⁰. D'autre part, une pléthore d'auteurs – dont le plus fameux est Tarde – critiquent cette même distinction en s'en prenant à la thèse de la normalité du crime à laquelle elle mène. Nous verrons cette critique telle qu'elle s'est incarnée chez Tarde. Mais avant il nous reste à aborder les autres critiques formulées par les philosophes à l'endroit de la sociologie durkheimienne.

La définition des faits sociaux par Durkheim dans les *Règles* avait elle aussi suscité beaucoup de réactions de la part des philosophes. Parmi ceux-ci, Belot est sans contredit l'un des plus habiles critiques, d'autant que sa position concernant la sociologie en était une d'écoute attentive. Mais il ne faut pas oublier Bernès et Andler qui ont eux aussi formulé des commentaires très pénétrants: le réalisme social durkheimien, puisqu'il repose sur l'extériorité et la contrainte exercée par les faits sociaux, n'est que mysticisme. La raison principale de cette critique nous est dévoilée par Belot qui explique clairement qu'il ne croit pas que

³⁸ Paoletti (ibid.) cite les textes de Bouglé, 1904, p. 299-301; Bayet, 1907b, p. 75-80; Richard, 1906, p. 644; Fouillé, 1912, p. 154.

³⁹ Paoletti, Ibid., p. 266, cite les textes de: Delvolvé, 1908, p. 388; Belot, 1914, p. 138; Fouillé, 1905c, p. 523; Draghicesco, 1904a, p. 109; Deploige.

⁴⁰ Paoletti, Ibid., évoque les textes de Davy, 1911a, p. 53-54, 169-172, 1911b, p. 48-49; Parodi 1907, p. 252-267; Fonsegrive, 1911, p. 606-608; Hamelin, 1907, p. 158-161.

« l'obligation précède le facultatif » et qu'en définitive l'individualité existe dans toutes les sociétés⁴¹.

Dès 1895, Bernès critique la définition du fait social par la contrainte telle que formulée par Durkheim dans les RMS⁴². La contrainte, dit-il, ne peut être présentée comme la caractéristique particulière de la socialité puisque des contraintes de tous ordres existent. De plus, la contrainte durkheimienne est évanescence et diffuse ; la seule place où elle prouve son efficacité est dans l'intériorisation individuelle et non dans la société. La contrainte est ainsi prise à partie en raison de son indétermination par une foule d'auteurs : certains croient, comme Bernès, qu'elle est insuffisante en raison de son indétermination, d'autres, dont Tarde et Fouillé, croient que cette indétermination laisse place à l'idée que la contrainte puisse provenir d'individus plutôt que d'une quelconque structure sociale hypostasiée.

Enfin, relevons que la contrainte a aussi été qualifiée d'insuffisante dans la mesure où des faits sociaux restaient possibles sans qu'aucune contrainte ne se fasse sentir, de l'aveu même de Durkheim, qui aurait, selon ces auteurs, ajouté la seconde définition du fait social, celle par la généralité pour escamoter le problème⁴³. Au-delà de ces variantes, le reproche le plus courant reste celui de l'indétermination du concept⁴⁴. Il sera formulé par Tarde puis repris dans le monde anglo-saxon par Tosti, Gehlke puis Parsons, comme nous le verrons plus tard.

Il ressort de ces critiques que la remise en question de la contrainte et de l'extériorité prêtée aux faits sociaux par Durkheim est directement liée à la remise en cause de l'objectivisme de sa méthode. Son objectivisme est critiqué par une foule d'auteurs, et Bernès est celui qui le fait avec le plus de clarté en affirmant la présence de la subjectivité sur toute tentative d'objectivité : pour Bernès, l'objectivité est impossible en matière de faits sociaux et

⁴¹ « Par ailleurs, Belot discute un principe essentiel chez Durkheim, à savoir que "dans la vie sociale, l'obligation précède le facultatif, et une liberté est nécessairement une conquête sur des prescriptions ou prohibitions originelles". Il croit plutôt que la "vie privée" existe déjà ou tend à se constituer dans les sociétés dites primitives. » M. Fournier, 2007, op. cit., p. 497.

⁴² M. Bernès, 1895, « Sur la méthode en sociologie », *RP*, XXXIX, p. 232-257, 372-399.

⁴³ Paoletti (1995, loc. cit., p. 256) cite les textes de Lapie, 1895, p. 314-316 ; Belot, 1914, p. 140 ; Bovet, 1901, p. 130-131 ; Vignes, 1897, p. 31 ; Mazel, 1899, p. 683.

⁴⁴ Soulignons que chez les durkheimiens, Mauss et Fauconnet, aidés de Durkheim, ont reformulé la définition de l'objet de la sociologie en des termes permettant de s'extraire des enjeux entourant la contrainte puisque la sociologie devient, sous leur plume, la science des institutions. Le mémoire de maîtrise intitulé *Pour en finir avec le paradigme du don comme interprétation de l'œuvre de Marcel Mauss* que nous avons déposé en 2003 traite longuement de cette question.

l'approche objectiviste de Durkheim est exagérée⁴⁵. L'objectivité des faits sociaux n'est guère plus, selon Bernès, qu'une « hypothèse utile ». Et Durkheim fait fausse route lorsqu'il confère aux faits sociaux une réalité ontologique. Les faits sociaux ne sont pas prédéterminés à la manière des objets de la nature, ce qui rend la définition durkheimienne du fait social trop étroite : elle n'est ni universelle ni dynamique. En fait, l'objectivité de Durkheim ramène la dynamique sociale à une statique compliquée et cela est dû à sa confusion entre le subjectif et l'individuel.

Ces arguments de Bernès recourent les deux premières versions de la critique du traitement de la subjectivité identifiées par Paoletti. Aux dires de ce dernier, le reproche de négliger la subjectivité en ne réalisant pas que l'objectivation des faits sociaux est toujours ancrée dans l'idéalité est reproduit par tous ceux qui défendent l'idéal humaniste traditionnel et qui s'opposent à l'application du point de vue scientifique au domaine social⁴⁶. Quant à l'opposition de l'objectivisme durkheimien à la dynamique de la réalité sociale que Bernès formule, Paoletti affirme que ces arguments ont été repris par Fouillé et Jankélévitch⁴⁷.

Mais Bernès formule aussi une troisième remarque critique concernant l'objectivisme durkheimien et son traitement de la subjectivité : pour lui, la négligence de la subjectivité par Durkheim est tributaire du peu d'intérêt qu'il porte à la psychologie individuelle. Bernès avance que c'est la psychologie qui est à la source de tous les phénomènes. Toute connaissance – parce que la distinction entre sujet et objet est futile et que les deux termes constituent une même réalité – se résume à un acte de volonté et c'est là la principale limite de la sociologie car « la catégorie cognitive d'objet est impuissante à rendre compte de la créativité

⁴⁵ « À l'opposition sociologie-psychologie vient se superposer l'opposition objectivisme-subjectivisme. Bernès, un chargé de conférence à Montpellier que Durkheim [considère?] comme « notre collègue », est un peu moins sévère que Tarde. Sa principale objection porte sur le projet durkheimien de « faire une science purement objective » : c'est là, pense-t-il, « un postulat philosophique prématurément imposé à la sociologie ». Il critique aussi l'emphase que met Durkheim sur la contrainte et le caractère extérieur du fait social; il ne croit par ailleurs pas qu'il faille élaborer des règles de méthode : [...]. » M. Fournier, 2007, op. cit., p. 236.

⁴⁶ Paoletti (loc. cit., 1995, p. 263) cite les textes de Bernès 1895b, p. 156, 1895c, p. 393-394 ; Hauriou 1896 ; Hauser, 1903, p. 85 ; De Roberty, 1904, p. 131 ; Fouillé 1910, p. 715-716, Rauh et Tarde, 1904, p. 51 ; Cornejo, 1911, p. 152 ; Palante, 1901, p. 19.

⁴⁷ Paoletti, *Ibid.*, p. 264, cite les textes de Fouillé, 1911, p. 384-385. et Jankélévitch 1903, p. 34 et 170-171.

humaine⁴⁸.» Cette confrontation du sociologisme durkheimien et du volontarisme par Bernès sera revisitée par les américains durant l'entre-deux guerres.

En ce qui a trait au traitement de la psychologie individuelle par Durkheim, l'éventail des positions adoptées est assez large. Celles-ci vont de l'adhésion à la critique en passant par le compromis. Paoletti affirme que plusieurs auteurs français sont d'accord avec la conception de la psychologie affichée par Durkheim dans les RMS⁴⁹ tandis que d'autres en viennent à prôner une psychologie sociale ou une intégration de la sociologie à la psychologie⁵⁰. Paoletti qualifie ces positions de compromis et Fournier considère que cette position de Bernès ouvrant la voie à une « psychologie collective ou sociologique » est conciliatrice⁵¹. Toutefois, de l'aveu même des deux auteurs, le penchant de Bernès vers la psychologie collective est avant tout lié à la primauté de la subjectivité sur l'objectivité qu'il préconise. Ce à quoi Bernès ne peut renoncer, c'est à la psychologie individuelle, que Durkheim semble justement abandonner toute entière au profit de l'objectivisme⁵².

Belot, dans sa réception de l'article de Mauss et Durkheim sur les « Quelques formes primitives de classification », traite lui aussi du rôle attribué par les auteurs à la psychologie individuelle⁵³. La principale critique qu'il formule est que la « préoccupation qui domine leur so-

⁴⁸ M. Fournier, 2007, op. cit., p. 166.

⁴⁹ Paoletti, 1995, loc. cit., p. 273, cite les textes de Aubin, 1903, ; Bayet, 1903, p. 696-697 ; Davy, 1911a, p. 62-63 ; De la Grasserie, 1898, p. 18-19 et Sorel, 1895a, p. 16-22.

⁵⁰ Paoletti, Ibid. cite les textes de Bernès, 1895c, p. 388 ; Bouglé, 1895, p. 364-367, 1896, p. 150-152 ; Draghicesco, 1904b, p. 323-334 ; Fouillé, 1896, p. 247-248, 1914, p. 555 ; Hauser, 1903, p. 76-78, 81-82 ; Halbwachs, 1905, p. 900-901.

⁵¹ Paoletti, Ibid., p.273. et M. Fournier, 2007, op. cit., p. 237.

⁵² Paoletti dresse la liste suivante des auteurs qui considèrent ainsi que l'objectivisme s'oppose à la subjectivité comprise comme psychologie individuelle : Abramowski, 1897, p. 692 ; Bouglé, 1896, p. 150-151 ; d'Asturaro, 1896, p. 178 ; Simiand, 1903a, p. 6 ; Worms, 1895, p. 162, 190, 858, 1903-4, p. 26, 27, 29.

⁵³ Belot, 1904, « Compte rendu de l'Année, 6 », in *RP*, 29^{ème} année, LVII, janvier-juin, p. 545-549.

ciologie est de chercher dans le social l'origine du psychologique, plutôt qu'inversement⁵⁴.» Quant à la *Revue de Métaphysique et de morale*, sa réception de l'article n'est pas moins critique que celle de Belot : la rédaction s'insurge contre l'importance attribuée au totémisme dans l'explication et le traitement de la psychologie individuelle. Les philosophes ne peuvent se résoudre à renoncer à l'idée que les représentations, les classifications et les catégories de l'entendement ne soient pas innées et que la psychologie individuelle ne soit pas au fondement de la connaissance de la société.

Ainsi, à la base des diverses réactions à la conception durkheimienne du rôle de la psychologie, repose l'idée que cette conception revient à une négation totale de la dimension psychologique de la vie individuelle. Paoletti identifie plusieurs auteurs tenants de façon manifeste cette position⁵⁵ qui, il nous semble, sous-tend les positions précédemment exprimées et ne les rend que plus explicites. D'autre part, le meilleur exemple de cette argumentation présentant la sociologie durkheimienne comme anti-psychologique, comme la règle de l'explication du social par le social, est l'œuvre de Tarde, comme nous le verrons bientôt.

L'opposition réalisme/nominalisme se superpose aisément à la plupart des antinomies mobilisées dans la critique de Durkheim. Si la critique d'objectivisme renvoie directement à celle de réalisme, une autre des incarnations de la critique du réalisme de Durkheim est celle de la critique de sa métaphysique substantialiste. Cette variante du réalisme est assignée aux écrits de Durkheim par plusieurs auteurs⁵⁶, dont Tarde, ce que nous verrons incessamment, et Tosti, comme nous le verrons dans le chapitre concernant les États-Unis.

⁵⁴ M. Fournier, 2007, op. cit., p. 560, cite ce passage de Belot, qui avait aussi - dans un compte rendu de *l'Année*, V, 1900-1901, publié dans la *Revue Philosophique*, 28^{ème} année, t.LV, 1903, p. 96-103.- soulevé des questions quant au rôle attribué à la religion dans l'organisation sociale par Durkheim et mis en doute l'applicabilité du principe de causalité aux représentations collectives (M. Fournier, 2007, p. 294). Mais selon Fournier, les critiques de Belot ont toujours été accompagnées d'éloges de *l'Année sociologique*. À propos de *l'Année* il a préféré « parler d'un « groupe de travail », d'une « coopération savante » où chacun, avec une « réelle indépendance » mais avec un « égal désir de faire œuvre de science », apporte sa propre contribution. » (Fournier 2007, p. 498) D'ailleurs Fournier avance que, lors de la parution des FEVR, Belot, « rallié aux conceptions sociologiques », vante les mérites du livre mais « conteste [...] la thèse selon laquelle la religion est à l'origine des fonctions primordiales de la pensée ». (M. Fournier, 2007, op. cit., p. 797.)

⁵⁵ Paoletti, 1995, loc. cit., p. 272, mentionne ces critiques de l'anti-psychologisme de Durkheim chez Abamowski, 1897, p. 692-693 ; Arréat, 1901, p. 14-15 ; Chide, 1906, p. 690 ; Hauriou, 1911, p. 38 ; Worms, 1899, 1901, 1904b, et 1917 ; et Tarde, 1904a, p. 69-70.

⁵⁶ Paoletti, Ibid., p. 252, trouve ces qualifications métaphysiques chez Bouglé, 1904, p. 301 ; Rossi, 1904, p. 189 ; Fouillé, 1910, p. 716 ; Herr, 1894, p. 488 ; Fiamingo, 1895, p. 317 ; Bernès, 1895a, p. 186 ; Tosit, 1898, p. 176 et chez Tarde.

La grande majorité des critiques à l'encontre du chapitre 1 des RMS se concentre sur le réalisme de Durkheim. Certains considèrent que la règle incitant à considérer les faits sociaux comme des choses peut être comprise comme une position ontologique qui surdétermine tout le reste de la théorie de Durkheim, théorie qui, par conséquent, est réaliste. D'autres, en séparant l'ontologie des faits sociaux de l'épistémologie objectiviste de Durkheim, en viennent aussi à pointer du doigt l'ontologie réaliste en mettant de l'avant des arguments épistémologiques nominalistes qui la contrebalanceraient. Enfin, ceux qui séparent la définition des faits sociaux par la contrainte (A) et par la généralité (B) affirment que cette seconde définition (B) est réaliste, ontologiquement parlant, parce qu'elle sépare absolument individu et société. Comme nous l'avons vu, Bernès aborde cette question en traitant de l'objectivité. Mais beaucoup d'auteurs suivent plutôt Tarde dans sa critique de l'ontologisme durkheimien⁵⁷.

Le réalisme de Durkheim n'est pas seulement identifié dans sa position ontologique mais aussi dans son épistémologie. Durkheim serait réaliste dans son épistémologie en ce qu'il postule que la méthode correspond à la « nature des choses analysées⁵⁸ », ou encore que « la représentation méthodologique correspond à ce que les choses sont en réalité⁵⁹. » Bref il postule l'identité de la pensée et de la réalité⁶⁰. Enfin, le recours au concept de milieu social est vu, selon Paoletti, par Tarde, De Roberty et plusieurs autres comme un retour de la thèse réaliste⁶¹ et ce réalisme est carrément qualifié de mysticisme par Andler⁶². En somme, la posi-

⁵⁷ C'est le cas, selon Paoletti Ibid., p. 259, de Hauser, 1903, p. 71-72 ; Xénopole, 1908, p. 256-259 ; Abramowski, 1897, p. 692-694 ; Worms, 1904a, p. 265 ; Giddings, 1897, p. 14 et Tosti, 1898a, p. 473 et 1898b p. 176.

⁵⁸ Ibid., p. 260.

⁵⁹ Ibid., p. 261.

⁶⁰ Cette présentation de Durkheim, qui réduit son réalisme à un positivisme radical, est identifiée par Paoletti, Ibid., p. 261, chez Draghiesco, 1904a, p. 2 et p. 274 ; Jankélévitch, 1906, p. 125-127, 135-136 et Maupas, 1911, p. 92-94.

⁶¹ Paoletti, Ibid., cite De Roberty, 1904, p. 17-18 ; Fouillé, 1911, p. 380-381, Hauriou, 1911, p. 16-18 ; Deploige, 1911, p. 76 ; Tarde, 1898, p. 78-80 ; Sorel, 1895a, p. 147-148, 154.

⁶² « [...] Charles Andler se fait le porte-parole des philosophes pour dénoncer cette "prétendue science qui s'appelle sociologie" et dans laquelle il ne veut voir que l'effet d'une mode : "On n'a jamais vu, ironiste-t-il, "l'esprit collectif", comme tel, parler et conduire la plume des secrétaires dans les assemblées délibérantes. » De même pour l'extériorité des faits sociaux, « de grandes ombres qui ne sont pas des êtres individuels, errent parmi nous, planent sur toute société d'hommes et la dirigent. Des actes se font en nous qui ne sont pas accomplis par nous. Charles Andler est cinglant : les affirmations de Durkheim sont de l'ordre de "l'indispensable" et ne sont pas prouvées ; son [p. 238-239] réalisme social ne serait donc qu'une forme de mysticisme, celui-là même qu'il se plaît à critiquer chez ses adversaires. » (M. Fournier, 2007, op. cit., p. 238-239.)

tion de Durkheim est trop réaliste, et c'est ce qui pose problème comme nous allons maintenant le constater en examinant les critiques de Tarde.

1.3. Le débat de Durkheim et Tarde.

La figure de Tarde ne cesse de hanter la sociologie durkheimienne. Aujourd'hui encore la prolifération des ouvrages qui lui sont consacrés est une manifestation de la pérennité des arguments et des théories tardiennes. Face à la recrudescence de l'intérêt envers Durkheim auquel nous assistons depuis la fin des années 1970 et qui s'est confirmée durant la décennie 1990-2000, les anciens critiques de Durkheim resurgissent. Le retour de Tarde est particulièrement intéressant à plusieurs égards. D'une part, comme nous venons de le mentionner, ses arguments et théories sont de nouveau en vogue. Ce retour à un individualisme bien affirmé comme base de la sociologie est symptomatique des discours actuels sur l'absence de société et nous toucherons à cet aspect plus contemporain du débat dans notre conclusion. D'autre part, l'intérêt de l'examen des critiques de Tarde à l'endroit de Durkheim réside dans la diffusion et l'influence qu'elles ont eu sur un grand nombre des contemporains de Durkheim en France et à l'étranger. En plus de l'importance de Tarde dans la vie intellectuelle française de l'époque dont nous traiterons à l'instant, une autre des raisons de la centralité de ses critiques est que le débat entre les deux hommes s'est échelonné sur plus de vingt ans et qu'il n'a fait que s'envenimer jusqu'à la mort de Tarde.

Gabriel Tarde constituait un adversaire de choix pour Durkheim qui, doit-on le rappeler, fut le premier à questionner les propos de son aîné, dans le cadre de sa thèse de doctorat. À l'époque, l'étudiant qu'était Durkheim ne faisait que laisser planer le doute sur la validité des propos d'un auteur établi. Né en Dordogne en 1843, licencié de droit et magistrat, Tarde n'a pas attendu sa nomination à la direction de la statistique judiciaire en 1894 pour développer, dès le début des années 1880, sa pensée sur des thèmes qui, comme Fournier le fait remarquer, seront aussi abordés par Durkheim : « Socialisme, définition du social, criminalité⁶³ ». Au milieu des années 1880, Tarde élabore sa théorie de l'imitation. À partir de 1884, date où Tarde publie son article « Qu'est-ce que la société? » (dans la *Revue Philosophique*, T. XVIII, nov 1884, p.493.), il prétend tout expliquer par l'imitation. Pour lui :

⁶³ Ibid., p. 78.

« la société, c'est l'imitation, et l'imitation c'est une espèce de somnambulisme. » Par imitation, il faut entendre ici « un phénomène de contagion de la croyance et du désir. » La crédulité et l'obéissance relèvent de l'imitation, seule l'audace de l'invention ou de la découverte y échappe⁶⁴.

Ce passage de Tarde à la théorie de l'imitation coïncide avec l'accroissement de sa popularité, lui qui voit un de ses ouvrages traduits en anglais et en russe au début des années 1890⁶⁵.

Le quasi-monopole exercé par Tarde sur la science sociale sera donc rompu par la venue de Durkheim, même si les appuis de Tarde sont toujours manifestes : Dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, en 1893, on oppose Tarde et Durkheim en penchant du côté de Tarde « [...] vive opposition en raison d'une explication mécaniste et à une méthode sociologique qui exclut tout élément psychologique⁶⁶. »

Cet épisode relevé par Fournier est loin d'être anodin puisqu'à partir de ce moment la critique mutuelle des deux auteurs n'a cessé de se développer. Borlandi affirme qu'à la mort de Tarde, celui-ci avait laissé 14 textes « totalement ou en parti contre Durkheim » et qu'« on pouvait dénombrer, de la part de Durkheim, 12 textes contenant des critiques à Tarde ou rédigées contre lui⁶⁷ ».

C'est la succession de ces interventions qui nous occupera dans quelques lignes mais pour l'heure mentionnons que Borlandi, à tort ou à raison, identifie l'année 1895 et la rédaction des RMS plutôt que l'année 1893 comme le moment où « se définit l'image de Durkheim et de Tarde en tant que polarités intellectuelles. Durkheim, dit Paoletti, s'en aperçoit à partir des réactions aux *Règles*⁶⁸. »

Peu importe la date exacte du début des hostilités, il est généralement admis que le débat était largement engagé lorsque Durkheim entreprit la rédaction du *Suicide*, si bien que beaucoup présentent cet ouvrage comme un long pamphlet contre Tarde. Que ce soit le cas ou non, il est

⁶⁴ Ibid., p. 77.

⁶⁵ « À partir de 1890, Gabriel Tarde connaît une grande célébrité, grâce à la publication des *Lois de l'imitation* (traduit en russe et en anglais) et de la *Philosophie Pénale*. » Ibid., p. 210.

⁶⁶ Ibid., p. 222.

⁶⁷ A- M. Borlandi « Informations sur la rédaction du *Suicide* et sur l'état des conflits entre Durkheim et Tarde de 1895 à 1897 », in *Durkheim Studies*, Fall 1994, vol VI, p. 4. Si ces 14 textes correspondent aux textes de Tarde qui figurent dans la *Bibliography of works about Durkheim* rendue disponible par R.A. Jones, il faudrait relativiser l'affirmation de Borlandi puisque des réimpressions et une traduction figurent dans cette liste.

⁶⁸ Ibid., p. 9.

évident qu'à la fin des années 1890 et jusqu'à la mort de Tarde, la polémique entre les deux hommes en vint à représenter un débat plus vaste, engageant la quasi-totalité de la société française de l'époque.

1.3.1. Premiers affrontements

Besnard mentionne que Durkheim a fait référence, positivement, à Tarde dès 1886 et que l'influence de ce dernier ne cessa de croître suite à la publication, en 1893, des *Lois de l'imitation*. Ce n'est donc pas une surprise de trouver Tarde parmi les auteurs les plus cités par Durkheim dans sa thèse.

Soulignons qu'à cette date, Tarde n'a pas encore formulé l'ombre d'une critique à l'endroit de Durkheim, dont il ignore probablement l'existence. Il semble évident, dans ce contexte, que l'instigateur de la polémique ne peut être que Durkheim. Et c'est justement ce qui se produit dans la DTS, où, bien qu'il soit plutôt neutre à l'endroit de *La criminalité comparée*, Durkheim y formule ses premières critiques à l'endroit de la théorie de l'imitation de Tarde.

Le traitement qui lui est réservé dans la thèse de Durkheim ainsi que l'accueil important et le bruit suscité par la parution de la DTS incitent Tarde à répondre prestement aux critiques et même à contre-attaquer. Dès 1893, Tarde publie un compte rendu du livre de Durkheim sous le titre « Questions Sociales » dans la *Revue Philosophique* (35, 1893). Fournier résume en ces mots la teneur de ce texte :

Tarde formule trois critiques générales : l'étude de l'évolution sociale ne tient compte que des relations internationales (guerres, massacres, annexions); la division résulte non pas de l'accroissement du volume et de la densité de la population mais de la créativité, et des accidents du génie; il remet en question l'opposition entre les deux formes de solidarité, mettant en doute la capacité de socialisation et de moralisation de la division du travail⁶⁹.

Bien qu'elles soient sévères, ces critiques de Tarde n'occasionnent pas de réplique directe de Durkheim, qui poursuit l'élaboration de sa sociologie scientifique en tentant d'en formuler les règles de méthode.

En 1894, Tarde poursuit sa critique, alimentée cette fois par la parution des articles qui seront rassemblés dans les RMS et par la distinction du normal et du pathologique qui y figure. Se-

⁶⁹ M. Fournier, 2007, op. cit., p. 194.

lon Tarde, cette distinction pousse Durkheim à déclarer que le crime est un phénomène normal :

M. Durkheim, il est vrai, est là pour nous rassurer. Les recherches de ce sociologue très distingué, dirigées par sa méthode, lui ont démontré logiquement que la criminalité n'est nullement morbide, qu'elle fait « partie intégrante du corps social », que, par suite, sans un bon fonctionnement de l'assassinat, du vol, du mal, de l'escroquerie, etc., il n'y aurait pas de progrès ni de félicité possibles pour un peuple⁷⁰.

Outre le ton ironique, il importe de souligner que cette première critique de la normalité durkheimienne inaugure une ligne argumentaire que Tarde ne cessera de suivre dans le débat qui le confrontera à Durkheim durant une dizaine d'années. Soulignons aussi que les premières réactions à la parution, sous forme d'articles, des *Règles de la méthode sociologique*, auront un écho dans les modifications apportées par Durkheim à l'occasion de leur publication sous forme de livre.

Tarde n'est pas très présent dans les RMS ; Durkheim ne l'y mentionne qu'à deux reprises (dans une note de la page 12 et dans la seconde préface). Bien que les mentions explicites du rival de Durkheim soient peu nombreuses, Besnard prétend que la seconde définition du fait social n'a comme seule et unique fonction la réfutation de la thèse de l'imitation.

Que cette interprétation du premier chapitre des RMS par Besnard soit exacte ou non ne change rien au fait que Tarde est mentionné dès le deuxième paragraphe du livre ainsi que dans une note de bas de page où Durkheim

critique aussi [...], « l'ingénieux système » de Gabriel Tarde, qui, à ses yeux, n'est pas une théorie mais un « simple résumé des données immédiates de l'observation » : « Sans doute, tout fait social est imité (...), mais c'est parce qu'il est social, c'est-à-dire obligatoire. Sa puissance d'expansion est, non la cause, mais la conséquence de son caractère sociologique⁷¹.

Ainsi, bien que peu de lignes lui soient explicitement consacrées, Tarde est âprement critiqué par Durkheim qui s'attaque directement au cœur même de sa théorie de l'imitation. Dans ce contexte, la polémique ne peut que s'amplifier. Déjà critiquées avant leur parution en livre, les RMS sont l'occasion pour Tarde de raffiner sa position. Comme Borlandi l'a mentionné,

⁷⁰ G. Tarde, 1894, « Les délits impoursuivis », *Archives d'anthropologie criminelle*, vol. 9, no. 54, p. 650.

⁷¹ M. Fournier, 2007, op. cit., p. 228, cite la note 1 de la p. 12 des RMS de Durkheim.

les années 1894-95 furent particulières pour Tarde et Durkheim qui virent se cristalliser leur différend.

1.3.2. La polémique autour de la définition du fait social

Tarde profite de toutes les occasions qui se présentent pour critiquer Durkheim. Ainsi, dans la préface de *La logique sociale* (1895), « Tarde conteste la conception durkheimienne du fait social sur deux points principaux: sa définition par la contrainte[,] et son autonomie par rapport à ses manifestations individuelles⁷². »

La critique à l'endroit de l'usage de la contrainte dans la définition durkheimienne est à peine voilée. Pour Tarde, qui prétend définir le fait social par l'imitation, « il convient de s'entendre sur le caractère propre et distinctif des phénomènes sociaux⁷³. » : le droit ou l'économie, qui conçoivent les faits sociaux en termes de contrats, se fourvoient au même titre que ceux qui conçoivent les faits sociaux en termes de contrainte.

Plus étroite encore et plus éloignée de la vérité et la définition essayée récemment par un sociologue distingué qui donne pour propriété caractéristique aux actes sociaux d'être imposés du dehors par la contrainte,[...] sans avoir nul égard aux libres relations des égaux entre eux⁷⁴.

La seconde critique formulée dans cette préface, à l'endroit de l'ontologisme de Durkheim et de son réalisme social, n'est pas nouvelle pour Tarde qui avait déjà dénoncé⁷⁵ « la fantasmagorie ontologique de M. Durkheim⁷⁶ ». Revenant sur la distinction entre sa sociologie et l'ontologisme durkheimien et se questionnant sur le retour du « réalisme du Moyen-Âge » que celui-ci évoque, Tarde explique dans la préface de *La logique sociale*, avec une mauvaise foi que Durkheim se hâtera de souligner, qu'il a « beaucoup de peine à comprendre [...] comment il peut se faire que les individus écartés, il reste la société⁷⁷. »

Tarde reprendra à plusieurs reprises cette ligne argumentaire visant la remise en question de l'autonomie de la société vis-à-vis des individus, car elle est liée à la question de la nature distinctive du fait social. Tarde rappelle que, pour lui, « qu'il s'agisse de contrats, de services

⁷² Ibid., p. 234.

⁷³ G. Tarde, 1895b, « Préface » à *La logique sociale*, p. VII, Paris, Félix Alcan.

⁷⁴ Ibid.

⁷⁵ L'ontologisme de Durkheim avait été ainsi pointé du doigt par Tarde lors du « premier congrès international de sociologie en octobre 1894 » selon M. Fournier, 2007, op. cit., p. 234.

⁷⁶ Ibid.

⁷⁷ G. Tarde, 1895b, loc. cit., p. VIII.

ou de contraintes, il s'agit toujours de faits d'imitation⁷⁸.» Et puisque ces imitations sont effectuées par des individus, il ne peut faire autrement que de critiquer la maigre place que semble accorder Durkheim à l'individu.

Le débat prend donc toute son ampleur avec la publication des RMS. Les réponses de Tarde aux thèses défendues par Durkheim se multiplient et sont de plus en plus sévères. À l'occasion de la publication d'*Essais et mélanges sociologiques* (1895c), Tarde ajoute, dans la réimpression de son compte rendu de *La division du travail social*, un mot sur les *Règles de la méthode sociologique*. Selon lui, « les tendances fâcheuses » « s'accroissent dans ce nouvel ouvrage » et Durkheim « y pousse au plus haut point une aptitude à prendre les conceptions de son esprit pour des constatations objectives⁷⁹. »

De son côté, Durkheim ne chôma pas non plus et poursuivait durant l'année 1895 sa critique de Tarde dans un article intitulé « L'État actuel de la sociologie en France ». C'est en abordant le « groupe criminologiste » rassemblé autour de la revue *Archives d'anthropologie criminelle* que Durkheim traite de la théorie de Tarde, qui, même si elle revient à nier la science, a en sa faveur ses prétentions antiutilitaristes et anti finalistes⁸⁰.

Les principaux chefs de file de cette école identifiés par Durkheim sont Tarde et Lacassagne. Mais à force de dénigrer Lacassagne, Durkheim est amené à présenter Tarde sous un jour assez favorable. La définition boiteuse du crime offerte par Lacassagne, ne permettant pas de trancher entre origine biologique ou sociologique du crime, se répercute sur ses analyses. Tarde, nous dit Durkheim, a le mérite d'être plus clair : le crime est pour lui un fait social qui requiert une explication sociologique.

Mais Durkheim arrête là ses éloges : la sociologie de Tarde est une théorie psychologique de l'imitation. Tarde, nous dit Durkheim, étudie la criminalité en tant que champ particulier de sa psychologie sociale générale fondée sur des lois de l'imitation. Cette conception des faits sociaux comme produits de l'imitation est critiquée par Durkheim même si elle permet à

⁷⁸ Ibid.

⁷⁹ M. Fournier, 2007, op. cit., p. 234, cite G. Tarde, 1895c, *Essais et Mélanges sociologiques*, Lyon, Strock et Paris, Masson, p. 199.

⁸⁰ É. Durkheim, 1895a, « Lo stato attuale degli studi sociologici in Francia », *La Riforma Sociale*, 3, 607, 622, 691-707. Trad. In É. Durkheim, 1975, *Textes. 1 Éléments d'une théorie sociale*, Paris: Éditions de Minuit, Coll. Le sens commun, (cité Durkheim, 1975, 1, dans la suite de la thèse) p. 73-108.

Tarde de formuler une critique des explications utilitaristes des faits sociaux que Durkheim apprécie. Le problème est que la conception défendue par Tarde n'est pas, aux yeux de Durkheim, digne d'être reconnue comme scientifique. L'irrationnel, l'accident, le miracle sont à la base de sa philosophie. La « piste » de l'imitation pousse la sociologie à suivre les phénomènes sans les expliquer. Or, « ce qui est inintelligible ne peut pas devenir intelligible par le seul fait qu'il se répète⁸¹. »

Bref, pour Durkheim, la sociologie de Tarde se résume toujours de la même façon : tous les faits sociaux sont des inventions accidentelles répandues « conformément aux lois générales de l'imitation⁸² ». Cette théorie permet, dans le meilleur des cas, de retrouver l'auteur original d'un « acte », d'un « fait social », mais pas de comprendre *pourquoi* l'individu a posé ce geste. En somme, Tarde ampute la sociologie de sa matière essentielle, les faits sociaux *sui generis*, - en les ramenant à une loi psychologique - et il rend impossible tout *contrôle méthodique* [de sa pseudo-sociologie] en affirmant que tout est dû au hasard : « Le verdict tombe, sec, sans appel : Tarde n'a aucune rigueur scientifique, et ce qu'il fait, c'est la négation de la science⁸³. »

Qu'il soit agresseur ou agressé, il est certain que Durkheim défend âprement et fréquemment ses positions dans le débat qu'il entretient avec Tarde. L'attaque et la critique de Tarde par Durkheim passe par la critique de la théorie de l'imitation et c'est cette critique qui sera principalement développée dans le *Suicide*, où Durkheim opposera des fait en plus des théories à la thèse de l'imitation⁸⁴. Mais c'est Tarde qui pousse Durkheim à continuer la critique de la théorie de l'imitation sur de nouveaux terrains.

1.3.3. La question de la pathologie du crime

1.3.3.1. G. Tarde «Criminalité et santé sociale»

Dans le cadre des textes publiés de son vivant, c'est en s'attaquant au chapitre 3 des RMS que Tarde a le plus longuement développé sa critique de la théorie de Durkheim. À l'occasion

⁸¹ Ibid., p. 87.

⁸² Ibid., p. 88.

⁸³ M. Fournier, 2007, op. cit., p. 253.

⁸⁴ « Néanmoins, ce n'est que dans ce chapitre que Durkheim oppose des faits et non de simples argumentations à la théorie la plus réputée de son adversaire. » A- M. Borlandi, 1994, loc. cit., p. 4-5.

d'un texte portant sur la question de la « Criminalité et [de la] santé sociale », Tarde s'attaque aux *Règles* de Durkheim. Selon lui, la sociologie de Durkheim, émancipée de la psychologie et de la biologie, peine à se tenir : « Ce serait là une sociologie autonome à coup sûr, mais qui achèterait son indépendance un peu cher peut-être – au prix de sa réalité⁸⁵. »

Même si l'opposition de Tarde à la théorie de Durkheim est générale et systématique, il déclare se limiter à la thèse de la normalité du crime. Mais, contrairement à ce qu'il prétend, Tarde s'attaque à l'ensemble de la théorie durkheimienne : il revient sur les critiques qu'il avait déjà formulées dans son texte 1895a et qu'il reprendra plus tard la même année, dans 1895d. Au départ de la critique, c'est la normalité du crime qui est remise en cause par Tarde, cette « conséquence logique mais "surprenante" de sa [Durkheim] règle générale sur la distinction du normal et du pathologique⁸⁶. » Ainsi, la conclusion de Tarde se veut finalement une réfutation de l'édifice théorique sur lequel est appuyé la proposition de départ de Durkheim.

Dans ses travaux, Tarde tente d'appliquer les théories microbiennes de Pasteur aux crimes de façon à appuyer la scientificité de sa thèse de l'imitation :

La criminalité, c'est le conflit entre la grande légion des gens honnêtes [les cellules du corps humain sain] et le petit bataillon des criminels [les microbes], et ceux-ci comme ceux-là agissent *normalement* étant donné *le but* que les uns et les autres poursuivent. Mais, comme ces deux buts sont contraires, la résistance qu'ils opposent mutuellement est sentie par chacun d'eux comme un état pathologique qui, pour être permanent et universel, n'en est que plus douloureux⁸⁷.

Un des éléments questionnés par Tarde est l'association que ferait Durkheim entre l'industrialisation et la criminalité et, du coup, celle entre « le crime et le génie » : tout ce raisonnement semble, selon Tarde, mener à une justification de la normalité du crime et de sa progression.

Dans le but de contrer cette position qu'il attribue à Durkheim, Tarde commence par associer la position défendue par Durkheim à celle avancée par Poletti. Pour étayer la similarité des deux thèses, Tarde résume celle de Poletti et, en note de bas de page, il présente un passage

⁸⁵ G. Tarde, 1895a, «Criminalité et santé sociale» in *Revue Philosophique* no. XXXIX, p. 148-162 (p.148). Il semble qu'au moment de rédiger cet article, Tarde n'a pas lu le texte de Durkheim 1895a, ce qui explique qu'il ne s'en prend qu'aux *RMS*.

⁸⁶ Ibid., p. 148.

⁸⁷ Ibid., p. 159.

des RMS (dans leur état au moment de leur publication dans la *Revue Philosophique*, 1894) qu'il fait suivre d'un commentaire. Ce commentaire déchaînera la colère de Durkheim et fera l'objet de sa première remarque : Tarde, en effet, a extrapolé à partir de sa pensée, procédé argumentaire auquel Durkheim n'a de cesse de s'opposer depuis la publication de la *DTS* :

On le voit, ce n'est pas seulement l'existence d'une criminalité, c'est aussi – dans une certaine mesure, du moins – la progression même de la criminalité, qui est chose essentiellement normale aux yeux de M. Durkheim et conformément à ses principes⁸⁸.

Tarde dirige ensuite sa critique contre l'idée que le crime soit aussi nécessaire que la peine. L'argumentation de Durkheim en cette matière déçoit Tarde : « Je ne reconnais plus l'habileté de sa dialectique ordinaire. Car vraiment les raisons qu'il allègue pour justifier cette identité des contraires auraient paru faibles à Hegel même ». Il nous dit, notamment, que les sentiments d'aversion et « de haine » inspirés par le crime sont fondés parce qu'il n'est salutaire que malgré lui⁸⁹. » Et Tarde de ridiculiser la position de Durkheim :

La société joint donc la folie à l'ingratitude en réprimant le crime si c'est en partie à lui qu'elle doit ses inventions et ses découvertes, et si, grâce à lui, en outre, elle échappe au danger de sérénités, de férociétés extravagantes, comme nous le verrons plus loin⁹⁰.

Voulant prévenir une défense « dialectique » de Durkheim, Tarde s'oppose d'avance à l'idée que le crime et la peine seraient nécessaires au même titre. Cela, en grande partie parce que, pour lui, les délits impoursuivis sont le moteur de progrès :

Alléguerait-on, par hasard, pour sauver la thèse en la réduisant, que c'est non pas le crime tout seul peut-être, mais le couple du crime et de la peine, symétriquement immortel et universel, qui est hygiénique et normal socialement? Mais, précisément, c'est le crime impuni et impoursuivi, qui joue en histoire, dans la formation et l'évaluation des peuples, un rôle prestigieux et considérable; [...] ⁹¹

Tarde se demande comment le crime pourrait avoir du bon, d'autant plus qu'il affirme que Durkheim s'occupe du pire crime, « le plus vil et le plus bas ». En effet, revenant à ses « Délais impoursuivis » et à la critique de Durkheim qu'il y avait formulée dans son paragraphe de conclusion, Tarde distingue le crime « qui marche la tête dressée, comme le serpent biblique, audacieux, séducteur et corrupteur de l'humanité et aussi de ses historiens » et « le crime

⁸⁸ Ibid., p. 149, notes 1.

⁸⁹ Ibid., p. 150.

⁹⁰ Ibid., p. 150-151.

⁹¹ Ibid., p. 151.

bas et rampant, haï ou méprisé, le seul dont M. Durkheim s'occupe. » Ce crime, se demande Tarde, « comment est-il possible de le juger utile aux sociétés où il se glisse comme un intrus, ouvrier du vice, parasite du travail, destructeur de récoltes comme la grêle, et où il ne produit rien que la contagion de son mauvais exemple⁹² ? »

Pour le moment, suivons Tarde dans sa présentation des idées de Durkheim sur la normalité et à la nécessité du crime. Tarde affirme que pour Durkheim une diminution des crimes dans la société mène à une augmentation de la répression. C'est que, résume Tarde, pour Durkheim une société sans crime ne pourrait survivre car elle mènerait à

[...] un excès d'unanimité et d'intensité de la conscience publique dans la réprobation de ces actes; et la conséquence déplorable sera que, devenue plus exigeante à raison même des satisfactions reçues par elle, cette conscience collective se mettra à incriminer avec une sérénité extravagante les plus légers actes de violence, d'indélicatesse ou d'immoralité; [...]⁹³.

Ce résumé de la pensée de Durkheim par Tarde se termine par une citation de Durkheim⁹⁴ renvoyant à une autre question faussement ingénue de Tarde⁹⁵ : « Mais est-il donc si évident que, dans le cas où nous n'aurions plus de délits véritables à frapper, nous reviendrions peu à peu à la férocité ancienne⁹⁶ ? »

Comme nous l'avons mentionné, l'opposition de Tarde à la thèse de Durkheim concerne également le lien que ce dernier établit entre crime et génie. Ce lien est douteux et mérite d'être critiqué pour deux raisons principales. D'une part, Tarde lie ce rapprochement durkheimien à la tendance du sociologue à confondre normalité et généralité. D'autre part, il rapproche l'idée de la « source commune » du génie et du crime – qu'il attribue à Durkheim – de celle de l'utilité de la guerre.

⁹² Ibid., p. 151. Ce dernier passage, sur le « crime bas » dont s'occupe Durkheim, provoquera une réplique de Durkheim (le 5^{ème} des points commentés par lui dans É. Durkheim, 1895b, « Crime et santé sociale » extrait de la *Revue philosophique*, no. 39, p. 518-523. Repr. in É. Durkheim, 1975, *T. 2 religion, morale, anomie*, Paris, Minuit, p. 173-180. (p.176)). Nous y reviendrons dans le cadre de notre présentation de ce texte. Mais disons tout de suite qu'il serait intéressant d'ajouter à cette réplique de Durkheim les vues qu'il avait déjà exposé devant les lycéens de Sens, dans son « Rôle des grands hommes dans l'histoire » (Extrait des *Cahiers internationaux de sociologie*, 14, 1967, p. 25 à 32. Repr. in É. Durkheim, 1975, 1, op.cit., p. 409-417).

⁹³ G. Tarde, 1895a, loc. cit., p. 152.

⁹⁴ Mais dont la provenance n'est pas mentionnée et qui sera l'objet de la deuxième réplique de Durkheim dans «Crime et Santé sociale» (É. Durkheim, 1895b, op.cit., p. 174). Nous indiquons en note dans la suite de notre texte les éléments auxquels Durkheim réplique par une référence abrégée.

⁹⁵ É. Durkheim, 1895b, op.cit., p. 175.

⁹⁶ G. Tarde, 1895a, loc. cit., p. 152.

C'est en partant de la normalité du crime et de son fondement dans la distinction durkheimienne entre normal et pathologique que Tarde introduit sa critique du lien entre crime et génie⁹⁷. Tarde s'oppose fortement à l'association entre normalité et généralité qui est au sein de la distinction entre normal et pathologique et s'explique en affirmant que pour Durkheim « le normal, c'est le général⁹⁸ »: « Pour lui, [...] il n'y a d'autre pierre de touche de la normalité d'un phénomène que sa généralité; pour lui, le type moyen, le type collectif, c'est le type normal; donc, tout ce qui s'en écarte est une anomalie⁹⁹. »

Tarde poursuit sa critique en développant les conséquences de ce raisonnement en matière de criminalité: « Or, on n'a jamais vu ni nulle part, une société sans un certain contingent régulier de crimes; donc, comme il n'est rien de plus général, il n'est rien de plus normal¹⁰⁰. » Il restreint le point de vue durkheimien sur le crime à l'idée que le type moyen est toujours imparfait et que cette imperfection est normale: « Par suite, sa proposition ci-dessus revient à dire que la criminalité est chose normale parce qu'elle favorise l'éclosion d'anomalies, et que sa suppression serait une anomalie parce qu'elle aurait pour effet le règne absolu de l'état normal¹⁰¹. »

Étendant sa critique de ce principe, Tarde fait remarquer que si le *moyen* est considéré comme *normal*, alors la culture supérieure doit être considérée comme une anomalie. Il insiste aussi sur la nécessité de distinguer entre l'individuel et le collectif lorsque vient le temps de qualifier de normal ou de pathologique un phénomène et il ajoute que Durkheim aurait pu définir le pathologique comme « ce qui diminue les chances de triomphe de l'individu – ou celles de l'espèce, distinguons bien – dans ce grand combat des vivants¹⁰² ».

Ainsi, contrairement à ce que Durkheim affirme, la distinction entre l'anormal et le normal devrait se faire, selon Tarde, sur les bases du critère de l'adaptation individuelle :

⁹⁷ «Il est plus intéressant cependant de nous demander maintenant comment un sociologue tel que M. Durkheim a pu être conduit à la proposition que je combats. Le plus logiquement du monde, par sa manière de concevoir la distinction du normal et du pathologique dans le monde social.» Ibid., p. 157.

⁹⁸ Ibid., p. 157.

⁹⁹ Ibid., p. 153.

¹⁰⁰ Ibid., p. 157.

¹⁰¹ Ibid., p. 153. La critique à l'encontre de cette conséquence logique de la pensée de Durkheim est fourni à Tarde par Courmot. Durkheim la réfute (É. Durkheim, 1895b, op.cit., p.179).

¹⁰² Ibid., p. 158.

On peut, en effet, définir le normal comme ce qui est adapté au triomphe dans la lutte. Ajoutons que par la considération de *l'alliance pour* la vie, aussi bien que par celle de la lutte, on obtient aisément une définition acceptable : l'anormal n'est-il pas ce qui rend un être impropre ou moins propre à entrer dans une association et à en fortifier les liens¹⁰³ ?

Nous voyons pourquoi Tarde défend le concept de génie : il fonde son idée de progrès sur l'innovation individuelle et sur l'imitation qui la suit. C'est donc l'idée de la source commune du crime et du génie supposément supportée par Durkheim qui subit les attaques suivantes de Tarde lorsqu'il se pose la question : « Est-il vrai, oui ou non, que le crime et génie soient solidaires¹⁰⁴ ? »

Pour répondre à cette question, Tarde commence par rapprocher le militarisme et la thèse de la normalité du crime. Les deux doctrines brouillent la « vieille distinction du bien et du mal¹⁰⁵ » et le lien entre crime et génie pressenti par Durkheim en fait autant. Il va sans dire que les lecteurs de « L'Allemagne au-dessus de tout » (publié par Durkheim durant la première guerre mondiale) ont eu l'occasion de constater les liens entre la morale civique durkheimienne et sa conception de l'État, et ne peuvent accepter cette association de Durkheim au militarisme¹⁰⁶. Par contre, d'autres aspects de la critique de Tarde sont intéressants. Par exemple il souligne les limites de la statistique pour juger de la hausse de la criminalité (et du bien et du mal) et il critique l'usage qu'en fait Durkheim dans sa tentative de démonstration de l'origine sociale de l'augmentation de la criminalité et de la normalité de ce phénomène. La statistique ne garantit pas l'explication et ne permet pas de trancher les grands débats :

¹⁰³ Ibid.

¹⁰⁴ Ibid., p. 153. (commenté in É. Durkheim, 1895b, op.cit., p. 175-176.)

¹⁰⁵ Ibid., p. 154.

¹⁰⁶ Nous avons abordé la critique durkheimienne de l'impérialisme allemand dans le cadre de conférences (l'une d'elle en compagnie de B. Coutu) en 2005 (François Pizarro-Noël et Benoît Coutu, «Cachez cet empire que nous ne saurions voir. Essai sur l'empire et les États-Unis d'Amérique», département de sociologie, UQAM, 26 janvier 2005. et F. Pizarro Noël, «Critique durkheimienne de l'impérialisme», colloque Impérialisme et mondialisation, congrès Acfas, Chicoutimi, mai 2005) et projettons donner suite à ces recherches dans le cadre de nos études postdoctorales.

Or, si pour la résoudre [la question de la distinction entre bien et mal], on compte sur la statistique, comme source d'informations essentiellement «objective», on se fait illusion. Les oracles de cette sibylle sont souvent ambigus et ont besoin d'interprétation. [...] À vrai dire, les statistiques officielles fonctionnent encore trop imparfaitement et depuis trop peu de temps pour apporter des éléments décisifs dans le débat qui nous occupe. Elles ne permettent pas de décider si la progression de la criminalité presque portant en ce moment tient aux énergies durables et essentielles de notre civilisation et non pas seulement à ses vices accidentels et passagers, à l'insuffisance de son effort moral comparé à son effort industriel et scientifique¹⁰⁷.

Tarde ne peut toutefois pas s'abstenir de recourir lui aussi à l'autorité de la statistique, par personne interposée, lorsqu'il dévoile qu'il préfère se fonder sur une théorie héréditaire de l'origine du crime que sur une théorie sociale. Selon lui la criminalité et le génie n'ont pas la même cause :

[...] or, toutes les fois que l'un d'eux [un criminaliste quelconque] s'est avisé de rechercher les antécédents héréditaires et le mode d'éducation de 100 criminels pris au hasard, il y a rencontré beaucoup plus de débauche et de paresse, d'alcoolisme et de folie, d'ignorance même, que parmi les ascendants et les éducateurs de 100 honnêtes gens appartenant aux mêmes races et aux mêmes classes, mais plus de génie? Non pas que je sache¹⁰⁸.

S'appuyant ensuite sur M. de Caudolle, Tarde en arrive à contredire l'énoncé de Durkheim : « En somme, c'est le *minimum* ou plutôt le zéro de criminalité qui lui a paru (M. de Caudolle) lié au maximum de génialité scientifique¹⁰⁹. » Et Tarde de conclure : « Il résulte de là qu'il n'y a pas le moindre rapport entre les causes du crime et les causes du génie; et elles auraient beau être juxtaposées pendant des siècles, elles n'en resteraient pas moins étrangères et hostiles les unes aux autres¹¹⁰. »

Selon Tarde, la normalité et l'anormalité doivent être posées en termes idéalistes. S'appuyant ici ouvertement sur Mill, il pense que le normal est « l'idéal », tandis que l'état morbide est celui le plus général, le plus commun : «Le normal, donc pour une société, c'est la paix dans la justice et la lumière, c'est l'extermination complète du crime, du vice, de l'ignorance, de la misère, des abus¹¹¹. »

Et, prévenant les critiques tout en étendant la sienne à la conception durkheimienne de la science, Tarde ajoute qu'il sait que « le danger de cette définition est de trop pencher vers

¹⁰⁷ Ibid., p. 154.

¹⁰⁸ Ibid., p. 155.

¹⁰⁹ Ibid.

¹¹⁰ Ibid.

¹¹¹ Ibid., p. 160.

l'esprit de chimère », mais qu'il « la préfère encore à l'autre, si scientifique que celle-ci se flatte d'être¹¹². »

Nous voyons que derrière la critique de la distinction du normal et du pathologique se cache l'opposition de Tarde à l'endroit de la conception normative de la science développée par Durkheim :

M. Durkheim croit honorer la science en lui prêtant le pouvoir de diriger souverainement la volonté, c'est-à-dire de ne pas seulement lui *indiquer* les moyens les plus propres à atteindre son but dominant, mais encore de lui *commander* son orientation vers cette étoile polaire de la conduite¹¹³.

Après avoir ainsi dépeint le scientisme durkheimien, Tarde explique sa préférence pour l'idéalisme de Mill, pour qui ce sont la conscience individuelle et le cœur qui dictent les conduites :

Pourquoi cela? Parce que je ne peux admettre, avec mon subtil contradicteur, et ce n'est pas mon moindre dissentiment avec lui, que la science, ou ce qu'il appelle ainsi, froid produit de la raison abstraite, étrangère, par hypothèse, à toute inspiration de la conscience et du cœur, ait sur la conduite l'autorité suprême qu'elle exerce légitimement sur la pensée¹¹⁴.

Dans sa conclusion, Tarde déclare que contrairement à Durkheim, il saisit les limites de la science et de son rôle dans la direction politique de la société. Pour lui, Durkheim veut donner à la science des visées qui ne lui correspondent pas et son entreprise ne peut résulter qu'en un échec :

C'est en demandant à la science au-delà de ce qu'elle peut donner, c'est en lui prêtant des droits qui outrepassent sa portée, déjà bien assez vaste, qu'on a donné lieu de croire à sa prétendue *faillite*. La science n'a jamais failli à ses promesses véritables, mais il a circulé sous son nom une foule de faux billets revêtus de sa fausse signature et qu'elle est dans l'impossibilité d'acquitter. Il est inutile d'en augmenter le nombre¹¹⁵.

Durkheim sera très contrarié par cette interprétation de sa pensée. Il considère que sa conception de la science et son explication de la distinction entre normal et pathologique sont mal comprises et relève que Tarde lui prête des propos qu'il n'a pas tenus. Dans ce contexte, Durkheim juge nécessaire de se prévaloir de son droit de réplique.

¹¹² Ibid., p. 160-161.

¹¹³ Ibid., p. 161.

¹¹⁴ Ibid.

¹¹⁵ Ibid., p. 162.

1.3.3.2. É. Durkheim. « Crime et santé sociale »

« [L]a plupart des propositions que me prête mon éminent critique ne sont pas miennes. Je les juge fausses tout comme lui » déclare Durkheim d'entrée de jeu¹¹⁶.

La première partie de son texte intitulé *Crime et santé sociale* est construite en fonction de ces propositions - : il n'a pas dit : 1- que la progression de la criminalité est quelque chose de normal ; 2- que l'utilité du crime est d'atténuer la peine des petits délits ; 3- que crime et génie sont deux aspects d'un même état mental ; 4- que seul le crime « bas et rampant » est intéressant. Dans la seconde partie du texte, Durkheim rappelle les « propositions qu'il avait réellement établies » et il en profite pour ré expliquer sa thèse.

Le premier énoncé qui lui a été faussement attribué par Tarde – concernant la normalité de l'augmentation de la criminalité – provoque une vive réaction chez Durkheim, lequel se défend d'adhérer aux thèses de Poletti. De passage, Durkheim annonce que son *Suicide* contiendra justement une réfutation des thèses en question. L'annonce par Durkheim de son travail sur le suicide n'est pas anodine. Nous pouvons aisément penser qu'il souhaite étendre son expertise en matière de criminalité de façon à mieux contrer Tarde sur son propre terrain et ainsi quitter la défensive et repasser à l'attaque. Cette offensive contre Tarde semble d'autant plus opportune que les répliques de Tarde se font de plus en plus nombreuses et détaillées ; c'est la preuve que la première salve de la DTS et la seconde, plus vive, des RMS ont produit des effets.

Durkheim s'insurge de la note dans laquelle Tarde insinue que son interprétation est « conforme » aux principes de Durkheim¹¹⁷. Non seulement cette méthode argumentaire est-elle douteuse mais Durkheim affirme que « de ce que cette marche ascendante des crimes ne nous permet pas d'admettre qu'ils diminuent, il ne suit pas qu'elle soit normale ». Et il termine cette première partie en rappelant un passage tiré de la même page que les lignes contestées par Tarde, affirmant que le crime peut prendre « des formes anormales » et expli-

¹¹⁶ É. Durkheim, 1895b, « Crime et santé sociale » extrait de la *Revue philosophique*, no. 39, p. 518-523. Repr. in É. Durkheim, 1975, *T. 2 religion, morale, anomie*, Paris, Minuit, p. 173.

¹¹⁷ Dans la note de la p. 149 de Tarde (1895a, op.cit.): « On le voit, ce n'est pas seulement l'existence d'une criminalité, c'est aussi – dans une certaine mesure, du moins – la progression même de la criminalité, qui est chose essentiellement normale aux yeux de M. Durkheim et conformément à ses principes »

que que « c'est ce qui arrive quand, par exemple, il [le crime] *atteint un taux exagéré* » avant de conclure qu'il « n'est pas douteux, en effet que cet excès ne soit de nature morbide¹¹⁸.[»] »

Durkheim explique aussi que contrairement à ce que Tarde affirme¹¹⁹, il n'a : « pas dit que l'utilité de crime consiste à empêcher la conscience morale d'incriminer trop sévèrement des actes de légère indécatesse, comme si c'était là un mal déplorable qu'il fallait empêcher à tout prix¹²⁰. » Et il explique de nouveau son point de vue :

J'ai dit simplement que *en fait*, si la conscience morale devenait assez forte pour que tous les crimes, jusque-là réprimés, disparussent complètement, on verrait taxer plus sévèrement des actes qu'elle jugeait antérieurement avec plus d'indulgence, que par conséquent, la criminalité, disparue sous une forme, réapparaîtrait sous une autre. D'où il suit qu'il y a une contradiction à concevoir une société sans crimes. Mais je n'ai pas dit que cette plus grande sévérité dans la manière d'apprécier les actes moraux serait un mal, pas plus que je n'ai dit qu'elle serait un bien¹²¹. »

Durkheim s'oppose à l'idée que l'utilité du crime soit d'empêcher une augmentation de la sévérité de peines et dit qu'il n'a fait que souligner la contradiction « à concevoir une société sans crimes » sans porter de jugement de valeur. D'ailleurs, Durkheim ne défend pas non plus l'idée qu'une diminution de la criminalité entraîne une augmentation de la peine. C'est plutôt une augmentation de la récrimination qui en résulterait selon lui :

De ce qu'ils seraient incriminés plus sévèrement, il ne suit pas qu'ils seraient punis plus sévèrement. J'ai parlé de l'incrimination de la répression. Ce sont deux problèmes différents que M. Tarde paraît confondre. Ce qui fait que ces deux ordres de faits ne varient pas l'un de l'autre, c'est que, très souvent, le sentiment collectif que le crime froisse est également froissé par la peine. [...] Nous avons plus pitié de la victime, mais nous avons aussi plus pitié du coupable¹²².

Un autre énoncé contesté par Durkheim est celui qui permet à Tarde de présenter son point de vue sur le crime et le génie comme le même, ce à quoi il réplique n'avoir « dit nulle part que le crime et le génie n'étaient que deux aspects différents d'un même état mental¹²³. »

¹¹⁸ É. Durkheim, 1895b, op.cit., p. 174. Cet extrait figure à la p. 82 dans la pagination originale de l'article de 1894 paru dans la *Revue philosophique* et à la p.66 des *RMS* (publié sans modifications psr les PUF depuis 1937).

¹¹⁹ G. Tarde, 1895b, loc. cit., p.152

¹²⁰ É. Durkheim, 1895b, loc. cit., p. 174.

¹²¹ Ibid.

¹²² Ibid., p. 175.

¹²³ Ibid., p. 175-176.

Durkheim précise avoir dit qu'il « était utile et même nécessaire que dans toute société, le type collectif ne se répât pas identiquement dans toutes les consciences individuelles » et il résume son opposition à toute interprétation biologisante ou individualiste de ses propos : « En tout cas, les raisons pour lesquelles j'ai dit que le crime est normal, à un certain taux, sont indépendantes des aptitudes intellectuelles que l'on prête au délinquant¹²⁴. » D'ailleurs, ce que Durkheim dit est que le crime d'hier peut être la norme de demain et que pour prouver le contraire, « il eût fallu prouver qu'on peut innover en morale sans être, presque inévitablement un criminel. Comment donc changer la morale si l'on ne s'en écarte¹²⁵ ? » Et Durkheim conclue que « De tous le temps, les grands réformateurs de la morale ont condamné la morale régnante et ont été condamnés par elle¹²⁶. » En somme, ce qui intéresse Durkheim, c'est la variation de la peine et l'évolution des délits plutôt qu'un type de crime en particulier, comme Tarde le laisse entendre. Enfin, Durkheim rejette l'affirmation de Tarde selon laquelle le « crime bas et rampant » serait le seul dont il s'occupe¹²⁷.

Durkheim profite de la seconde partie de son texte pour rappeler ses propositions et achever de remettre en cause la lecture que Tarde fait de ses textes tout en soulignant la faiblesse de ses critiques. Durkheim rappelle qu'il a dit que : 1- le crime est normal parce qu'il est « lié aux conditions fondamentales de la vie sociale » ; 2- le crime est parfois indirectement, parfois directement utile ; 3- la morale a une fonction sociale et peut donc être plus ou moins appliquée ; 4- le type normal ne correspond pas au type moyen puisqu'une société où tous les individus sont moyens serait anormale, une société normale comprenant des individus « anormaux » (mais sans excès). Les explications fournies par Durkheim lui permettent de reformuler sa thèse de façon à ce qu'elle ne prête plus flanc aux attaques de Tarde.

Tout d'abord, Durkheim commence par réaffirmer ses vues sur l'utilité et la normalité du crime :

¹²⁴ Ibid., p. 176.

¹²⁵ Ibid., p. 177.

¹²⁶ Ibid., p. 178.

¹²⁷ Ibid., p. 176.

1° J'ai dit d'abord que, *utile ou non*, le crime, en tous cas, est normal parce qu'il est lié aux conditions fondamentales de toute vie sociale; il en est ainsi parce qu'il ne peut y avoir de société où tous les individus ne divergent plus ou moins du type collectif et que parmi ces divergences, il y en a non moins nécessairement qui présentent un caractère criminel¹²⁸.

Durkheim s'explique ensuite sur la normalité et l'utilité du couple crime/peine :

On demandera comment il [le crime] peut être normal, s'il nuit par quelque côté? Mais je me suis justement attaché à établir que c'était une erreur de croire qu'un fait normal est tout utilité; il n'est rien qui ne soit mauvais par quelques endroits. De plus, il faut se rappeler que le mal social causé par le crime est compensé par la peine et que, [...] ce qui est normal, c'est le couple inséparable du crime et de la peine¹²⁹.

De passage, Durkheim est amené à préciser l'importance qu'il accorde à l'histoire dans la démarche sociologique :

Enfin, dans cette discussion, il eût fallu ne pas tenir les yeux exclusivement fixés sur les formes présentes de la criminalité, car les sentiments qu'elle nous inspirent à tous ne nous permettent guère d'en parler objectivement. [...] Regardons le passé et la normalité du crime n'a plus rien de paradoxal [...]¹³⁰.

Durkheim revient ensuite au lien entre crime et progrès en abordant la distinction entre effets directs et effets indirects :

2° J'ai dit ensuite que l'existence d'une criminalité avait une utilité *généralement indirecte, et quelquefois directe*; indirecte, parce que le crime ne pourrait cesser d'être que si la conscience collective s'imposait aux consciences individuelles avec une autorité tellement inéluctable que toute transformation morale serait rendue impossible; directe en ce que parfois *mais parfois seulement* le criminel a été un précurseur de la morale à venir¹³¹.

Pour Durkheim, la morale est une fonction sociale et, à ce titre, un excès de morale n'est pas plus souhaitable qu'un excès de criminalité : « la morale est une fonction sociale; elle doit donc, comme toute fonction, n'avoir qu'un degré de vitalité limité¹³². »

Avant de conclure, Durkheim rappelle le lien de tout ce débat avec ses *Règles*, et principalement avec sa distinction du normal du pathologique et il revient sur les deux principales objections formulées par Tarde :

¹²⁸ Ibid.

¹²⁹ Ibid., p. 177.

¹³⁰ Ibid., p. 178.

¹³¹ Ibid., p. 177.

¹³² Ibid., p. 178.

Enfin, si j'ai dit du crime qu'il était normal, c'était par application d'une règle générale que j'ai essayé d'établir pour distinguer le normal de l'anormal [...]. M. Tarde ne touche à la question que très brièvement. Il me fait deux objections¹³³.

Durkheim résume ces objections et les critique. La première objection de Tarde, l'idée que l'association du normal et du moyen mène à la conclusion de la normalité de la maladie, est vite rejetée par Durkheim :

1° Le type normal, dit-il, ne peut se confondre avec le type moyen; car, comme tout le monde est plus ou moins malade, la maladie serait normale. Je réponds : si tout le monde est malade, chacun a sa maladie différente; ces caractères individuels s'effacent donc mutuellement au sein du type générique qui n'en porte pas trace¹³⁴.

La deuxième objection de Tarde est plus longuement examinée par Durkheim, qui considère qu'elle résulte d'une « étrange confusion » de son « ingénieux contradicteur » :

2° En second lieu, objecte M. Tarde, un peuple, où il n'y aurait que des hommes moyens au point de vue physique, intellectuel, moral, serait à un niveau tellement inférieur qu'il ne pourrait se maintenir; comment admettre qu'il serait sain¹³⁵ ?

Durkheim rectifie cette interprétation de ses propos en clarifiant la question de la normalité et de l'anormalité :

Dans la théorie que j'ai formulée, un peuple qui ne comprendrait que des individus moyens serait essentiellement anormal. Car il n'y a pas de société qui ne comprenne des multitudes d'anomalies individuelles et un fait aussi universel n'est pas sans raison d'être. *Il est donc socialement normal qu'il y ait dans toute société des individus psychologiquement anormaux; et la normalité du crime n'est qu'un cas particulier de cette proposition générale*¹³⁶.

Durkheim conclut son texte sur la cause plus fondamentale du désaccord entre Tarde et lui à savoir le rôle que l'un et l'autre assignent à la science :

¹³³ Ibid., p. 179.

¹³⁴ Ibid.

¹³⁵ Ibid.

¹³⁶ Ibid. À la page suivante, Durkheim conclut : « l'état normal des sociétés implique la maladie des individus; un certain taux de mortalité, comme un certain taux de criminalité, est indispensable à la santé collective. » Ibid., p. 180.

Au surplus, comme M. Tarde le dit en terminant, l'origine de notre différend est ailleurs. Il vient avant tout de ce que je crois à la science et de ce que M. Tarde n'y croit pas. Car ce n'est pas y croire que de la réduire à n'être qu'un amusement intellectuel, bon tout au plus à nous renseigner sur ce qui est possible et impossible, mais incapable de servir à la réglementation positive de la conduite. Si elle n'a pas d'autre utilité pratique, elle ne vaut pas la peine qu'elle coûte¹³⁷.

Même si la réplique de Durkheim est plutôt musclée, Besnard fait remarquer qu'elle n'est pas aussi agressive qu'elle aurait pu l'être si Durkheim n'avait pas eu besoin de Tarde pour accéder aux statistiques sur le suicide pour compléter son ouvrage.

1.3.4. Autour du Suicide

1.3.4.1. Durkheim, 1897, *Le Suicide*

Les commentateurs s'entendent pour dire que Durkheim ne se satisfait pas de sa réplique à l'attaque de Tarde et profite de son *Suicide* pour répliquer une seconde fois. Borlandi va même jusqu'à affirmer qu'une partie du livre « est construit de façon à contrer le texte de Tarde d'octobre 1894. [I.e. : Tarde 1895c]¹³⁸ ». Besnard, comme Tarde, va plus loin et soutient pour sa part que *Le suicide* en entier est un ouvrage anti-Tarde. Cette attaque en règle de Durkheim contre Tarde aurait, selon Borlandi, été pensée avant que le travail sur les statistiques du suicide soit complété par Mauss en 1896 : l'ouvrage aurait été « un livre arrêté depuis longtemps, dans ses grandes lignes et sur une base statistique suffisante, dans quelque travail préparatoire (et bien sûr, dans la tête) de son auteur¹³⁹. »

Puisque, pour Durkheim, la thèse de Tarde « veut que tout dans la vie sociale est imitation », cette thèse implique que l'imitation est un « facteur explicatif du suicide¹⁴⁰. » C'est donc une fois de plus à la théorie de l'imitation que Durkheim s'en prend. Après avoir critiqué la carac-

¹³⁷ Ibid. Et Durkheim termine son texte par ces mots : « Sans doute, la science ainsi entendue ne pourra plus tromper l'attente des hommes; mais c'est que les hommes n'en attendront plus grand-chose. Elle ne sera plus exposée à être accusée de banqueroute; mais c'est qu'on l'aura déclarée mineure et incapable à perpétuité. Je ne vois pas ce qu'elle y gagne et ce qu'on y gagne. Car ce qu'on met ainsi au-dessus de la raison, c'est la sensation, l'instinct, la passion, toutes les parties basses et obscures de nous-mêmes. [...] Mais quand on n'y voit autre chose qu'un pis-aller qui doit peu à peu laisser sa place à la science, quand on leur accorde une prééminence quelconque, alors même qu'on ne se réfère pas franchement à une foi révélée, on est théoriquement un mystique plus ou moins conséquent. Or, le mysticisme est le règne de l'anarchie dans l'ordre pratique, parce que c'est le règne de la fantaisie dans l'ordre intellectuel. »

¹³⁸ A- M. Borlandi, 1994, loc. cit., p. 9.

¹³⁹ Ibid., p. 8.

¹⁴⁰ M. Fournier, 2007, op. cit., p. 299.

tère vague de l'imitation, Durkheim contrarie la thèse de Tarde en ce qui a trait à son rôle dans la propagation des idées. La conclusion de Durkheim, résume Fournier, est qu'« on fait ce que les autres font, soit par sympathie (pour des amis par exemple), soit par respect, soit par obligation ou crainte de l'opinion¹⁴¹. »

Mais jamais, précise Durkheim, ces comportements ne se réduisent à une « reproduction », à une « répétition », ou à quelque chose qu'on ferait machinalement, par automatisme. Il ne peut donc pas, conclut-il, être question d'imitation, car, entre l'idée et l'acte, il y a intervention d'une « opération intellectuelle, explicite ou implicite » : ce sont des « conduites raisonnables et délibérées », des actes qui sont la conséquence d'« opérations logiques, de jugements et de raisonnements, implicites ou formels. En d'autres mots, nous avons quelques bonnes raisons de nous comporter de telle ou telle manière¹⁴². »

En somme « Durkheim ne nie pas que le suicide puisse se communiquer de façon contagieuse [...]. Mais tout n'est pas contagion¹⁴³. » D'ailleurs Durkheim estime que son « expérience » menée à l'aide des cartes des suicides par arrondissements et régions invalide de la thèse de Tarde puisque « la "configuration" [que Durkheim] observe à la lecture de toutes les cartes ne permet [...] pas de déceler l'influence de l'imitation¹⁴⁴ ». Mais au-delà de cette réfutation « empirique », Durkheim présente aussi une argumentation réaliste, insistant sur le caractère *sui generis* des faits sociaux qui contredit l'origine individuelle postulée par la théorie de l'imitation¹⁴⁵.

Fournier résume clairement la position défendue par Durkheim :

¹⁴¹ Ibid., p. 300.

¹⁴² Ibid.

¹⁴³ Ibid.

¹⁴⁴ Ibid., p. 301. Ph. Besnard, dans « Durkheim critique de Tarde : des Règles au Suicide » (in M. Borlandi et L. Mucchielli, éd., *La sociologie et sa méthode : les règles un siècle après*. Paris, L'Harmattan, p. 221-243) décortique cette « réfutation empirique » que Durkheim conduit à l'aide de ses tableaux et cartes du suicide et explique que cette réfutation supposée concerner principalement l'imitation considérée comme contagion (imitation 3) est problématique puisque Durkheim se réfère à l'influence morale des grandes villes (imitation 2) et ne parvient qu'à réfuter la contagion par extension en laissant en suspens la question de la contagion par migration. Des trois types d'imitation identifiés par Besnard, Durkheim choisit de privilégier celui correspondant à la contagion pure.

¹⁴⁵ Au pages 347-348 du *Suicide* : « Les tendances collectives ont une existence qui leur est propre [...] ». É. Durkheim, 1897a, *Le suicide*, Paris, Alcan, (1993, réimp. depuis 1930 sans modifications, PUF) p.348.

Une conclusion s'impose : les vertus que l'on attribue à l'imitation sont « imaginaires ». Face à l'hypothèse selon laquelle le fait social ne serait qu'« un fait individuel qui s'est généralisé », Durkheim a de « graves objections ». La seule action de l'imitation ne peut, selon lui, « atteindre et modifier l'âme de la société » : « les états collectifs, grâce à l'adhésion unanime et généralement séculaire dont ils sont l'objet, sont beaucoup trop résistants pour qu'une innovation privée puisse en venir à bout. » Durkheim est d'autant plus critique à l'égard de cette hypothèse qu'« elle n'a jamais reçu même un commencement de démonstration expérimentale ». L'argumentation n'est composée que d'aphorismes et de considérations vaguement métaphysiques. Si on veut faire de la sociologie une science, rien ne sert, conclut-il, de dogmatiser, il faut se « plier » aux obligations régulières de la preuve¹⁴⁶.

Nous passons rapidement sur le contenu du *Suicide* tant cet ouvrage a été commenté. Le seul ajout pertinent au débat pour notre propos résulte de la publication, en 2000, du « Contre Durkheim et son *Suicide* » de Tarde : la presque totalité des critiques à l'endroit de Durkheim s'y trouve. Ce texte est la réponse annoncée de Tarde, déjà «largement avancée dès 1897». Mais il était resté inédit jusqu'à tout récemment¹⁴⁷.

1.3.4.2. Tarde 1898 « Contre Durkheim à propos de son Suicide »

La virulence de l'attaque de Durkheim à l'endroit de Tarde, selon la logique du débat déjà engagé, aurait dû déclencher la colère de celui-ci et mener à une réplique cinglante de sa part. Mais comme moult commentateurs l'ont remarqué, le *Suicide* ne provoqua pas de réplique détaillée de la part de Tarde - sauf un ajout à « Criminalité et santé sociale » (Tarde, 1895b), en 1898, lors de sa re-publication. Pourtant, nous savons que Tarde a vite rédigé une réponse au *Suicide*, réponse qu'il n'a jamais publiée. Besnard et Borlandi ont formulé des hypothèses d'explication de cette non-publication : malaise avec le travail statistique, malaise avec le thème du suicide peu traité par lui ou encore, souhait de laisser retomber la poussière en vue de sa candidature à la chaire de philosophie sociale créée au collège des France. Enfin, les auteurs proposent aussi comme explication plausible l'insatisfaction de Tarde face à sa réponse¹⁴⁸.

¹⁴⁶ Fournier, op. cit., 2007, p. 301.

¹⁴⁷ Ph. Besnard et M. Borlandi, 2000, «Présentation de «Contre Durkheim à propos de son *Suicide*» de G. Tarde », in M. Borlandi et M. Cherkaoui, éd., *Le suicide, un siècle après Durkheim* p. 219-255, Paris, PUF, 2000 . p. 3. Les pages indiquées réfèrent à la version électronique du texte disponible sur les site *Les classiques des sciences sociales*.

¹⁴⁸ Ph. Besnard et M. Borlandi, 2000, loc. cit., p. 3-4.

Quoiqu'il en soit des raisons de la non publication du texte, il est intéressant de constater l'étendue des thèmes abordés par Tarde : il critique chez Durkheim la présentation de la diffusion par contagion, son explication du suicide militaire et de l'effet des crises politiques sur le suicide en plus de reprendre ses objections plus générales à l'endroit de la théorie de Durkheim¹⁴⁹. Tarde produit la même critique que d'habitude de façon plus détaillée : il identifie des contradictions au sein de la thèse durkheimienne, critique son ontologisme et son élévation de la société « au rang d'une personne divine¹⁵⁰ ». Pour Tarde, l'imitation est la seule explication valide des phénomènes sociaux et Durkheim se fourvoie en avançant que l'intégration est autre chose que l'imitation.

Fournier note que, dans ce texte, Tarde passe rapidement « de l'éloge à l'ironie » et sombre souvent dans « les attaques personnelles [et le] pédantisme¹⁵¹ ». Nous ne pouvons qu'abonder dans ce sens. Les extraits déjà cités donnent une idée du ton acrimonieux de Tarde et de l'effet déformant que son discours inflige à la théorie de Durkheim.

Avant de passer en revue les objections habituelles aux thèses de Durkheim, voyons les deux ratés et les quelques nouveautés de ce texte avec Besnard et Borlandi, qui attirent notre attention sur la tentative de Tarde de réponse aux critiques formulées par Durkheim au chapitre IV du livre I. Ce chapitre consacré à l'imitation, disent-ils « paraît inabouti au lecteur d'aujourd'hui¹⁵². » Dans leur présentation, Besnard et Borlandi identifient deux « critiques manquées », deux éléments sur lesquels Tarde aurait pu s'appuyer pour contrer la critique durkheimienne. La première concerne la carte utilisée par Durkheim pour infirmer la thèse de la diffusion par contagion. Cette carte, disent-ils, ne remplit pas sa fonction, mais Tarde ne s'en rend pas compte car son raisonnement « est imprégné de métaphores physiques » qui l'empêchent d'arriver à une distinction claire « entre diffusion par extension et diffusion par

¹⁴⁹ « Il lui reproche d'abord de mettre l'individu « sous le joug de la société », et de faire de cette société une chose « extérieure et supérieure », voire une « personne divine ». [...] Ensuite, Tarde remet en question la fameuse distinction normal/pathologique. Il voit dans le suicide, comme d'ailleurs dans le crime, quelque chose de morbide. » M. Fournier, 2007, op. cit., p. 525.

¹⁵⁰ Ph. Besnard et M. Borlandi, 2000, loc. cit., p. 4.

¹⁵¹ M. Fournier, 2007, op. cit., p. 325.

¹⁵² Ph. Besnard et M. Borlandi, 2000, op. cit., p. 4.

migration », distinction qui aurait pourtant permis à Tarde de réfuter la critique de Durkheim¹⁵³ !

La seconde critique « manquée » de Tarde identifiée par les auteurs concerne le retour de l'autorité morale dans l'argumentation de Durkheim. Tarde souligne que le « foyer d'une contagion n'est pas nécessairement une capitale ou un "centre urbain bien visible"¹⁵⁴ ». »

D. ne semble concevoir l'*imitativité* du suicide que comme impliquant un *rayonnement imitatif* à partir d'un centre urbain bien visible, bien exposé aux regards. Mais en réalité, *chaque suicide* qui se commet, n'importe où, est apte à devenir le modèle d'un autre ou de plusieurs autres, et lui-même est né de l'exemple d'un autre suicide le plus souvent voisin de lui dans le temps et dans l'espace¹⁵⁵.

Besnard et Borlandi reconnaissent la justesse de la critique de Tarde mais estiment qu'il « aurait pu aller plus loin ». Selon eux, Tarde ne fait que réaffirmer sa thèse de l'imitation en arguant le « rayonnement » de « l'influence des suicides individuels » :

il aurait pu faire remarquer que Durkheim réintroduisait l'idée d'autorité morale des grandes villes dans son « expérience » destinées à réfuter un modèle de contagion pure qu'il s'était évertué pourtant à distinguer de l'imitation par conformisme impliquant, elle, cette notion d'autorité morale¹⁵⁶.

Loin de désapprouver en bloc les thèses durkheimiennes, Tarde s'accorde avec son adversaire sur deux éléments importants ; la source sociale de l'individualisme et l'importance de la densité sociale dans l'explication du suicide :

Durkheim a raison de dire (p. 411) que « notre égoïsme lui-même est, en grande partie, un produit de la société. » Il veut dire par là que l'importance attachée par nous à nos plaisirs et à nos peines, à nos vœux, à nos actes, à notre personne, est dans une large mesure, le simple écho de la valeur attribuée par l'opinion à la personne humaine en général¹⁵⁷.

La surexcitation des désirs et des espérances, toutes choses égales d'ailleurs, se proportionne à la *densité* du groupe social, à sa *densité morale* surtout, i.e. à la multiplicité des rapports psychologiques de ses membres dans un espace et un temps donnés¹⁵⁸.

¹⁵³ Ibid., p. 4.

¹⁵⁴ Ibid., p. 4.

¹⁵⁵ G. Tarde, 2000 (1898), « Contre Durkheim à propos de son *Suicide* », in M. Borlandi et M. Cherkaoui, éd., *Le suicide un siècle après Durkheim*, Paris, PUF, p. 11. Les pages indiquées réfèrent à la version électronique du texte disponible sur le site *Les classiques des sciences sociales*.

¹⁵⁶ Ph. Besnard et M. Borlandi, 2000, loc. cit., p. 4.

¹⁵⁷ G. Tarde, 2000, loc. cit., p. 27.

¹⁵⁸ Ibid., p. 29.

La question des corporations est également abordée par Tarde. Sa position, remarque Fournier, est mitigée :

Tarde reconnaît l'importance des groupes professionnels, mais il ne voit pas dans la « décentralisation professionnelle » une solution suffisante, surtout s'il n'y a pas simultanément une réorganisation de la famille dont il se fait le défenseur [...]¹⁵⁹.

En effet, pour Tarde, les corporations ne suffisent pas, « Durkheim ne voit pas que la famille est restée la base de tout, [...]¹⁶⁰» Pour lui, la secte religieuse remplacerait mieux la famille que la corporation de Durkheim :

Si la famille est détruite, ce n'est pas la corporation qui pourra jamais la remplacer moralement, ce sera la *secte* religieuse, étroite, bien intime, où se pratique l'assistance mutuelle, sous la loi de la foi à un même credo¹⁶¹.

Enfin, dernière nouveauté de ce texte, Tarde formule une critique à l'endroit des explications durkheimiennes sur le suicide militaire. Mais comme le relèvent Besnard et Borlandi, cette critique tourne court et reste nébuleuse :

Il rejette l'idée de deux types opposés de suicide (égoïste et altruiste), sans qu'on s'aperçoive bien comment ce rejet s'articule avec une autre critique : Durkheim n'a pas vu « l'essentiel », à savoir que le suicide militaire varie moins que le suicide civil d'une nation à l'autre¹⁶².

Pour le reste, Tarde ne fait que répéter ses critiques antérieures en les appliquant au cas particulier du suicide¹⁶³. C'est ainsi qu'il aborde de nouveau la question de la distinction entre pathologie et normalité et souligne que la conception durkheimienne est à la source de sa mécompréhension du phénomène du suicide et, par conséquent, de sa non adhésion à ses propres thèses.

Ces faits, que Durkheim croit m'opposer comme des objections irréfutables, sont très faciles à expliquer d'après moi, mais contredisent formellement le caractère de *normalité* qu'il attribue à ce triste phénomène¹⁶⁴.

¹⁵⁹ M. Fournier, 2007, op. cit., p. 525-526.

¹⁶⁰ G. Tarde, 2000, loc. cit., p. 27.

¹⁶¹ Ibid., p. 27.

¹⁶² P. Besnard et M. Borlandi, «Présentation» de «Contre Durkheim à propos de son *Suicide*» op. cit., p. 5.

¹⁶³ Une autre critique réitérée au passage par Tarde est son opposition à la conception du progrès de Durkheim et au peu de cas qu'il fait du « rôle des grands hommes dans l'histoire » : « [...] Durkheim, [...], enfermant l'évolution humaine dans ses formules et réduisant les plus grands exploits des plus grands acteurs du monde à des accidents sans nulle importance, supprime du même coup l'intérêt et toute l'importance de l'histoire.» G. Tarde, 2000, loc. cit., p. 24.

¹⁶⁴ Ibid., p. 10.

Pour Tarde, il est clair que la normalité et la répréhensibilité du suicide sont irréconciliables, contrairement à ce que Durkheim affirme. Face à tant d'ingénuité de la part de Durkheim, Tarde ironise :

Quoique *imposé obligatoirement* par la société, *quoique normal*, quoique faisant partie de la santé sociale, le suicide est condamnable, flétrissable – de même que le crime est punissable dans les mêmes conditions¹⁶⁵ !

La défense de sa théorie de l'imitation occupe particulièrement Tarde car il a été ouvertement pris à parti par Durkheim, lequel a voulu faire de son étude du suicide une « expérience décisive » permettant d'invalidier la thèse de Tarde¹⁶⁶. Il s'empresse donc de contredire Durkheim :

Si important que soit le rôle de l'imitation dans le phénomène du suicide (et l'auteur même ne peut le nier il convient que des suicides *très nombreux* s'expliquent par là, malgré la définition manifestement étriquée, beaucoup trop étroite qu'il en donne, (p. 115 et 121), l'imitation joue un rôle infiniment plus grand dans la formation et la propagation des langues, des religions, des arts... [...] Je ne puis donc accepter, en aucun cas, comme « décisive » *l'expérience* qu'il prétend instituer ainsi¹⁶⁷.

Revenant sur la définition «exiguë» de l'imitation par Durkheim¹⁶⁸, Tarde dévoile du même coup le caractère principiel et matriciel de l'imitation dans sa théorie. C'est l'imitation qui « produit » le social, le fait social fondamental, originel, réside dans l'imitation : «Précisément parce qu'elle est l'agent socialisant, il est nécessaire qu'elle préexiste à la société qu'elle *prépare*¹⁶⁹. » Or, c'est sur cette question du « fait social caractéristique » que le désaccord entre Tarde et Durkheim est le plus vif :

pour M. Durkheim, pour que l'imitation fut le fait social essentiel, il faudrait qu'elle n'eût lieu qu'entre des êtres *déjà associés*. Mais, s'ils étaient associés *avant elle*, elle ne serait donc pas le fait social caractéristique. Elle ne serait *pas l'agent, la cause socialisante*, si elle ne préexistait à son effet¹⁷⁰.

Et Tarde poursuit, après avoir cité le même passage du *Suicide*, en affirmant que pour Durkheim, « le lien social se reconnaît à ce fait qu'il y a entre les hommes une *communauté intel-*

¹⁶⁵ Ibid., p. 24.

¹⁶⁶ É. Durkheim, 1897a, op.cit., p.120.

¹⁶⁷ G. Tarde, 2000, loc. cit., p. 10.

¹⁶⁸ É. Durkheim, 1897a, op.cit., p.107.

¹⁶⁹ G. Tarde, 2000, loc. cit., p. 8.

¹⁷⁰ Ibid., p. 8. Note 2.

lectuelle ou morale, ou du moins à ce qu'ils parlent *une même langue*¹⁷¹... » Or pour Tarde, cette communauté des hommes, morale, intellectuelle ou linguistique, est le fruit de l'imitation qui est « une communication *interpsychique*¹⁷². »

Tarde s'oppose ainsi fondamentalement aux « concepts » sociologiques durkheimiens et il souhaite montrer la prépondérance des déterminations psychologiques individuelles de l'imitation. Selon lui la terminologie durkheimienne n'est que poudre aux yeux :

Le fait social, le *milieu* social, l'état *collectif* etc. autant de divinités nébuleuses qui tirent Durkheim d'affaire quand il s'est embarrassé. Il ne veut pas que je les résolve en faits individuels contagieux et il a raison, car le mystère dissipé, le prestige tombé, et toute cette fantasmagorie de mots cesse d'impressionner le lecteur¹⁷³.

Tarde s'applique à démontrer que c'est l'antipsychologisme durkheimien, incarné par sa théorie de la contrainte, qui oriente celui-ci dans sa critique de l'imitation.

Mais pour Durkheim (qui ne veut pas reconnaître l'origine imitative et sympathique du conformisme social), si l'unanimité à cette vertu [de préserver du suicide], c'est parce que, grâce à elle, «*la société*», cette entité mythologique [...] «tient les individus sous sa dépendance, *considère* qu'ils sont à son service» (p. 223) et les contraint de rester à leur poste. Il fallait bien que sa théorie de la *contrainte* apparût enfin! C'était là la conclusion à laquelle il s'agissait de parvenir¹⁷⁴.

Pour Tarde, non seulement cette contrainte est plus qu'évanescence mais « le malheur est que le désir, le besoin d'échapper à cette *contrainte* sociale, quand elle se fait sentir vraiment [...] – est ce qui pousse les gens au suicide¹⁷⁵... » Bien loin de rendre le bonheur aux individus, l'objectivation des structures contraignantes de la société leur serait funeste. Mais heureusement, toujours selon Tarde, la théorie de Durkheim n'est pas si systématique qu'elle le paraît et les déterminations individuelles et psychologiques y occupent finalement une très grande place. La psychologie tant décriée fait un retour subreptice au sein même des concepts clé de l'analyse durkheimienne : « Il me semble qu'il a fait de la *psychologie sans* le vouloir et sans le savoir¹⁷⁶. »

¹⁷¹ Ibid., p. 8.

¹⁷² Ibid., p. 9.

¹⁷³ Ibid., p. 12.

¹⁷⁴ Ibid., p. 16.

¹⁷⁵ Ibid.

¹⁷⁶ Ibid., p. 24.

Tarde s'explique en abordant l'intégration dont l'absence, selon la théorie durkheimienne, mène au suicide. Pour Tarde l'intégration correspond à l'imitation, l'«intégration dont [Durkheim] parle implique un « resserrement moral » et non pas seulement matériel¹⁷⁷. » Or, poursuit-il, « qu'est-ce que cette *vie commune*, qu'est-ce que cette *concentration vers un même but*, si ce n'est l'effet d'une imitation [...], d'un entraînement mutuel¹⁷⁸ ? »

Tarde résume la pensée de Durkheim sur le courant suicidogène et l'assimile à sa propre théorie de l'imitation Il en vient même à dire que Durkheim aurait été son « élève sans le savoir » :

S'il veut simplement dire que pour chaque individu, pris à part, le *penchant* qu'il éprouve au suicide provient *des penchants propres à l'ensemble des autres individus* qui veulent se tuer, c'est une adhésion donnée à la théorie de l'imitation. Or il paraît que ce dernier sens est le vrai. Donc, il est mon élève sans le savoir. [...] il parle de *courants sociaux*, qui poussent les individus, sans s'apercevoir du témoignage qu'il rend par là à mon idée qu'il combat¹⁷⁹...

Au delà de la normalité ou de l'anormalité du phénomène, Tarde considère, comme Durkheim, que le suicide est un fait social. La principale divergence entre les deux auteurs réside dans l'origine qu'ils attribuent aux faits sociaux en général : là où Durkheim présente la société agissante, Tarde ne voit qu'actions individuelles imitatives¹⁸⁰.

Du point de vue politique, cette opposition entre individu et société a, à l'époque, une signification capitale sur laquelle nous reviendrons. Pour le moment, contentons-nous de dire que, comme Fournier le relève, Tarde

reproche à Durkheim sa position socialiste, puisque la lutte contre l'anomie ne peut conduire qu'à « l'organisation du travail poussée au bout », voire l'« enrégimentation civile ». « D. ne nous laisse le choix qu'entre la tyrannie de la règle, qui mutile notre nature, qui blesse notre liberté, et le suicide qui supprime notre existence¹⁸¹. »

¹⁷⁷ Ibid., p. 15.

¹⁷⁸ Ibid., p. 16.

¹⁷⁹ Ibid., p. 23.

¹⁸⁰ «Le suicide est donc un fait normal. Soit, nous y reviendrons. Mais on peut se demander jusqu'à quel point il est un fait social puisqu'il est la sortie brusque et volontaire de la société. À mes yeux, il est social néanmoins, parce que celui qui sort ainsi est mû en majeure partie, non par les influences du climat, de race, de pathologie individuelle (et sur ce point je suis bien d'accord avec mon adversaire) mais par des pressions ou des idées germées dans des rapports sociaux – tous *imitatifs*, si on les examine séparément – avec ses semblables.» Ibid., p. 7.

¹⁸¹ G. Tarde, 2000, loc. cit., p. 21, cité in Fournier, 2007, op. cit., p. 326.

Nous constatons au terme de cette présentation que Tarde avait développé une riposte très élaborée aux critiques de Durkheim qui consistait en deux éléments : l'exagération des conséquences de son réalisme et la présentation d'incohérence durkheimiennes prouvant son recours à des thèses tardiennes (nominalistes). Mais la question se pose alors de savoir pourquoi Tarde n'a pas terminé et publié ce texte.

1.3.5. La pause

L'énigme persiste autour des raisons de la relative pause dans les hostilités qui résultait des réticences de Tarde à publier sa critique du *Suicide*. Un échange épistolaire entre les deux hommes révèle que Tarde pensait répondre à Durkheim alors que ce dernier ne souhaitait pas poursuivre la polémique et une pause s'en suivit. La seule réplique au *Suicide* publiée du vivant de Tarde est l'ajout apporté en 1898 à l'occasion de la réédition de Tarde 1895b, ajout dans lequel celui-ci met l'accent sur l'usage de la statistique par Durkheim comme icône de scientificité et d'objectivité¹⁸². Ce texte montre que la pause est avant tout quantitative. Même prudent et flatteur, Tarde ne peut s'empêcher de critiquer Durkheim :

Il n'est pas jusqu'à la plus objective des connaissances scientifiques, la statistique, qui ne se prête aux interprétations les plus subjectives, comme le livre récent - et d'ailleurs intéressant et si consciencieusement fouillé - de M. D[urkheim] sur le suicide en est la preuve abondante¹⁸³.

Tarde modère-t-il volontairement le débat en vue de son élection prochaine au Collège de France comme le suggèrent Besnard et Borlandi? Il est évident que les visées institutionnelles des deux hommes et leur place respective dans la communauté intellectuelle les plaçaient en compétition. Dans le cas du poste au Collège de France, Durkheim ne s'était pas présenté au concours et il souhaitait que Tarde gagne pour qu'il soit « casé », ce qui constituait, selon Durkheim un pré-requis à sa venue à Paris. Bergson fut aussi candidat mais c'est Tarde qui obtint la chaire. Il donna finalement sa leçon inaugurale le 8 mars 1900. Dans cette leçon où il réaffirme le gros de ses positions, Fournier le souligne, Tarde s'en prend une fois de plus à Durkheim :

¹⁸² A- M. Borlandi, de 1895 à 1897, « Informations sur la rédaction du *Suicide* et sur l'état des conflits entre Durkheim et Tarde. », op. cit., p. 10.

¹⁸³ G. Tarde, 1898, *Études de psychologie sociale*, Paris, Giard et Brière, p. 161.

[Tarde] refuse l'objectivisme en sciences sociales, ie l'importation de méthodes imposées aux sciences naturelles et la volonté de « regarder du dehors son objet ». Il est clair que, sans nommer Durkheim, Tarde attaque ici son collègue : « La sociologie est, affirme-t-il, plongée dans la vie sociale, elle la voit du dedans, elle est un de ses agents. » Et loin d'être un désavantage, c'est, selon lui, « un privilège que beaucoup de sociologues méconnaissent¹⁸⁴. »

La trêve, si seulement elle eut lieu, fut bien vite brisée.

1.3.6. La reprise des hostilités

Tarde reprend donc ses attaques dès sa leçon d'ouverture. Durkheim ne chôme pas non plus. L'année même de l'élection de Tarde, dans « La sociologie en France au XIXe siècle¹⁸⁵ », Fournier l'a noté, il ne manque pas l'occasion de résumer tout le mal qu'il pense de Tarde¹⁸⁶.

De son côté, une fois son élection assurée, Tarde reprend lui aussi la polémique. Fournier résume bien la position de Tarde qui, en 1901, dans *L'opinion de la foule* :

écarte du revers de la main le « sens chimérique » qu'on donne souvent à la psychologie sociale et qui consiste à concevoir un esprit collectif, une conscience sociale, un nous qui existerait en dehors ou au-dessus des esprits individuels. Cette « conception mystérieuse » qu'il pourfend, c'est celle de Durkheim¹⁸⁷.

L'année suivante, Tarde est plus explicite dans ses critiques tout en laissant entendre que Durkheim adopte des positions qui s'approchent de plus en plus des siennes, ce qui provoque une nouvelle réplique de Durkheim. « Dans "La réalité sociale", Tarde affirme que Durkheim s'est "beaucoup rapproché de la conception psychologique des faits sociaux"¹⁸⁸. » La réaction est immédiate. Durkheim écrit une lettre à T. Ribot, directeur de la revue pour se défendre¹⁸⁹. Il rappelle sa position : « 1) il y a une démarcation nette entre la psychologie individuelle et la sociologie, 2) la vie sociale est un système de représentations, d'états mentaux *sui generis*. » Et il ajoute : « (...) J'ai répété nombre de fois que mettre la sociologie en dehors de la

¹⁸⁴ M. Fournier, 2007, op. cit., p. 424.

¹⁸⁵ É. Durkheim, 1900b, « La sociologie en France au XIXe siècle », *Revue Bleue*, 13, (20), 609-613 ; (21), 647-652. Repr. in É. Durkheim, 1970, *La science sociale et l'action*, Paris, PUF, p.111-136.

¹⁸⁶ « Ce que fait Tarde ce n'est pas, selon Durkheim, de la science mais « une forme très particulière de spéculation » où l'imagination a un rôle prépondérant, mais où on ne retrouve ni preuve ni contrôle des faits. Croyance en la contingence des choses, place à l'accident, valorisation du génie et des inventions individuelles : telles sont les grandes lignes de la spéculation tardienne. », M. Fournier, 2007, op. cit., p. 467.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 424.

¹⁸⁸ *Ibid.*

¹⁸⁹ É. Durkheim, 1901d, « Lettre au directeur de la *Revue Philosophique* », *Revue Philosophique*, 52, p.704. Repr. in É. Durkheim, 1975, 1, op.cit., p. 52-53.

psychologie individuelle, c'était simplement dire qu'elle constituait une psychologie spéciale, ayant un objet propre et une méthode distincte¹⁹⁰. »

1.3.7. La conférence

S'il n'a pas publié sa réponse au *Suicide*, Tarde a toutefois eu l'occasion de transmettre à Durkheim de vive voix des considérations pour le moins similaires à celles contenues dans ce texte lors « d'une conférence faite au début de l'année scolaire 1903-1904 à l'École des hautes-études sociales de Paris¹⁹¹. » Cette conférence publique, publiée sous le titre de « Sociologie et sciences sociales » dans la *Revue Internationale de Sociologie* en 1904, fut la dernière rencontre publique des deux hommes et elle synthétise bien les divergences qu'ils entretenaient.

La nouveauté qui ressort de l'exposé présenté par Durkheim à cette occasion tient à la manière détournée qu'il adopte pour critiquer son adversaire. Plutôt que de critiquer directement la thèse de l'imitation, il s'en prend à Comte et à l'idée que la sociologie soit apte à identifier un fait social élémentaire, pouvant expliquer l'ensemble des faits sociaux. Ainsi, Durkheim critique le présupposé comtiste de l'unité du problème sociologique qui mène à affirmer que « les faits sociaux sont solidaires et [qu']on ne peut les étudier isolément qu'en altérant gravement leur nature¹⁹². » : « Mais pourquoi la sociologie consisterait-elle en un seul problème¹⁹³ ? » Durkheim présente rapidement les arguments qui justifient selon lui, la nécessité d'adopter une conception de la sociologie qui soit en adéquation avec la complexité de son objet:

La réalité sociale est essentiellement complexe, non pas inintelligible, mais seulement réfractaire aux formes simples. La sociologie n'est pas une science unitaire, et tout en respectant la solidarité et l'interdépendance des faits sociaux, elle doit étudier chaque catégorie séparément¹⁹⁴. (nous soulignons)

Cette justification effectuée, Durkheim attaque moins subtilement Tarde en expliquant que « la conception qui ramène la sociologie à un seul et unique problème est encore la plus géné-

¹⁹⁰ M. Fournier, 2007, op. cit., p. 425.

¹⁹¹ Selon la présentation du texte par Karady, in É. Durkheim, 1975, 1, op. cit., p. 160.

¹⁹² É. Durkheim, 1904b, « La sociologie et les sciences sociale [confrontation avec Tarde (1903)] », *Revue internationale de sociologie*, 12. Repr. in É. Durkheim, 1975, 1, op.cit., p. 160- 161. (p. 160).

¹⁹³ Ibid., p. 160.

¹⁹⁴ Ibid.

rale même chez les auteurs contemporains. » Chez ces auteurs, dit Durkheim : « Il s'agit toujours de découvrir la loi générale de la socialité. Tous les faits étudiés par les sciences sociales distinctes auraient un caractère commun, puisque sociaux, et la sociologie aurait pour objet d'étudier le fait social dans son abstraction¹⁹⁵. »

Cette conception abstraite du fait social, qui est celle de Tarde, pose un sérieux problème pour Durkheim qui se demande « où et comment atteindre cette abstraction? » Selon lui, la solution réside dans un éloignement de la sociologie des conceptions abstraites de la philosophie pour se rapprocher des réalités concrètes :

Les faits donnés sont concrets, complexes; [...] Comment dégager le fait élémentaire avec ses caractères abstraits, si l'on recommence pas par étudier les phénomènes concrets où il est réalisé? [...] Si donc la sociologie veut vivre elle devra renoncer au caractère philosophique qu'elle doit à son origine et se rapprocher des réalités concrètes au moyen de recherches spéciales¹⁹⁶.

En somme, Durkheim légitime une fois de plus le plan adopté par l'*Année sociologique* depuis sa création et la conception de la sociologie qui lui est liée tout en discréditant les fondements de la thèse de Tarde sans même mentionner explicitement l'imitation.

Quant à Tarde, il n'est pas dupe de l'artifice de Durkheim. Sa contribution vise une fois de plus à présenter l'imitation comme le fait social originel et sa psychologie intermentale comme la seule voie possible pour la sociologie. En effet, pour lui, l'origine psychologique des faits sociaux justifie l'usage d'une approche psychologique, plus précisément de la psychologie intermentale, pour unifier la sociologie. C'est, dit-il « à cette interpsychologie qu'il faut s'adresser pour avoir l'explication des faits sociaux¹⁹⁷ » : « La psychologie intermentale est une sociologie élémentaire, c'est-à-dire générale, et, grâce à elle, la sociologie pourra être une science centrale et non pas seulement un nom commun donné au faisceau des sciences sociales¹⁹⁸. »

Au terme de cette présentation, les divergences les plus fondamentales resurgissent et les questions du statut de la réalité sociale et des méthodes aptes à les saisir sont reformulées par

¹⁹⁵ Ibid., p. 161.

¹⁹⁶ Ibid.

¹⁹⁷ G. Tarde, 1904, « La sociologie et les sciences sociale [confrontation avec Tarde] », (1903), extrait de la *Revue internationale de sociologie*, 12. Repr. in É. Durkheim, 1975, 1, op.cit., p. 162-165. (p. 162).

¹⁹⁸ Ibid., p. 164.

Tarde en termes clairs qui sont très semblables à ceux de son texte inédit : la théorie durkheimienne se méprend en négligeant l'origine individuelle des faits sociaux alors que celle de Tarde assume cette « vérité ».

Les traces dont nous disposons de la fin de cette conférence sont le fait de la rédaction de la Revue de Worms qui a publié le débat en 1904. Ce ne sont plus les textes lus par les deux conférenciers qui nous parviennent ainsi mais plutôt le résumé des interventions à brûle pourpoint qu'ils se sont échangés. Seulement une phrase est expressément attribuée à chacun des auteurs et toutes deux méritent d'être reproduites ici, parce qu'elles sont très explicites du climat qui régnait et du fond du débat.

Durkheim commence par réagir à la présentation de Tarde en réaffirmant que la réalité sociale étant complexe, il importe de multiplier les études particulières avant de se hasarder à formuler des explications univoques. Puis il finit par une attaque en règle de la psychologie intermentale et de son insuffisance :

M. Tarde prétend que la sociologie arrivera à tels et tels résultats; mais nous ne pouvons pas dire ce qu'est le fait social élémentaire dans l'état actuel de nos connaissances. Nous ignorons trop de choses et la construction du fait social élémentaire ne peut-être dans ces conditions qu'arbitraire. Quoique vaille cette psychologie intermentale, il est inadmissible qu'elle exerce une sorte d'action directrice sur les descriptions spéciales dont elle doit être le produit¹⁹⁹.

Manifestement agacé par le raisonnement de Durkheim, Tarde se demande comment et quand il serait possible dans ce contexte de décréter que suffisamment d'études ont été réalisées et que des lois générales peuvent être formulées²⁰⁰. Mais après cette critique des « idées de Durkheim selon lesquelles il faut que les sciences soient définitivement constituées pour formuler des lois²⁰¹ », Tarde affirme que le social se résume à l'individuel et que tout le reste est ontologie, « entité métaphysique et mysticisme ». Tarde en conclut que son nominalisme

¹⁹⁹ É. Durkheim, 1904b, in 1975, I, op.cit., p. 164.

²⁰⁰ Cette réaction est surprenante dans la mesure où, comme Fournier l'explique, Tarde avait formulé plus tôt des considérations qui semblent contrarier cet empressément à figer la sociologie sur le modèle de l'imitation : « [...] mais pour ce qui est de son enseignement au secondaire, on se montre prudent, et pour deux raisons : d'abord, c'est une discipline encore trop jeune, ensuite, les programmes sont surchargés. "La chose est un peu prématurée", déclare Gabriel Tarde, qui ajoute : il est dangereux de hâter prématurément l'*ossification*, la consécration officielle et l'immobilisation d'une organisation scientifique adolescente ». M. Fournier, 2007, op. cit., p. 463.

²⁰¹ Ibid., p. 539.

s'oppose fondamentalement au « réalisme scolastique » de Durkheim et que c'est là la source de toutes leurs dissensions quant à la définition de la science et de la sociologie :

Il n'y a encore une fois dans la vie sociale que des actes d'individus à individus. M. Durkheim croit-il qu'il y ait en fait de réalité sociale autre chose que des individus et des actes ou faits individuels ? « Si vous le croyez, dit M. Tarde, je comprends votre méthode, c'est de l'ontologie pure. Entre nous, c'est le débat du nominalisme et du réalisme scolastique. Je suis nominaliste. Il ne peut y avoir qu'actions individuelles et interactions. Le reste n'est qu'entité métaphysique, que mysticisme²⁰². »

Durkheim, estimant que « M. Tarde confond deux questions différentes », reste fidèle à son habitude et « se refuse à rien dire d'un problème auquel il n'a pas touché et qui, dit-il, n'a rien à faire dans la discussion²⁰³. » Il nous semble toutefois que Durkheim résumait le même problème mais sous une forme différente dans une lettre de 1897 adressée à Bouglé : « Tarde nie la spécificité des faits sociaux, c'est-à-dire que le tout soit différent de la somme de ses parties, ou bien que la sociologie soit autre chose par rapport à la psychologie individuelle; [...]»²⁰⁴ Nous verrons dans la section consacrée aux États-Unis que Tosti a précisément adopté la position de Tarde en reformulant l'opposition du nominalisme et du réalisme dans les termes de la distinction entre composantes et composé, entre le tout et la somme de ses parties. Mais quoiqu'il en soit, cette manière d'éviter les problèmes sous prétexte qu'il ne les a pas explicitement traités, utilisée par Durkheim dès la défense de sa thèse et dans presque toutes ses réponses publiées, ne nous laisse pas d'autre choix que de nous remettre à divers passages éparpillés dans son œuvre si nous souhaitons vérifier la pertinence de la présentation du débat en ces termes. Nous étudierons, dans la conclusion de cette thèse, certains de ces passages des *FEVR* et les interprétations contemporaines qui en ont été faites pour évaluer le traitement contemporain du réalisme durkheimien. Nous pouvons toutefois déjà affirmer que l'attribution d'une vision réaliste de la société à Durkheim, bien qu'ayant le mérite d'identifier comme nominalisme l'opposition ouverte à la théorie durkheimienne, n'est aujourd'hui plus très en vogue.

Avant de conclure cette section sur Tarde et sa critique de Durkheim centrée sur l'exacerbation du réalisme de Durkheim, mentionnons que la polémique entre Tarde et Durk-

²⁰² É. Durkheim, 1904b, in 1975, I, op.cit., p. 164-165.

²⁰³ Ibid., p. 165.

²⁰⁴ A- M. Borlandi, 1994, loc. cit., p. 10.

heim s'est poursuivie malgré la mort de Tarde le 12 mai 1904. En 1906, dans le volume 9 de l'*Année sociologique*, « Durkheim rédige [...] son dernier compte rendu²⁰⁵ », compte rendu dont Fournier a fait ressortir la dureté :

[Durkheim] se montre à nouveau impitoyable : il trouve que la notion d'interpsychologie, que son collègue, à la fin de sa vie, préférerait à celle de psychologie collective, est « arbitraire et confuse ». Tarde pêche, selon lui, par simplisme, se bornant à « réunir quelques anecdotes librement commentées²⁰⁶. »

1.3.8. L'exacerbation du réalisme durkheimien par Tarde

Tout ce débat entre Tarde et Durkheim, Abel Aubin l'avait résumé dans un compte rendu de Bouglé et de Tarde dans le volume 6 de l'*Année* daté de 1903. Fournier l'a fait remarquer, il fait bien ressortir le nœud de l'argumentation. Durkheim, dit Aubin,

nie absolument ce que M. Tarde admet au contraire, que les phénomènes sociaux s'expliquent immédiatement par les faits de la conscience individuelle." C'est bien là, conclura-t-il, le "seul point vraiment capital, dans la discussion²⁰⁷." »

Cette remarque d'Aubin est tout à fait pertinente puisque, à mesure que le débat s'étend à plusieurs exemples, ce qui ressort est effectivement que la place assignée à la psychologie individuelle par les deux auteurs dans l'explication des faits sociaux est ce qui les distingue le mieux. Dans la critique de Durkheim par Tarde, l'opposition à la conception du rôle de la psychologie se manifeste de plus en plus clairement par le biais de la critique de l'ontologisme social de Durkheim. Dès la préface de *La logique sociale*, Tarde exagère la thèse durkheimienne en lui faisant dire « qu'un fait social, en tant que social, existe en dehors de toutes ses manifestations individuelles. » Et cette présentation de la théorie de Durkheim permet à Tarde de dire qu'elle n'est qu'une ontologie déguisée :

Malheureusement, en poussant ainsi à bout et objectivant la distinction ou plutôt la séparation toute subjective du phénomène collectif et des actes particuliers dont il se compose, M. Durkheim nous rejette en pleine scolastique. Sociologie ne veut pas dire ontologie²⁰⁸.

Dans cette même préface, Tarde crée de toutes pièces une citation qu'il attribue à Durkheim. Ce dernier aurait dit que « les individus écartés, il reste la société ». Cette citation, réutilisée

²⁰⁵ É. Durkheim, 1906a, « Compte rendu par de *L'interpsychologie* de Tarde (paru en juin 1903 dans le *Bulletin de l'institut général psychologique*) » in *Année sociologique*, 9, 133-135. Repr. in É. Durkheim, 1969, *Journal sociologique*, p. 531-532.

²⁰⁶ M. Fournier, 2007, op. cit., p. 645.

²⁰⁷ Ibid., p. 425.

²⁰⁸ G. Tarde, 1895b, op. cit., p. VIII.

par Tosti entre autres, permet à Tarde de présenter Durkheim comme un opposant de la psychologie et comme un philosophe médiéval.

J'ai beaucoup de peine à comprendre, je l'avoue, comment il peut se faire que « les individus écartés, il reste la société. » [...] On semble à la recherche d'un principe social où la psychologie n'entre pour rien, créé tout exprès pour la science qu'on fabrique, et qui me paraît beaucoup plus chimérique encore que l'ancien principe vital²⁰⁹.

Tarde avait déjà utilisé ce genre d'argumentation dans son « Contre Durkheim... » en réponse à une attaque de Durkheim qui, dans le *Suicide*, disait que l'imitation n'est pas utile à l'explication ou à la détermination des faits sociaux²¹⁰. Tarde avait alors formulé des critiques à l'endroit des « divinités nébuleuses » de Durkheim : Durkheim ne fait que recourir à des explications métaphysiques et ontologiques (concepts sociologiques et entités sociales) alors que lui, Tarde, se préoccupe des rapports psychiques d'individus à individus qui constituent la réalité de la vie sociale :

Ce qu'il y a de vague, c'est l'appel au *milieu social*, au *taux social*, à l'*état collectif*, aux *conditions d'existence*, à toutes les entités, à toutes les nébuleuses non résolues qui ont servi de prétexte aux ontologistes de la science sociale depuis qu'on a commencé à raisonner sur elle. Et c'est pour avoir voulu substituer à ces explications métaphysiques ou plutôt ontologiques des explications précises, tirées de l'intimité de la vie sociale, *des rapports psychiques d'individu à individu*, qui sont l'élément même, infinitésimal mais continuellement *intégré* à la vie sociale, que je suis traité de vague métaphysicien... par M. Durkheim²¹¹ !

Dans ce même texte, Tarde avait affirmé son opposition fondamentale à la théorie de Durkheim puisqu'elle était fondée sur la prééminence que ce dernier attribue à la société sur l'individu, alors que pour Tarde, l'individuel doit prévaloir sur le social :

Toute la sociologie de Durkheim est faussée par cette erreur fondamentale que *l'individu vient du social*, tandis que la vérité est que *le social provient de l'individuel peu à peu généralisé*²¹².

Cette tendance marquée de Tarde à souligner le réalisme de Durkheim et sa négation du nominalisme ne doit pas nous cacher une autre stratégie de discrédit de la théorie durkheimienne dont avons traité plus tôt et qui aura une postérité plus importante que cet affrontement direct. Lorsque Tarde présente Durkheim comme son « élève malgré lui », c'est plutôt

²⁰⁹ Ibid.

²¹⁰ É. Durkheim, 1897a, op.cit., p. 137.

²¹¹ G. Tarde, 2000, op. cit., p. 13.

²¹² Ibid., p. 24.

en niant le réalisme durkheimien qu'il discrédite sa théorie²¹³. C'est cette manière de s'opposer à Durkheim qui sera ensuite reprise par Parsons et qui en viendra à être présentée comme la théorie durkheimienne en soi.

1.4. L'impérialisme durkheimien en contexte : la sociologie entre l'arbre et l'écorce

Nous allons maintenant voir que, si elle est admirablement synthétisée dans la critique de Tarde, la réaction des philosophes à l'endroit de la sociologie durkheimienne illustre aussi la position des durkheimiens dans le monde universitaire, où ils sont, comme Karady l'a exposé, à la fois dominés et dominants. Les travaux de Karady présentent la sociologie comme une discipline doublement dominée : d'une part en raison de son utilité aléatoire pour l'institution et d'autre part en raison de la faiblesse de ses références scientifiques initiales. De cette position émane selon lui une stratégie de lutte contre cette domination, lutte qui se traduit par la volonté d'affirmer la légitimité institutionnelle de la sociologie, laquelle répondait tout d'abord à une demande extra-universitaire et extra-scientifique.

Comme nous l'avons vu, l'inclusion de la sociologie dans les facultés de lettres n'est pas sans conséquences : elle pousse ses tenants à la recherche d'une légitimité scientifique qui a provoqué la plus grande partie des critiques des philosophes. Mais cet attachement a aussi comme désavantage l'absence relative de débouchés professionnels, contrairement aux facultés de droit.

Dans les facultés de droit, les sciences sociales profitent du statut de scientificité déjà acquis et d'une clientèle plus riche en capital économique et symbolique : le droit se pose comme le lieu des débats au sein des classes dominantes. Les sciences sociales intégrées aux facultés de droit accèdent rapidement à l'autonomie en raison de la mission qui leur est confiée de former les professionnels de l'État. C'est tout le contraire pour la sociologie, qui ne s'appuie pas sur une infrastructure professionnelle établie ni sur un usage social prédéfini. La sociologie bénéficie d'un certain prestige mais elle prête le flanc à des attaques quant à sa scientificité. Dans ce contexte, comme Karady l'explique, la *stratégie de faire-valoir* de la sociologie des

²¹³ «Durkheim se met l'esprit à la torture (p. 381 et S) pour concilier avec l'individualisme croissant des sociétés modernes, ou plutôt pour faire reposer sur cet individualisme même, sur *ce culte de la personne humaine* (mais de la personne idéale, *nominale*, non de la *personne empirique!*), la réprobation du suicide...» Ibid., p. 25.

durkheimiens reposait sur une meilleure définition de l'objet de la sociologie et sur la multiplication des indices de sa scientificité²¹⁴. C'est ce qui explique la volonté des durkheimiens de s'opposer au sens commun et aux objets préconstruits en mettant de l'avant une construction scientifique de leur objet. Mais, conscient des attaques auxquelles il s'exposait, Durkheim ne cessait parallèlement de mettre l'accent sur le statut embryonnaire de la science, tant pour calmer les critiques que pour donner aux membres de l'*Année* le sentiment d'être des missionnaires.

Karady ne s'arrête pas à cette présentation des désavantages de l'inclusion de la sociologie aux facultés de lettres. Il souligne qu'en contrepartie, les débouchés possibles vers le monde politique – favorisé par les lettres – ont été bénéfiques et que cela s'illustre dans le fait que certains durkheimiens se sont impliqués dans l'appareil politico-idéologique.

Mais ce ne sont pas seulement l'idéologie ambiante ou des considérations politiques ou de classes qui expliquent le succès de la sociologie. Les disparités de l'institutionnalisation des différentes sciences sociales ont été régies par les besoins institutionnels différents selon les facultés dans lesquelles elles étaient incluses. Le rattachement de la sociologie aux facultés de lettres a eu plusieurs effets positifs. Notamment, la liberté thématique que les facultés de lettres procurent aux durkheimiens a joué un rôle important : elle a permis la division du travail intellectuel au sein de l'équipe et la naissance du projet de l'*Année Sociologique*.

Pour Karady, les durkheimiens étaient donc dominants dans un champ et dominés dans l'autre. Et la distance entre les durkheimiens et les autres sociologies s'explique en grande partie par les circonstances de l'avènement de l'école durkheimienne de sociologie : celle-ci est restée marginale dans l'enseignement supérieur tout en détenant le monopole au sein de sa spécialité, ayant rejeté les autres groupes pour rehausser son image de scientificité.

Cette explication de Karady soulève des questions que Clark s'est également posées : comment se fait-il que seuls les durkheimiens aient réussi à investir les murs de l'université et, surtout, quels étaient les autres groupes et comment les durkheimiens ont-ils réussi à les discrediter ? Clark souligne la particularité de l'institutionnalisation de la sociologie française en

²¹⁴ V. Karady, 1979, « Stratégies de réussite et modes de faire-valoir de la sociologie chez les durkheimiens », *Revue française de Sociologie*, vol. XX, p.49-82.

affirmant qu'aux États-Unis tous ces groupes sociologiques se seraient frayés une voie dans les universités tandis qu'en Angleterre aucun n'aurait pu y accéder. Clark montre que les durkheimiens s'opposèrent à d'autres groupes prétendant à la pratique d'une science du social. Il évoque, notamment, les tenants de l'économie sociale du Comte de Chambrun, fondateur du Musée Social, et ses émules : Cheysson (à l'école libre des Sciences politiques en 1893), Gide (à la faculté de droit de Paris en 1898 et à l'École des Ponts et chaussées en 1900) et surtout Espinas, titulaire de la chaire d'histoire de l'économie sociale de la faculté de lettres de l'université de Paris à partir de 1904²¹⁵.

En effet, les rivaux de Durkheim étaient nombreux et, à ce premier groupe de noms, il faudrait ajouter ceux de Le Bon, qui à l'époque, selon Fournier, « tient tous les mercredis midi un déjeuner [...], où il réunit une dizaine de savants et de philosophes [...]»²¹⁶ et de Van Gennep, qui fonde en 1902 la *Revue des études ethnographiques et sociologiques*. D'ailleurs, la sévérité de Mauss et Durkheim à l'endroit de Van Gennep sera retenue par ce dernier : il sera « l'un de ceux qui, au moment de la publication des *Formes Élémentaires*, vont mener la polémique contre Durkheim²¹⁷. »

De plus il faut tenir compte de deux autres groupes rivaux importants : les statisticiens sociaux et les LePlaysiens. Le mouvement des statisticiens sociaux, auquel Clark associe les noms de J. Bertillon et de E. Levasseur, était composé de « governmental administrative officials with an interest in developing the quantitative, empirical studies which they conduct for various governmental bureaus into more systematic and coherent research²¹⁸. » Quant aux partisans de LePlay, ils s'étaient divisés en deux groupes. Le moins réformiste, selon Clark²¹⁹, réunit ses membres autour de *La Réforme Sociale*. L'autre groupe, rassemblé autour de Henri de Tourville et de la revue *La science sociale*, était, comme le souligne Fournier, le plus actif :

²¹⁵ T. N. Clark, 1972, op. cit., (p. 163-164). À Paris, Espinas a été chargé de cours dès 1894 puis professeur adjoint à partir de 1899. Avant d'y être appelé en 1894, il était professeur de philosophie et doyen de la faculté des arts de Bordeaux. La Chaire échoira à Bouglé lorsque Espinas la laissera vacante.

²¹⁶ M. Fournier, 2007, op. cit., p. 615.

²¹⁷ M. Fournier ajoute que Van Gennep, de 1912 à 1915, « obtiendra finalement une chaire d'ethnographie à l'université de Neuchâtel, en Suisse. » Ibid., p. 657.

²¹⁸ T. N. Clark, 1972, op. cit., p. 153.

²¹⁹ Ibid., p. 152.

les Leplaysiens de La science sociale organisent des réunions mensuelles le vendredi, se dotent d'une société internationale des sciences sociales et animent une institution scolaire originale, l'école des Roches, créée une dizaine d'années auparavant par Edmond Desmolins (1853-1903)²²⁰.

Mais le groupe menaçant le plus les durkheimiens, de par ses liens avec la sociologie américaine, anglaise et allemande est celui de Worms. Ce groupe qui a généré la *Revue internationale de sociologie*, l'Institut International de Sociologie et la Société de Sociologie de Paris, a attiré les figures de Tardes, Novicon, de Roberty et Kovalevsky²²¹.

Philosophe et juriste, Worms fonde en 1893 la *Revue internationale de sociologie*, de l'Institut international de sociologie et la Société des sociologues de Paris en 1895, en plus de donner des « cours d'histoire de la sociologie à l'École des hautes études sociales²²². » En ce sens, comme Fournier l'explique, Worms chasse « sur les "terres" de l'Année²²³. D'ailleurs Worms poursuit ses études en se tournant résolument vers la sociologie et il soutient, en 1896, une thèse latine : « De natura et methodo Sociologiae ["], et [une] thèse principale sur "Organisme et Société²²⁴ ».

La *Revue internationale de sociologie* de Worms, souligne Fournier, est « une "tribune libre, accessible à toutes les opinions et à toutes les doctrines", mais aussi "une entreprise internationale [qui] va s'associer à d'autres jeunes revues étrangères, auxquelles elle sert, dira Worms, de modèle : l'AJS et la *Rivista Italiana di Sociologia*²²⁵. » La tâche n'est pas simple pour Worms ; il a des difficultés à trouver des appuis chez les philosophes et il doit solliciter des textes à des juristes, qui représentent « un peu plus du cinquième des collaborateurs » de la revue²²⁶. Mais cette difficulté est en partie compensée par le fait que « Worms établit une sorte d'alliance avec des anthropologues » [Manouvrier et Letourneau] et recrute des collabo-

²²⁰ M. Fournier, 2007, op. cit., p. 655.

²²¹ T. N. Clark, 1972, op. cit., p. 153.

²²² M. Fournier, 2007, op. cit., p. 211, « Worms (1867-1926) a une double formation de juriste et de philosophe et mène une double carrière. [...] René est magistrat (Conseiller d'État), normalien (1887) et agrégé de philosophie (1888); il présente en 1891 à la faculté de droit une thèse intitulée : « De la volonté unilatérale considérée comme source d'obligations »[...]. »

²²³ Ibid., p. 654.

²²⁴ Selon Fournier, le jury est plus ou moins convaincu : Espinas critique, Janet est positif et Boutroux est dérangé par l'association de la sociologie à la biologie et l'équivalence entre société et organisme proposée par Worms. Ibid., p. 211.

²²⁵ Ibid., p. 210.

²²⁶ Ibid., p. 212.

rateurs internationaux prestigieux tels Ward, Simmel, Tönnies, Tylor, Roberty et De Greef. Aussi,

Entre Durkheim et Worms, les relations ne seront jamais très cordiales. Si Durkheim peut mépriser Worms et demeurer à l'écart de toutes ses initiatives (revues, sociétés, colloques), s'il peut nier tout caractère scientifique aux travaux de Le Play et ignorer ses disciples – actifs autour du nouveau Musée social –, il ne peut cependant pas ignorer Gabriel Tarde²²⁷.

Durkheim a ignoré toutes les objections et initiatives des tenants de ces groupes extra-universitaires en brandissant la scientificité comme argument massue. Mais au terme de l'affrontement, les durkheimiens sont restés marginaux tout en étant perçus comme dominant le champ universitaire. Cela s'explique en grande partie par « l'impérialisme sociologique » dont ils ont fait preuve.

La position particulière de Durkheim et des siens dans le monde universitaire peut être comprise comme la source ou le résultat de la double stratégie « impérialiste » qu'ils adoptèrent. Clark considère cet impérialisme comme dû au fait que les durkheimiens « sought to redefine sociology to cover their own work and significant social science contributions by others, including many who did not label themselves sociologists²²⁸. »

Les « stratégies de réussite et de faire-valoir » de la sociologie développées par les durkheimiens relèvent de la position particulière qu'ils visaient dans la configuration des facultés et du double pari qu'ils ont fait d'obtenir une légitimation scientifique et l'institutionnalisation de la discipline. Cette dualité de la stratégie relève de l'adéquation entre la théorie et les structures universitaires susceptibles de l'héberger. Expliquons nous : d'une part, l'impérialisme durkheimien se présente théoriquement comme une redéfinition du fait social et de la sociologie sous la figure de la science, et de l'autre, elle dresse un plan « d'invasion » des autres sciences sociales.

La première forme d'impérialisme est théorique et s'articule principalement, comme nous l'avons vu, autour de la définition du fait social, de la sociologie et de la scientificité. C'est cet impérialisme que montre Clark dans une courte présentation des RMS qui lui permet d'illustrer le lien entre la méthodologie qui y est exposée et la conception de la discipline

²²⁷ Ibid.

²²⁸ T. N. Clark, 1972, op. cit., p. 158.

qu'elle traduit. En expliquant le social par le social, en cherchant les causes sociales antécédentes, Durkheim définissait la sociologie comme :

«The study of economics, legal, religious and other social facts gleaned by specialists, and the summation of principles from these areas into a systematic and integrated theory²²⁹. »

Clark explique que cette conception de la théorie de Durkheim était fort différente de celles de Tarde et de Worms d'une part, et de Simmel d'autre part, dans la mesure où elle empiétait grandement sur les autres disciplines. Tarde et Worms «held that sociology was not the aggregate but only the "philosophy" for the social sciences, the body of the general principles subsuming the individual disciplines²³⁰. » Selon Clark, cette définition philosophisante n'était pas taxée d'impérialiste mais les durkheimiens s'y opposaient : «such an approach, adequate for grandiose systems of earlier years, was too superficial for an adequate general theory, and too general to be useful to specialists²³¹. » La conception de la sociologie de Simmel, à l'opposé de celle de Durkheim, «held that sociology was parallel to other social sciences, and distinguished by its formal approach to patterns of social relationships²³². » Dans les deux cas, la relation envisagée avec les autres sciences sociales n'était pas aussi invasive que celle proposée par Durkheim.

L'impérialisme théorique des durkheimiens était lié à un impérialisme disciplinaire et institutionnel qui visait à l'occupation des postes existants. Leur stratégie se révèle donc être celle de coloniser les sciences sociales connexes. Si, théoriquement, la sociologie durkheimienne occupait une position particulière, du point de vue des possibilités d'institutionnalisation, elle correspondait bien aux possibilités que lui offrait l'université française. La conception durkheimienne de la sociologie peut en ce sens être comprise comme faisant partie d'une stratégie visant à développer des relations d'interdépendance avec les autres sciences par une offre de services et une critique épistémologique. Puisque des postes de sociologues n'étaient pas créés, il s'agissait de coloniser d'autres sciences pour s'y implanter et exploiter leur légitimité. Cette occupation de postes existants, auxquels les durkheimiens furent nommés « over

²²⁹ Ibid., p.160.

²³⁰ Ibid.

²³¹ Ibid.

²³² Ibid.

non-Durkheimian philosophers, historians, and others who sought the same existing chairs », est ce qui déclencha les accusations d' « impérialisme académique » au sein de l'université. Mais les résultats de cet impérialisme furent mitigés, comme l'a montré Karady, et comme l'explique Clark :

« Such imperialism made possible a large and powerful cluster; but without a *license-agrégation* foundation it remained structurally insecure. The constraints of the national system prevented creation of full-fledged examinations and chairs in sociology, even with administrators as sympathetic as Paul Lapie in the Ministry of Education²³³. »

Ainsi, la réussite fut-elle partielle ; de nouveaux postes ne furent pas créés pour les durkheimiennes qui durent se contenter d'occuper les postes existants, de les coloniser. Dans un même ordre d'idées, Clark souligne le fait que les durkheimiens n'ont pas créé de structure professionnelle qui leur soit propre (sauf l'Institut français de sociologie, durant l'entre-deux guerres) malgré leur participation à d'autres groupements tels la Société française de philosophie et l'Institut français d'anthropologie (fondé en 1911). En somme, pour Clark, « The success of the Durkheimians, for the most part, took place within established structures²³⁴. »

Le paradoxe des durkheimiens, selon Clark, fut de soutenir une conception « professionnelle » de la sociologie dans un contexte où les débouchés pour les sociologues stricto sensu n'existaient pas, ce qui les obligeait à développer « a specialized competence to be named to existing positions in the system²³⁵. » Cette analyse est éclairante mais il nous semble que Clark exagère en laissant sous-entendre que cette situation aurait poussé Durkheim à définir si largement qu'il l'a fait le domaine de la sociologie:

« This career structure seems to have been significant in leading Durkheim to define sociology as broadly as he did, for in this ways professors of laws, education, linguistics, religion, and other subjects could legitimately consider their work sociological. [...] if he [Durkheim] had collaborated uniquely with potential professors of sociology, the cluster would have been drastically reduced²³⁶. »

Cette tendance de Clark à présenter la théorie durkheimienne sous un jour opportuniste – « [...] the Durkheimian conception was consistent with the goals of career-conscious *universi-*

²³³ Ibid., p. 174.

²³⁴ Ibid., p. 173.

²³⁵ Ibid., p. 157.

²³⁶ Ibid.

*taires*²³⁷ » – nous semble tributaire de présupposés questionnables. En effet, l'adéquation des théories de Durkheim et du contexte dans lequel elles se sont développées est une preuve bien faible pour conclure de l'opportunisme de celui-ci. Il nous semble, de plus, que de postuler que les motivations individuelles d'un chef d'école puisse expliquer les développements théoriques de tous ses disciples et collaborateurs ainsi que leurs carrières respectives relève de la théorie du complot.

Toutefois, nous reconnaissons que certains éléments de la suite de l'argumentation de Clark méritent d'être pris en compte, notamment, lorsqu'il mentionne l'importance d'un vocabulaire particulier propre aux durkheimiens et, surtout, lorsqu'il revient à la conception de la sociologie défendue par les durkheimiens et aux confrontations avec les disciplines connexes (psychologie, géographie humaine, histoire sociale, économie politique et philosophie) auxquelles elle a mené. Commentant les relations de la sociologie durkheimienne avec les autres sciences sociales, Clark souligne la dureté des critiques de Durkheim : «But his emphasis on social factors led Durkheim to deny that such non sociological research was fruitful; he dismissed such specialists [non-sociologues] as largely misguided or incompetent²³⁸. »

Bien sûr, Durkheim était souvent très critique et ses victimes étaient maltraitées, mais il importe, nous le verrons, de remettre ces propos dans leur contexte, celui d'un milieu intellectuel et politique dans lequel presque tout était permis en matière d'argumentation. En ce sens, Durkheim n'était ni agresseur ni agressé, mais simplement engagé dans les discussions selon les règles de l'époque.

Nous reviendrons sur les relations entre les durkheimiens et les autres groupes dans la section suivante, mais pour le moment, questionnons un autre "élément de preuve" avancé par Clark pour étayer sa présentation de l'opportunisme de Durkheim: *l'Année sociologique*. Selon Clark et Karady, depuis le recrutement des membres jusque dans la subdivision du travail au sein de *l'Année*, cette entreprise correspondait à la théorie de Durkheim et contribuait à son rayonnement et à son expansion. Pour ces deux auteurs, *l'Année* a été la matérialisation col-

²³⁷ Ibid., p. 160.

²³⁸ Ibid., p. 159.

lective de la stratégie durkheimienne : la revue a soutenu le déploiement de l'impérialisme théorique ayant permis l'impérialisme institutionnel.

Comme Clark, Karady souligne que les durkheimiens se révèlent opportunistes en adoptant une organisation possibiliste de la sociologie qui se manifeste dans les divisions adoptées dans l'*Année*, divisions qui anticipent et incorporent les avancées des autres sciences sociales. Pour illustrer cette thèse, Clark se réfère aux intitulés des sections de l'*Année* :

« "Social morphology" of Vidal de la Blache and his followers. Much work termed "economic sociology" by Simiand and Halbwachs was claimed by the economist and historian. "Juridical sociology" overlapped with law and political science. Much of "moral sociology" was essentially philosophy. Finally, on a conceptual level, ethnology and sociology remained close to synonymous until the 1930s²³⁹. »

Selon Clark cet « impérialisme sociologique » des durkheimiens est rendu possible par le manque d'encadrement institutionnel de la sociologie: « One major factor integrating the Durkheimians was of course the centralized structure of the national education system: [...], the system tended to generate clusters²⁴⁰. » Toujours selon lui, la figure de Durkheim, ses idées et son efficacité à sélectionner et promouvoir ses collaborateurs doivent aussi être pris en compte dans la formation du « cluster » durkheimien.

Clark se demande : « What did collaboration with the *Année* mean to these persons²⁴¹ ? » Sa réponse est qu'un mélange d'intérêts carriéristes et politiques poussait un type particulier de jeunes intellectuels dans la mouvance durkheimienne. Clark, atténuant l'influence de l'origine juive de Durkheim et de certains de ses collaborateurs au sein de l'université²⁴², souligne la similarité des caractéristiques personnelles des durkheimiens venant s'ajouter à celle de leur formation universitaire: « petty bourgeois family origins ([...]), passionate devotion to the republic, militant anticlericalism, and radical socialist or socialist political preferences²⁴³. »

En considérant ainsi le groupe en fonction des caractéristiques individuelles de ses membres, comme le fait Clark, l'*Année* peut être vue comme une association volontaire et rationnelle,

²³⁹ Ibid.

²⁴⁰ Ibid., p. 170.

²⁴¹ Ibid., p. 167.

²⁴² « The over shadowing religious issues was clericalism versus anticlericalism. », Ibid., p. 157.

²⁴³ Ibid., p. 156-157.

comme une sorte d'institut de recherche visant des «buts organisationnels», tels l'atteinte de l'objectivité scientifique et de l'excellence intellectuelle (lesquelles surdéterminaient les autres buts), la compilation du matériel sociologique publié et la division du travail intellectuel et la spécialisation qui en découlent. Toujours sous cet angle volontariste, *l'Année* remplissait, dit Clark, les quatre fonctions latentes que sont le recrutement (par le biais des compte rendu), l'intégration sociale (par la vigilance exercée par les membres seniors de *l'Année*), la légitimation de l'autorité des idées de Durkheim (par la réalisation de travaux «durkheimiens» portant sur des sujets spécialisés) et l'exercice de l'autorité par ce dernier (Durkheim assurait la liaison entre les collaborateurs et il était le seul responsable de la réalisation de la revue, avec sa femme²⁴⁴). Ainsi, lorsque Clark compare *l'Année sociologique* à *l'Année psychologique* de Binet, il explique que la revue de Durkheim, contrairement à celle de Binet, «became instead the center of a powerful cluster²⁴⁵» et que l'inspiration allemande de la recherche commune aux deux revues masque la particularité de *l'Année* au regard des revues allemandes:

«While the ideal of collective research was greeted with enthusiasm, the form it assumed in the *Année* was more rigidly hierarchical than in Germany. The more authoritarian professor-student relations in the French university, and Durkheim's authoritarian personality, reshaped the research institute from the German model²⁴⁶. »

En somme, pour Clark, l'impérialisme sociologique durkheimien n'est rien d'autre que le reflet des ambitions institutionnelles de Durkheim lui-même. Son succès personnel doit d'ailleurs être distingué de celui des durkheimiens, ce qui n'a pas toujours été le cas. Pour Clark, la montée du durkheimisme et ce qu'elle représentait en vint à être incarnée par Durkheim: « If at the outset Durkheim had been in harmony with the music of the university, by the end of his career he became one of its major composers²⁴⁷. » Ajoutons, par souci d'honnêteté envers Clark, qu'il précise que : «The impact of the Durkheimians on the Latin Quarter climate, their influence on the ideological tenor of the educational system, and their

²⁴⁴ Ibid., p. 167-168.

²⁴⁵ Ibid., p. 167.

²⁴⁶ Ibid.

²⁴⁷ Ibid., p. 173.

success in promotions and appointments must still be sharply distinguished from the structural change of the system²⁴⁸. »

Adoptant implicitement cette même thèse, Karady fait remarquer que l'immaturation de la sociologie de l'époque se révèle au fait que celle-ci ne disposait pas d'organe capable d'unifier le discours sociologique et de faire le relais entre les groupes divergents qui s'en réclamaient alors. Même l'*Année*, dit-il, échouera dans la tâche de « l'organisation professionnelle de la recherche » et d'autonomisation institutionnelle, malgré son succès à éliminer ses concurrents en élevant les critères de scientificité – succès que Clark présente moins subtilement comme le « dédain » des durkheimiens à l'endroit de ceux qui ne collaboraient pas à l'*Année*²⁴⁹.

Que Durkheim ait ourdi un complot théorico-institutionnel ou non ne change rien à l'intérêt de l'idée que le projet durkheimien ait été une réussite partielle. En effet, ne pas confondre le prestige intellectuel et le pouvoir universitaire avec la position de la sociologie dans les facultés est plus que souhaitable. L'autonomisation de la sociologie ne s'est réalisée que longtemps après la mort de Durkheim et l'après-guerre a vu la confirmation du statut subalterne de la sociologie vis-à-vis de la philosophie. En 1952 comme en 1920, seules deux facultés étaient habilitées à émettre des certificats de sociologie, les deux mêmes qu'en 1912 : Bordeaux et Paris. En 1910 on comptait une dizaine de professeurs de sociologie en France, et en 1952 ce chiffre n'avait pas augmenté. Jusqu'en 1960, tous les titulaires de chaires de sociologie furent des philosophes de formation.

Comme le résume Karady, malgré le maximum de potentiel de réussite que leur assurait leur formation, les carrières des durkheimiens ont connu du retard ou n'ont été que des réussites relatives. La tentative d'institutionnalisation de la sociologie en raison de l'offre et de la demande n'a pas fonctionné.

²⁴⁸ Ibid.

²⁴⁹ En plus de l'*Année*, Clark rappelle que les *Notes critiques* (1900-1904) étaient d'«allégeance» durkheimienne. Ibid., p. 156.

Dotés dès leur apparition dans le champ universitaire d'une forte légitimité sociale, la stratégie des Durkheimiens visait avant tout l'acquisition d'une légitimité scientifique et aussi d'une légitimité institutionnelle – répondant aux fonctions des facultés de lettres où ils devaient s'implanter. On peut dire qu'ils ont pleinement réalisé leur premier objectif et échoué devant le second²⁵⁰.

Une des raisons de cet échec est certainement la guerre et les nombreuses victimes qu'elle a fait chez les durkheimiens²⁵¹. Mais si les durkheimiens ont plus ou moins réussi, c'est que leurs opposants ne se limitaient pas aux universitaires et qu'ils ont été happés par les grands débats de la Troisième République. Nous allons voir qu'en plus d'être associées à un opportunisme théorico-institutionnel, les théories durkheimiennes ont été jugées politiquement opportunistes par certains groupes intellectuels de l'époque. Mais avant d'illustrer la réception politique des écrits de Durkheim, nous présenterons l'étrange alliance des critiques antiprogressistes du durkheimisme.

En adoptant le point de vue de Karady et Clark, nous devons admettre qu'une des causes et conséquences de la domination précaire des durkheimiens dans les murs de l'université est son enclassement à des considérations politiques. Visant justement à illustrer l'amalgame théorico-politique durkheimien, Clark évoque l'utopisme qui transparait des travaux de Durkheim et rappelle que celui-ci concevait la science comme un outil d'observation de la réalité menant à des positions morales. Clark étend ces considérations aux collaborateurs de Durkheim et présente leurs positions morales et politiques communes comme un résultat de la structure d'accueil institutionnelle de l'université : «Lacking the foundation on which other fields built, the Durkheimians were forced to maintain leadership through moralizing and political debate. This they did with considerable success, for a time²⁵². »

Ce succès relatif de l'entreprise durkheimienne et son lien avec la vie politique de l'époque est à la source de la plupart des critiques extra-universitaires de Durkheim et de ses disciples. Voyons d'où proviennent ces critiques et quelles sont leurs similarités avant d'en aborder quelques exemples notoires.

²⁵⁰ V. Karady, avril-juin 1976, « Durkheim, les sciences sociales et l'Université : bilan d'un semi-échec » in *Revue française de sociologie*, vol. XVII, no. 2, p. 306.

²⁵¹ Ibid.

²⁵² T. N. Clark, 1972, op. cit., p. 174.

1.5. Les critiques : Humanisme et sciences

La mauvaise presse réservée à la sociologie peut être attribuée à une multitude d'éléments propres au contexte de la Troisième République. Pourtant, la plupart des auteurs qui se sont penchés sur le sujet ont opté pour une analyse des relations interdisciplinaires au sein des facultés. Souhaitant élargir la perspective, G. Sapiro a tenté de replacer cette critique de la sociologie « dans le contexte plus général des transformations de la configuration des rapports entre champ littéraire et champ universitaire dans la France de la Troisième République²⁵³ ». Pour elle, la spécificité de l'institutionnalisation et de la réception de la sociologie en France est due à plusieurs facteurs. À l'interne, la sociologie est entrée dans les universités par les facultés de lettres mais elle était représentée par des philosophes. À l'externe, la sociologie s'inscrivait sur le territoire déjà occupé par les représentants des humanités. Ainsi le mauvais accueil des sciences sociales dans les facultés de lettre renvoie à l'opposition plus générale entre les lettres et la science. C'est de cette façon que s'explique la « démarcation houleuse entre la sociologie et la culture humaniste », celle des lettrés, avec tout le capital symbolique qu'elle tentait de préserver. Pour Sapiro « cette polémique s'inscrit également dans une configuration particulière des relations entre champ littéraire et champ universitaire²⁵⁴ ».

D'entrée de jeu, illustrant l'impérialisme sociologique durkheimien, Sapiro nous remémore les attaques formulées par Durkheim dans la DTS à l'endroit de la culture générale, « identifiée aux humanités, pierre de touche de l'enseignement secondaire qui forme les classes dirigeantes²⁵⁵ » et qui n'est à ses yeux que du dilettantisme. Ce sont ces attaques, dit Sapiro, qui vont susciter des réactions pour le moins violentes à l'endroit de la sociologie de la part de ceux qui se sentaient concernés. Et ceux-ci étaient nombreux car les accusations à l'endroit de Durkheim furent nombreuses: « matérialisme, fanatisme autoritaire, fausse science, pédantisme²⁵⁶ ».

²⁵³ Gisèle Sapiro, 2004, op. cit., p. 11-27.

²⁵⁴ Ibid., p. 11.

²⁵⁵ Ibid.

²⁵⁶ Ibid.

1.6. Les groupes qui critiquent : une étrange alliance

Les catholiques, et plus principalement les membres du Clergé, sont un des groupes qui critiquent alors les travaux durkheimiens. Sapiro rappelle que les ecclésiastiques avaient tout à perdre dans les principes de la République, qui prévoyaient la séparation totale de l'Église et de l'État (finalement réalisée en 1905), et Clark affirme que les « Traditional Catholics, incensed by abolition of the Faculty of Theology, regarded the new secularism as undermining religious values²⁵⁷. »

De manière générale, les idées durkheimiennes étaient aussi très mal reçues dans les classes supérieures qui voyaient en Durkheim un théoricien socialiste comme ses semblables de la Sorbonne: « upper-class groups abhorred the left-of-center orientation of most Sorbonne professors and students; upper-class children consequently preferred the Faculties of Medicine or Law, a Grande École, or the École Libre de Sciences Politiques²⁵⁸. »

La mise au ban des humanités, qualifiées de dilettantisme par la science et la sociologie, ne pouvait que déplaire aux hommes de lettres. Les plus fortes réactions à l'attaque de la sociologie et à l'importation du modèle scientifique viendront des littéraires, qui s'uniront aux religieux contre la science et la raison. Les lettrés s'objectent à l'avènement du modèle sociologique, représentant à leurs yeux « l'imposition du paradigme scientifique et objectiviste » au détriment « du modèle littéraire subjectiviste » ; la professionnalisation et la division du travail intellectuel s'opposant aux « prétentions universalistes » des écrivains et des lettrés en général²⁵⁹. Ainsi, les critiques professionnels voyaient également d'un mauvais œil l'avènement d'une critique universitaire.

La sociologie durkheimienne, comme science des mœurs, préconise l'observation, l'empirie et le positivisme et prétend être exempte de toute considération normative. Or cette position est plus que problématique selon les hommes de lettres. Elle « prétend se situer au-dessus et

²⁵⁷ T. N. Clark, 1972, op. cit., p. 172.

²⁵⁸ Ibid., p. 172.

²⁵⁹ G. Sapiro, 2004, op. cit., p.13. Clark dit la même chose: « humanistic litterateurs resented the intrusion of scientific attitudes into fields that traditionnaly favored intellectual flair and intuitive brilliance. This was one element of the aristocratic heritage that opposed the bourgeois style – calculating, rational, and unpolished. Petty bourgeois students at the École Normale and the Sorbone were assailed as *Berufsmenschen* (vocationally oriented).», T.N. Clark, 1972, loc.cit, p. 172.

au-delà de la morale qu'elle prend pour objet²⁶⁰. » De plus, la sociologie s'oppose au préjugé de la supériorité de la civilisation occidentale en assimilant la morale moderne aux religions primitives. Selon les lettrés, la sociologie durkheimienne n'est qu'un « mysticisme pseudo-scientifique » rempli d'abstractions déductives, de syllogismes et de tautologies. La sociologie « nie la doxa du libre arbitre » en affirmant que les individus peuvent se méprendre quant à leurs propres motivations²⁶¹.

À cette histoire des faits sociaux, philosophie de l'histoire ou histoire des philosophies idéalistes, la doxa classique à laquelle s'attachent les littéraires oppose l'histoire des idées et des individus et la psychologie sociale élitiste de Tarde. Les littéraires s'opposent à l'idée de « traiter les faits sociaux comme des choses » sous prétexte que c'est là une attitude matérialiste. Enfin, les lettrés s'opposent à la pratique sociologique consistant à expliquer les sociétés civilisées à partir de l'observation de sociétés primitives peuplées de sauvages ou, pire encore, à partir des aliénés ou des crimes. Sapiro relève à titre d'exemple de cette attitude, le cas de Lasserre qui affirme que Durkheim rabaisse ainsi la civilisation pour esquisser la cité future et la morale de demain fondées sur la division du travail sociale.

Enfin, la science et la sociologie, « promoteurs de l'internationalisme », provoquent le ralliement d'une partie du champ littéraire, nationaliste par la langue, et son passage à un nationalisme traditionaliste, raciste et territorial : « superpatriots attacked the reforms as imports from an alien and barbaric foreign culture, woefully lacking the effervescent *esprit latin*²⁶². »

Les écrivains, l'Église et les nationalistes lettrés unis contre la science et la sociologie positive, voilà le portrait que nous dressent Sapiro et Clark. Mais Sapiro insiste sur le fait que c'est de la position objective des groupes en présence que découle la première distinction à établir entre eux, à savoir l'opposition entre conservateurs et réformistes. Cette distinction s'appuie elle-même sur deux autres distinctions fondamentales entre les hommes de lettres et les savants. La première concerne l'opposition entre désintéressement et utilitarisme et la seconde est l'opposition entre éducation et instruction.

²⁶⁰ G. Sapiro, 2004, op. cit., p. 23.

²⁶¹ Ibid., p. 24.

²⁶² T. N. Clark, 1972, op. cit., p. 172.

Sapiro avance que, de manière générale, la critique formulée par le champ littéraire à l'endroit de la science était fondée sur une triple antinomie; entre créateur et professeur, entre hommes de lettres et savants et entre héritiers et boursiers. Cette triple antinomie se déclinait elle-même en une série d'autres antinomies, notamment celle entre intérêt et désintérêt. Le tableau A (page suivante) résume les multiples incarnations de cette antinomie qui servait de « base » à la critique de toutes les innovations réformistes fondées sur la science.

Il va sans dire que cette diabolisation de l'autre identifiée par Sapiro n'était pas le propre des littéraires : dans les deux camps on se présentait comme altruiste et on qualifiait l'adversaire d'égoïste. La liberté de pensée était assurée aux Hommes de Lettres par leur amour désintéressé du vrai et du beau : à leurs yeux, le dilettantisme dont ils étaient taxés, en tant qu'Honnêtes Hommes, Hommes Complets ou champions de la culture générale n'était d'ailleurs que la preuve de leur désintéressement. Du point de vue défendu par les hommes de lettres, la science savante se voyait rétrogradée à la vulgaire « défense égoïste des intérêts particuliers²⁶³ ». De leur côté, les savants affirmaient que l'utilitarisme qui leur était reproché n'était que la preuve de leur volonté d'aider leur prochain et qu'en ce sens, les égoïstes étaient les lettrés qui ne faisaient que protéger leurs intérêts en protégeant le statu quo contre les réformes.

²⁶³ Ibid., p. 21.

Tableau A : les antinomies entre lettres et sciences selon Sapiro

Champ littéraire	Science
Créateurs	Professeurs
Hommes de Lettres	Savants
Conservateurs	Réformistes
Éducation	Instruction
Héritiers	Boursiers
Digne	Indigne
Enseignement secondaire	Enseignement Spécial ou Moderne
Désintéressement	Utilitarisme
Jugement éthique	Égotisme intellectuel
Jugement esthétique	Égoïsme
Valeur universelle	Intérêts particuliers
Désintéressement	Utilitarisme
Enseignement secondaire dit classique	Enseignement spécial dit moderne
Rapport désintéressé à la culture	Rapport utilitaire et fonctionnel à la culture
Ancienne rhétorique	Nouvelles méthodes de recherche (de la Nouvelle Sorbonne) : historicisme, positivisme, érudition
Probité	Observation patiente et assemblage des faits
Goût raffiné	Nomenclatures, bibliographies et fiches
Jugement qualitatif	Mesures quantitatives
Esprit de finesse	Méthode

Cette vive opposition se cristallise dans la critique de la sociologie qui incarne d'autant plus admirablement tous les « torts » attribués à la science par les lettrés qu'elle est implantée dans les facultés de lettre, terrain des humanistes et lettrés dans les universités. Ainsi, Sapiro fait remarquer qu'en formulant leurs accusations, les lettrés reconnaissent qu'ils ont quelque chose à perdre dans l'ascension sociale des scientifiques et que c'est là que le bât blesse. En effet, au-delà des accusations théoriques, se trouve la critique fondamentale, celle qui veut que les scientifiques positivistes qui peuplent les corridors de la Nouvelle Sorbonne, ces spécialistes, sont des arrivistes ayant choisi leur orientation professionnelle de façon intéressée et qui bafouent l'ordre moral établi au nom de la République. Dans ce contexte, le système d'éducation publique, laissé aux mains de la République, devient une cible des conservateurs qui subissent les effets politiques de la scolarisation de la petite bourgeoisie :

«The national education system thus selected a meritocracy which in many respects became a new "establishment", based not on titles, land, or industry, but on examinations. Represented in Radical and Radical Socialist parties, its political dominance grew after 1880, and became consolidated during the Dreyfus affair²⁶⁴. »

Nous ne nous prononcerons pas ici sur l'exactitude de cette thèse de Sapiro et de Clark. Ce qui nous intéresse est l'argumentation théorique identifiée par ces deux auteurs chez les critiques conservateurs dans la mesure où cette argumentation est en parfaite concordance avec les critiques philosophiques et tardiennes que nous avons déjà examinées.

Nous tâcherons d'identifier ces éléments critiques, pour la plupart liés au réalisme de Durkheim, tels qu'ils se sont manifestés dans la foulée des débats entourant l'affaire Dreyfus, chez Brunnetière, Agathon et Lasserre. Mais, de façon à achever de nous convaincre de la pertinence de présenter le débat sous l'angle de la distinction entre progressistes et conservateurs, nous allons d'abord glisser quelques mots sur l'affiliation politique de Durkheim et des durkheimiens.

Clark traite du lien entre la carrière universitaire et l'affiliation politique des durkheimiens, lesquels, selon lui, « [...] were brought together again by a series of important political experiences²⁶⁵. » Il est certain que la question des liens entre socialisme et sociologie, et leur confusion, était, à l'époque, brûlante²⁶⁶. Clark estime que « This tendency was facilitated by the active socialism of the majority of the *Année* collaborators²⁶⁷. » et il illustre cet état de fait en mentionnant la participation de Mauss, Simiand, Lévy-Bruhl, Lévy, Fauconnet, Bourgin, Hubert et Hertz à des activités ouvertement socialistes. Quant à Durkheim, après avoir évoqué les nombreuses discussions concernant son orientation politique et l'influence du socialisme dans ses théories, le jugement de Clark est mitigé : s'il s'affichait comme lecteur de *l'Humanité*, Durkheim n'a pas participé à des activités partisans. Il n'était pas imperméable aux préoccupations de son époque et à ce titre il a traité, bien qu'avec beaucoup de scrupules et de précaution, de thèmes socialistes. Clark conclue avec justesse que ces précautions im-

²⁶⁴ T. N. Clark, 1972, op. cit., p. 161

²⁶⁵ Ibid., p. 170.

²⁶⁶ «The combination of petit bourgeois family origins, the École Normale, philosophicla training, collaborations on the *Année*, common career lines, the Dreyfus affair, and socialism bound the Durkheimians to one another and to the university system. But such cohesion also helped unite their opponents.» Ibid., p. 172.

²⁶⁷ Ibid., p. 171.

portaient peu aux détracteurs de Durkheim, qui n'ont pour leur part pas hésité à le déclarer socialiste²⁶⁸.

Pour leurs critiques, les durkheimiens formaient un groupe cohérent et unifié, et cela s'était révélé d'abord dans leurs prises de positions lors de l'affaire Dreyfus. Le réseau révisionniste, qui avait trouvé ses assises chez les durkheimiens par l'entremise de L. Herr – libraire à l'École Normale depuis 1888 – fut rapidement transformé en courroie de transmission du socialisme²⁶⁹. Herr a converti nombre d'étudiants au socialisme et a joué un rôle central dans le mouvement des dreyfusards.

1.7. Politiques : l'affaire Dreyfus et les durkheimiens

Tout ce contexte était favorable aux durkheimiens selon Clark, pour qui « It was no coincidence that the success of the Durkheimians paralleled that of the *république des professeurs*; and the Dreyfus affair was a benchmark for both²⁷⁰. » Il est certain que l'affaire Dreyfus est l'une des rares occasions où Durkheim s'est impliqué dans le débat public²⁷¹. Cette implication de Durkheim n'est qu'à moitié surprenante dans la mesure où ce sont principalement les intellectuels, professeurs, écrivains et artistes qui furent les artisans de la campagne révisionniste. Selon Filloux, ceux-ci s'engagèrent massivement et spontanément et remirent en question l'armée, la Raison d'État et l'antisémitisme ambiant au nom de la morale des Droits de l'homme. Filloux qualifie ce mouvement de « descente inopinée de la Raison dans la rue²⁷² » et souligne que les Dreyfusards étaient menés par L. Herr et son lieutenant Péguy et que la presque totalité de la Sorbonne était dreyfusarde.

Ce qui déchaîne la colère de Durkheim et provoque son implication dans le débat est la position défendue par Brunnetière, critique littéraire et écrivain catholique, qui trouve le révision-

²⁶⁸ Ibid., p. 172.

²⁶⁹ «Political continuity after the Dreyfus affair came through socialism. National transformations were doubtless important in this metamorphosis, but a major influence must be attributed to Lucien Herr.» Ibid., p. 170.

²⁷⁰ Ibid., p. 161.

²⁷¹ Filloux rappelle que Durkheim était membre de la Ligue des Droits de l'Homme et que cela n'est pas innocent dans la mesure où, outre cette implication, ce n'est que durant la guerre que Durkheim a activement participé à la vie publique. J.-C. Filloux, 1970, « Troisième partie : le sociologue en situation. » in Durkheim, E., 1970, *La science sociale et l'action* [SSA], (introduction de J.-C. Filloux), Paris, Presses Universitaires de France, p. 256.

²⁷² Ibid.

nisme indécent. Brunnetière cumule divers attributs et positions caractéristiques des littéraires acerbes présentés par Sapiro. Son discours est typique en ce qu'il s'attaque aux fondements symboliques de l'engagement des dreyfusards en remettant en cause leur légitimité : spécialistes de champs particuliers, ils ne connaissent rien au droit et ne sont ni des juristes, ni des élus et leur scientisme n'est qu'un voile de l'individualisme et de l'anarchie qu'ils promeuvent.

Brunnetière, résume Filloux, affirme que « L'armée, c'est la France » et qu'on ne peut s'y attaquer. Il rétorque donc aux attaques des révisionnistes que les vrais ennemis de la démocratie et de l'armée sont les intellectuels, « qui s'arrogent des droits qu'ils n'ont pas », « déraisonnent avec autorité sur des choses qui ne sont pas de leur compétence » et « invoquent l'esprit scientifique pour en imposer²⁷³ ». Brunnetière affirme que la méthode scientifique n'est qu'une couverture pour l'individualisme qui affecte les intellectuels et que c'est cet individualisme, maladie de la modernité, qu'il convient de combattre²⁷⁴. Dans les termes de Sapiro, Brunnetière propose une variante particulière de l'antinomie entre conservateurs et réformistes, qui s'incarne cette fois dans les antinomies entre éducation et instruction et entre littéraires et scientifiques.

Tableau B : les antinomies entre lettres et sciences selon Brunnetière

Éducation	Instruction
Forme le caractère et la volonté	Transmission du savoir
Moralité désintéressée	Utilitarisme
Culture et Idées générales	Spécialisation
Ordre social	Individualisme

²⁷³ Ibid., p. 257.

²⁷⁴ « L'article qu'il [Brunnetière] publie dans la *Revue des deux mondes* est intitulé « Après le procès » ; il paraît le 15 mars. Il y aborde trois questions : les causes de l'antisémitisme, la place de l'armée (pour la sécurité, la prospérité et la démocratie), et enfin les prétentions des intellectuels (à détenir la vérité, à vouloir parler de choses qui ne sont pas de leur compétence). S'agissant des intellectuels, il déclare ce sont « les pires ennemis de la démocratie elle-même » puisqu'ils défendent l'individualisme, voire l'anarchie. Intellectualisme, individualisme et infatuation de soi vont de pair, conclut Brunnetière, qui voit dans l'individualisme « la grande maladie du temps présent ». Et, selon lui, la seule façon de protéger le « lien social » est de s'appuyer sur des institutions telles l'Église et l'armée. » M. Fournier, 2007, op. cit., p. 376.

Probablement en raison de l'exacerbation de l'antinomie des deux termes par Brunnetière, les nombreuses réactions à son article furent généralement négatives²⁷⁵ et, en ce sens, la réaction de Durkheim, publiée dans la *Revue Bleu* en juillet 1898, ne fait pas exception.

Comme Filloux le souligne, Durkheim répond sur le même plan argumentatif que Brunnetière, ne s'attardant pas aux faits du procès mais plutôt aux principes opposés qui motivent les deux camps en présence. Pour Durkheim, il s'agit de recentrer la discussion sur le lien entre l'individualisme et la démocratie. L'armée, dit Durkheim, n'est qu'un groupe de fonctionnaires, un groupe professionnel parmi tant d'autres. L'armée ne trône pas au-dessus des autres institutions sociales, elle est, au même titre que ces dernières, subordonnée à la société (politique) et doit « allégeance aux valeurs qui fondent le consensus social²⁷⁶ ». Pour Durkheim, l'individualisme bien compris n'est pas l'anarchisme ou l'utilitarisme mais plutôt la « religion de l'humanité », seul lien social - dans le cadre de la DTS des sociétés à solidarité organique - susceptible de fonder la solidarité sociale moderne. C'est ce qui fait, selon Filloux, que pour Durkheim le débat faisant rage autour de l'*Affaire* révèle plus qu'un problème politique ou sioniste²⁷⁷ et ne constitue pas seulement un règlement de comptes entre bourgeois (comme les socialistes et les communistes le croyaient²⁷⁸) mais aussi et surtout un débat moral fondamental. Pour notre part, l'intérêt principal de la présentation de l'argumentation déployée par Durkheim tient d'abord et avant tout dans le contraste qu'elle présente au regard de la caricature anti-individualiste de Durkheim présentée par Tarde et au fait que Parsons reprendra ce texte en tant que preuve du volontarisme à l'œuvre chez Durkheim.

²⁷⁵ Basch, Darlu, Duclaux, Paulhan. *Ibid.*, p. 376.

²⁷⁶ Durkheim expose plus longuement les fondements de son antimilitarisme dans son pamphlet de propagande anti-allemande intitulé *L'Allemagne au-dessus de tout : la mentalité allemande et la guerre* (É. Durkheim, 1915c, Paris, Collin).

²⁷⁷ E., Hobsbawm, 1989, *op.cit.*, p. 122. L'idéologie raciste était alors profondément enracinée en France et ailleurs en Europe (même si, en 1890, il n'y avait en France que 60 000 juifs sur une population totale de 40 millions d'habitants (*ibid.*, p. 200)). Hobsbawm relève que l'affaire Dreyfus était aussi liée au nationalisme ambiant : Dreyfus était Juif (donc étranger) et soupçonné d'espionnage au profit de l'Allemagne, pays ennemi et étranger par excellence. En France, l'antisémitisme se combinait au nationalisme dans un discours qui était une « réaction à la démocratie alors au pouvoir ». Pour Hobsbawm, un exemple de cet amalgame est la fondation de *L'action française* (1898), qui mettait la faute du chaos social sur les étrangers et accentuait la violence de l'antisémitisme (*ibid.*, p. 210-211).

²⁷⁸ Filloux conclut en rappelant que ce discours de Durkheim réussit à convaincre Jaurès, qui avait par la suite entraîné avec lui le Parti Ouvrier français et d'autres socialistes dans le camp des révisionnistes.

Rappelons-le, Durkheim répond à Brunnetière, qui prétend expliciter le principe sur lequel les intellectuels fondent leur droit à juger eux-mêmes de l'*Affaire*²⁷⁹. Pour Brunnetière, ce principe est celui de l'individualisme. Durkheim est d'accord avec les termes du débat et il s'engage donc dans une réponse. Pour lui, il y a deux formes d'individualisme qu'il ne faut pas confondre. D'une part, celui des économistes et de Spencer, qui réduit l'individualisme à l'égoïsme. De l'autre, un individualisme différent, s'inspirant de la tradition incarnée par Rousseau et Kant. Cet individualisme ne se réduit pas à un utilitarisme. Kant, dans la lecture qu'en fait Durkheim, pose l'individualisme comme amoral et en déduit la règle, in abstracto, de la correspondance entre individualité et immoralité. L'individualisme kantien traite de « l'homme en général », de la personne humaine et de la dignité humaine. Bref, l'individualisme est une religion de l'homme, « une religion dont l'homme est, à la fois, le fidèle et le dieu²⁸⁰. » Cette religion de l'homme, cet individualisme bien compris, est le fondement de la démocratie et de l'État²⁸¹.

Durkheim poursuit son argumentation en faveur de cette deuxième forme de l'individualisme en soulignant que les « théoriciens de l'individualisme ne sont pas moins sensibles aux droits de la collectivité²⁸² ». Les exemples que Durkheim donne sont très révélateurs. Il commence par dire que « les doctrines se jugent surtout par leurs produits, c'est-à-dire par l'esprit des doctrines qu'elles suscitent²⁸³ » puis il présente Fichte, Hegel et Marx comme les « dérivés » de Kant et la Déclaration des Droits de l'Homme et l'unification de la France comme directement issus de la doctrine de Rousseau. Les doctrines de ces auteurs, comme leurs « dérivés », sont autant de tentatives louables pour présenter ensemble deux aspects d'une même réalité : l'individu et la société. Sans « défendre la manière dont ces différents penseurs s'y sont pris pour fondre ensemble ces deux aspects de leur système », Durkheim constate que si leur explication n'est pas toujours convaincante, il n'en reste pas moins que la réalité qu'ils tentent de décrire est accablante. Ainsi, l'individu et la société sont deux aspects d'une même

²⁷⁹ É. Durkheim, 1898c, « L'individualisme et les intellectuels », repr. in É. Durkheim, 1970, *La science sociale et l'action*, (introduction de J.-C. Filloux), Paris, Presses Universitaires de France, 1970, p. 255-260.

²⁸⁰ Ibid., p. 265.

²⁸¹ Il faut noter que Durkheim s'est fait accuser d'anarchisme!!!

²⁸² Ibid., p. 266.

²⁸³ Ibid.

réalité qui dépendent « d'un même état social dont elles ne sont vraisemblablement que des aspects différents²⁸⁴ ». Le respect envers la personne humaine est donc inexorablement lié à l'existence de la société.

S'il a droit à ce respect religieux, c'est qu'il a en lui quelque chose de l'humanité. C'est l'humanité qui est respectable et sacrée; or elle n'est pas toute en lui. Elle est répandue chez tous ses semblables; par suite, il ne peut la prendre pour fin de sa conduite sans être obligé de sortir de soi-même et de se répandre au-dehors²⁸⁵.

Durkheim termine d'affirmer que l'individualisme ne se résume pas à l'égoïsme en ajoutant que « l'individualisme, ainsi entendu, c'est la glorification, non du moi, mais de l'individu en général²⁸⁶. »

Durkheim conteste ensuite l'idée voulant que l'individualisme corresponde à l'anarchie intellectuelle et morale. Pour lui, la liberté de penser va de pair avec la subordination raisonnée à l'autorité raisonnée et raisonnée. Cette liberté, la première de toutes, correspond à un droit de connaître. Elle ne vient donc pas nier la légitimité de la pensée des autres. Durkheim avance que de s'en remettre à d'autres, lorsque ceux-ci sont plus compétents, ne signifie pas un renoncement à son indépendance intellectuelle. Mais pour que ce soit le cas, pour que nous puissions nous remettre à d'autres sans abdiquer notre liberté de penser, il faut que l'autre soit apte à nous convaincre, il faut qu'il justifie notre docilité en prouvant notre incompetence et sa compétence. Cet impératif abstrait est illico appliqué par Durkheim.

Dans le cas qui occupe Durkheim et toute la France de l'époque, *l'affaire*, il s'agit de savoir « s'il peut être permis à un tribunal de condamner un accusé sans avoir entendu sa défense²⁸⁷ » et, dans ce cas, il ne saurait être question de démontrer l'incompétence de qui que ce soit car cette question ne nécessite aucune « lumière spéciale ». En effet, Durkheim avance qu'il s'agit d'un « problème de morale pratique pour lequel tout homme de bon sens est compétent et dont nul ne doit se désintéresser²⁸⁸. » Contrairement à ce que Brunnetière laisse sous-entendre, les « intellectuels » ne raisonnent pas avec autorité sur des sujets qu'ils ne connaissent pas. Au contraire, c'est précisément parce que la question ne requiert aucune

²⁸⁴ Ibid., p. 267.

²⁸⁵ Ibid.

²⁸⁶ Ibid., p. 268.

²⁸⁷ Ibid., p. 269.

²⁸⁸ Ibid.

compétence particulière que les « intellectuels » se permettent d'opiner et de signifier leur réprobation. C'est leur simple qualité d'hommes (et de citoyens!) qui les incite à se faire entendre : « étant des hommes, ils prétendent exercer tous leurs droits d'hommes et retenir par devers eux une affaire qui relève de la seule raison²⁸⁹. »

L'individualisme, en plus de ne pas correspondre aux idées égoïstes et anarchistes, n'est pas le grand mal de la modernité mais plutôt sa voie de salut. « C'est désormais le seul système de croyances qui puisse assurer l'unité morale du pays²⁹⁰. » Durkheim pense que l'individualisme est appelé à jouer le rôle joué antérieurement par la religion dans l'unification de la morale. Tout, dit-il, « concourt précisément à faire croire que la seule possible est cette religion de l'humanité dont la morale individualiste est l'expression rationnelle²⁹¹. »

La division du travail social s'accroissant, les particularismes feront de même, et le moment est proche, même « presque atteint, où les membres d'un même groupe n'auront plus rien de commun entre eux que leur qualité d'homme, que les attributs constitutifs de la personne humaine en général²⁹². » Il s'en suit qu'il « ne reste plus rien que les hommes puissent aimer et honorer en commun, si ce n'est l'homme lui-même²⁹³. » L'homme, dit Durkheim, est désormais un Dieu pour l'homme. Il n'est plus possible de revenir en arrière et de se créer de nouveaux Dieux, car c'est maintenant l'homme, parce qu'il incarne quelque chose de l'humanité, qui est considéré comme porteur du divin. Contre, aujourd'hui, les tendances massives de la division du travail et de différenciation qui ont mené à cette situation est tout bonnement impossible. Nous ne pouvons, dit Durkheim, revenir en arrière. Et si cela est vrai de l'état de l'organisation de la société, ce l'est aussi de l'état de l'organisation morale de celle-ci. Ainsi, lorsque certains prétendent contre l'individualisme en préconisant un retour à la morale chrétienne, ils oublient que c'est précisément cette morale chrétienne qui a fomenté l'individualisme.

²⁸⁹ Ibid., p. 270.

²⁹⁰ Ibid.

²⁹¹ Ibid., p. 271.

²⁹² Ibid.

²⁹³ Ibid., p. 272.

Après avoir exposé sa conception anti-égoïste et anti-anarchique de l'individualisme et avoir établi qu'il ne s'agit pas d'une pathologie mais bien d'un phénomène normal (et moral), Durkheim est prêt à opposer une « résistance opiniâtre à tout ce qui paraît menacer la croyance individualiste²⁹⁴ » : ces menaces sont autant de compromissions potentielles de « l'existence nationale ». Puisque le culte de l'individu est la seule chose qui tient encore ensemble la société, toute fragilisation de ce culte amènera « un commencement de dissolution sociale²⁹⁵. » Ainsi, poursuit Durkheim, « l'individualiste, qui défend les droits de l'individu, défend du même coup les intérêts vitaux de la société²⁹⁶ ».

Durkheim affirme que ce lien entre individualisme et nation est particulièrement important dans le cas de la France, qui a « étroitement solidarisé son sort avec le sort de ces idées » et ne peut plus s'en désolidariser « sans commettre un véritable suicide moral²⁹⁷ ». Ainsi, lorsque, dans le cadre de *L'affaire*, certains affirment qu'il faut sauver l'armée au détriment des principes fondateurs de l'État pour en préserver la stabilité, ils oublient qu'un « organe de la vie publique, si important qu'il soit, n'est qu'un instrument, un moyen en vue d'une fin », ce qui pousse Durkheim à se demander à quoi bon « conserver avec tant de soin le moyen si on se détache de la fin²⁹⁸ ? »

Pour Durkheim, c'est l'état de la société qui impose l'individualisme comme seule morale possible. Combattre l'individualisme revient donc à préconiser l'anarchie morale. Il ne faut toutefois pas en conclure que l'individualisme tel qu'il a été exprimé au 18^{ième} siècle est complet. La liberté politique, tant recherchée par les penseurs du 18^{ième}, est un moyen. Elle doit être subordonnée à une fin qui la dépasse: l'égalité légale. Il faut maintenir les acquis importants et continuer les transformations morales, organiser l'individualisme et l'étendre²⁹⁹. Le parti-pris rationaliste de Durkheim s'affiche de façon on ne peut plus explicite dans sa conclusion :

²⁹⁴ Ibid., p. 273.

²⁹⁵ Ibid., p. 274.

²⁹⁶ Ibid.

²⁹⁷ Ibid.

²⁹⁸ Ibid.

²⁹⁹ « Il s'agit de compléter, d'étendre, d'organiser l'individualisme, non de le restreindre et de la combattre.» Ibid., p. 277. «Tous ceux qui croient à l'utilité ou même simplement à la nécessité des transformations morales accomplies depuis un siècle, ont le même intérêt : ils doivent oublier les divergences qui les séparent et coaliser leurs efforts pour maintenir les positions acquises.» Ibid.

Il paraît donc impossible que ces jeux de dilettantes réussissent à retenir longtemps les masses si nous ne savons agir. Mais aussi quelle humiliation si, n'ayant pas affaire à plus forte partie, la raison devait finir par avoir le dessous, ne fut-ce que pour un temps³⁰⁰ !

Maintenant que nous avons vu de quelle manière Durkheim réfute les arguments peu convaincants de Brunnetière et défend les orientations normatives liées à sa position scientifique, nous allons traiter de deux autres incarnations de la critique des ses écrits qui se sont succédées dans la foulée de l'affaire Dreyfus et qui illustrent bien les enjeux politiques qui y étaient liés. Cela nous permettra d'illustrer la hantise de l'impérialisme sociologique de Durkheim que nous avons évoquée plus haut.

Lasserre et Agathon ont tous deux signé des textes critiquant fortement la domination durkheimienne du système universitaire et arguant que le succès de la sociologie avait des causes politiques. L'une des plus virulentes attaques de ce type à l'endroit de la théorie durkheimienne est le condensé de l'argumentation anti-sociologique présenté par Pierre Lasserre dans *La doctrine officielle de l'université*. Dans ce texte, Lasserre avance que le succès de la sociologie est un succès politique.

Avant l'*Affaire*, la sociologie était la « Cendrillon de la philosophie universitaire », depuis elle a pris le contrôle de l'université. Durkheim, dit-il, a maintenant le pouvoir sur la Nouvelle Sorbonne et ses conseils. La sociologie remplace la philosophie comme clef de voûte des autres disciplines et se présente comme la « doctrine officielle de l'université ». Elle « impose la pédagogie au détriment de l'éducation classique » et prétend « imposer sa direction aux sociétés et inspirer les gouvernements³⁰¹. Nous le voyons, les liens et similarités avec les critiques formulées à l'endroit de la sociologie par les littéraires de l'époque sont nombreuses. Mais cette réaction de Lasserre est, selon Sapiro, particulièrement symptomatique de l'intolérance à l'endroit de la relativisation de la supériorité du goût et des jugements occidentaux par leur simple comparaison avec les primitifs.

Un autre exemple de ces attaques est le travail conjoint d'Henri Massis (licence en Lettres) et d'Alfred Tarde (licence en droit), qui signent, sous le pseudonyme d'Agathon, une série de chroniques sur la Nouvelle Sorbonne et la crise de la culture classique. Publiés en 1910 dans

³⁰⁰ Ibid., p. 278. Nous verrons plus loin que Durkheim ne ménage pas le rationalisme classique pour autant.

³⁰¹ G. Sapiro, 2004, op. cit., p. 23.

L'Opinion, ces articles furent « réunis en 1913 dans le livre intitulé *Les jeunes gens d'aujourd'hui*³⁰². » Selon ces adeptes de Bergson, « [...] il n'y a plus un seul philosophe à la faculté des lettres ». La philosophie ne se retrouve plus à la Sorbonne mais l'autre côté de la rue Saint-Jacques, au Collège de France (où enseigne Bergson)³⁰³. »

Alfred Tarde, l'un des étudiants cachés sous le pseudonyme d'Agathon, était le fils de Gabriel Tarde, dont la théorie psycho-sociologique de l'invention et de l'imitation confortait les anciennes élites et dont les écrits, nous l'avons vu, fourmillaient d'arguments antidurkheimiens. Ce n'est donc pas une surprise de constater la reprise des arguments du père Tarde par le fils et son acolyte. Pour eux, comme le résume Fournier, la sociologie de Durkheim « [...] se caractérise par l'horreur de tout ce qui est individuel et le mépris raisonné de toute psychologie : rien ne part de la conscience individuelle, le fait social n'est que coercition. [C'est] une sociologie qui nie l'invention, la créativité individuelle [...] »³⁰⁴

Nous verrons, comme l'a montré Sapiro, qu'au-delà de certaines différences entre les écrits de Lasserre et ceux d'Agathon ceux-ci se rejoignent dans « leur défense commune des goûts, de la culture générale, de l'unité spéculative l'emportant sur les divergences³⁰⁵. » Mais nous allons d'abord examiner de plus près l'attaque d'Agathon.

Les principaux éléments de la théorie durkheimienne critiqués par Agathon concernent le rapport de la sociologie à la philosophie, exercé via la pédagogie (notamment par l'introduction du scientisme) et tendant à la généralisation du déterminisme sociologique³⁰⁶. En ce sens, Agathon produit une actualisation particulière de l'opposition indentifiée par Sapiro entre conservatisme et progressisme. Sapiro nous explique que Lasserre réalise l'association classique entre le beau, le bien, le vrai et la morale et le désintéressement. Ce « mode de pensée essentialiste [...] justifie les privilèges de naissance comme condition nécessaire au désintéressement » et constitue « une philosophie de l'héritage comme garante de

³⁰² M. Fournier, 2007, op. cit., p. 725.

³⁰³ Ibid., p. 727.

³⁰⁴ Ibid.

³⁰⁵ G. Sapiro, 2004, op. cit., p. 16.

³⁰⁶ « Ce "sombre déterminisme" sociologique est d'autant plus malfaisant qu'il paralyse l'activité et tue les initiatives individuelles (qui seules sont créatrices de progrès). » M. Fournier, 2007, op. cit., p. 727.

la moralité³⁰⁷. » Ce raisonnement s'oppose aux postulats de la sociologie et s'agence aux attaques formelles – boursouffle scolaire, obscurité, complexité et ennui – pour en disqualifier le fond. En somme, les antinomies mises de l'avant sont cette fois principalement celles entre éducation et instruction et entre lettres et sciences : la sociologie est vue comme une menace pour les facultés de lettres en général et pour la philosophie en particulier. Comme le résume Fournier, cette position est liée à la fois à la spécialisation utilitariste de l'enseignement sociologique et à son scientisme³⁰⁸. Pour Agathon, ce sont principalement les professeurs de la Sorbonne qui « [...] ont rompu avec des procédés de culture appropriés au "génie français" pour introduire de nouvelles méthodes qui empruntent, dans les études littéraires, à celles des sciences naturelles³⁰⁹. »

Ainsi, Durkheim est-il le symbole de la dérive de la Sorbonne, dérive liée à la mainmise de l'État réformiste sur ce qui devrait continuer à être le refuge des valeurs traditionnelles humanistes et conservatrices. Fournier résume en ces mots la diabolisation de Durkheim par Agathon :

Le « despotisme intellectuel » de Durkheim s'exerce, selon Agathon, par l'intermédiaire de la pédagogie, son « domaine propre », et aussi de la sociologie. La pédagogie c'est là la « grande création (dirons-nous de la pensée) de la nouvelle Sorbonne », ironise-t-on. Et que ce cours soit le seul obligatoire pour tous les étudiants d'agrégation est une façon pour Durkheim de « faire de son enseignement un instrument de règle », laisse-t-on entendre³¹⁰.

Lasserre et Agathon insistent tous deux à leur manière sur le pouvoir de Durkheim dans la détermination des orientations de l'université. Avant d'exposer les dérives de leurs argumentations, nous devons rappeler que les craintes d'Agathon ne sont pas complètement infondées et que l'identification de la sociologie durkheimienne comme bouc émissaire n'est pas totalement innocente. Si Durkheim est présenté comme le « régent de la Sorbonne » c'est, entre

³⁰⁷ G. Sapiro, 2004, op. cit., p. 24.

³⁰⁸ « Le reproche principal qui est fait à l'enseignement « nouveau » de la philosophie est de « négliger systématiquement toute culture générale » : « En 1910, il n'y a pas un seul cours de philosophie. Il n'y a que des spécialités. » Ces spécialités sont : la « sorte de catéchisme social qu'enseigne Durkheim (qu'on décrit comme un « sociologue étroit, adversaire méprisant de toute philosophie »), [...] ». » M. Fournier, 2007, op. cit., p. 727.

³⁰⁹ Ibid., p. 726.

³¹⁰ Ibid., p. 727.

autres, en raison de ses liens avec Liard, qui l'a fait accéder au Conseil de l'Université³¹¹. Durkheim, nous l'avons vu, avait de solides assises à la Sorbonne et ce n'est pas un hasard si sa théorie a été présentée comme « la clef de voûte de la nouvelle Sorbonne ». Fournier résume ainsi cet état de faits :

[...]elle a su acquérir une « sorte de primauté » et elle entend régner non seulement sur les « diverses sciences de l'homme mais aussi sur les techniques particulières de l'activité humaine que sont la morale, la pédagogie, la politique³¹² ».

En somme, comme l'affirme Sapiro, non seulement les théories de Durkheim symbolise tout ce que les Lettrés honnissent, mais la personne de Durkheim, entre autres parce qu'il est juif, représente « la parfaite illustration de la thèse du "complot" ourdi par les nouvelles élites républicaines pour dilapider l'héritage classique et désagréger la société traditionnelle³¹³. »

Le caractère antisémite et anti-protestant de attaques contre la Nouvelle Sorbonne et ses représentants est manifeste. Par exemple, Pierre Lasserre « accuse la Nouvelle Sorbonne d'avoir succombé à un complot de gauche, fomenté par des protestants et des juifs³¹⁴. » Lasserre résume la théorie de Durkheim en disant que pour ce dernier, tout ce qui est antérieur à la division du travail et à la puissance des juifs n'est que grossière superstition. Sapiro nous rappelle que Célestin Bouglé, se portant à la défense de Durkheim, avait affirmé que *La division du travail sociale* était un « livre contre l'individualisme³¹⁵ » et qu'il s'était vu répondre par un argument antisémite voulant que Durkheim, comme tous les juifs, étant un corps étranger, travaillait à la dissolution du peuple et de la nation. Pour Lasserre, l'alliance de la sociologie et des Droits de l'Homme témoignait d'ailleurs de la volonté d'anéantir la tradition, la civilisation et la culture générale comme principe de cohésion morale de la société. En somme, Durkheim, dit Lasserre, est un mauvais métaphysicien qui place le totem « Dieu des nègres » comme Dieu immanent de sa sociologie³¹⁶.

De leur côté, les deux comparses cachés sous le pseudonyme d'Agathon affichent des tendances tout aussi antisémites. Fournier analyse bien le tournant pris par leur critique :

³¹¹ Ibid., p. 729.

³¹² Ibid., p. 727.

³¹³ G. Sapiro, 2004, op. cit., p. 23.

³¹⁴ Ibid., p. 14.

³¹⁵ Ibid., p. 26.

³¹⁶ Ibid.

Le grand être social, telle est la « donnée fondamentale » que travaillent les jeunes philosophes de la Sorbonne. Une telle perspective ne fait que fortifier les tendances dominantes de la faculté des lettres, à savoir le fanatisme autoritaire, le mépris des individualités, le culte de la spécialisation, l'horreur de toute véritable culture philosophique. « Comment, se demandent Massis et Tarde, peut-il être un véritable éducateur (...), celui qui ne vénère dans le monde que cet être vague, monstrueux, tyrannique comme le dieu des Juifs, l'Être social ? » Le dieu des Juifs ? La formulation de la question ne révèle-t-elle pas une forme d'antisémitisme ? On voit donc la méthode sociologique comme le « véhicule du despotisme ». Appétit de domination, idéal d'asservissement moral et dogmatisme, telle est, concluent Massis et Tarde, la philosophie de la Sorbonne³¹⁷.

Sapiro montre les affinités d'Agathon et de Lasserre : une défense commune de la culture générale comme ciment de la cohésion morale de la société et une idée commune que la société repose sur ses élites³¹⁸. De plus, les trois auteurs s'opposent tant à l'assimilation de la société occidentale aux sociétés primitives qu'à l'idée de progrès et affirment plutôt la décadence de l'occident comme résultat de la modernité politique – les droits de l'homme et la démocratie –, de la modernité économique – division du travail et capitalisme – et de la modernité culturelle – le romantisme, le naturalisme et le symbolisme. Comme le résume Fournier, *L'esprit de la nouvelle Sorbonne* qu'ils critiquent :

[...] c'est l'effort scientifique contre l'effort intellectuel et la culture classique. L'un et l'autre s'opposent comme s'opposent la précision et l'élégance, la médiocrité et l'élitisme, les préoccupations utilitaires et le dilettantisme, la philologie et le génie français³¹⁹.

Sapiro, qui nous présente toutes ces oppositions comme des « formes euphémisées » de la « défense des prérogatives des anciennes élites³²⁰ », nous renvoie à l'opposition structurelle et structurante du débat entre les anciennes élites et la méritocratie alors en formation. Pour Sapiro, la crainte réelle des élites en poste est la dévaluation du marché des titres universitaires en raison de la venue de nouveaux joueurs. C'est cette crainte de dévaluation du capital scolaire qui provoque les débordements politiques du début de la sociologie. Sapiro explique la réaction du fils de Gabriel Tarde et de son acolyte, qui voient dans l'ascension parmi la clientèle de l'éducation secondaire des rejetons « d'humbles familles », incapables de « comprendre les nuances de l'éducation littéraire », une menace de despotisme et de domination

³¹⁷ M. Fournier, 2007, op. cit., p. 728.

³¹⁸ G. Sapiro, 2004, op. cit., p. 25.

³¹⁹ M. Fournier, 2007, op. cit., p. 726.

³²⁰ G. Sapiro, 2004, op. cit., p. 22.

primaire. Pour Agathon, l'éducation secondaire et la formation littéraire au goût et au jugement constituent le dernier rempart contre l'utilitarisme et le matérialisme.

Sapiro présente ainsi la démarche qu'elle a observée : les réactionnaires et les ultra-conservateurs de l'époque se sont manifestés par le biais d'un anti-scientisme lettré qui s'opposait à la Nouvelle Sorbonne et à la sociologie. Ils ont proposé une synthèse entre traditionalisme et science pour se réapproprier cette dernière, appliquant ainsi la même tactique que l'Église catholique. En résumé les transformations de la configuration des relations entre champ littéraire et champ universitaire seraient à l'origine de l'antisémitisme et de l'anti-scientisme des hommes de lettres « dont la position se voit remise en cause par la promotion du paradigme scientifique et objectiviste et par l'ascension des nouvelles élites républicaines qui s'en réclament³²¹. » La sociologie concurrence la littérature sur le terrain des mœurs et de la morale et, pour les lettrés, elle apparaît comme un complot juif et protestant contre la culture classique. C'est tout ce contexte qui explique pourquoi les écrivains et littéraires ont été à la « pointe du combat anti-républicain » et anti-révolutionnaire avec leur théorie de la décadence, qui a eu des échos jusqu'au régime de Vichy, lequel a finalement sonné le glas de la 3^{ème} République.

Pour notre part, la principale conclusion que nous tirons des travaux portant sur cette réception politique de l'œuvre de Durkheim est que les arguments théoriques qui s'y sont glissés étaient pour la plupart en correspondance parfaite avec ceux formulés par Tarde et par les philosophes et, dans cette mesure, ils illustraient la préférence pour le présupposé nominaliste au détriment du présupposé réaliste.

Il nous reste cependant un dernier aspect de cette critique à commenter avant de conclure cette section concernant la réception de l'œuvre de Durkheim de son vivant. Lorsque A. Tarde et Massis résument l'antinomie entre le scientisme sociologique et l'humanisme des lettrés en opposant au désintéressement du génie et de la finesse française l'utilitarisme caractérisé par un labeur patient, des compétences techniques, un travail mécanique de la mémoire développant les habiletés d'un ouvrier de la science, ils opèrent un glissement vers un discours qui renvoie manifestement à l'anti-germanisme déjà présent dans l'affaire Dreyfus. En effet, cette distinction entre la tradition lettrée française et les pratiques des savants se traduit

³²¹ Ibid., p. 27.

aussi par une distinction plus générale entre la France et l'Allemagne dans leur manière respective d'aborder la réalité³²². Les distinctions établies par Brunnetière entre les deux nations, encore sous le choc de leur affrontement de 1870, se superposent aux antinomies caractéristiques des divergences entre scientifiques et lettrés. Ce sont là les mêmes arguments théoriques qui sont à l'œuvre sous le couvert cette fois de la distinction entre l'esprit français et la science allemande.

Tableau C : l'entrée de l'Allemagne dans les antinomies du discours conservateur

France	Allemagne
Raffinement	Lourdeur
Clarté	Obscurité
Rhétorique	Science
Ordre	Pédantisme

Cette argumentation n'est pas propre à Agathon ; elle se retrouve en filigrane dans les critiques adressées à Durkheim par Deploige. Cela nous intéresse particulièrement dans la mesure où, si Durkheim ne répond pas directement à Agathon³²³, il répond à Deploige en se défendant de reproduire aveuglément la conception allemande des sciences de l'homme. Durkheim est éloquent dans sa défense et nous nous concentrerons sur les lettres qu'il a fait parvenir à la *Revue Néo-scolastique* pour rectifier les propos de son critique.

Dans sa première lettre au directeur de la *Revue*, datée du 20 octobre 1907, Durkheim prête à Deploige de bonnes intentions et suppose que « sans qu'il l'ait voulu, il lui est arrivé d'employer parfois un langage de nature à faire croire » que lui, Durkheim, aurait « fait à certains écrivains allemands des emprunts soigneusement déguisés³²⁴. » Mais Durkheim relève par la même occasion de graves erreurs dans le contenu de l'article et de ce qu'il laisse sous-

³²² Comme Fournier le résume « On reproche à la nouvelle Sorbonne son culte de la science germanique, en particulier en histoire et en philologie. » M. Fournier, 2007, op. cit., p. 726.

³²³ Mauss le fait, sous un pseudonyme, dans « Les jeunes gens d'aujourd'hui ».

³²⁴ É. Durkheim, 1907b, « Lettre au directeur de la *Revue Néo-scolastique* », *Revue Néo-scolastique*, 14, p.606-607,612-614. Repr. in É. Durkheim, 1975, 1, op.cit., p. 401-404.

entendre. Durkheim spécifie qu'il n'a pas cherché à s'attribuer les théories allemandes mais plutôt à les faire connaître. Ainsi, il rappelle tout d'abord qu'il avait lui-même cité l'ouvrage de Wundt que Deploige a reconnu dans une de ses communications, et cela dans le texte sur lequel il s'était fondé pour préparer ladite communication. Durkheim cite ensuite une phrase de Deploige tendant à faire croire que Durkheim copie les allemands et s'attribue leur mérite et il y répond en rappelant l'existence de ses articles de 1887, publiés dans la *Revue Philosophique*, qui ont fait connaître les travaux allemands en France. En post-scriptum, Durkheim annonce la teneur de sa lettre suivante, datée du 8 novembre 1907 :

P.-S. L'article de M. Deploige contient, d'ailleurs, de graves et certaines erreurs. Je dois certes beaucoup aux Allemands, comme à Comte et d'autres. Mais l'influence réelle que l'Allemagne a exercé sur moi est bien différente de ce qu'il dit³²⁵.

La seconde lettre ne présente plus de doutes quant à l'irritation de Durkheim. Aucun préalable ou explication cette fois. Durkheim présente directement cinq des erreurs contenues dans l'article de Deploige.

Tout d'abord, concernant Simmel, Durkheim nie avoir lu l'ouvrage dont Deploige parle (et qu'il l'accuse d'avoir copié). Ensuite, à propos de l'influence qu'auraient exercés les thèses de Wagner et Schmoller sur lui, il déclare ne les avoir ni vues ni entendues et à peine lues...

Poursuivant sur Schaeffle et l'influence qu'il aurait, selon Deploige, exercé sur sa sociologie Durkheim fait une affirmation qui nous intéresse particulièrement. Il clame que son «Réalisme social» n'est pas dû à Schaeffle, mais plutôt à Comte, Spencer et Espinas. Et il ajoute qu'Espinas ne connaissait pas les travaux de Schaeffle «quand il fit ses *Société animales*» et que «La note où il est question de l'auteur allemand a été ajoutée à la seconde édition du livre³²⁶. »

Quant à la distinction durkheimienne de la sociologie et de la psychologie, elle provient de l'influence de Boutroux et non de Wundt comme Deploige le suggère. Boutroux, à l'École Normale, disait que «chaque science doit s'expliquer par des "principes propres" [...] la psychologie par des principes psychologiques, [etc.]³²⁷», et Durkheim affirme avoir été confirmé

³²⁵ Ibid., p. 402.

³²⁶ Ibid., p. 403.

³²⁷ Ibid.

dans cette idée par la lecture de Comte, qui a montré l'irréductibilité de la sociologie et de la biologie.

Enfin, c'est dans cette deuxième réponse à Deploige que Durkheim fait son fameux témoignage concernant sa révélation de 1895 – due à la lecture de Robertson Smith – témoignage qui viendrait inféoder la thèse de l'origine allemande des idées durkheimiennes. Ce passage est souvent « brandi » comme la preuve de l'existence de deux Durkheim, et à ce titre, il est très important pour la suite des interprétations de la pensée durkheimienne. Voyons exactement ce que Durkheim dit, en 1907, de sa propre trajectoire intellectuelle, « de la manière dont s'est fondée [sa] pensée³²⁸. »

[...] il est dit que j'aurais trouvé chez Wundt l'idée que la religion est la matrice des idées morales, juridiques etc. C'est en 1887 que je lus Wundt : or c'est seulement en 1895 que j'eus le sentiment net du rôle capital joué par la religion dans la vie sociale. C'est en cette année que, pour la première fois je trouvai le moyen d'aborder sociologiquement l'étude de la religion. Ce fut pour moi une révélation. Ce cours de 1895 marque une ligne de démarcation dans le développement de ma pensée, si bien que toutes mes recherches antérieures durent être reprises à nouveaux frais pour être en harmonie avec ces vues nouvelles. *L'Ethik* de Wundt, lu huit ans auparavant n'était pour rien dans ce changement d'orientation. Il était dû en entier aux études d'histoire religieuse que je venais d'entreprendre et notamment à la lecture des travaux de Robertson Smith et de son école³²⁹.

Durkheim poursuit en niant la sympathie supposée par Deploige entre le socialisme de la chaire et la sociologie et en déclarant que ce que l'Allemagne lui a apporté doit être cherché dans les travaux de ses historiens plutôt que de ses économistes. Les influences de Durkheim, qu'elles soient allemandes ou anglaises étaient étrangères « à l'idée sociologique ». Son but, dit-il – confessant ainsi partiellement son « impérialisme sociologique » – « a été précisément de faire pénétrer cette idée dans ces disciplines d'où elle était absente et d'en faire ainsi des branches de la sociologie³³⁰. »

Mais Durkheim n'a pas fini de se défendre des attaques de Deploige. Il revient sur le sujet dans un compte rendu de *Le conflit de la morale et de la sociologie* (Louvain, 1911) de Simon Deploige, publié dans la 12^{ième} livraison de *L'Année sociologique* en 1913. Ce livre est une attaque contre la sociologie durkheimienne fondée sur ses supposées origines allemandes

³²⁸ Ibid., p. 404.

³²⁹ Ibid.,

³³⁰ Ibid.,

et un plaidoyer en faveur d'une approche thomiste³³¹. Durkheim n'entend plus à rire; il résume cette fois son opinion de façon plus incisive, et cela permet de mieux saisir les enjeux de ce débat : « [...] on espère détourner les Français de la sociologie, telle que nous l'entendons en cherchant à établir qu'il ne s'y trouve rien de "Français", [...]»³³². Les procédés discursifs de Deploige sont une fois de plus pris à partie par Durkheim, qui présente un passage du texte de Deploige où, dit-il, «on n'a pas craint de recourir à une altération consciente des textes³³³».

Mais au-delà de ces déformations des faits qu'il relève, Durkheim fait encore valoir, au détriment des influences allemandes que lui prête Deploige, ses influences françaises. À cet égard, Durkheim y va d'un énoncé illustrant bien l'importance de son débat avec Tosti, qui avait eu lieu des années auparavant dans l'AJS, et que nous aborderons dans la section suivante portant sur les États-Unis : il s'agit là d'un bel exemple des échos internationaux du débat entre Tarde et Durkheim et de l'auto-positionnement de Durkheim en tant que réaliste. Précisant l'origine de sa distinction entre composé et composants, Durkheim explique que « [...] c'est de Renouvier que [lui] est venu l'axiome : un tout n'est pas égal à la somme de ses parties, et c'est cet axiome qui est à la base de ce que M. Deploige appelle [son] réalisme social³³⁴».

Dans le cadre de cette réaffirmation de son réalisme social, Durkheim revient aussi, mais moins explicitement cette fois, sur la fameuse révélation de 1895 :

Enfin, on sait quelle place prépondérante a prise dans nos recherches l'étude des phénomènes religieux. Or, la science des religions est essentiellement anglaise et américaine; elle n'a rien d'allemande. C'est faire une « genèse » systématiquement tronquée de notre pensée que de négliger tout ce que nous devons à Robertson Smith et aux travaux des ethnographes de l'Angleterre et de l'Amérique³³⁵.

³³¹ «Ce livre est un pamphlet apologétique : il s'agit de discréditer nos idées, par tous les moyens possibles, pour la plus grande gloire de la doctrine de Saint-Thomas.» É. Durkheim, 1913a, « compte rendu de *Le conflit de la morale et de la sociologie* (Louvain, 1911) de Simon Deploige », *L'Année sociologique*, vol.12, p.326-328.

³³² Ibid., p. 405.

³³³ Ibid., p. 406.

³³⁴ Ibid., p. 405.

³³⁵ Ibid., p. 405-406. Nous examinerons ces liens dans les chapitres consacrés à la réception anglaise de Durkheim.

Dans la conclusion de son texte, Durkheim revient sur le titre de l'ouvrage et du supposé conflit – inexistant selon lui – entre la morale et la sociologie. Cette remarque sur la position de la sociologie vis-à-vis de la morale est d'autant plus intéressante que Durkheim se proposait justement, à la fin de sa vie d'écrire un traité sur la morale. En 1913, après la publication des FEVR, Durkheim s'affairait justement à reformuler sa conception de la relation entre morale et sociologie :

Toute notre thèse peut se résumer ainsi : pour pouvoir déterminer ce que doit être la morale, à un moment donné du temps, il faut d'abord voir ce que c'est que la morale, comment distinguer ce qui est moral de ce qui ne l'est pas, et on ne peut répondre à cette question si l'on n'a, au préalable, étudié les phénomènes moraux en eux-mêmes et pour eux-mêmes. Nous ne pouvons pas choisir un critère par un acte de décision; nous ne pouvons que l'observer et le dégager des faits³³⁶.

Ainsi, les réponses à Deploige, puisque la critique de ce dernier recourt à des antinomies qui avaient déjà été mobilisées au préalable, sont l'occasion pour Durkheim de préciser sa conception de plusieurs des thèmes discutés par ses autres détracteurs.

1.8. Conclusion : La centralité du débat avec Tarde

La sociologie durkheimienne était dans l'air du temps et participait de polémiques déjà brûlantes. La presque totalité des écrits durkheimiens s'inscrivait dans des débats moraux, politiques et scientifiques qui s'assuraient une "réception" minimale du discours sociologique, celle de ceux qui participaient déjà aux débats en question. C'est ainsi que presque tous les textes de Durkheim publiés à l'époque ont reçu des commentaires et des réponses immédiats dans les journaux et revues spécialisées. Cette affirmation sera de plus en plus systématique à mesure que la sociologie durkheimienne s'institutionnalise et que les durkheimiens obtiennent des postes dans les établissements d'enseignement. La plupart des débats de Durkheim avec ses concurrents nationaux ont été traités de long en large par les études durkheimiennes (Tarde, Worms, et les philosophes...), si bien que les cas de Deploige et de Brunnetière sur lesquels nous revenons ne sont là que de façon à nous faire saisir la continuité d'un pan de la pensée durkheimienne qui est visible dans ces controverses mais qui reste relativement peu utilisé dans la réception de l'œuvre.

³³⁶ Ibid., p. 406-407.

Chapitre 2: la première réception anglaise de Durkheim

2.0. Présentation de la bibliographie

Très peu d'articles, comptes-rendus et ouvrages portant sur Durkheim ont été publiés de son vivant en Angleterre. Comme nous le verrons, les débats internes de la sociologie britannique et les orientations individualistes et philosophiques des parties en présence ont nui à une réception proprement sociologique de son œuvre. Cette situation se reflète dans l'absence de sociologues dans la courte liste des auteurs s'étant attardés à Durkheim. Cette absence n'indique pas que les sociologues anglais aient complètement négligé Durkheim. Seulement, la trace la plus manifeste de leur intérêt n'apparaît qu'en 1918, sous la plume de Branford et ce n'est donc que dans la section suivante que nous examinerons sa critique. Pour l'heure, remarquons simplement qu'au-delà de la communication transmise par Durkheim à la Sociological Society et de la réaction mitigée qu'elle suscita, aucun texte produit par un sociologue britannique, qu'il soit galtonien, geddesien ou partisan de Hobhouse, ne figure dans la liste que nous avons pu réunir.

L'Angleterre n'est donc pas restée muette face à la production de Durkheim et de ses disciples. Mais ce sont surtout des anthropologues, généralement intéressés par les questions entourant l'origine et la définition de la religion, de la magie et du totémisme, qui ont commenté les contributions de Durkheim liées de près ou de loin à ces questions. Cet intérêt pour la religion est à ce point déterminant qu'il faut attendre l'article de Durkheim sur « La prohibition de l'inceste et son origine sociale », dans lequel la question du totémisme est soulevée, pour que Hartland mentionne les travaux des durkheimiens dans les pages de la revue *Folk-lore*. Ce même Hartland fut d'ailleurs le seul à traiter des travaux des durkheimiens, au gré des publications de *l'Année sociologique*, jusqu'à la controverse de 1904 entre Lang et Durkheim, provoquée par la recension par ce dernier de *Social Origins* dans les pages de *Folk-lore*. En effet, cette critique de Durkheim mena à la publication, toujours dans la même revue, d'une réponse de Lang intitulée « Dr. Durkheim on Social Origins ». Après cet épisode, mis à part la recension par Hartland de *l'Année sociologique* publié en 1905 dans les pages de *Folk-lore*, rien n'est publié concernant Durkheim jusqu'en 1913. En effet, la parution des *FEVR* mène à la publication de deux recensions ; l'une de

Hartland dans la revue *Man*, et l'autre de Malinowski dans les pages de *Folk-lore*.

La liste des auteurs est brève : Hartland, Lang, Malinowski et Webb. À eux quatre ils totalisent neuf textes, dont deux seulement ne sont pas des comptes-rendus : la réponse de Lang à Durkheim et le livre de Webb. Toutefois, nous verrons qu'il ne faut pas sous-estimer la teneur théorique et critique des comptes-rendus produits par Hartland et Malinowski car ils contiennent les critiques qui seront ensuite étayées dans des articles.

2.1. British Sociology

2.1.1. Introduction : les discours sur la société.

Comme la bibliographie concernant Durkheim le laisse présager, la sociologie anglaise ne s'est pas institutionnalisée au même rythme que les sociologies américaines et françaises. Si les choses ne se sont pas très bien passées pour la sociologie, cela n'implique pas que personne ne s'intéressait au développement d'un discours portant sur la société et à l'association de celui-ci à l'appellation « sociologie ». C'est plutôt que l'anthropologie a produit un plus grand nombre de monographies, s'est institutionnalisée plus rapidement et, à terme, a supplanté la sociologie et l'a annexée.

Nous pouvons distinguer quatre groupes porteurs de discours concernant la société en Angleterre à la fin du 19^{ème} siècle ; les *Eugenics*, les *Ethics*, les *Civics* et l'anthropologie sociale¹. Ces discours émanaient de quatre groupes distincts aux visées très divergentes mais dont les destinées étaient liées en raison de leur objet commun : la société. Nous traiterons sommairement, en fonction de leur intérêt pour Durkheim et de la postérité de leurs doctrines, de chacun des groupes dans les sections qui suivent en commençant par les trois groupes aux visées proprement sociologiques.

2.1.2. Les sociologies britanniques

Des 4 groupes évoqués ci-haut, 3 sont explicitement rivaux dans la course au monopole de la définition de la sociologie et dans la course à l'institutionnalisation de cette science nouvelle.

¹ Les quatre groupes que nous considérons excluent les représentants des disciplines déjà établies telles le droit, l'histoire et l'économie en plus des disciplines encore précaires ou non institutionnalisées telles la psychologie et la géographie. Les raisons de cette exclusion sont multiples. D'une part, les auteurs n'ont pas abordé l'œuvre de Durkheim. D'autre part, ils constituaient des obstacles au développement d'une sociologie autonome et ne luttaient donc pas réellement pour le monopole de l'appellation de sociologie.

En fait, au départ, la sociologie britannique était divisée en deux principaux camps antagonistes; les *Eugenics* et les *Civics*. Les eugénistes, biologistes et «sociologues de la race», étaient représentés par Galton, et les *Civics*, inspirés de LePlay et de la planification urbaine, par Geddes. Bien que marginal au début du 20^{ème} siècle, un troisième point de vue, principalement opposé aux *Eugenics* mais également aux *Civics*, représenté par la Charity Organisation Society, Hobhouse et James Bryce (premier président de la Soc. Society), faisait sentir son influence et gagnait en légitimité : les *Ethics*. C'est Comte et Spencer qui constituaient les sources d'inspirations principales de tous ces sociologues, qui considéraient conséquemment leur science comme la synthèse de toutes les sciences².

Ces trois groupes qui préconisaient chacun à leur manière une vision individualiste et évolutionniste de la sociologie entretenaient des relations complexes qui peuvent être rendues partiellement intelligibles au regard de leur collaboration dans la *Sociological Society*, puis dans l'*Institute of Sociology*. La *Sociological Society* et l'*Institute of Sociology* ont successivement été le lieu des efforts de définition, scientificisation et légitimation institutionnelle de la sociologie anglaise et, surtout, le lieu des deux tentatives de collaboration des groupes rivaux (notamment l'*Institute*, où ont collaboré des représentants de l'Université de Liverpool (département de travail social), des sociologues de la LSE et des membres de la *Regional Survey School* de Geddes). Les *Sociological Papers* (1905-1907) et la *Sociological Review* (1918-1937) se sont succédés comme organes officiels de la *Sociological Society* et de l'*Institute of Sociology*. C'est sur la présentation de ces deux institutions que s'articulent la plupart des présentations du champ sociologique anglais auxquelles nous avons eu recours dans le cadre de la rédaction des deux chapitres de notre thèse traitant de l'Angleterre³.

² « [...] James Bryce [premier président de la Society] saw the Sociological Society as one which surveys with the eye of science the whole field of human nature. » R. Dahrendorf. *LSE. A History of London School of Economics and Political Science. 1895-1995* Oxford University Press, 1995 p. 97.

³ Ces présentations se trouvent principalement dans Baudry Rocquin, 2006, *The floating discipline: British sociology and the failure of institutional attachment (1911-1938)*, Master of Studies in Historical Research, Oxford University, Trinity Term. Source : www.britishsociology.com; M. Studholme, 1995, « Durkheim and the Institutionalisation of British Sociology », *Durkheim Studies*, n.s., No.1, p.24-34; R. N. Soffer « Why do disciplines fail? The strange case of British Sociology » *English Historical Review*, October 1982; R.J Halliday, 1968, « The sociological movement, the sociological society and the genesis of academic sociology in Britain », *The Sociological Review*, (n.s.) vol.16, no. 3, Nov.; R. Dahrendorf, 1995, op. cit.; M. Fournier, M. Durkheim, Paris, Fayard, 2007.

À la suite de Halliday, nous devons cependant formuler deux remarques quant à cette définition tripartite du champ sociologique anglais et à son exposition par le biais de l'histoire de la Society puis de *l'Institute*.

D'une part, il importe de souligner les similarités des trois écoles et la difficulté de les distinguer dans la mesure où les Civics et les Ethics étaient en accord avec les eugénistes sur le fond de la question fondamentale de l'évolution. Les trois groupes ne se distinguaient que par certains aspects de leur conception de ladite évolution. Les eugénistes disaient que la génétique la surdéterminait. Les Civics, pour leur part, prétendaient plutôt unir les deux points de vue : « Lieu, travail, famille was true science since it studied environment, function and organism as interacting factors not as separate or competing entities⁴. » Ainsi, les Civics, en plus de s'inscrire dans une perspective résolument évolutionniste, ne s'opposaient pas de front au biologisme lié à l'eugénisme : « [...] the improvement of the human breed was crucial to the practical ambitions of the civics school. The citizen had to be made worthy of the planned city; he had to be the best that was biologically possible⁵. » De son côté, Hobhouse et les Ethics s'opposaient tant aux eugénistes qu'aux Civics sur la question du biologisme parce que les deux sous-estimaient l'importance de la *raison* humaine et de son développement. Mais cette opposition restait elle aussi inscrite dans une perspective évolutionniste. Dahrendorf résume la question qui hantait alors la sociologie britannique : «What was the relative importance of heredity and environment in the evolutionary process⁶ ? »

Ceci dit, tous les commentateurs sont d'avis que cette question unissait autant qu'elle distinguait les trois groupes en présence si bien que la séparation des trois groupes reste justifiée. D'ailleurs, Halliday relate que Branford reconnaissait les trois groupes initiaux et leur importance respective au sein de la Society, ce qui confirme la distance qui subsistait entre les Civics et les Eugenics. Comme l'exprime Halliday :

⁴ R.J. Halliday, 1968, op. cit., p. 385.

⁵ Ibid., p. 383.

⁶ Ibid., p. 384.

« The classification was designed to reveal the significance of the racial school understands of man's evolution. Despite a measure of agreement between racial and civics sociologists over the value of eugenics, no member of the civics school at this time could possibly accept an exclusively hereditarian biology⁷. »

Une seconde objection à cette définition de la sociologie britannique formulée par Halliday mérite d'être soulignée. Selon lui, « la réduction du mouvement sociologique à ces trois écoles laisse présumer que la sociologie était indépendante de toutes les disciplines à l'exception de la biologie⁸ » et porte à négliger les liens entre la sociologie et les autres sciences sociales, notamment l'anthropologie et l'économie⁹. Pourtant, Halliday avance que pour certains fondateurs de la Sociological Society, celle-ci « was an institution to emancipate sociological science from the oversight of academic economists and British anthropologists¹⁰ ». Mais, après avoir ainsi souligné l'importance de l'anthropologie, Halliday tente d'atténuer son rôle : il affirme que, de manière générale, l'anthropologie et l'économie ont été exclues de la Society et laisse sous-entendre que ni l'économie ni l'anthropologie n'ont influencé le destin britannique de la sociologie.

Ainsi, bien que les contributions de Dahrendorf, Soffer, Halliday, Studholme et al. fournissent moult informations sur l'institutionnalisation de la sociologie anglaise et sur la réception de l'œuvre de Durkheim, le rôle de l'anthropologie sociale est globalement passé sous silence, ce qui laisse l'explication proposée sans une assise importante. Nous avons pour notre part tenté de pallier à ce manque en consacrant une partie de chacun de nos chapitres dédiés à l'Angleterre à l'anthropologie et à sa réception de Durkheim. Mais commençons comme tous ces auteurs par d'abord présenter la sociologie britannique.

2.1.2.1. *Eugenics*

Les *Eugenics* étaient principalement influencés par l'eugénisme de Pearson et par Galton, instigateur de l'*intelligence testing movement*. Celui-ci fondait ses théories sur la nature biologique de l'homme et sur l'importance du bagage héréditaire dans les conduites

⁷ Ibid., p. 384.

⁸ « To reduce the sociological movement into these three schools is, in effect, to presume that sociology was independent of all disciplines except biology. » Ibid., p. 381.

⁹ « The classification presents sociology in isolation from other branches of social science, in particular, it might be argued from statistical economics and social anthropology » Ibid., p. 380-381.

¹⁰ Ibid., p. 381.

humaines, bref, sur une forme de darwinisme. La méthodologie qu'il préconisait était la statistique, outil qui permettait d'établir des relations entre les actions humaines et leurs causes biologiques, inscrites dans la nature. Ce mélange d'intérêts eugénistes et héréditaires se retrouvait dans la revue *Biometrika*, un des organes de diffusion important du mouvement, qui attirait à l'époque une grande partie de l'élite intellectuelle et universitaire conservatrice mais aussi certains réformistes¹¹.

La réception durkheimienne de ces théories, plutôt critique, est principalement formulée dans le *Suicide* et dans la *DTS*¹². Par la suite, Durkheim ne revient pas sur le sujet et la mention la plus importante de Galton dans les pages de *l'Année Sociologique* apparaît sous la plume de Fauconnet dans volume X de *l'Année*. Relatant les discussions de la *Sociological Society* publiées dans le second volume des *Sociological Papers*, Fauconnet se contente de renvoyer aux critiques de Steinmetz et de Crawley et de dire que les questions traitées par les *Eugenics* « ne ressortissent que très indirectement à ce que nous appelons les sciences sociologiques¹³. » Que cette raison soit la véritable source de l'absence de commentaires subséquents dans *l'Année* ou non, le fait est que Galton ne fut plus jamais commenté dans les pages de la publication durkheimienne. Présents au début de l'aventure de la *Sociological Society*, les *Eugenics* s'en séparèrent dès 1907 et renoncèrent à s'accaparer le terme sociologie tout en recentrant leurs efforts sur des questions médicales plutôt que sociales.

2.1.2.2. Regional Survey School – Civics – town-planners

La *School of Civics* ou encore la *Regional Survey School* était représentée par Geddes (biologiste et botaniste, sociologue influencé par Comte, Le Play et par la biologie darwinienne) et par Branford (banquier écossais). Ceux-ci fondaient leurs théories, qu'ils qualifiaient de sociologiques, sur l'importance de la nature physique et géographique et s'opposaient ainsi aux théories fondées sur l'hérédité. Au point de vue méthodologique, influencés par Le Play et dans une moindre mesure par Booth, ils étaient adeptes des sondages. Leur vision économique et sociale était dérivée de la tradition « morale » de J.

¹¹ « While most eugenicists stood solidly on the right, some, such as Havelock Ellis, J. A. Thompson and Sydney Webb, endorsed both eugenics and social reform. » R. N. Soffer, 1982, p. 799.

¹² Fournier (2007, op. cit., p. 178.) résume la critique de Galton par Durkheim en citant la p. 299 du *Suicide*: « En un mot, plus les formes de l'activité se spécialisent, plus elles échappent à l'action de l'hérédité. »

¹³ P. Fauconnet, 1907, « *Sociological Papers*, vol. II. 1906 », *Année Sociologique*, vol. 10, p. 188-190. p. 189.

Ruskin et s'opposait au laisser-faire libéral. Studholme résume la conception normative défendue par les *Civics* en affirmant que leur conviction était que la sociologie « should be the science informing the art of civic improvement¹⁴ ».

Professeur de biologie à Dundee depuis 1888, Geddes passait une grande partie de son temps à promouvoir les enseignements et la méthodologie LePlaysiens. Depuis sa découverte de cette pensée lors d'une conférence de Desmolins à Paris, Geddes avait organisé des écoles d'été à Édimbourg puis acheté, dans la même ville, un vieil observatoire qu'il avait renommé *Outlook Tower* et qu'il utilisait comme « laboratoire » sociologique. Si les premières écoles d'été se limitaient à la zoologie et à la botanique, Geddes fut rapidement rejoint par plusieurs professeurs, dont Desmolins et Branford, ce qui permit d'étendre les sujets enseignés aux sciences sociales. Les contacts établis à cette époque par Geddes dans le cadre des écoles d'été et de ses voyages de « promotion », notamment auprès de géographes, lui permirent de figurer comme chef de file du *Regional Survey Movement*, ne fusse qu'à titre honorifique, pratiquement jusqu'à sa mort. Mais cette pérennité ne se fit pas dans l'harmonie ; la pression exercée sur lui par les nouveaux venus du mouvement, soucieux d'assurer une aura de scientificité à leur discipline et de la faire entrer dans le giron universitaire, était le reflet de la réputation d'excentrique qui précédait Geddes. Studholme résume la doctrine de Geddes en tentant de relativiser l'évolutionnisme biologisant de ce dernier et de souligner la prééminence de la motivation sous-jacente à toute la démarche : l'amélioration des conditions du vivre-ensemble régionale des communautés urbaines et rurales.

« Although the physical environment of a region in the first place determined what sort of community evolved, it was equally important to study historically the changes between nature and culture. His theory of social evolution drew upon biological physical and mental characteristics was only part of the picture. Geddes used the term "tradition" to denote the passing on of social and cultural characteristics and "heritage" when speaking of wealth and property between generations. Thus "evolution" involved both individual and social forces at biological, cultural and economic levels. Social problems, he believed, resulted from the lack of direction in social change. Sociology would eventually provide the requisite knowledge to aid planned social change on a regional basis¹⁵. »

En somme, Geddes et Branford avaient des visées normatives importantes et tout à fait claires pour la sociologie, qui devait étudier, grâce à la méthode des sondages régionaux, l'évolution

¹⁴ M., Studholme, 1995, op. cit., p. 25. Dahrendorf écrit : « Civics for him [Geddes] is "applied sociology" and notably "the application of social survey to social service" ». R. Dahrendorf. 1995, op. cit., p. 101.

¹⁵ Studholme, M., 1995, op. cit., p. 26.

des villes et des communautés afin de permettre une meilleure planification urbaine et des changements sociaux probants, menant à l'amélioration des conditions de vie urbaines et sociales. L'importance de Geddes pour cette école de pensée, en tant que théoricien et porte-parole principal, est reconnue. Mais il ne faut pas négliger le rôle de Branford qui, en plus de convaincre Martin White de financer la *Society* puis la création de la Chaire de sociologie de la LSE, a su tempérer les propos de Geddes pour arriver à des rapprochements entre leur école et celles de Galton et Hobhouse. Aussi, nous le verrons plus tard, il nous faudra souligner le rôle important de A. Farquharson, qui durant l'entre-deux guerres a secondé puis remplacé Branford à la Le Play House.

Les liens entre cette école et les durkheimiens avant la première guerre ne furent pas particulièrement chaleureux mais ne témoignèrent pas d'animosité excessive. C'est qu'ils furent ténus. Outre la présentation de Durkheim à la *Sociological Society* (1904) relatée dans les *Sociological Papers* et la lettre qu'il adressa ensuite à la même revue pour préciser ses propos, aucun article concernant Durkheim signé de la plume d'un émule de Geddes ne fut publié jusqu'en 1917. Nous verrons dans le chapitre suivant que ce mutisme sera brisé par Branford en 1918. Quant à la réception de Geddes par les durkheimiens, elle fut également sommaire puisque outre la brève mais incisive critique de Fauconnet dans une recension des *Sociological Papers* publiée dans *l'Année* et citée plus haut, aucun article n'a ensuite été consacré à cet auteur dans les pages de *l'Année Sociologique*. Dans le seul jugement durkheimien des travaux de Geddes, Fauconnet explique que Geddes préconise l'étude des faits - ce à quoi Fauconnet applaudit - mais réduit cette étude à l'observation, par sondages locaux ou par voyages à l'étranger, des sociétés contemporaines et plus particulièrement des agglomérations urbaines. Selon Fauconnet, ce « ne sont peut-être pas là le moyen le plus direct pour le sociologue d'entrer en contact avec la réalité observable¹⁶. » Fauconnet souligne que la méthode préconisée par Geddes, qui consiste en la production de « monographies de cités », est une adaptation des « monographies de familles » leplaysiennes et qu'en outre les travaux de Booth influencent grandement ceux de Geddes. Sans s'opposer, en principe, à la réalisation de telles monographies, Fauconnet explique que « les cadres que détermine M. Geddes pour l'étude des cités sont vraiment du domaine de la fantaisie pure »

¹⁶ P. Fauconnet, 1907, op. cit., p. 189.

et que celui-ci établit « *a priori* les rapports que soutiennent entre eux les divers groupes de phénomènes [...] » qu'il se propose d'étudier¹⁷. En ce qui a trait à la réception des écrits de Branford par les durkheimiens, nous le verrons dans quelques pages, ils furent commentés dans l'*Année Sociologique* à l'occasion d'un compte-rendu des *Sociological Papers* traitant de la présentation des idées de Durkheim à la *Society*.

2.1.2.3. *Ethics*

Comme nous l'avons mentionné, l'école qui sera désignée sous l'appellation d'*Ethics* n'était constituée, au départ, que de Hobhouse. Né en 1864 et ayant fait ses études à Oxford où il affiche très tôt ses tendances socialistes ou radicales, Hobhouse a été journaliste puis directeur au *Manchester Guardian* et, pour une courte durée, éditeur du *Tribune*. Hobhouse était déjà entré dans le cercle sociologique en étant *temporary lecturer* à la LSE en 1896/97 puis *lecturer* à partir de 1904. Hobhouse s'est ensuite dédié à la LSE jusqu'à sa mort en 1929¹⁸. Contre le rôle de la nature héréditaire (Galton) ou géophysique (Geddes), celui-ci mettait de l'avant l'importance philosophique et théorique du rôle de l'humain, de l'individu, dans la détermination de la structure sociale. Ainsi, Hobhouse était contre l'application de l'évolutionnisme darwinien aux phénomènes conscients, volontaires et moraux. La théorie de Hobhouse était organisée autour de l'idée d'évolution « orthogénique », l'évolution de l'esprit¹⁹. Pour Hobhouse, Darwin avait raison jusqu'à ce que la conscience de soi apparaisse, moment où le rôle de la biologie était supplanté par la conscience du but et par le développement de la moralité²⁰. En somme, du point de vue scientifique, il s'agissait pour lui de promouvoir la rationalité humaine au détriment des considérations biologiques ou géographiques et au point de vue normatif, de promouvoir l'éducation citoyenne et le travail social afin de « libérer » les individus. Quoique l'approche de Hobhouse, influencée par la sociologie de Spencer et par la philosophie éthique d'Oxford incarnée par T. H. Green, contrastait avec la statistique et les sondages préconisés par ses adversaires, les *Ethics* se

¹⁷ Ibid.

¹⁸ Darhendorf, 1995, op. cit., p. 103-104 et M. Fournier, 2007, op. cit., p. 543.

¹⁹ M. Studholme, 1995, op. cit., p. 28.

²⁰ "Morality develops because, as mind becomes self-conscious, the thing that it becomes *conscious of*, above all, is its oneness with the rest of humanity. Sociology, therefore, was the systematization of the self-consciousness of humanity, in which the humanitarianism has become the central guiding principle. Its aim would be to enable the conscious direction of social progress." Ibid., p. 29.

rapprochaient des *Civics* en ce qu'ils envisageaient la sociologie comme la science de l'étude – et des solutions – des problèmes sociaux. D'ailleurs, outre Hobhouse, la principale figure du mouvement était C. Loch, secrétaire de la *Charity Organisation Society*. De plus, comme c'était le cas pour les *Civics*, les travaux de Booth étaient considérés comme des inspirations par les tenants des *Ethics*.

Les représentants des *Ethics* n'ont pas, à proprement parler, consacré de travaux à l'œuvre de Durkheim du vivant de ce dernier. Par contre, l'ouvrage volumineux et ambitieux de Hobhouse intitulé *Morals in Evolution* a été recensé par Hertz dans les pages du 11^{ième} volume de *l'Année sociologique*²¹. Hertz y critiquait vertement le travail de Hobhouse en affirmant que celui-ci était plus une philosophie de l'histoire qu'une sociologie scientifique. La thèse de l'évolution de la morale vers le statut de pratique individuelle rationnelle et éthique présentée par Hobhouse n'est pas scientifiquement démontrée selon Hertz. Sans aller plus loin dans ses critiques, Hertz termine en rappelant tout de même quelques mérites du livre (« exposés clairs et bien conduits » et « analyses pénétrantes ») et en livrant une appréciation générale – qui ne manquera de faire sourire certains – fort révélatrice quant à une des raisons cachées ou non-dites du rejet par les durkheimiens de cette théorie de Hobhouse, à savoir ses positions politiques qui, bien que réformistes, persistaient à se réclamer des traditions libérales éloignées des positions socialistes de la plupart des durkheimiens : « Enfin, et c'est peut-être là son principal intérêt, cet ouvrage reflète, [...], les aspirations généreuses, peut-être un peu naïves, du néo-libéralisme anglais d'aujourd'hui²². »

Bouglé, pour sa part, avait vu des similarités entre les pensées de Hobhouse et de Durkheim. D'abord en ce qui a trait à la critique de la « sociobiologie », ensuite à l'intérêt des deux pour la notion de conscience collective. Dans la dernière section de son compte-rendu, Bouglé revient sur l'importance de la psychologie et de l'analyse des esprits dans la théorie de Hobhouse et sur la critique de la *Group Mind Theory* qui y est associée. Bouglé explique que Hobhouse reconnaît l'influence de la société, l'existence de « systèmes mentaux spécifiques

²¹ R. Hertz, (1910), « Hobhouse, L.T. *Morals in Evolution. A study in comparitiv ethics*. Londres, Chapman, 1906. » in *Année Sociologique*, vol. 11, p. 276-277.

²² Ibid., p. 277.

dont la pensée individuelle n'est qu'un élément²³ », mais s'oppose à l'idée d'une « pensée de groupe » et d'une volonté collective : « L'auteur montre que, pour que celles-ci deviennent des réalités, il faut des conditions nombreuses qui sont loin d'être pourtant réunies²⁴. » Ainsi, Hobhouse, poursuit Bouglé, « maintient surtout que des volontés vraiment collectives peuvent se former en pleine lumière, conscientes des fins que poursuivent les sociétés²⁵. » Mais, en dernière instance, ce sont les individus qui sont les instigateurs des faits sociaux et qui les expliquent²⁶.

Hobhouse, dit Bouglé, « ne se demande pas, d'ailleurs, si le développement même des institutions ne pourraient pas expliquer celui de l'intelligence et jusqu'à la formation de ses cadres. Sur ce point comme sur bien d'autres il préfère ignorer les travaux de Durkheim²⁷. » Malgré la constatation de ces divergences sur des points qui auraient pu les rapprocher, Bouglé déplore le manque d'intérêt envers les travaux de Durkheim affiché par Hobhouse. Il considère que les points de rencontre sont nombreux entre les doctrines de Hobhouse et les travaux des durkheimiens et il mentionne à cet effet les écrits de Lévy-Bruhl (qui avaient pourtant suscité entre Durkheim et lui un débat sur la mentalité primitive) et l'article *Sociologie* signé par Mauss et Fauconnet - mais auquel, nous le savons grâce à M. Fournier, Durkheim avait contribué²⁸.

Nous nous devons ici de nous avancer un peu et de mentionner le rôle joué par Westermarck, anthropologue et sociologue collaborateur de Hobhouse à la *London School of Economics* dans la réception de Durkheim en Angleterre. Sans être immédiatement associé aux *Ethics*, Westermarck a sans doute influencé Hobhouse à plusieurs égards puisqu'il connaissait

²³ C. Bouglé, 1925, « Hobhouse, L.T., *Social development. Its nature and conditions*. London, Allen, 1923, 348 p. In -80. » *Année sociologique* 1923-1924, nouvelle série, T.1, p.192-195 (p.194)..

²⁴ Ibid., p. 194.

²⁵ Ibid.

²⁶ « Pour différemment que ces fins s'expriment, c'est toujours par rapport à une fin suprême qu'elles s'ordonnent. Et cette fin ne peut être que l'harmonieuse coopération introduite par la raison dans la vie, et qui permet le développement supérieur des individus en même temps que celui du tout. », Ibid., p. 194-5. « Que l'humanité réussisse à se rapprocher de cette fin [...] c'est la preuve que les forces de l'intelligence commandent au développement des institutions. [...] En ce sens, l'auteur donne raison à la thèse comtiste. » Ibid., p. 195.

²⁷ Ibid.

²⁸ Nous ne soulignerons jamais assez l'importance théorique de cette découverte exposée par M. Fournier dans son ouvrage sur Mauss (1994, *Marcel Mauss*, Paris, Fayard): travail en équipe, centralité de Durkheim, calculs dans le choix des auteurs en fonction des sujets abordés, falsification de l'idée de l'apport de Mauss « au nez et à la barbe de Durkheim », etc.

certaines travaux durkheimiens au point de les commenter dans ses ouvrages. Ainsi, c'est la réception réservée à ces deux auteurs par ceux de *l'Année Sociologique*, considérée simultanément, qui résume le mieux les rapports entre les durkheimiens et les sociologues britanniques d'une part et de l'autre, les anthropologues britanniques. En effet, si l'évaluation de Hertz des travaux de Hobhouse est sans appel puisque ces derniers ne sont ni scientifiques ni sociologiques, les multiples recensions des travaux de Westermarck, considéré par les durkheimiens comme digne représentant de l'école d'anthropologie britannique plutôt que membre de la *School of Ethics*, sont plus étoffées et positives. La reconnaissance de la valeur sociologique des informations apportées y précède en effet des critiques d'ordre méthodologique et théorique que nous aurons l'occasion d'évoquer plus bas. Ceci étant dit, puisque nous avons complété la présentation des groupes qui la constitueront, passons maintenant à une courte histoire de la *Sociological Society*.

2.1.3. Histoire de la *Sociological Society*

Au début du XX^{ème} siècle, les trois principales tendances sociologiques ont senti la nécessité de s'associer à leurs rivales pour combler leur désir d'établir plus solidement les assises de la sociologie en Angleterre. Ce sont principalement Geddes, Branford et Martin White qui ont travaillé à l'établissement de la *Sociological Society*, y mettant près de quatre ans de lourdes démarches²⁹. Cette fondation a finalement eu lieu en 1904 et représentait, aux yeux de ses fondateurs, un moyen concret pour arriver, à terme, à l'institutionnalisation de la discipline. L'idée de départ était d'ouvrir un débat entre les sciences sociales, débat duquel émanerait une définition commune du social et permettant d'organiser le travail des spécialistes ainsi rassemblés³⁰. Dahrendorf affirme que dès le départ le membership de la society était important³¹ mais il se questionne aussitôt: « Sociologists al]³² ? »

²⁹ «When Martin White decided to give some money to advance the study of sociology in 1903 [...], initially about £ 1,000. went to the University of London for a series of lectures, but a smaller sum was used to set up the sociological society, for which Branford and White wrote the prospectus in June 1903. » R. Dahrendorf, op. cit., 1995, p. 96.

³⁰ « The sociological debate was dominated by biology and history, or to use contemporary terms [...], Eugenics and Evolution, with a little Ethics thrown in for good measure. » Ibid., p. 98.

³¹ « When the President, the lawyer and the political theorist James Bryce, presented the First Annual Report he [...] showed how the 408 members were distributed all over the country [...] » Ibid., p. 96.

³² Ibid.

2.1.3.1. La fondation intéressée (et précaire) de la Society

Si le projet de la *Sociological Society* n'a pas fait long feu, c'est en grande partie en raison de l'intérêt qu'y trouvaient ses adhérents. En effet, la participation de Hobhouse à la *Society* était liée à sa volonté de voir la sociologie entrer dans le giron universitaire ; la motivation derrière la participation des *Eugenics* à la *Society* était la promotion des *Eugenics* comme science autonome ; la participation des *Civics* à la *Society* était liée à leur volonté d'éduquer le public extra universitaire et de le sensibiliser au « town planning » et au « civic betterment » liés aux « observations locales » que les membres de cette école produisaient.

C'est dire que la *Society* est le fruit de l'alliance stratégique de trois écoles rivales et divergentes sur presque tous les points. En plus de la compétition permanente entre les membres de ces écoles, la *Society* présentait un rassemblement plutôt hétéroclite de chercheurs de plusieurs horizons. Dahrendorf souligne la présence de « Two more professional groups of people »; les travailleurs sociaux, « assembled in the Charity Organizations Society (and later the School of Sociology) » et les « empirical researchers following in the footsteps of and indeed including Charles Booth and B. Seebahn Rowntree ». Ces groupes, bien que membres de la *Sociological Society*, « took little part in its culture³³ », nous dit Dahrendorf. Mais ce n'est pas l'opinion de Halliday, lequel souligne que la charité occupait une grande part des préoccupations des *Civics* comme des *Ethics*³⁴.

Néanmoins, en plus de ces groupes, la *Society* était aussi composée de membres en provenance de disciplines rivales (anthropologie, économie, sciences politiques, histoire, philosophie) qui nuisaient à l'atteinte d'un consensus entourant la définition et la pratique de la sociologie puisqu'ils n'avaient, au fond, pas de réel intérêt à ce que la sociologie en vienne à s'autonomiser et à rivaliser avec leurs disciplines d'attache.

³³ *ibid.*, p. 98.

³⁴ « For Geddes and his followers charitable work was useful, even essential, but by itself it was insufficient. The completest social art, as Geddes wrote was city building. » R.J Halliday, 1968, *op. cit.*, p. 392. « For the ethical school citizenship, conscious social living, was the manifestation of moral awareness and each social worker a proof that individuals could be trained to fulfill their social obligations. Citizenship could be learned, all that was necessary was a rational commitment to helping others and sufficient personal initiative to begin doing so. » *Ibid.*, p. 393.

2.1.3.2. *Durkheim à la Society*

2.1.3.2.1. intro : Durkheim et la fondation de la Sociological Society

Dans le combat interne au champ sociologique que les *Civics* menaient contre les *Eugenics*, Geddes et Branford tentaient de légitimer leur point de vue par tous les moyens. Dans ce contexte, une alliance avec Hobhouse, qui critiquait lui aussi les *Eugenics*, aurait sans doute affaibli le camp de Galton. Mais cette alliance avec l'éthique philosophisante n'aurait pas servi à asseoir la légitimité des *Regional Survey* en tant que sociologie scientifique et institutionnalisable. C'est dans ce contexte que Branford et Martin White eurent l'idée de solliciter une contribution de Durkheim sur le thème de la sociologie qu'ils pourraient présenter à la *Society*³⁵. D'autant que dans la lecture qu'ils en faisaient, la théorie durkheimienne se présentait comme une doctrine scientifique et légitime plus proche des écrits de Geddes que de ceux de Hobhouse et une présentation des deux points de vue permettrait de le démontrer et de faire bénéficier leur doctrine du prestige durkheimien.

2.1.3.2.2. Les similarités entre *Civics* et Durkheim dévoilées à la Sociological Society (1905c)

Les communications de Branford et de Durkheim illustrent des convergences quant à la systématisation nécessaire du savoir sociologique et à l'ambition pour la sociologie d'être aussi « forte » que la biologie tout en affichant sa particularité. La contribution que Durkheim fit parvenir à la *Society* était intitulée « Sociologie et sciences sociales ». Dans ce résumé d'un texte qu'il avait cosigné avec Fauconnet en 1903, Durkheim commence par affirmer catégoriquement le postulat de la sociologie à savoir « que les phénomènes humains font partie de la nature³⁶ » : Ce n'est qu'à partir de cette conception que des lois naturelles peuvent émerger d'une étude détaillée de tous les aspects de la vie sociale. Durkheim insiste sur le fait que chacun de ces aspects inter-reliés de la vie sociale doit être étudié par des sciences spéciales qui doivent cependant rester unifiées par et dans la sociologie générale, qui

³⁵ « La Société comprend trois sections : La première est l'eugénique (l'un des premiers invités en 1903 est Francis Galton), la seconde s'intitule "civic" et la troisième est consacrée aux études théoriques et méthodologiques, C'est l'un des responsables de cette troisième section, M. Hobhouse, qui invite Durkheim à présenter ses "thèses". » M. Fournier, 2007, op. cit., p. 543.

³⁶ Durkheim, (1905c), « Sociologie et science sociale », *Sociological Papers*, p. 197-200. Repr. in É. Durkheim, 1975, *T.I*, op.cit., p. 166-169. (p.166).

systématise et qui impulse les acquis de ces recherches³⁷.

C'est précisément cette définition de la sociologie et le lien de dépendance et de subordination qu'elle semble établir entre les diverses sciences sociales et la sociologie qui sera au centre du débat entourant la présentation des idées durkheimiennes à la *Society*. À cet égard, Durkheim souligne la nécessité de « séparer les différentes catégories de phénomènes les unes des autres et les étudier chacune à part » et il ajoute qu'il « faut que la sociologie devienne un corps de disciplines particulières³⁸ ». Jusque là, il semble que cette idée renvoie à la division de la sociologie mise en pratique dans l'*Année sociologique* mais Durkheim poursuit en disant que ces « disciplines particulières ne sont pas des choses à créer de toutes pièces³⁹. » Les discipline, dit-il, se « sociologisent » et se « scientifient » en mettant en œuvre la méthode comparative pour arriver à énoncer des lois. Pour lui, le « sociologue doit reconnaître que le seul moyen de réaliser une science unifiée de la société consiste à intégrer dans un système toutes les disciplines spéciales qui ont un caractère essentiellement sociologique⁴⁰. » Et les exemples donnés par Durkheim (ceux de l'histoire de Maine et Fustel de Coulanges, de l'économie politique de Schmoller et Bücher, de l'anthropologie de Prichard, Morgan et Mac Lennan, de l'éthique de Post et Steimetz, du folklore et de la religion de R. Smith, Frazer, Tylor et Hartland, de la psychologie de Lazarus, de la statistique sociale de Quetelet et de la Géographie sociale de Ratzel) ne font rien pour clarifier sa position, laquelle, ainsi formulée, semble constituer un impérialisme sociologique, un sociologisme, qui ne peut manquer de choquer les anthropologues anglais, les eugénistes et les représentants des *Civics* et des *Ethics*. Pourtant, l'affirmation de Durkheim que « La tâche de parfaire cette intégration des diverses spécialités revient aux sociologues⁴¹ » laisse en suspens la question de la subordination des sciences sociales ou du développement des sociologies spéciales telles que les divisions de l'*Année Sociologique* la laissent deviner.

La courte réponse que Durkheim envoie à la *Society* reste aussi ambiguë⁴² Il y spécifie qu'il a

³⁷ Studholme, M., (1995), op. cit., p. 27.

³⁸ É. Durkheim, 1905c, op.cit, p. 167.

³⁹ Ibid.

⁴⁰ Ibid.

⁴¹ Ibid., p. 168.

⁴² Durkheim, 1904, Lettre à la *Society*, publiée en 1905 dans les *Sociological Papers*, repr. in É. Durkheim, 1975, T.1., op.cit., p. 169-170.

« voulu pour l'essentiel combattre la conception – encore largement répandue – faisant de la sociologie une branche de la philosophie [...]»⁴³ d'où, dit-il, son insistance sur « le besoin de spécialisation⁴⁴ ». Quant à la question qui nous intéresse, Durkheim se défend de ne pas appeler à une sociologie générale et développe ses propos : « Il appartient à cette science [la sociologie générale] de dégager des diverses disciplines spécialisées certaines conclusions générales, certaines conceptions synthétiques, susceptibles de stimuler et inspirer les spécialistes, guider et éclairer leurs recherches [...]»⁴⁵. En somme, la question reste ouverte de savoir si ces spécialistes peuvent ou doivent rester attachés à leur discipline d'origine ou devenir sociologues, de savoir si les disciplines doivent se sociologiser et se fondre sous forme de sociologies spéciales dans une sociologie générale englobante ou au contraire préserver leur autonomie

Dans son compte-rendu des *Sociological Papers* de 1905 publié dans l'*Année*⁴⁶, Fauconnet laisse lui aussi la question ouverte. Il semble content de ce volume qui rapporte les discussions et communications de la première année de la *Sociological Society* en raison du fait que les idées de l'*Année* y ont été débattues. Il ne mentionne à l'occasion que les travaux de Branford, Mann, Galton, et Geddes pour consacrer la plus grande partie de son article à la séance de la *Society* où furent présentées les thèses défendues par Durkheim et par Branford. Tout d'abord, Fauconnet explique que le contenu du court texte présenté à la *Society* est le résumé de l'article qu'il avait publié avec Durkheim dans *La Revue philosophique* du mois de mai 1903, intitulé « La sociologie et les sciences sociales⁴⁷ ». Ce faisant, il résume le point de vue défendu par une phrase qui semble faire pencher la balance vers l'idée d'une sociologie générale comme étant la somme des sociologies particulières plutôt que la « reine des sciences sociales » : « La sociologie est le système des sciences sociologiques⁴⁸. »

Après avoir rappelé la réponse de Durkheim et sa précision quant à la possibilité d'une

⁴³ Ibid., p. 169.

⁴⁴ Ibid.

⁴⁵ Ibid., p. 170.

⁴⁶ Fauconnet, 1906, «*Sociological Papers*, London, Macmillan. 1905», *Année Sociologique*, vol. 9, p. 147-149.

⁴⁷ P. Fauconnet et É. Durkheim, 1903c, « Sociologie et sciences sociales », *Revue Philosophique*, LV, p.465-497. Repr. in É. Durkheim, 1970, op.cit., p. 137-159.

⁴⁸ Ibid., p. 148.

sociologie générale, Fauconnet poursuit l'exposé de cette séance en abordant la présentation de Branford, dont le raisonnement trahit l'influence comtienne. Outre un désaccord quant à la définition de la sociologie « théorique » (générale pour Durkheim et pure pour Branford), Fauconnet souligne que Branford « paraît [...] adhérer pour le reste aux conclusions de Durkheim⁴⁹ ». Ainsi, comme Studholme le résume, Branford insistait sur la nécessité de systématiser les particularismes sociologiques⁵⁰ et formulait une question sous-tendue par l'approche durkheimienne, celle de la capacité de la sociologie d'être : « like biology - a science which could eventually provide an overall theoretical perspective for a social research - and distinct from it, to the extent that social evaluation could not be reduced to biological evolution⁵¹. » Mentionnons enfin que Branford est revenu sur les écrits de Durkheim et sur sa communication lue à la *Sociological Society* dans les pages de la *Sociological Review* en 1918⁵². Nous examinerons ce texte plus tard mais nous pouvons tout de suite mentionner que l'apport principal que Branford reconnaît à Durkheim se situe du côté de ses efforts pour scientificiser la sociologie. Cette reconnaissance ne se produira aux USA que bien plus tard, à la fin des années 20, via la reconnaissance de l'apport méthodologique de Durkheim

2.1.3.2.3. L'échec du rapprochement des deux écoles par Durkheim

C'est la ressemblance des sociologies de Geddes et de Durkheim qui aurait incité White et Branford à lire une communication de Durkheim à l'occasion d'une des premières rencontres de la *Sociological Society* en 1904. Le statut incontesté de sociologue attribué à Durkheim et sa critique virulente des *Eugenics* devaient faire pencher la balance dans le camp de Geddes. Mais la fédération des voies divergentes sous les auspices de Geddes qui devait résulter de cette manœuvre n'eut pas lieu et le résultat de la présentation des thèses de Durkheim fut une séparation toujours plus grande des parties.

À cet égard, le désordre des critiques qui suivent les exposés et les désaccords entre les auditeurs sont autant d'illustrations de l'état du champ sociologique anglais. Aux dires de Studholme, les participants à la rencontre étaient en profond désaccord tant avec les idées

⁴⁹ Ibid.

⁵⁰ M. Studholme, 1995, op. cit., p. 27.

⁵¹ Ibid., p. 28.

⁵² V. Branford. (1918), « Durkheim: a Brief Memoir » *The Sociological Review*, vol. X. no. 2, 1918. p. 77-81.

exposées dans les deux communications qu'entre eux. Ainsi, aucun indice de désaveux de Geddes par Hobhouse ne transparait de son intervention, qui visait surtout à ménager le porte-parole des théories présentées qui recevaient à ses yeux une critique par trop hostile.

En ce qui a trait plus particulièrement à la réception de l'œuvre de Durkheim, mentionnons qu'après cet épisode la plupart des nouveaux liens qui se nouèrent entre des sociologues français et britanniques passèrent par l'*Institut International de Sociologie* de Worms⁵³. Nous verrons par contre que les sociologues de l'école durkheimienne et les anthropologues britanniques ont prestement reconnu leurs mérites respectifs et ont dialogué à moult reprises.

2.1.4. La rupture

2.1.4.1. 1907

Si les premières années de la *Society* ont laissé entrevoir la possibilité d'un rapprochement entre les divers partis, les tensions entre sociologie « pratique » et sociologie « théorique » n'en tardèrent pas moins à se manifester. En 1907, Galton fonde la *Eugenics Education Society* et laisse la *Sociological Society*. Celle-ci, d'abord destinée à remplacer la *Sociological Society*, suite à la création d'une section consacrée à la sociologie médicale au sein de la British Medical Association, s'intéressera surtout aux aspects médicaux de l'hérédité⁵⁴. Quoiqu'il en soit, ce départ intensifia la lutte entre Geddes et Hobhouse et laissa la *Society* avec des assises institutionnelles précaires puisque la plupart des universitaires influents qui y adhéraient étaient liés aux *Eugenics*.

Ce n'est pas tout. En cette même année 1907, l'importance de Hobhouse et la raison pour laquelle nous l'avons présenté comme une figure importante de la sociologie britannique se révèle par sa nomination à la Chaire Martin White de la *London School of Economics*. Comme son nom l'indique, cette chaire avait été créée grâce au financement de Martin

⁵³ Nous nous devons de mentionner l'exception de la présence de Branford parmi les membres étrangers de l'*Institut Français de Sociologie* créé par les durkheimiens durant l'entre-deux guerres. Cf. Fournier, 1994, op. cit.

⁵⁴ « The Eugenic Education Society was formed in that year and began publishing *The Eugenics Review* two years later. [...] In effect, racial sociology had taken a medical orientation and by 1913, the B.M.A had formed a section on medical Sociology with *Eugenics* the main important issue. » R.J Halliday, op. cit., 1968, p. 394.

White⁵⁵. En fait, Branford et White, qui avaient présidé en 1904 à la fondation de la Sociological Society, avaient également milité pour la création d'une chaire de sociologie - financée par White - à la LSE. Les deux hommes étaient des « partisans » de Geddes et souhaitaient que ses idées bénéficient de la légitimité conférée par une reconnaissance universitaire. Pourtant, c'est l'un des concurrents de Geddes, Hobhouse qui en a finalement été le titulaire⁵⁶. Une des explications de cette nomination est que, au-delà de ses relations avec Geddes, White était également sollicité par d'autres. Ainsi, Harold Mackinder avait de son côté courtisé James Martin White et l'avait convaincu de financer la LSE⁵⁷. L'apport de Martin White à cette institution ne se limita d'ailleurs pas à la sociologie à proprement parler puisque le premier bénéficiaire des largesses de ce dernier fut Westermarck, sociologue, mais avant tout anthropologue et ethnologue :

« By 1907 he [Martin White] had given £ 2,250 to endow one temporary lectureship in sociology and one in ethnology. [...] the former lectureship was offered to the finish social anthropologist Edward Westermarck, who accepted it gladly and remained connected with the School for twenty-six years. In 1907 his post was endowed for five years in the first instance, and made permanent in 1911 for the part-time professorship which Westermarck combined with his continuing obligations in the University of Åbo (Helsingfors)⁵⁸. »

Bien que la reconduction du poste de Westermarck tienne en partie à son amitié avec White, la présence de cet anthropologue aux côtés de Hobhouse reflète la précarité de la position de la sociologie au sein de la LSE. Un peu comme dans le cas de la Society, plusieurs explications de cette précarité s'offrent à nous. Par exemple, Soffer explique qu'on erre en pensant que le département d'administration et de sciences sociales ait pu nuire à celui de sociologie à la LSE.: « The two [...] never competed for the same students or the same faculty, because social science and Administration was not meant to be an academic department such as sociology⁵⁹. » Et Soffer précise l'origine du département en question:

⁵⁵ « In 1907, Martin White gave the University of London £ 10,000. to endow a permanent chair in sociology, the Martin White Professorship. » R. Dahrendorf, 1995, op. cit., p. 102 « To these generous benefactors Martin White added funds for bursaries and scholarship in Sociology. » Ibid., p. 103.

⁵⁶ M. White a financé, dans son Écosse natale, un poste à son mentor quand ce dernier a vu Hobhouse prendre la chaire de la LSE : « [...] the benefactor endowed a (part-time) chair in botany at Dundee for him instead. » Ibid., p. 96.

⁵⁷ Ibid., p. 94. M. White avait déjà financé une série de lectures de sociologie à la LSE au moment de la fondation de la Society.

⁵⁸ Ibid., p. 102.

⁵⁹ R. N. Soffer, 1982, op. cit., p. 770-771.

« The New Department was taken over in 1911 from an existing school of Sociology⁶⁰, with Charity Organization Society origins and personnel, as training school for enthusiastic but experienced social workers who wanted to do good⁶¹. »

Nous reviendrons plus loin aux causes du succès mitigé de la sociologie de la LSE. Pour l'instant, abordons les effets de cette nomination de Hobhouse sur la Society. Cette dernière se désagrègeait à vue d'œil puisque après les Eugenics, les Civics tendaient aussi à s'autonomiser en formant « a separate Cities Committee within the sociological Society in 1907-08 » et en devenant « increasingly concerned to proselytized Geddesian techniques and methods. » Toutefois, même si cette nomination jeta un froid sur leurs relations, au départ, la Society et Hobhouse tentèrent de maintenir des liens. Ainsi, en 1908, Hobhouse devient Éditeur en chef de la *Sociological Review*, organe officiel de diffusion de la Society.

Des similarités existaient entre ces théories et leurs auteurs qui ont pourtant évité de collaborer. Geddes et Houbhouse s'étaient connus à la *Sociological Society*; ils y étaient membres du conseil et du comité éditorial de *Society*. Sans partager intégralement leurs vues théoriques et politiques, les deux auteurs avaient un ennemi commun en la personne de Galton. Les similarités de leurs le point de vue auraient dû être suffisantes pour qu'ils se considèrent comme des alliés objectifs⁶². Mais malgré des tentatives de rapprochement et la similitude de leurs visées politiques, la collaboration n'eut jamais lieu. La principale différence entre Hobhouse et Geddes était l'importance accordée par ce dernier à une approche interdisciplinaire et « holiste ». Mais certaines critiques de la part de Hobhouse à l'endroit de Geddes expliquent également l'attitude qu'il a maintenue à l'égard des tenants

⁶⁰ Dahrendorf mentionne l'existence d'une école de sociologie et d'économie, née de l'échec de la création d'une « London School of Ethics and Social Philosophy » en 1903, et dont la fonction était de former des professionnels pour faire du « travail social ». Halliday aussi mentionne cette école, en mentionnant l'année 1912 comme année de création du département, divergeant ainsi de la date avancée par Soffer: « The first "School of Sociology" in Britain called by that name was the result of training schemes organized by the Charity Organization Society to promote and coordinate general education in charity work and special training in charity administration. It was this school which in 1912, merged with the LSE to form the Department of Social Science and Administration. » R.J Halliday, «The sociological movement, the sociological society and the genesis of academic sociology in Britain », *The Sociological Review*, (n.s.) vol.16, no. 3, Nov. 1968, p. 390.

⁶¹ R. N. Soffer, op. cit., 1982, p. 771.

⁶² « Both believed that it was possible to improve existing social conditions by the application of social knowledge; that social evolution could be directed; that there was more to the evolution of humanity than mere biological inheritance. And given Hobhouse's political commitment to the "New Liberal" program of social reform, against the non-interventionist utilitarian position advocated by eugenicists, he could have well enlisted the support of Geddes and his school. » M. Studholme, 1995, op. cit., p. 29.

des *Civics*. Quoi qu'il en soit, à partir du moment où il a accédé à la chaire de la LSE, Hobhouse s'est acharné à critiquer les eugénistes et n'a plus jamais mentionné Geddes.

Nous verrons que cette nomination de Hobhouse à la LSE ne fut pas seulement déterminante pour la postérité de la *Sociological Society* et celle de la *Regional Survey School* mais aussi dans le développement ultérieur de la sociologie britannique. Mais pour le moment, soulignons que le résultat final de ces changements fut que Geddes et les tenants de la *Regional Survey School* se sont retrouvés plus ou moins seuls à diriger la *Society* jusqu'à ce que Hobhouse s'en écarte définitivement.

2.1.4.2. 1911

Comme nous l'avons évoqué, certaines similarités existaient entre les doctrines de Durkheim, Geddes et Hobhouse, notamment leurs critiques à l'endroit de Galton et de l'eugénisme. Mais c'est justement autour de la critique de Galton que des dissensions sont survenues entre Hobhouse et Geddes. En effet, en s'acharnant à démontrer les limites des théories héréditaires et biologisantes dans l'évolution de l'humanité, Hobhouse se plaçait dans une situation embarrassante vis-à-vis de Geddes : l'évolutionnisme biologisant de Geddes « obligeait » Hobhouse à le critiquer⁶³. Bref le rôle prépondérant de la rationalité dans la théorie de Hobhouse et son passage à titre d'éditeur de la *Sociological Review* a attisé les conflits au sein de la *Society* et a contribué à son éclatement. Ainsi, les divergences entre les tenants des *Civics* et Hobhouse, qui n'avaient cessé de s'accroître depuis la crise de 1907, se sont concrétisées en 1911 par le départ de ce dernier de son poste d'éditeur de la *Sociological Review*. Cette dernière crise mettait à jour l'étendue des dissensions entre la sociologie philosophique universitaire de Hobhouse et la sociologie extra-universitaire des geddesiens et concrétisait la fin de leur alliance au sein de la *Sociological Society*. Pour les ambitions des *Civics*, cela venait sonner le glas :

⁶³ « He could not assimilate Geddes's theory, because Geddes (at one level) appeared to champion biological cause. Nor could he openly attack him, since, besides the important similarities between their respective theories, to do so would have been damaging, to sociology and its needs, as argued by Durkheim, for a unified position. » Ibid., p. 30.

« [...] In 1920, Le Play House was formed as a centre for regional and civics sociology, but Geddes' failure to secure the Martin White Professorship in London and Hobhouse's editorial policy for the *Sociological Review* effectively prevented the civics school from exercising a sustained influence on academic sociology⁶⁴. »

Ainsi, après un bon départ, l'harmonie initiale s'était-t-elle brisée dès 1907 et la crise majeure de 1911 avait démontré que la *Society* était toujours précaire et immature. De timides consensus émergeaient toutefois autour de l'idée de l'évolution biologique et humaine et de la nécessité de définir la sociologie et ses méthodes. Mais les camps étaient plus divergents que jamais quant aux contenus de ces définitions. En somme, la *Society* avait failli à la tâche qu'elle s'était donnée⁶⁵. Elle n'avait pas permis de créer des liens entre les disciplines ni abouti à une définition unifiée de la sociologie et de sa pratique. Elle n'avait fait que reconduire les dissensions fondatrices⁶⁶. Les Geddesiens se sont repliés sur la *Society*, qui a perdu tout son prestige. Ses maigres réalisations et les déchirements internes ont fait que la *Society* s'est pratiquement éteinte à la fin de la première guerre mondiale.

2.1.5. Conclusion (1911-1918)

2.1.5.1. Les destins liés des doctrines de Geddes et Durkheim : le désaveu de Hobhouse

Dans son article cité plus haut, Studholme affirme que l'étude du rôle de Hobhouse dans le désaveu de Geddes par la sociologie britannique permet de mieux comprendre certains aspects de la relation de celle-ci avec les écrits de Durkheim. Hobhouse a ignoré Geddes afin d'asseoir sa légitimité universitaire et de contrer les Eugenics de façon unifiée⁶⁷. Cet oubli ou cette omission systématique - lié à des critiques - eut une influence telle, en raison de l'importance de Hobhouse et de la LSE sur le développement ultérieur de la sociologie britannique, qu'à la mort de Hobhouse, lorsque Ginsberg reprit la chaire de sociologie à la

⁶⁴ R.J. Halliday, op. cit., 1968, p. 394.

⁶⁵ « The Sociological Society did not really help [à développer la sociologie]. If anything, it strengthened the notion that sociology was a 'movement' rather than a discipline of scholarship. » R. Dahrendorf, 1995, op. cit., p. 97.

⁶⁶ « It is difficult not to agree with Philip Abrams when he speaks (in his *Origins of British Sociology*) of a desperate piecing together of intellectual interests whose real tendency was to fly off in a dozen different directions. » Ibid.

⁶⁷ Studholme résume ainsi sa vision de la relation entre Hobhouse et Geddes: « As a result, in the interest of seeing off Eugenics and of establishing a systematic, unified sociology on a secure footing in the university world - though in all likelihood for personal and political reasons also - he simply ignored him. » Studholme, 1995, op. cit., p. 30.

LSE, Geddes était pratiquement délaissé par tous⁶⁸. Ainsi, c'est la place prédominante qu'occupait Hobhouse dans la sociologie anglaise qui explique le caractère déterminant de son « silence » quant à Geddes et qui laisse présupposer une même détermination quant aux destinées anglaises du durkheimisme.

Nous avons vu que, comme c'était le cas entre Geddes et Hobhouse, des accords existaient entre Durkheim et Hobhouse, mais que des liens positifs n'ont pu être établis entre les chefs de file des écoles. Toutefois, les raisons du rejet de Durkheim par Hobhouse n'étaient pas les mêmes que dans le cas de Geddes, ne serait-ce que parce que, contrairement à ce dernier, Durkheim n'était pas un concurrent immédiat de Hobhouse. Aussi, rappelons que les réactions des durkheimiens à l'endroit des écrits de Hobhouse furent divergentes.

2.1.5.2 – Hobhouse et la supposée group mind theory durkheimienne

Cette réception mitigée de ses écrits n'est pas la cause principale du rejet de Durkheim par Hobhouse. Il semblerait selon Studholme que ce soit principalement l'association de Durkheim à la *group mind theory* qui ait justifié « l'oubli » de Hobhouse. Studholme croit que Hobhouse, s'il ne fut pas l'instigateur de cette vision de la théorie de Durkheim, a contribué à la diffuser. En s'appuyant sur l'influence supposée des écrits de MacIver - notamment de *Community*, terminé en 1914 et publié en 1917 - sur Hobhouse, Studholme veut surtout faire ressortir le caractère négatif et sommaire du jugement de Hobhouse sur la théorie de Durkheim⁶⁹.

2.1.5.3. La quête d'une sociologie britannique indépendante

En conclusion, Studholme laisse entendre que la fondation des sociologies nationales ne s'est pas faite par l'évocation d'auteurs étrangers et que l'appel à l'unité de la sociologie lancé par Durkheim lui-même a sans doute contribué à son oubli par les Britanniques. En somme, la

⁶⁸ « By the time Morris Ginsberg took over the chair on Hobhouse's death in 1929, Geddes's exclusion was complete. » Ibid., p. 30-31. Nous verrons dans la section consacrée à la sociologie britannique des années 1918-1939 que la mort de Branford en 1929, dernier partisan actif de Geddes, laissa ce dernier sans support au sein même des institutions liées aux Regional Survey puisque Farquharson, qui occupait les postes de secrétaire de la LePlay House et de responsable de la *Sociological Review*, privilégiait la survie de l'institution au détriment du maintien de Geddes au sein de celle-ci.

⁶⁹ Bien que nous ne disposions pas de preuves de la lecture par Hobhouse de d'autres textes affirmant cette adhésion de Durkheim à la *group mind theory*, mentionnons que Tosti 1898a et 1898b, avait déjà tenu ce discours dans les pages de l'*American Journal of Sociology* (ce que nous voyons dans le chapitre consacré à la réception des écrits durkheimiens entre 1893 et 1917 aux États-Unis).

véracité de l'adhésion de Durkheim à la *group mind theory* apparaît comme accessoire puisqu'il s'agissait avant tout, selon Studholme, de fonder une sociologie proprement britannique.

« And whether or not given up by Hobhouse himself, Durkheim's association with the idea of a "group mind" appears to have been quietly dropped, by both Ginsberg and MacIver. Had his association with such an "unsound" idea already served its purpose⁷⁰ ? »

Bien qu'atténuée, cette association de Durkheim à la *group mind theory* avait si bien fait le travail que l'oubli de Durkheim a perduré en Angleterre, estime Studholme, jusqu'à ce qu'un auteur américain, Parsons, s'attelle sérieusement à la tâche d'unifier la sociologie. À cet égard, Studholme rappelle que Parsons mentionne qu'à son passage à la LSE en 1924-1925, Durkheim était bien connu et presque inmanquablement décrié pour sa *group mind theory*⁷¹.

Il est manifeste que cette mise en relief de l'importance dans la réception de Durkheim de la *group mind theory* et, surtout, de l'aspect « national » du développement du champ sociologique britannique, est fort instructive. Mais toute cette analyse souffre néanmoins de la détermination du champ sociologique anglais mobilisée par Studholme. En effet, comme nous l'avons évoqué plus haut, l'absence des anthropologues s'y fait sentir. Ils ont joué un rôle important dans la réception des travaux durkheimiens et dans la constitution du champ sociologique que Studholme et les autres n'abordent pas. Un des anthropologues ainsi laissé de côté est Westermarck. Ce finlandais, dont l'apport à l'anthropologie et à la sociologie est reconnu par Durkheim dès 1895, n'est jamais mentionné par Studholme qui par ailleurs épilogue sur le rôle de Ginsberg, autre « étranger » important pour la sociologie britannique. Cette omission est d'autant plus surprenante que Westermarck a côtoyé Hobhouse et Ginsberg à la *London School of Economics* et que, contrairement à eux, il a été partie prenante des débats qui occupaient à l'époque les durkheimiens.

2.1.5.4. *Westermarck et l'anthropologie*

Westermarck (1862-1939) est né en Finlande et a d'abord enseigné la sociologie (*lecturer* 1890-1906) et la philosophie morale ou appliquée (professeur 1906-1918) à l'université d'Helsinki. À partir de 1907 et jusqu'en 1931, il a été successivement *lecturer* en

⁷⁰ Studholme, M., 1995, op. cit., p. 32.

⁷¹ Nous verrons de quelle façon Parsons et d'autres sociologues américains, dont Alpert et Merton, ont traité cette question dans le chapitre sur l'usage de Durkheim dans la sociologie américaine de l'entre-deux guerres.

anthropologie puis professeur de sociologie à la *London School of Economics*⁷². Il passait ses étés à LSE et partageait le reste de son temps entre des séjours au Maroc (sur lequel il publia des ouvrages en 1913, 1926, 1930, 1933) et ses autres occupations universitaires.

La thèse de Westermarck sur l'origine du mariage fut immédiatement publiée et fit l'objet d'une recension de la part de Durkheim⁷³. Dans cette recension, il relevait les multiples informations utiles pour les sociologues et formulait une réserve qui deviendra monnaie courante dans l'approche durkheimienne de l'anthropologie britannique, à savoir que l'accumulation de faits de tout acabit et plus ou moins contextualisés ne vaut pas l'analyse bien menée d'un seul cas.

Dans cette première recension, Durkheim critique sévèrement la thèse de Westermarck, tant à propos de la méthodologie qui y est utilisée que de la théorie sociologique qui la sous-tend. Durkheim explique que la méthodologie de Westermarck est « essentiellement ethnographique et psychologique⁷⁴ » et qu'il pense l'évolution de l'homme en terme darwiniens. En fait, Westermarck ne voit pas la nécessité que prêche Durkheim d'unir histoire et ethnographie. De plus, Durkheim s'oppose à l'explication du social par le psychique utilisée par Westermarck. L'instinct ne peut expliquer les institutions sociales puisque cela reviendrait à expliquer une chose par elle-même. Enfin, les concepts utilisés par Westermarck ne sont pas clairement définis. C'est le cas, selon Durkheim, de ses définitions des concepts famille, clan, tribu, mariage, etc.

L'opposition du comparatisme britannique à l'idée qu'un seul cas puisse être suffisant pour établir une loi, qui se manifestera par la suite à plusieurs reprises, se fait sentir dès ce premier compte-rendu des travaux de Westermarck. Pour ne pas transformer des anecdotes en lois, la méthode que Westermarck préconise est d'accumuler les faits. Durkheim s'oppose à cette méthode. Pour lui « la quantité des observations est chose secondaire; [...]. Ce qui importe,

⁷² Dahrendorf cite des extraits de la présentation inaugurale de Westermarck à la LSE en 1907 qui résumant bien son propos: le sociologue doit se défaire de ses préjugés et réaliser des monographies sur les différents peuples... Westermarck ridiculise l'idée d'un lien entre sociologie et socialisme d'une manière si comique que nous ne pouvons résister à le citer: «Finally, it has been argued that sociology suggests socialism, and in fact sociology and socialism are even now frequently confounded with one another. Such a confusion is quite human. I am told that the Sultan of Turkey has prohibited the importation of dynamos into his country, because he is afraid of dynamite.» Westermarck (1907), cité par R. Dahrendorf, op. cit., 1995, p. 106.

⁷³ (Durkheim, (1895), « Westermarck 1895 (1892) », *Revue Philosophique*, #40. Repr. in É. Durkheim, 1975, *Textes, T. 3, Fonctions sociales et institutions*, Paris, Minuit, p. 70-92.

⁷⁴ Ibid., p. 71.

avant tout, c'est d'avoir des faits bien établis et démonstratifs, cruciaux, comme disait Bacon, fussent-ils d'ailleurs peu nombreux⁷⁵. » Durkheim rappelle aussi que les sociétés «inférieures» mobilisées par Westermarck ne sont pas 100% primitives, qu'elles ont aussi une histoire⁷⁶. « Car, si simples que soient ces sociétés, elles ont toutes dépassé et depuis longtemps, les premières étapes du développement humain⁷⁷. » Ainsi, la seule chose que Westermarck peut prouver est que le mariage a existé dans des sociétés très peu complexes.

Pour Durkheim, c'est surtout la définition du mariage proposée par Westermarck qui pose problème : elle est trop inclusive tant et si bien qu'elle ne permet pas de distinguer pas l'union libre du mariage⁷⁸. Avec une telle définition, Westermarck en vient à voir le mariage partout⁷⁹. Par ailleurs, Durkheim juge que la critique de Westermarck de la thèse de la constitution tardive de l'institution du mariage est bâclée. Durkheim défend cette thèse, malgré le caractère imparfait de la preuve généralement présentée à son appui, et il explique que de ce que le mariage collectif n'ait pas existé, on ne peut déduire l'universalité du mariage « normal⁸⁰ ». En somme, Durkheim affirme que Westermarck écarte une troisième hypothèse (la sienne) et se contente de nier la première (le mariage collectif) pour considérer la seconde comme avérée⁸¹.

Westermarck, comme Spencer, pense que la monogamie est universelle puisqu'elle est liée à l'instinct de jalousie. Durkheim s'insurge : « Cette thèse n'est, en somme, qu'un retour à l'opinion ancienne d'après laquelle le mariage aurait existé dès le début de l'humanité⁸². » Durkheim ne voit pas comment un instinct, « cette jalousie sexuelle, fut-elle aussi générale et aussi incoercible que l'on dit, [pourrait] donner naissance au mariage⁸³ » Après avoir exprimé quelques arguments contre cette idée, il conclut que cette thèse individualiste est erronée : « l'égoïsme sexuel, quelques énergies qu'on lui suppose, ne peut pas plus avoir été la source

⁷⁵ Ibid., p. 73.

⁷⁶ Ibid.

⁷⁷ Ibid., p. 81.

⁷⁸ Ibid., p. 78.

⁷⁹ Ibid., p. 79.

⁸⁰ Ibid., p. 84.

⁸¹ C'est du moins de cette façon, dit Durkheim, que Westermarck effectue la critique de Morgan (qui croit aux mariages collectifs).

⁸² Ibid., p. 76.

⁸³ Ibid., p. 82.

du droit marital que l'égoïsme économique n'a été l'origine du droit de propriété⁸⁴. »

Pour Durkheim, l'approche psychologique des faits sociaux ne permet pas de saisir l'évolution sociale et historique des institutions⁸⁵. C'est donc précisément, dit-il, cette évolution « qui disparaît dans le livre de Westermarck. La famille et le mariage, tels qu'il les représente, seraient restées stationnaires, dans ce qu'ils ont d'essentiel dès le début de l'évolution sociale; car ils n'auraient presque rien eu à acquérir⁸⁶. » En somme, Westermarck « [...] s'est mépris sur les causes de l'exogamie, qui sont toutes religieuses et étroitement liées à l'institution totémique et sur l'origine des formes qu'a successivement prises la société conjugale ainsi que sur leur évolution, [...] »⁸⁷. Ainsi, la conclusion générale de Durkheim sur l'ouvrage, quoique rappelant l'importance du travail de Westermarck, est-elle sévère : « [...] ce retour pur et simple à la conception biblique des origines de la famille [...] paraît constituer pour la sociologie un véritable recul⁸⁸. »

Ce jugement sévère de Durkheim à l'endroit de sa thèse n'empêcha pas Westermarck de poursuivre son étude du mariage tout au long de sa carrière et de publier des livres traitants de ce sujet en 1926, 1929, 1934 et 1936. En outre il s'est intéressé, plus sporadiquement cette fois, à l'origine de la peine. Des articles de lui sur ce sujet furent publiés en allemand en octobre et novembre 1900 dans *Zeitschrift für Sozialwissenschaft*. Dans le V^{ème} volume de l'*Année*, Fauconnet en fit une recension. Son mode d'exposition des études de Westermarck et ses critiques à son endroit sont les mêmes que ceux de Durkheim à l'endroit de sa thèse sur le mariage, seul le thème abordé varie. Fauconnet commence par dire que Westermarck « s'appuie sur des faits nombreux empruntés d'une manière un peu confuse aux sociétés les plus différentes⁸⁹ » pour illustrer la similarité de la nature de la vengeance privée et de la sanction collective et leur coexistence nécessaire et préalable au passage subséquent de l'une à l'autre. Le problème de cette présentation, selon Fauconnet, est que Westermarck « se

⁸⁴ Ibid.

⁸⁵ « [...] puisque les types sociaux ont infiniment varié, puisqu'il y a un abîme entre la constitution des hordes primitives et celles des grandes sociétés européennes, on peut être certain qu'il y a la même distance entre la famille et le mariage de l'humanité primitive et leur état actuel. » Ibid., p. 91.

⁸⁶ Ibid., p. 92.

⁸⁷ Ibid., p. 90.

⁸⁸ Ibid., p. 90.

⁸⁹ P. Fauconnet, 1902, « E. Westermarck, *L'origine de la peine* », in *Année Sociologique*, vol. V, p. 400-402, (p.402).

contente de montrer la parenté des deux institutions, sans examiner réellement leurs origines communes. » En somme, Westermarck n'arrive pas à expliquer les sanctions adéquatement car il méconnaît le « caractère religieux de toute sanction » - pourtant illustré par Mauss - ce qui l'empêche « d'apercevoir les véritables relations des diverses sanctions primitives⁹⁰. »

L'autre sujet traité longuement par Westermarck, l'évolution de la morale, ne manqua pas non plus d'attirer l'attention des durkheimiens. Cette question de la morale était déjà, en France, âprement discutée et les durkheimiens étaient la cible de critiques multiples (venant de Deploige, entre autres). En 1907, dans le Xème volume de *l'Année*, Durkheim réitère son approche sociologique de la morale lorsqu'il produit un compte-rendu détaillé et très critique du premier volume de *The Origins and Development of the Moral Ideas* de Westermarck⁹¹. Durkheim commence son exposé de la thèse de Westermarck sur la morale en soulignant les liens entre leurs démarches. Mais par la suite, il pose que la genèse des idées morales est à chercher dans les conditions sociales qui les ont causées et que Westermarck s'égare en ne prenant pas au sérieux ce fait et en continuant d'assigner des causes individuelles aux faits sociaux⁹². Westermarck préconise une approche individuelle et introspective de la nature humaine qui mène directement à la compréhension du développement de la morale : « pour lui, ce processus, émotionnel se réduit à quelque chose de très simple, il n'y a entre eux que des sentiments très généraux que tout homme peut découvrir en lui par introspection⁹³. »

Durkheim estime aussi, une fois de plus, que Westermarck ne limite pas assez son sujet et multiplie les faits pour établir une pseudo-preuve : « Il est préoccupé avant tout d'accumuler les faits, non de les choisir solides et démonstratifs⁹⁴. » Les résultats ainsi atteints sont

⁹⁰ Ibid.

⁹¹ É. Durkheim, (1907a), « E. Westermarck *The origin and development of the Moral Ideas*, vol.I, London, Macmillan, 1906 », *Année Sociologique*, vol. X. p. 383-395, repr. in É. Durkheim, 1969, op.cit., p. 584-595. Il est intéressant de noter les liens entre cette critique de Durkheim et celle de Hertz (1910, op. cit.) à l'endroit de la thèse de Hobhouse sur la morale.

⁹² D'ailleurs, le second volet de cette critique est commun à presque toutes les critiques durkheimiennes de l'anthropologie, puisque c'est la même critique durkheimienne que Fauconnet reprendra en critiquant l'anthropologie britannique pour ses fondements introspectifs. « Il est resté fidèle à la méthode suivie pendant si longtemps par l'école allemande d'anthropologie juridique et l'école anglaise d'anthropologie religieuse [...] tout en reconnaissant en principe que la morale est chose essentiellement sociale [...], il croit qu'au fond les ressorts de cette évolution doivent être recherchés parmi les dispositions les plus générales et permanentes de la nature humaine : [...]» Ibid., p. 585.

⁹³ Ibid., p. 587.

⁹⁴ Ibid., p. 586.

« grossièrement schématiques⁹⁵ ». Westermarck traite également du contenu de la morale et en dresse une classification qui souffre, selon Durkheim, de ne pas recourir à un regroupement préalable des relations domestiques, civiques et contractuelles. Durkheim revient à sa critique principale, celle qui rapproche Westermarck de toute l'école anglaise d'anthropologie : « La préoccupation constante de l'auteur est de rattacher les différentes maximes de la morale à quelque dispositions constitutionnelles de la nature humaine en général⁹⁶. »

Durkheim critique cette application de la thèse anthropologique à la morale réalisée par Westermarck. Les principes moraux fondamentaux identifiés par Westermarck ne sont pas scientifiquement construits. Westermarck prend les concepts « tout faits » « [...] et, à l'aide d'une analyse toute dialectique, [...] entreprend de les rattacher aux deux grandes catégories d'émotion rétributives qu'il a distinguées [la vengeance et la gratitude⁹⁷]. » Puis « [...] une fois qu'il a déterminé ces émotions, l'auteur croit avoir atteint les sources profonde d'où dérivent toutes les idées morales essentielles⁹⁸. » Durkheim estime que le déploiement d'une telle érudition est futile s'il ne sert qu'à « retrouver le principe sur lequel reposait la vieille philosophie du droit naturel⁹⁹ » mais que c'est bien là ce qui motive le travail de Westermarck¹⁰⁰.

À la fin de son texte, Durkheim étend sa critique à tous les anthropologues qui abordent de façon contradictoire la morale et qui, obligés par sa complexité à « l'observer dans ses manifestations historiques », croient néanmoins « possible de ramener toute cette complexité à quelques idées et sentiments très généraux et très élémentaires¹⁰¹. » Pour lui, l'argument final contre cette approche introspective se trouve justement dans son ambiguïté : « Si la

⁹⁵ Ibid.

⁹⁶ Ibid., p. 593.

⁹⁷ « On voit quelle est l'extrême généralité des sentiments d'où procéderait la vie morale : ils ne sont même pas spéciaux à l'humanité; on les retrouve également chez l'animal, car l'animal, lui aussi connaît la vengeance et la gratitude. » Ibid., p. 589.

⁹⁸ Ibid., p. 590.

⁹⁹ Ibid., p. 594.

¹⁰⁰ « On comprend mieux maintenant pourquoi W. [ne met pas] les divers systèmes de morale en rapport avec les systèmes sociaux dont ils faisaient au fond encore partie. C'est que pour lui, il n'y a pas de types de morale qualitativement différents, mais, au fond, il estime évident qu'il y a une seule et même morale, inscrite dans la nature congénitale de l'homme, et dont les morales que nous font connaître l'ethnographie ne sont que des approximations progressives. » Ibid., p. 594.

¹⁰¹ Ibid.

réalité morale est vraiment de nature à ne pouvoir être connue par la seule introspection [i.e. si la morale est un fait social], il paraît difficile qu'on en puisse rendre compte au moyen d'explications que l'introspection suffit à suggérer¹⁰². »

En 1910, lors que vient le temps de recenser le deuxième volume du même livre, c'est Paul Fauconnet qui sera chargé de la tâche. Prétendant la complétude de la recension de Durkheim et des critiques d'ordres méthodologiques formulées par lui, Fauconnet prétend s'en tenir à une présentation sommaire des éléments traités par Westermarck. Mais, dans les faits, il consacre presque la moitié de son texte à une critique de l'école anthropologique anglaise qui résume bien les dissensions que nous allons aborder dans la section suivante. L'introspection individuelle est aux fondements de l'anthropologie britannique et, en définitive, c'est ce qui éloigne cette discipline de la sociologie durkheimienne. Plutôt que de vouloir, comme les anthropologues britanniques, « [r]endre intelligible l'évolution observée par une psychologie préconçue », la sociologie se donne pour but d'« essayer de découvrir, par l'analyse des institutions qu'il a créées, ce qu'est véritablement l'homme ». En somme, les faits nombreux recensés par les anthropologues devraient, « dans l'avenir, non plus rentrer dans les cadres fournis par la psychologie traditionnelle, mais les briser et nous obliger à en construire de nouveaux¹⁰³. »

Paul Lapie, dans le volume 10 de l'*Année*, traite pour sa part du mémoire de Westermarck sur les liens entre la magie et la religion, mémoire dans lequel ce dernier s'inspire de Frazer. Nous verrons dans la section suivante les critiques des durkheimiens à l'endroit de la théorie de Frazer. Pour l'instant, bornons-nous à dire que Lapie accuse Westermarck de pétition de principe puisque ce dernier expliquerait le rapport aux individus réputés magiques par la force magique qui est attribuée à leurs actions. Lapie critique donc la méthode et explique qu'il « faudrait déterminer pourquoi l'organisation sociale donne à ces catégories de personnes une situation exceptionnelle que définissent les règles morales qui les concernent et que leur pouvoir magique manifeste et ne crée pas¹⁰⁴. »

¹⁰² Ibid., p. 595. Cela distingue la position de Durkheim des positions nominalistes. Le point de départ de la théorisation doit, pour lui, résider dans l'observation (même indirecte) des faits plutôt que dans l'introspection.

¹⁰³ P. Fauconnet, (1910), « Westermarck. *The origin and development of the moral ideas*, vol II, 1908.», *Année Sociologique*, vol. 11, p. 274-276, (p. 276).

¹⁰⁴ P. Lapie, (1907), « Westermarck. *The influence of magic on social relationships* » *Année Sociologique*, vol. 10, p. 380-381, (p. 380).

Il ressort de ce bref aperçu de la réception de Westermarck par les durkheimiens qu'il était considéré par eux comme un représentant important de l'école anglaise d'anthropologie plutôt que comme un sociologue. L'érudition des travaux de Westermarck compensait ses tares. Mais la valeur sociologique de ses théories était mise en doute, car, comme tous ses confrères anthropologues, Westermarck se fondait sur des présupposés individualistes pour expliquer les faits sociaux et leur évolution.

Westermarck, en raison de son affectation à des postes sociologiques et du travail anthropologique qu'il a réalisé, permet d'entrevoir une explication supplémentaire à l'attitude des sociologues anglais à l'endroit du durkheimisme. La mauvaise réception qui lui est réservée par les membres de l'*Année* explique en partie le peu d'intérêt des sociologues de la *London School of Economics* pour les durkheimiens. D'une part, Hobhouse et Ginsberg, collègues de Westermarck depuis leurs débuts, ne souhaitaient sans doute pas marcher sur ses brisées. D'autre part, et cela nous semble plus déterminant, le nœud de la dissension entre Westermarck et Durkheim était la question de l'origine des faits sociaux. Or, il est manifeste que tant Hobhouse que Ginsberg étaient, comme leur collègue Westermarck, partisans de l'explication psychologique des faits sociaux et qu'à ce titre, ils considéraient les théories durkheimiennes comme des élucubrations métaphysiques.

Les balises d'un dialogue de sourds étaient ainsi fixées : les accusations d'individualisme s'opposant à celles de réification de la société. En effet, les critiques durkheimiennes contre l'individualisme se heurtent à l'incompréhension totale de l'alternative théorique qui les accompagne. Les anthropologues ne saisissent pas la radicalité du postulat sociologique et persistent à le critiquer à l'aide de formulations individualistes. Comment une conscience collective chosifiée pourrait-elle exister ? Où a-t-on vu une telle conscience de groupe ? Comment une telle conscience pourrait-elle surdéterminer les individus qui sont son support ? Ces questions, reformulées dans des termes plus contemporains, sont celles qui continuent d'alimenter le débat autour de la théorie durkheimienne puisqu'elles sont, en définitive, celles entourant l'existence même de la société ou des sociétés contemporaines et de la possibilité de leur appréhension sociologique dans des termes nominalistes ou réalistes.

Nous avons dit plus tôt que la figure de Westermarck permettait de comprendre différemment la réception des écrits durkheimiens par les sociologues de la LSE. Mais une leçon plus

générale peut être tirée de ce cas particulier puisqu'il révèle aussi l'importance de l'anthropologie pour la constitution du champ sociologique anglais. D'ailleurs, nous pourrions dire que si les durkheimiens n'ont porté que peu d'attention aux écrits des sociologues britanniques, ce n'est pas seulement en raison de l'opposition théorique que nous venons d'évoquer ou de la faiblesse de leur argumentaire mais surtout du peu d'informations utiles pour la sociologie qu'ils y trouvaient. La preuve en est que les anthropologues, produisant eux aussi un discours diamétralement opposé aux durkheimiens, ont eu une couverture très importante dans les pages de *l'Année*.

Pour conclure sommairement cette exposition de l'ignorance, tout relative, de Durkheim par les sociologues anglais, il nous faut, en somme, mobiliser trois sources explicatives. Nous avons commencé par traiter des deux premières, qui consistaient en une exposition des particularités du contexte stratégique et institutionnel et du fossé théorique séparant les sociologues anglais et français. Chemin faisant, nous avons évoqué la troisième source explicative, le rôle de l'anthropologie britannique, sans toutefois l'approfondir. C'est à cette tâche que nous nous consacrerons dans la section suivante.

2.2. La réception de Durkheim par l'anthropologie britannique

2.2.1. Présentation générale

Le portrait que nous venons de dresser du champ sociologique serait incomplet sans une présentation de la discipline qui a fini par lui damer le pion ; l'anthropologie. Les anthropologues, dont certains ont participé aux efforts d'institutionnalisation de la sociologie, étaient alors fort nombreux. Ces chercheurs s'intéressaient aux faits sociaux et à leur origine mais, contrairement aux sociologues, appréhendaient ces questions en recourant à l'étude des sociétés « primitives ». Or, contrairement à la sociologie, l'anthropologie bénéficiait d'un accueil institutionnel très favorable, notamment en raison des politiques colonialistes de l'Empire.

À Cambridge, dès 1892 des cours sont offerts par l'école de médecine, à partir de 1895 Haddon y occupe un part-time *lecturship* en anthropologie physique, qui se convertira en

lecturship en anthropologie en 1900 puis en *readership* en 1909¹⁰⁵. À Oxford, Tylor, théologien de formation, s'est vu attribuer le premier *readership* en anthropologie en 1884 et il est devenu le premier professeur d'anthropologie dans la même institution en 1896. Un diplôme d'anthropologie fut instauré en 1905 et un cours d'archéologie en 1919. Marett était *reader* en anthropologie sociale à Oxford entre 1910 et 1936. Une Chaire d'anthropologie fut créée en 1937¹⁰⁶. Enfin, comme nous l'avons relaté, l'anthropologie était déjà installée à la LSE, où Westermarck et Haddon enseignaient depuis 1904 et Seligman depuis 1913, et où Hobhouse et Ginsberg s'appuyaient sur des données anthropologiques¹⁰⁷. En plus de cette entrée réussie dans les universités, le dynamisme du champ était tel que les débats internes y étaient nombreux mais contribuaient d'avantage à en instaurer des balises qu'à le discréditer. Les revues *Man* et *Folk-lore* permettaient une diffusion efficace des nombreuses contributions aux dits débats. Dans ce contexte, l'unité de l'anthropologie britannique s'est réalisée dans une certaine mesure à travers l'unité de sa critique des doctrines étrangères, dont celles des durkheimiens.

Si la figure de Durkheim n'a eue que peu d'influence dans l'institutionnalisation de la sociologie britannique, elle a au contraire eu un accueil retentissant chez les anthropologues et cela est en partie dû à l'intérêt manifesté par Durkheim pour leurs travaux. En effet, la théorie sociologique de Durkheim a bien vite été parsemée de références aux monographies des anthropologues britanniques. Durkheim sollicitait nombre de leurs travaux, tant dans le

¹⁰⁵ « As early as 1892, the Medical School at Cambridge sponsored regular anthropological lectures: Haddon held a part-time lectureship there in physical anthropology from 1895 until 1898, when he led the famous Torres Straits expeditions which he planned and toward which the University contributed funds. [...] In 1900, he [Haddon] was appointed university lecturer in ethnology, a post converted to a readership in 1909. » R. N. Soffer, 1982, op. cit., p. 786.

¹⁰⁶ « At Oxford, there was a Diploma in Anthropology by 1905, and a course was launched in Archeology and Anthropology in 1919. Although no chair existed in Anthropology until 1937, Oxford students could read in field which provided readers in ethnology and in social anthropology, lecturers in physical anthropology, and courses in comparative technology and prehistoric archeology. » *ibid.*; « [Marett] was the Reader in Social Anthropology at Oxford from 1910 to 1936. » *ibid.*, p. 797.

¹⁰⁷ Dahrendorf résume brièvement la place qu'avait déjà l'anthropologie à la LSE: « E. A. Westermarck had been lecturing in anthropology since 1904 and was still a part-time professor (until 1930). His fellow Martin White Professor L. T. Hobhouse was as much an anthropologist as a sociologist at least so far as the data used for his evolutionary theories were concerned. With his student and successor Morris Ginsberg he had published *The Material Culture and Social Institutions of the Simpler peoples* (1915). Since 1913, moreover, Professor Seligman had been a (part-time) professor of ethnology lecturing on general ethnology as well as the pagan tribes of the Anglo-Egyptian Sudan. » (R. Dahrendorf, 1995, op.cit., p. 243) et Soffer confirme: « At LSE, Westermarck and Haddon taught from 1904; a chair in ethnology existed by 1923, and in 1928 a professorship in anthropology was created by Malinowski, in addition to readership in social and cultural anthropology, and regular teaching in physical anthropology. » R. N. Soffer, 1982, op. cit., p. 786.

cadre de ses discussions concernant la famille que celles concernant l'organisation des sociétés « primitives », et en produisait des comptes-rendus qu'il publiait dans *l'Année Sociologique* ou ailleurs. Nous connaissons déjà l'importance attribuée à l'étude des religions par Durkheim et le fameux « tournant » dû à la lecture de l'œuvre de Robertson Smith, puisque nous l'avons abordé en traitant du différend entre Deploige et Durkheim. Nous serons maintenant à même d'apprécier l'importance du débat que Durkheim avait engagé avec les anthropologues britanniques et de nous faire une idée de l'importance que ce débat a pu avoir sur les doctrines formulées des deux côtés de la Manche.

Quoiqu'il en soit de l'influence des anthropologues anglais sur la théorie de la religion de Durkheim, il est évident que ce dernier a accordé une grande attention à toute leur production et cela au moins à partir de la préparation du premier volume de *l'Année*. Cette attention ne manquant pas d'être critique, un débat s'engagea entre les parties. Disons donc simplement pour l'instant que nous verrons que, si l'œuvre des Britanniques a permis à Durkheim, dans la critique qu'il en a fait, d'élaborer une théorie sociologique de la religion, ce rôle d'adversaire privilégié lui a aussi été attribué par les Anglais, qui ont raffiné leur point de vue en critiquant le sien.

Nous verrons ainsi que la relation entre l'école durkheimienne de sociologie et l'école britannique d'anthropologie ne fut pas toujours rose, mais qu'elle se déroula néanmoins dans le cadre d'un respect mutuel aujourd'hui fort rare. Notons au passage que Mauss, fort d'un séjour de quelques mois en Angleterre, noua des liens personnels avec Radcliffe Brown et échangea des commentaires critiques durant une longue période de sa vie avec ce dernier, qui collabora même à un volume de la seconde série de *l'Année*.

Nous ne traiterons pas longuement de l'histoire de l'anthropologie britannique puisque cela nous éloignerait de notre objet principal, la sociologie. Nous ne prétendons pas ici à une présentation exhaustive des théories et des auteurs qui les ont défendues ni à un long traitement du lien entre les écrits britanniques et durkheimiens. Cette tâche a été admirablement réalisée par Tarot dans son *De Durkheim à Mauss - L'invention du Symbolique* duquel tirons d'ailleurs de nombreuses informations et analyses¹⁰⁸. Pour le moment, nous ne souhaitons que présenter sommairement les auteurs de façon à mieux

¹⁰⁸ C. Tarot, 1999, *De Durkheim à Mauss, l'invention du symbolique*, Paris, La découverte.

comprendre la réception de l'œuvre durkheimienne.

La lecture de la réception britannique de Durkheim permet de donner un bon aperçu de l'évolution de l'étude des religions ou des mythes en une anthropologie culturelle qui n'éclora définitivement que durant l'entre-deux guerres. Les publications des folkloristes, ethnologues et mythologues dilettantes étaient nombreuses à la fin du 19^{ème} siècle. Mais les universitaires et hommes de lettres eurent tôt fait de s'intéresser à ces sujets et se joignirent au bal qui avait été lancé par les voyageurs et explorateurs des colonies qui notaient scrupuleusement leurs observations sur les peuples « primitifs » qu'ils rencontraient. De la jonction de ces travaux les plus divers résultèrent progressivement un noyau de connaissances concernant des sujets liés les uns aux autres, qui permit la création d'une discipline nouvelle, l'anthropologie. Des nombreux auteurs à se revendiquer, en Angleterre, de cette discipline nouvelle, un petit groupe émerge et se démarque par l'influence qu'il exerça alors et par la postérité des travaux qu'il produisit.

2.2.2. Les grandes figures

2.2.2.1. Robertson-smith

La révélation de Durkheim quant à la possibilité d'appréhender sociologiquement la religion provient de sa lecture de l'œuvre de W. Robertson Smith (1846-1894). L'intérêt de ce dernier pour la religion et pour l'évolution des religions primitives le mena à formuler une théorie du sacrifice qui eut d'importants échos chez les durkheimiens mais surtout chez ses compatriotes Tylor et Frazer. R. Smith a été titulaire de la Chaire d'hébreu au *Aberdeen Free Church College* à partir de 1870 et il a publié son important *Religion of the Semites* en 1889. Malgré l'effet de cet ouvrage sur Durkheim, ses élèves et lui ne tardèrent pas à critiquer leur source d'inspiration et ils construisirent, à partir de ces critiques, leur propres théories du sacrifice et de la religion.

Pour Smith, l'origine et le sens du sacrifice est le problème central des religions antiques. Le sacrifice, « oblation qui implique le massacre de la victime » a pour essence l'acte de manger ensemble, de partager la chair de la même victime. Sa forme essentielle est la communion, le sacrifice commun du sacré lui-même. Ainsi, l'animal totémique, divin lorsqu'il est mangé en commun, crée des liens de parenté entre les convives. Partager un repas, un sacrifice communiel, c'est faire alliance. C'est dans ce constat que réside, aux yeux de Smith, toute

l'ambivalence du sacré. La victime sacrée, l'animal tabou, détient d'autant plus de puissance qu'elle est sacrée. C'est ce phénomène, le partage sacrificiel de l'animal tabou, qui est à la source de tous les sacrifices et, ultimement, de tous les phénomènes religieux.

Mauss et Hubert sont les durkheimiens qui se sont penchés le plus sur la question. La principale critique qu'ils formulent à l'endroit de cette théorie est qu'elle est évolutionniste en ce qu'elle tente d'arriver à l'origine totémique du sacrifice en extrayant idéalement son « noyau » et en cherchant ensuite un fait isolé, une forme isolée de sacrifice, qui serait primordial.

En effet, pour Smith, le sacrifice, parce qu'il est primitif, est lié au totémisme. Le sacrifice commence dans le cadre du totémisme sous son expression la plus simple et il se complexifie en se diversifiant. Les premiers sacrifices auraient été des sacrifices de communion, des rites d'alliance du groupe. Les sacrifices d'expiation seraient ensuite apparus pour refaire le lien lorsqu'il se brisait, puis apparurent les sacrifices – offrande et, enfin les sacrifices du dieu. Bref, Smith, poussé par son penchant évolutionniste, en vient à absorber l'expiation dans la communion et à prétendre que cette dernière constitue l'essence et l'origine de tous les sacrifices. Ce faisant, il expulse toute la négativité du rite et minimise l'importance de la mise à mort.

R. Smith, par son intuition d'un lien entre les phénomènes sacrificiels primitifs – les systèmes totémiques – et les religions, aurait, selon Durkheim, ouvert la voie à une approche sociologique de la religion. Mais les durkheimiens avaient encore beaucoup à tirer de l'anthropologie britannique, et plus particulièrement de ses deux fondateurs les plus reconnus, Tylor et Frazer.

2.2.2.2. Tylor

E. B. Tylor est né en 1833 et mort en 1917. Il est reconnu comme le père de l'anthropologie britannique, titre qu'il partage avec Frazer. Il a développé une anthropologie culturelle et évolutionniste fondée sur une théorie fonctionnaliste de l'évolution des sociétés. Cette approche permettait à ses yeux de passer de l'étude des sociétés primitives à celle des sociétés contemporaines sans encombre. Après avoir écrit sur le Mexique (en 1865) et avoir publié son important ouvrage intitulé *Primitive Culture* en 1871, Tylor s'est vu attribuer le

premier *readership* en anthropologie de Oxford en 1884 et est devenu le premier professeur d'anthropologie dans la même institution en 1896. C'est surtout autour du débat sur l'origine de la religion que ses idées se sont confrontées à celles de Durkheim, Tylor défendant une théorie selon laquelle la magie et la religion seraient des phénomènes distincts mais issus d'un même phénomène antérieur et primitif, l'animisme.

La théorie de la magie produite par Tylor a été examinée par les durkheimiens. Tarot explique que, dans le cadre de leur opposition à la théorie de la magie de Frazer, Mauss et Hubert penchaient vers la théorie animiste de Tylor tout en tentant d'en expurger les aspects évolutionnistes et individualistes. Tylor croyait que la magie résultait de la croyance primitive et individuelle aux esprits. Contre cette idée du passage de l'évolution du simple au complexe, de l'individuel au collectif, Mauss et Hubert avançaient l'argument de la coexistence des phénomènes et l'approche synchronique. Contre l'individualisme, ils opposaient une psychologie collective considérant l'origine de la magie non pas dans la psychologie individuelle mais dans le fonctionnement de l'esprit humain collectif, dans la physiologie sociale et dans son lien avec la psychologie individuelle¹⁰⁹.

Dans son cours sur l'origine de la vie religieuse¹¹⁰, Durkheim aborde l'animisme, tel que présenté par Tylor, fondé sur trois questions particulières concernant l'âme. Selon Durkheim, ces trois questions permettent de saisir la complexité de la notion d'âme bien qu'elles ne soient pas résolues de façon adéquate par Tylor. En réfutant les réponses de Tylor à ces questions, Durkheim arrivera à conclure à l'insuffisance de sa théorie animiste. Voyons comment les durkheimiens présentent ces questions, les réponses formulées par Tylor et, finalement, leur critique de ce dernier.

La première question que pose l'animisme est celle de savoir comment la notion d'âme est imaginée par l'homme. Pour Tylor, c'est le rêve qui fait apparaître aux individus la notion d'âme en leur fournissant une situation dans laquelle ils peuvent imaginer une force extérieure à la matière, mais qui l'habite. L'âme serait le « double » du corps. Durkheim considère pour sa part que le rêve ne peut être le point de départ de la notion d'âme, ne serait-

¹⁰⁹ C. Tarot, 1999, op. cit.

¹¹⁰ E. Durkheim, (1907f), « Cours sur les origines de la vie religieuse. », *Revue de philosophie*, vol 7, no. 5 (p. 528 à 539); vol. 7, no. 7 (p. 92 à 114) et vol. 7, no. 12 (p. 620 à 638). Reproduit in É. Durkheim, 1975, T.2, op.cit., p. 65-122.

ce que parce qu'il y a de nombreux rêves qui ne consistent pas en une vision de l'âme qui soit séparée du corps.

La deuxième question est de savoir comment l'âme en vient à être investie d'un caractère sacré. Pour Tylor, le culte de l'âme et des esprits serait dû au culte des morts et à la peur des esprits. Aux yeux de Durkheim, la mort ne suffit pas à expliquer le caractère divin accordé à l'âme des vivants et presque tous les cultes des morts postulent que la mort du corps diminue et affaiblit l'âme qui y réside. De plus, cette théorie animiste sous-entend que le premier culte de tous, le plus primitif et fondamental, serait le culte des ancêtres, ce qui contredit les faits connus par Durkheim et les anthropologues anglais de l'époque.

La troisième question est celle de l'âme de la nature. Selon Tylor, l'homme aurait étendu la notion d'âme aux choses par la « personnification » des objets par les individus. L'homme en serait venu à assigner une âme, par exemple, à tout ce qui bouge ou à tout ce qui a une qualité particulière préalablement reconnue dans l'homme. Durkheim s'oppose à cette théorie du passage de l'âme individuelle à l'âme des objets naturels, âme qui deviendrait ensuite l'esprit de la nature. Au contraire, il semble à Durkheim que l'âme réside dans le corps alors que les esprits naturels ne sont pas « enfermés dans les choses ». De plus, accepter cette théorie revient à dire que le premier culte aurait été l'anthropomorphisme ; le culte des ancêtres aurait été un culte de dieux à l'image de l'homme. Or il apparaît à Durkheim que ce n'est pas le cas, et que « le primitif ne conçoit pas les dieux à son image¹¹¹ ».

Rappelant aux lecteurs le discours qu'il avait tenu dans un travail produit en collaboration avec son neveu M. Mauss en 1903¹¹², Durkheim affirme en conclusion de sa critique de l'animisme que « loin d'avoir commencé par concevoir toutes les choses à son image, l'homme a d'abord emprunté au monde l'extérieur les éléments avec lesquels il a construit la représentation de sa propre nature et de celle de ses dieux¹¹³. »

Nous voyons bien que, au-delà de la question du rôle de l'âme dans l'origine de la religion, ce qui sépare Durkheim et Tylor est avant tout une opposition fondamentale quant à l'origine

¹¹¹ Ibid., p. 75.

¹¹² É. Durkheim et M. Mauss, 1903a, « De quelques formes primitives de classifications », *Année sociologique*, 1901-1902, vol. VI, 1-72.. Repr. in É. Durkheim, 1969, op.cit, p. 395-461.

¹¹³ Durkheim, E. (1907f), op. cit., p. 75.

postulée des faits sociaux. Mais cette opposition reste toute théorique et ne constitue pas à proprement parler un débat : des points de vue opposés sont formulés, mais sans qu'un dialogue ne s'en suive.

2.2.2.3. Frazer

La relation entre Sir J. Frazer, né en 1854 et mort en 1941, et les durkheimiens fut autrement plus importante. Ses intérêts se sont portés sur les mythes et la religion et il a formulé, sous l'influence de Tylor et de son ami Robertson Smith, une théorie évolutionniste de la religion qui voyait en la magie la première étape d'un développement qui passait ensuite à la religion puis à la science. Frazer a occupé des postes à Trinity College et Cambridge en plus d'être élu à une chaire d'anthropologie sociale à Liverpool. Son *Golden Bough*, qu'il a lui-même revu et corrigé quatre fois et traduit au français avec sa femme, est sans contredit son œuvre maîtresse. Mais c'est aussi et surtout l'apport de Frazer aux débats entourant le totémisme qui aura été le plus marquant pour sa réception par les durkheimiens. Utilisé une première fois en 1885 par McLennan, ce mot *totémisme* et la théorie qui l'accompagne ont été popularisés par Frazer dans un célèbre texte de 1887¹¹⁴ dans lequel celui-ci accorde une grande importance aux totems claniques et accentue l'importance du lien entre totem et clan. Frazer élabore une théorie du totémisme impliquant son organisation et comprenant trois éléments centraux, soient la force du lien totémique, l'exogamie entre détenteurs d'un même totem et une régulation de la descendance. Il remarque également une division et une répartition fonctionnelle des totems et des tabous qui supposent une coopération des agents et une division du travail magique. Pour Frazer, le totémisme est universel et il est à la base de l'évolution des religions et de tous les phénomènes religieux, mais il ne constitue pas une religion en soi; c'est un amas de croyances magiques.

Durkheim et ses étudiants ont une relation ambiguë avec le totémisme de Frazer dans la mesure où ils se réfèrent à cette théorie mais vont à l'encontre de plusieurs principes qui y sont généralement associés¹¹⁵. Dans cet esprit, Durkheim contrarie Frazer, qui voit dans le totémisme une forme de magie et attribue de ce fait une origine magique à la religion. Pour

¹¹⁴ J.G. Frazer, 1887, *Totemism*, Edimburgh, A. & C. Black.

¹¹⁵ Fournier, lorsqu'il présente la préparation par Durkheim de son article sur le totémisme, cite une lettre de Durkheim à Mauss. L'oncle écrit qu'il trouve Frazer «détestable» et que sa théorie ne «tient pas debout». Fournier, M. op. cit., 2007. p. 482.

Durkheim, le totémisme est un ensemble de croyances communes à un groupe et donc il est une religion à part entière. De plus, le totémisme est pour lui la plus ancienne forme de religion connue puisqu'elle est liée à l'organisation de la société en tribus et clans, la plus simple des organisations sociales observées.

Dans son cours sur l'origine de la vie religieuse, Durkheim présente la thèse de Frazer selon laquelle le totémisme individuel aurait précédé le totémisme collectif. Pour Frazer, c'est de la conception de l'âme humain que naîtrait le sentiment religieux. Durkheim oppose plusieurs critiques à cette hypothèse de l'origine individuelle de la religion¹¹⁶. D'une part, il fait remarquer que selon ce point de vue, l'âme serait, dès le départ, une conception religieuse. D'autre part, l'origine individuelle ne pourrait expliquer pourquoi dans une tribu deux clans n'ont jamais le même totem. Enfin, les faits montrent que le totem individuel n'est pas héréditaire et que plus la société est évoluée, plus il y a de totems individuels et moins de totems collectifs.

Pour Durkheim, c'est le totémisme collectif qui a précédé le totémisme individuel et, par conséquent, c'est la religion collective qui précède la religion individuelle et qui en est l'origine. D'ailleurs, le choix des totems individuels se fait parmi les totems de la tribu, ce qui discrédite la thèse individualiste. En somme, le totémisme est la plus simple des formes connues de distinction entre sacré et profane, mana et tabou.

Bien que la majorité des commentaires concernant Frazer ait été formulée par Mauss, Durkheim a également publié à son sujet quelques comptes-rendus dans les pages de *l'Année* : en 1901, sur l'origine des genres dans le langage, en 1907 sur les Magiciens-Rois – en se fondant sur Hubert et Mauss – et finalement en 1913, à deux reprises, dont l'une d'elles conjointement avec Mauss, sur l'exogamie et le totémisme.

Nous exposerons les critiques de Mauss puis celles de Durkheim, mais voyons d'abord comment la théorie du totémisme de Frazer est liée à sa conception de la magie. Pour Frazer,

¹¹⁶ «[D] critique aussi [in *FEVR*] les thèses de ceux qui, tout en voulant expliquer le complexe par le simple, ramènent le totémisme de clan ou collectif au totémisme individuel (Frazer, Boas, Miss Fletcher, Hill-tout). » M. Fournier, 2007, op. cit., p. 770 «Il s'oppose aussi à plusieurs auteurs, de Frazer à Boas, qui entendent expliquer le complexe par le simple ("Ce sont d'ingénieuses vues de l'esprits") mais "qui manquent totalement de preuves positives" : "On ne peut, dit-il, concevoir la religion comme quelque chose qui ne soit née dans la conscience individuelle et qui réponde d'abord à des aspirations individuelles". » M. Fournier, 2007, op. cit., p. 774.

la magie est une forme non rationnelle de pensée soumise aux lois de la sympathie (similitude et contiguïté). La magie constitue un premier stade de la pensée primitive, une première catégorie de la pensée. Elle consiste en un mode d'action « irrationnel » et « mécanique » sur les choses et sur les forces de la nature. La magie serait donc une science avant la science, fondée sur les lois de la sympathie, de la ressemblance et de la contiguïté. Ces croyances constituent l'ossature du totémisme, forme de pré-religion. Frazer s'inscrivait résolument dans une perspective évolutionniste et il est manifeste pour lui que ce premier stade de la pensée humaine, parce qu'inefficace, en viendra à être remplacé par la religion, caractérisée par une action « rationnelle » sur la nature via les dieux (par la prière par exemple). Poursuivant dans cette lancée évolutive, Frazer fera culminer la pensée dans la science, ou elle devient totalement rationnelle parce que munie d'un mode d'action mécanique sur la nature. C'est somme toute par « essai/erreur » que l'homme arrive à la rationalité puis à la science.

Dans l'essai sur la magie qu'ils cosignent, Hubert et Mauss s'opposent à la thèse de Frazer pour deux raisons principales qui sont toutes deux subordonnées à une observation adéquate des faits. D'une part, la thèse évolutionniste de Frazer est réfutée par l'étude des faits, qui révèle la coexistence de la magie et de la religion et, parfois même, leur complémentarité. D'autre part, la thèse de Frazer voulant que la magie soit irrationnelle, prélogique, est elle aussi réfutée par l'observation des faits, qui révèle que la magie est une institution à part entière et que ses pratiques sont rationnelles. Les lois de sympathie décrites par Frazer sont en fait des représentations collectives, des raisonnements inconscients qui « jouent » sur des classements et des classes et qui opèrent des associations strictes entre des variations infinies.

Tarot a bien illustré de quelle façon *l'Essai sur la magie* se pose en faux contre les théories individualiste, plus particulièrement celle de Frazer, en affirmant que magie et religion coexistent. Selon Mauss et Hubert, ces deux pratiques sont parentes mais différentes ; elles ont une origine (conceptuelle) commune. À ce titre, le plan des deux auteurs est tout à fait durkheimien : il s'agit de dresser l'historique du problème, de fournir une définition préalable de la magie, de présenter les éléments de la magie (magicien, actes, représentations), d'expliquer la magie par les croyances, l'efficacité du rite et le mana, pour enfin conclure sur

le mana, la force magico-religieuse et les états collectifs.

En 1902, à l'occasion d'un compte-rendu d'un texte de Frazer sur l'origine magique de la royauté, Durkheim s'en prend lui aussi à la théorie de Frazer. L'association de la figure du roi à la religion était déjà connue, Frazer ajoute que la figure du roi était primitivement associée avec la magie et que ce phénomène serait à l'origine de l'association plus tardive du roi à la religion¹¹⁷. Durkheim rappelle que la théorie de la magie de Frazer se résume à l'idée que'il s'agit d'une pseudo-science et explique comment cette idée l'a mené à associer chefferie et magie:

suivant lui, la magie ne serait rien d'autre chose qu'un art grossier et tronqué, appuyé sur une fausse science; par suite, l'autorité des magiciens serait surtout le produit de la ruse et de savants artifices. Leur situation privilégiée leur viendrait de l'habileté avec laquelle la plupart d'entre eux exploitent la mentalité collective¹¹⁸.

Puis Durkheim résume le passage postulé par Frazer d'une forme à l'autre de chefferie (de magique à religieuse) :

La magie céda ainsi la place à la religion proprement dite; on renonça à agir directement sur les choses par les procédés contraignants que mettait en œuvre le magicien et, pour obtenir les mêmes résultats, on s'adressa aux dieux que l'on s'efforça de concilier par la voie de la prière et du sacrifice. Au sorcier se substitue le prêtre¹¹⁹.

Mais une fois ces présentations faites, Durkheim explique qu'il a les mêmes réserves sur cette thèse que celle plus générale sur laquelle elle repose; il renvoie à Mauss et Hubert pour une meilleure compréhension de la magie en affirmant qu'ils ont montré que « le magicien est tout autre chose¹²⁰ » qu'un vulgaire manipulateur et que toutes les difficultés disparaissent

[...] une fois qu'on a reconnu qu'entre le magicien et le prêtre, le roi-mage et le roi-dieu, il n'y a pas de différence de nature; que l'un et l'autre sont en rapports, quoique de manières différentes, avec les forces spirituelles et religieuses; car alors on s'explique sans peine que l'un ait pris la place de l'autre, que l'un soit devenu l'autre¹²¹.

Bref, la faille de l'interprétation de la magie par Frazer est de ne pas concevoir le totémisme

¹¹⁷ « Les premiers rois furent donc des magiciens. » p. 618, Durkheim (1907a), « Frazer, *Lectures on the early history of the Kingship* [London, Macmillan, 1905]», in *Année* vol. X p. 411-415. Repr. In É. Durkheim, 1969, op.cit., p. 617-621.

¹¹⁸ Ibid., p. 620.

¹¹⁹ Ibid., p. 619.

¹²⁰ Ibid., p. 620.

¹²¹ Ibid., p. 620-621.

comme une religion¹²². Mais cela soulève un autre aspect problématique de sa théorie. En effet, une partie importante de la conception durkheimienne du totémisme est fondée sur l'organisation sociale qui lui est associée et, au premier chef, la prohibition de l'inceste, ou l'exogamie. Or, Frazer considère de son côté que l'exogamie n'a rien à voir avec l'organisation totémique. L'écart entre les deux théories est manifeste lorsque, en 1901, Frazer tente d'expliquer par l'exogamie la question des genres grammaticaux. Si l'hypothèse de Frazer ne satisfait pas Durkheim, il n'en reste pas moins que son intuition le charme et il attire l'attention sur «cette hypothèse que la question du genre doit être en rapport avec l'ensemble des croyances et des pratiques qui sont à la base de l'exogamie¹²³ » avant de conclure qu'il est « possible que l'existence d'une langue pour chaque sexe ait été un fait également plus ou moins général et ait ainsi contribué à la formation des genres grammaticaux¹²⁴. »

Plus d'une dizaine d'années plus tard, Durkheim s'arrête à nouveau sur l'approche de l'exogamie par Frazer. Dans le compte-rendu qu'il fait alors de *Totemism and Exogamy*, Durkheim traite *seulement* de l'exogamie, puisque Frazer lui-même « estime que l'exogamie est sans aucun rapport avec le totémisme [...]»¹²⁵ » et sépare les deux problèmes. Le jugement de Durkheim est cette fois plus incisif. Il résume rapidement la thèse de Frazer avant de la critiquer en ces termes :

¹²² Mais Fournier, grâce aux lettres de Hertz, nous révèle que Frazer tenait à nier au totémisme le statut de religion pour des raisons extra-scientifiques : «Frazer se montre enfin "passionnément irréligieux - et antichrétien". Voilà, croit Hertz "certainement un des mobiles de sa recherche (par exemple son obstination à démontrer qu'avant la religion il y a un premier stade de pure magie - cela, pour embêter les révérends ministres qui croient à la Révélation primitive). » M. Fournier, op. cit., 2007, p. 594. Tout cela est tiré d'une lettre de Hertz à P. Roussel, le 19 août 1905, Repr. in *DS*, vol. 4 (n.s.), 1999, p. 46.

¹²³ É. Durkheim, 1901a, « Review de Frazer, J. G., "Suggestion as to the origin of gender in language." *The forthrightly review*, Jan 1900 ». in *Année Sociologique*, vol.4, p. 364-365 93-94. Repr. In É. Durkheim, 1975, 3, op.cit., p.93-94.

¹²⁴ Ibid., p. 94.

¹²⁵ Durkheim, (1913a), «Review de Frazer, *Totemism and Exogamy*, London, Macmillan, 1910, 4 vols», in *Année*, p. 429-432, Repr. In É. Durkheim, 1969, op.cit., p. 707-709, (p. 707).

Elle suppose que la phratrie et les choses matrimoniales sont des groupes de même nature : les uns et les autres seraient dus aux mêmes causes; ils seraient constitués uniquement en vue d'empêcher les unions incestueuses. Par là, ils se distingueraient très nettement des clans qui auraient une toute autre origine et d'autres fonctions. [...] Or, en fait, il y a entre les phratries et les clans un rapport de parenté manifeste; les uns et les autres sont des groupements totémiques. [...] Il paraît donc que l'exogamie dépend plus directement et plus étroitement de la nature des clans totémiques que de l'organisation des classes matrimoniales. Dans ces conditions comment peut-on affirmer que la règle exogamique soit sans rapport avec les croyances totémiques? [...] Enfin, tout en mettant à la base de l'exogamie un sentiment de répulsion pour l'inceste, on ne donne de cette répulsion aucune raison qui la rende explicable. [...] Qui ne voit, d'ailleurs que la croyance à cette influence exprime l'horreur que l'inceste inspire, loin d'en avoir été de cause déterminante¹²⁶.

Durkheim termine en rappelant n'avoir « rien dit des hypothèses accessoires sur la promiscuité primitive, sur le mariage collectif, sur lesquels M. F... [Frazer] a cru devoir étayer sa théorie [...] ¹²⁷ », hypothèses que Durkheim rappelle avoir combattues ailleurs – nous avons en effet vu qu'il avait entre autre traité de ces questions dans son compte-rendu de la thèse de Westermarck.

En somme, ni la thèse de Frazer sur l'exogamie ni ses fondements ne satisfont Durkheim. En plus de ce compte-rendu, Durkheim cosigne avec Mauss, dans le volume 12 de *l'Année*, un texte consacré à la partie de l'ouvrage *Totemism and Exogamy* vouée au totémisme. Frazer y reproduit ses textes et ceux de ses devanciers¹²⁸ mais cette fois, la « méthode suivie est géographique¹²⁹ », ce qui constitue une nouveauté chez Frazer. Cela est bien accueilli par Durkheim et Mauss, qui déplorent néanmoins que la couverture géographique ne soit pas exhaustive et que « même chez les peuples étudiés par l'auteur, l'exposé des faits contient de grave lacunes¹³⁰ » : Frazer laisse de côté les problèmes du blason totémique et de la mythologie associée au totémisme... peut-être parce que ces faits semblent aller à l'encontre de l'explication animiste qu'il propose.

Durkheim et Mauss reviennent ensuite sur le progrès que constitue l'ordre géographique adopté par Frazer cette fois-ci, contrairement à ce qu'il avait fait dans *Totemism* et dans le *Golden Bough*. Cet ordre géographique a pour effet que « la méthode de M. F... [Frazer]

¹²⁶ Ibid., p. 708-709.

¹²⁷ Ibid., p. 709.

¹²⁸ Durkheim et Mauss, (1913), «Review of Frazer Totemism and Exogamy, London, Macmillan, 1911, 4 vols» *Année* vol.XII, p. 91-98, Repr. In É. Durkheim, 1969, op.cit., p. 700-707, (p. 701.)

¹²⁹ Ibid.

¹³⁰ Ibid.

prend un caractère délibérément sociologique¹³¹ » puisque ce dernier « examine les unes après les autres les différentes sociétés [et est ainsi] naturellement induit à définir leur organisation générale de manière à situer les pratiques totémiques sur lesquelles se portait plus spécialement son attention¹³². »

Mais ces progrès ne changent rien à leur appréciation générale :

[...] ce qu'il nous est tout à fait impossible d'admettre, c'est la nouvelle théorie qu'il nous offre du totémisme. Elle aggrave encore le caractère artificialiste des hypothèses qu'il avait antérieurement proposées : le totémisme ne serait-il qu'un cas particulier de la croyance aux naissances miraculeuses¹³³.

Ce simplisme étonne Durkheim et Mauss d'autant plus que ce sont justement.

Robertson Smith et M. Frazer lui-même, qui ont contribué, plus que personne, à donner le sentiment de l'extrême complexité des faits religieux, des causes profondes dont ils dépendent, de l'évolution en partie inconsciente dont ils résultent¹³⁴ [?]

Dans la suite de leur compte-rendu, Durkheim et Mauss, relèvent les éléments de la doctrine de Durkheim qui la distinguent de celle de Frazer : le recours à un seul cas et la considération du totémisme comme une religion à part entière, qui confère au phénomène religieux le statut de fait social¹³⁵.

Nous avons vu que la réception par les durkheimiens des idées développées par les fondateurs de l'anthropologie britannique n'a pas été univoque. Tout en critiquant la méthode et les explications proposées (introspection et preuve par accumulation), ils ont puisé chez les auteurs britanniques la plus grande partie des faits sur lesquels ils ont développé leurs théories. Cet usage et cette critique n'ont pas manqué d'être remarqué par les anthropologues. Certains ont engagé un débat avec Durkheim; d'autres ont lu assidument les publications des collaborateurs de *l'Année*. Nous verrons, plus particulièrement, que Lang a répondu aux

¹³¹ Ibid., p. 703.

¹³² Ibid.

¹³³ Ibid.

¹³⁴ Ibid., p. 704.

¹³⁵ « M. F... a essayé d'embrasser, dans une revue d'ensemble, tous les peuples où l'on observe un totémisme plus ou moins développé. M. D..., au contraire, a concentré tout son effort sur un groupe déterminé et restreint de sociétés, mais où le totémisme présente des traits assez marqués pour pouvoir être étudié avec plus de chances de succès. [...] En second lieu, tandis que pour M. Frazer, le totémisme n'est qu'un amas inorganisé de superstitions magiques, pour M. D... c'est une religion proprement dite. [...] Enfin, si M. F... s'est refusé à voir dans le totémisme un système religieux proprement dit, c'est pour en avoir méconnu le caractère social. C'est à ce caractère que M. D... s'est attaché à mettre en relief. » Ibid.

critiques de Durkheim et que Hartland a suivi de près les développements d'une sociologie de la religion par les durkheimiens. Mais nous constaterons également que les critiques réciproques sont restées les mêmes et n'ont fait que s'accroître au fil du temps.

Avant de passer à cette présentation des réceptions britanniques les plus typiques des écrits durkheimiens, nous nous devons de mentionner le cas plus atypique de Radcliffe-Brown. Comme Fournier le résume, Radcliffe-Brown se démarquait des anthropologues anglais :

Radcliffe Brown se présente comme «le premier scholar» qui ait fait connaître la sociologie durkheimienne outre-manche dans ses cours de sociologie, à Cambridge en 1910 et à la London University en 1909-1910, [...] Des collègues racontent que les seuls livres qu'il emportait avec lui lors de son enquête sur le terrain sur les Iles Andaman en Australie (1906-1908), c'étaient ses volumes de *l'Année sociologique*. Comu à Trinity College sous le surnom d'Anarchy Brown, il se distingue par son style non conventionnel, son dédain des Anglais, qu'il décrit comme des « barbares et des marchands», et sa francophilie : il s'habille «Like a Paris *Savant*¹³⁶ ».

Cette particularité de Radcliffe-Brown et son durkheimisme avoué ne l'empêchèrent toutefois pas de recevoir les *FEVR* de façon mitigée :

[RB] accepte la thèse générale de Durkheim sur l'origine sociale de la religion mais il fait deux reproches principaux : 1) une mauvaise compréhension de la «vraie nature » de l'organisation sociale australienne, en particulier le système classificatoire (dont les phratries et les classes ne sont qu'une partie), 2) l'exagération de l'importance du «clan-emblème» qui, bien que sacré, n'est pas toujours associé au totémisme. Et s'appuyant sur sa propre étude en Australie il conclut : « Le symbolisme est indépendant du totémisme. » Radcliffe-Brown en profite pour dire à Mauss « toute sa dette » à l'égard de ses collègues français : « Je peux dire que je suis en complet accord avec la conception de la sociologie mise en avant par *l'Année Sociologique*¹³⁷ ».

Cette courte mention de Radcliffe-Brown n'a pour but que d'attirer l'attention sur l'exception qui confirme la règle. S'ils ont formulé des critiques plus ou moins fortes à l'endroit de la théorie durkheimienne et peuvent être distingués à cet égard, à l'exception de Radcliffe-Brown, aucun anthropologue anglophone n'a adhéré aux thèses durkheimiennes. Nous verrons toutefois que l'éventail de la critique était plutôt large.

¹³⁶ N. Stocking Jr. George, *After Tylor. British Social Anthropology, 1888-1951*, Madison, Wisconsin University Press, 1995, p. 307. cité par M. Fournier, op. cit., 2007, p. 803-804 Note 3.

¹³⁷ Ibid., p. 804. Fournier précise dans la note 1 de la page 804 qu'il tire ces informations d'une lettre de Radcliffe-Brown à Mauss (6 août 1912) publiée dans les *DS*, no. 4, Décembre 1979, p. 2-7.

2.2.3. Les réceptions croisées

2.2.3.1. Lang

A. Lang est né en 1844 et mort en 1912. Il a fait ses études au Bolliol College d'Oxford et à la St-Andrews University puis est devenu *fellow* du Merton College en 1868. Ce spécialiste du folklore et de la mythologie en est rapidement venu à s'intéresser à la religion et au totémisme et il s'est distingué par son opposition aux théories animistes de Tylor et Muller. Il a publié *Customs and Myths* (1884), *Myth, Ritual and Religion* (1887) et *Social Origins* (1903), *The secret of the Totem* etc... et plusieurs articles.

La recension par Durkheim de *Social Origins*, en 1903, dans les pages de *Folk-lore*, a suscité un débat sur le totémisme entre Lang et lui. Mais avant d'en traiter, voyons rapidement la première recension des travaux de Lang dans les pages du volume 7 de l'*Année*, écrite par Hubert¹³⁸. Déjà le totem est au centre des critiques. Selon Hubert, Lang s'oppose à l'assimilation des totems individuels et collectifs : « Il rejette toute hypothèse tendant à assimiler le totémisme individuel au totémisme du clan, à considérer le totem d'un clan comme un totem individuel, [...] »¹³⁹. Hubert relève aussi la critique des théories animistes par Lang et explique que sa théorie exposée dans son livre *Social Origins* se résume à l'assimilation des totems à des sobriquets et n'a rien de sociologique¹⁴⁰. Hubert conclut que « Si tout cela [la transmission du totem et l'organisation sociale qui la sous-tend] procède du mythe qui s'est greffé sur le sobriquet, c'est le mythe qui est le fait important à expliquer, non plus le mot¹⁴¹. »

Cette première critique de la théorie de l'origine des totems de Lang par Hubert n'est pas très développée. Mais lorsque Lang s'attaque directement à Durkheim, les choses changent et

¹³⁸ Hubert, (1902), « A. Lang, *The Origin of Totem Names and Beliefs*, 1902, p. 347-397», in *Année sociologique*, vol.7. p. 221-227.

¹³⁹ Ibid., p. 221.

¹⁴⁰ « On verra comment, pour lui, les totems seraient des sortes de sobriquets que des groupes sociaux voisins se donnent les uns les autres. Mais, pas plus que dans son livre, il n'explique comment ce sobriquet se transmet héréditairement ou traditionnellement, ni comment il a pu en résulter un système de rites, positifs ou négatifs, d'institutions juridiques et religieuses. » Ibid.

¹⁴¹ Ibid.

celui-ci se défend en critiquant Lang.¹⁴² Cette critique ne plaît pas à Lang, qui rédige dans le numéro suivant de la même revue une réponse intitulée « Dr Durkheim on *Social Origins*¹⁴³ ». Visiblement courroucé par ce texte, qui à ses yeux constitue une attaque, Durkheim fait à son tour publier une « Réponse à M. Lang » dans laquelle il s'en prend aux critiques de ce dernier, qu'il juge injustifiées. Pour clore le débat, Lang publie à la suite de cette réponse de Durkheim une dernière note. L'affaire se clôt ainsi du côté anglais, mais les durkheimiens continueront à s'acharner sur les écrits subséquents de Lang. Il est intéressant de constater de quelle manière s'est passée cette affaire, ne serait-ce que pour relever, encore une fois, l'importance du totémisme dans la réception des écrits durkheimiens et l'enjeu sous-jacent qu'il comporte à savoir l'origine individuelle (position nominaliste) ou sociale (position réaliste) des faits sociaux.

Dans sa revue de l'ouvrage de Lang, Durkheim adopte un ton professoral, un peu hautain, qui lui avait valu des échanges musclés avec Tosti. Le compte-rendu de Durkheim est déjà lui-même une réponse qu'il formule à l'endroit de la critique par Lang de ses thèses concernant le totémisme et l'exogamie des groupes primitifs, « des formes d'organisation sociale plus anciennes que nous connaissons¹⁴⁴ ». Comme à son habitude, Durkheim commence par un résumé succinct des thèses de Lang avant de montrer les faiblesses du raisonnement de ce dernier et la supériorité de sa propre doctrine. Mais dans ce cas ci, il se permet de souligner au passage le rejet non justifié, à ses yeux, des théories qu'il a avancées :

[Lang] reproche à celle que nous avons proposée de voir dans les phratries le produit de la subdivision d'une horde initiale, alors que, selon lui, elles seraient, comme nous venons de le dire, deux groupes autonomes et distincts. La méthode est bien critiquable, qui consiste à rejeter une explication parce qu'elle ne se concilie pas avec un postulat que l'on a préalablement admis. Une théorie demande à être discutée en elle-même. Finalement M. Lang ne nous en propose aucune. Il estime que la question est insoluble tant que l'on ne reconnaîtra pas le sens des mots qui servent à désigner les classes¹⁴⁵.

Nous citons longuement cette partie de la critique car toute la suite du débat en découle. En

¹⁴² En effet, Lang co-publie, en 1903, un ouvrage dont il signe la première partie, intitulée *Social Origins*. C'est cet ouvrage, portant sur le totémisme et critiquant la théorie durkheimienne présentée dans le premier volume de l'*Année*, que Durkheim passe en revue de façon plutôt critique dans la revue *Folk-lore* : Durkheim, (1903d), « Lang, A., *Social Origins* and Atkinson, J.J., *Primal Law* », *Folk-lore*, vol. 14, no. 4 (Dec.), 1903, p. 421-425. Repr. in É. Durkheim, 1975, T.2., op.cit, p. 123-128.

¹⁴³ Lang, A., (1904), « Dr. Durkheim on *Social Origins* », *Folk-lore*, vol.15, no. 1, mars 1904, p. 100-102.

¹⁴⁴ Durkheim, 1903d, op. cit., p. 421.

¹⁴⁵ Ibid., p. 422-423.

effet, bien que le texte se poursuive, c'est principalement à ce passage que Lang réagira, et sur lequel Durkheim reviendra en 1907. Pour terminer notre présentation du résumé du livre de Lang fait par Durkheim, disons simplement qu'il s'en tient à dire, comme Hubert l'avait déjà expliqué, qu'aux yeux de Lang, le totémisme serait dû au « besoin de se nommer mutuellement¹⁴⁶ » et que les premiers noms de totems seraient des sobriquets. Durkheim critique et questionne la démarche proposée par Lang avant de réitérer ses doléances quant à l'insuffisance de l'explication du totémisme et de l'exogamie du britannique qui, selon lui, évacue dans ces phénomènes le caractère religieux, leur spécificité, bref, tout « ce qu'il y a d'essentiel dans le phénomène à expliquer¹⁴⁷. »

Cette invocation somme toute précoce - par rapport à la publication des *FEVR* - de l'importance de la religion dans l'explication de ces phénomènes, si elle nous semble aujourd'hui digne de mention, n'est pas directement en cause dans la réplique de Lang. Dans « Dr Durkheim on *Social Origins* », il commence par affirmer que la critique de Durkheim est fautive de part en part: « It must suffice to say that all Dr. Durkheim's objections to my system are rebuted by anticipation and all the questions which he asks are answered by anticipation, in *Social Origins* itself¹⁴⁸. » Ensuite, Lang s'attarde au passage de la critique de Durkheim que nous avons reproduit plus haut puis s'applique à le critiquer. Selon Lang, Durkheim aurait confondu sa théorie de l'origine des phratries dans la coalescence de deux clans totémiques primaires exogames avec sa théorie de l'origine des clans totémiques au sein des phratries. Contrairement à ce que Durkheim avance, Lang dit que c'est cette théorie qu'il critique et rejette et qu'il ne le fait pas parce qu'elle va à l'encontre de ses postulats. Mais là où la critique de Lang se transforme en réelle attaque, c'est dans la suite du texte, où il affirme que Durkheim contrarie son propre système dans la théorie qu'il propose de l'origine des clans totémiques.

Poursuivant son attaque, Lang s'explique quant à son rejet de l'hypothèse de Durkheim sur l'origine des classes matrimoniales non-totémiques. Pour Lang, celles-ci préexistaient dans la théorie durkheimienne de l'origine des clans totémiques. D'ailleurs, Lang se lance ensuite dans la présentation d'une contradiction apparente au sein de la théorie de Durkheim. Dans le

¹⁴⁶ Ibid., p. 423.

¹⁴⁷ Ibid., p. 424.

¹⁴⁸ Lang, A., (1904), « Dr Durkheim on *Social Origins* », *Folk-lore*, vol.15, no. 1, mars 1904, p. 100.

volume 1 de l'*Année*, ce dernier affirmait que les ancêtres ont pu changer de totem, passer d'un totem commun à la possession de différents totems, alors que dans le volume V il dit que le totem est « le sang et l'âme » des individus. Cela revient selon Lang à dire qu'on ne peut pas changer à volonté de totem. Pour Lang, cela constitue une contradiction au sein de la théorie durkheimienne en plus de renforcer sa propre théorie du caractère purement nominal, purement accessoire, des noms de totems qui ne sont rien, sinon des noms¹⁴⁹.

Dans le No. 2 de la revue *Folk-lore* de 1904, Durkheim affirme que, dans le numéro précédent, Lang l'a attaqué au lieu de simplement se défendre et que cela l'oblige à répondre.

J'aurais, (A.S. Vol. I, p. 6 et 52) dit qu'un clan peut changer de totem et, dans le même périodique (A.S., Vol. V, p. 110-111), j'aurais établi qu'un tel changement est impossible. En réalité, la seconde opinion n'est pas la mienne et je ne l'ai pas exprimée. [...] En effet, je n'ai pas dit que groupes et individus ne pouvaient jamais changer de totem, mais ce qui est tout à fait autre chose, *que le principe de filiation totémique, la manière dont le totem est réputé se transmettre des parents aux enfants ne pouvait être modifié par mesure législative, par simple convention*¹⁵⁰.

Durkheim cite ensuite les passages lus par Lang et qui sont, à ses yeux, fort évocateurs de la partialité dont ce dernier a fait preuve avant de traiter de l'affirmation selon laquelle il aurait associé totem, sang et âme.

J'ai, il est vrai, comparé un changement de totem à un changement d'âme. Mais ces changements d'âme n'ont rien d'impossible (pour l'homme primitif) dans des conditions déterminées. Seulement, ils ne sauraient avoir lieu par décret; or, c'est tout ce que signifiaient les quatre ou cinq mots incriminés par M. Lang¹⁵¹.

Après ces courts commentaires, Durkheim conclut qu'il considère le débat clos. Mais à la suite immédiate de ce texte, Lang persiste à ne pas répondre aux critiques de Durkheim et s'entête à vouloir démontrer la contradiction entre l'impossibilité pour les hommes de disposer individuellement de leur totem et le fait que, dans la lecture qu'il fait de la théorie de Durkheim, les hommes auraient abandonné leurs vieux totems et s'en seraient choisis d'autres à volonté.

La polémique perdure puisque à l'occasion de la publication d'un nouveau livre de Lang, *The*

¹⁴⁹ Ibid., p. 101-102.

¹⁵⁰ Durkheim, (1904), « Lettre à l'éditeur », *Folk-lore*, vol.15, no. 2, 1904, p. 215.

¹⁵¹ Ibid., p. 216.

Secret of the Totem, Durkheim revient à charge¹⁵². Il souligne d'abord le lien de ce livre avec *Social Origins*, qu'il reprend, modifie et complète. Il explique ensuite que Lang passe le plus clair de son temps à polémiquer et ne se préoccupe pas trop de la scientificité de sa méthode. Durkheim profite également de cette critique de la méthode polémique de Lang pour se défendre une fois de plus contre les interprétations que ce dernier a fait de sa propre pensée

Ainsi, sa préoccupation dominante est de reconstituer la manière dont vivaient les hommes avant qu'ils ne fussent parvenus à l'état social le plus rudimentaire que nous puissions aujourd'hui connaître par l'observation. C'est, au contraire, une question que nous nous interdisons de toucher autant que possible, parce que nous la jugeons présentement insoluble et quelque peu vaine. Cela n'empêche pas M. Lang, dans la discussion de mes théories, de chercher quelle idée nous nous faisons de cette pré-humanité[...]¹⁵³.

Durkheim commence donc en s'expliquant sur la supposée contradiction, relevée par Lang, entre ses thèses publiées dans le Vol I de *l'Année* sur la prohibition de l'inceste, - qui n'aurait pas toujours existée - et sa critique ou son rejet de la théorie de Morgan concernant le mariage collectif et la promiscuité obligatoire: «Mais l'inceste peut n'être pas prohibé, sans que rien de pareil [le mariage collectif et la promiscuité obligatoire] existe¹⁵⁴. » Nous voyons que Durkheim reproduit ici l'argumentation qu'il avait opposée aux thèses de Westermarck plusieurs années auparavant.

Pour ce qui est du cas précis de la thèse de Lang, Durkheim explique qu'elle part de la conception darwinienne de la famille primitive autour d'un mâle dominant, que Durkheim n'approuve pas mais ne discute pas. Partant de cette conception, Lang explique la constitution du totémisme par la nécessité des groupes de se distinguer entre eux. L'association du nom aux porteurs et les tabous qui s'ensuivent auraient ensuite évolués en une prohibition de l'inceste et en une exogamie.

Une fois de plus, Durkheim est déconcerté par ces théories qui sont loin de résoudre le problème puisqu'elles souffrent de tares logiques importantes.

¹⁵² Durkheim, (1907a), « A. Lang, *The secret of the Totem*, London, Longmans, Green and co. 1905 », *Année Sociologique*, vol X, p. 400-409. Repr. in É. Durkheim, 1969, op.cit., p. 595-603.

¹⁵³ Ibid., p. 596.

¹⁵⁴ « La conscience publique peut permettre aux frères d'épouser leur sœurs, sans que l'on ait la moindre idée de ces époux collectifs. » Ibid., p. 596-597.

Mais ce n'est pas tout. Quels que soient les tabous allégués, M. Lang ne voit pas que les faire intervenir pour expliquer le totémisme c'est tout simplement répondre à la question par la question. [...] En un mot, expliquer le totémisme, c'est en expliquer le caractère religieux. Postuler ce caractère religieux - et on le postule quand on invoque la notion de tabou qui est éminemment religieuse - c'est s'accorder ce qu'il faut démontrer¹⁵⁵.

Des critiques de Durkheim concernent une fois encore son débat avec Lang. Durkheim se réfère à son article publié dans *Folk-lore* : « Nous lui avons reproché dans un article du Folklore et ici même d'avoir complètement méconnu ce caractère religieux du totem. M. Lang entreprend de se justifier de ce reproche [...]»¹⁵⁶ » Mais cette justification est loin de satisfaire Durkheim, qui rétorque que les mythes rapportés par Howitt¹⁵⁷ et pris en exemple par Lang « laissent [...] la question intacte¹⁵⁸. » :

Durkheim passe ensuite à la thèse de Lang sur l'organisation sociale accompagnant le totémisme en relevant le problème des phratries et de la quasi-universalité de la division dichotomique des tribus. La réponse proposée par Lang, dit-il, ne convainc pas puisqu'elle n'explique pas la prééminence de la division dichotomique. Durkheim rappelle qu'« il y avait pourtant, sur la genèse des phratries, une autre théorie et qui n'est pas exposée à ces objections; [...]»¹⁵⁹ » Cette théorie, ajoute-il, c'est celle qu'il a « soutenue après M. Frazer » et il déplore que « M. Lang [l']écarte » de la sorte¹⁶⁰. Durkheim conclut cette présentation en réitérant ses critiques formulées dans les pages de *Folk-lore* : « Si la théorie exposée dans cet ouvrage tient mieux compte que la précédente du caractère religieux de l'organisation totémique, elle constitue pourtant une hypothèse encore très arbitraire¹⁶¹. »

Ce compte-rendu sévère aurait pu sceller la fin des recensions des ouvrages de Lang dans les

¹⁵⁵ Ibid., p. 599-600.

¹⁵⁶ Ibid. p. 600.

¹⁵⁷ Howitt est né en Angleterre en 1830 mais est parti en Australie en 1852 pour y faire fortune. Entre 1859 et 1862 il devient explorateur et géologue puis devient Magistrat et Warden de Gippsland. Son plus important ouvrage, *Native Tribes of Southeast Australia* (1904) fut important dans la mesure où il permit une comparaison avec les données rassemblées par Spencer et Gillen. Au début des années 1900, Howitt est retourné en Angleterre pour y recevoir toutes sortes de distinctions, dont un doctorat honorifique de Cambridge.

¹⁵⁸ « Si les australiens ont éprouvé le besoin de rapporter à un personnage mythique [...] l'origine du totem, [...] c'est que leur totem ne leur paraissait pas être chose purement humaine et laïque, [...] qu'il lui attribuaient un caractère sacré, religieux, [...], bien que ce caractère vienne de l'idée qu'ils auraient eu, on se sait pas pourquoi, de voir dans le totémisme une institution d'origine divine. » Ibid., p. 601.

¹⁵⁹ Ibid., p. 602-603.

¹⁶⁰ Ibid., p. 603.

¹⁶¹ Ibid.

pages de l'*Année*. Mais ce ne fut pas le cas puisqu'en 1908, M. David fait lui aussi une recension d'un ouvrage de Lang. Cette fois, il s'agit de prendre la défense de Mauss. Le seul chapitre inédit du livre, donc le seul recensé par David, s'intitule « Theories of the Origins of Religions¹⁶² ». Lang s'oppose à Tylor et à son animisme en affirmant la préséance de la croyance en un être suprême, croyance ancienne chez les indigènes selon lui. David relève que Lang critique Mauss au sujet de son parti-pris quant à l'influence des missionnaires sur les indigènes dans ce culte d'un être suprême, ce qui revient à nier l'hypothèse d'un culte primitif d'Êtres suprêmes. Et David rétorque que Lang, à ce compte, a lui aussi un « parti-pris, d'origine théologique [cette fois], en faveur du caractère primitif d'une telle croyance¹⁶³. » Dans le langage durkheimien, cette affirmation revient à confiner Lang au groupe des *théologues*, que Mauss et Hubert avaient identifiés, dont les membres postulent que la religion originale a décliné et dégénéré en des formes non monothéistes telles celles observées chez les primitifs.

L'acharnement des durkheimiens contre Lang se poursuit dans le volume 8 de l'*Année*. Hubert, relatant les « Notes on Ballad Origins » publiées par Lang en 1909, explique que la définition de la littérature populaire par Lang tient compte de son caractère social; les œuvres qui figuraient au répertoire populaire sont des créations individuelles tombées « dans le domaine commun¹⁶⁴ ». Mais Hubert affirme surtout que Lang persiste à refuser de reconnaître l'influence sociale en amont de la création individuelle.

M. Lang nous montre bien à quel point il s'arrête, quand il oppose sa pensée à celle de M. Gummere [...] qui tente de montrer que dans l'œuvre individuelle du poète original, il y a des éléments qui ne sont pas des éléments d'art individuel. C'est précisément ce que nous prétendons : les auteurs utilisent toujours un fond d'expressions, de forces, d'idées traditionnelles, d'une part; de l'autre, ils travaillent dans des conditions mentales, dont ils ne sont pas les maîtres, mais qui sont sociales¹⁶⁵.

En 1910, dans un dernier résumé consacré à Lang, Durkheim aborde les « Australian

¹⁶² M. David, 1910, « Lang - *The origins of Religion and other Essays*, Rationalist Press Association, London, Watts, 1908 », *Année Sociologique*, vol. XI, p. 71-72.

¹⁶³ Ibid.

¹⁶⁴ H. Hubert, (1905), «A. Lang - "Notes on Ballad Origins", *Folklore*, 1903, p. 147-161 » *Année Sociologique*, Vol. 8, p. 635.

¹⁶⁵ Hubert conclut avec une remarque qui évoque le symbolique qui se dégage des travaux des durkheimiens. Selon lui, « [...] les formes primitives de l'invention artistique sont des phénomènes analogues aux phénomènes sociaux du langage. » Ibid., p. 635.

Problems » publiés par ce dernier dans les *Mélanges Tylor*¹⁶⁶. Durkheim expose les idées de Lang dans le seul but de réitérer ses critiques à son endroit. Les théories de Lang lui « paraissent symptomatiques de la méthode trop souvent pratiquée par l'école anthropologique¹⁶⁷ ». Et il rappelle le « simplisme de ces théories¹⁶⁸ » en résumant cette méthode introspective : « On part du fait à expliquer et on imagine des combinaisons qui peuvent en rendre compte, sans s'obliger à vérifier par l'observation chacune des étapes de la déduction¹⁶⁹. »

Ces recensions et critiques mutuelles sont autant de jalons d'un discours de sourds qui permet néanmoins à ses intervenants, en raison du respect mutuel qu'ils se vouent et qu'ils affichent, de développer sur ses bases un discours original. Nous venons d'aborder avec le cas de Lang un aspect tendu des relations entre anthropologues et durkheimiens. Mais il serait malheureux de taire les recensions plus favorables produites à la même époque en sol britannique et c'est pourquoi nous traiterons maintenant de la réception réservée par S. Hartland aux textes de Durkheim.

2.2.3.2. Hartland

S.E. Hartland était connu des milieux anthropologiques britanniques de l'époque pour avoir travaillé à la *Folk-Lore Society* et pour ses importants ouvrages de mythologie. Il collaborait régulièrement à la revue *Folk-lore*, pour laquelle il rédigeait des comptes-rendus d'ouvrages et de publications anthropologiques. En plus d'avoir lui aussi été au centre d'un débat avec Lang, Hartland a recensé tous les volumes de l'*Année sociologique* et ses appréciations témoignent de la réception anthropologique des durkheimiens outre-manche.

Dans le premier compte-rendu qu'il consacre à l'*Année Sociologique*, Hartland commence par se réjouir de l'avènement de cette publication qui aborde les sujets faisant l'objet des débats les plus importants de l'époque¹⁷⁰ comme par exemple le texte de Durkheim sur la

¹⁶⁶ Durkheim, (1910a), « Lang. A. "Australian problems" in *Mélanges Tylor* », *Année sociologique*, vol. 11, reproduit in É. Durkheim, 1975, T. 3, op. cit., p. 102-104.

¹⁶⁷ Ibid., p. 104.

¹⁶⁸ Ibid.

¹⁶⁹ Ibid.

¹⁷⁰ S. Hartland, (1898), « *Année Sociologique*, volume 1, 1898 » *Folk-lore*, vol. 9, no. 3 (sep. 1898), p. 251-254.

prohibition de l'inceste¹⁷¹ Hartland relève que Durkheim s'oppose à Morgan et propose une explication ingénieuse du développement des phratries au sein des clans qui ne s'expose pas aux mêmes critiques que celles de Spencer, MacLennan et Westermarck. Mais dès ce premier compte-rendu, Hartland fait remarquer que malgré son ingénuité, la thèse de Durkheim repose sur l'universalité du totémisme et que cette universalité reste à démontrer :

« The importance of this theory will be seen at glance. It offers a simple explanation of the recoil which all notions have experienced from what they regard as incest, while it is not open to the objections urged and urged successfully, against the rival theories of Spencer, MacLennan, and Westermarck. At present however, it is merely a theory, it depends upon the universality of totemism, and more-over demands careful examination in connection with rites of marriage and other customs¹⁷² »

En plus de cette critique de la dépendance de la thèse durkheimienne à l'universalité du totémisme - encore à démontrer - qui sera récurrente dans ses comptes-rendus, Hartland ajoute une dernière remarque : il n'est pas convaincu par les réserves de Durkheim à l'endroit de la théorie du mariage collectif : « The criticism of the former we can only accept with reserve, for we believe there is more to be said on behalf of an early prevalence of group-marriage than Durkheim admits¹⁷³ »

Outre ces critiques, Hartland est assez enthousiaste et il souligne que les thèses défendues dans les monographies sont mieux comprises à la lumière des comptes-rendus¹⁷⁴. Cette observation contraste, nous le verrons, avec la réception réservée à l'*Année sociologique* aux États-Unis par A. Small dans les pages de l'*American Journal of Sociology*. D'ailleurs, contrairement à Small, Hartland finit par juger très favorablement la venue de cette nouvelle publication et la qualité des travaux qui y sont présentés. L'intérêt critique de Hartland pour la publication française ne se dément pas et il en poursuit la recension l'année suivante.

Dans sa recension du deuxième volume de l'*Année*¹⁷⁵, Hartland traite principalement de

¹⁷¹ « M. Durkheim's paper is of the greatest interest for students of *Folklore*, especially at this moment when the universal distribution of totemism is so strongly contested, when the origins of exogamy are under discussion, and the early forms of the family and the meaning of the clan-system are being so keenly examined.» Ibid., p. 251.

¹⁷² Ibid., p. 253.

¹⁷³ Ibid., p. 254.

¹⁷⁴ C'est, du moins selon Hartland, le cas pour le texte de Durkheim, qui s'explique à la lecture de ses critiques de Grosse et de Kohler. Ibid., p. 254.

¹⁷⁵ S. Hartland, (1900), « *Année Sociologique*, deuxième année 1897-98 Félix Alcan, 1899. » in *Folk-lore*, vol. 11, no. 1, Mars 1900, p. 92-96.

« l'Essai sur la nature et la fonction du sacrifice » d'Hubert et Mauss. Il consacre tout de même deux paragraphes très intéressants aux écrits de Durkheim. Hartland s'écarte de la question du totémisme et affronte plus directement le postulat sociologique. Le texte de Durkheim qui est visé est celui sur « la définition des phénomènes religieux¹⁷⁶ ». Hartland expose succinctement le raisonnement de Durkheim : les définitions proposées par Max Muller, Spencer et Réville sont erronées et, pour les remplacer, Durkheim propose une nouvelle définition du phénomène religieux incluant toutes les pratiques et croyances volontaires reliées à la notion du sacré, dont l'origine est sociale et qui doit donc être expliquée sociologiquement¹⁷⁷. Ce résumé succinct n'a rien de très critique et la suite du texte est consacrée à l'article de Hubert et Mauss. Mais, en conclusion, Hartland revient sur la définition et l'usage du mot sociologie par les durkheimiens, qui, aux yeux de Hartland, en font une science à part entière.

« The word *sociology* as used by M. Durkheim and his collaborators embraces a very wide area. Their principle is that religious, juridical, moral, and economical facts ought all to be treated conformably to their nature, that is to say, as social facts; not (as they are too often treated) as if they were disparate and independent of time, place, and social conditions. Whether to describe or to explain them, they must be considered in connection with a definite social *milieu* a definite type of society; and it is the constituent characteristics of this type that the determining cause of whatever phenomenon we are considering must be sought. In this truly scientific spirit the books and others works are approached¹⁷⁸ »

Même si la référence n'y est pas, il est difficile de ne pas voir ici une allusion aux *Règles de la méthode* et à la définition du fait social qui s'y trouve. Ce lien entre l'organisation et la production de l'*Année* et les *Règles*, bien qu'énoncé à mots couverts dans la préface du premier volume, n'a été que peu souligné par les commentateurs de l'époque. Cette clairvoyance n'est pas étonnante car Hartland, qui se charge de recenser et de résumer chacune des nouvelles publications de l'*Année*, est un lecteur attentif et respectueux. Cette appréciation de la théorie durkheimienne en tant que doctrine scientifique contraste avec les accusations de métaphysique dont elle est souvent l'objet et est de loin la plus clémente formulée à l'époque. Mais rappelons que cette réception favorable est celle d'un anthropologue et que Hartland s'adresse à des anthropologues. Reconnaître la sociologie

¹⁷⁶ É. Durkheim, 1899a, in *Année sociologique*, 2, p.1-28. Repr. In É. Durkheim, 1969, op.cit., p. 140-165.

¹⁷⁷ S. Hartland, (1900), loc. cit., p. 93.

¹⁷⁸ Ibid., p. 96.

durkheimienne comme scientifique, c'est, dans ce contexte, lui reconnaître une existence et donc, corolairement, le « droit » à un champ d'étude qui lui soit propre. Mais, surtout, cela revient à distinguer l'approche durkheimienne du champ anthropologique, qui reste ainsi indemne.

À l'occasion de la publication du cinquième volume de l'*Année*, Hartland a de nouveau le plaisir d'examiner les thèses de Durkheim puisque ce dernier y publie un article sur le totémisme¹⁷⁹. Hartland commence par rappeler l'importance de l'article de Durkheim sur l'exogamie¹⁸⁰, et il poursuit en spécifiant le contenu du nouvel article de Durkheim : une discussion de la théorie Frazer et des inférences qu'il a tirées des découvertes de Spencer et Gillen¹⁸¹. Cette présentation élogieuse est suivie d'une spécification du contenu du mémoire¹⁸². Après ce compte-rendu serré de la thèse de Durkheim, Hartland propose quelques illustrations de son cru, réitère l'importance de ce texte à ses yeux et termine en abordant le thème des *subsistances* qui sera questionné de nouveau par la suite lorsque l'évolutionnisme durkheimien sera mis en examen¹⁸³.

Dans cette recension, Hartland semble donc se rallier à la thèse de Durkheim plutôt que de la critiquer. En conclusion, Hartland estime cependant que la théorie de Frazer est sauvée puisque les efforts de Durkheim pour montrer que les Aruntas ne sont pas des primitifs, ne

¹⁷⁹ S. Hartland, (1902), « *Année Sociologique*, cinquième année, 1900-1901, Alcan, 1902 », in *Folk-lore*, vol. 13, no. 3, Sept 1902, p. 314-323.

¹⁸⁰ É. Durkheim, 1898a, « La prohibition de l'inceste et ses origines », *Année sociologique*, 1, p.1-70. Repr. in É. Durkheim, 1969, op.cit., p. 37-101.

¹⁸¹ W.B. Spencer est né en 1855 et mort en 1929. Après des études en biologie à Exeter College de Oxford et avoir été l'assistant de Moseley et de Tylor, Spencer obtient une Chaire de biologie en Australie, à Melbourne, en 1887. Installé dans ce pays, il participe à plusieurs expéditions et rencontre Gillen, avec qui il rédigera *Native Tribes of Australia* (1901), *Northern Tribes of Australia* (1904), *Native Tribes of Northern Australia* (1914) et *The Arunta* (1927). Spencer & Gillen incarnent le terrain : « L'un [Spencer] est un zoologue australien d'origine anglaise et depuis vingt ans chef d'une station télégraphique transcontinentale. » (M. Fournier, 2007, op. cit., p. 418) F.J. Gillen est né en 1855 et mort en 1912. Aventurier et fin connaisseur du continent australien, il a participé à de nombreuses expéditions et collaboré avec Spencer jusqu'à sa mort. Spencer et Gillen ont répliqué aux interprétations durkheimiennes des faits qu'ils avaient rapportés et en ont proposé d'autres interprétations qui ont de nouveau été critiqués par Durkheim.

¹⁸² « In the *Mémoire* now before us he boldly attacks, not of course the statements of facts made by those discovered, but certain inferences which they have drawn and the elaborate theory which Dr. Fraser has built upon the discoveries and the inferences » S. Hartland, (1902), op. cit., p. 314.

¹⁸³ Ibid., p. 318. Expliquons-nous. À la fin de son compte-rendu, Hartland soulève une amélioration possible au raisonnement et à l'explication de Durkheim : celui-ci devrait chercher du côté des survivances de « conditions archaïques » dans son explication du totémisme des Aruntas. Nous soulignons ce fait car cette réception de l'usage du vocabulaire des persistances par Hartland contraste avec la mauvaise réception que lui ont réservée les auteurs que cite Lukes à ce sujet (Cf Lukes, 1972, Chap 16 et 25).

réfutent en rien la théorie selon laquelle la magie aurait précédé la religion¹⁸⁴.

En 1903, Hartland traite à nouveau d'un texte de Durkheim : « De quelques formes primitive de classification¹⁸⁵ ». Après un résumé assez fidèle du texte de Mauss et Durkheim, Hartland conclut qu'il s'agit là d'un bon exemple de la capacité explicative de la sociologie durkheimienne mais que la théorie dépend – encore une fois – de l'universalité et de la primitivité du totémisme¹⁸⁶. Or, selon Hartland, l'universalité du totémisme et l'origine sans cesse repoussée de ce dernier restent à prouver puisqu'ils sont liés à la multiplication des lieux où se « trouvent » les foyers du totémisme. Et pour nombreuses que soient les sociétés où le totémisme se retrouve, celui-ci n'a pu émerger que dans des sociétés hétérogènes (polysegmentaires). Ainsi, si toutes les sociétés primitives ont eu comme base le totémisme, cela veut dire que les sociétés ont toujours été hétérogènes. Cela voudrait donc dire que les clans totémiques et les phratries « were not formed by the coalescence of previously separate and homogenous human societies¹⁸⁷. »

En 1905, à l'occasion de la parution du huitième volume de l'*Année*, Hartland traite de la monographie de Durkheim sur l'organisation sociale australienne¹⁸⁸. Il commence par rappeler le texte de 1902 dans lequel Durkheim proposait une théorie du totémisme divergente de celle de Spencer et Gillen en ce qui a trait aux règles de filiation avant d'enchaîner avec la présentation du mémoire de 1905. Durkheim, dit-il, revient à la charge bien que Spencer et Gillen aient tenu compte des critiques de Durkheim et amené des

¹⁸⁴ « In conclusion, I may point out that the theory that the development of human thought any practice magic preceded religion does not depend on the primitive character of the Aruntas. In Dr. Fraser's hands their practices regarded as primitive, have indeed lent substantial support to it, but if, as M. Durkheim tries to show, they cannot be regarded as primitive, the theory in question, whether right or wrong rests on other grounds, independent of Aruntas support" (...)» Ibid., p. 323.

¹⁸⁵ S. Hartland, (1903), « *Année Sociologique*, sixième année, 1901-1902, Alcan, 1903. » in *Folk-lore* vol. 14, no. 4 déc., 1903, p. 426-435.

¹⁸⁶ « It is, as the authors remark, an example of the light capable of being thrown by sociology on the genesis and mode of logical operations. As a particular application of sociology, I should like to observe, its value depends on the prevalence of totemism in the early stages of society. Totemism is not as yet proved to have been universal. ». S. Hartland, (1903), op. cit., p. 434.

¹⁸⁷ Ibid., p. 435.

¹⁸⁸ S. Hartland, (1905), « *Année Sociologique*, huitième année, 1903-1904, Alcan, 1905) », in *Folk-lore*, vol.16, no 4, 1905, p. 468-475.

éléments nouveaux à l'appui de leur théorie,¹⁸⁹ celui-ci a de bons arguments contre eux et son maintien dans ses positions est tout à fait fondé :

« In the present essay M. Durkheim returns to the charge. He maintains, against the explorers, that the type of organisation of the Mara and Anula tribes is substantially identical with that of the Arunta and Warramunga tribes, and that both are capable of being traced back to the same original that they are in effect two different attempts at the solution of the same problem. He has, I think, the best of the argument; but the question cannot be put adequately before the readers of *Folklore* in a small space¹⁹⁰ ».

Une fois de plus, bien que critique, la conclusion de Hartland comporte des éléments plutôt favorables. D'une part, la théorie de Durkheim n'est pas encore démontrée, et pour y arriver, il faudra de nombreuses études particulières¹⁹¹. D'autre part, parce qu'elle est bien articulée et bien documentée, et puisqu'elle rend compte de façon ingénieuse de la formation des classes matrimoniales, elle mérite une présomption de vérité¹⁹².

Il faut ensuite attendre jusqu'en 1912 pour que Hartland traite à nouveau de la théorie durkheimienne de la religion¹⁹³. C'est à l'occasion de la publication des *FEVR*, et dans les pages de la revue *Man* plutôt que dans celles de *Folk-lore*, que cette dernière intervention de Hartland a lieu. Cette *review* publiée sous l'en-tête « Australian totemism » commence par une remarque sur la publication du livre qui en dit long sur le respect voué aux travaux des durkheimiens et sur l'importance particulière de la publication d'un « résumé » des théories de la religion du chef de cette « équipe ». Il était grand temps que les avancées partielles des nombreuses monographies soient résumées et synthétisées et c'est à cette tâche, qui permettra aux durkheimiens d'exercer une réelle influence dans le monde anthropologique selon

¹⁸⁹ « M. Durkheim's criticisms, and those of some anthropologists in this country, were not lost upon Messrs. Spencer and Gillen, who in their second journey made further investigations. [...] For our present purpose this means that paternal and not maternal descent was the basis of the original organisation » Ibid., p. 469.

¹⁹⁰ Ibid.

¹⁹¹ « But it [la théorie de Durkheim] cannot be regarded as absolutely proven. [...] Further research will be necessary to ascertain the mode of development of these tribes and to obtain more direct and satisfactory evidence of correctness of M. Durkheim's hypothesis ». Ibid., p. 474.

¹⁹² « Meanwhile that hypothesis would appear to account for the formation of the height matrimonial classes. [...] It is supported by the facts which professor Durkheim alleges; and if these facts do not amount to absolute proof, they certainly afford a presumption in its favour which we may look further research to confirm. » Ibid., p. 474-475.

¹⁹³ S. Hartland, (1913), « Review de *FEVR* (1912) », *MAN*, vol 13, 1913, p. 91-96.

Hartland, que Durkheim s'est consacré¹⁹⁴. Hartland n'est pas déçu du résultat puisqu'il considère les *FEVR* à la fois comme une formulation de la philosophie et une application de la méthodologie durkheimienne. C'est un travail qui « ouvre un nouveau chapitre de la discussion sur l'origine de la religion¹⁹⁵ ».

Après un résumé plutôt brillant des thèses de Durkheim, Hartland conclut sa présentation des *FEVR* en soulignant l'importance du livre en ce qu'il ouvre les yeux sur le rôle, négligé par les britanniques, de la société dans l'explication des faits sociaux et de la religion en particulier :

« This sketch represents very feebly and imperfectly the contents of a book that is bound to leave a mark upon anthropological thought. We in England have perhaps hitherto made little of the influence of society in the genesis of religion. We have attributed it exclusively to the influence of eternal nature and the experiences of individual life upon what is assumed, rightly or wrongly, to be the constitution of the human mind. Whether the French Sociological school, led by M. Durkheim, may not do the opposite extreme, may not attach too little weight to this influence and these experiences, and in effect ignore the part actually played by individual, is a question that the discussion meritably awakened by a presentation so powerful of the clans of society to be the fountain of religion must decide. I should add, to avoid misapprehension, that the social, so far as they may be distinguished from the religions, institution of the Australian blackfellow, have been left over to form the subject of another study¹⁹⁶. »

Nous voyons comment Hartland, même s'il semble prendre la mesure du fossé qui sépare la théorie sociologique durkheimienne des thèses anthropologiques, reste prudent et respectueux dans ses remarques. D'ailleurs, Hartland exprime bien le respect mutuel des deux écoles et la critique « constructive » qui a caractérisé leurs relations jusqu'à la première Guerre mondiale. En revanche, Malinowski représente une autre attitude. Il critique sévèrement Durkheim et isole les conceptions épistémologiques qui les séparent, à savoir l'individualisme des britanniques et le réalisme de Durkheim. D'ailleurs, au moment même où Hartland tente de minimiser les divergences entre les deux points de vue, Malinowski entre en scène, lui qui

¹⁹⁴ « Some fourteen or fifteen years ago M. Durkheim, then professor at the University of Bordeaux, commenced the publication of *Année Sociologique* in collaboration with members of the sociological school which had arisen under his inspiration; but hitherto in the department of anthropological study dedicated to religion, though single monographs of great value had appeared, no general synthesis had been attempted of principles and of the results to which they lead ». Ibid., p. 91.

¹⁹⁵ « In this brilliant volume recently issued, not merely has he produced an example of sociological method of investigation of savage phenomena, but he has formulated a philosophy. Whether the method and the philosophy will ultimately be accepted by anthropologists remains to be seen; but there can be no difference of opinion on the importance of the volume. It opens a new chapter in the discussion of the origins of religion and must many a day be starting point of controversy. » Ibid., p. 92.

¹⁹⁶ Ibid., p. 94.

arrive à la LSE après un séjour dans les laboratoires de Wundt. Il est tout à fait disposé à mettre de l'avant l'explication psychologique des faits sociaux sous-jacents à l'approche anthropologique pour critiquer le durkheimisme.

2.2.3.3. *Malinowski*

B. Malinowski est né en 1884 et mort en 1942. Après avoir étudié à la Jagiellonian University jusqu'en 1908 puis à Leipzig, sous les auspices de Wundt durant l'année scolaire 1908-1909, Malinowski a fréquenté la *London School of Economics*. À l'exception de son providentiel voyage aux îles Trobriand, entre 1914 et 1917, Malinowski est resté à la LSE jusqu'en 1939, d'abord comme étudiant puis comme *lecturer* et, enfin, à partir de 1922, comme premier titulaire de la chaire d'anthropologie sociale de l'institution. Entre 1939 et 1942, Malinowski a également occupé des postes dans des universités américaines, notamment Cornell, Harvard et Yale. Ses travaux sur la Kula dans *Les Argonautes du Pacifique* ont propulsé l'anthropologie culturelle dans la voie d'un fonctionnalisme individualiste qui s'opposait à sa version structuro-fonctionnaliste défendue par Radcliffe-Brown (sous l'influence des durkheimiens). Après à la fois s'être inspiré de Durkheim¹⁹⁷ et avoir produit l'une des plus incisives critiques à l'endroit des *FEVR* avant la première guerre mondiale, Malinowski n'a, par la suite, consacré que peu de pages aux travaux de Durkheim. Pour leur part, les durkheimiens ayant survécu n'ont pas, durant l'entre deux guerres, traité des travaux de Malinowski. Cela ne témoigne pas de l'influence notable qu'il a eu sur le développement ultérieur de la sociologie ni du fait qu'il a enseigné à des figures importantes tels T. Parsons et Evans-Pritchard.

Après ce bref rappel de la carrière de Malinowski, passons maintenant à la présentation de son incisive critique de jeunesse à l'endroit de Durkheim. Il est intéressant de noter que Malinowski remplace Hartland dans la tâche de passer en revue cet ouvrage du chef de file de l'école française de sociologie dans les pages de *Folk-lore*. Le texte de Malinowski paraît à la fin de l'année 1913, en décembre, et il semble qu'il ait lu la *review* publiée par Hartland dans la revue *Man* au courant de cette même année puisque les grandes lignes de son

¹⁹⁷ « Il [Malinowski] s'est déjà lui-même identifié au camp des durkheimiens et il a quand même reconnu sa dette dans son livre *The family among The Australian Aborigenes* (1913), qu'il considère comme "son travail le plus durkheimien". » M. Fournier, 2007, op. cit., p. 805.

argumentation sont semblables¹⁹⁸ : il s'est inspiré de la structure du texte de Hartland, mais pas de son ton.

Nous venons de voir que Hartland avait les plus grands égards à l'endroit des travaux des sociologues des français et que ses comptes-rendus étaient plutôt fidèles, collés aux raisonnements des auteurs plutôt que mus par la volonté d'antagoniser. Le compte-rendu de Malinowski est tout le contraire; sa critique est ce qui dirige la présentation de l'argument de Durkheim. Voyons les similitudes qui subsistaient néanmoins dans l'appréciation des *FEVR* par ces deux représentants de l'anthropologie britannique et, chemin faisant, la particularité de la critique de Malinowski.

Tout comme Hartland, Malinowski commence par lier les travaux antérieurs des durkheimiens à ceux du maître et par vanter leur qualité. Dès le second paragraphe de son texte, il explique, comme l'avait fait Hartland, que cet ouvrage est une systématisation des travaux de l'*Année sociologique*. Mais pour Malinowski, ces boniments sont de courte durée et ils ne servent qu'à souligner le lien entre les *FEVR* et les *RMS* et à dévoiler les deux pistes de la critique qu'il entreprend en se fondant principalement sur le texte de Durkheim «sur la définition des phénomènes religieux » publié dans les pages de l'*Année* vol II, plutôt que sur les *FEVR*.

« To Prof Durkheim the religious is the social *par excellence*. The distinctive characters of social and religious phenomena practically coincide. The social is defined in *RMS*, by its "exteriority to individual minds" by its "coercive action" upon individual minds, by its "obligatoriness"¹⁹⁹. »

C'est la seconde raison de l'intérêt sociologique du texte évoqué par Malinowski qui nous intéresse davantage. Les *FEVR* constituent, dit-il, la première tentative de Durkheim « to treat a problem of origins of such a fundamental and general social phenomenon as religion²⁰⁰ ». Ainsi c'est là, selon Malinowski, l'occasion parfaite de juger de l'application possible des postulats énoncés par Durkheim dans les *RMS*. À cet égard, Malinowski soutient que les *FEVR* permettent de juger « in situ » de l'opposition formulée par Durkheim dans les *RMS* à l'endroit d'un traitement psychologique des faits sociaux, méthode favorisée par

¹⁹⁸ B. Malinowski, (1913), « Review des *FEVR* (1912) », *Folk-lore*, vol 24, no. 4, Déc. 1913, p. 525-531.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 525.

²⁰⁰ *Ibid.*

l'anthropologie britannique²⁰¹.

La principale critique de Malinowski concerne la méthode durkheimienne qui consiste en l'étude complète d'un seul cas supposé suffire à la démonstration d'une loi²⁰². Dans le cas particulier des *FEVR*, le problème de Durkheim est de penser résoudre les questions soulevées par la définition et l'origine de la religion, par le totémisme et par la philosophie de la connaissance en étudiant un seul cas, celui des Aruntas. Et, bien que Malinowski reconnaisse l'abondant appareil bibliographique sur lequel s'appuie Durkheim, il ne cessera de marteler le même message : « Nevertheless, to base most far-reaching conclusions upon practically a single instance seems open to very serious objections²⁰³. »

Malinowski exprime également des doutes quant à l'universalité, alléguée par Durkheim, de la distinction entre profane et sacré : « But is it universal? I feel by no means persuaded²⁰⁴ ». Malinowski poursuit ensuite sa critique sur un autre terrain connexe, celui du totémisme comme forme élémentaire de la religion et de son universalité présumée par Durkheim sur la foi de l'étude du seul cas australien²⁰⁵.

Puis Malinowski s'attaque à la thèse « centrale » de Durkheim : l'origine sociale de la religion. Durkheim, dit-il, personnifie la société, il la conçoit comme un sujet logique doté de conscience et de volonté et entretient donc une conception métaphysique qui est décriée par tous, même par les « group mind theorists » comme Wundt²⁰⁶. Malinowski s'appuie sur un

²⁰¹ « In his methodological work, *RMS*, he has strenuously insisted upon a treatment of social phenomena "as things" upon the necessity of excluding all forms of psychological explanations from sociology. This postulate undoubtedly appears to many a rule rather artificial and barren in his practical applications, - and especially to British anthropologists, who prefer psychological explanations of origins; and this volume enable us to judge as to the success of his method ». Ibid., p. 526.

²⁰² « All these problems M. Durkheim seeks to solve by an analysis of the beliefs of practically one single tribe, the Arunta. » Ibid.

²⁰³ Ibid., p. 526.

²⁰⁴ Ibid., p. 526.

²⁰⁵ « One does not feel quite easy, also, about the assumption of totemism being the elementary form of religion (liv I, cap IV); especially as here again we find the investigation limited to the beliefs of the Central Australian ». Ibid., p. 527.

²⁰⁶ « M. Durkheim proceeds to show how it comes about that society is the real substance, the *materia prima*, of the human conception of the divinity ». Ibid., p. 527.

passage des *FEVR*²⁰⁷ pour dire que dans la formulation de Durkheim « society is conceived to be *the logical subject* of the statement, an active being endowed with will, aims, and desires²⁰⁸ ». En somme, Malinowski soutient que Durkheim est un métaphysicien puisqu'il conçoit la société comme une entité rationnelle et douée de volonté, comme une subjectivité.

« If we are not to take it as a figure of speech (and M. Durkheim decidedly does not give it as such), we must label it an entirely metaphysical conception. Society conceived as a collective being, endowed with all properties of individual consciousness, will be rejected even by those sociologists who accept a collective being consciousness in the sense of a "collective consciousness states" in the sense of a sum of conscious states (as it is accepted, for example, by Messr. McDougall, Ellwood, Davis, and, partly by Simmel and Wundt²⁰⁹). »

Mais Malinowski voit aussi une autre interprétation possible de la conception durkheimienne de la société à partir d'une autre citation des *FEVR*²¹⁰, où Durkheim parle des représentations collectives, et c'est autour de ce « dilemme » d'interprétation de la signification du rôle de la société dans la définition des représentations collectives que la critique de Malinowski se poursuit.

« Here we stand before a dilemma: either this phrase means that "social ideas" possess a specific character, because the individual who conceives them has the consciousness of being backed up by society in his opinion, in which case the statement is perfectly empirical; or the statement implies the conception of a non-empirical actions of society upon the individual consciousness in which case it conveys no scientific meaning²¹¹ »

La réponse fournie par Durkheim à la question de la formation de cette conscience collective déçoit Malinowski car ce dernier croit que Durkheim voit l'origine des représentations collectives et de la religion dans les phénomènes de foule²¹². En somme, c'est la relation entre

²⁰⁷ Malinowski cite des passages de la page 295 des *FEVR* : « Une société a tout ce qu'il faut pour éveiller dans les esprits, par la seule action qu'elle exerce sur eux, la sensation du divin; car elle est à ses membres ce qu'un dieu est à ses fidèles. [...] parce qu'elle a une nature qui lui est propre, différente de notre nature d'individu, elle poursuit des fins qui lui sont également spéciales; mais, comme elle ne peut les atteindre que par notre intermédiaire, elle réclame impérieusement notre concours ».

²⁰⁸ B. Malinowski, 1913, op. cit., p. 527-528.

²⁰⁹ Ibid., p. 528.

²¹⁰ « Speaking of "manières d'agir auxquelles la société est assez fortement attachée pour les imposer à ses membres," he says, "Les représentations qui les expriment en chacun de nous ont une intensité à laquelle des états de conscience purement privés ne sauraient atteindre; car elles sont fortes des innombrables représentations individuelles qui ont servi à former chacun d'elles. C'est la société qui parle par la bouche de ceux qui les affirment en notre présence." » (Malinowski cite la page 297 des *FEVR*), Ibid.

²¹¹ Ibid.

²¹² « This answer is some what disappointing first of all, we feel a little suspicious of a theory which sees the origins of religion in crowd phenomena. Again, from the point of view of method, we are at loss ». Ibid., p. 529.

société et religion postulée par Durkheim qui est problématique pour Malinowski. Selon lui, cette relation est envisagée successivement de façons différentes par Durkheim, ce qui pose des problèmes d'interprétation ou pire encore, ce qui démontre des « inconsistances » dans son raisonnement. En effet, la question reste ouverte à savoir si l'unité de la société est de la nature de celle d'une volonté, d'un sujet collectif, bref, de savoir si la société *est* la divinité ou ses conditions de création par les individus²¹³. Selon Malinowski, seule la reconnaissance de la société comme « contexte » d'un acte individuel est scientifiquement fondée et tout le reste est pure métaphysique²¹⁴.

Après avoir enfin dévoilé le point central de sa critique, Malinowski montre comment cette ambivalence se reflète dans la question de « l'origine » de la religion, pouvant être comprise de trois façons, et qui se répercute dans l'interprétation faite par Durkheim des faits liés au totémisme australien.

Toute la conclusion de Malinowski contraste avec celle de Hartland par sa virulence, et, après une telle critique, les maigres lignes consacrées à vanter l'ouvrage sont assez peu crédibles. La critique de Malinowski se résume en premier lieu à son rejet de l'usage d'un seul cas; celui des Aruntas, pour démontrer sa théorie de l'origine de la religion et de la connaissance :

« [...] to sum up, theories concerning one of the most fundamental aspects of religion cannot be safely based on an analysis of a single tribe, as described in practically a single ethnographical work. It should be rated that the really empirical version of this theory of origins is by no means a realisation of the "objective" method, in which M. Durkheim enjoins treating social facts as things and avoiding individual psychological explanations²¹⁵ »

Mais cette critique touche également l'origine sociale de la religion car Malinowski est fidèle à la tradition de l'anthropologie britannique. Selon lui, l'origine de la religion réside dans

²¹³ « Then society was the divinity it self, i.e. it was not only creator, but the object of its creation, or at least reflected in this object. But here society is no more the logical and grammatical subject of the metaphysical assertions, but not even the subject of these assertions. It only furnishes the external conditions, in which ideas about the divine may and must originate ». Ibid., p. 529.

²¹⁴ « Thus Prof. Durkheim's views present fundamental inconsistencies. Society is the source of religion, the origin of divine; [1] but it is "origin" in the sense that "the collective subject...thinks and creates the religious idea»? This would be a metaphysical conception deprived of any empirical meaning [2] or is society itself the "god" as is implied in statement that the "totemic principle is the clan " thought under the statement under the aspect of a totem? That reminds one somewhat of Hegel's absolute "thinking itself" under one aspect or the other. [3] Or finally, is society, in its crowds-aspect, nothing more than the atmosphere in which *individuals* create religious ideas? The last is only scientifically admissible interpretation of the obscure manner in which M. Durkheim expounds the essence of his theories ». Ibid., p. 529.

²¹⁵ Ibid., p. 530.

psychologie individuelle et la méthode pour y accéder est l'introspection. D'ailleurs, Malinowski souligne – comme l'avait fait Tarde et comme le feront les américains – que Durkheim lui-même a recours à la psychologie, malgré toutes les précautions qui sont siennes²¹⁶. Malinowski s'insurge contre l'idée que l'origine des sentiments religieux pourrait être trouvée dans les phénomènes de foule²¹⁷. Finalement la seule concession qu'il fait à Durkheim se trouve dans la dernière phrase de son texte, qui entend rappeler que ces «points of principle» à part, l'ouvrage est rempli de réflexions brillantes²¹⁸.

L'importance de Malinowski pour l'anthropologie et pour la sociologie anglo-saxonne n'est plus à démontrer et son appréciation des *FEVR* ne peut manquer d'avoir influencé plus d'un de ses nombreux disciples et élèves. Mais l'intérêt de cette critique de jeunesse est aussi dans l'admirable condensé qu'elle présente de l'opposition anthropologique à la théorie durkheimienne.

2.3. Conclusion sur la première réception anglaise de Durkheim

Ainsi, la critique de Malinowski se divise en quatre éléments qui résument bien la réception britannique des écrits durkheimiens. Premièrement, l'idée qu'un seul cas puisse suffire à démontrer une loi n'est pas du tout acceptée. Deuxièmement, l'idée qu'il soit possible et nécessaire d'expliquer les faits sociaux par des faits sociaux est absurde ; l'origine des faits sociaux est à chercher dans les actions individuelles et l'étude des faits sociaux doit partir de l'introspection plutôt que de l'artifice consistant à traiter les faits sociaux comme des choses. Troisièmement, Durkheim lui-même, malgré ses réticences, a recours à des catégories psychologiques telles le divin et le sacré en plus de postuler une psychologie des foules originaire. Malinowski considère que la seule psychologie collective possible est celle que

²¹⁶ « In his actual theory he uses throughout individual psychological explanation. It is the modification of the individual of the individual consciousness in big gatherings, the "mental effervescence", which is assumed to be the source of the religious» The sacred and divine are psychological categories governing ideas originated in religiously inspired crowds. These ideas are collectives only in so far as they are general, i.e., common in all members of the crowd. None the less we arrive at understanding their nature by individual analysis, by psychological introspection and not by treating those phenomena as "things".» Ibid., p. 530.

²¹⁷ « Finally, to trace back the origins of all religious, phenomena to crowd manifestations seems to narrow down extremely both the forms of social influence upon religion, and sources from which man can draw his religious inspiration. "Mental effervescence" in large gatherings can hardly be accepted as the only source of religion ». Ibid., p. 530-531.

²¹⁸ « [...] as could only be given by one of the acutest and most brilliant living sociologists, and that these by themselves would make the book a contribution to science of greatest importance ». Ibid., p. 532.

nous pourrions qualifier de générale, de commune à la majorité, et que nous pouvons donc l'atteindre par introspection. Quatrièmement, pour Malinowski, qui est fidèle à la conception individualiste anthropologique, la réduction de l'origine de la religion à des phénomènes de foules et à l'effervescence mentale qu'ils produisent qu'il voit dans la théorie de Durkheim, est inacceptable.

En somme, les explications du rejet anglais de la théorie durkheimienne, si elles sont explicitées plus clairement par les anthropologues, sont fondées sur le même présupposé nominaliste et individualiste, que ce soit chez les sociologues ou les anthropologues : tout dans ces critiques, jusqu'aux questions de méthode, est en définitive lié à des conceptions divergentes de l'origine des faits sociaux. Nous verrons dans le chapitre suivant que ces conceptions divergentes, individualistes ou réalistes, expliquent également la première réception américaine de la théorie durkheimienne.

Chapitre 2: la première réception anglaise de Durkheim.....	137
2.0. Présentation de la bibliographie.....	137
2.1. British Sociology.....	138
2.1.1. Introduction : les discours sur la société.....	138
2.1.2. Les sociologies britanniques.....	138
2.1.2.1. Eugenics.....	141
2.1.2.2. Regional Survey School – Civics – town-planners.....	142
2.1.2.3. Ethics.....	145
2.1.3. Histoire de la Sociological Society.....	148
2.1.3.1. La fondation intéressée (et précaire) de la Society.....	149
2.1.3.2. Durkheim à la Society.....	150
2.1.3.2.1. intro : Durkheim et la fondation de la Sociological Society.....	150
2.1.3.2.2. Les similarités entre Civics et Durkheim dévoilées à la Sociological Society (1905c).....	150
2.1.3.2.3. L'échec du rapprochement des deux écoles par Durkheim.....	153
2.1.4. La rupture.....	154
2.1.4.1. 1907.....	154
2.1.4.2. 1911.....	157
2.1.5. Conclusion (1911-1918).....	158
2.1.5.1. Les destins liés des doctrines de Geddes et Durkheim : le désaveux de Hobhouse.....	158
2.1.5.2 – Hobhouse et la supposée group mind theory durkheimienne.....	159
2.1.5.3. La quête d'une sociologie britannique indépendante.....	159
2.1.5.4. Westermarck et l'anthropologie.....	160
2.2. La réception de Durkheim par l'anthropologie britannique.....	168
2.2.1. Présentation générale.....	168
2.2.2. Les grandes figures.....	171
2.2.2.1. Robertson-smith.....	171
2.2.2.2. Tylor.....	172
2.2.2.3. Frazer.....	175
2.2.3. Les réceptions croisées.....	183
2.2.3.1. Lang.....	183
2.2.3.2. Hartland.....	190
2.2.3.3. Malinowski.....	197
2.3. Conclusion sur la première réception anglaise de Durkheim.....	202

Chapitre 3 : la première réception américaine de Durkheim

3.1. Introduction générale Gilded Age et Progressive Era(1893-1917)

Le premier moment de la sociologie américaine que nous couvrons embrasse les deux grandes périodes historiques identifiées par les historiens américains : La « Gilded Age » et la « Progressive Era ». La première période, la Gilded Age (1865-1902) suit immédiatement la guerre civile et la seconde période, la New Progressive Era, va du début du XXI^{ème} siècle à la première guerre mondiale (1900-1916).

3.1.1. *Gilded Age et les sciences sociales*

La Gilded Age fut caractérisée par une expansion économique sans précédent : les industries, la population, le territoire américain prenaient de l'expansion à mesure que le chemin de fer ouvrait la voie au développement des mines, de l'agriculture et du commerce. Ce développement quasi généralisé des États-Unis, à l'exception du Sud, correspondait à la consolidation des grandes fortunes des Carnegie et Rockefeller, qui auront une influence marquée dans la période suivante.

Loin de nous l'idée de nous immiscer dans le débat historique entourant la différenciation de ces deux époques. Nous souhaitons plutôt montrer de quelle façon les tendances générales de la société américaine de ces deux moments historiques se sont répercutées dans la fondation du discours sociologique. Disons donc simplement que durant la première période, les artisans de l'établissement des sciences sociales en général et de la sociologie en particulier, étaient membres de la « cosmopolitan gentry ». D. Ross explique que :

« The cosmopolitan gentry were the architects of this development; in quest of social authority, they moved into government positions, mugwump reform activity, university reform, and the academic social science discipline. They began to explore a number of strategies, some more successful than others, by which their more positivist conception of natural knowledge and their new awareness of historical change might be given effect, and their inherited exceptionalist vision of America nonetheless saved¹. »

Ce sont des considérations politiques fondées sur cette mystique de l'exception américaine qui ont mené à l'éclosion des sciences sociales américaines :

¹ D. Ross, 1991, *The Origins of American Social Science*. Cambridge University Press, p. 94.

« Aware that America could not claim exemption from the operation of universal laws and principles, they had to find in the dynamics of history and nature the basis for the preserving America's special liberal-republican order². »

Le tournant, le passage d'une période à l'autre, semble, aux dires de Ross, se réaliser par la crise de la Gilded Age qui culmine dans les années 1880-1890 par la polarisation du conflit idéologique et politique et la crainte, voire la peur, d'un épanchement du socialisme à la faveur de la crise sociale. L'âge de la discussion libre est fini et c'est maintenant au « progrès » de s'imposer.

3.1.2. La New Progressive Era et les sciences sociales

La fin de la Gilded Age est le produit de la crise de 1893-1897, qui se résout à la suite des élections de 1896. Cette période, souvent présentée comme entièrement progressive, comme celle de la mise au pas des grands monopoles par l'État central, n'est pas, dans les faits, aussi idyllique qu'elle ne le paraît. G. Kolco avance en effet que les réformés de l'époque furent inspirés par les chefs de file de l'industrie et de la finance américaine plutôt que de par les politiciens audacieux. Cette lecture nous permet de mieux saisir l'importance des liens qui unissaient à l'époque les capitalistes les plus notoires, ces « vrais » décideurs, aux artisans des sciences sociales.

Même si la sociologie avait en sa faveur plusieurs facteurs qui auraient pu mener au développement de nouvelles cohortes importantes de sociologues (attiré pour les jeunes, les radicaux et les libéraux, les femmes – qui ont accédé à l'enseignement supérieur dès les années 1890 – et l'immigration jeune et catholique), ce ne fut pas le cas. Dès le début du 19^{ème} siècle, les sciences sociales américaines ont été produites par de jeunes protestants républicains et cette tendance s'est maintenue jusqu'à la fin de la période qui nous intéresse ici.

Ainsi, la sociologie de cette époque était principalement faite par des pasteurs, prédicateurs, des journalistes ou des experts gouvernementaux. La science qu'ils produisirent n'était, en quelque sorte, « que la traduction académique des élans sociaux des anciens abolitionnistes et des mouvements réformateurs qui dénoncent le vice, le divorce, l'intempérance et la déprava-

² Ibid., p. 95.

tion de la jeunesse, comme en Grande-Bretagne, le moralisme protestant est ici tout puissant³. »

En somme, les sociologues américains partageaient une même vision «prophétique», une même mission attribuée à la sociologie. Mais il ne faut pas perdre de vue leurs particularités respectives : « [...] si tous regardaient la sociologie comme une discipline concrète, les uns penchèrent pour l'interventionnisme, alors que les autres s'en tinrent à un libéralisme assez strict, fortement inspiré de Spencer⁴. » Voyons donc rapidement comment s'est construite et institutionnalisée la sociologie américaine et quels étaient les ténors de ce mouvement fulgurant avant de nous intéresser à la réception de l'œuvre de Durkheim.

3.2.1. Les pères fondateurs

3.2.1.0. Introduction

Les deux premiers penseurs américains qualifiés de sociologues furent Sumner et Ward. La caractéristique première de leurs travaux est l'intérêt qu'ils avaient pour l'histoire. Comme le souligne D. Ross,

« Sociology was to be the science of the laws of history, hence the laws that governed the progress of civilization. Both of them believed America was in crisis, her traditional heritage threatened with extinction, and turned to the widest field available on which to ground their hopes⁵. »

Ces sociologues ayant fait peu de cas des écrits de Durkheim, nous nous contenterons de dire que, de leur consensus de départ, deux tendances distinctes se sont dégagées et révélées avec leurs successeurs.

3.2.1.1. Sumner

Sumner est né en 1840, a été pasteur avant d'étudier à Yale puis d'y enseigner de 1872 à 1887. Il a tout d'abord enseigné la politique, l'économie et les sciences sociales en défendant des idées conservatrices. Dès 1881, il a commencé à systématiser ses idées en une science sociologique et, sur cette base, il s'est joint en 1887 au MIT où il a travaillé jusqu'à sa mort en 1910. Bien que conservateur, Sumner, affichait des opinions libérales classiques et était

³ C-H. Cuin et F. Gresle, 1992, *Histoire de la sociologie. T. 1. Avant 1918*, Paris, La Découverte, p. 93.

⁴ Ibid., p. 95.

⁵ D. Ross, op. cit., p.85.

partisan du laisser-faire au niveau économique et politique. Il était membre de la *Anti-Imperialist League* où il côtoyait J. Dewey, W. James, Mark Twain et... A. Carnegie.

Sumner a fortement été influencé par des travaux de Comte et, surtout de Spencer. Si, à certains égards, sa vision de l'histoire pouvait sembler une «extrapolation of the historical vision imbedded in classical economics », il n'en reste pas moins que, suivant les thèses spencérienne, la découverte des lois de l'histoire par la sociologie appelait à ce que ses méthode soient l' « historical » et la « statistical induction⁶ ».

Comme le résume bien Ross, Sumner a produit une version économique de la loi naturelle classique:

« Sumner's natural laws of the economy and society retained the normative force of older concepts of natural law. The purpose of sociology was to derive the rules of right social living from the facts and laws which prevail by nature in the constitution and functions of society. Although Sumner denied such laws contained any inherent "oughtness" the free will they allowed was the free will always assumed in the Christian tradition of natural law, the freedom to sinfully or mistakenly disobey⁷. »

La sociologie de Sumner est le résultat de sa tentative de joindre ses idées économiques et conservatrices en un ensemble cohérent. Fils de la Gilded Age et de son expansion sans précédent, c'est seulement avec la crise et les violences liées aux grèves des chemins de fer de 1887 que Sumner admit que l'exception américaine semblait s'effacer à mesure que la grogne populaire montait : les États-Unis se comportaient comme les vieux pays capitalistes européens. Mais le sort de ceux qui ne réussissaient pas dans la lutte pour le capital ne préoccupait pas outre mesure Sumner ; il considérait que « Those who fell to the bottom deserved to be there⁸ ». Son froid regard sur le stade économique atteint par les États-Unis illustre sa foi inébranlable dans l'exceptionnalisme de la destinée historique du « land of the free » :

« Yet he ignored the European future awaiting America and returned to American exceptionalism. The mobility of the American workman and his "independent and strong position in the labor market" meant that here class warfare, with its trade unions and strikes, was not necessary⁹. »

⁶ Ibid., p. 85.

⁷ Ibid., p. 91.

⁸ Ibid., p. 87.

⁹ Ibid.

Selon Sumner, aux États-Unis, les ouvriers avaient la possibilité d'accumuler du capital et de réaliser leur rêve américain... mais à condition que la liberté individuelle prévale et pour ce faire l'État devait réduire son implication au minimum¹⁰. Toute l'ambiguïté de la théorie de Sumner relève de son adhésion à la thèse de l'exceptionnalisme de la destinée historique de l'Amérique couplée aux tendances conservatrices manifestes dans l'influence de Spencer. Pour Sumner, aller à l'encontre des institutions équivalait à nier les lois de l'évolution et être conservateur était pour lui la meilleure façon d'être progressif! Comme le résume D. Ross : « Sumner's tract was a "tour de force" in the integration of republican, Whig and liberal history around a new conception of libertarian individualism¹¹. »

Cette position de Sumner nous permet de mieux comprendre pourquoi Durkheim a fait peu de cas de Sumner et ne l'a pas considéré comme un représentant de la science qu'il se proposait d'établir. D'ailleurs la relation entre les deux hommes peut être qualifiée d'inexistante : Durkheim ne mentionne pratiquement pas Sumner et ce dernier ne mentionne jamais Durkheim explicitement¹².

3.2.1.2. Ward

Le second fondateur de la sociologie américaine, Ward, a fait preuve de plus de considérations pour Durkheim. Une des raisons de cet intérêt peut certainement être attribué à l'influence de Comte partagée par les deux hommes. Ward, né dans l'Illinois en 1841 et mort en avril 1913, a fait des études de botanique avant de devenir soldat durant la guerre puis employé du département du trésor, tout en étudiant au Columbia College. À partir de 1882 et jusqu'en 1905, il travailla au US Geological Survey où il finit comme paléontologue. À partir de 1906, il fut professeur à Brown University. Il a publié *Dynamic Sociology* dès 1883... (suivi de *Outlines of Sociology* (1898), *Pure Sociology* (1903) et *Applied Sociology* (1906).

L'influence de Spencer et de Comte s'est fait sentir chez Ward comme chez Sumner. Mais elle s'est matérialisée différemment chez les deux auteurs. Si Sumner « penchait » manifes-

¹⁰ «Hence a free man could not "take tips". He could ask government only a minimal protection of his historical based rights. To ask for more was to destroy his standing as an " independent citizen" and to throw the republic open to plutocracy. » Ibid., p. 88.

¹¹ Ibid.

¹² C. Hinkle Roscoe, 1960, « Durkheim in American Sociology » in K. Wolff ed. *Emile Durkheim*, Ohio State University Press, p. 267-295. Hinkle dit que Sumner ne traite pas explicitement de Durkheim même s'il le cite dans les bibliographies de *Folkways* et de *Science of Society*.

tement du côté de Spencer, il semble que Ward fut plus touché par les écrits de Comte. Comme Sumner, c'est autour d'une théorie fondée sur une loi du progrès historique que Ward articule son raisonnement. Mais cette loi du progrès est d'inspiration comtienne plutôt que spencérienne.

Pour Ward, la force dynamique de l'histoire, le fondement du progrès, est l'avancement du savoir plutôt que le développement économique au sein de l'ordre libéral. Là où Sumner parlait de lutte pour l'acquisition de capitaux Ward s'intéresse à l'acquisition du savoir et, plutôt que de calquer sa sociologie sur celle de Spencer, il la calquait sur Comte :

« His view of social progress was a liberal version of Comte's: science could provide the direction on order the fragmenting liberal society needed. Ward accepted the liberal market economy as a progressive force in civilisation and with it a neo-Malthusian view of slow progress that ultimately allow the working class to develop cooperative industry¹³. »

La théorie de Ward veut que, plutôt que de reproduire sans cesse les lois de l'histoire, les hommes puissent participer à leur orientation. Et c'est l'étude des lois sociales qui, à terme, permettra un contrôle par l'homme de sa destinée : « Progress would culminate in "sociocracy" the study of social laws and the art of applying them so as to produce order and progress. Sociocracy was to replace politics as the mechanism of social governance¹⁴. »

Cette *sociocracy* menait Ward à une position opposée à celle de Sumner même si Ward ne considérait acceptable que le changement « libéral » permis par des institutions existantes, comme Ross le résume :

« His brief for application of intelligent reform to the problem of modern society was the first major statement in American social science of the new liberalism, a revision of classical liberalism that expanded its conception of individual liberty, social conscience and public powers¹⁵. »

En effet, le résultat du développement historique ainsi envisagé par Ward était novateur: « Sociocracy was [...] the first formulation in American Social science of the concept that history was a subject to scientific control¹⁶. » Cette idée ouvrait la porte à un usage particulier de la science.

¹³ D.Ross, 1991, op. cit., p. 90

¹⁴ Ibid., p. 90-91.

¹⁵ Ibid., p. 91.

¹⁶ Ibid., p. 91-92.

« [...]Ward's conception [...] retained the positivists' faith that society was a fundamentally like physical nature and hence opens to mechanical manipulations. He was calling not simply for intelligent action in dealing with human problems but for social engineering, the rational deployment of inanimate forces from above¹⁷. »

En somme, ce point de vue menait Ward directement à l'idée d'expert du contrôle social fondée sur la science : pour lui « Only by subjecting history to scientific control could progress be assured¹⁸. » L'apport principal de Ward est donc d'avoir montré que l'histoire n'était pas complètement « [...] subservient to the natural laws of biological evolution; scientific knowledge allowed modern men and women to direct historical progress to their own purposes¹⁹. »

Les conséquences de cette position théorique de Ward sont visibles dans son affirmation de la nécessité d'intervention en matière d'éducation et dans son appui au « mouvement » réformiste :

« Ward was the most thorough egalitarian of his cohort, on race and gender as well as class, a stance not unconnected to his location outside academia. Although he placed great faith in an expert elite, he also wanted widened popular access to knowledge and a legislative thoroughly learned in social science²⁰. »

Ward a une relation ambiguë avec Durkheim. Hinkle remarque que Ward est le seul américain à reconnaître l'indépendance et le caractère sui generis des faits sociaux revendiqués par Durkheim mais qu'il est en désaccord avec l'interprétation durkheimienne de l'évolution sociale²¹. Selon Hinkle, Ward propose une terminologie différente de celle de Durkheim et n'est pas entièrement en accord avec lui. De plus, Ward se méprend sur les idées de Durkheim ou lui attribue des idées qui ne sont pas les siennes, notamment celle voulant que la sociologie soit une science sans raison d'être²².

¹⁷ Ibid., p. 92.

¹⁸ Ibid., p. 93. C-H. Cuin et F. Gresle (1992, t.1, op.cit., p. 95.) tiennent un discours semblable: «La sociologie devient alors un expert, qui doit se mettre sans complexe au service du progrès et du bien-être social.»

¹⁹ Ibid., p. 95. Ross, qui conclue que «Ward left American history more open to change than any of his contemporaries and therefore hastened to show that it could be brought under the control of positivist science.» (ibid., p. 96), est en accord parfait avec C-H. Cuin et F. Gresle, qui disent que Ward « [...] demeure sensible à la nécessité de relier les sciences sociales et naturelles, mais jamais il ne manque d'insister sur l'écart existant entre l'évolution biologique et l'évolution sociale. Il semble même que cette dernière devrait passer sous le contrôle des hommes et de la société. » C-H. Cuin et F. Gresle, 1992, op.cit., t.1, p. 95)

²⁰ D. Ross, 1991, op. cit., p. 96

²¹ Ward, *Pure Sociology*, New York, MacMillian, 1907.

²² C. Hinkle Roscoe, 1960, op. cit., 267-295

Ajoutons à ces commentaires que dans un article intitulé « Contemporary Sociology », Ward, sans aller jusqu'à dire que la société serait « a herd or flock, in which the individual members are imperfectly held together by a certain psychic force²³ », commente la question de la différence entre individu et société, organe et organisme, et souligne la pertinence de la distinction entre composé et composantes employée par Durkheim et l'intérêt des débats entretenus par lui avec Tarde²⁴. Cependant, Ward va dans le sens de Tarde et affirme que la société n'est pas un objet concret puisque la société est « une association », c'est-à-dire une relation abstraite entre individus, qu'il faut distinguer de « l'association », qui est un acte *volontaire* et *individuel*, donc concret (puisque « Nothing but the individual is concrete » : « The social-organism theory is a sort of modern revival of the old scholastic realism²⁵. »

Cette position pratiquement identique à celle de Tarde n'est pas étonnante de la part de Ward : il est membre de l'Institut International de Sociologie dirigé par Worms, où les non-durkheimiens et les partisans de Tarde sont regroupés²⁶. Mais quoiqu'il en soit de l'association de Ward à cette mouvance sociologique française, nous pouvons déjà affirmer que deux tendances plutôt négatives de la réception réservée à Durkheim dans la sociologie américaine se dégagent.

3.2.1.3. Conclusion sur les pionniers institutionnels

Ces premiers sociologues, pré-institutionnels en quelque sorte, ne connurent que des succès mitigés à leurs débuts. Dès 1881, puis en 1889, Sumner reconnaissait que ses résultats n'étaient pas convaincants. Quant à Ward, après 1883 et la publication de *Dynamic Sociology*, son influence décroît²⁷. Au-delà de leurs différences, Ward et Sumner représentaient bien le type de discours alors en vogue parmi ceux de leur génération et c'est là la raison de l'inadéquation de leur sociologie aux changements de l'Amérique. Même si les États-Unis étaient en pleine industrialisation, pour eux « America could still escape the prolonged class conflict of Europe and the necessity for radical change²⁸. »

²³ A. Ward, 1902a, « Contemporary Sociology. » in *AJS*, vol. 7, no.4. Jan., p. 492.

²⁴ A. Ward, 1902b, « Contemporary Sociology. II » in *AJS*, vol. 7, no.5. Mar., p. 638-639.

²⁵ A. Ward, 1902a, op. cit., p. 492.

²⁶ M. Fournier, 2007, op. cit., p. 362.

²⁷ D. Ross, 1991, op. cit., p. 94. Comme le dit D. Ross, Ward «no longer set the agenda for sociology. »

²⁸ Ibid., p. 94.

Si nous associons ces deux sociologues à la première période, il va sans dire que ce n'est pas parce qu'ils ont cessé de produire en 1900. C'est plutôt que dès les années 1890, ils n'étaient plus les seuls sociologues et que de nouveaux venus, de par leurs succès dans l'institutionnalisation de la sociologie et l'efficacité des liens qu'ils entretenaient avec la bourgeoisie de l'époque, parvinrent à s'imposer comme les nouveaux chefs de file de la sociologie. Mais leur statut de fondateur n'en demeure pas moins indéniable et c'est d'eux qu'émanent également deux aspects distincts de la théorie sociale américaine :

« But we can also see the outlines emerging of a new liberal and a new conservative response to the possibility of change in America. Nurtured in millennial piety and abolitionist crusade, Ward and Walker's egalitarian sentiment sharply distinguished them from Burgess and Sumner²⁹. »

3.2.2. Les fondateurs institutionnels

3.2.2.0. Introduction

Les deux auteurs qui peuvent à plus juste titre être présentés comme les fondateurs de la sociologie universitaire américaine sont Small et Giddings. Leur rôle respectif dans l'institutionnalisation de la sociologie et dans ses développements théoriques n'a pas d'égal et nous aurons l'occasion de revenir à eux puisqu'ils ont traité – directement ou indirectement – plus longuement des travaux de Durkheim que leurs prédécesseurs.

3.2.2.1. Small

Albion Woodbury Small (1854 –1926) était un « Baptist minister who came to sociology from historico-politics and brought to it the ethical and reformist aims of the social gospel ministry³⁰. » Après des études de théologie (1876-79) et d'histoire en Allemagne (1879-81) où il a été influencé par Gumplowicz et Ratzenhofer et a suivi les cours de Wagner et Schmoller, Small est devenu professeur d'histoire au Colby College. Il a finalement obtenu son doctorat en histoire de la J. Hopkins University sous la direction de Adams et Ely en 1889 et a publié plusieurs ouvrages sociologiques au début du vingtième siècle.

La position théorique de Small pourrait être qualifiée de *centrisme houleux*, illustrant sa carrière mouvementée qui demandait des positions prudentes.

²⁹ Ibid. p. 96.

³⁰ Ibid., p. 123.

« [...] Small staked out a precarious centrist path for the sociologist to follow. Although he declared unequivocally the ethical aim of sociology, he criticized throughout the premature efforts of reformers to construct social remedies without adequate social knowledge³¹. »

Small, positiviste et évolutionniste, veut faire de la sociologie une science qui ne soit pas automatiquement associée à des points de vue réformistes. Cette position n'est compréhensible qu'à la lumière du rôle que fut le sien dans l'établissement en 1892 du premier département de sociologie aux États-Unis, à Chicago. Small, occupa le poste de directeur de ce département durant une trentaine d'années et il fut aussi doyen de la faculté des arts entre 1905 et 1925 ; il se trouvait dans la délicate position de situer la sociologie vis-à-vis de l'économie tout en ménageant la susceptibilité du président de l'université et ses contacts avec les réformistes chrétiens et avec ses bailleurs de fonds. Là encore cette relation était problématique puisqu'il s'opposait à mélanger science et religion, encourageant notamment Ely à rompre avec les radicaux réformistes. C'est, aux dires de Ross, cette réticence qui le mena à devancer les plans des chrétiens de fonder un *Journal of Christian Sociology* en fondant, en 1895, l'*American Journal of Sociology*³².

Ces contributions exceptionnelles à l'institutionnalisation de la sociologie américaine ne s'arrêtent pas là puisque Small fut aussi l'instigateur de l'*American Sociological Society* en 1907. Son activisme sociologique a permis l'éclosion d'une sociologie académique dans la plupart des universités américaines et le département qu'il dirigeait s'est distingué dans les développements subséquents de la sociologie américaine par l'envergure des étudiants et professeurs qu'ils l'ont fréquenté.

L'opinion générale de Small en ce qui a trait à la théorie de Durkheim est quelque peu ambiguë. Small, nous dit Hinkle, considère la contrainte comme la principale caractéristique du fait social durkheimien et note que le *Suicide* démontre la possibilité de connaître des phénomènes grâce à des méthodes de recherche appropriées. Cependant, la plupart des jugements qu'il formule à l'endroit des écrits de Durkheim et de ses collaborateurs sont plutôt négatifs.

Small était chargé (ou s'était chargé) de produire une partie des comptes-rendus publiés dans l'*AJS*. Ainsi, dès la première parution de l'*Année Sociologique*, les lecteurs de l'*AJS* furent

³¹ Ibid., p. 127.

³² Ibid.

informés de l'existence de la nouvelle publication. Mais Small ne semblait pas très *enthousiaste* [sic] envers les écrits des durkheimiens, si bien qu'après avoir mentionné – sans la résumer d'aucune façon – la publication à sa première année, dès le second volume, il la critique dans un très bref compte rendu. Cette première critique, concernant le point de vue emprunté par les « reviewers » de *l'Année*, qui ne présentent pas toujours des appréciations justes des travaux recensés, sera réitérée par Small à chaque fois que l'occasion se présentera.

En effet, en 1902, Small publie un énième compte-rendu de *l'Année* pour le compte de *l'AJS*³³ dans lequel il énumère et vante le travail monographique avant d'une fois encore critiquer le compte rendu, qui laissent à désirer. Mais nous devons attendre jusqu'en 1905 pour que Small donne enfin les raisons de ses critiques des comptes-rendus. Ceux-ci, dit-il, rendent difficile l'identification de la logique supposée commune qui devrait caractériser la revue :

« This annual occupies an important place in our literature; and it has from the beginning performed a useful service. We have to confess, however, that we have never been quite able to calculate its personal equation. Its judgements about sociological work do not place themselves in easily definable relations with those of any group of scholars in the same field. The point of view occupied by the contributors gives an outlook that can hardly seem clear to any body else³⁴. »

En somme, les durkheimiens s'isolent eux-mêmes, des positions théoriques alors en vogue et il ne parviennent pas à énoncer clairement leurs vues. Incapables de rattacher leurs études, leurs monographies, à une théorie générale qui indiquerait les critères à l'aune desquels elles pourraient être jugées, ils laissent leurs lecteurs dans le doute. C'est précisément ce malaise, l'incapacité de saisir « d'où » émane leurs critiques, qui fait que Small critique les comptes rendus de *l'Année* depuis le début. À cet égard, il donne comme exemple Bougrin :

« The meaning of technique and output all turns upon its place in a complete methodological system; and in the absence of definite instructions about the correlation assumed, we cannot decide whether the author has a correct or an incorrect appraisal of the place of his work in the scale of sociological values. We feel the same uncertainty absent in the standard of judgement which the reviewers apply when they pronounce upon the work of others³⁵. »

³³ Dans le vol.8 de *l'AJS*.

³⁴ A.W. Small, 1905, «L'Année sociologique, [8^{ième} année] » in *AJS*, vol. 11, no 1, juillet, p. 132.

³⁵ *Ibid.*, p. 132-133.

Mais Small nous laisse entendre, du même coup, que Durkheim lui-même échappe à cette critique :

« Of course, the views of Professor Durkheim himself are familiar, and in reading his monograph - "sur l'organisation matrimoniale des sociétés australiennes" - we are able to connect it with his general methodology. The position of no other contributor is equally well known, and the consequences is that we are often at a loss to decide how much or how little the opinion imply³⁶. »

Le deuxième type de manifestation de la réception de Durkheim par Small est plus théorique et plus personnelle. En effet, en une occasion, Small s'est étendu davantage sur un texte de Durkheim, sans, comme il l'avait fait auparavant, laisser sous-entendre que ce texte est connu de tous. C'est en 1902, suite à la publication de la seconde édition de la *DTS*, que Small s'attaque directement à Durkheim à propos de la fameuse « seconde préface »: La *DTS* est, selon lui, un livre sur la morale dont la principale thèse se résume à l'idée que les corporations vont contribuer moraliser les relations de travail:

« M. Durkheim has merely added an extended preface to his first edition. It contains a thesis, however, which materially shifts the emphasis of the argument. The book is essentially a critique of morality. [...] Now M. Durkheim adds the proposition that this development of morality has in the past resulted from corporate organization of society, and we can expect further moral development only as we extend and perfect corporate organization. That is each social function, on interest, must become a faculty, a *collegium*, or a corporation, with an internal order of its own, and operating smoothly within the larger corporation to which it is functionally tributary³⁷. »

Selon Small, ce « renversement » de l'argumentation n'a rien fait pour améliorer la thèse la thèse de Durkheim puisque la morale surajoutée n'a rien réglé à la carence originale. Durkheim analyse la fonction de la moralité mais ne rend pas suffisamment compte de sa genèse. Brandissant l'autorité des travaux de Ratzenhofer, Small fait valoir que les morales des groupes sont avant tout des défis pour l'existence des autres groupes. En somme, l'ajout d'un groupe, d'une moralité supplémentaire, ne peut pas être présentée comme une solution à la « dérive » morale. Les corporations ne peuvent être considérées comme distinctes sous un angle moral. Elles ne sont pas plus morales que les autres formes d'association et la question qui aurait dû occuper Durkheim est celle de l'intérêt qui pousse les individus à l'association:

³⁶ Ibid., p. 133.

³⁷ A.W. Small, 1902, «De la *DTS*; Psychologie économique» in *AJS*, Vol. 7, No 4, jan, p. 566-568. (p. 567)

« Corporations in themselves make immorality just as often as they make morality. Corporations are the creatures of interest. [...] M. Durkheim is undoubtedly correct that incorporation of interest does facilitate the process of adjusting them, just as a pitched battle between armies is more decisive than desultory guerrilla warfare. His psychology of the process is not clear. He should emphasize the interests, which are the principals in the process, not the corporations, which are merely their forms of arrangement³⁸. »

Ainsi, c'est la psychologie de Durkheim qui pose problème puisqu'elle n'est pas subordonnée au nominalisme et au volontarisme. Même si Small souligne quelques ressemblances entre la théorie de Tarde et celle de Durkheim, qui considèrent tous deux la relation entre individu et société à travers les phénomènes économiques – Tarde en leur appliquant les lois de l'imitation et Durkheim celle des faits sociaux – c'est la critique que Tarde avait formulée que Small reproduit. Nous illustrerons plus bas la reprise de cette même thèse, de façon plus explicite, par Tosti et Gehlke. Mais il nous faut tout d'abord parler du second fondateur de la sociologie universitaire américaine, Giddings, pour ensuite être en mesure de saisir les développements de la sociologie américaine et sa réception de Durkheim.

3.2.2.2. *Giddings*

Professeur de sociologie à l'université de Columbia depuis 1894, Giddings (1855-1931), avait auparavant œuvré comme journaliste puis comme professeur de sciences politiques au Bryn Mawr College. Plutôt réformiste et influencé par Ward et Spencer, Giddings postule une évolution historique unilatérale des sociétés, semblable à l'évolution biologique. Mais, contrairement à Spencer, sa constatation des conséquences problématiques du progrès et du changement permanent le mène à douter de l'immuabilité du processus et à craindre un déclin de l'organisation morale : « [...] Giddings hoped that the altruism being generated by evolutionary law would restore the old "virile moral life" and the republic go on forever, but he could not quite shake his fear of decline³⁹. »

Suivant les traces de Ward, Giddings s'oppose à l'explication biologique de l'économie et favorise plutôt le fait psychologique de l'association comme explication du social. Il s'inspire de la sympathie d'Adam Smith, qu'il transforme en une « conscious perception of likeness »

³⁸ Ibid., p.568.

³⁹ D. Ross, 1991, op. cit., p. 130.

et effectue un retour à la conception libérale de la société⁴⁰. Mais ce faisant, Giddings s'oppose à Small puisqu'il affirme clairement que la sociologie est une science de l'évolution dont les bases sont psychologiques plutôt qu'historiques⁴¹. Pour cette raison, son opposition à la thèse de Durkheim sera plus radicale que celle de Small.

Cette opposition se manifeste dans les travaux de Giddings. À cet égard, Hinkle explique que dans *Inductive Sociology*, publié en 1901, Giddings note l'intérêt de Durkheim pour les causes sociales des phénomènes et analyse sa théorie des différents types de solidarités. Mais Giddings va plus loin dans son analyse : considérant que la contrainte est la principale caractéristique du fait social durkheimien, il s'attaque directement à la question de l'objectivité des faits sociaux ainsi définis. C'est dire qu'en plus d'étudier la *DTS*, Giddings s'est aussi attardé aux *RMS* et, comme nous le verrons, au *Suicide*. Les critiques que formule Giddings à l'endroit de la théorie durkheimienne sont acerbes et trahissent le fond de sa pensée. L'objectivité, l'indépendance et l'exclusivité de la réalité produite par l'association sont, aux yeux de Giddings, fondées sur un argument fallacieux, qui se résout dans la critique que Tarde a formulée à l'endroit de Durkheim. Pour notre part, c'est surtout en examinant les travaux de Gehlke, élève de Giddings, qu'il nous a semblé le plus intéressant d'aborder la réception de la théorie durkheimienne telle que produite par l'adhésion aux théories de Giddings.

3.2.3. Les sociologues du contrôle social

Mais avant d'étudier les travaux de cette période, nous nous devons de mentionner deux autres sociologues ayant marqué l'époque de Giddings et Small : Ross et Cooley. Ceux-ci ont chacun de leur côté développé des sociologies qualifiées par les historiens américains de la

⁴⁰ «Within this Spencerian evolutionary framework, Giddings looked for what made individuals into social creatures. He was not satisfied that biological need or economic interest alone could account for social conduct, but looked for the secret of society in association. In 1896 in his *Principles of Sociology*, he announced that the psychological fact of association on which all of sociology rested was reducible to « consciousness of kind », the most elementary form of consciousness, which attracted like to like. He developed this idea from Adam Smith's discussion in *The theory of moral sentiments* of « sympathy » or « fellow feeling. » [...] In going back to Smith's « sympathy » Giddings had found the classical conception of liberal society, and drawn from it a double-edged sword fit for the modern industrial world. His evolutionary put these individual conflicts on the road to ultimate extinction, but in the interim, it fixed them in natural law. » Ibid., p. 130.

⁴¹ «Although Small thought sociology was the fundamental social science because it was comprehensive, Giddings thought sociology was fundamental because it was the science of the elementary psychological principle of consciousness of kind and its social transformations. Small recognized the need for a "historical and analytical methods" to uncover the social forces at work in history, but Giddings sought to construct an evolutionary science without history. » Ibid., p. 130.

sociologie des théories du contrôle social. Moins empêtrés dans les considérations historiques qui mobilisaient les questionnements de Ward, Sumner, Small et Giddings, Ross et Cooley, se sont plutôt intéressés aux applications concrètes de la sociologie dans le domaine des politiques sociales. Le rôle du sociologue-expert, vers lequel tendaient particulièrement Ward et Giddings, était tout-à-fait accepté par ces auteurs.

Le peu d'espace que nous portons ici à ces deux auteurs ne veut pas dire qu'il ont eu un faible écho dans les développements subséquents de la sociologie américaine ; au contraire, nous verrons des réminiscences de leur vues dans les recherches empiriques de l'école de Chicago des années 1920 puis dans les thèses du contrôle social de l'entre-deux guerres. C'est plutôt parce qu'ils n'ont pas consacré beaucoup d'efforts à commenter les thèses de Durkheim, du moins de son vivant, que nous passons rapidement sur leurs thèses. Par exemple, Cooley, aux dires de Hinkle, ne cite qu'un ouvrage de Durkheim, *Le suicide*, mais dans un texte publié en 1918. Ross est moins avare de commentaires sur l'œuvre de Durkheim mais se fonde principalement sur Small et Giddings pour le présenter. Comme eux, il voit en la contrainte la principale caractéristique des faits sociaux et comme Giddings, il rappelle la polémique opposant Durkheim à Tarde⁴². Il ajoute à ces commentaires une courte analyse de la distinction entre solidarité mécanique et solidarité organique et critique Durkheim pour n'avoir pas démontré de quelle façon se sont créées les formes sociales⁴³.

Le contexte dans lequel les premiers sociologues américains ont écrit, celui de la généralisation des effets pervers de l'industrialisation, ne les a pas empêché de développer des théories aux accents conservateurs fondés sur le mythe de l'exceptionnalisme américain et les valeurs libérales fondamentales des pères fondateurs inscrites dans les institutions.

Que cette attitude soit liée à des intérêts objectifs ou des positions philosophiques particulières, elle s'est traduite par une réception plutôt négative des doctrines socialistes et des théories qui n'étaient pas fondées sur la philosophie de l'histoire idéaliste qui la sous-tendait. Mais cela ne revient pas à dire qu'aucun débat interne n'est venu troubler cette belle harmonie. Comme l'explique Ross,

⁴² E. A. Ross, 1902, « Recent Tendencies in Sociology », *The Quarterly Journal of Economics*, vol. 16, no. 4. (Aug.), p. 537-563.

⁴³ C. Hinkle Roscoe, 1960, op. cit.

« The Gilded Age conflict over socialism transformed the sociopolitical and historical bases of American exceptionalism and anticipated the terms within which the conflicts over the definition would be waged in the decades to come. It equally opened the social sciences to prolonged debate over the nature of their disciplines. [...] Professional pressures allowed the economists to accept the legitimacy of both deductive and historical work, just as professional aspirations allowed the sociologists to continue searching for a productive focus amidst fundamental disagreement, but professionalism did not of itself command agreement. The problem of how to create a science of the sociohistorical world continued to generate conflicting answers⁴⁴. »

3.3. Introduction à la réception américaine de Durkheim et à sa place dans la formation de la sociologie américaine

Quoiqu'il en soit de ses débats internes, il apparaît manifeste que les orientations de la sociologie américaine de la fin de 19^{ième} et du début 20^{ième} siècle étaient en opposition profonde avec les orientations prises par la sociologie durkheimienne. Les présupposés fondamentaux à l'oeuvre dans la sociologie américaine - exceptionnalisme américain et individualisme, particulièrement - se révélaient d'une grande importance dans la définition même de la sociologie, de son champ et de sa pratique. Cette sociologie, fortement inspirée de celle de Spencer mais ancrée dans les débats politiques locaux et modelée par les exigences sociales de l'époque à l'endroit des sciences sociales, n'avait pas intérêt à recourir à des théories étrangères, si ce n'est que pour entériner et légitimer sa position. Il résulte de ce fait que les références à des points de vue aussi diamétralement opposés au leur qu'était celui de Durkheim sont plutôt rares. Lorsque mention était faite de la théorie de Durkheim, dans la majorité des cas, les auteurs s'en tenaient à des propos généraux et à des critiques plus que sommaires. Mais ces références, bien que peu nombreuses, allaient toutes dans le même sens et contribuaient ainsi à l'unification du champ sociologique américain. C'était en quelque sorte la reconnaissance d'un ennemi commun, permettant de poser les bases d'un point de vue commun. En ce sens, l'identification d'une « autre » sociologie en partie représentée par la théorie durkheimienne, allait permettre à la sociologie américaine de résoudre ses tensions internes et de culminer en une théorie et une pratique relativement unifiées - dans la première école de Chicago et dans ses « succursales » ouvertes par ses anciens étudiants.

Ce mouvement est repérable dans la somme des écrits consacrés à Durkheim durant sa vie professionnelle. Nous avons constaté que les auteurs dont nous venons de traiter ont été plutôt avares de commentaires sur Durkheim, et il nous faudra identifier les liens qui unissaient

⁴⁴ D. Ross, 1991, op. cit., p.140.

les auteurs qui ont effectivement traité de Durkheim à ces six « pères » fondateurs ou pionniers de la sociologie américaine afin de saisir l'importance ou la représentativité des textes que nous abordons. Il va sans dire que nous avons commencé par effectuer une recension exhaustive des textes portant sur Durkheim produits à cette époque aux États-Unis avant de réaliser des choix quant aux analyses auxquelles nous procéderons.

De manière générale, Durkheim est mal reçu aux États-Unis. Hinkle, comme nous l'avons vu, avance plusieurs preuves de cette mauvaise réception : seules la 2^{ème} édition de la *DTS* et les *FEVR* ont fait l'objet de *review* dans l'*AJS* et ce même journal n'a publié que deux textes de Durkheim; un compte-rendu de conférence (*AJS* 1904) et une réplique à l'article de Tosti sur le *Suicide*⁴⁵. Enfin, seuls trois articles publiés dans l'*AJS* durant cette période avaient la sociologie durkheimienne comme principal sujet.

Outre ces preuves, Hinkle s'appuie principalement sur les travaux de Bristol. Celui-ci, nous dit Hinkle, s'intéresse à l'interprétation de l'évolution sociale et de l'adaptation chez Durkheim, donc principalement à la *DTS* et à la théorie de la solidarité sociale qui y est exposée. Bristol critique la théorie durkheimienne voulant que dans une société où la division du travail est « normale » les individus atteignent une fonction correspondante à leurs aptitudes. Cette adéquation du moral au normal mène Durkheim à considérer anormaux des phénomènes qui sont normalement distribués. Au terme de ces critiques, déjà maintes fois formulées, Bristol qualifie la sociologie durkheimienne de « réalisme social ».

Pour Hinkle, Bristol et Gehlke fournissent un bon exemple du nominalisme américain qui se révèle dans l'opposition au « social realism » durkheimien. En effet, toujours selon Hinkle, les critiques de Gehlke sont comme celles de Bristol, « an expression of the individualism, nominalism, and voluntarism that are so characteristic of American Sociology and so antithetical to social realism⁴⁶. » Selon Hinkle, cette réaction n'est donc rien d'autre que le résultat logique des positions fondamentales de toute la sociologie américaine:

⁴⁵ R.C. Hinkle, 1960, op.cit., p.267.

⁴⁶ Hinkle, 1960, op. cit., p. 271-272. Hinkle affirme que « The same fundamental premise is basic to Bristol's implicit criticism of Durkheim's social realism. »

« Like other sociologists, Bristol and Gehlke recognize that their individualism and Durkheim's social realism are contradictory. Consequently, they reject Durkheim's conception of the group. Their objection is based on their adherence to the fundamental individualism of American Sociology, which is also displayed by both Micheal M. Davis JR., and Charles A. Ellwood when they criticize Durkheim as an exponent of medieval realism and sociological objectivism⁴⁷. »

Il va sans dire que ce contexte, s'il n'était pas favorable à la réception de Durkheim, ouvrirait grand la porte à une évaluation positive des thèses de Tarde. Nous avons d'ailleurs déjà vu comment la tendance implicite était à un positionnement aux côtés de Tarde dans le débat de celui-ci avec Durkheim. Hinkle ne manque pas de faire remarquer cette réception positive de Tarde aux États-Unis et il nous semble que cela s'explique par le fait que, comme celui de Tarde, le volontarisme nominaliste américain se traduit par un « individualisme méthodologique plutôt qu'économique⁴⁸ ».

3.4. Présentation de la bibliographie

Cette présentation du résumé fait par Hinkle de la réception américaine de Durkheim n'est pas très développée bien que ses grandes lignes correspondent à l'idée que nous nous en faisons. Voyons donc ce que notre bibliographie nous enseigne et ajoute aux explications de Hinkle.

Tout d'abord, nous constatons que, comme aux Royaumes-Unis, une partie importante de la réception de l'œuvre de Durkheim est le fait d'anthropologues. Ainsi, la lecture des noms des auteurs ayant publié dans des revues américaines des textes portant sur Durkheim est plutôt décevante pour qui y cherche les « grands » noms, les « founding fathers » de la sociologie américaine. Les noms de Maine, Giddings, Ross, etc. brillent par leur absence. Le seul, mais non le moindre, de ces personnages historiques fondateurs de la sociologie américaine figurant sur cette liste est Small et nous savons que ses nombreux compte rendus des travaux de Durkheim publiés dans l'*AJS* étaient souvent très brefs. Revenons donc aux absents. Puisqu'ils ne figurent pas à notre bibliographie, nous ne prétendons pas traiter longuement de leur « non-réception ». Toutefois, il nous sera utile d'avoir sommairement situé ces auteurs les uns vis-à-vis des autres et dans le champ alors naissant de la sociologie états-unienne. Cela nous permettra ensuite de situer les sociologues qui font partie de notre bibliographie et les « inté-

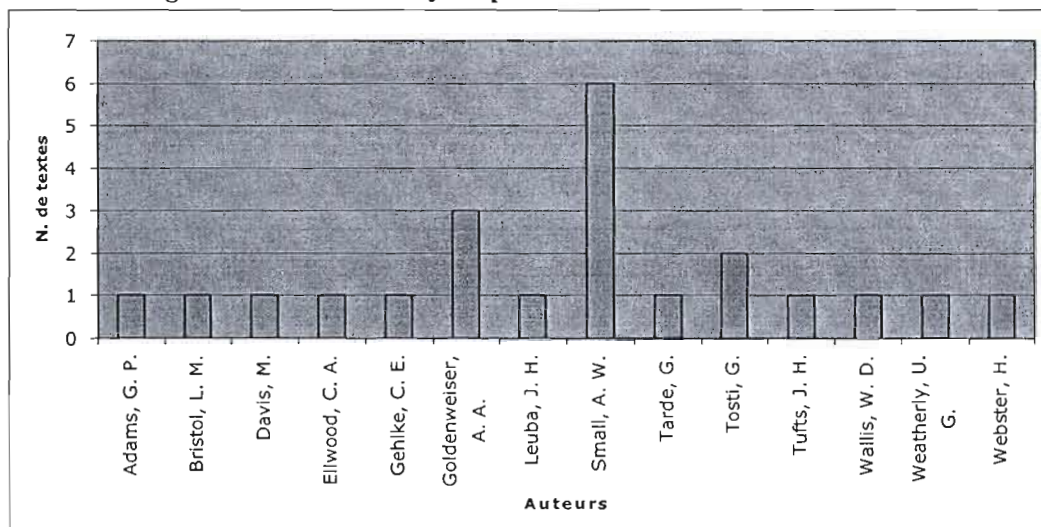
⁴⁷ Ibid., p. 272.

⁴⁸ Ibid, p.272, note 42.

rêts » qu'ils étaient susceptibles de défendre, de représenter ou d'incarner (explicitement ou non).

Un autre élément qui frappe dans la bibliographie est l'étendue limitée du corpus durkheimien commenté par les auteurs. À l'exception notable de Goldenweiser, les auteurs des articles concernant Durkheim ne traitent qu'un ou deux ouvrages à la fois et ils négligent systématiquement ses articles. Small traite de la *DTS* et de l'*Année*; Tosti du *Suicide* et des *RMS*; Tufts des *RMS*, Weatherly et Webster des *FEVR* et Adams des *FEVR* et de la *DTS*. En somme, seul Bristol, Gehlke et Goldenweiser multiplient leurs sources et les thèmes qu'ils abordent.

Histogramme 1 : auteurs ayant publié aux Etats-Unis entre 1893 et 1917



En observant les 22 textes portant sur Durkheim publiés de son vivant aux États-Unis, nous constatons qu'à eux seuls, trois auteurs en ont produit la moitié (11/22). De ce nombre, 6 sont des comptes rendus de Small, trois des critiques portant sur la théorie religieuse de Durkheim par Goldenweiser et deux sont des critiques de Tosti à l'endroit du réalisme sociologique de Durkheim. Cette constatation nous engage dans une voie différente de celle de Hinkle puisqu'elle nous incite à nous attarder aux écrits de ces trois auteurs qu'il néglige chacun pour une raison différente. Hinkle justifie son omission de A.W. Small alléguant que celui-ci n'a publié que de courtes *reviews* des travaux de l'*Année sociologique*, il justifie celle de Goldenweiser par le fait que ce dernier se considérait comme un anthropologue et celle de Tosti parce celui-ci était d'origine italienne.

3.5. Justification des réceptions choisies

Au-delà de ces justifications, Hinkle dit clairement que seuls les livres de Bristol et Ghelke sont à ses yeux des contributions intéressantes et il ne s'attarde pas aux articles. Or la tendance démontrée par Hinkle est clairement maintenue dans les articles. Je montrerai donc les liens entre ces articles et les ouvrages en question, ce qui viendra appuyer la conclusion de Morrison quant aux liens entre Tosti et l'École de Chicago et quant à l'univocité de la pensée sociologique américaine vis-à-vis du « réalisme sociologique durkheimien ». Nous verrons aussi que si Gehlke est le plus représentatif, Tosti est le plus explicite dans ses critiques.

Comme Hinkle, nous aborderons la réception de Durkheim par Gehlke. D'une part parce que ce dernier représente Giddings et qu'il confronte directement la théorie sociologique de Durkheim aux tendances individualistes et psychologisantes de la sociologie américaine. D'autre part parce que son argumentation est semblable à celle de Tosti à bien des égards, ce qui précède et annonce la « jonction » des sociologies de Small et de Giddings dans l'École de Chicago, notamment autour de leur commune aversion de la théorie durkheimienne et leur commune adhésion à la théorie de Tarde. En ce sens, nous le verrons, les similarités entre Tosti et Ghelke viennent montrer l'unité de la réception américaine.

Mais l'intérêt que nous vouons aux articles de Tosti nous engage à revenir sur les justifications avancées par Hinkle pour l'exclure. Hinkle est plutôt vague. Il affirme que des trois articles publiés dans l'*AJS* dédiés à Durkheim, « not one was written by an American Sociologist⁴⁹ ». Mais il ne s'explique pas plus quant aux articles qu'il attribue à des non-américains. Il se contente de mentionner les pages de Tufts en 1896 et l'article de Leuba de 1913, tous deux publiés dans *AJS*. Pour Tosti, Hinkle nous renvoie à une note de fin de document qui ne nous éclaire pas davantage : il y cite les deux articles de Tosti - qui est selon ses dires un « Italian Tardean⁵⁰ ». Il semble que le fait qu'une revue américaine publie ces articles ne constitue pas aux yeux de Hinkle une acceptation implicite de leur contenu et en raison de l'origine des auteurs - ou plutôt de leur non-américanité - il ne tiendra pas compte de leurs textes dans le portrait qu'il dresse de la réception américaine de Durkheim.

⁴⁹ Ibid, p. 267-268.

⁵⁰ Fournier est un peu plus clair dans la présentation qu'il fait de Tosti : « D'origine italienne, Tosti est un sociologue amateur qui habite New York; il entretient une correspondance avec Tarde à qui il a consacré un article élogieux dans *Political Science Quarterly* en septembre 1897. » M. Fournier, 2007, op. cit., p. 326.

Peu convaincu par les arguments d'Hinkle, nous reviendrons pour notre part sur le contenu des articles de Tosti pour plusieurs raisons, parmi lesquelles figurent le fait que Durkheim ait cru bon de répondre à ses critiques et le fait que des ressemblances marquées entre la critique de Tosti et celle de l'École de Chicago soient visibles⁵¹.

Nous consacrerons aussi quelques lignes à l'article de Tufts pour des raisons similaires. Par la suite, nous illustrerons comment Gehlke aborde l'ensemble de la théorie durkheimienne sous un angle très apparenté à celui de Tosti puis nous traiterons de la réception de Durkheim par l'anthropologie américaine. Nous verrons que la différence dans les corpus étudiés ne fera qu'étendre les conclusions de Hinkle et de Morrison quant à la prévalence du nominalisme américain dans la réception négative de Durkheim.

3.6. Analyses

3.6.1. Tosti et Tufts

3.6.1.1. L'affaire Tosti : composé et composants

Commençons par examiner l'apport de Tosti à la connaissance du lectorat de l'*AJS* de la théorie de Durkheim. Tosti publie dans l'*AJS* en 1898 un article sur *Le Suicide* dans lequel il affirme que Durkheim commet une erreur logique de bas étage lorsqu'il tente d'expliquer le composé sans étudier ses composantes⁵². Tosti juge toute la valeur de la théorie de Durkheim à l'aune de celle des lois de l'imitation de Tarde et des théories des criminalistes italiens. Pour ce faire, il s'appuie entre autres sur une recension du *Suicide* parue dans la *Revista Italiana di Sociologia* de novembre 1887 sous la plume de Bosco et sur les écrits de Tarde concernant le suicide et la loi de l'imitation.

Nous ne faisons pas, pour l'instant, le résumé exhaustif du premier texte de Tosti, puisque Durkheim, dans sa réplique, en résumera l'essence. Par contre, nous résumerons la réponse de Durkheim et la réplique de Tosti. Le résumé de ces deux textes suffira à mettre en lumière

⁵¹ Cette manière discutable d'éviter le traitement des écrits de Tosti ne discrédite en rien le reste du texte de Hinkle, qui traite des quelques commentaires formulés par les « Founding Fathers » de la sociologie américaine à l'endroit des écrits durkheimiens.

⁵² G. Tosti, 1898a, « Suicide in the Light of Recent Studies » in *American Journal of Sociology*, vol. 3, no. 4, jan., p. 464-478.

la nature du débat et le ton acerbe utilisé. Gardons toutefois en mémoire en abordant la réplique de Durkheim qu'elle est une réaction à une critique très sévère du *Suicide* mais aussi de l'ensemble de ses prétentions méthodologiques et théoriques quant à l'organisation nécessaire de la sociologie. C'est à la prétention qu'a Durkheim de vérifier sa conception du fait social, de la mettre en oeuvre dans le cas particulier du suicide et ainsi prouver sa validité, que Tosti s'attaque. En somme, c'est un renversement de l'expérience décisive du *Suicide* comme preuve des faiblesses de la théorie de l'imitation. Au lieu de réfuter la théorie de Tarde, Durkheim aurait prouvé l'ineptie de sa thèse de l'origine sociale des faits sociaux.

Quelques passages tirés de l'article de Tosti méritent d'être mentionnés. Ils nous permettent de saisir le type d'argumentation déployée et, surtout, de prendre la mesure de la sévérité de l'attaque.

3.6.1.2. La reprise des arguments de Tarde par Tosti

Tout d'abord, Tosti reconnaît dans les causes collectives du suicide identifiées par Durkheim l'extériorité et la contrainte des faits sociaux que ce dernier avait déjà identifiés dans ses *Règles de la méthode*. Et c'est justement à cette définition, qu'il considère erronée, que Tosti s'en prend pour critiquer *Le Suicide*: « Moving from such an erroneous conception of the social phenomenon, Durkheim is necessarily misled in his interpretation of suicide⁵³. »

En plus de railler la prétention de Durkheim d'avoir découvert les causes sociales du suicide⁵⁴ Tosti s'en prend aux manoeuvres exagérées déployées par Durkheim pour enfoncer une porte ouverte, pour argumenter quant à l'invalidité des théories proposant des causes extra-sociales « uniques » au suicide. Ceci fait, il y va d'une critique serrée des présuppositions sous-jacentes à l'identification des trois types de suicides par Durkheim. Le suicide apparaît dans chacun des cas comme « the result of a rupture in the accomodation of the individual mind to the social environment⁵⁵. » Et c'est précisément sur cette question que porte l'essentiel de la critique de Tosti puisqu'elle ouvre la voie à l'inclusion des déterminations individuelles dans l'explication du suicide et lui permet ainsi de réaffirmer la pertinence de la thèse de Tarde. Voyons comment Tosti cherche à « ramener » l'individu dans l'explication du suicide.

⁵³ Ibid., p. 474.

⁵⁴ « [...] Durkheim flatters himself to be the discoverer of the philosopher's stone of the *purely* social cause of suicide." Ibid., p. 475.

⁵⁵ Ibid., p. 475.

« This rupture cannot take place without the concomitance of a predisposition on the part of the individual, otherwise we could not explain the fact that some yield to the *courant suicidogène*, and some do not. Then the three alleged social causes presuppose the incidence of an anormal and enfeebling condition of the social *milieu* with a predisposition to mental disturbance in the individual⁵⁶ ».

Nous le voyons, les causes sociales identifiées par Durkheim ne satisfont pas Tosti qui ne peut se résigner à se départir de l'individu comme point de départ de toute réalité. Cette réticence se traduit par, ou encore est due à, l'adhésion de Tosti aux thèses de Tarde concernant l'imitation. Tosti ne tarit pas d'éloges à l'endroit de Tarde :

« Thus, the so-called social causes of suicide discovered by Durkheim appear to be nothing but verbal entities, *flatus vocis*, if not connected, on one side, with the individual factor of nervous degeneration and, on the other, with the general fact of the transmission of thought through "imitative instinct", which is at the very basis of social intercourses, as has been masterfully shown by Tarde and Baldwin⁵⁷. »

L'admiration de Tosti pour Tarde n'est d'ailleurs pas entamée par la critique formulée à son endroit par Durkheim dans *Le Suicide* (aux pages 107-138), critique qu'il considère futile puisque Durkheim, dans sa propre théorie, succombe finalement à la thèse de Tarde en la pré-supposant dans toutes ses interprétations. C'est finalement, comme nous l'avons vu, ce que Tarde affirme en disant de Durkheim qu'il est son élève sans le savoir.

« It is not necessary for me to refute a criticism of that kind, which only shows a complete misunderstanding of the fundamental idea of Tarde. What Tarde has roughly expresses by the word "imitation" is simply the fact of the influence of one brain upon another brain as incidental to the typical character of social fact, which is, essentially, a transmission of thought⁵⁸. »

« The fact [l'imitation], moreover, is so overwhelmingly evident that Durkheim, although strongly denying it, is, at every moment unconsciously brought to presuppose it in all his interpretations, as every impartial and competent reader of his book will undoubtedly be disposed to admit⁵⁹. »

Le dernier paragraphe du texte de Tosti résume l'ensemble de sa critique et, aux yeux de son auteur, achève de démolir l'ensemble de la théorie durkheimienne en même temps que sa théorie du suicide. Plutôt que de démontrer l'indépendance des faits sociaux vis-à-vis de l'action individuelle, le *Suicide*, dit-il, démontre la pertinence de la théorie de Tarde.

⁵⁶ Ibid.

⁵⁷ Ibid., p. 476.

⁵⁸ Ibid.

⁵⁹ Ibid., p. 477.

«Thus, by a strange irony, the outcome of this book on suicide is just the contrary of what the author expected it to be. Instead of demonstrating the alleged independence of the social phenomenon from the action of individual factors, it ends in the best verification of the opposite conception of social fact as resulting from the combined studies of Tarde and Baldwin. In spite of Durkheim's vigorous dialectic temper and his ability in the collection and presentation of statistical data, his desperate attempt to prove the positive character of his conception of society is a complete failure. Social causes, social influences, social integration, all the formulae by which Durkheim endeavors to concrete his conception of the independence of the social fact from the action of individual causes, are mere words, if we do not refer them to the living element of the individual whose mutual interaction makes society. The utility of Durkheim's work lies chiefly in the fact that it brings about the *reductio ad absurdum* of his sociological system, to most apt to mislead scientific enquiry into the field of social phenomena by its false character of objectivity and the magistral arrangements of pseudo-proofs. The way is now cleared of a great obstacle. We must, henceforth, keep straight to the path through which the greatest conquest of modern thought has been made in the line of sociological research - I mean the discovery of that law of imitation which, in spite of Durkheim's grammatical or philosophical criticism, remains the cornerstone of any possible interpretation of social life. We must not let ourselves be hampered by Durkheim's *simplisme*. Social fact is too intricate a web to be so easily unraveled⁶⁰. »

Nous voyons que la critique est sévère. Mais certains éléments distinguent cette critique du *Suicide* des autres. D'une part, le manque de respect démontré par Tosti envers Durkheim est assez singulier. D'autre part, le lectorat de la revue qui publie ce texte, composé de sociologues américains, ne connaît pas bien les travaux de Durkheim et il semble que ce dernier veuille paraître sous un meilleur jour aux États-Unis.

Ainsi, les raisons que Durkheim avance pour justifier sa réponse ne doivent pas nous berner. Des lectures plus erronées encore de son oeuvre ont été publiées, auxquelles ils n'a pas jugé bon de répondre. Dans les faits, les quelques réponses qu'il a fait publier l'ont été dans les seuls cas où il a jugé que l'influence politique, institutionnelle ou morale des critiques était telle qu'elles nécessitaient une rectification publique. En ce sens, la réplique à Tosti permet à Durkheim de faire valoir aux lecteurs américains les arguments qu'il déploie dans la critique de Tarde et dans l'élaboration de ses propres thèses sur le suicide, qui n'ont pas reçu l'accueil escompté. Aussi, Durkheim figure sur le Board of Editors de l'*AJS* et il est possible qu'il se soit senti « trahi » par les éditeurs qui lui avaient demandé d'y figurer d'avoir publié un texte qu'il juge calomnieux⁶¹. C'est dire à quel point les arguments de Tosti ne sont pas nouveaux et à quel point la Durkheim a de nombreuses raisons de répliquer. Ceci étant dit, il ne faut pas négliger le ton pédant de la critique ou même son contenu comme source de l'empressement

⁶⁰ Ibid., p. 477-478.

⁶¹ Ce qui n'est pas si surprenant que ça si nous tenons compte des affinités que relève Fournier entre l'*AJS* et la *RIS* de Worms. M. Fournier, 2007, op. cit. p. 331.

de Durkheim à y répondre, comme il ne faut pas non plus succomber entièrement à la tentation de n'y voir qu'une défense des intérêts de la sociologie durkheimienne.

3.6.1.3. La réplique de Durkheim à Tosti

Quoiqu'il en soit de ses motivations, Durkheim ne fait pas attendre sa réponse. Il envoie une lettre à l'éditeur, destinée à être publiée, afin de rétablir les faits⁶². Nous citons ici de longs passages de cette courte lettre. Cela nous semble approprié dans la mesure où les paroles concises de Durkheim suscitent un déluge de critiques et de quasi-insultes de la part de Tosti auxquelles Durkheim ne répliquera pas.

Durkheim commence par rappeler qu'il ne répond aux critiques que lorsque « les idées défendues sous son nom [lui] sont tellement étrangères [qu'il doit] les désavouer pour empêcher des erreurs matérielles de s'accréditer⁶³. » Il poursuit avec une déclaration qui est plus qu'évocatrice en ce qu'elle nous conforte dans l'idée que la réponse à Tosti est liée au différend qu'il l'oppose déjà à Tarde. En effet, il rappelle qu'un tel cas « ne s'est présenté qu'une fois⁶⁴ » dans sa carrière jusqu'à ce moment, évoquant ainsi son article « Crime et santé sociale » publié dans la *Revue Philosophique* en réponse à un article de Tarde de la même revue. C'est la normalité du suicide et des crimes en général qui était alors mise en cause par Tarde, mais il nous semble évident que l'insistance de Tosti à prendre part à ce débat par la porte d'en arrière et dans une revue publiée hors de la France soit à prendre en considération dans la compréhension de cette réplique de Durkheim. D'autant plus que ce n'est pas le renom ou l'importance des travaux de Tosti qui a pu motiver Durkheim à répondre.

La réplique de Durkheim porte sur une partie de la critique de Tosti que nous n'avons pas encore évoquée. Laissons donc à Durkheim le soin d'expliquer ce dont il s'agit avant de continuer :

Suivant cet auteur, j'aurais méconnu qu'"un composé s'explique à la fois par le caractère de ses éléments et par la loi de leur combinaison;" et il s'étonne qu'un logicien comme moi ait pu commettre une telle énormité⁶⁵.

Voyons ce que Durkheim a à répondre à la critique de Tosti:

⁶² Durkheim, 1898d, « Minor Editorials », *American Journal of Sociology*, vol.3, no.6, mai, p. 848-849.

⁶³ Ibid., p. 848.

⁶⁴ Ibid.

⁶⁵ Ibid., p. 848.

Ainsi, je ne nie pas du tout que les natures individuelles soient les composantes du fait social. Il s'agit de savoir si, en se composant pour donner naissance au fait social, elles ne se transforment pas par le fait même de leur combinaison. La synthèse est-elle purement mécanique ou chimique? Toute la question est là; votre collaborateur ne semble pas la soupçonner⁶⁶.

Durkheim profite également de ce court texte pour revenir sur la critique formulée une première fois par Bosco dans la *Revista italiana di sociologia*, et reprise par Tosti. Cette critique concernait l'impossibilité d'assigner une seule cause à un fait social, que cette cause soit cosmique, biologique... ou sociale. Durkheim répond à cela de façon très claire, quoique sa réponse semble réduire les ambitions qu'il a pour son *Suicide* à la simple démonstration de la possibilité d'isoler statistiquement des facteurs sociaux. À la question de savoir s'il est impossible d'identifier la seule cause déterminante d'un fait social Durkheim répond donc par l'affirmative. :

Rien de plus certain. Mais il reste ce fait que, quand je compare le suicide aux facteurs sociaux, je trouve des relations définies malgré cette pluralité de causes; que, quand je le compare aux facteurs cosmiques, ethniques, etc., je ne retrouve plus ces rapports. D'où il suit que si ces derniers facteurs agissent, leur effet est bien faible, puisqu'il disparaît des résultats globaux; mais que, au contraire, les causes sociales doivent être bien puissantes pour affecter aussi manifestement les chiffres de la statistique. Or, c'est tout ce que je voulais dire⁶⁷.

La réplique de Durkheim est plutôt modérée en regard du ton employé par Tosti. Certes, Durkheim accuse Tosti de lui prêter des idées qui ne sont pas les siennes, mais il n'y a pas semble-t-il de volonté de sa part de discréditer Tosti ou de se venger des attaques fondées sur la doctrine de Tarde. En fait, Durkheim évite soigneusement de souligner ces aspects et s'en tient à ce qu'il considère important de rectifier. Mais Tosti ne prend pas la critique de façon aussi élégante et redouble d'ardeur dans une réplique, qu'il veut assassiner⁶⁸.

3.6.1.4. L'acharnement de Tosti.

Après avoir commencé les hostilités en exagérant les attaques portées par Durkheim à son endroit et avoir affirmé qu'il n'a pas trafiqué la pensée de Durkheim, Tosti se propose de démontrer que la supposée réfutation de ses critiques par Durkheim est fallacieuse :

⁶⁶ Ibid., p. 849.

⁶⁷ Ibid.

⁶⁸ Le texte de G. Tosti en question (1898b) est intitulé « The Desilusions of Durkheim's Sociological Objectivism » (in *American Journal of Sociology*, vol.4, no.2, Sept. 1898, p. 171-177.).

« The French professor accuses me of superficiality and carelessness, claiming that the whole of my argument is based on the *erreur matérielle* of discussing, under his name, ideas entirely foreign to him. But it will prove an easy, though not agreeable, task to show the fallacy of Durkheim's alleged refutation⁶⁹. »

Selon Tosti, le nœud du problème, la raison de la réplique de Durkheim, est la critique que Tosti avait formulée dans son premier article : l'explication des individus par le social fournie par Durkheim est fautive puisque ce sont les individus qui créent la société. Le passage litigieux, que d'ailleurs Tosti n'hésite pas à reproduire, est celui dans lequel il affirme que les faits sociaux sont distincts des faits individuels mais que leur origine commune réside dans les individus. Autrement dit, un composé ne peut s'expliquer que par ses composantes et, à ce titre, la supposée « prise en compte » des individus par Durkheim n'est pas satisfaisante. Ainsi, la théorie durkheimienne n'est qu'une tautologie, une explication du produit par le produit... :

« Durkheim's error consists, [...] in having misinterpreted the true relationship of the "element" to the "whole" in all combinations. Social fact exhibits properties of its own, but what is its point of departure, if not the combination of individuals? These latter, undoubtedly, are an essential factor of the social phenomenon, for the same reason that the elements of a chemical combination are essential factors of the chemical compound. Durkheim completely overlooks the fact that a compound is explained both by the interaction of its element and by the law of their interaction. He tries to explain the "product" by the "product", thus overthrowing the scientific conception of cause⁷⁰. »

Selon Tosti, les arguments fournis par Durkheim pour démontrer qu'il a partout admis la nécessité de tenir compte des facteurs individuels pour expliquer les « social compound », les agrégats sociaux, sont peu convaincants. Il cite les passages mis de l'avant par Durkheim avant de souligner qu'ils ne répondent en rien à ses objections et que cette sélection est malhonnête puisqu'elle ne présente pas les passages dans leur contexte intégral, ce qui cache le fait que les phrases suivantes sont encore plus incriminantes.

Selon Tosti, Durkheim ne prouve pas qu'il tient compte des faits individuels dans l'origine et la production du courant suicidogène, préférant plutôt traiter de l'intensité dudit courant. De plus, selon Tosti, dans la suite du passage que Durkheim avance en contre preuve, il irait jusqu'à nier cette influence individuelle sur le courant suicidogène, ne la mentionnant que lors de l'énumération des causes qu'il rejette ensuite au profit des causes sociales.

⁶⁹ Ibid., p. 171.

⁷⁰ G. Tosti, 1898a, op. cit., p. 473-474, et 1898b, p. 171.

Tosti ne s'arrête pas là et enchaîne en arguant que, si comme Durkheim voudrait le faire croire à l'aide du passage en cause, Durkheim reconnaît l'influence des faits individuels dans la création des courants suicidogènes, cela entre en contradiction directe avec un passage du *Suicide* (p.366) où il nie explicitement toute forme d'influence des faits individuels sur le courant suicidogène. Tosti enfonce le clou en citant d'autres passages du livre « choisis au hasard » dans lesquels il prétend trouver le même point de vue quant à l'inefficacité des faits individuels et qui le font suspecter Durkheim de « pettifoggery », de duperie. Cette réponse « truquée » achève de convaincre de la justesse de sa critique, qui, pense-t-il, frappe au coeur même de la chambranlante construction théorique durkheimienne : « at the very root of the subtle and misleading error which so profoundly contaminates Durkheim's sociological speculations⁷¹. »

Tosti s'attaque ensuite à la seconde citation mise de l'avant par Durkheim⁷² et critique d'emblée ce passage avant de rappeler à quelle partie de sa critique il est supposé répondre.

« By this quotation Durkheim endeavors to prove that he in no way denies that the germs of social fact are to be sought for in the individual, but only emphasizes the fact that society, like a chemical compound, possesses characters dissimilar to those of the constituent elements in isolation⁷³. »

Tosti poursuit en rappelant ce qu'il avait dit de la critique de Tarde à l'endroit de Durkheim, à savoir qu'il la trouve exagérée dans son affirmation que Durkheim fait de la sociologie sans individus. Selon Tosti, Durkheim reconnaît le caractère distinct de la société et de l'individu mais n'accorde pas assez de place à celui-ci dans l'explication de celle-là.

Aussi, répondant plus directement au dernier commentaire de Durkheim, Tosti affirme qu'il ne méconnaît pas la différence entre une synthèse chimique et mécanique mais qu'en tous les cas d'espèce, une analyse ne peut s'en tenir aux composés et doit être réductible à ses éléments constituants. Or, dit-il, dans le cas du fait social durkheimien et de la critique qu'il lui assène, ce qui est en jeu n'est pas que le type de synthèse qu'exprime le fait social soit chimique ou mécanique mais plutôt ce défaut de l'explication du social par le social proposée par Durkheim, qui présuppose une interdiction de la réduction de l'analyse de l'agrégat à celle de

⁷¹ G. Tosti. 1898b, op. cit., p. 174.

⁷² Tostiet souligne qu'il s'agit d'une paraphrase de la page 127 des *RMS*.

⁷³ Ibid., p. 174

ses composantes. Cette explication du composé par le composé, du fait social par le fait social, laisse certaines questions en suspens. Comment, demande Tosti, les « composés » interagissent-ils sans donner naissance à de nouveaux composés ? Comment la combinaison de deux composés peut-elle se réaliser sans que les parties des dits composés soient affectées ?

Si Tosti critique l'explication durkheimienne, il estime également que la critique durkheimienne de Tarde est déficiente en raison de sa mécompréhension de certains éléments de la théorie de l'imitation. En effet, Durkheim reconnaît que l'association soit un facteur actif des transformations de la pensée individuelle mais n'accepterait pas les présupposés impliqués par cette reconnaissance. Pourtant, cette influence de l'association sur la pensée individuelle ne peut se comprendre, selon Tosti, sans reconnaître la validité de la loi de l'imitation de Tarde. En niant la loi de « l'action inter-cérébrale » Durkheim réduit sa conception du fait social comme « composé » à n'être qu'une simple construction verbale.

Bref, Tosti dit que la théorie de Durkheim présuppose la présence et le contact d'individus comme leur « agrégation » mais nie la nécessité d'étudier les éléments ainsi assemblés et les lois de l'action intercérébrale qui auraient permis d'expliquer l'origine des agrégats. Tosti se demande comment les forces collectives [le courant suicidogène] sont produites par le social ou les représentations collectives, d'où elles tirent leur origine et comment elles en viennent à pénétrer l'individu et à l'investir. En somme Tosti s'oppose à l'explication du social par le social et, comme le souligne Gane : « these articles initiate in the anglo-saxon world a parallel to what had already become a mainly acrimonious and negative reception in France itself⁷⁴. » et les arguments que Tosti y développe sont typiques de la réception américaine : « The persistent line of criticism was [that Durkheim was] utterly mistaken to suggest that social phenomena are external to the individual and above all must be analysed by using a method which avoided the subjectivity of the individual⁷⁵. »

⁷⁴ Mike Gane, *On Durkheim's Rules of Sociological Method*, « Chap. 10. The anglo-saxon reception of the Rules », p. 93.

⁷⁵ Ibid.

3.6.1.5. Variation sur un même thème : critique de la psychologie durkheimienne par Tufts

J. Tufts, professeur de sociologie à l'université de Chicago qui avait produit un résumé des *RMS* pour la *Psychological Review*, s'en était déjà pris à la psychologie durkheimienne⁷⁶. Dès 1896, il en vient à se poser des questions très similaires à celles de Tosti dans le cadre d'un article publié dans l'*AJS*⁷⁷. L'article de Tufts est dédié aux récentes avancées de la sociologie en France. Constatant que les travaux de Tarde et Durkheim font école, il se demande dans quelle mesure la sociologie est en train de développer un objet qui lui est propre. D'où sa question de départ: « What then are the conceptions of the distinctive characteristics of social facts, the subject matter of sociology⁷⁸ ? » C'est à partir des travaux de Tarde et Durkheim mais aussi de ceux de Berthelot, Simmel, Bernès et Lapie que Tufts se propose d'examiner la question. La partie consacrée à Durkheim traite des *RMS* et Tufts cherche à y présenter le sociologisme durkheimien et ses critiques.

Tufts s'appuie sur la critique de Durkheim par Bernès : Durkheim « perdrait de vue l'objet réel de la sociologie en repoussant toute explication psychologique ». Il présente le travail de Lapie sur *l'Année sociologique* dans cet optique critique du « sociologisme » durkheimien et, ce faisant, révèle son présupposé : selon lui, le texte de Lapie est une preuve des avancés de la « vision » psychologique américaine (dont Ward et Giddings sont les représentants) dans les sciences sociales françaises. En effet, on délaisserait les terminologies mécaniques et biologiques pour se rattacher à des conceptions psychologisantes voulant que le fait psychologique soit le plus important fait social (Ward) ou encore que la sociologie ne soit qu'une partie de la psychologie (Giddings). Bref on se révolte contre la négation d'un quelconque rôle à la volonté réflexive des membres de la société:

⁷⁶ M. Fournier, 2007, op. cit. p. 235.

⁷⁷ J.H. Tufts, 1896, « Recent Sociological Tendencies in France » in *AJS*, vol. 9, p. 446-456.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 446.

« From the discussion already noted, and from the characters of the works noted by Lapie in his summary, it is evident that there is a general tendency to recognize a more intimate relation of sociology to psychology. As in America it has been claimed that it is the psychic factor (which is most important (Ward) or that sociology is really a part of psychology (Giddings) so French writers are becoming dissatisfied with mechanical and biological conception and seeking for more adequate categories. The prevailing opposition to subjective (psychological) sociology in particular the refusal to attribute any role to the reflective members of society is declared to be fatale to an appreciation of the really distinguished mark of society, viz, intelligent active⁷⁹. » (Nous soulignons).

C'est que Tufts s'appuie sur Lapie, lequel, selon lui, voyait d'un bon oeil le déclin du vocabulaire biologisant qui régnait:

« Lapie admits the prevalence hitherto of biological conception but sees in nearly all the literature or post year the sign of a new era. This is shown (a) in growing dissatisfaction with the word "organism" (b) in the definition of social facts and (c) in the views as to what constitutes explanation of social facts⁸⁰. »

Dans les faits, l'interprétation de Tufts est un peu éloignée du programme de Lapie et Tufts semble « tirer la couverture » du côté d'une psychologisation « précoce » de la sociologie française... En effet, après avoir « interprété » les questions soulevées par Lapie, Tufts aborde plus franchement ce qui l'intéresse : la psychologie. Pour ce faire, il traite de l'analogie entre personne et société – souvent mise en oeuvre par les sociologues – et questionne cette « personification » de la société qui semble supposer une intentionnalité de cette dernière. Ultimement, cette conception met dans l'embarras les sociologues puisqu'elle renvoie à une conception métaphysique de la société.

Dans l'avant-dernier paragraphe de son texte, Tufts s'attaque à la critique de l'individualisme – celui de Mill par exemple – faite par Durkheim en la présentant comme étant elle-même individualiste. Comme nous l'avons vu, c'est là une critique que Tarde avait déjà faite et que Tosti a reprise. Mais cette fois, ce sont plus particulièrement l'exclusion de la psychologie de la définition des faits sociaux et l'explication du social par le social qui sont visés.

⁷⁹ Ibid., p. 452.

⁸⁰ Ibid.,

« Here indeed the intimate relation to psychology seems often to be felt as an embarrassment. If as by some social facts are defined as psychical facts, how shall we distinguish them from facts studied by psychology? Where draw the line between social and individual psychology? In some cases, at least, the difficulty seems due to a lack of clearness on the relation between the individual and the social, which has its counterpart in the history of thought in the controversies over the particular and the universal⁸¹ » (Nous soulignons)

Et, ce qui rend ce texte encore plus intéressant c'est que Tufts se réfère ici explicitement à Durkheim pour illustrer cette ambivalence de la relation individu / société. Pour Tufts, la définition du fait social par Durkheim est construite à l'encontre des théories individualistes telles celle de Mill, mais finalement elle reste empreinte du même individualisme abstrait.

« A statement like that of Durkheim 's quoted above, that "a collective sentiment which flashes into life in an assembly is something quite other than the common element of all the individual sentiments" seems to aimed at such statements as those of Mill, "men are not when brought together, converted into another kind of substance", "human beings in society have no properties but those which are derived from and may be resolved into the laws of the nature of individual man." But it really suffers from the same individualism. *There is no individual man* for ethics, for psychology, for logic, or for sociology, except by abstraction- that is if by individual man we mean a being not influence by social forces - *nor are they any feelings, thoughts or volitions in any man which are independent of such forces*. On the other hand, there is no social or collective sentiment which exists except in the medium of individual consciousness⁸². »

Pour Tufts, la sociologie doit s'affirmer comme une psychologie sociale et s'intéresser aux faits psychologiques concrets plutôt que d'étudier des faits sociaux idéaux⁸³.

3.6.2. Gehlke

Au terme de la présentation de ces deux réceptions « d'étrangers » publiées aux États-Unis, il semble clair que les arguments mobilisés contre Durkheim correspondent à la réception américaine telle que présentée par Hinkle. Pour mieux constater cette similarité nous allons examiner à notre tour le travail de Gehlke. Si nous choisissons de le faire c'est que Gehlke multiplie les critiques, défend explicitement les positions de Giddings contre les critiques de Durkheim en plus d'adhérer aux positions de Tarde et de qualifier Durkheim de « social realist ». De plus, le traitement réservé à la théorie des représentations collectives de Durkheim

⁸¹ Ibid., p. 455.

⁸² Ibid.

⁸³ « Social psychology will not then look fro an entirely different set of psychical states from thus which individual psychology studies (of course it may be interested in some more than others); it will rather study a different aspect of the concrete facts of life of which other aspects are studied by individual psychology [R.F. à Wundt, Logik] just as social logic may study the same concrete facts as the philosophy of law of the political science. Rousseau's ecstatic trance when the thoughts of his first discourse come before him is of interest to psychologist, historian, and sociologist, not to say physiologist and alienist. » Ibid., p. 456.

et l'interprétation qui en a été faite par Gehlke ont eu une postérité importante et ils ont servi de base à un nombre important d'interprétations subséquentes de Durkheim.

Gehlke s'appuie sur les attaques de Tosti et de Tarde pour reprendre la rengaine habituelle : selon lui, la sociologie doit partir de l'individu plutôt que de la société. Pour le reste, Gehlke discute les prémisses théoriques de la méthodologie de Durkheim. Pour lui, le système de Durkheim repose sur des thèses somme toute métaphysiques et intellectualistes, il réduit l'individualité à la biologie et ignore l'individu comme cause des faits sociaux.

La qualification de Gehlke comme partisan de Giddings ne fait aucun doute puisque ce dernier fut son directeur de thèse. Cette filiation intellectuelle est très importante et oriente l'ensemble de la thèse de Gehlke même si la défense de Giddings passe inaperçu: le gros de la thèse est une critique du rôle attribué par Durkheim à la psychologie individuelle dans la détermination des faits sociaux. Cette critique principale est entrecoupée de diverses considérations quant à l'invalidité de certaines thèses durkheimiennes ou à l'ineptie de sa méthode. Après avoir évoqué quelque-uns de ces thèmes épars, nous examinerons les divers aspects de la critique de la psychologie durkheimienne par Gehlke et constaterons jusqu'à quel point Hinkle a raison de présenter Gehlke comme il le fait. Ensuite, nous nous attarderons à quelques critiques supplémentaires formulée par Gehlke et à son intéressant parallèle entre l'anthropologie américaine et la théorie durkheimienne puis à la réception anthropologique de Durkheim aux États-Unis.

Selon Gehlke, les variations de la théorie durkheimienne n'ont eu, au fil du temps, que peu d'effets sur ses grandes lignes, qui sont restées les mêmes. Cette sociologie, qui selon Gehlke s'apparente à celle de Spencer, a eu l'occasion d'être mise en pratique dans le cadre de l'*Année* et malgré ses tares, elle mérite une étude qui n'a jamais, à l'époque, été effectuée.

Dans son premier chapitre Gehlke tente de fournir une série de définitions durkheimiennes nécessaires à la compréhension de sa théorie. Il définit les termes de société, d'âme et d'esprit. Voyons la définition qu'il donne du terme société dans ses multiples acceptions par Durkheim et la traduction qu'il se propose d'effectuer. Selon Gehlke, le principal problème dans la définition de la société par Durkheim relève de l'ambiguïté entre 1 : « a society »- une société comme « social group » et, 2 : « society »- la société comme mentalité collective: « It

is clear then that Durkheim does not mean "society" but rather "a society", when he used the term "société" as connoting a concrete aggregate of human being⁸⁴. »

Pour régler cette ambiguïté, Gehlke propose un artifice de traduction plus que douteux, et il est bon d'en tenir compte dans la lecture que nous faisons de son texte puisque ce choix nous permettra de connaître son interprétation des textes de Durkheim :

« To avoid confusion, then the terms "social group" will be used when the emphasis is on the concrete nature of aggregation; "social mind", "collective mind", when the aggregation of individuals is considered as a psychic unity; and the term "society" when the large, one national or integral, group is meant⁸⁵. »

3.6.2.2. La psychologie durkheimienne en question

Cette distinction effectuée, Gehlke lance un avertissement destiné aux américains à propos de la doctrine de Durkheim: il faut, pour la comprendre, avoir pris connaissance de sa théorie psychologique... :

« Without an understanding, on the reader's part, of our author's conception of the mind of the individual, his social psychology would be comparatively difficult to grasp, and without a knowledge of his psychology, individual and social, his work as a whole would be almost completely unintelligible⁸⁶. »

Dans ce cadre, Gehlke affirme que pour répondre à cette question l'essentiel de la réponse de Durkheim se trouve dans ses réflexions sur les « représentations individuelles et représentations collectives » et « la dualité de la nature humaine ». Ce n'est qu'en saisissant la distinction durkheimienne entre psychologie individuelle et psychologie collective que sa théorie peut être comprise.

Gehlke affirme que, dans « Représentations individuelles et représentations collectives », Durkheim s'affirme comme un psychologue social car pour lui tous les phénomènes sont psychiques, certains relevant de la psychologie individuelle – ceux de la mentalité individuelle – et d'autres de la sociologie – les phénomènes de la mentalité collective :

⁸⁴ Gehlke, C. E. 1915. «Émile Durkheim's Contributions to Sociological Theory », *Studies in History, Economics, and Public Law*, Vol. LXIII, no.1, 151, Columbia University. New York. 7-118. (Nous faisons référence à la réimpression de 1968, New York, AMS Press) p. 19.

⁸⁵ Ibid., p. 17.

⁸⁶ Ibid., p. 19.

« In conclusion we may say that Durkheim is revealed as a psychological sociologist par excellence (using that adjective in the accepted, not in the Durkheimian sense). For him all phenomena in man's social life are psychic. There are two kinds of psychic phenomena, however; those arising in the system of the individual mind and those arising in the system of the social mind. The former are studied by the science of "individual" psychology, or psychology simply; the other kinds are treated in "collective" psychology or sociology⁸⁷. »

Cette particularité durkheimienne de la distinction entre psychologie individuelle et psychologie collective est importante pour Gehlke qui lui consacre une grande partie de sa thèse. Par exemple, il poursuit son étude de la psychologie durkheimienne en s'attardant aux similarités et différences des pensées de Wundt et Durkheim quant à la causalité sociale et aux relations de la psychologie et de la sociologie. Les deux auteurs, dit-il, font la critique de la conception de l'histoire et de la théorie de l'imitation de Tarde: un mouvement ou un phénomène de foule ne peut originer d'un seul individu et par conséquent l'histoire ne peut être le résultat de la seule action des « grand hommes » et des génies. Mais une différence fondamentale existe néanmoins entre les pensées de Wundt et Durkheim. Cette différence a trait à la nécessité et au degré de la distinction entre psychologie individuelle et psychologie collective : « [...] Wundt does not draw the same sharp line between psychology as individual and as collective that Durkheim insist upon⁸⁸. » Cette particularité de la psychologie durkheimienne constitue un des éléments importants de la théorie durkheimienne. Mais Gehlke, qui revient par ailleurs sur les liens entre Wundt et Durkheim lors de sa discussion du débat entre Delpey et Durkheim, adopte également un autre mode argumentaire afin de critiquer la position durkheimienne.

Continuant sa discussion de *la nature de la causalité sociale* et de la *différence entre psychologie et sociologie*, Gehlke s'attarde à la définition du fait social chez Durkheim. La question de l'origine du changement social est ainsi reformulée dans les termes de celle de la source individuelle ou collective des faits sociaux dont l'enjeu est précisément celui de l'autonomie de la sociologie vis-à-vis de la psychologie. Si l'origine du changement social est individuelle, alors la sociologie n'est rien d'autre qu'une branche de la psychologie individuelle. Si le changement social n'a pas de sources individuelles, la psychologie et la sociologie peuvent au contraire être envisagées comme deux sciences indépendantes :

⁸⁷ Ibid., p. 79-80.

⁸⁸ Ibid., p. 82.

« The single question underlying these two phases is this: what is the source of change in social phenomena? Is this change due to the individual innovator, initiated by his fellows, as Tarde has explained it? If change in social phenomena is individually initiated, then sociology in its explanatory, while is also its scientific, phase becomes a mere continuation of the psychology of the individual mind. Any social change is then *ipso facto* explainable by the psychology that can explain the mind of the individual in which this change originated. If the source of change lies outside the individual mind then the fields of sociology and of psychology are distinct. Sociology then has its own explanatory function⁸⁹. »

La présentation du problème par Gehlke est fortement inspirée de celle de Tarde et elle s'apparente aussi à celle de Tosti, même s'il s'en éloigne par certains aspects. Gehlke entend tempérer la critique formulée par Tarde présentant la théorie de Durkheim comme une philosophie réaliste scolastique. Selon lui, Tarde surévalue le réalisme de Durkheim et altère ses propos. Les conclusions tirées par Tarde de la supposée affirmation de Durkheim selon laquelle une fois l'individu éliminé il ne reste plus que la société comme source de causalité, exagèrent le réalisme social de Durkheim, qui ne va pas si loin. Pour Gehlke, qui résume en ces mots la psychologie durkheimienne, c'est plutôt son « réalisme psychologique » qui doit être pointé du doigt :

« [Durkheim] rejects automatism and parallelism as well; is an interactionist or the question of the relationship of mind and brain, neutral processes are in his view, largely representative rather than affective or volitional; representations persist as such when not in the field of consciousness in the area of the extra-conscious; and finally, and most important of all, the representations are the integrations or more elementary psychic units and may themselves combine into higher compounds⁹⁰. »

Mais au-delà de ces réserves sur la critique que Tarde fait des thèses de Durkheim, Gehlke en vient à formuler des attaques très semblables à celles de Tosti. Par exemple, il affirme que la méthode de Durkheim ne permet pas d'expliquer l'origine des faits sociaux de manière scientifique puisque c'est le contenu plutôt que la fonction de l'esprit qui intéresse Durkheim:

⁸⁹ Ibid., p. 64-65.

⁹⁰ Ibid., p. 27.

« [...] Durkheim cuts this Gordian Knot by referring the interaction of minds in society and the process of deriving from this interaction a product in the form of a social fact to a psychological theory that is highly metaphysical. He then starts as it were, *in medias res* with this social fact, the product. Thus the entire emphasis of his psychology (individual as well as social) is on the content of the mind the functional side of the mind's activities interests him but little. However satisfactory such a method may be from the point of view of actually attacking concrete problems in sociology, it falls short at the most difficult and crucial point: that of explaining the origin of the social facts in a way that is scientifically verifiable⁹¹. »

Un autre des fondements de la critique de la psychologie durkheimienne par Gehlke est le fait qu'il y voit des réminiscences de la « mind-stuff theory ». C'est dans le cadre de sa discussion des différences entre James et Durkheim quant à la conscience individuelle et collective que Gehlke explicite la première fois cette tare de Durkheim et Gehlke:

« We may now be in a position better to understand our author's criticism of James theory that the retention in memory is a revival process, not a psychic one, and that the association by similarity is likewise a function of cerebral substance. Durkheim defends the theory that representations persist as such, *i.e.* as psychic rather than merely physiological entities. This follows readily from the mind-stuff theory. [...] Moreover to explain the continued absences of these representations from field of consciousness (from one active recalling of them to the next), he makes the assumption that consciousness [lire conscience individuelle] is not a necessary condition for the existence of representation⁹². »

Gehlke, qui affirme que Lebon, Tarde, McDougall, Giddings, Cooley, Ross et Baldwin ont expliqué comment l'interaction mutuelle de « minds » dans la société résulte d'une unité fonctionnelle, pouvant être appelée « social mind⁹³ », s'oppose à la position durkheimienne et explique que l'erreur de celui-ci provient de son incapacité à maintenir sa différenciation entre psychologie individuelle et psychologie collective au moment d'expliquer comment les « minds » individuels interagissent pour produire le « social mind⁹⁴ » :

« It is significant that when Durkheim attempts to explain just how this individual minds interact to produce the social mind, he lapses into something almost like that individual psychology which he so utterly condemns⁹⁵. »

⁹¹ Ibid., p. 103-104.

⁹² Ibid., p. 26.

⁹³ «All these workers have made contributions in the field of genetic social psychology : they have explained how the mutual interaction of minds in society results in the formation of a functioning unity, within may be called the «social mind» Ibid., p. 104.

⁹⁴ «Concrete illustrations of how the minds of individuals A,B, C, D, have produced the social mind (ABCD) or its products (abcd) he does not explain- because he cannot so explain them and remain true to his premise». Ibid., p. 105.

⁹⁵ Ibid.

Cela mène Gehlke à clarifier ce qu'est la conscience collective (« social mind ») lorsqu'elle n'est pas entendue à la manière de Durkheim. Pour Gehlke la « social mind » ou « conscience collective » est à la fois une partie du contenu de « l'individual mind » et le « lieu commun » de tous les champs de conscience individuelle où l'influence du « social » se fait sentir⁹⁶. Et Gehlke en conclut:

« Therefore it is not necessary to accept Durkheim's conception of the nature of mental processes in general in order to explain that reality which is in so peculiar a way both outside us, and within us: namely, that the system of interacting minds the objective side of which we call the social group⁹⁷. »

Gehlke avance que l'intellectualisme de Durkheim, qui oublie que les « phases volitionnelles » et affectives du processus mental doivent être prises en compte, est compensé par cette conception de la « social mind »:

« Moreover, we are thus enabled to free ourselves from that one-sided intellectualism which is so integral a part of Durkheim's psychology. The volitional and affective phases of the mental process can, consistently with our theory receive the full emphasis that they are now recognized as deserving. These phases are neither adequately evaluated in Durkheim's theory, now they are accounted for in his fundamental hypothesis⁹⁸. »

Ces dernières considérations sont directement liées à la théorie qui sert d'appui à Gehlke, celle de son directeur F. Giddings. Cela est particulièrement explicite dans le chapitre V de sa thèse, où Gehlke pose la question de la relation de la sociologie avec les autres sciences sociales. Gehlke commence par résumer le 1^{er} point de vue de Durkheim sur la question tel qu'illustré par son article de la *Revue Philosophique* de 1886, « Les études de sciences sociales⁹⁹ ». Ce n'est qu'ensuite que Gehlke traite de l'article « Sociologie et sciences sociales¹⁰⁰ » dans lequel Durkheim discute les thèses de Comte, Spencer, Mill, Simmel et Giddings. C'est

⁹⁶ «The content of social mind then is that common area of all individual fields of consciousness on which the social emphasis falls. At the same time the content is an integral part of the content of individual mind. » Ibid., p. 106.

⁹⁷ Ibid., p. 106.

⁹⁸ Ibid., p. 107.

⁹⁹ « (1) The phenomena occurring within society, religions, moral, political, economic are to be considered under the aspect of their significance as collective facts, not merely as general facts. So far as they relate to all of the group as a collective unity they are of value. This the earliest statement by Durkheim of the nature of social fact which we have more fully discussed in chapter III. Another way of expressing this early view is to consider such facts as social so far as they are « functions of the social organism ». (2) There is a « pathological » sociology, studying abnormal social facts. (3) There is also a general sociology a synthesis of the facts presented by the special social sciences. » Ibid., p. 110.

¹⁰⁰ P. Fauconnet et É. Durkheim, 1903c, op.cit.

à cette occasion que Gehlke interromp son résumé pour défendre son maître. Prenons le temps de voir cette « défense » et son contexte.

Selon Gehlke, Durkheim affirme que, contrairement au point de vue développé par Giddings, la sociologie générale n'a pas pour objet les éléments universels communs aux différents « processus » sociaux, politiques, économiques, etc., qui sont le domaine des spécialistes de ces processus¹⁰¹. Pour Durkheim, Giddings représente l'archétype de la théorie selon laquelle la sociologie générale serait logiquement antécédente aux sciences sociales spéciales et en constituerait les bases :

« Of the sociologist who use the word "general" in the second sense of the term, Giddings is chosen by Durkheim as representative. He believes the subject-matter of general sociology to be the universal, common elements of all social processes, economic, political, etc. It is not logically subsequent, but antecedent, to the special social sciences, it is the basis of them; "Its far-reaching conclusions are the postulate of the social science"¹⁰². »

Gehlke résume la critique de Giddings par Durkheim à trois objections principales : D'abord, la « matière » d'une telle sociologie générale provient des sciences sociales spéciales, que la sociologie générale leur soit ou non « logiquement » antécédente n'y change rien. Ensuite, les éléments universels ne sont pas primitifs pour autant et ne se révèlent jamais hors de leurs manifestations particulières, locales et variées. Ainsi, sans système de classification des faits sociaux, l'isolement de tels phénomènes n'est qu'une détermination arbitraire. Enfin, la sociologie « générale » ne peut rêver d'intégrer à elle seule toutes les données des sociologies « spéciales » dont elle dépend. En somme, « All these inevitable shortcomings, due to faulty method makes this type of general sociology merely a « methodical philosophy » such as that which Comte attempted¹⁰³. »

Mais une fois de plus, pour Gehlke, la réelle différence entre Durkheim et Giddings repose sur leur conception de la psychologie. Pour Giddings, les entités psychologiques individuelles sont les points communs de toutes les associations et toutes les institutions sont fondées sur cette psychologie individuelle. C'est le contraire pour Durkheim. Ce dernier postule, dit Gehlke, que le « social » ne dépend pas de l'individuel et qu'il n'y a pas de psychologie indi-

¹⁰¹ « Even the border regions between two or three of these branches are to be studied by the specialist in other one or other of the two, and not by «general sociologist» Gehlke, 1915, op.cit., p. 115.

¹⁰² Ibid., p. 115.

¹⁰³ Ibid., p. 116.

viduelle universelle, commune à toutes les phases psychologiques de la vie humaine. En somme, Giddings cherche la psychologie individuelle commune à tous les faits sociaux alors que Durkheim sépare l'individuel et le social. Pour Durkheim les faits sociaux ne dépendent pas des faits psychologiques individuels et il n'y a pas de psychologie individuelle universelle¹⁰⁴. La lecture que fait Hinkle de la thèse de Gehlke est donc, à l'égard de sa critique du réalisme social durkheimien, plutôt adéquat quoiqu'il ne mentionne pas assez l'orientation de la critique centrée sur la psychologie durkheimienne.

Pourtant la plus grande partie du travail de Gehlke porte sur la conception durkheimienne de la psychologie, même si certains de ses passages sont consacrés à des éléments de la doctrine de Durkheim qui ne sont pas directement, en apparence du moins, liés à la psychologie. C'est le cas, notamment, de la section dédiée à la thèse de Deploige sur l'origine allemande de la pensée durkheimienne. C'est en effet l'occasion pour Gehlke de souligner de nouveau les liens entre la théorie de Wundt et celle de Durkheim, donnant ainsi partiellement raison à Deploige tout en feignant de ne pas trancher. Une fois encore, ce sont des considérations entourant la psychologie de Durkheim qui refont surface.

Gehlke rappelle que Deploige reconnaît l'héritage de Comte et Espinas chez Durkheim : Comte (esprit positiviste, rejet de la métaphysique, recherche des causes finales de la causalité naturelle dans la réalité sociale dans la société) et Espinas (considération de la réalité sociale comme ordre psychique) ont influencé Durkheim. Mais tout le reste, selon Deploige, vient des Allemands... Pour lui, résume Gehlke, Wagner, Schmoller, Schaeffle et Simmel « have furnished him his fundamental postulate of the reality of the society apart from its existence as a mere grouping of individuals¹⁰⁵. » D'une certaine manière, Durkheim aurait en quelque sorte « copié » ces auteurs. Selon Deploige, c'est le voyage initiatique de Durkheim

¹⁰⁴ « Let us interrupt for a moment the development of Durkheim's thesis, in order to examine a little more closely his criticism of the view held by Giddings. This criticism is rooted in the profound difference between the psychological approaches of the two thinkers. Durkheim, as we saw in chapter III, separates the social from the individual –psychic. Now the «universal elements» of Giddings are individual-psychic entities; they are elements common to all forms of association; association is rooted in and built upon the individual's psychic nature. For Durkheim the social, though of the psychic order, is not except in the most vague way, dependant upon the individual's psychic processes. thus Durkheim cannot account for any individual- psychic elements common to all phases of social life *as such*. » Ibid., p. 116.

¹⁰⁵ Ibid., p83.

en Allemagne qui expliquerait cette influence des économistes de la Chaire Allemands¹⁰⁶. Mais Gehlke souligne l'ambivalence de la critique de Deploige:

« While Deploige does not actually accuse our author of claiming these elements of his system as the product of his own originative genius, the general impression made (and apparently intentionally made) by this analysis is equivalent to such an accusation¹⁰⁷. »

Gehlke passe ensuite en revue la défense de Durkheim contre ces accusations : Durkheim n'est pas tombé sous l'influence des sociologues de la Chaire durant son voyage en Allemagne et son « réalisme social » lui vient de Comte, Spencer et Espinas plutôt que de Schaeffle. Il reconnaît sa dette envers *l'Ethik* de Wundt et son idée de la société considérée comme lien ne lui vient pas du livre de Simmel, qu'il n'a jamais eu entre les mains. Durkheim dit tenir sa conception de la séparation entre psychologie et sociologie de Boutroux. Enfin, Gehlke rappelle que Durkheim a fait un compte rendu du livre de Deploige dans lequel il s'est défendu d'avoir prétendu être autre chose que « l'introducteur » de ces théories en France¹⁰⁸.

En somme, l'appréciation du livre de Deploige par Gehlke, explicitée dans une critique qu'il en a fait dans *Political Science Quarterly* en mars 1913, est double. D'un côté, pour lui, ce livre : « is an apologetic for the special philosophy of Saint Thomas Aquinas, involving a severe criticism of Durkheimian sociology. Its statements are not always free from *ex parte* bias; nor are its quotations of Durkheim, [...]»¹⁰⁹. » Mais de l'autre, les ressemblances de Durkheim avec Wundt sont importantes et soulèvent des questions :

« Many of the criticism that Deploige makes of Durkheim seem however reasonable. On the question of the German origin of Durkheim theories, Professor Durkheim has of course, the final word. The most fundamental resemblance of Durkheim to Wundt, that of the common psychological assumption, Deploige has not emphasized, if he mentions it at all. It is evident certainly, that there is a marked resemblance between these two writers; and beyond pointing this out we may scarcely go¹¹⁰. »

¹⁰⁶ « Furthermore the conception of sociology as a method which the special social sciences ought to adopt [...] is taken from Schaeffle, Wundt has inspired Durkheim's disdain for the psychological and finalistic theory of social causation principle; and Wundt's *Ethik* furnished the basis for Durkheim's ethical theories, as set forth in «La détermination du fait moral» [...]; that from Simmel's *Einleitung in die moral wissenschaft* came the idea of society a God. » Ibid.

¹⁰⁷ Ibid.

¹⁰⁸ É. Durkheim, 1913a, « Deploige, *Le conflit de la morale et de la sociologie* », *Année sociologique*, vol. XII, p.326-328.

¹⁰⁹ Gehlke, 1915, op.cit., p. 84.

¹¹⁰ Ibid.

3.6.2.3. La sociologie de Durkheim en question

Outre ces critiques répétées à l'endroit de la conception durkheimienne de la psychologie, Gehlke s'attarde à une série d'éléments qu'il considère problématiques au sein de la sociologie de Durkheim. Par exemple, il relève la présence d'un l'évolutionnisme latent chez Durkheim. En effet, son système de classification est, selon Gehlke, spencerien et évolutionniste. Même s'il s'oppose à la prémisse évolutionniste du développement uniforme, Durkheim en vient à l'accepter implicitement et même explicitement dans son système de classification¹¹¹.

Pour Gehlke, Durkheim est mal placé pour critiquer les conséquences d'une prémisse qu'il partage. Dans le cadre de cette critique, Gehlke y va d'une première affirmation s'approchant de la thèse de l'existence de deux Durkheim en opposant les *RMS* et les *FEVR* :

« It is then manifestly inconsistent for our author to object to the logical conclusion (carried, it is true farther than himself carries it) of a premise that himself holds. Durkheim's latest expressions concerning the importance of the social environment should apparently lead to the abandonment of the rigid system of classification on which, in his earlier work, he rests his judgement of social normality¹¹². » (Nous soulignons)

Selon Gehlke, des « traces » d'évolutionnisme sont encore visibles dans les travaux du deuxième Durkheim¹¹³ : « Those expressions show that our author is certainly an adherent to the evolutionary hypothesis school which he criticizes so vigorously for being, as we see, a little more extreme than himself¹¹⁴. » Après avoir ainsi mis en relief l'évolutionnisme qui persiste chez Durkheim malgré la critique qu'il en fait, Gehlke fait remarquer l'opposition de Durkheim à la thèse de Mill voulant que plusieurs causes puissent expliquer un même phénomène¹¹⁵. Encore une fois la critique de Durkheim cache mal, selon Gehlke, son adhésion aux principes qu'il critique, cette fois représentés par Mill :

¹¹¹ « Despite the fact that Durkheim criticises the logical conclusions of this premise of uniform development, as they are shown in the unregulated choice of examples of one phenomenon from all kinds of social and cultural environments, he himself implicitly and explicitly accepts the premise itself. His implicit acceptance of it is shown in his very system of classification. This is as we have seen, quite Spenserian in its logical inevitableness of compounding and –re-compounding. » Ibid., p141.

¹¹² Ibid., p. 141-142.

¹¹³ Entre autres dans les « De quelques formes primitives de classification » de Mauss et Durkheim (op.cit) et dans un compte rendu de Boas par Durkheim publié en 1900 dans l'*Année Sociologique*, Vol. III p. 338-339.

¹¹⁴ Gehlke, 1915, op.cit., p. 143.

¹¹⁵ Cette opposition est exposée par Durkheim dans le chapitre 4 des *RMS*.

« This principle of Mill's has been used by some sociologists, who have referred phenomena like crime, suicide etc., each to several different causes. This is bad method, according to our author. But he himself has done the very thing, attempting, however, to conceal his use of the principle by an artifice of method¹¹⁶. »

Gehlke avance que Durkheim fait lui-même, dans son *Suicide*, ce qu'il reproche à Mill, c'est-à-dire expliquer un même phénomène par plus d'une cause en recourant à l'artifice qui consiste en la définition de plusieurs types de suicides.

« In *Le suicide* he first gives a general definition of the phenomenon of suicide then in discussing the causes of suicide he makes it due on the one hand to the breakdown of group restraint, and on the other to the intention of group central over the individual. Clearly here we have two causes and diametrically opposed ones at that. But Durkheim's artifice is to differentiate between several kinds of suicide [...] this certainly seems like a tacit admission of the truth of Mill's proposition. But as enunciated formally by Durkheim the proper principle is, "For a certain effect there is one cause"¹¹⁷. »

3.6.2.4. Critique générale de la méthodologie et de la sociologie de Durkheim par Gehlke

Mais ce ne sont pas seulement les critiques douteuses de Durkheim à l'endroit de positions particulières, c'est toute sa méthodologie qui est prise à parti par Gehlke, lequel poursuit sa critique du *Suicide* en traitant de la méthode des variations concomitantes : «Durkheim, however, in spite of his use of a simple mathematical form of the method of concomitant variations in *Le suicide*, does not seem to have kept up with progress in this field¹¹⁸. »

Selon Gehlke, Durkheim est un logicien plus qu'un scientifique : sa méthode est logique mais n'est pas pratique. Durkheim succombe à l'idéologie, notamment dans son critère pour identifier le fait social, qui consiste en la réduction de se dernier à la contrainte et à l'extériorité. Un autre exemple de cette idéologie réside dans les théories des causes du suicide : selon Gehlke, pour Durkheim «le contrôle par le groupe est l'explication des faits sociaux » non

¹¹⁶ Gehlke, 1915, op.cit., p. 144.

¹¹⁷ Ibid.

¹¹⁸ Ibid., p. 145. Poursuivant sur ce thème des « mathématiques » appliqués aux sciences, Gehlke affirme de passage que : « In this respect his *Les règles* is now of course out of date, so rapidly by has scientific method advanced in the last twenty years. » Ibid., p. 146.

pas simplement leur définition¹¹⁹. Ainsi, le système de Durkheim est métaphysique et philosophique, il n'est pas scientifique puisqu'il est fondée sur des prémisses indémontrables. Si, dit Gehlke, la sociologie doit être définie, ce doit être de façon consensuelle par les artisans de cette science. Sinon, et Durkheim lui-même adhère à cette position selon Gehlke, ce sont des opinions philosophiques plutôt que des définitions¹²⁰.

Avant de conclure, Gehlke formule une dernière série de critiques. La première touche le lien entre solidarité sociale et morale. Selon Gehlke, lorsque Durkheim affirme que la solidarité sociale est un phénomène *moral*, il contredit sa propre définition des faits moraux comme correspondant à des règles de conduites : la solidarité *est* la cohésion... ce n'est pas une règle ou un système de règles, c'est un des résultats ou un des buts de ces règles ou systèmes. Donc pour Gehlke, la solidarité sociale n'est pas un phénomène entièrement moral même si elle a des fonctions qui le sont¹²¹.

Cet examen de la moralité des faits sociaux par Gehlke doit être mise en relation avec celui qu'il fait de la distinction du normal et du pathologique chez Durkheim. Gehlke aborde ce

¹¹⁹ « Durkheim appears in his methodology as the logician rather than the scientist. His is a method that is, in most respects, logically coherent; but its practicality is not always so evident. Nor can it be said that our author has avoided the pitfall of ideology against which he so urgently warns the sociologist. His choice of criteria of the social fact illustrates this failing. The social fact is one that presents clearly the characteristics of constraining power over the individual, and exteriority to the individual mind. A simple, straight forward definition, apparently; but when we go back of this definition, we find it to be simply a concise statement of an elaborate system of psychological metaphysics. This system of sociology flows out of this definition, as we have seen, for the reason that it is a great major premise. This is the essence of ideological method. Another case of ideology is found in his theory of causation of suicide. Since suicide is a social tendency it comes to the individual from without, with coercive force. Then why do not all individuals in the society commit suicide? Because the group is cohesive and powerful enough to protect them against it. It controls them in the opposite direction. In other words, the control by the group *is* the explanation of social facts, and is not a mere definition of them. » Ibid., p. 148.

¹²⁰ «No one will deny the need of accurate definition in sociology. But, in any science, definitions are the expression of the consensus of the opinion of the workers in that science [...]. Not until there is some agreement on the part of sociologists as to the definition will the view of the individual worker as to definitions be of the individual of more than philosophical significance. For science, as Durkheim has reminded us, is a social cooperation. [...] The only solution of the problem of a scientific sociology seems to lie in the idea of cooperation as to fundamental definitions, and in the fertile principle on which Durkheim has laid so much stress, namely, specialization by the individuals sociologist. » Ibid., p. 148-149.

¹²¹ «Social solidarity is a phenomenon which is entirely moral» [Durkheim *DTS* p. 28]; this is a statement which seems not quite to fit with the definitions of «moral» fact made elsewhere by Durkheim, for example: «Moral facts consist of rules of action recognizable by certain distinctive characteristics.» [Durkheim *DTS*, p. XXXVII]. «All morality is presented to us as a system of rules of conduct. » [Bull. Soc. Phi, Vol. VI p. 113-114] Solidarity is cohesion; it is not a rule or system of rules; it may be considered as one of the products of the working-out of such rules, and as the aim of such rules. But it is not entirely a «moral» phenomenon. There is no objection to admitting its «moral» function, e.g., its relationship to things expressly «moral»; and this can perhaps explain away the inconstancy. » Ibid., p. 178-179.

sujet en comparant les « formes anormales » de la *DTS* et le chapitre sur la distinction du normal et du pathologique dans les *RMS*. Dans les *RMS*, Durkheim dit qu'un fait social est normal s'il se produit dans la moyenne des sociétés de même espèce et de même stade avec la même intensité, alors que dans la *DTS* il affirmait que les « formes anormales » de la *DTS* sont observées dans toutes les sociétés européennes. Cela pose problème selon Gehlke :

« To say that they are abnormal is to deny the likeness according to the above definition of European countries; and this would be an assertion difficult to prove without the use of a much finer scheme of classification than that which Durkheim has put forward. His position seems here quite inconsistent with his methodological premise¹²² ».

Au-delà de cette contradiction, Gehlke rappelle que pour Durkheim la normalité s'établit toujours en fonction du type et stade de la société examinée et qu'à cet égard, Durkheim s'inscrit en faux contre l'École Anthropologique britannique (représentée par Tylor, Frazer, Lang, Spencer) puisqu'il défend l'usage de monographies permettant de montrer comment les faits sociaux sont « « function » of the social system of which they are a part¹²³ », alors que les anthropologues ont tendance à rechercher des exemples variés et éloignés d'un « même » phénomène dans le but –inavoué– de ramener le fait social à une manifestation de l'universalité des psychologies individuelles¹²⁴.

3.6.2.5. Conclusion de Gehlke

Ayant suffisamment enfoncé le clou en ce qui a trait à la nature de la psychologie durkheimienne, Gehlke termine sa thèse par un double mouvement d'ouverture et de fermeture sur la possibilité de récupérer Durkheim pour la sociologie américaine. Il commence par ouvrir la porte à l'usage de la théorie durkheimienne en soulignant que malgré le rejet général de Durkheim par les sociologues américains, il entrevoit une convergence latente dans le débouché des deux axes dans les théories du contrôle social. Selon lui, malgré « l'exagération » de la force du groupe par Durkheim, les sociologues américains s'approchent de Durkheim dans

¹²² Ibid., p. 179.

¹²³ Gehlke souligne dans la note 1, p. 139 que Durkheim a souvent répété cette vue dans l'*Année*. Par exemple dans le vol. II, p. 534; vol. IV, p. 341; vol. V, p. 375-376; vol. VI, p. 352; vol. X, p. 385 et dans le vol. XI, p. II-IV.

¹²⁴ «Normality, as we have seen, is in Durkheim's view, always relative to the species, to the stage of development. As a logical outcome of that principle he repeatedly insists that the method of the «école anthropologique» (presented by Tylor, Frazer, Westermarck, Lang, Spencer, Crawley) is wrong, because it takes examples of the same social phenomena from widely scattered and enormously [138□ 139] diverse groups of mankind, and then compares these examples. On the contrary, it is our author's belief that [the social facts are function of the social system of which they are a part...]» Ibid., p. 138-139.

l'importance qu'ils accordent à la relation de contrôle entre l'individu et le groupe¹²⁵. Mais cette possibilité est vite démentie par le fossé qui sépare la sociologie américaine de la sociologie durkheimienne. En effet, des divergences fondamentales persistent et Gehlke, s'appuyant sur le fait que « the "society" which Durkheim speaks is implicitly a group homogeneous as to nationality and race¹²⁶. » conclue qu'elles tiennent en partie à l'adéquation des idées de Durkheim au « French social milieu »: « Our author reveals himself as, perhaps unconsciously *solidaire* with his nation; as a Frenchman as well as a sociologist¹²⁷. »

3.6.2.6. Sur les liens entre Durkheim et les anthropologues américains

Dans sa conclusion, Gehlke ne se réfère pas aux liens qu'il a entrevus entre les théories de certains psychologues et anthropologues américains et celles de Durkheim. Pourtant, il avait justement montré que ces liens étaient importants, notamment en ce qui a trait au type de relation entre mentalité individuelle et mentalité sociale postulée par Durkheim. Pour lui, la position de Durkheim ressemble à la pensée anthropologique et psychologique américaine dans sa discussion des différences entre mentalité primitive et mentalité moderne, discussion qui renvoie aux structures universelles de la pensée, particulièrement chez Boas et Thomas, mais aussi chez Goldenweiser et Dewey¹²⁸.

¹²⁵ « While conservative opinion may disagree with the extreme statement that our author gives to this view [origine sociale de la psychologie individuelle], yet the tendency of sociologists is strongly in that direction. Durkheim's emphasis on control as a criterion of the social has been shown to be one phase of this attitude. An American sociologist whose approach to sociological problems is in most respect radically different from that of our author, namely Giddings, has still expressed a view as to the subject-matter of sociology that is in marked degree comparable to that of Durkheim. He has defined it as "the science of the origin, the process, the extent, and the results of type control of the variations from itself," and again as "The science of phenomena of discipline." The work of other American sociologists, notably Ross, Cooley, and Sumner, also bears, in large part, directly upon this problem of control relation between the individual and his group. Undoubtedly this relation is being more and more emphasized as the essentially social relation. » Ibid., p. 183.

¹²⁶ Ibid., p. 184.

¹²⁷ Ibid.

¹²⁸ « Aside from its psychological orientation, this theory of Durkheim's as to the relation of the individuals and the social mind is somewhat like the view of the relation between the social environment and the individual mind that is held by a group of American anthropologists and psychologists, numbering among these: F. Boas, W.I. Thomas, John Dewey, and A.A. Goldenweiser. This view has been expressed by these men usually in connection with the discussion of the differences between the mind of primitive man, and the mind of civilized man. » Ibid., p. 54. Et Gehlke s'explique sur sa conception de la position que défendent les Américains en ayant recours aux écrits de Boas et Thomas: « Briefly expressed, their view is as follows: there is a uniform structure of the human mind that is shared by all the races of men. This structure is considered as the « characteristic faculties of the human mind, perception, memory, inhibition, abstraction, » in Thomas' words: or according to Boas as the « organization », [...] » Ibid., p. 55.

Cette comparaison révèle des similarités de l'approche des anthropologues américains avec la théorie durkheimienne dans l'importance que les deux groupes assignent à l'environnement dans la détermination du contenu de la psychologie individuelle, malgré leurs divergences plus générales quant à la psychologie. Cette acceptation du rôle du milieu dans la constitution de la psychologie individuelle est identifiée par Gehlke dans les travaux de l'anthropologue Goldenweiser lequel, dans une *review* des « Fonctions mentales dans les sociétés inférieures » de Lévy-Bruhl (qui accepte la définition, la nature et l'origine assignés par Durkheim aux faits sociaux), approuve l'insistance sur l'importance du milieu social comme matière première de la pensée individuelle¹²⁹. Pour illustrer cette relation ambiguë des deux orientations théoriques, Gehlke mobilise également Dewey, qui produit selon lui, malgré la différence qui subsiste entre sa psychologie et celle de Durkheim, « The most explicit statement by any one of this group of the importance of the environment, social and material, in furnishing the actual subject-matter of the mind¹³⁰ »:

« This conception of the structure of the mind is in most respects like that of Durkheim concerning the nature of the individual mind. Though none of these writers may share our author's psychological presuppositions of the mind-stuff theory there is still a marked resemblance here¹³¹. »

Au final, Gehlke relève que Durkheim, comme les anthropologues anglo-saxons en général, « [...] represents another phase of the tendencies to consider the role of the environment, whether it be the strictly social or the physical *milieu* as one of fundamental if not supreme importance in the explanation of social phenomena¹³². » Cependant, selon Gehlke, les divergences fondamentales qui subsistent entre leurs conceptions de la psychologie individuelle les éloignent à un point où les doctrines sont irréconciliables. Gehlke a-t-il raison d'ainsi antagoniser les deux points de vue? Il semble que même si la présentation de Durkheim par

¹²⁹ Selon Gehlke, Goldenweiser accepterait le point de vue de Lévy-Bruhl en disant qu'il est semblable à celui de Mauss et Hubert; mais il remarque aussi la ressemblance entre *Magie* (Hubert et Mauss), *De Quelques formes primitives de classifications* (Durkheim et Mauss) et le point de vue défendu par Lévy-Bruhl. Ibid., p. 56-57.

¹³⁰ Gehlke, (ibi., p. 55) cite Dewey (dans *Psychological Review*, vol.IX, p. 219-220). Et, après cette citation, il explique ce qu'il y voit: « We have, in this quotation from Dewey clearly a difference in psychological approach from that of Durkheim. But we have also a clear recognition of the importance of the technique of the environment, social and material. For the technique of hunting is in every savage group a socially preserved and a socially transmitted body of procedure, as well as a means of adaptation to the physical environment. » ibid., p. 56.

¹³¹ Ibid., p. 55.

¹³² Ibid., p. 57.

Gehlke soit questionnable sous quelques aspects, celui-ci ait bien cerné le noeud du problème. Pour nous en convaincre, nous concluons cette section consacrée à la première réception américaine de Durkheim en examinant les travaux des anthropologues américains. Ceux-ci, négligés par Hinkle, nous intéressent à plusieurs égards. D'une part ils s'attardent à la théorie de la religion de Durkheim et la critique qu'ils en font est similaire à celle des anthropologues britanniques en plus d'être fondée sur les mêmes prémisses nominalistes que la réception proprement sociologique. D'autre part les anthropologues inaugurent la tendance à une lecture « culturaliste » de la théorie de Durkheim qui ne fera que se développer dans les années suivantes.

3.6.3. La réception anthropologique : Goldenweiser, Adams, Webster

3.6.3.1. Goldenweiser

Dans un texte de 1917, Goldenweiser expose l'argumentation développée par Durkheim dans les *FEVR* pour ensuite la résumer à sept propositions qui sont toutes problématiques à ses yeux, et qu'il se propose d'aborder successivement afin d'en démontrer le caractère erroné¹³³. Voyons avec lui ces énoncés et la réfutation qu'il en fait.

Goldenweiser avance d'abord deux « opinions » contraires au point de vue selon lequel la nature n'est pas la source du sentiment religieux défendu par Durkheim. Pour Goldenweiser, le spectacle de la nature est le noyau émotionnel sur lequel repose le sentiment religieux et il est démontré que les primitifs ont les concepts de nature et de surnaturel. Il affirme ensuite qu'il est presque d'accord avec Durkheim sur l'idée que la religion ne puisse être fondée sur une illusion et qu'elle doit prendre sa source dans une expérience concrète. Sauf que pour Goldenweiser, ce qui compte réellement dans l'expérience religieuse, ce qui la définit, c'est justement cette illusion. Goldenweiser affirme qu'il y a effectivement des aspects objectifs dans l'expérience religieuse mais que cette dernière n'est pas une symbolisation de ces aspects objectifs. Ce qui compte pour lui dans l'expérience religieuse, c'est son aspect psychologique.

¹³³ A. A. Goldenweiser, 1917, « Religion and Society: A Critique of Emile Durkheim's Theory of the Origin and Nature of Religion », *Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, vol. 14, no. 5, p. 113-124.

C'est pour cette raison que Goldenweiser n'accorde que partiellement raison à Durkheim quant à l'idée que la religion doit être comprise comme un système de pensée, d'action et de sentiments institutionnalisés dans une Église. Selon Goldenweiser, ce point de vue est limitatif. La vie institutionnelle de la religion est historiquement et psychologiquement complexe parce qu'elle est aussi mouvante et aussi riche et variée que les expériences individuelles. Les rites « fixes » cohabitent avec les idées mouvantes. Tous ces aspects de la religion, parce qu'ils sont différents, doivent être étudiés séparément selon des méthodologies particulières, adaptées à leur nature spécifique. Enfin, l'existence de religions non-institutionnalisées vient achever de démontrer l'insuffisance de la définition de Durkheim.

D'autre part, si l'idée de Durkheim selon laquelle le fait au centre de toute religion est la dichotomie de l'expérience entre profane et sacré revient à dire que sont sacrés tous les actes posés dans un cadre religieux et que toute religion implique des choses, des gestes et des représentations sacrées, Goldenweiser déclare qu'elle est tautologique. De plus, cette position sous-entend une homogénéité du sacré qui ne correspond pas à la conception que s'en fait Goldenweiser, qui insiste plutôt sur la non homogénéité du domaine psychologique du sacré. Pour lui, il existe des différences au sein du sacré, différences aussi marquées que celles séparant le profane du sacré. Somme toute, la dichotomie profane/sacré que Durkheim postule être la caractéristique fondamentale de la religion n'est, pour Goldenweiser, qu'une situation artificielle permettant à Durkheim d'interpréter le sacré via un seul principe.

Goldenweiser s'oppose aussi à l'idée de Durkheim selon laquelle le totémisme peut être considéré comme le système religieux le plus primitif et le plus universel. Et cela pour trois raisons. D'une part, le clan n'est pas la forme la plus primitive d'organisation sociale. La forme la plus primitive d'organisation sociale serait selon lui le groupement naturel par familles biologiques qui se combine à un groupement territorial, également naturel, pour culminer en des agglomérations constituant des communautés locales. D'autre part, le totémisme n'est pas le plus primitif des systèmes religieux car il ne se retrouve que là où le système clanique est très développé et, de toutes façons, le caractère primitif de l'organisation sociale ne garantit en rien le caractère primitif de la religion qui y a cours. Enfin, le totémisme n'est pas universel : plusieurs tribus connues n'ont jamais connues et ne connaissent pas le totémisme. En

somme, tous les « dérivés » du totémisme identifiés par Durkheim sont douteux, et le caractère universel comme le caractère primitif du totémisme sont largement discutables.

Poursuivant sa critique du totémisme durkheimien, Goldenweiser se montre en désaccord total avec Durkheim à l'effet que le principe totémique soit identique au mana. Pour Goldenweiser, le principe totémique et le mana ne sont pas équivalents. Le mana est un principe unifié, une monade, libre de toute attache. Le principe totémique est quant à lui associé au clan, c'est un dérivé psychologique du clan. Le mana, non restreint au clan, est associé à l'expérience religieuse en général. Le mana peut donc prétendre à l'universalité tandis que le principe totémique ne le peut pas.

Enfin, Goldenweiser prétend amener trois contre-arguments à l'affirmation de l'origine sociale de la religion apportée par Durkheim – que Goldenweiser résume à l'idée que le principe totémique soit un symbole du clan et que la réalité sous-jacente à la religion soit la société. Le premier argument de Goldenweiser contre cette position est d'ordre ethnologique et consiste en la reconnaissance de l'existence de nombreuses sociétés qui n'ont ni organisation sociale complexe, ni rites élaborés, ni totémisme, mais qui possèdent néanmoins une vie religieuse. Le second contre-argument est qualifié de sociologique par Goldenweiser. La conception de la société mise de l'avant par Durkheim est, dit-il, insuffisante. Sa conception du social est trop étroite. En mettant l'accent sur la variation saisonnière de la morphologie des sociétés primitives comme source du sentiment religieux, Durkheim dépeint la société comme une foule sublimée, un phénomène de psychologie des masses, des foules, une psychologie sociale. Ce faisant, Durkheim néglige le caractère traditionnel, légal, moral, de la vie sociale. La base du sentiment religieux, réaffirme Goldenweiser, est le sentiment religieux individuel, qui n'est pas un « dérivé » de l'expérience de la foule, mais plutôt le résultat du spectacle de la nature. Le dernier argument contre la théorie durkheimienne de l'origine sociale de la religion repose sur la conception mise de l'avant par Goldenweiser tout au long de sa critique de la prééminence de l'individuel sur le collectif. Il déclare que Durkheim a failli à la double tâche qu'il s'était assignée de mieux comprendre la relation de l'individu et de l'expérience sociale, l'interprétation de la nature qui en résulte et, par conséquent, l'origine du sentiment religieux. Il est incontestable que l'élément central dans la théorie de Durkheim

pris à partie par Goldenweiser est, comme c'était le cas chez Tosti, Gehlke et Tufts, sa conception de la psychologie individuelle.

3.6.3.2. Adams

C'est la même question de la psychologie durkheimienne qui en vient à être abordée par Adams. En effet, George P. Adams, attaché à l'université de Californie, s'intéresse lui aussi à la conception durkheimienne de la religion et en vient à des conclusions similaires quoique formulées dans des termes philosophiques plutôt qu'anthropologiques¹³⁴. Dans « The Interpretation of Religion in Royce and Durkheim » Adams contraste le point de vue des deux auteurs sur la religion. Ceux-ci, dit-il, sont en accord sur le fait que la source de la religion réside dans la société¹³⁵. Chacun d'eux postule à sa manière la réalité et l'autonomie de la société et la dualité de la nature humaine :

« This general agreement between Royce and Durkheim rests upon the thesis, which each of them has elaborately defended, of the autonomy, the reality, and the uniqueness of society. Durkheim's entire social philosophy is a commentary upon what Royce speaks of as "the problem of the two levels of human existence"¹³⁶. »

Toutefois, des divergences de la conception du rôle de la dualité de la nature humaine des deux auteurs surgissent dans l'explication de la signification et du rôle de la religion dans l'expérience sociale. En effet, pour Royce, le rôle de la religion repose dans sa capacité à contrer les résultats du processus qui rend possible la civilisation mais qui produit « an inevitable mutation and discord in our nature¹³⁷ » alors que pour Durkheim, le Religieux et le Sacré s'équivalent. Selon Adams, le service rendu par Durkheim à la psychologie sociale est de lui avoir fourni une histoire naturelle des représentations collectives du sacré en affirmant que la société est la seule entité capable de générer cette idée¹³⁸.

¹³⁴ George, P. Adams, 1916, « The Interpretation of Religion in Royce and Durkheim » in *The Philosophical Review*, vol. 25, no. 3, May, p. 297-304.

¹³⁵ « That "the reality which religious thoughts express is society." [Durkheim, *FEVR*, p. 431. in trad. Swain (1915)] - this is the fundamental thesis of both writers. » Ibid., p. 299.

¹³⁶ Ibid., p.299. Adams se réfère à Royce, *The problem of Christianity*, vol. I, p. 203.

¹³⁷ Ibid., p. 299.

¹³⁸ Ibid., p. 301.

Ainsi, au-delà des similarité qui existent entre les deux pensées, des différences importantes d'ordre métaphysique subsistent car Durkheim serait positiviste (et réaliste) et Royce idéaliste (et nominaliste):

« For positivism, the values of man's social experience remain something isolated from the total background of human experience and its environment, between the "internal" and the "external" meaning of our ideas. And religion not only avows that now's social experience is significant and creative within the process of history and civilization, but that it is, in some sense, true as well. It is the spokesman for idealism [Royce], then, who can claim as religious those energies and ideas upon which the task of civilization must in the last analysis rely¹³⁹. »

3.6.3.3. Webster

Enfin, des conceptions semblables quant à la thèse durkheimienne sur la religion ont également été présentées aux lecteurs de l'*AJS* par H. Webster dans le compte rendu des *FEVR* qu'il y publia en 1913¹⁴⁰. Après avoir été élogieux à propos de la contribution à l'avancement de la sociologie des membres de l'*Année sociologique* et de son fondateur, Webster explique la place des *FEVR* dans la démarche de l'École¹⁴¹. Pour lui, les *FEVR* se dressent contre les représentants de l'anthropologie sociale anglaise notamment Frazer et Tylor¹⁴². La critique des durkheimiens à l'endroit des théories anglaises concerne l'emphase qu'elles mettent sur les différences entre les religions observées. Toujours selon Webster, les *FEVR* visent à démontrer 1) la nécessité de se pencher sur les différences réelles qui existent entre les faits qui, superficiellement, paraissent semblables et 2) l'à-propos d'une étude de la structure combinant une étude de la fonction pour y arriver.

L'apport original des théories durkheimiennes identifié par Webster est la théorie des représentations collectives, qui permet, selon lui, de contrecarrer les théories psychologiques et

¹³⁹ Ibid., p. 304.

¹⁴⁰ Hutton Webster, 1913, « Review de *FEVR* (1912) » in *AJS*, vol. 18, no. 6, May, p. 843-846.

¹⁴¹ L'introduction du texte de Webster est une série d'éloges envers Durkheim et ses « associés » : « Too much credit are scarcely be given to the editors of *L'Année* for the stall, patience and critical spirit with which they have carried on what have been a most laborious work » (ibid., p. 844). Webster situe les *FEVR* dans le cadre des « travaux de *L'année sociologique* », 4ième volume de cette collection dédiée aux monographies originales des collaborateurs de *L'Année*. En passant dans la note 1 de la p. 844, Webster nous rappelle que le premier fut l'essai de Bouglé sur le régime des castes (1908) suivi en 1909 par le *Mélange d'histoire des religions* de Hubert et Mauss et des *Fonctions mentales dans les sociétés inférieures* de Lévy-Bruhl en 1910.

¹⁴² « All this work is animated by certain general principles which are in sharp contrast with those either implicitly held or outwardly professed by the English social anthropologist (Tylor, Fraser, Jevons, Hartland et al.), the only other group of systematic workers in this field. » Ibid., p. 844.

intellectualistes des phénomènes sociaux¹⁴³. Pour lui, les *FEVR* sont d'ailleurs entièrement fondées sur l'idée de représentation collective et visent à montrer l'origine sociale de la religion¹⁴⁴. Partant de l'idée que le totémisme est la forme la plus primitive de religion et usant du mana comme de la représentation collective par excellence, Durkheim affirme que la religion est le lieu privilégié de la vie collective : pour lui, religion et société sont intimement liées. La religion engendre, réaffirme et permet la vie sociale, mais c'est la société qui est la source de la religion.

Le compte de rendu de Webster n'est pas exempt de critiques. Webster affirme que malgré les qualités des *FEVR*, Durkheim s'y fourvoie à bien des égards en ce qui a trait aux faits utilisés et à leur interprétation. D'une part, Durkheim exagère indûment le rôle et l'importance du totémisme, allant ainsi à l'encontre des travaux récents de Frazer et Goldenweiser¹⁴⁵. D'autre part, Durkheim attribue une importance exagérée au mana et se trompe probablement sur son caractère primitif¹⁴⁶. Enfin, de manière générale, Durkheim commet l'erreur de vouloir tout expliquer par un seul facteur : le mana. Après avoir critiqué cet usage abusif du Mana et la supposition de son caractère « primitif », Webster termine avec cet énoncé assassin cette critique des *FEVR* :

« The time has gone by for "keys to all the mythologies". The elaborate systems which attempts to explain the totality of primitive religion by reference to a single factor- ancestor worship with Herbert Spencer, taboo with M. Reinach, totemism with M. Durkheim - "have their day and cease to be"¹⁴⁷ ».

Aux yeux de Webster – pour qui les apports factuels des *FEVR* sont minces et pour qui la théorie du totémisme qui y est défendue néglige et s'oppose aux avancées de Jevons et Gol-

¹⁴³ « This [nécessité de "situer" les FS] further implies that social facts shall be studied *in situ*, and not rudely wrenched from their original setting. » Ibid., p. 844. « Perhaps this most original contribution to methodology is the theory of "collective representation" by them applied to wide range of social phenomena ». Ibid.

¹⁴⁴ « It is this principle of "collective representations" which underlies the elaborate, scholarly, and well-reasoned book before us. » Ibid.

¹⁴⁵ « The author surely exaggerates the significance of totemism as a primitive institution. At the very hour when Mr J. G. Frazer in England is proclaiming throughout four bulky quartos that totemism, thought important, is not the whole of savage society and when Mr. Goldenweiser in America is making "an analytical study" of totemism to prove that it has no specific content at all, being merely a "process of socialisation" comes M. Durkheim to assure us that everything significant in Australian religion is an outgrowth of totemic conceptions [...] » Ibid., p. 845.

¹⁴⁶ « I am persuaded, too, that, in common with other members of his school, M. Durkheim makes far too much of the *Mana* idea, not only in the Australian, but in other savage religions ». Ibid., p.845-846.

¹⁴⁷ Ibid., p. 846.

denweiser en la matière – le principal intérêt des *FEVR* est d'ordre méthodologique¹⁴⁸. Ce point de vue sera de plus en plus répandu au États-Unis, ce que nous constaterons dans le chapitre dédié à la sociologie américaine de l'entre-deux guerres.

3.7. Conclusions sur la première réception de Durkheim aux États-Unis

Au terme de ces présentations il ressort clairement qu'une position unifiée s'est développée dans la sociologie américaine de la fin et du début du 20^{ème} siècle. En effet, l'unité des théories américaines, que D. Ross présente comme le résultat de la persistance de la thèse de l'exceptionnalisme historique américain peut aussi être vue comme le résultat de la mobilisation de la sociologie américaine au service des « problèmes sociaux » et du contrôle social ou celui de la rapide expansion professionnelle de la discipline et des ses liens serrés avec ses bailleurs de fonds:

[...] assez rapidement, les social scientists ont été invités à se mettre au service de la société américaine; et ils ont été appelés en tant que tels dans de nombreuses universités du pays où l'on ne dédaignait pas de passer une partie de son temps à l'expertise sociale, quand il ne s'agissait pas de former des travailleurs sociaux. [...]Et en dehors de Yale. - qui suit d'avantage le modèle européen et où enseigne Sumner-, les autres départements de sociologie, qui se multiplient dans tout le pays, se mettent à l'écoute des besoins sociaux et des institutions (au niveau des États comme à celui des municipalités) qui sont chargées de les satisfaire¹⁴⁹.

Pour notre part, il nous semble avoir montré que cette unité théorique est perceptible dans la critique des théories durkheimiennes et se manifeste dans ce cadre sous les traits multiformes (mais souvent liés à une critique de la psychologie durkheimienne) d'une opposition au réalisme social de Durkheim. En ce sens, c'est le positionnement implicite ou explicite du côté du nominalisme et de l'individualisme qui se révèle dans l'opposition au durkheimisme. Cette première critique, malgré la particularités de l'accent mis sur la psychologie, est très semblable à celle formulée par les Britanniques et les Français.

¹⁴⁸ « To the reviewer, this book, however, is more valuable for its sociological method of investigation than for its positive additions to our knowledge on specific points. » Ibid., p. 845.

¹⁴⁹ C-H. Cuin et f » Gresle, 1992, T.1, op.cit, p. 97-98.

1918-1939

L'entre-deux-guerres est généralement présenté comme une période de recul pour le durkheimisme. Mais c'est aussi une période caractérisée par un élargissement de l'éventail des débats entourant la sociologie durkheimienne. En effet, les durkheimiens survivants s'occupent de la publication posthume des textes de leurs défunts compagnons et de leur maître. Ces mêmes durkheimiens poursuivent aussi leur recherches dans la veine théorique développée avant la guerre, cette fois en abordant de nouveaux « objets d'étude ». Enfin, l'essor de la sociologie et son institutionnalisation, particulièrement aux USA, favorise un intérêt envers la théorie durkheimienne : l'augmentation du nombre de sociologues américains, parallèlement à une volonté de contrôle social exprimé par les politiques américaines, mène notamment à une lecture des textes de Durkheim concernant le contrôle social, surtout la DTS.

D'un côté comme de l'autre de l'océan, l'entre-deux-guerres se distingue de l'avant première guerre, à tout le moins en ce qui a trait à la théorie sociologique telle que présentée au travers d'une lecture de l'œuvre de Durkheim¹. Les durkheimiens décimés, la lecture anglo-saxonne de Durkheim commence à s'imposer². Mais il convient de relativiser la débandade des durkheimiens dans l'entre-deux-guerres³ et de préciser les divergences au sein même de la

¹ Muel-Dreyfus, F., *La rééducation de la sociologie sous le régime de Vichy, Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil (collection liber), 1997. Mazon, B., « La fondation Rockefeller et les sciences sociales en France 1925-1940 » in *Revue Française de Sociologie*, XXVI, 1985, pp.311-342., Heilbron, J., « Les métamorphoses du durkheimisme, 1920-1940 » in *Revue Française de Sociologie*, XXVI, 1985, pp. 203-237, et Marcel, J-C., *Le durkheimisme dans l'entre-deux-guerres*, Paris, PUF, 2001.

² Parsons (op. cit. 1937, 1960, 1973) et une série d'auteurs américains commentent Durkheim : Barnes, H. E., « Durkheim's Contribution to the Reconstruction of Political Theory », *Political Science Quarterly*, 35, 2, 1920, pp. 236-5.; Benoît-Smullyan, É., *The Development of French Sociologism and Its Critics in France*, Widener Library, Harvard University and Library of University of Wisconsin, 1937; Benoît-Smullyan, É., *The Sociologism of Émile Durkheim and his School*, Chicago, 1948; Goldenweiser, A. A., « Review of Émile Durkheim 1912a », *American Anthropologist*, 17, 1915, pp.719-35.; Goldenweiser, A. A., « Religion and Society: A Critique of Emile Durkheim's Theory of the Origin and Nature of Religion », *Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, 14, 5, 1917, pp.113-124.; Merton, R. K., « Durkheim's Division of Labour in Society », *American Journal of Sociology*, 40, 1934, pp.319-28.; Merton, R. K., « Recent French Sociology », *Social Forces*, 12, 1934, pp.537-45.; Merton, R. K., « Durkheim's Division of Labor in Society': A Sexagenarian Postscript », *Sociological Forum*, 9, 1, 1994, pp.27-36.

³ Cf. Marcel, J-C., (2001, op. cit.) Nous traitons de la distinction relevée par Heilbron (op. cit. 1985) et poursuivie par Marcel entre les universitaires durkheimiens, les philosophes et les « praticiens » - notamment la controverse autour de *La foi jurée* de Davy (Davy, G., *La Foi jurée, Étude sociologique du problème du contrat, la formation du lien contractuel*, Paris, 1922.) – qui semble se répercuter dans la réception de Durkheim dans la période suivante – au moins dans la controverse entre Gurvitch et

lecture américaine de Durkheim. Aussi, il existe des différences entre les lectures anglaises et américaines qui méritent d'être soulignées.⁴ Enfin, le nombre d'articles recensés ne fait pas montre d'une progressive mainmise américaine sur l'interprétation de Durkheim dans la mesure où, durant cette période, le gros de la production intellectuelle concernant Durkheim continue à émaner de la France.

En France, les durkheimiens ont un lourd héritage à porter et ils sont divisés en plus d'être décimés. Comme Heilbron l'a montré⁵, la division entre chercheurs et enseignants universitaires est une illustration de ce que Karady qualifie de « semi-échec des durkheimiens » et la relation ambiguë que ces derniers entretiennent avec les sciences sociales américaines et leurs bailleurs de fonds se présente déjà dans toute sa complexité. Les textes publiés, les postes auxquels accèdent les durkheimiens, la controverse autour de l'implantation de la sociologie durkheimienne dans les lycées, sont autant d'illustrations de la partition entre enseignants et chercheurs, elle-même liée à une compréhension particulière de la sociologie.

Durant la même période, aux USA, tout se passe différemment. Tout d'abord, entre 1919 et 1929, nous assistons à un essor sans précédent des sciences sociales, qui bénéficient de financement accru de la part des philanthropes tels Russel Sage et Rockefeller, lesquels par le biais de leurs fondations, contribuent à la création ou au financement de départements de sociologie. Cette première moitié de l'entre-deux guerres se passe sans que le recours à l'œuvre de Durkheim soit systématique. Mais la deuxième moitié de l'entre-deux guerres, entre autres en raison de la crise économique et sociale qui la caractérise, sera une période de recours intense à la théorie durkheimienne, particulièrement à la *DTS* et au *Suicide*, qui touche le « contrôle social » tel que les Américains souhaitent l'établir grâce à la sociologie.⁶ En somme, la période de l'entre-deux-guerres ne présente pas l'unité de la période précédente. Le rôle des « survivants » se modifie mais leurs occupations restent intimement liées à leur carrière et production d'avant-guerre. Les distinctions se creusent entre les membres rescapés, entre autres en raison des niches institutionnelles différentes qu'ils

Lévi-Strauss.

⁴ cf. Alexander et Smith, 2005, op. cit.

⁵ Heilbron (op.cit. 1985).

⁶ Ross, E. A., *Social Control*, Boston, Beacon Press, (1901) 1959.

occupent. Les disparités s'accroissent entre les USA et l'Europe et entre les différents contextes européens. La période se subdivise aux USA en deux sections (1919-1929 et 1930-1939) qui correspondent à l'avant et l'après crise économique américaine. Parsons, avec son interprétation de Durkheim, figure au premier rang des acteurs ayant pris part dans les débats postérieurs à la mort de Durkheim que nous étudions⁷.

⁷ Parsons, T., (op.cit. 1937, 1960, 1973) et sa critique par Pope, « Classic on Classic : Parsons' Interpretation of Durkheim », *ASR*, Vol.38, No.4, 1973, pp.399-415. et Pope, « Parsons on Durkheim, Revisited », *ASR*, Vol. 40, No.1, 1975, pp.111-115. Pope, W., J. Cohen, et al., («On the Divergence of Weber and Durkheim: A Critique of Parsons' Convergence Thesis», *American Sociological Review* 40 (4), 1975, pp.417-27.,),

Chapitre 4: la seconde réception anglaise de Durkheim

4.0. La constitution du champ sociologique anglais 1911-1939 et les raisons de la non-institutionnalisation de l'entre-deux guerres

Le développement et l'institutionnalisation précoce et spectaculaire de la sociologie américaine lors du début du XXI^{ème} siècle laissa la sociologie européenne dans une position qui n'en paraissait que plus fâcheuse. Alors qu'en France, les durkheimiens peinaient à maintenir l'unité de leurs rangs et à achever l'institutionnalisation de la sociologie, la situation britannique n'était pas plus rose : « In Britain alone, with the exception of an anomalous position at the LSE after 1907, sociologists were unwelcome in public or private agencies and they were excluded from the Universities¹. »

Nous pouvons résumer en quelques lignes la situation de la sociologie britannique dans l'entre-deux guerres. De 1911 à 1929, la sociologie a été déconsidérée, associée à la propagande Geddesienne ou à des élucubrations politiques réformistes. En 1933, l'union de Carr-Saunders, Ginsberg et Farquharson au sein du comité éditorial de la *Sociological Review* a contribué à renverser cette perception et à permettre à la sociologie de se présenter comme une véritable discipline scientifique. Mais cette association n'a duré qu'un temps et l'incapacité de développer des assises universitaires solides s'est fait sentir rapidement, notamment face à la popularité croissante de l'anthropologie sociale, qui en est venue à supplanter la sociologie et à l'annexer. Ce contexte particulier fournit une part de l'explication de la réception de la théorie sociologique durkheimienne par la sociologie et l'anthropologie britanniques. Mais, comme c'était le cas avant la première guerre, ce qui surdétermine cette réception – son aspect critique – est l'écart entre le réalisme sociologique durkheimien et l'individualisme anglo-saxon. Un changement se produit dans le ton de la réception des écrits de Durkheim; si des critiques persistent, le mot semble être donné de les atténuer au profit des aspects positifs de la doctrine, notamment méthodologiques².

Nous suivrons les déboires de l'institutionnalisation de la sociologie britannique et sa quasi-

¹ R. N. Soffer, October 1982, p. 776

² Ce mouvement s'apparente à bien des égards à celui que nous constaterons dans le chapitre portant sur les États-Unis de l'entre-deux guerres.

subordination à l'anthropologie sociale en nous fiant une fois de plus à la réception des écrits durkheimiens. Voyons donc sommairement la bibliographie des textes mentionnant Durkheim publiés par des Britanniques durant l'entre-deux guerres.

Les auteurs les plus actifs et importants de l'époque ont presque tous à un moment ou un autre traité de Durkheim. Cependant, le nombre de textes entièrement consacrés à Durkheim est très restreint³. Comme c'était le cas dans la première période, l'intérêt le plus soutenu à l'endroit des durkheimiens provient des anthropologues. Ainsi, cette bibliographie nous pousse à croire que c'est l'anthropologie qui a monopolisé les ressources institutionnelles (economy of ressources), développé un « nexus » de théories ou, à tout le moins de thèmes qui lui étaient « propres », et, de passage, joué le rôle d'interlocutrice privilégiée avec la sociologie française.

4.1. La sociologie au retour de la première guerre mondiale: le besoin de scientificité (1918-1927)

4.1.1 La sociologie extra-universitaire : les vestiges de la *Sociological Society* et les *Geddesiens*

Après la première guerre mondiale, le diagnostic à poser était sans appel : la *Sociological Society* ne pouvait se présenter comme vecteur d'une définition consensuelle de la sociologie. Sans cette définition unifiée, chacune des écoles élaborait un discours de scientificité et de légitimation de la sociologie qui lui était propre, mais sans arriver à l'imposer dans les universités. Le départ de Hobhouse avait laissé la Société sans attaches dans le seul département de sociologie existant, celui de la London School of Economics, où Hobhouse développait une théorie reconnue pour son caractère philosophisant.

³ La bibliographie des textes mentionnant Durkheim publiés en Angleterre durant l'entre-deux-guerres est si restreinte que nous avons jugé bon de la présenter dans son intégralité : Branford, V., 1918, « Durkheim, a Brief Memoir », *Sociological Review*, 10, 2, p. 77-82.; Black, E.I., 1922, « The Relations of Magic and Religion », *Economica*, 5, p. 112-118.; Evans-Pritchard E.E., 1929, « The Morphology and function of magic », *American Anthropologist*, New Series, 31, 4, p. 619-641.; Ginsberg, M., 1932, « History and sociology », *Philosophy*, 7, 28, p. 431-445.; Gregory J.G., 1920, « From the old realism to the new », *The philosophical Review*, 29, 1, p. 43-58.; MacKensie, J. S., 1925, « L'Éducation morale d'Émile Durkheim », *Litteris*, December, p. 185-96.; Malinowski, B., 1925, *Magic, Science and Religion*, New York.; 1926, *Crime and Custom in Savage Society*, London and New York.; 1929, « Practical anthropology », *Africa: Journal of the International Africa Institute*, 2, 1, p. 22-38.; 1930, « 17. Kinship », *Man*, 30, p. 19-29.; Radcliffe-Brown, A.R., 1937, « 201. Australian social organization », *Man*, 37, p.178.; Stone, J., 1937, « Theories of law and justice of fascist Italy », *The modern Law Review*, 1, 3, p.177-202.; Westermarck, E., 1936, « Methods in social anthropology », *The journal of royal anthropological institute of great Britain and Ireland*, 66, p. 223-248.

4.1.1.1. Le rôle de Branford dans le maintien de l'intérêt universitaire envers la sociologie

V. Branford continuait néanmoins à s'activer pour le développement de la sociologie et pour l'unification de son champ et il avait réussi, par exemple à réunir, en 1922, des anthropologues, géographes, psychologues et sociologues à l'occasion d'une conférence de la Society. La tenue de tels événements témoignait cependant plus de la solidité des liens que Branford entretenait avec Marett, Wallas et Hobhouse, que de la capacité de ces liens à contrebalancer les problèmes de Geddes à conférer à la Society une image de scientificité. Or, c'est précisément par la scientificisation que passait le salut de la sociologie aux yeux de Branford. Cette préoccupation, qui apparaissait déjà avant la guerre dans ses écrits, était encore présente dans l'hommage posthume à Durkheim qu'il publia dans la *Sociological Review* en 1918⁴.

L'article de Branford débute par une énumération des livres publiés par Durkheim. Branford y commet l'étrange erreur d'inverser l'ordre de publication du *Suicide* et des *RMS*, prétendant que celui-ci a précédé celles-là. Mais cette erreur chronologique ne l'empêche pas d'affirmer que les *RMS* sont « perhaps the most influential of all his books⁵. » Il poursuit ensuite en soulignant le rôle de l'*Année Sociologique*⁶ et en présentant un tableau qui intitulé « Analysis of the Sociological literature (in books and periodicals) summarized in a volume of the "Année sociologique"⁷. »

Une fois cette courte présentation du contenu de l'*Année Sociologique* effectuée, Branford

⁴ V. Branford, 1918, «Durkheim: a Brief Memoir», *The Sociological Review*, vol. X, no. 2, p. 77-81.

⁵ Ibid., p. 77.

⁶ « But in the opinion of many, his most notable service to sociology was the « *Année sociologique* ». », Ibid.

⁷ Outre le titre évasif du tableau qui ne nous laisse pas d'indication quant à l'année concernée, le tableau est intéressant à certains égards. Branford recense un total de 477 textes (Détail : Allemagne 165, France 146, UK 52, Italie 48, USA 30, autres 36). L'analyse des données présentées par Branford nous révèle tout d'abord que l'Allemagne était, avant la France, la principale source des travaux commentés dans l'*Année* (165 pour l'Allemagne, 146 pour la France). Sans surprise, c'est en sociologie religieuse (75 contre 29) et sociologie économique (35 contre 21) que la littérature allemande est davantage commentée que celle de l'hexagone. L'Italie et l'Angleterre sont représentées par au moins un texte dans chacune des sections. Quant aux USA ils ne sont absents que de la section « Divers »... L'Angleterre occupe le 3^{ième} rang des préoccupations de l'*Année*, puisque 52 textes en provenance de ce pays sont traités (dont 29 dans la section sociologie religieuse). L'Italie occupe le 4^{ième} rang, forte de 48 textes commentés (dont 15 dans la section sociologie juridique et morale et 9 dans la section sociologie criminelle et statistique morale). Viennent, en queue de peloton, les États-Unis, dont 30 textes traités sont classés dans les sections sociologie générale (8), sociologie religieuse (12), juridique et morale(5) et sociologie économique (5). Enfin, Branford a répertorié 36 textes recensés dans ce volume de l'*Année* qui provenaient d'autres pays que les cinq susmentionnés. Ibid., p. 78.

s'affaire à illustrer l'importance pour la scientificisation de la sociologie de la méthodologie durkheimienne. En effet, en revenant sur la communication de Durkheim à la Sociological Society, Branford s'en tient à la méthode lorsque vient le temps de résumer la conception durkheimienne du champ sociologique :

« His view of the sociological field can be very stated. He regarded every worker in this field, under no matter what title, as contributing something to sociology, provided the research followed a more or less rigidly scientific method. But what is the scientific method in sociology ? Durkheim's answer to this question has provided one of the most active topics of discussion for sociologists during the present generation⁸. »

L'importance du débat pousse Branford à reproduire l'intégralité du texte de Durkheim et à s'attarder à la lettre que ce dernier avait fait parvenir au Honorary Secretary of the Society, qui avait suivi la publication du compte-rendu de la conférence. Après avoir résumé les propos de Durkheim, Branford souligne que ce dernier n'a jamais publié le texte dans lequel il promettait de spécifier sa pensée en la matière, et que la question reste intacte.

En effet, dans sa conclusion, Branford se réfère à l'article de Halbwachs publié dans la *Revue philosophique* en 1918, dans lequel ce dernier présente Durkheim comme le fondateur de la sociologie scientifique et celui qui en a le mieux cerné le champ et défini la méthode⁹. Branford accepte certains aspects de ce texte de Halbwachs mais expose également quelques réserves et il reste sur ses positions¹⁰. Durkheim a eu le mérite de soulever les bonnes questions mais les réponses qu'il a apportées étaient fort imparfaites. « He was brilliant at diagnosis, less so at treatment¹¹. »

La conclusion de Branford résume tout l'intérêt que pouvait comporter la théorie durkheimienne dans le contexte des besoins particuliers de la sociologie britannique; celui d'exemple à titre de pionnier de la scientificisation de la sociologie et de leader de l'*Année*

⁸ Ibid., p. 79.

⁹ M. Halbwachs, 1918, « La doctrine d'Émile Durkheim », *Revue philosophique*, vol. 85, p.353-411.

¹⁰ « [...] Durkheim saw clearly and diagnosed truly the grave disease that afflicts the contemporary body of sociological writings. One of them is a tendency to lapse into the looseness of abstractions not earned by a corresponding plenitude of observations in the concrete. Another is the habitual mistaking of observations that are merely anecdotal for observations of interpretative value. A third is the facile acceptance of formulae surviving from the metaphysical order and so, at best, of little value, and at worst mere traps for anecdotal observations. » Branford, 1918, op. cit., p. 82.

¹¹ Ibid.

*sociologique*¹².

À la lecture de ses travaux, tous les commentateurs s'entendent pour dire que les critiques que Branford aurait pu formuler contre la théorie durkheimienne sont fortes et fondamentales, mais qu'il les a laissées de côté au profit de l'éloge des aspects utiles de la théorie de Durkheim, et plus particulièrement de sa méthodologie. Cela témoigne de l'adoucissement des critiques et du changement d'attitude général face aux durkheimiens qui se produit à l'époque. Les raisons théoriques générales de ce rapprochement seront évoquées par nous plus tard. Pour l'instant, remarquons que dans le cas de Branford, l'intérêt méthodologique est récurrent et que le manque de développement des critiques à l'endroit de la théorie durkheimienne peut être en partie expliqué par les liens maintenant plus développés de Branford avec les durkheimiens. Par exemple M. Mauss mentionne Branford comme un ami et collègue parmi les contributeurs de la nouvelle série de *l'Année Sociologique* et l'invite par lettre à être membre de l'Institut Français de Sociologie¹³. Le cas de Branford n'est pas isolé et c'est ce qui nous pousse à nous attarder à ces relations interpersonnelles. Nous avons vu que Mauss entretenait des relations avec nombre d'intellectuels britanniques alors importants et que la cordialité de ces relations, si elle n'a pas fait disparaître les critiques mutuelles, semble à tout le moins les avoir rendues moins acerbes¹⁴.

Mais revenons à des considérations moins mondaines, car ces relations interpersonnelles n'expliquent pas à elles seules l'atténuation des réserves de Branford. Pour mieux les comprendre, il nous faut revenir au contexte national.

4.1.1.2. Branford : le sondage comme complément méthodologique à la théorie générale de Hobhouse

V. Branford tentait, depuis la fin de la guerre, de renouer avec la sociologie universitaire en faisant miroiter les avantages d'une alliance entre la sociologie philosophique et métaphysique de Hobhouse (sociologie envisagée comme science des institutions sociales) et la tradition Geddessienne incarnée par la sociologie de la Sociological Society, caractérisée

¹² « His two indisputable legacies to sociology are a stirring impulse towards scientific method, and the monumental volumes of the *Année*. » Ibid., p. 82.

¹³ Cf. Fournier, 1994, op. cit., p. 491-492. note 1.

¹⁴ Bien que ce ne soit pas là précisément la thèse défendue par Fournier, ce dernier nous fournit nombre d'indications quant aux relations de Mauss avec les anthropologues britanniques Evans-Pritchard, Frazer, Seligman, Marett, Malinowski, Radcliffe-Brown ainsi qu'aux « coopératistes » Sidney et Béatrice Webb.

par l'observation directe sur le terrain (sociologie envisagée comme science de l'évolution des villes et des régions). Mais ses efforts n'aboutissaient pas aux effets escomptés.

Les raisons de cet échec tenaient à plusieurs facteurs. Tout d'abord, la provenance des deux chefs de file de la *Regional Survey School* (Geddes ayant étudié la botanique et Branford étant banquier) contribuait au discrédit des velléités scientifiques et universitaires de la sociologie. De plus, la méthode des *Regional Survey*, bien que présentant un semblant de scientificité, ne menait qu'au recueil de faits dont la valeur et l'importance scientifique n'étaient pas évaluée¹⁵. Enfin, l'absence d'usage adéquat des statistiques, signe suprême de scientificité, se faisait cruellement sentir. En somme, du côté des Geddesiens, les positions fondamentales n'avaient pas changé mais des impératifs stratégiques les poussaient à relâcher leurs critiques à l'endroit des autres groupes de façon à améliorer leur sort institutionnel.

4.1.2. La sociologie de la LSE : Hobhouse et les dérives politico-philosophiques extrascientifiques dans la création d'une sociologie générale

Les Civics voulaient se rapprocher de la LSE et des universitaires mais, dans les faits, la situation de la sociologie dans les universités était plutôt mauvaise. La faute en incombe partiellement à Hobhouse, seul titulaire d'une chaire de sociologie, « the only genuine theorist among the new sociologists¹⁶ », mais qui n'était pas doué de grands talents d'organisateur. Au sein même de la LSE, son pouvoir était tout relatif. Coincé entre les économistes, les anthropologues et les disciplines émergentes d'alors (psychologie et biologie sociale), Hobhouse n'a pas su attirer à ses côtés des jeunes prometteurs provenant de disciplines connexes – comme les durkheimiens – et propager la sociologie dans les universités – comme les américains –. En 1926, il s'était opposé sans succès à la création des Chaires de psychologie sociale et de biologie sociale à la LSE; ses arguments avaient été négligés et les chaires instituées. Ainsi, Hobhouse n'en menait pas aussi large que les geddesiens l'imaginaient et le statut de la sociologie au sein de la LSE ne laissait pas présager un très bon avenir pour cette discipline : « Attached to the faculty of economics and political science, sociology was one of twelve alternatives for Honours on the Bachelor's degree given by the faculty. [...] As late as 1933, there were only thirty students taking sociology as their main subject at

¹⁵ « But the civic sociologists never developed a plausible method for transition from their empirical practice to an explanatory theory. » R. N. Soffer, 1982, op. cit., p. 796.

¹⁶ Ibid., p. 789.

LSE¹⁷. »

4.1.2.1. Les critiques à l'endroit de Hobhouse: Politique et philosophie. Labour Party, Socialisme.

Durant l'entre-deux guerres, la vocation tardive, son passé de journaliste, les connections de Hobhouse avec le Labour Party, bref ses opinions politiques affichées, contribuèrent à rendre suspecte sa philosophie sociale et, à plus forte raison, ses velléités scientifiques. Ce qui posait problème était l'ambiguïté de ses positions. À cet égard, s'appuyant sur Collini, Dahrendorf explique que le libéralisme de Hobhouse était « relatif »... :

«Hobhouse not only supported social politics like pensions and a minimum income, but his New Liberalism gave a special role to the community. In his organic scheme of things 'Liberty becomes not so much a right of the individual as a necessity of society.' In *Morals in Evolution* Hobhouse takes the hypostasis of society even further¹⁸. »

Cette remarque de Dahrendorf quant à l'« hypostasis of Society » témoigne bien de la confusion qui régnait autour de Hobhouse. Car parallèlement à ce libéralisme étrange lui étant attribué, l'idée que Hobhouse défendait, sous le couvert de la sociologie, des idéaux socialistes était aussi renforcée par les tendances réformistes affichées des sociologues geddesiens contrôlant alors les vestiges de la Sociological Society¹⁹.

4.1.2.2. Black

Malgré cette ambiguïté, certains étudiants étaient conquis par les idées de Hobhouse. Par exemple, E.I. Black – lui aussi attaché à la LSE –, traitant des tentatives de distinction entre la magie et la religion effectuées par plusieurs « savants », dont Durkheim, Hobhouse et Marett (*FEVR* de Durkheim, *Morals in Evolution* de Hobhouse et *Anthropology* de Marett), concluait par l'affirmation de la supériorité de la théorie de Hobhouse²⁰. Dans ce texte, Black avait présenté sommairement la théorie de Durkheim en soulignant que, dans les *FEVR*, ce dernier ramène la religion à l'opposition profane/sacré et voit dans le totémisme la religion la

¹⁷ Ibid., p. 780.

¹⁸ R. Dahrendorf, 1995, op. cit., p. 105.

¹⁹ Baudry Rocquin, 2006, op. cit., p. 14. «Hobhouse was a liberal, of sorts. The qualification is necessary because his liberalism had acquired a strong (T.H) Green flavour eversince his Oxford days. » Ibid., p. 104.

²⁰ E.I. Black. « The relations of Magic and religion », *Economica*, no. 5 juin 1922, p. 112-118. Black explique que même la distinction de Hobhouse entre «materia magica » et « materia divina » est faite avec précaution puisqu'il la fait tout en se rappelant que : « they belong in some sense to the same department of human experience - "The x region of experience, the region of mental twilight" as Marett puts it. » p. 114.

plus primitive qui soit²¹. Il avait également rappelé les critiques formulées par Hobhouse et d'autres à l'endroit de la distinction entre profane et sacré²² avant de conclure qu'il se ralliait à la majorité des critiques anglophones à l'endroit de l'universalité de cette séparation²³. Même si elle en est qu'une rare preuve, cette profession de foi de Black en faveur de la théorie de Hobhouse par Black illustre que la sociologie connaissait quelques succès à LSE.

4.1.2.3. L'échec de Hobhouse à contrer les attaques et à légitimer l'indépendance et la scientificité de la sociologie durant les années 1920

En somme, Hobhouse n'avait pas réussi à créer une sociologie universitaire scientifique bien établie et fondée sur une théorie capable d'expliquer les problèmes sociaux de l'époque. Plutôt que de promouvoir la sociologie en examinant sociologiquement le monde contemporain, il s'était réservé aux débats théoriques entourant la théorie de l'évolution de Spencer et s'était borné à distinguer la sociologie de l'eugénisme.

Mais cet échec de la sociologie ne peut être entièrement attribué à la théorie ou à la personne de Hobhouse car c'est toute la sociologie qui avait alors mauvaise réputation. En 1926, la sociologie était si peu considérée par les universités que Cambridge déclina l'offre du Laura Spelman Rockefeller Memorial d'y financer la création d'une chaire de sociologie. Il n'en reste pas moins que les échecs de Hobhouse à étendre l'influence de la sociologie est déterminante puisque le département de sociologie de la LSE resta le seul en Angleterre jusqu'à la deuxième guerre mondiale. D'ailleurs la plupart des histoires de la sociologie ne retiennent que Ginsberg, successeur de Hobhouse, à titre de continuateur de la sociologie britannique.

4.1.2.4. Ginsberg

M. Ginsberg était un jeune philosophe lithuanien devenu assistant à temps partiel de Hobhouse en 1914. Il avait obtenu, en 1924, le « readership » en sociologie créé à la LSE. En

²¹ « Durkheim, who sees in totemism the most elementary form of religious life, where Frazer is inclined « to assign to it a more or less magical character, essays a fairly complete differentiation along fresh lines; all known religious beliefs, he says, suppose a dual classification into things sacred (that is set apart and forbidden) and things profane, [...] ». Ibid., p. 113.

²² « But, it has been asked, whence does the "sacred" derive its special character? Further, does it not imply a category every whit as heterogeneous as that of the profane? And, if this be granted, what then becomes of the supposed unity of religious system? » Ibid., p. 113.

²³ « The general trend of opinion has been, indeed, away from the idea that any hard and fast distinction can be maintained [...] ». Ibid., p. 114.

1930, il succéda à Hobhouse à la chaire de sociologie et son poste de « readership » fut comblé par T. Marshall. À partir de ce moment, Ginsberg incarna à lui seul la sociologie anglaise et ce jusqu'à l'aube de la seconde guerre mondiale²⁴. La pensée de Ginsberg, comme celle de son maître, était guidée par la foi en l'évolution sociale et humaine. Il croyait que la croissance de l'harmonie sociale due à la rationalité et à la moralité toujours en évolution ne pouvait rendre le futur que meilleur²⁵. Ainsi Ginsberg a repris la théorie de Hobhouse dans ses grandes lignes et, ce faisant, à, comme son prédécesseur; empêché l'application de la pensée sociologique aux problèmes sociaux et par le fait même freiné le développement de la sociologie britannique²⁶.

4.1.3. Ginsberg et le problème du lien entre field-work et théorie générale

Ginsberg reconnaissait en partie l'échec de son maître et se proposait d'y remédier. La raison qu'il invoquait de cet échec était l'incapacité de Hobhouse à « opérationnaliser » sa théorie générale et à la concrétiser dans des études de terrain empiriques à la manière américaine. La solution proposée par Ginsberg consistait à continuer de mettre l'accent sur la définition de la sociologie, mais tout en définissant également la méthode qui permettrait concrètement de mener à bien des études sociologiques. Ginsberg se trouvait donc face à un problème similaire à celui des geddesiens en ce qu'il lui importait d'arriver à une méthode sociologique qui soit scientifique.

C'est cette quête de scientificité par les geddesiens et par les sociologues de la LSE qui résume le contexte intellectuel de l'époque et qui justifie partiellement la relâche des critiques à l'endroit de la théorie réaliste de Durkheim. Il n'en reste pas moins que la cible reste de choix et que Ginsberg ne manque pas l'occasion de critiquer le sociologue français. C'est le cas dans un article tiré de la communication qu'il avait donnée à l'Anglo-American Conference of Historians à Londres en 1931²⁷. Il y avait profité de son traitement de la philosophie de l'histoire de Berr pour écorcher Durkheim : la principale critique de cette

²⁴ « Until 1939, when the department was enlarged beyond a permanent professor (Ginsberg), and a reader to include two lecturers, Ginsberg was sociology. R. N. Soffer, 1982, op. cit., p. 794-795.

²⁵ Ibid., p. 795.

²⁶ « In a very real sense, these two [Hobhouse et Ginsberg] prevented the development of an effective school of British Sociology as social thought because they perpetuated an obsolete theory without social meaning. » Ibid., p. 796.

²⁷ M. Ginsberg, 1932, «History and Sociology », *Philosophy*, vol. 7, no. 28, Oct., p. 431-445.

philosophie concerne la relation entre sociologie et histoire, qui y figure en raison de la référence exclusive de Berr à la sociologie durkheimienne²⁸. C'est aux effets de cette conception de la sociologie toute durkheimienne affichée par Berr que Ginsberg s'attarde. Selon lui, Berr a raison de souligner l'importance des individus car cela le prémunit contre les « group mind or collective representations theories », qui, sous-entend-il, caractérisent la pensée de Durkheim. Mais cette dissociation de Berr vis-à-vis de la group mind theory a des conséquences importantes aux yeux de Ginsberg : « [...] once the theory of a collective mind is disposed of, the validity of M. Berr's distinction between the social and the human disappears²⁹. » C'est donc le lien entre la sociologie durkheimienne et la théorie de Berr qui est en cause, Berr niant les prémisses de la théorie durkheimienne³⁰.

Ginsberg nuance ses propos en soulignant qu'il doute que Durkheim lui-même ait succombé à ces idées et nié le support individuel de la conscience collective³¹. Mais, si en ce sens, cette remarque de Ginsberg confirme que Studholme et Hinkle ont raison de dire que l'entre-deux-guerres (tant aux USA qu'en Angleterre) a été caractérisé par une atténuation du réalisme social attribué à Durkheim. Mais un élément reste à souligner. En effet, les conséquences de cette atténuation sont particulièrement intéressantes : si Berr renonce au *group mind*, deux conclusions s'imposent, soit il renonce à Durkheim, soit il reconnaît que Durkheim était individualiste. C'est de ce côté que penche Ginsberg. En effet, pour lui, l'atténuation du réalisme social va de pair avec une présentation individualiste de la théorie durkheimienne. Et Ginsberg en est tout à fait conscient et heureux puisque cela lui permet de proposer une vision de la sociologie qui se distingue de celle de Durkheim tout en l'y associant. C'est, dit-il, que l'interaction et l'interrelation des individus – des consciences – dans la société ont aussi un rôle important dans l'explication sociologique. Le poids de chacune des causes est

²⁸ « M. Berr's argument seem to me open to this objection that when he speaks of sociology he has really in mind only the teaching of Durkheim and his school. » Ibid., p. 435.

²⁹ Ibid., p. 435.

³⁰ « In short, M. Berr seems to be taking too narrow a view of sociology, and what is perhaps more ambitious theory of social causation, which to my mind should be the starting point of **historical and** sociological investigations. » Ibid.

³¹ « M. Berr is, no doubt, right in stressing the importance of individual volition and thought. Society, as he says, does not think. It may be important to insist on this as against theories of a group mind or collective representations, though it is doubtful whether even Durkheim thought of this collective representations as inhering anywhere save in individual minds. » Ibid.

difficile à jauger et la sociologie se doit de considérer les deux³². Il est frappant de constater à quel point ces idées sont présentées de manière semblable chez Parsons et Merton, qui tentent eux aussi de dépasser les apories sociologisantes du recours au groupe et à la société en usant des termes de relation et d'action individuelles dans leur théorie volontariste de la structure de l'action sociale.

En somme, Ginsberg tente de lire la thèse de Durkheim à travers de celle de l'individualisme anglo-saxon. Au lieu de s'opposer de front au présupposé réaliste Durkheimien, Ginsberg le minimise. Il soutient que, puisque le présupposé des anglo-saxons est le seul tenable, la thèse de Durkheim ne peut être comprise que comme une forme d'interactionnisme individualiste. Plutôt que de simplement reproduire la critique de Hobhouse comme l'avait fait Black, Ginsberg parvient à reconduire la théorie de son maître tout en fédérant la pensée durkheimienne plutôt qu'en s'y opposant. Cette lecture critique de Durkheim par Ginsberg illustre bien pourquoi ce dernier avait rapidement remplacé Hobhouse à titre de théoricien principal de la sociologie britannique de l'époque et pourquoi, malgré les insuccès de Hobhouse à étendre l'emprise de la sociologie dans les universités, la collaboration avec la LSE restait tout à fait nécessaire pour quiconque prétendait à pratiquer la sociologie. Quant à la question de la méthode, la préoccupation de Ginsberg pour l'histoire y était directement liée puisque c'est à la valeur des actions individuelles dans l'explication des faits sociaux historiques qu'il s'attarde. Comment rester scientifique – ne pas hypostasier la société – tout en traitant des faits historiques³³ ?

4.2. L'Institut de sociologie (1927-1934) vers l'anthropologie sociale

4.2.0. *Farquharson un geddesien qui sabote les positions de son maître dans le but de scientifier la discipline sociologique*

Ce sont des considérations entourant le besoin de scientificité et de théorisation de la pratique des Regional Surveys qui ont poussé Alexander Farquharson à s'impliquer corps et âme dans

³² « It must be urged that intellectual, religious, and artistic development are just as much social products as are juridico-economic institutions. Like the later, they depend on interactions and interrelations between minds in society and on the cumulative processes of tradition. In both the precise contribution of initiative is difficult to determine, and remains in any case a problem to be investigated by the sociologist rather than a dogma with which we can safely start on our inquiries. » Ibid.

³³ Nous constaterons que ces thèmes mobilisés par Ginsberg influenceront Parsons lors de son passage à la LSE et que les étudiants de ce dernier – Merton et Benoît-Smullyan – les récupéreront durant les années 1930.

le projet sociologique³⁴. Et cette implication n'allait pas sans bouleversements. En effet, Farquharson, convaincu de la nécessité de scientificiser la sociologie, commença de tenter de convaincre Branford de la nuisance de l'association de Geddes à la sociologie, nuisance due à l'utilisation de la Society par ce dernier à des fins de propagande politique réformatrice à tendance socialiste et au style particulier qu'était le sien et qui tendait à discréditer le sérieux de l'entreprise sociologique.

4.2.1. *Les rapprochements*

Branford n'adhéra pas du tout aux idées de Farquharson. Toutefois, convaincu qu'un rapprochement des deux écoles était la seule voie de salut pour la sociologie, Branford écrivit à Ginsberg en 1927. Cette lettre resta sans réponse, mais lorsque directement confronté à la question de la coopération des deux écoles par Farquharson, Ginsberg fut catégorique ; une telle collaboration ne pourrait être envisagée qu'à la condition de l'exclusion de Geddes d'un tel projet.

Cette réaction de Ginsberg suscita des débats entre Branford et Farquharson. Bien que favorable à la collaboration, Branford s'opposait à cette exclusion de Geddes. Farquharson en était pour sa part venu à considérer cette exclusion comme nécessaire à la « survie » de la méthode de sondage et à sa promotion en tant que méthode scientifique. Le raisonnement de Farquharson était que d'une part l'intérêt, pour les geddesiens, d'un rapprochement avec la sociologie de la LSE était de drainer l'image de scientificité lié à l'institution vers la méthode des « *regional surveys* » et que de l'autre, Hobhouse et Ginsberg trouveraient leur compte dans cette association dans la mesure où ils parviendraient à s'approprier cette méthode, qui faisait défaut à leur construction théorique. Mais ce plan rendait nécessaire, pour arriver à un

³⁴ Né en 1882, Farquharson a étudié à l'université d'Édimbourg puis enseigné dans une école élémentaire de 1902 à 1909. Il s'est, toute sa vie durant, impliqué activement dans plusieurs organisations caritatives. En 1910, il devient *District Secretary* de la *Charity Organisation Society* (COS) (celle-ci s'opposait aux réformes libérales et était vouée à aider directement les pauvres par des actions pratiques « rather than by political agitation and institutional change. » R. Dahrendorf. op. cit., 1995, p. 95 « [...] and much of LSE seemed to favour political action rather than the education of social workers. » (Ibid., p. 95) et il siège sur le conseil de la *Moral Education League*. C'est par le biais de Tatton, qu'il rencontre à la *League*, que Farquharson est sensibilisé aux *Regional Surveys* puis s'implique à la *LePlay House* et dans la *Sociological Society*. C'est aussi avec l'aide de Tatton que Farquharson attire la *League* dans le giron des *Regional Surveys* et de la *Le Play House*, ce qui culmine en l'organisation de « foreign field trips » par la *League* et ensuite par l'Institut de sociologie. Parallèlement à son implication croissante dans les *Regional Surveys* et dans l'Institut, Farquharson continue à diversifier ses attaches et, adhérant aux idées de Ruskin, il s'implique dès les années 1920 dans la *Guilde de St-George*, qu'il fera déménager dans les locaux de la *LePlay House* en 1933 et dont il deviendra le *Grand Master* en 1951.

rapprochement, de purger d'abord la méthode des *Surveys* de l'image par trop baroque de Geddes, qui bloquait toute collaboration. En évinçant Geddes, Farquharson croyait possible d'unifier le champ sociologique au sein d'un nouvel organisme, l'Institut de sociologie.

4.2.2. *Le plan de Farquharson.*

Dès 1927, Farquharson avait proposé officiellement de regrouper le *Sociological Trust*, la *Sociological Society* et la *Le Play House* – établie en 1920 – dans un Institut de sociologie qui accepterait les tenants d'une sociologie « pure », inspirée de la philosophie comtiste, autant que les sociologues d'inspiration leplaysienne. Il ne restait plus qu'à attendre une conjoncture favorable au projet. Cela ne fut pas long³⁵.

La mort de Hobhouse en 1929, puis celle de Branford un an plus tard, vint en effet rendre possible la collaboration³⁶. Branford laissa une partie de ses avoirs en héritage à la Society. Farquharson déploya des efforts importants durant une dizaine d'années pour que l'Institut profite de ces fonds. Quoiqu'il en soit, le changement de garde avait eu lieu. Ginsberg était venu combler l'absence de Hobhouse à la Chaire de sociologie de la LSE et Farquharson, en plus d'occuper le poste de secrétaire de *l'Institut*, avait succédé à Branford comme Acting Editor de la *Sociological Review*³⁷.

4.2.3. *Farquharson et Marett : redorer le blason de la sociologie*

En 1930, la situation de la sociologie ne s'annonçait donc pas comme désespérée, bien au contraire. Plusieurs institutions offraient alors des cours de sociologie : la LSE (Ginsberg et T.H. Marshall – en plus de Westermarck et de Seligman qui dialoguaient tous deux avec les durkheimiens), les universités de Liverpool (Tom Simey, A. Carr-Saunders et C. Booth – depuis 1927), Birmingham (P. Sargent Florence), Leeds, Bristol et Manchester ainsi que le Bedford College de Londres (H. Mess). Mais le département de la LSE restait le seul à

³⁵ R. N. Soffer, op. cit., 1982. p. 799.

³⁶ « When Branford died in 1930, the defunct sociological society and Le Play House merged to form the Institute of Sociology which elected R. Marett as its president. » Ibid., p. 799.

³⁷ Établie en 1908, la *Sociological Review*, bien que Geddes en ait toujours été l'éditeur honorifique, resta sous le contrôle éditorial de Branford jusqu'en 1930. Entre 1930 et 1933, Farquharson dut assumer seul le poste de Branford, la présence de Geddes, même à titre honorifique, rendant impossible toute implication extérieure aux *Regional Surveys*. En 1933, sous les pressions de Farquharson, Geddes se retira finalement de son poste d'éditeur de la *Sociological Review* et fut remplacé par un *Board of Editors* de plusieurs membres dont Farquharson, Carr-Saunders (professeur de sciences sociales à Liverpool) et Ginsberg.

octroyer des diplômes de sociologie et sa chaire, unique; l'institutionnalisation était loin d'être chose faite et l'un des principaux obstacles restait la mauvaise presse de la sociologie.

En 1931, pour promouvoir l'image de la sociologie, Farquharson proposa à Marett, alors *lecturer* en anthropologie sociale à Oxford, de devenir président de *l'Institut*³⁸. Marett accepta à la fin de 1931 et garda ce poste jusqu'en 1934³⁹. Sa présidence fut déterminante. Tout au long de son mandat, il fut soucieux de dégager l'aspect scientifique de la méthode des *Regional Survey* et de ne pas voir associée la sociologie à quelque orientation politique que ce soit. De plus Marett contribua au rapprochement avec l'Institut de Carr-Saunders, professeur de sciences sociales Liverpool depuis 1927, et de Morris Ginsberg, titulaire de la chaire de sociologie de la *London School* depuis 1930. Carr-Saunders, comme Ginsberg, acceptait de coopérer à la condition que l'Institut s'éloigne de la propagande de planification urbaine habituelle aux *geddesien* de la *LePlay House*.

Le travail de Farquharson et de Marett fut efficace au point où les personnalités de Geddes et Branford en virent à être considérées comme responsables de la mauvaise presse d'une méthode qui, a bien y regarder, était plus scientifique que ses anciens porte-paroles le laissaient penser. En ce sens, Marett contribua à redorer le blason de la sociologie en rassemblant des sociologues intéressés par la conception générale de la sociologie (Ginsberg), par ses méthodes (Farquharson) et par les problèmes concrets auxquels elle devait être confrontée (Carr-Saunders). Mais il ne faut pas oublier que, en contrepartie de ses efforts pour la cause sociologique, Marett utilisait la *Sociological Review* pour diffuser ses propres travaux d'anthropologie sociale et pour promouvoir cette science rivale par le biais de l'organe officiel de publication de l'Institut et de la sociologie britannique de l'époque. Ainsi, au départ de Marett en 1934⁴⁰, un champ sociologique était en passe de se former et l'Institut de sociologie était à son apogée, comptant plus de 500 membres⁴¹. Mais aucun

³⁸ Marett avait reçu la visite de Mauss à Oxford en 1912 et 1924. Les intérêts de recherche des deux hommes étaient proches : Marett avançait une théorie de l'origine de la religion qui s'approchait de celle de Mauss puisqu'il avait recours à l'idée d'une croyance individuelle en une force impersonnelle, le mana. Lorsque Frazer prit sa retraite, Marett sollicita l'appui de Mauss afin de lui succéder à la chaire d'anthropologie sociale. Marett fut le directeur de Barbeau, qui profita de son séjour en Europe pour aller assister à des cours de Mauss à Paris. Fournier, 2007, op. cit., p. 207.

³⁹ Baudry Rocquin, 2006, op. cit., p. 21.

⁴⁰ Il deviendra professeur d'anthropologie sociale à Oxford en 1936

⁴¹ Baudry Rocquin, 2006, op. cit., p. 27.

progrès réel n'avait été accompli quant à la présence universitaire de la sociologie britannique. La sociologie était maintenant délivrée de son image de propagande politique mais elle avait du coup été reléguée au rang d'une méthode orpheline de théorie. Elle s'offrait maintenant en proie facile aux disciplines universitaires connexes et notamment à l'anthropologie sociale.

4.3. La présidence de Baker : vers la subordination de la sociologie à l'anthropologie sociale (1934-1938)

4.3.1. Le successeur de Marett : Baker

Après le succès de la présidence de Marett, s'il ne restait, en apparence, qu'à légitimer la sociologie et à lui assurer une place au sein des universités, rien n'était acquis dans les faits. Le nouveau président de l'Institut devait convaincre les autorités universitaires que l'instauration de départements de sociologie était nécessaire et justifiait un dérangement des disciplines déjà établies ou en voie de l'être. C'est pour accomplir cette tâche que Farquharson demanda à Ernest Baker, professeur de science politique à Cambridge depuis 1927, d'accepter la présidence de l'Institut. Ce choix de la part de Farquharson n'est pas dû, contrairement au choix de Marett, à l'amitié qui le liait à Baker. Farquharson savait seulement que Baker était vaguement favorable à la promotion d'une science qui, comme la sociologie, subissait les attaques des disciplines rivales qu'étaient l'histoire et l'économie. S'il semble que ce soit principalement cette sympathie qui décida Baker d'accepter, notons qu'il n'était également pas insensible à la possibilité de promouvoir sa discipline d'attache, la science politique, que lui offrait sa fonction de directeur de l'Institut.

La tâche de légitimer et d'étendre l'emprise de la sociologie était plus ardue qu'il ne le paraissait. Un bon exemple de ces difficultés est celui des réticences de l'université d'Oxford. Sur la lancée des succès de l'Institut, Farquharson avait formulé, en 1935, le projet d'instaurer une chaire de sociologie à Oxford. Mais le contexte était plus que défavorable dans cette institution où les luttes internes entre les départements d'économie, d'anthropologie et de géographie minaient les possibilités d'instauration de nouvelles chaires, à plus forte raison si elles risquaient d'empiéter sur les champs d'étude des belligérants. Ainsi, si la chaire en question ne vit pas le jour, c'est en grande partie en raison de la position de la sociologie, à la croisée de disciplines naissantes ou bien établies, ce qui constituait un

obstacle majeur à son accession au statut de discipline universitaire. Dans ce contexte, la tâche que Farquharson avait fixée à l'*Institut*, et particulièrement à son directeur, était très périlleuse et ses chances de succès étaient minces. Toute la réussite reposait sur le dévouement du président et sa capacité à mobiliser les intellectuels de l'époque dans un projet sociologique quelconque (quel qu'il soit). Il fallait que Baker soit aussi efficace et dévoué que Marett.

4.3.2. *Le désaveux de Baker : le loup dans la bergerie.*

Mais la présidence de Baker ne combla pas les attentes de Farquharson et cela est en grande partie dû au fait que les vues sur la sociologie soutenues par Baker n'étaient pas au diapason du discours officiel de l'Institut. En effet, Baker s'opposait à toute conception scientifique de la sociologie sous prétexte que celle-ci mènerait inévitablement à un déterminisme social opposé à l'éthique individuelle libérale⁴². En somme, l'impossibilité d'une science positive et objective de la société confinait selon lui la sociologie à n'être qu'une branche de la philosophie. S'exprimant ainsi, Baker formulait ni plus ni moins le contraire des prémisses ayant motivé la création de l'Institut qu'il dirigeait.

Les effets de la position de Baker étaient dévastateurs pour la sociologie. Mais curieusement, cette position ne favorisait pas pour autant sa discipline d'attache, la science politique. La conception philosophisante de la sociologie défendue par Baker la rendait plutôt vulnérable à une subsumption par l'anthropologie. En effet, en inversant le discours que Marett avait si bien su tenir quant à la scientificité et à l'autonomie de la sociologie, Baker faisait ce que Marett s'était interdit, il laissait entrer le loup dans la bergerie. Expliquons-nous. Traditionnellement, la définition universitaire de la sociologie tendait vers la philosophie et la définition extra-universitaire, incarnée successivement par la *Sociological Society* et l'*Institute of Sociology*, tendait vers la scientificité. L'enjeu qui motivait le débat concernant cette subordination (liée au statut de philosophie) ou cette indépendance de la sociologie (liée au statut de science) était clairement l'inclusion de cette discipline au sein des universités et, le cas échéant, la faculté qui serait choisie pour l'accueillir. Baker, en optant pour la considération de la sociologie comme une forme de philosophie, penchait en fait vers l'inclusion à un département plutôt que vers la création de départements indépendants. Et,

⁴² Ibid., p. 32.

conformément à l'air du temps, c'est vers l'anthropologie sociale qu'il poussait la sociologie en la définissant comme « a social "study" close to anthropology⁴³ ».

4.4. L'inclusion de la sociologie dans l'anthropologie sociale (1935-1939)

Ainsi, les anthropologues étaient en passe de récolter les efforts de reconnaissance déployés par les sociologues. À la les, l'anthropologie était bien représentée et entretenait une relation particulière avec la sociologie. En plus de Westermarck, Haddon et Seligman, Malinowski occupait un poste de professeur d'anthropologie depuis la fin des années vingt⁴⁴. Dans les autres institutions aussi le succès de l'anthropologie était manifeste. En 1935, la Rockefeller Foundation finança la création, au sein du département d'anthropologie de l'université d'Oxford, d'un « lectureship » en « sociologie africaine » qui fut confié à E. Evans-Pritchard (lequel avait auparavant occupé une chaire de sociologie à l'université King Fuad I du Caire entre 1932 et 1934). Cette définition implicite de la sociologie comme une « branche » de l'anthropologie commençait à remplacer progressivement, dans le monde universitaire, la définition philosophique de la sociologie qui avait prévalu jusqu'alors. Plutôt que d'instaurer des chaires de sociologie, les universités optaient pour l'anthropologie. En 1936, Marett était nommé professeur d'anthropologie sociale à Oxford. En 1937, Hogben se voyait nommé à la nouvelle chaire de biologie sociale de la LSE, tandis que Radcliffe-Brown héritait de la nouvelle chaire d'anthropologie sociale d'Oxford et que Carr-Saunders laissait l'*Editorial Board* de la *Sociological Review* pour devenir directeur de la London School of Economics⁴⁵.

La période de la présidence de Baker fut désastreuse; le nombre des membres de l'Institut commença à chuter dès 1937 et, face à des problèmes financiers, en 1940 l'Institut dut déménager ses locaux de Londres vers le Worcestershire, à Malvern. Cet épisode, signant la fin de l'Institut et illustrant le lien entre l'échec de la sociologie et l'essor de l'anthropologie, n'est pas souvent mentionné par les auteurs s'étant intéressés à la place de la sociologie dans l'Angleterre des années 1920 et 1930. Pourtant tout les y invitait et le nombre important d'anthropologues ayant traité de la sociologie durkheimienne nous semble renforcer cette

⁴³ Ibid., p. 33.

⁴⁴ « At LSE, Westermarck and Haddon taught from 1904; a chair in ethnology existed by 1923, and in 1928 a professorship in anthropology was created by Malinowski, in addition to readership in social and cultural anthropology, and regular teaching in physical anthropology. » R. N. Soffer, op. cit., 1982, p. 786.

⁴⁵ Baudry Rocquin, 2006, op. cit., p. 34.

idée de la prise de contrôle du champ sociologique par l'anthropologie.

La présentation que nous avons faite, jusqu'à présent, de la sociologie britannique était fondée sur trois approches complémentaires : l'étude du contexte extra-universitaire, de l'institutionnalisation, et des théories. Tous les auteurs, à commencer par Karady, Soffer et Studholme, soutiennent que l'idéal est de tenir compte des trois approches de façon à cerner l'ensemble du problème puisque chaque approche a des avantages et inconvénients⁴⁶.

Par exemple, l'approche institutionnelle défendue par Abrams, mais aussi utilisée par Studholme, permet de saisir la détermination du champ par les limites matérielles et financières des universités et, plus largement, des nations. Cette préoccupation matérialiste et empirique, mais aussi théorique puisqu'elle présuppose qu'une économie des disciplines existe et que celle-ci est mue par un développement rationnel, n'explique pas tout⁴⁷. D'une part, comme Soffer le précise, l'approche institutionnelle sous-estime la capacité de certains à mener des projets intellectuels à terme sans appuis institutionnels. D'autre part, elle néglige le rôle et la force des idées. Enfin, l'approche institutionnelle néglige l'importance de l'état général de la société dans le développement du champ sociologique. C'est à cette question précise du « besoin » de sociologie de la société que Perry Anderson s'attarde. Anderson, considérant que les intérêts de classe dominant, explique que la position différente de la classe moyenne britannique ne lui rendait pas nécessaire l'élaboration d'une théorie sociale « défensive⁴⁸ ».

Les études du contexte extra-universitaire, comme celles des relations intra-universitaires, renvoient toutes deux à une question : celle de la définition et du contenu des disciplines. Cette question, toute théorique, constitue la troisième approche. Une grande partie de

⁴⁶ « A more complete account must include an analysis of the ways in which institutions and ideas affected each other and of the proportional parts each played in failure of sociology as a discipline. » R. N. Soffer, op. cit., 1982, p. 774.

⁴⁷ « Unlike Anderson, Philip Abrams believes that it is not class interest but rather the social system that encourages certain roles, such as those of statistician, administrator, and reform politician, at the expense of others, such as sociologists. Abrams, attributes the failure of sociology to an economy of resources: [...] » Ibid., p. 769. Et Soffer critique en ces termes le point de vue d'Abrams: « Abrams' fixed-quantity-of-energy theory ignores those remarkably effective people who combined an astonishing quantity of both theoretical and ameliorative work. » Ibid., p. 770.

⁴⁸ Selon Soffer (Ibid., p. 769), Anderson fait tout ça dans « Components of the National Culture » (*The New Left Review*, (juil.-aug 1968) 12-13) et Gouldner dit la même chose dans *The Coming Crisis of Western Sociology* (1970).

l'explication réside dans les particularités théoriques des différents protagonistes ou du champ dans son ensemble. En 1937, Parsons avait avancé que l'échec de la sociologie en Angleterre tenait à la philosophie individualiste et empiriste qui y prévalait et qui rendait l'Angleterre imperméable à la théorie structurelle continentale⁴⁹. Cette hypothèse, décriée par Soffer pour sa non reconnaissance de la pénétration de l'idéalisme en Angleterre, est prise au sérieux par Dahrendorf qui souligne pour sa part qu'il ne faut pas négliger le rôle de Spencer et Smith, pour ne nommer qu'eux, dans la fondation de la pensée portant sur la société⁵⁰. Quant à Collini et Studholme, ils attribuent l'échec de la sociologie à Hobhouse et Geddes⁵¹.

Nous aussi avons relevé l'importance du rôle institutionnel et théorique de ces deux figures, et nous avons tenté de suivre, via Durkheim, la persistance et la destinée de leurs théories. Soffer explique que l'institutionnalisation d'une discipline dépend en définitive de la force des idées qui lui permettent de prétendre au monopole d'un savoir spécial et que, « In Britain, sociologists had neither institutional protection nor, more seriously, viable ideas⁵². » Ainsi, pour elle, la discipline sociologique ne s'est pas institutionnalisée parce qu'elle n'a pas fourni de savoir spécialisé sur un objet d'étude dont elle avait le monopole. Nous avons tenu compte de ces remarques, mais, poursuivant son explication, Soffer avance un élément théorique que nous avons peu exploité mais dont deux aspects importants sont applicables à tous les auteurs anglo-saxons de l'époque. Nous avons dit que la sociologie a failli à expliquer adéquatement les changements sociaux (et donc à se trouver un public et une utilité⁵³), mais nous n'avons pas spécifié que cet échec est dû, selon Soffer, à la dépendance de la sociologie britannique envers l'évolutionnisme et le biologisme. Cette hypothèse de Soffer est très intéressante et mérite un examen.

⁴⁹ « Parsons contended that abstract structural theory that informed continental sociology was too alien to be accommodated to the prevailing tradition of British empirical and individualist philosophy. » Selon Soffer, « Parsons theory fails because he did not recognize how deeply various forms of Idealism had penetrated British thought. » R. N. Soffer, 1982, op. cit., p. 769. Soffer se réfère à Parsons, 1937, op. cit., (p. 13, 130-131, 169-171, 173.)

⁵⁰ Dahrendorf met ensuite en doute l'idée selon laquelle Geddes, Branford et Hobhouse seraient les fondateurs de la sociologie puisqu'elle revient à nier l'importance de H. Spencer, A. Smith, A. Ferguson et J. Millar. Pour Dahrendorf « The description is more organizational than intellectual. » R. Dahrendorf, 1995, op. cit., p. 95.

⁵¹ « [...] Stefan Collini argues that a sociological history of sociology must not forget that ideas, beliefs, values, or language are social facts, too. [...] For Collini, British Sociology was doomed specifically because of L. T. Hobhouse's quasi-Idealist use of sociology as a theodicy. » R. N. Soffer, 1982, op. cit., p. 773-774.

⁵² « But no matter how efficiently organized a discipline's success depends ultimately on the potency and vitality of those ideas on which a claim to special knowledge is based. » Ibid., p. 774.

⁵³ Ibid., p. 801.

Selon Soffer – qui rejoint ici Dahrendorf – Hobhouse et Geddes n’ont fait que perpétuer la foi évolutionniste de Spencer et ils ont été aveugles aux problèmes sociaux⁵⁴. Mais ce n’est pas tout, car cet évolutionnisme ne venait pas seul : « an optimistic expectation that individuals were indeed moving towards greater social goods led sociologists to succumb to a seductive biological model that promised approaching social harmony⁵⁵. »

Soffer se fonde principalement sur l’aventure de la Sociological Society, où, selon elle, le seul point de rencontre entre les trois groupes se trouvait dans le fait que « [...] they all agreed that the proper study of sociology ought to be "social evolution"⁵⁶ » et que cette évolution était celle d’un organisme qui devait être compris en termes biologiques. Les trois groupes partageaient donc « [...] unfortunately, a perception of society as an evolutionary organism developing through adaptation, whether inherited as the eugenicists maintained or, as Hobhouse and the civics group believed, acquired⁵⁷. » Ainsi, selon Soffer, « each of the three approaches relied on its own reading of social evolution to verify its analyses and prescriptions⁵⁸. »

La sociologie britannique dans son ensemble traitait les problèmes sociaux comme des erreurs de parcours insignifiantes au regard de l’évolution générale de l’humanité⁵⁹. En somme, pour Soffer, « An essentially conservative sociology, following logically from the biological models they all adopted, could do little more than explain the nature and conditions of social evolution⁶⁰. »

⁵⁴ « While some sociologists, such as Hobhouse and Geddes, criticized the absence of economic and cultural opportunities for ordinary people, all the functions, including Hobhouse and Geddes, continued the nineteenth-century sociologist’ faith in inevitability of progressive reform. » Ibid., p. 781.

⁵⁵ Ibid., p. 782. Aussi : « British sociologists depended upon biological metaphor about gradual, increasingly complex processes of growth to bolster their *a priori* assumptions about a social community characterized increasingly by rational, moral and altruistic behaviour. » Ibid., p. 783.

⁵⁶ Ibid., p. 784.

⁵⁷ Ibid., p. 801.

⁵⁸ Ibid., p. 788.

⁵⁹ « While continental and American sociologists were developing a theoretical apparatus to study individual alienation, the changing structure of the family, the manipulative effects of the new press, and the increasing clashes between social and economics interest, British Sociologists treated these significant trends and their consequences as transient aberrations. » R. N. Soffer, 1982, op. cit., p. 788. Et ce point de vue n’était pas propre aux sociologues : « But most reformers tacitly accepted Hobhouse’s belief in social institutions as the product of rational and moral purposes. Until the 1930s, they did not take seriously evidence of social irrationality. » Ibid., p. 800.

⁶⁰ Ibid., p. 801

Au delà de leurs querelles intestines, les sociologues anglais étaient tous évolutionnistes et biologistes à quelques égards et ils n'ont pas su considérer leur champ d'étude de manière indépendante. Ainsi, cette explication de Soffer, bien que bien documentée et intéressante, ne tient pas assez compte des luttes institutionnelles en attribuant tout l'échec théorique de la sociologie britannique à cette subordination aux thèses biologiques et évolutionnistes⁶¹ : ce sont toutes les sciences sociales anglaises qui portaient ces inclinaisons vers l'évolutionnisme et le biologisme et toutes n'ont pas échoué comme la sociologie.

Contrairement, donc, aux autres approches du champ sociologique anglais, la présentation de l'histoire de l'Institut de sociologie et la démarche qu'est la nôtre de suivre la réception de l'œuvre durkheimienne forcent à prendre au sérieux le rôle de l'anthropologie dans l'explication de l'échec de la sociologie britannique (ce que personne n'a fait malgré son influence importante tant sur l'organisation et l'institutionnalisation de la sociologie que sur son développement théorique).

4.4.1. Une anthropologie colonialiste?

Revenons donc à l'essor de l'anthropologie et à son inféodation de la sociologie. Une part de l'explication de cette situation tient au fait que cette anthropologie était aussi favorisée par l'administration coloniale, qui voyait d'un bon œil le développement des études sur les us et coutumes des territoires du Commonwealth. Cet intérêt se traduisait par le financement d'une foule d'instituts et de projets de recherche et est bien illustré par le travail de Malinowski à l'International African Institute. Dans un article qu'il publie en 1929 dans *Africa*, l'organe officiel de l'Institut, Malinowski présente le rôle et la fonction qu'il entrevoit pour l'Institut International Africain⁶². Une première section de cet article nous intéresse particulièrement: celle dans laquelle il présente le rôle de l'anthropologie dans la « coopération coloniale ». Pour lui, deux voies peuvent être empruntées pour contrôler les colonies, l'une « directe » et l'autre « indirecte ». Malinowski, qui a lui-même passé du temps « sur le terrain », montre une franche inclinaison vers le « indirect rule » qui se ressent dans la présentation qu'il fait

⁶¹ « In Britain, until after the Second World War a myopic faith in social evolution prevented sociologists from reorganizing systematically the realities of social dysfunction and disorder. Sociology failed in Britain because it lacked an intellectual vital conceptual core. » Ibid., p. 801.

⁶² B. Malinowski, 1929, « Practical Anthropology » *Africa: Journal of International African Institute*, vol. 2, no. 1, Jan., p. 22-88.

du « direct rule » :

« A scientific study of facts in this matter would reveal early that, "direct rule" means in the least issue forced labour, ruthless taxation, a fixed routine in political matters, the application of a code of laws to an entirely incompatible background. And again as regard education, the formation of African Boboos and in general the making of the African into a caricature of the European⁶³. »

Le « indirect rule », bien que plus lent et demandant plus d'efforts selon Malinowski⁶⁴, est non seulement préférable, mais constitue la seule façon d'arriver au développement et au contrôle des colonies: « Indirect cultural control is the only way of developing economic life, the administration of justice by Native to Natives, the raising of morals and education on indigenous lives, and development of truly African art, culture, and religion⁶⁵. »

Même si la volonté d'assurer le financement de l'anthropologie par le biais de l'entreprise coloniale y transparait, cette réflexion sur le rôle de l'anthropologie dans la colonisation s'accompagne aussi de précisions quant à la nature et la « modernité » de la théorie anthropologique mise de l'avant à l'International African Institute. Ainsi, profitant de l'occasion que lui procure l'abord de la « theory of primitive law », Malinowski clame haut et fort la supériorité de l'école anglaise d'anthropologie vis-à-vis des écoles continentales :

« The dominant idea of the continental school of jurisprudence (Bachofen, Post, Bernhöft, Kohler, Durkheim) is that in primitive societies the individual is completely dominated by the group - the herd - the clan, the tribe, and that he obeys the law and the customs of his community with an absolute and passive obedience. Now as modern research is leading us to see, such an assumption is entirely unwarranted⁶⁶. » (nous soulignons)

Cet usage de l'adjectif *modern* par Malinowski lui permet de laisser sous-entendre qu'il se distingue de ses prédécesseurs, notamment de Durkheim. Par ailleurs, ce sont principalement les thèmes liés à la surdétermination de l'individu par le groupe et à la mentalité collective qui sont mis en exergue par Malinowski. Cela est aussi le cas dans *Crime and Customs in*

⁶³ Ibid., p. 23.

⁶⁴ « Indirect rule, on the other hand, recognizes that no such magical rapid transformation can take place, that in reality all social development is very slow[...] »; « [...] indirect or dependent rule is infinitely preferable. In fact, if we define dependent rule as the control of Natives through the medium of their own organization: it is clear that only dependant rule can succeed. » Ibid. « [...] a full knowledge of indigenous culture in the special subjects indicated is indispensable. [...] The statesman, [...] needs obviously also to know the material on which he works as well as the mould into which he is trying to press it. » Ibid., p. 24.

⁶⁵ Ibid.

⁶⁶ Ibid., p. 26.

Savage Society (1926)⁶⁷, où, dès son introduction, Malinowski tient à se distinguer de la « vieille » anthropologie et surtout de l'étude de la jurisprudence primitive telle que subordonnée à l'idée de mariage de groupe:

À la base de toutes ces idées était le postulat que dans les sociétés primitives l'individu est totalement dominé par le groupe, la horde, le clan ou la tribu, qu'il obéit aux commandements de sa communauté, à ses traditions, à son opinion publique, à ses décrets avec une passivité servile, pour ainsi dire fascinée. Ce postulat joue encore un grand rôle dans les discussions modernes sur la mentalité et la vie sociale des sauvages et se retrouve notamment dans les travaux de l'école française de Durkheim, dans la plupart des travaux américains et allemands et dans quelques ouvrages anglais⁶⁸.

Et dans la section « XI : Définition anthropologique de la loi », Malinowski associe une fois de plus Durkheim à une négation totale du rôle de l'individu et à la mobilisation d'une psychologie de groupe :

Je tiens seulement à mettre en garde contre des opinions aussi exagérées que celle de Rivers, de Hartland, de Durkheim et autres qui font de cette loyauté de groupe désintéressée, impersonnelle et illimitée, la pierre angulaire de tout ordre social dans les civilisations primitives⁶⁹.

Ou encore lorsqu'il s'en prend à Steinmetz :

Ses [Steinmetz] idées sont pleinement partagées par les grands sociologues français, Durkheim et Mauss, qui y ajoutent encore cette clause : la responsabilité, la vengeance, en fait toutes les réactions légales, reposent sur la psychologie du groupe, et non sur celle de l'individu⁷⁰.

Ces critiques à l'endroit du durkheimisme, quoique révélatrices de l'attitude de la nouvelle anthropologie culturelle anglo-saxonne à l'égard de la « théorie continentale », ne sont qu'accessoires dans le développement des idées de Malinowski qui est, à cette époque, en train de consolider les assises institutionnelles de la discipline – dont il se considère à juste titre le plus dynamique, si ce n'est le meilleur représentant.

Dans son article de 1930 sur la parenté, Malinowski persiste dans la même attitude critique⁷¹. Il commence par mettre de l'avant l'influence positive de Durkheim dans la reconnaissance

⁶⁷ B. Malinowski, 1933, *Mœurs et coutumes des Mélanésiens*, [traduction de *Crime and Customs in Savage Society*, 1926.] Payot, Paris.

⁶⁸ Ibid., p. 11.

⁶⁹ Ibid., p. 43.

⁷⁰ Ibid., p. 44.

⁷¹ B. Malinowski, 1930, « 17. Kinship », *Man*, vol., 30, fév., p. 19-29.

du rôle de la culture dans la parentalité. Mais une fois cette reconnaissance faite, il associe une fois de plus Durkheim aux théoriciens du mariage de groupe⁷² de manière à illustrer les excès du sociologisme et à présenter sa propre vision, anthropologique comme un « juste milieu » entre le biologisme et le sociologisme⁷³. Contre tout sociologisme, ce qu'il s'agit de préserver pour Malinowski, c'est l'individualisme. Et celui-ci est menacé par toutes les considérations du groupe, qui sont des sociologismes, des group-mind et des mind-stuff, des aberrations au regard de l'individualisme principiel de l'anthropologie telle que Malinowski la conçoit.

Il n'y a donc guère donc de progrès dans l'appréciation de Durkheim par Malinowski et ce portrait est celui dressé par la presque totalité des anthropologues anglais. Mais la critique de Durkheim n'occupe plus la place de choix qu'elle occupait avant la guerre. Malinowski n'a plus à se positionner sans cesse vis-à-vis des autres car il est maintenant au centre du champ et il vise à le dominer totalement. Traiter péjorativement de Durkheim a par contre l'avantage de discréditer, par ricochet, la sociologie en général.

4.4.2. *La mainmise de Malinowski sur l'anthropologie britannique*

Nous venons de prendre connaissance du lien entre l'anthropologie et les politiques colonialistes de l'époque par l'entremise de l'intervention de Malinowski. Mais ces nouvelles préoccupations sont aussi le signe de la fin de l'époque du totémisme et celui de l'essor des théories de la culture en anthropologie. Dans ces bouleversements, la mainmise de Malinowski sur l'anthropologie britannique se fait de plus en plus sentir. Radcliffe-Brown explique la situation à Mauss dans une lettre de 1934 : « Malinowski semble vouloir diriger

⁷² « Thus, even the biological foundations of kinship becomes (sic) invariably a cultural and not merely a natural fact. This unquestionably correct principle has become at the hands of some modern anthropologists the starting point for a new reinterpretation of Morgan's hypothesis of a primitive communal marriage. Rivers, however, following in this the brilliant suggestions of Durkheim, Dargun, and Kohler, argues, that since cultural influences can modify maternity in every other respect, it can transform it even from an individual motherhood into a sort of sociological group-motherhood. This writer, and a number of his followers, notably Mr. Briffault, would lead us to believe that what I like to call *the initial situation* of kinship is not individual but communal. » Ibid., p. 24.

⁷³ « I believe that [...] the answer that the initial situation of kinship is a compound of biological and cultural elements, or rather that it consists of the facts of, individual procreation culturally reinterpreted; [...] ». Ibid., p. 25.

l'anthropologie en Angleterre et ne vouloir aucun compétiteur⁷⁴ ».

Malinowski, nous l'avons dit, était arrivé de Pologne et avait étudié à la LSE avec Seligman et Westermarck⁷⁵ puis commencé comme *lecturer* avant la première guerre mondiale et profité de cette dernière pour faire son terrain avant de revenir comme *reader* à la LSE à partir de 1923. La tradition anthropologique avait donc précédé Malinowski dans l'institution où, en plus des anthropologues susnommés, les sociologues Houshous et Ginsberg s'étaient penchés sur des données et des questions anthropologiques⁷⁶. Mais lorsqu'en 1927, une chaire d'anthropologie fut créée grâce à des fonds de la Rockefeller à la LSE, c'est à Malinowski qu'elle fut attribuée⁷⁷.

L'importance de Malinowski pour le développement de la théorie anthropologique est reconnue par tous et, bien que son obsession pour le terrain soit sans cesse mise de l'avant, Malinowski lui-même reconnaissait l'importance de la théorie et sa nécessité pour l'observation⁷⁸. Mais l'héritage théorique de Malinowski reste ambigu. Les thèmes de fonction et de culture sont sans doute importants pour lui, mais le développement qu'il en a fait laissa grand nombre d'anthropologues de l'époque sur leur faim. Mais ils se gardèrent de le faire savoir du vivant du principal intéressé. Evans-Pritchard, par exemple, n'avait que peu de considération pour la théorie de Malinowski: «It is a good example of the morass of verbiage and triviality into which the effort to give an appearance of being natural-scientific

⁷⁴ Lettre de A. Radcliffe-Brown à M. Mauss, Chicago, 17 décembre 1934. Citée in M., Fournier, 1994, *Mauss*, op. cit., p. 650 note 1.

⁷⁵ « Westermarck and Seligman were his teachers and mentors. » (R. Dahrendorf, 1995, op. cit., p. 243.) Malinowski, bien qu'il doive aux deux hommes, était plus proche de Westermarck (dont il avait récupéré la chaise de bureau!) que de Seligman, il y avait même des tensions entre Seligman et Malinowski.

⁷⁶ « But by the mid-1920s the School already had a distinguished tradition in the field. E. A. Westermarck had been lecturing in anthropology since 1904 and was still a part-time professor (until 1930). His fellow Martin White Professor L. T. Houshous was as much an anthropologist as a sociologist at least so far as the data used for his evolutionary theories were concerned. With his student and successor Morris Ginsberg he had published *The Material Culture and Social Institutions of the Simpler peoples* (1915). Since 1913, moreover, Professor Seligman had been a (part-time) professor of ethnology lecturing on general ethnology as well as the pagan tribes of the Anglo-Egyptian Sudan [il prendra sa retraite en 1932]. » Ibid., p. 243.

⁷⁷ En 1925 - la LSE demande des fonds à la Rockefeller Foundation: « The practical proposal for completing the circle of the social sciences was to create four chairs, in anthropology, social biology, economic psychology, and public health.[...] In the event, only one chair was created immediately, in anthropology, and Bronislaw Malinowski, already a reader at School, was appointed to it in 1927. » Ibid., p. 243. La Chaire de Biologie sociale sera créée en 1929 et attribuée à Hogben.

⁷⁸ « On the other hand, Malinowski knew from the outset that observation without theory is dumb. » Ibid., p. 246.

can lead. Malinowski was in any case a futile thinker⁷⁹. » Il semble que même Raymond Firth soit resté sur sa faim : « Of Malinowski's theory itself, Firth remained unconvinced. Without Radcliffe-Brown's concept of structure, function remained a tautological notion⁸⁰. » Si le jugement post mortem de Malinowski par Evans-Pritchard n'est pas surprenant, malgré les boniments à son endroit qu'il avait antérieurement publiés, le retournement de Firth est plus saisissant puisque celui-ci avait étudié sous Malinowski avant de devenir *lecturer* en anthropologie et de lui succéder à la Chaire d'anthropologie de la LSE. Quoiqu'il en soit des raisons de ce peu de reconnaissance rétrospectif, il n'en reste pas moins que Malinowski occupait, de son vivant, le centre du champ anthropologique anglais. Et à ce titre, il a défendu très farouchement sa discipline contre les autres disciplines connexes, notamment la sociologie. Contrairement à cette dernière, l'anthropologie était, disait-il, actuelle et scientifique⁸¹. D'ailleurs, l'influence de Malinowski à la LSE en venait à déranger les sociologues de l'institution⁸².

Dans ses relations avec les durkheimiens, Malinowski témoigne d'un respect plus digne du statut qui est maintenant le sien. Les vives critiques estudiantines font place à une bonne entente stratégique couplée d'un respect pour l'honnêteté et le travail déployé par les savants français. Ainsi, la relation qu'entretiennent Mauss et Malinowski et le respect mutuel qu'ils se vouent semblent peser dans la balance. Les deux hommes se rencontrent à l'occasion des voyages de Mauss à Londres et du passage de Malinowski à Paris. Mauss se sent appuyé par Malinowski dont il sollicite l'appui dans le cadre de la relance de l'*Année Sociologique*. Et ce sentiment était avéré puisque lorsque la fondation Rockefeller a remis en cause ses liens avec Mauss, Malinowski s'est empressé de se porter à sa défense en soulignant l'intégrité et le sérieux des travaux de Mauss.

Malinowski s'oppose autant à la position de l'anthropologie anglaise classique qu'à celle de la sociologie française. Il considérait celles-ci comme les incarnations de deux excès (le

⁷⁹ Evans-Pritchard cité par R. Dahrendorf, *Ibid.*, p. 246 note 106.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 247.

⁸¹ « When a B. Sc. in Sociology was proposed in 1936, Anthropology was totally left out of the syllabus. Malinowski was incensed and wrote officially to the Director and privately to «Dear Jessie». «It is not my personal opinions which matters but the plain fact that anthropology as we are teaching it at the School is a training in the only really empirical approach to sociology. » *Ibid.*, p. 248.

⁸² «Even the normally kind Firth observes that Morris Ginsberg had "missed the boat" of new developments and now "became jealous", which did not help relations. » *Ibid.*, p. 248.

biologisme évolutionniste des Anglais et le sociologisme des Français) contre lesquels il fallait se prémunir. Dans ce contexte, la domination de Malinowski ne fait pas que des heureux. Mais peu importe la position des différents anthropologues anglais à l'égard de Malinowski, il convergeaient tous dans leur critique du durkheimisme.

4.4.3. *Evans-Pritchard*

E.E. Evans-Pritchard démontre à la fois l'importance de Malinowski et l'unité de la critique anthropologique des durkheimiens. En 1929, avant d'aller enseigner au Caire, Evans-Pritchard était professeur aux USA mais souhaitait déjà un poste à la LSE. Dans un texte sur la magie⁸³ visant en partie à relativiser la thèse durkheimienne sur le caractère impersonnel des forces magiques, Evans-Pritchard s'oblige une référence élogieuse à Malinowski: « Professor Malinowski was the first writer to demonstrate from a detailed study of one society wherein lies the function of magic⁸⁴. » Ce souci de mentionner la primauté des travaux de Malinowski illustre la révérence qui lui est alors presque rituellement témoignée et qui est nécessaire à l'entrée dans le cercle universitaire britannique tant son influence y est marquante. Nous avons vu plus haut que le jugement d'Evans-Pritchard, lorsqu'il sera libéré du joug de Malinowski, se révélera beaucoup plus critique.

Dans ce même texte, discutant de l'origine et de la nature de la magie telle que conçue par un Argonaute trobriandais et un Zaube, Evans-Pritchard commente la vision durkheimienne de l'origine de la magie dans le mana conçu comme force impersonnelle et la critique⁸⁵. Pour bien souligner qu'il s'agit là d'une critique, Evans-Pritchard renvoie à une note au bas de la page dans laquelle il se distingue de certains auteurs dont Mauss et Durkheim en affirmant qu'il n'est pas certain que les autochtones conçoivent ces forces comme impersonnelles:

« I do not wish to state that these forces are conceived as impersonal by the native themselves, but that they have been described as such by ethnographers and theoretical writers, such as Morett, Preuss, Hubert and Mauss, Durkheim and others⁸⁶. »

⁸³ E.E. Evans-Pritchard, 1929, « The morphology and function of Magic », *American Anthropologist*, New Series, vol. 31, no. 4, oct-déc., p. 619-641.

⁸⁴ Ibid., p. 621.

⁸⁵ « They would find that the Azaube, like his own people believe magic to have come into the world with man and not to have been acquired by subsequent discovery in the world of nature. The Zande would reject as strongly as himself the idea of magic as a universal impersonal power as expressed in the concept Mana in Polynesia and Wakan and Orenda in North America. » Ibid., p. 622.

⁸⁶ Ibid., p. 622 note 3.

Derrière cette remarque, nous pouvons discerner la tendance plus générale de l'époque à renier en bloc la vieille « arm-chair anthropology » au profit de la pratique du terrain. Mais tant chez Evans-Pritchard que chez Malinowski, c'est avant tout dans les notes de bas de page que la critique des idées durkheimienne a maintenant lieu. Cette critique n'occupe plus la place centrale qui lui revenait auparavant car l'heure n'est plus à la confrontation de vieilles idées, il faut désormais se confronter aux « faits » du terrain.

4.4.4. *Westermarck*

C'est dans ce contexte que nous sommes mené à traiter à nouveau du cas de Westermarck. Ce dernier s'était assuré d'un « lectureship » en anthropologie dès 1904 et avait ensuite été l'un des assistants de Hobsbawm tout en poursuivant ses travaux anthropologiques concernant notamment la famille et la religion. Il représentait à bien des égards la vieille école anthropologique mais il avait aux yeux de Malinowski et des autres « nouveaux », le mérite d'avoir « fait du terrain » à plusieurs reprises au Maroc. En 1936 donc, Westermarck aborde et critique de nouveau la thèse durkheimienne sur la religion⁸⁷. Fidèle au comparatisme de la tradition anthropologique, il s'en prend au rôle assigné par Durkheim au totémisme et à la méthode consistant à déduire des lois générales de l'étude d'un seul cas⁸⁸. Il affirme que la généralisation de Durkheim est excessive et téméraire puisqu'il n'effectue pas de comparaison entre les différentes religions pour prouver leurs aspects communs. Un seul cas, même bien étudié, ne peut suffire:

« But an analysis, however careful, of Australian totemism cannot be a substitute for generalizations referring to the other religions. It is only by comparing it with the results of careful analysis of the latter that we can discover what they all have in common. But I cannot see that the study of the problem of totemism requires such an elaborate undertaking, any more than the study of any particular social institution presupposes a study of all related institutions in all cultures⁸⁹. »

⁸⁷ E. Westermarck, 1936, « Method in Social Anthropology », *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. 66, Dec., p. 223-248. « This book [FEVR], which was written a quarter of century ago, has been subjected to much criticism, and it certainly bristles with fallacies. » p. 239.

⁸⁸ « His argument amounts to this: by analyzing Australian totemism he has discovered a law representing the secret of religion, and the result of his investigation is therefore applicable to very other religion. This however, is not an induction but a vicious circle. Yet Durkheim call it an induction, which having at its foundation a clearly defined experiment is less adventurous than many summary generalizations that, while attempting to reach the essence of religion at once, without resting upon the careful analysis of any religion in particular, greatly risk losing themselves in space. » Ibid., p. 240.

⁸⁹ Ibid.

En somme, ce que Westermarck rappelle ici aux « nouveaux », c'est la critique classique de l'anthropologie à l'endroit Durkheim, celle qui concerne sa méthodologie⁹⁰. D'ailleurs, le point de départ de cette critique de Durkheim par Westermarck témoigne du vent nouveau qui souffle sur l'anthropologie britannique : c'est un commentaire des positions publiées par Radcliffe-Brown dans l'*American Anthropologist* quant au rôle des *FEVR* dans le renouveau de l'anthropologie qui motive l'intervention de Westermarck:

« In order to illustrate the endeavour of the "New Anthropology" to demonstrate that a particular phenomenon is an example of a general law, Radcliffe-Brown describes [Durkheim's] attitude towards the problem of totemism⁹¹. »

Westermarck explique que Radcliffe-Brown dit avoir choisi le totémisme: « because some of the most important steps of the passage from the old to the new methods are to be seen in Durkheim's treatment of the subject in his *Elementary Forms of Religions Life*⁹² ». Mais ce renouveau dans la méthode semble à Westermarck précisément due à l'importance nouvelle du terrain dans l'anthropologie plutôt qu'à l'étude du totémisme et il s'étonne de ce que Radcliffe-Brown s'appuie sur les *FEVR*, qui présentent justement des tares méthodologiques et qui sont le fait d'un *arm-chair sociologist*. Ces considérations font qu'en conclusion, Westermarck s'étonne de voir Radcliffe-Brown, pour qui le terrain est si important, s'enthousiasmer pour Durkheim et son école alors que ces derniers n'ont pas fait de travail de terrain⁹³. Au point de vue théorique, ce que Westermarck ne saisit pas est que cette idée d'« un seul cas » de Durkheim est au moins autant compatible que celle du comparatisme avec celle du terrain.

Cette mécompréhension de Westermarck s'explique en partie par la position excentrique de Radcliffe-Brown vis-à-vis de l'anthropologie anglo-saxonne. En plus de critiquer

⁹⁰ « In present connection the main question of interest is that of method; and I cannot for a moment imagine that the new anthropology would benefit by any revival of Durkheim's methodology as demonstrated in this book. » Ibid., p. 239-240.

⁹¹ Ibid., p. 239.

⁹² « Radcliffe-Brown says he has chosen the subject of totemism to show the difference of method that distinguishes the newer social anthropology from the old "because some of the most important steps of the passage from the old to the new methods are to be seen in Durkheim's treatment of the subject in his *Elementary forms of religions life*". » Ibid., p. 239 - La citation de Radcliffe-Brown, 1935, est tirée de « On the concept of function in social Science », *American Anthropologist*, New Series, vol. XXXVII, p. 401.

⁹³ Ibid., p. 240.

l'évolutionnisme de Durkheim⁹⁴, Radcliffe-Brown fait figure d'extra-terrestre dans la quasi-unité du monde anglo-saxon en semblant pencher, avec Durkheim et les siens, contre l'anthropologie britannique classique et la conception nominaliste et individualiste du culturalisme fonctionnaliste que Malinowski tente de promouvoir. Ainsi, ce qui étonne Westermarck c'est la manière dont Radcliffe-Brown s'appuie sur les durkheimiens pour se distinguer de Malinowski sur la question du terrain et se hisser au même rang que ce dernier. En fait, Westermarck est dépassé par la question – pourtant rendue centrale à l'époque – du fonctionnalisme dans la théorie anthropologique, question qui vient pourtant donner un sens nouveau à la question du terrain.

4.4.5. *Radcliffe-Brown*

Fournier résume justement l'opposition entre Malinowski et Radcliffe-Brown à la conception du fonctionnalisme défendue par chacun⁹⁵. Contrairement au fonctionnalisme de Malinowski, qui est caractérisé par son individualisme et son volontarisme, celui défendu par Radcliffe-Brown implique toujours une considération de la structure qui tempère l'importance des déterminations individuelles⁹⁶. En ce sens, Radcliffe-Brown, qui a correspondu avec Mauss durant de longues années et qui a sollicité son appui pour être nommé à la chaire d'anthropologie sociale d'Oxford, peut être qualifié de durkheimien (et de réaliste).

Radcliffe-Brown ne renonce ni à l'idée du terrain, ni à celle de la possibilité de déduire des lois générales de l'observation d'un seul cas ou de la méthode comparative. Il ne fait que spécifier que, dans tous les cas, l'explication ne peut se contenter de la fonction et que l'on doit également tenir compte de la structure, ce que, du reste, Durkheim avait déjà dit. À cet égard, Radcliffe-Brown fut le seul durkheimien anglophone alors que les autres, campant sur

⁹⁴ A.R. Radcliffe-Brown, 1937, « 201, Australian social Organization » *Man*, vol. 37, Nov. Ce texte est le résumé d'une communication du 19 oct. 1937 où, après avoir mentionné le nom de Durkheim parmi d'autres auteurs, Radcliffe-Brown résume le point de vue qu'il leur attribue à tous, à savoir celui d'évolutionnistes: « It was generally assumed by everyone that the purpose of comparisons of the various forms of social organization should be to arrange them in an order of development, or, in some way to arrive at a conjectural history. » p. 178. Fournier ajoute à propos des critiques de Radcliffe-Brown à l'endroit de Durkheim que: « Vingt and plus tard, Radcliffe-Brown va réaffirmer son désaccord avec Durkheim sur certains points: "Je trouvais sa déduction de la religion tribale à partir de la religion du clan trop rigide." (lettre de RB à Mauss 14 fév. 1930. *DS*, no. 10, oct 1984, p. 9.) » M. Fournier, 2007, op. cit., p. 804 note 1.

⁹⁵ M. Fournier, 2007, op. Cit., p. 920.

⁹⁶ Radcliffe-Brown, 1935, loc. cit., p. 401.

leurs positions individualistes (et nominalistes), tendaient vers le fonctionnalisme de Malinowski, que celui-ci présentait comme une sociologie empirique.

Le terrain, donc, peut être abordé de façon réaliste comme de façon nominaliste. Dans l'optique réaliste des durkheimiens, il représente une étape fort importante, celle de l'acquisition des données qui ne sont toujours que la partie apparente de la réalité. Le Manuel d'ethnologie de Mauss est à ce titre exemplaire. Il s'agit d'organiser la collecte des données de façon systématique pour que le terrain soit profitable à l'entreprise scientifique qui consiste à donner une explication théorique de la réalité sous-jacente. Mais dans ce contexte la pratique du terrain ne suffit pas à faire œuvre de science, pas plus qu'elle ne condamne à la monographie descriptive. Bien au contraire, un terrain ainsi effectué permet autant la rédaction de monographies ayant une valeur scientifique que la production d'études comparatives puisqu'il tient compte de l'unité fondamentale des phénomènes étudiés.

Dans l'autre appréhension du terrain, sa version nominaliste et individualiste défendue par Malinowski, le terrain a une valeur scientifique en soi. Être sur le terrain revient à côtoyer la vérité, à y participer, à la créer, et constitue à ce titre un prérequis à toute production se voulant scientifique. C'est sous cet angle que le terrain « expulse » les arm-chair anthropologists et que Westermarck critique Durkheim. Notons que Westermarck ne voit pas que cette conception du terrain s'oppose dans les faits à toute méthode comparative puisqu'elle renvoie effectivement chacun des terrains dos-à-dos, comme des réalités totalement distinctes et particulières sans commune mesure donc incomparables. La méthode comparative de Westermarck laissait place à l'individualisme et au terrain d'une toute autre façon, en confinant l'individualisme à la méthode introspective et en ne considérant pas la présence et la participation sur le terrain comme un prérequis à l'analyse. L'expérience du terrain, de n'importe quel terrain, suffisait à faire prendre conscience de la richesse et de la complexité des sociétés étudiées et du caractère univoque des lois de l'évolution. La comparaison restait possible puisque les présupposés individualistes restaient universels, étaient situés en amont du terrain, dans la vérité morale acquise par introspection qu'il s'agissait ensuite de démontrer par la comparaison.

Ainsi, quoiqu'il en soit du statut conféré au terrain dans l'anthropologie classique et dans celle de Malinowski, le présupposé des deux théories reste foncièrement individualiste et

c'est ce qui justifie leur opposition commune envers Durkheim et Radcliffe-Brown.

4.5. Conclusion sur la seconde réception anglaise de Durkheim

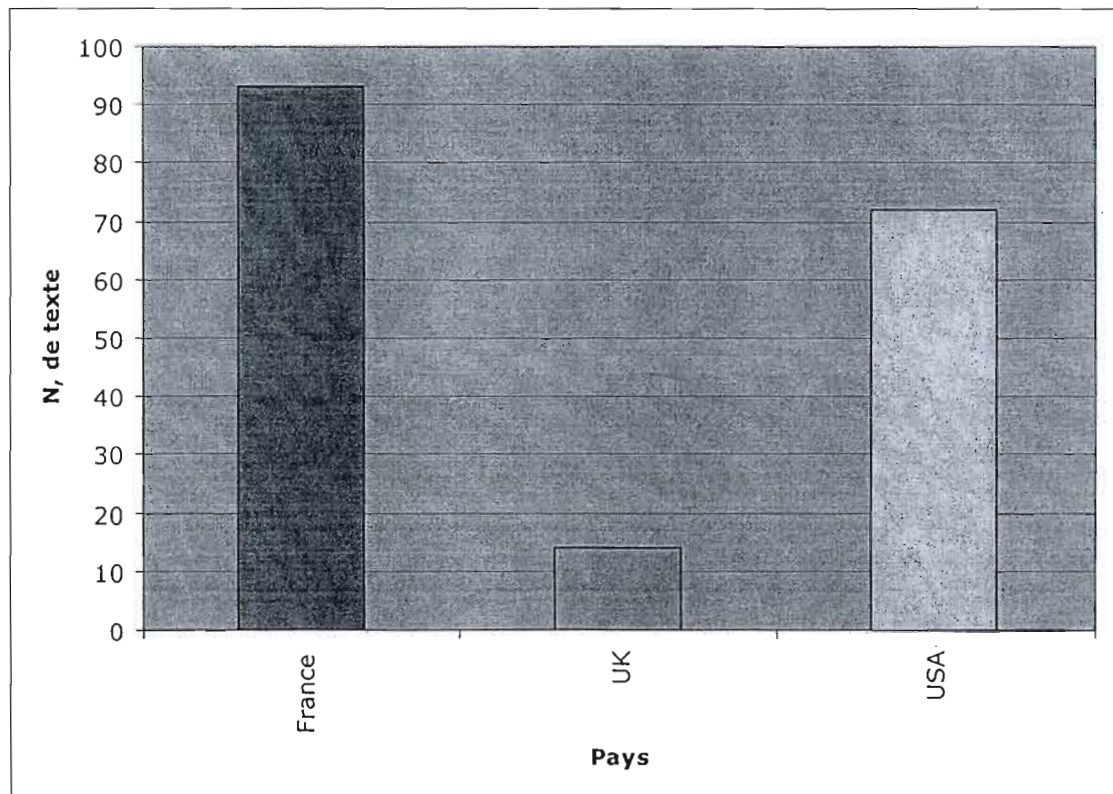
Comme la réception de Durkheim dans la période précédant la première guerre, celle de l'entre-deux-guerres permet d'éclairer certains éléments du développement de la théorie sociologique et de l'institutionnalisation de la sociologie britannique. Que ce soit chez les sociologues ou les anthropologues, la sociologie réaliste de Durkheim a été à la fois utilisée et décriée. Ainsi, au bout du compte, malgré que cela ne se soit pas matérialisé de la même manière chez les sociologues et les anthropologues, un jugement très négatif du réalisme social durkheimien a dominé en raison des présupposés individualistes partagés par les auteurs des deux disciplines. Nous verrons, dans les chapitres suivants, que les sociologies américaines et françaises se sont construites à cette époque sur des bases théoriques très semblables, malgré une institutionnalisation, des relations aux autres disciplines et des conditions politiques et économiques tout-à-fait différentes.

Chapitre 5 : la seconde réception française de Durkheim

5.1. Introduction, présentation historique du champ sociologique français de l'entre-deux guerres et présentation de la bibliographie des textes consacrés à Durkheim

La publication de textes consacrés en tout ou en partie à Durkheim se poursuit à un bon rythme durant l'entre-deux guerres et la principale langue utilisée reste le français. Mais les publications anglophones sont de plus en plus nombreuses et le nombre combiné des textes publiés en Angleterre et aux USA s'approche du nombre de publications françaises. L'écart reste toutefois considérable si nous tenons compte de l'écart entre le nombre de sociologues américains et le nombre de sociologues français.

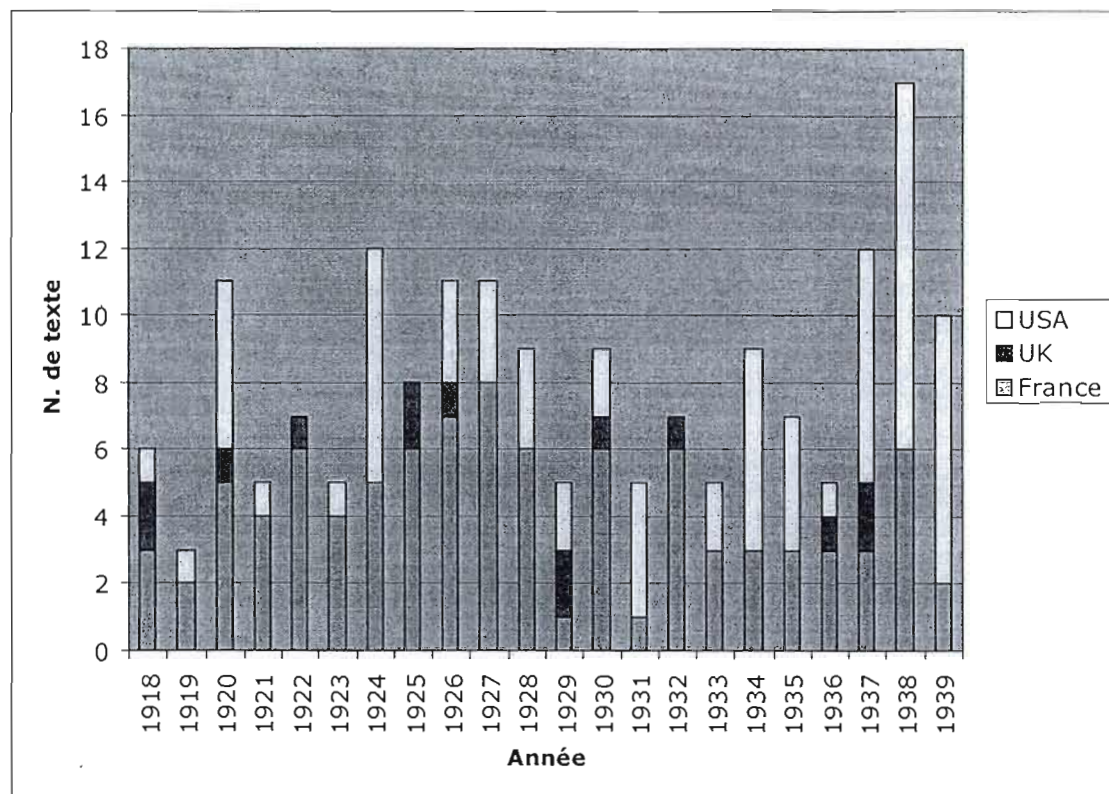
Histogramme 1 : répartition des textes publiés entre 1918 et 1939 selon leur pays de publication



Notons tout d'abord la diminution progressive de la proportion des textes publiés en France. Dans la première moitié de la période (entre 1918 et 1928), près des deux tiers (56/88) des textes sont publiés en France, alors que cette proportion passe à un peu plus du tiers durant la

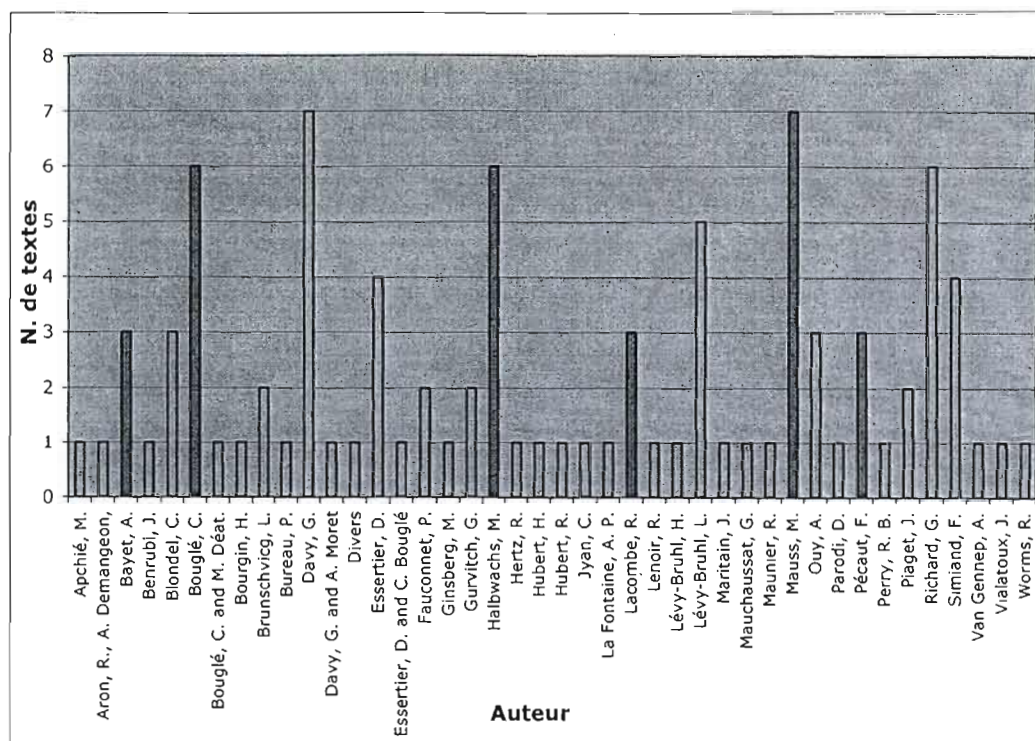
seconde moitié de l'entre deux guerres (37/94). Cette diminution se traduit par une moyenne de textes publiés un peu inférieure à trois articles par année entre 1929 et 1939, alors que la moyenne entre 1918 et 1928 était d'un peu plus de cinq.

Histogramme 2 : part de chaque de chaque pays dans la répartition annuelle des textes publiés entre 1918 et 1939



Mais cette diminution progressive de l'intérêt envers le durkheimisme n'empêche pas la diversité croissante des auteurs publiant sur le sujet : 42 auteurs différents ont signé des textes publiés en France durant la période 1918-1939, 25 de ces auteurs n'ont signé qu'un texte et 4 en ont publié deux.

Histogramme 3 : nombre de textes publiés par auteurs francophone entre 1918 et 1939



Enfin, ce qui nous semble aussi intéressant à noter est que le nombre de textes produits par des durkheimiens et des non-durkheimiens durant l'entre-deux guerre est plus ou moins équivalent. À ce titre, la séparation qui régnait avant la guerre au sein du champ sociologique français toujours est repérable et il semble que la bibliographie des travaux concernant Durkheim soit représentative de l'état général du champ.

5.2. Les appréciations de l'époque

Comme notre bibliographie le laisse présager, au retour de la Grande guerre, malgré la mort de Durkheim et de plusieurs jeunes durkheimiens, la sociologie française présente un visage plus ou moins inchangé : les survivants des deux clans continuent à opposer les figures emblématiques de Tarde et de Durkheim. En fait, vu de l'extérieur, pratiquement rien n'a changé. Au milieu des années 30, Merton tente de résumer, avec les limites que cela implique et dont il dit être conscient, les divergences et convergences des différentes écoles sociologiques françaises.

Pour ce qui est des convergences, il souligne que les représentants de chacune des écoles de la sociologie française ont suivi une même tendance en s'intéressant principalement à

la « primitive mentality » et à sa relation avec la « civilized mentality » ainsi qu'aux « relationships of psychology and sociology in the study of mental phenomena¹. » En ce qui a trait à la controverse, elle s'articule, selon Merton, autour du « general schema of Émile Durkheim² » et, conséquemment, les deux principaux groupes qui s'opposent dans la sociologie française sont les durkheimiens et les anti-durkheimiens.

Du côté des durkheimiens, Merton signale les noms de Lévy-Bruhl, Bouglé, Fauconnet, Hubert, Mauss, Halbwachs et Davy. Il associe principalement l'anti durkheimisme aux émules de Tarde : « At the other pole stand those who - propounding their anti- Durkheim polemics in the *Revue Internationale de Sociologie* - derive from R. Worms and Tarde, foremost amongst whom are MM. Gaston Richard, G. L Duprat, Allier and Deat³. » Mais Merton identifie également deux écoles de moindre importance opposées au durkheimisme : l'École de la science sociale (Leplay, Demolins, Tourville et P. Bureau) et « l'École Catholique », qu'il dit inspirée par Saint-Thomas d'Aquin et incarnée dans les travaux de Deploige, Belliot, Legrand et Maritain.

Dans un texte publié aux USA en 1937, Marjolin trace plus ou moins le même portrait: il considère lui aussi Tarde comme la principale source d'inspiration des antidurkheimiens. Pour lui comme pour plusieurs autres, la différence entre les pensées de Tarde et de Durkheim tient à leur conception différente de l'origine du fait social. Pour Tarde, les faits sociaux « were not born of unconscious reciprocal action of intellects upon one another, but from the imitation of their inventor by the multitude. » En somme, dit Marjolin, selon Tarde, les « Laws of individual consciousness permit explanation of the social⁴. »

Marjolin est plus prudent que Merton dans l'appréciation qu'il fait des travaux de Worms,

¹ R. K. Merton, 1934a, « Recent French Sociology », *Social Forces*, vol. 12, no. 14, May, p. 538. Merton était attaché à Harvard lorsqu'il a publié ce texte.

² « Constituting the pivot on which controversy chiefly turns is the general schema of Émile Durkheim. » Ibid., p. 537.

³ Ibid.

⁴ R. Marjolin, 1937, « French Sociology – Comte and Durkheim », *American Journal of Sociology*, vol. 42, no. 5, March, p. 696.

Richard et Duprat⁵. Mais il en vient tout de même à relever les mêmes éléments de critique que Merton:

« They combat sociological imperialism and refuse to accord to cultural phenomena, especially moral or religious ones, an exclusively social character. They accuse Durkheim and the *Année sociologique* of being too satisfied to treat the primitive while neglecting more advanced societies⁶. »

En effet, pour Merton, depuis la mort de Tarde, Worms est le chef de file de ce groupe qui critique l'utilisation des sociétés primitives comme modèle. Pour ce groupe :

« Sociology, as the synthesis of the social sciences, should confirm itself to the direct and historic observation of Western society and should not turn the dim uncertainties of anthropologic data for basic material⁷. »

Richard, l'ancien durkheimien, est lui aussi associé à ce mouvement par Merton, en raison surtout de ses positions contre la distinction entre individuel et collectif et contre le recours au primitif : Richard « denies the antithesis of individual and society, asserts the sterility of seeking in the primitive mentality the explanation of the higher social processes, [...] ⁸ ».

Toujours selon Merton, G. L. Duprat affirme pour sa part la prééminence de la psychologie sur le social et s'oppose franchement au réalisme sociologique durkheimien :

« [...] he holds that no objective existence can be attributed to society, nor may individual consciousness be conceived as a product of the collective consciousness. Social psychology must take psycho-biologic behavior as the point of departure and must study the results of psychic and social interaction⁹. »

Lorsqu'il mentionne l'École des sciences sociale, Merton, l'associe principalement à P. Bureau et il explique que ce dernier s'inspire à la fois de LePlay, Tarde, Durkheim et Tourville. Marjolin, de son côté, cite l'École de la science sociale et les LePlaysiens et mentionne les mêmes auteurs¹⁰, mais en tant que sociologues catholiques et il ajoute à cette

⁵ « It is more difficult to place in one group the investigators who without rejecting the sociological principles of Durkheim, try rather to limit their scope in order to reserve a place for other types of explanation. Influenced by Tarde, and more or less following Renouvier, they insist on the importance of the individual and the dangers of sociological metaphors. » Ibid., p. 696.

⁶ Ibid.

⁷ R. K. Merton, 1934a, loc. cit., p. 540.

⁸ Ibid., p. 540.

⁹ Ibid.

¹⁰ « Henri de Tourville, Paul de Rousiers, Paul Descamps, Edmond Demolins, Paul Bureau, [...] », R. Marjolin, 1937, loc. cit., p. 697.

liste les noms de G. Richard, Rinnard de La Boullaye, Belliot, Antoine et Ruthen. Une autre différence entre les textes de Merton et Marjolin est à souligner. Parmi les critiques du durkheimisme, Marjolin identifie un groupe dont Merton n'a pas glissé mot, les marxistes: « It is very difficult to speak of recent movement in opposition to Durkheimian sociology which, although it is not yet printed in any important work, has attracted many young sociologists, ethnologists and philosophers. We wish to speak of the Marxist current¹¹. »

Enfin, l'article de Merton se démarque de celui de Marjolin par sa mention de plusieurs auteurs associés à chacune des écoles traitées qui auraient produit, dans leurs champs respectifs, des études montrant « a social approach ». Merton mentionne, à titre d'exemple et sans préciser à quelles écoles il les associe, des historiens (Seignobos, Lacombe, Berr et Granet), des juristes (Hauriou, E. Lévy, Duguit et Huvelin), des économistes (Gide, Leroy, Picard, Bourgin et Simiand), des philologues (Vendryes, Brunot et Meillet), des géographes (Cholley, Brunhes, Valloux et Febvre) et des psychologues (Blondel, Dumas, Piaget)¹².

Malgré les quelques différences que nous venons de souligner, le portrait que dressent Merton et Marjolin du champ sociologique français de l'entre-deux guerres est plutôt similaire : les durkheimiens et anti-durkheimiens s'opposent et les différents groupes anti-durkheimiens se distinguent entre eux par l'argumentaire alternatif qu'ils proposent à la sociologie: la psychologie contre la spécificité des faits sociaux, l'étude des sociétés contemporaines plutôt qu'archaïques, la conception de la sociologie comme synthèse des sciences sociales plutôt que science autonome¹³. De plus, Merton et Marjolin identifient tous deux certaines divergences entre les durkheimiens et quelques domaines dans lesquels ils se « rapprochements » de leurs critiques.

La période de l'entre-deux guerres, autrefois présentée comme la lente agonie du durkheimisme, a été réhabilitée dans toute sa complexité par Marcel. Ce dernier, constatant que la plupart des travaux traitants de la période se concentraient sur les conditions

¹¹ Ibid.

¹² R. K. Merton, 1934a, loc. cit., p. 541.

¹³ « To the Durkheimian thesis of the specific, emergent character of social phenomena do not differ in nature from those which have the individual consciousness for a subtraction; against ethnographic research is raised the study of contemporary western society; in contrast to the conception of sociology as an autonomous science is the view of it as a synthesis of the social sciences. » Ibid., p. 541.

institutionnelles et sur les « stratégies » employées par les durkheimiens, a démontré que ces analyses institutionnelles occultaient parfois les nuances des interprétations de l'œuvre de Durkheim produites par Mauss, Halbwachs, Simiand ou Bouglé. Pour les besoins de notre thèse, retenons que ce qui ressort des travaux de Marcel et de la littérature concernant le durkheimisme dans l'entre-deux-guerres est que les questions, induites par les conditions institutionnelles ou soulevées par les principaux critiques, ont eu des échos dans les écrits des durkheimiens et que ces réactions très variées ont constitué une défense du durkheimisme : cela est d'une évidence telle que même les observateurs étrangers de l'époque l'ont remarqué.

5.2.1. Merton et les différentes voix du durkheimisme

Par exemple, Merton, affirme que la « conception of the specificity of social phenomena which, though psychic, are far from psychologic, is still the keystone of the "French School of Sociology"¹⁴ ». Selon Merton, l'approche préconisée par les durkheimiens se résume à l'explication du social par le social et à l'idée de la pertinence du recours à l'étude du passé et du primitif, autrement dit, de la recherche anthropologique¹⁵. Mais cela ne l'empêche pas de distinguer l'usage de la théorie durkheimienne fait par les membres les plus importants de l'école. Ainsi, pour lui, Lévy-Bruhl dévie de la théorie de Durkheim en ce qui a trait à l'universalité de la mentalité en proposant sa « mentalité primitive¹⁶ » et M. Mauss tente de rapprocher la sociologie et la psychologie tout en réaffirmant la définition durkheimienne du fait social et sa spécificité¹⁷. Quant à Bouglé, il suit Durkheim dans les grandes lignes mais, aux dires de Merton, il affirme le caractère nécessaire du recours à la psychologie et se

¹⁴ Ibid., p. 539.

¹⁵ « There is general acceptance of the postulate that social phenomena are *sui generis*, explicable in terms of "social facts" rather than in terms of individual behavior. It is held that sociologic explanation involves the discovery of the simplest social forms, the elements of present-day institutions and associations, and for this it is necessary to turn to a study of the primitive mentality, beliefs, and practices. Here lies the basis for the great emphasis placed upon anthropological research by the followers of Durkheim. » Ibid., p. 539-540.

¹⁶ « In maintaining that the primitive mentality is completely dominated by the *representations collectives*, M. Lévy-Bruhl holds fast to the durkheimian conception, but in asserting a radical break in the evolution of the human mind he manifestly deviates from Durkheim who repeatedly averred that modern scientific thought - genetically considered - arises from primitive religious thought. » Ibid., p. 538.

¹⁷ « He [Mauss] maintains, *in toto*, the sociologic view that since social facts are exterior to the individual, and are endowed with a coercive power by means of which they are imposed upon him, » the psychologists may very well benefit by the findings of the sociologists, but that, in the complementary consideration, the latter need not very much concerned with psychologic data. » Ibid., p. 538.

satisfait de la sociologie des formes de Simmel¹⁸. Toujours suivant Merton, Halbwachs, « [...] the only statistically-minded sociologist of prominence in France¹⁹ », suit lui aussi Durkheim en réaffirmant l'importance de la société mais il inflige à son point de vue une approche statistique et y ajoute une perspective fondée sur les classes sociales. Enfin, Davy, représentant la gauche des durkheimiens selon Merton, étudie le potlatch et subordonne clairement la psychologie à la sociologie, suivant, ce faisant, à la fois la théorie durkheimienne et les préoccupations maussiennes²⁰.

Dans une large mesure, les tendances générales des travaux durkheimiens convergent avec celles de leurs détracteurs. Merton remarque que, sauf exception, l'usage des statistiques est soigneusement évité et que les discussions théoriques supplantent numériquement les recherches inductives fondées sur la réalité contemporaine²¹. À ces tendances similaires s'ajoutent, selon Merton, des débuts de collaboration et de rapprochements sur les bases d'une réévaluation du lien entre sociologie et psychologie. Merton évoque la collaboration des diverses écoles dans le traité de psychologie édité par G. Dumas comme la preuve d'un rapprochement graduel des deux factions « in the common recognition that psychic phenomena, facts of consciousness, can be studied fruitfully from the standpoint of both psychophysiology and sociology²². »

5.2.2. Marjolin

C'est aussi à la présentation de la convergence des études sociologiques françaises que Marjolin consacre une partie de son appréciation de la sociologie française. Comme nous l'avons dit, Marjolin dresse un aperçu du champ sociologique de l'époque. Dans ce cadre, en plus de présenter les anti-durkheimiens, il dresse présente l'histoire de la sociologie et la place qu'y occupe Durkheim. Nous allons voir qu'il profite de l'occasion pour répondre à

¹⁸ « [Bouglé] does not grant the complete validity of such theories, denies that sociology can do without the assistance of psychology and claims that the autonomy of sociology is sufficiently assured if, following Simmel, it studies social forms. » Ibid., p. 539.

¹⁹ Ibid.

²⁰ Mentionnons de passage (puisque nous en reparlerons) que selon Merton, dans *Les cadres sociaux de la mémoire* et dans *La foi jurée*; « [...] Davy claims to have demonstrated that the institution of Potlatch contains the very matrix of the contractual relation, for it induces a reciprocity of rights and duties between individuals and between groups. » Ibid.

²¹ Ibid., p. 541.

²² Ibid.

plusieurs des critiques qui étaient alors formulées à l'endroit du durkheimisme mais que les convergences qu'il identifie dans les tendances sociologiques en viennent à donner raison aux détracteurs de Durkheim.

Selon Marjolin, apparue à la faveur d'une volonté de dégager de l'étude de la société des lois semblables à celles s'appliquant aux autres réalités naturelles, la sociologie française s'est d'abord présentée sous la forme de la philosophie de l'histoire évolutionniste comtienne²³. Ce n'est qu'à partir de Durkheim que la sociologie aurait pris un aspect moins évolutionniste : « For [Durkheim] there does not exist any single general human society, but only particular societies which follow diverse evolutions, and it is not possible to consider the conditions which they have reached as stages in a single developmental sequence²⁴. »

Marjolin tient à souligner que, malgré l'importance qu'il accorde à l'anthropologie et à la démographie, Durkheim n'est ni behavioriste ni matérialiste. Réfutant les accusations de matérialisme formulées à l'endroit de Durkheim par les catholiques, Marjolin insiste sur la nature psychologique des faits sociaux, qui sont, selon lui, avant tout des représentations et des sentiments²⁵. Mais il rappelle également que cela ne signifie pas que la sociologie durkheimienne soit réductible à la psychologie²⁶. Et cela lui permet de défendre Durkheim contre les accusations d'ontologisme souvent formulées à propos de sa supposée adhésion à l'idée de l'existence d'un « collective mind » :

²³ « For Comte the object of sociology is not the study of human societies, but of society; for there exists a society embracing all men the constituent parts of which evolve in a single direction. » Ibid., p. 693.

²⁴ Ibid., p. 694.

²⁵ « How ever important may be the place which Durkheim accords to demography and anthropology, it would be a profound misunderstanding of his work to interpret it as behavioristic. The social fact is of a psychological nature. It is, above all, a representation, i. e. an idea, a sentiment, a volition. The accusations of materialism which the Catholic polemicists have made against the sociology of Durkheim and his followers are absolutely unjustified. » Ibid.

²⁶ « However, Durkheim did not seek to identify sociology with psychology any more than he wanted to reduce it to physics. Next to their positive character, his most constant concern is the insistence on the specific and unique character of social facts. Social facts are psychological realities, but they cannot be reduced individual psychological realities. » Ibid.

« As regards the concept of "collective mind" on which Durkheim has so often been attacked, it is not to be found in his works, if one excludes perhaps some ill-advised turns of speech, which are merely convenient ways for referring to the totality of collective representations, i. e., psychological facts which cannot be explained by the laws of each of the single individual minds, but which require the reciprocal action of a number of them²⁷. »

Après cette défense sommaire, Marjolin résume l'impérialisme sociologique et le présente comme la tâche que s'est fixée la sociologie durkheimienne, justifiant ainsi les réactions à son endroit : « To impregnate the existing social sciences with the spirit of sociology, to bring together, to compare, to generalize the results which the special disciplines have reached, such are the tasks which Durkheimian sociology set itself²⁸. »

Marjolin souhaite souligner les quelques points communs des recherches sociologiques de l'époque et plus particulièrement « some of the common traits of the investigations of this period, notably those which distinguish them from the classical Durkheimian sociology from which most of them started²⁹. » En présentant ces « écarts » à la doxa durkheimienne, Marjolin mentionne les mêmes auteurs que Merton, ceux-là mêmes qui feront l'objet des travaux de J-C. Marcel.

Se référant aux travaux de Mauss, Marjolin affirme que l'objet même de la sociologie se modifie : les sociétés primitives sont abandonnées au profit du monde occidental³⁰. Aussi, l'attention portée aux faits et à leur présentation scientifique s'impose de plus en plus³¹. Le phénomène le plus important dans les développements de la sociologie française, aux dires de Marjolin est l'« orientation toward research – toward the concrete³². » Ce mouvement est particulièrement visible chez les durkheimiens : « The immediate disciples of Durkheim themselves have encouraged the movement. [Simiand, Bouglé, Mauss, Halbwachs, Maunier] have exercised all their influence to direct their pupils toward the concrete fact rather than

²⁷ Ibid., p. 695.

²⁸ Ibid.

²⁹ Ibid., p. 697.

³⁰ « The primitive has ceded its place to the more advanced. » Ibid., p. 697. Marjolin cite à cet effet Mauss, 1927, « Divisions et proportions des divisions de la sociologie », p. 123. Repr. in M. Mauss, 1968, *Essais de sociologie*, Paris, Minuit, p. 42-80.

³¹ « Contemporary French sociology distrusts metaphors. It forces itself to model its language on facts, and not to allow expressions to exceed that which is scientifically established. » Ibid., p. 698.

³² Ibid., p. 698.

toward conceptual analysis³³. »

Un autre aspect de la doctrine durkheimienne abordé par Marjolin est le lien qu'elle entretient avec la psychologie³⁴. Dans ce domaine, remarque Marjolin, la discussion remplace progressivement la confrontation³⁵. Mais la discussion reste tout de même musclée. Par exemple autour du suicide : Halbwachs, Bayet et Bonnafous supportent le point de vue sociologique alors que Delmas prend le point de vue psychiatrique. Mais quoiqu'il en soit de la persistance des débats, Marjolin estime que l'interpénétration de la sociologie et de la psychologie est importante et visible, notamment, dans les travaux de Halbwachs³⁶.

Les rapports entre la sociologie et l'ethnologie françaises, poursuit-il, sont tels que « one might at time believe that sociology was only a theoretical ethnology³⁷. » Marjolin cite Lévy-Bruhl, Fauconnet, Mauss et Davy, mais il note que ces rapprochements touchent à leur fin à mesure que l'ethnologie tend à affirmer son autonomie³⁸.

Quant aux relations de la sociologie avec le droit et l'économie politique, elles restent aussi fortes mais tendues car elles n'ont culminé ni dans la « creation of a new school » ni dans la « subordination of specific social sciences to a general social science³⁹. » Pour illustrer cette pénétration de la sociologie du côté du droit, Marjolin cite É. Lévy et, du côté de l'économie politique, les noms de Simiand et d'Halbwachs.

Marjolin attire aussi l'attention sur les liens existants entre la sociologie et la démographie,

³³ Ibid.

³⁴ « The conception that French sociology has of its goal namely, to know the totality of cultural facts considered in relation to the total social situation [...] makes it essential for French sociology to determine the frontiers between individual and collective psychology. » Ibid.

³⁵ Ibid., p. 699.

³⁶ « The progressive penetration of sociological themes into psychology can doubts be seen in work like Halbwachs's *Les cadres sociaux de la mémoire*, or in the work of psychologists very favorable to sociology, like M. G. Blondel ». Ibid., p. 699.

³⁷ Ibid.

³⁸ « However, ethnologists have an ever increasing tendency to reassert the autonomy of their discipline and to reject temporarily, as unverified, the most audacious sociological hypotheses. » Ibid., p. 700.

³⁹ Ibid.

incarnés dans l'intérêt porté à la morphologie sociale par l'école durkheimienne⁴⁰. Mais, selon lui, malgré cette importance attribuée, notamment par Mauss et Bouglé, aux questions de morphologie, dans les faits peu de recherches sont produites sur ces bases⁴¹. Enfin, concernant les liens entre l'histoire et la sociologie, Marjolin considère qu'ils sont tels que les frontières entre les deux disciplines s'estompent⁴². Marjolin mentionne la série dirigée par M. Berr et les travaux de Granet, qui ont « completely transformed this field⁴³ ».

Marjolin en conclut que la sociologie a gagné en popularité dans les disciplines connexes et que les écoles rivales se sont rapprochées en raison de « the abandonment by each of its most general pretensions⁴⁴ » plutôt qu'en raison du succès de la synthèse théorique de l'impérialisme durkheimien à définir clairement un champ propre à la sociologie⁴⁵. Pour lui, le champ sociologique « as most French sociologists conceive it, - that is, the study of human groups as such and cultural facts in their relations to these groups - still remain largely virgin territory⁴⁶. »

Cette lecture de Marjolin, qui laisse sous-entendre que les grandes prétentions des deux camps avaient été abandonnées, ne fait pas consensus : J-C. Marcel, par exemple, présente un portrait beaucoup plus complexe. Mais la plupart des commentateurs soulignent la persistance des divergences entre les camps et comprennent les réinterprétations de la théorie durkheimienne comme des concessions visant à colmater les brèches d'un édifice

⁴⁰ « Let us not forget what French sociology considers as its own field the study of systems of collective representations in their connection to the whole. Moreover, is the whole not presented to us in a concrete fashion under the form of a human group and its habitat ? This group and habitat are the very nucleus ground which the different systems of representations collectives are organized. » Ibid., p. 701.

⁴¹ « Amid from studies in human geography and demography properly so called, the sociologists themselves, however, do not seem to be sympathetic with this aspect of their work, and one finds in France nothing comparable to American ecological studies, [...] » Ibid.

⁴² « Like law, history is more and more acquiring an appreciation of the significance of the collective aspects of its subject matter. [...] Like ethnology it furnishes material which helps sociology to elaborate its specific hypotheses. It is not certain that in France the difference between sociology and comparative history is very definit. » Ibid.

⁴³ Ibid., p. 702.

⁴⁴ Ibid., p. 704. « Troubled by as infinitely complex social reality and endless changes sociologists are too busy to perpetrate controversies since experience alone will prove to what extent they are based on real problems. It is better for them to affirm their scientific rigor than to adhere to hypotheses and unjustified generalizations. » Ibid.

⁴⁵ Ibid., p. 702.

⁴⁶ Ibid.

chambranlant. Nombreux sont donc ceux qui réduisent la situation des durkheimiens à leur marginalité institutionnelle et à leur légitimité institutionnelle et qui lisent les réinterprétations de la théorie en termes de stratégies de survie. Ce faisant, ces commentateurs entérinent tacitement la thèse du déclin du durkheimisme en posant les débats théoriques comme des reflets des adaptations stratégiques des acteurs en fonction de leurs représentations du « système social ».

Mais cette présentation des destinées du durkheimisme durant l'entre-deux-guerres en termes de stratégies individuelles ne permet pas de comprendre l'intensité des critiques qui, comme nous le verrons, persistent sous des formes renouvelées.

Comme Marcel le fait remarquer, c'est la volonté d'expliquer le « renouveau » de la sociologie de l'après-guerre qui motive généralement la présentation de la sociologie de l'entre-deux-guerres comme caractérisée par le déclin et l'éclatement du durkheimisme⁴⁷. Cette position pose plusieurs problèmes, notamment celui de la définition de la situation des durkheimiens dans le champ universitaire français et celui de la catégorisation intempestive de la position adoptée par les différents durkheimiens.

Avant, donc, de nous intéresser aux problèmes de recrutement et dissensions internes de l'école durkheimienne, il importe de relativiser la supposée « marginalité institutionnelle » des durkheimiens.

5.3. Marginalité institutionnelle et légitimité intellectuelle

Comme nous l'avons vu, l'influence politique attribuée à Durkheim tenait entre autre à ses liens personnels avec Jaurès, Millerand et Poincaré et au fait qu'il avait eu le support de Liard depuis le début de sa carrière⁴⁸. L'arrivée de Durkheim à Paris, en 1902, avait bouleversé la donne, notamment dans l'instruction supérieure, par ses cours de pédagogie, obligatoires pour les candidats à l'agrégation, ses enseignements à l'ENS et à EHES et sa participation à des comités importants à la Sorbonne.

Cet impérialisme durkheimien suscitait les critiques de Halévy, qui qualifiait Durkheim de

⁴⁷ M. Fournier, 2007, op. cit.

⁴⁸ W. D. Halls, 1996, « The cultural and educational influence of Durkheim, 1900-1945 », *Durkheim Studies*, vol. 2, n, s, p. 122-132.

socialiste «déguisé» en sociologue. Cet opinion résumait bien le sentiment partagé par les critiques de droite à l'égard du durkheimisme. Selon Halls, ces critiques bien que partiellement fondées, laissaient l'impression que la sociologie était une filière de promotion institutionnelle efficace. Ainsi, il n'est pas surprenant, selon lui, « that young men seeking university appointments thronged to sociology as offering a ladder to speedy promotion⁴⁹. » Vérifiée ou non, cette perception de la domination durkheimienne était bien réelle pour ceux qui n'étaient pas affiliés au groupe des durkheimiens et avaient le sentiment d'en payer le prix par leur exclusion de l'université. Halls rappelle à ce titre que Bergson n'est jamais parvenu à entrer à la Sorbonne. Mais il mentionne surtout le cas fort instructif de Chevalier.

« Chevalier, a devout catholic and Bergson's most faithful disciple, as well as being a future education minister under the Vichy regime, was to complain bitterly, from his provincial chair of Philosophy in Grenoble, that the Durkheimian oligopoly meant that he could never get appointed to Paris, the goal of all French academics. In 1929 he had competed unsuccessfully with Mauss for a chair at the Collège de France⁵⁰. »

Selon Halls, malgré la reconnaissance généralisée du bergsonisme comme psychologie dominante de l'entre-deux-guerres et la qualification de la thèse durkheimienne de « sociologisme », les raisons extra-intellectuelles de la pérennité des critiques sont nombreuses et l'influence grandissante de la sociologie durkheimienne sur les autres sciences sociales en n'est qu'une manifestation⁵¹. La sociologie domine toujours : le rejet du durkheimisme par les philosophes n'empêche ni la perennité de la sociologie durkheimienne à tendance philosophique (chez Lévy Bruhl et Bouglé), ni la perennité de l'influence de Durkheim dans le système d'éducation (Halls donne comme exemples le plan d'enseignement secondaire et l'enseignement sociologique de l'histoire). Précisons que dans son article, Halls montre le déclin progressif des enseignements durkheimiens en éducation sous les assauts toujours plus hardis de la droite. En ce sens, il soutient aussi la thèse d'un déclin du durkheimisme. Mais il soutient que le coup de grâce fut porté par l'instauration du régime de Vichy, qui détruisit systématiquement le programme « sociologique » et laïc. Ce programme avait remplacé en 1920 le programme de Morale grâce aux efforts de Lapie –

⁴⁹ Ibid., p.123.

⁵⁰ Ibid., p. 124.

⁵¹ Halls mentionne quelques disciplines investies par des durkheimiens : Vidal de la Blanche pour la géographie; l'École des Annales de Bloch et Febvre pour l'histoire; Lanson et Jules Romain pour l'histoire de la littérature.

directeur de l'éducation primaire au ministère de l'éducation depuis 1914. Halls rappelle que ce résultat positif de Lapie relevait de l'exploit. D'une part parce que ce projet était contesté au sein même du groupe des durkheimiens et d'autre part parce que la droite était généralement opposée à l'instauration du programme de sociologie, considérant que le durkheimisme représentait un « péril pour la nation⁵² ».

En avançant que le coup de grâce n'est porté qu'en 1940, Halls nous révèle un élément qui

⁵² Cette grogne de la droite à l'endroit du système d'éducation persista dans le discours des « rightwing politicians and thinkers » et se propagea dans l'establishment universitaire si bien qu'en 1940, on en vint à pointer du doigt les enseignants pour la défaite : « [...] in 1940 Marshal Pétain blamed the school teachers, and General Weygand called for an intellectual and moral reform beginning with youth as had Renan after the defeat of 1870. » (ibid. p. 126.) En s'attaquant aux instituteurs, en faisant d'eux les boucs émissaires de la défaite, Vichy s'en prenait, selon Halls, à l'anticléricalisme qu'ils représentaient : « The teachers [...] were indoctrinated [...] with attitudes that were anticlerical, antireligious, shot through with a relativist social morality based on atheism, and tainted with antimilitarism and positivism. [...] Thus in 1940 teachers became ideal scapegoats for the catastrophic defeat that France had suffered. They were even considered antipatriotic [...] The institutions that had nurtured such antiheroes had consequently to be closed down. » (Ibid., p. 127.) La défaite nationale fut par ce biais assimilée à celle du durkheimisme : « "L'idéalisme sociologique...est en partie responsable de notre crise scolaire". (Ehon, 1943, 25). » (Ibid., p. 126.) Le régime de Vichy, dès son instauration, entreprend la « désinstitutionnalisation » de la sociologie morale durkheimienne en abolissant les Écoles normales primaires, lieux privilégiés de transmission du durkheimisme. (Ibid., p. 126-127.) Cette abolition « des séminaires » durkheimiens était en grande partie liée à l'anticléricalisme auquel ils étaient associés. Le régime de Pétain cherchait à renverser cette tendance à l'anticléricalisme : à preuve, Chevalier, alors ministre de l'éducation, réintroduit la religion dans les programmes scolaires : « Lapie's anticlericalism also came in for criticism by Vichy for removing from 1923 school course in civic and moral education the so-called "devoirs envers Dieu", which Jules Ferry, despite his own beliefs, had retained in his reforms. This move chimed with Durkheim's view that the progressive secularization of education was inevitable and that a non-religious secular morality should be the teaching norm. By an oversight Lapie's amendment had escaped the attention of Bérard, the minister. Chevalier, by now Vichy's education minister, remedied this omission and even introduced religious instruction as an option although this reinstatement of the Deity in school programs was later partially revoked. » (Ibid., p. 129.) Mais l'anticléricalisme du durkheimisme n'a pas été la seule raison de la fermeture des Écoles normales primaires. La conception qu'avait Vichy de la sociologie et de son influence « pernicieuse » dans l'organisation de l'éducation était plus vaste : « The power wielded by sociologist, it was alleged, had been crucial: they had determined the structure of the École des Hautes Études; the spirit that had pervaded the ENS for half a century had been conditioned by sociological "thèses". At the Sorbonne the *licence* program in history and philosophy were still that through with "durkheimian sociology". » (Ibid., p. 130.) Ainsi, explique Halls, « [...] Durkheimian sociology had become linked with "internationalism" and anti-patriotism. » (Ibid.) On évoqua la signature par les durkheimiens d'une pétition contre la prolongation à trois ans de la conscription (Durkheim, Mauss, Bouglé et Herr l'avaient signé) et le fait que Herr ait publiquement souhaité rencontrer des socialistes allemands en 1917... et on oublia l'ardeur patriotique de Durkheim et le sacrifice de son fils André (mort en 1916) et de nombreux durkheimiens durant la première Guerre mondiale. Les cas de Bayet (résistant) et Déat (collaborateur) illustrent bien les multiples destins des durkheimiens durant la deuxième Guerre Mondiale: Bayet, « [...] who taught sociology at the Sorbonne, joined the Resistance » (Ibid.) alors que Déat, « the philosophy professor turned politician, whose socialism was modeled on Durkheimian theories (Burrin, 1995:41), [...], became one of the most notorious collaborators with the Germans during the Occupations. » (Ibid.) Conclusion de Halls: Vichy est passé de la critique à la démolition de la sociologie et a renforcé l'opposition entre gauche et droite : « Durkheim influence, although constantly challenged, was therefore not reacted against in practice until the advent of the Vichy regime in 1940. From the outset he reinforced powerfully the secularizing tendencies of the third Republic and widened the great divide that opposed a Left, largely Radical, Socialist and Communist, to a Right, partly Royalist, reactionary and largely catholic. » (Ibid., p. 131.)

tend à être minimisé par les études contemporaines sur le durkheimisme: la persistance de la domination durkheimienne dans le champ sociologique. Une des raisons de cette minimisation de l'importance du durkheimisme de l'entre-deux-guerres est la volonté de faire la genèse de l'antidurkheimisme.

Du point de vue de leurs adversaires, les durkheimiens semblent faire front commun et poursuivre un projet commun: ils sont loins d'être marginaux au sein de l'institution universitaire et ils dominent le paysage intellectuel. Il n'est donc pas surprenant de constater la persistance des critiques théoriques à l'endroit du durkheimisme, qui fait toujours figure de « doctrine officielle de l'université ».

Ces précisions effectuées, nous pouvons maintenant aborder les différentes présentations du déclin du durkheimisme en gardant en mémoire qu'elles ont, pour les historiens, un rôle semblable à celui joué par le Moyen-Âge vis-à-vis de la Renaissance dans l'histoire simplifiée de l'Occident, à savoir celui d'un faire-valoir de la période suivante, supposée plus éclairée⁵³.

5.4. Les « acquis » des études durkheimiennes sur la période

5.4.1. *Heilbron et les dissensions internes.*

Dans son texte « Les métamorphoses de durkheimisme, 1920-1940 », Johan Heilbron présente un bilan mitigé de la sociologie durkheimienne et de ses transformations. Pour lui, la sociologie de l'entre-deux-guerres se caractériserait par une marginalité institutionnelle accompagnée « d'une légitimité intellectuelle hors du commun [...] »⁵⁴. Cette marginalité institutionnelle tiendrait à deux faits: l'enseignement de la sociologie fut généralement dispensé par des philosophes, au sein même du programme qui lui était hostile et le nombre de chaires de sociologie dans les universités françaises resta sensiblement le même entre les

⁵³ La période de l'après-2^{ème} guerre est caractérisée par le rejet de Durkheim même si l'école des Annales et le structuralisme de Lévi-Strauss connaissent des succès. Pour comprendre tout ça, Heilbron prône l'étude de l'entre deux guerres: « Après la deuxième guerre mondiale, le refus de "l'orientation spéculative de Durkheim" fait partie intégrante d'un nouveau débat, et les déclarations anti-durkheimiennes prirent pour certains l'allure d'une "préoccupation constante" qui permettait d'ignorer l'essentiel des travaux mis en cause, puisqu'il suffisait de répéter après Sartre: les faits sociaux ne sont pas des choses. » Johan Heilbron, 1985, « Les métamorphoses de durkheimisme, 1920-1940 » in *Revue Française de Sociologie*, XXVI, p. 203.

⁵⁴ Ibid., p. 204.

années 1910 et 1950⁵⁵. Quant à la légitimité intellectuelle, le fait que la sociologie ait été enseignée dans le « certificat morale et sociologie », qui représentait un quart de la licence de philosophie, est considéré par Heilbron comme un facteur de prestige. Une autre marque du prestige des durkheimiens se reconnaît dans le fait qu'ils ont supplanté la « filière » Worms – laquelle avait succombé à des problèmes de recrutement, les deux seuls jeunes collaborateurs de l'après guerre sont Beuthorl et Bastide – et à la mort de ses principaux auteurs au milieu des années vingt⁵⁶.

Toujours selon Heilbron, parallèlement à ce déclin de la filière Worms, l'influence des durkheimiens ne fait qu'augmenter. L'effet « le plus visible du prestige des durkheimiens était l'extension de leur réseau et l'importance des relations qu'ils entretenaient avec un grand nombre de chercheurs appartenant aux disciplines les plus diverses⁵⁷ » : la provenance des collaborateurs de la seconde série de l'Année, des Annales et des membres de l'IFS est très variée⁵⁸. La première chose mentionnée par Heilbron est l'importance du recrutement au sein de la même cohorte. « Les nouveaux venus », dit-il, « appartenaient en grande majorité au(x) même(s) génération(s) que les durkheimiens, ils avaient des positions semblables dans la hiérarchie universitaire et partageaient souvent les mêmes expériences politiques qui étaient liées aux luttes républicaines⁵⁹. »

Selon ce point de vue, le prestige des durkheimiens était lié à leur capacité de cooptation des élites universitaires de toutes les disciplines⁶⁰. Pour appuyer ses dires, Heilbron met de l'avant deux exemples : l'Institut français de sociologie, où la présence de psychologues, philosophes et linguistes était importante, et le succès de la sociologie de Durkheim auprès des juristes et leur cooptation importante par les durkheimiens, qui atteint un quart des

⁵⁵ Les chaires de Bordeaux, Strasbourg, Toulouse et du Collège de France, en plus de celles de La Sorbonne, où deux sociologues étaient en fonction.

⁵⁶ Tarde mourut en 1904, Espinas en 1922, Worm en 1926 et Richard en 1926, à 66 ans.

⁵⁷ Ibid., p. 206.

⁵⁸ Heilbron identifie 15 nouveaux collaborateurs sur les 38 auteurs ayant participé à la 2^{ème} série de l'Année (entre 1925 et 1927), 12 nouveaux collaborateurs sur les 46 auteurs ayant participé aux *Annales Sociologiques* (entre 1934 et 1942) et 45 nouveaux collaborateurs sur les 63 membres de l'Institut Français de sociologie (entre 1924 et 1933).

⁵⁹ Ibid., p. 206-207.

⁶⁰ « Le réseau des durkheimiens étant dominé par une fraction importante du nouvel establishment universitaire, comme en témoignent la formation et les grades obtenus par les collaborateurs aux revues durkheimiennes. » Ibid., p. 207.

auteurs au sein des *Annales sociologiques*⁶¹.

Ainsi, ce prestige, fondé sur un réseau « extrêmement dispersé », illustre aussi la « la dépendance des sociologues de leur reconnaissance par les disciplines voisines⁶² » : pour « leur publications, par exemple, les durkheimiens dépendaient largement des revues non sociologiques⁶³ ».

Cette fragilité se révèle dans les difficultés des durkheimiens à faire fonctionner adéquatement la deuxième série de l'*Année* puis les *Annales*⁶⁴. Ici, la présentation de Heilbron rejoint celle de Clark. Le portrait de l'après-guerre qui en ressort est basé sur l'idée que la perte de Durkheim et de la moitié des collaborateurs de l'*Année* laisse les survivants en piteux état⁶⁵. Ceux-ci, revenant chargés et changés par leur expériences militaires⁶⁶, réagissent plus ou moins bien à leur réintégration à la vie civile et dans le jeu universitaire⁶⁷.

Clark et Heilbron coïncident aussi dans l'idée que « L'histoire de la revue qui était le moyen principal de la constitution de groupe est sans doute le meilleur indice de l'évolution globale des relations internes⁶⁸. » Le projet de la 2^{ème} série de l'*Année* date de 1923⁶⁹ et la revue ne

⁶¹ « L'indice le plus remarquable de la diffusion de la sociologie durkheimienne et sans doute la pénétration dans la faculté de droit, traditionnellement séparée de la faculté de lettres marquées par un recrutement social plus élevé et politiquement plus à droite. La présence des juristes s'observe aussi parmi les collaborateurs des *Annales Socio* [25% tit. de droit alors que c'était 13% pour l'*Année* 1^{ère} série]. » Ibid., p. 208.

⁶² Ibid., p. 207. Le prestige de la sociologie « rendait possible des contacts et des échanges avec des chercheurs dans d'autres disciplines, mais sa faible autonomie les rendait nécessaire. » Ibid., p. 210-211.

⁶³ Ibid., p. 211.

⁶⁴ « Lorsque les *Annales sociologiques* (1934-1942) prennent le relais, il n'est plus question d'une publication cohérente et régulière : Les *Annales sociologiques* sont publiées en cinq séries séparées dirigées par des personnes différentes, aboutissant à un somme de 19 fascicules, qui marquent la fin de l'entreprise collective. Plusieurs anciens fidèles ne collaborent plus aux *Annales sociologiques* (G. Davy, L. Gernet, J. Marx, D. Parodi, Is. Lévy et Ph. De Felice) et d'autres, comme Mauss, témoignent d'un désintéressement considérable. Halbwegs reste très actif, surtout après 1935 lorsqu'il est nommé à Paris, et c'est lui qui devient le personnage principal, du moins comme auteur. » Ibid., p. 212.

⁶⁵ « Cette position particulière dans l'espace des disciplines a paradoxalement contribué à la désintégration du groupe, qui était déjà affaibli par la mort de Durkheim et de nombreux jeunes collaborateurs pendant et peu après la deuxième guerre mondiale. » Ibid., p. 211.

⁶⁶ « Simiand, Halbwegs, and Hubert Bourgin had served under Albert Thomas in the ministry of Armaments - [...] » T. N. Clark, 1968, « The structure and functions of a research Institute: the *Année sociologique*. » *Archive européenne de sociologie*, T. IX, no. 1, p. 90.

⁶⁷ Par exemple, Clark mentionne le cas de Bourgin : « Bourgin's despair verged on paranoia; he spent the rest of his life as a proto fascist penning diatribes against his former associates. » Cela mène Clark à conclure que « With such attacks from one who had been part of the *Année*, added to the indifference or hostility of the academic world at large; it is no wonder that those who remained became highly defensive. » Ibid., p. 90.

⁶⁸ Johan Heilbron, 1985, loc. cit., p. 211.

sera publiée que deux fois : en 1925, avec les collaborateurs survivants et en 1927, sans les comptes-rendus⁷⁰. Pour Heilbron, c'est une fois de plus l'opposition entre universitaires et chercheurs qui est en cause :

L'unité de la première série de l'*Année sociologique* – due à plusieurs facteurs d'intégration (comme l'origine sociale, géographique, scolaire) dans une conjoncture spécifique (expansion universitaire, affaire Dreyfus) masquait les différences internes, qui, après la première guerre mondiale, ont tendu à s'organiser autour de l'opposition entre « enseignants universitaire » et « chercheurs⁷¹ ».

Selon Clark, les buts manifestes de l'*Année* furent maintenus mais ce ne fut pas le cas pour les autres fonctions de la revue : « [...] the latent goals – recruitments, training, social integration, the exercise and legitimation of authority – became almost totally displaced⁷². » Clark explique les difficultés de recrutement de l'*Année* par la chute d'intérêt général pour les questions – et réponses – qu'elle avait mobilisées (anti-cléricalisme, socialisme, nationalisme...). D'ailleurs, après la guerre, les collaborateurs venus d'autres sciences se détournèrent de l'*Année* et cela plaça les six survivants (Mauss, Halbwachs, Bouglé, Simiand, Fauconnet et Davy) en surcharge de travail au sein d'une revue réorganisée⁷³.

Ce que Heilbron tente de démontrer par ce portrait de la domination durkheimienne sur le champ sociologique française couplé à sa dépendance envers les autres disciplines, c'est que suite au déclin de la filière Worms, les querelles intestines prennent toute leur signification et toute la place en s'organisant « autour de l'opposition entre chercheurs et enseignants⁷⁴ ». Aux yeux de Heilbron, la signification des querelles devrait être comprise en partie comme la

⁶⁹ « Ce n'est qu'en 1923, semble-t-il, qu'on retrouve trace du projet de reprendre la publication de l'*Année*. » Ibid., p. 211.

⁷⁰ « Le premier volume paraît en 1925 avec la même classification et avec pratiquement tous les collaborateurs importants de la première série. La revue est dirigée par M. Mauss, de loin l'auteur le plus productif (suivi par Halbwachs et Simiand. [...] Le deuxième volume, incomplet parce que sans compte rendus, est publié en 1927, un troisième volume annoncé ne vit jamais le jour. » Ibid., p. 211-212.

⁷¹ Ibid., p. 213.

⁷² T. N. Clark, 1968, loc. cit., p. 90.

⁷³ « The losses sustained by the *Année* also meant radical changes in the content of directorial and staff role. The highly monolithic power structure under Durkheim became a loose and uneasy coalition of equals. » Ibid., p. 91.

⁷⁴ « Faute de concurrents externes importants, le centre de la lutte pour la sociologie légitime s'est, dans une certaine mesure, déplacé vers le "dedans" en opposant désormais les durkheimiens entre eux. » J. Heilbron, 1885, op. cit., p. 216.

réaction des durkheimiens aux attaques subies par la sociologie⁷⁵. »

De manière générale, les auteurs font différents usages de la sociologie selon le champ qu'ils occupent dans les sciences humaines : l'importance de l'usage de Durkheim varie en fonction inverse de l'importance de leur champ d'étude⁷⁶. La majorité des « usager externes » de la sociologie s'opposait à l'impérialisme sociologique durkheimien et l'utilisait pour réaffirmer la spécificité et la supériorité de leur discipline d'attache. Heilbron fait judicieusement remarquer que les points de vue extra-sociologiques influençaient la conception populaire de la sociologie : « [...] il est probable que les représentations dominantes de la sociologie furent en partie les représentations élaborées dans les disciplines dominantes⁷⁷. » Selon Heilbron, le champ philosophique en est un bon exemple: l'évolution de la reconnaissance philosophique de Durkheim y a été accompagnée d'un éloignement vis-à-vis des prémisses de sa doctrine et de sa présentation en tant que philosophe idéaliste. En somme, pour Heilbron « L'évolution de cette reconnaissance et allée de paire avec une interprétation de la sociologie qui était très éloignée de la réalité des travaux durkheimien⁷⁸. »

Heilbron souligne que cette attitude contraste avec les usages de la sociologie reposant sur des « pratiques sociologiques » et visant à un gain de légitimité scientifique, tel que pratiqué en sciences des religions par exemple. Le « mélange de reconnaissance et de réinterprétation radicale », caractéristique des disciplines dominantes, « ne se retrouve guère dans les disciplines et les spécialités dominées où les références à la sociologie servaient plutôt à accéder à un plus haut degré de légitimité scientifiques⁷⁹. »

En dehors des déterminations institutionnelles de l'usage de la théorie durkheimienne,

⁷⁵ « Pour rendre compte de l'évolution des durkheimiens, il ne suffit pas d'évoquer les différentes formes de contrainte "externe", notamment par ce qu'un des effets de ces contraintes fut précisément le renforcement des différences et oppositions "internes". » Ibid., p. 212.

⁷⁶ Plus le statut de la discipline est élevé, moins le recours à la sociologie est fréquent : si ce statut est de peu d'importance, le besoin de légitimation scientifique est plus élevé.

⁷⁷ « Au sein de ces disciplines, la sociologie était soumise à des réinterprétations sélectives dans lesquelles le refus de "l'impérialisme sociologique" fournissait la justification pour revendiquer d'une manière nouvelle leur domination contestée. » Ibid., p. 208.

⁷⁸ Ibid., p. 209.

⁷⁹ Ibid., p. 209. « L'intérêt porté à la sociologie reposait aussi sur la valorisation d'un ensemble de pratiques (travail bibliographique), de compétences (érudition, technique de recherche) et de dispositions (notamment le souci de la rigueur scientifique), qui n'étaient pas forcément spécifiques à la sociologie, ni également distribuées parmi les durkheimiens. » Ibid., p. 210

Heilbron souligne l'usage politique du durkheimisme:

Un élément qui a singulièrement compliqué le processus de diffusion fut les usages plus ou moins politiques de la sociologie surtout lorsqu'il s'agissait de références à prétention scientifique [...] Cette «philosophie politique», très proche de l'idéologie du parti radical, a également inspiré l'introductions des «motions de sociologie appliquée à la morale et à l'enseignement» dans les écoles normales primaire (1920) ainsi que l'introduction de la sociologie comme une des matières à option dans l'enseignement secondaire (1923), qui furent réalisées par une partie de l'administration républicaine dont quelques-uns étaient liés à certains durkheimiens⁸⁰.

Pour Heilbron, l'importance de la philosophie pour les universitaires est liée au statut élevé de cette discipline dans l'université française de l'époque et à la conception que les instances politiques en avaient, à savoir celle d'un véhicule pour la mise en place d'une morale laïque⁸¹. Tout cela est illustré dans le débat autour de l'enseignement de la sociologie qui fait rage durant les années vingt : « il n'y eut pas de consensus parmi les durkheimiens à propos de l'enseignement de la sociologie dans les écoles normales primaires, introduit en 1920⁸² ». Heilbron rappelle que Lapie, Bouglé et Fauconnet y étaient favorables alors que Simiand, Halbwachs, Mauss et Granet étaient contre et très critiques à l'endroit du projet⁸³.

Cette répartition des durkheimiens en fonction de leur opinion quant à la pertinence de l'enseignement de la sociologie au primaire concorde avec leur occupations respectives de professeurs et de chercheurs. Heilbron laisse sous-entendre que cette répartition est le résultat de la structure du système d'enseignement supérieur français : « Institutionnellement, la sociologie ne pouvait être enseignée qu'en relation avec une autre discipline : pour les universitaires ce fut la philosophie, pour les "chercheurs" ce fut une spécialité dans une école d'érudition⁸⁴. »

Mais, au-delà de cette justification structurelle Heilbron soutient que l'entre-deux-guerres est

⁸⁰ Ibid., p. 210.

⁸¹ « L'importance attachée à la philosophie par les enseignants universitaires était liée à leur position dans un champ de forces dans lequel la philosophie occupait une position dominante. [...] les enseignants universitaires ont réinterprété le durkheimisme par rapport à la philosophie universitaire. » Ibid., p. 218.

⁸² Ibid., p. 219. Des manuels ont été produits pour l'occasion : Gleyze, Hesse, Davy, Hubert, Raffault et le plus important, celui de Bouglé.

⁸³ Pour Marjolin, c'est surtout le conflit entre les catholiques et les sociologues qui atteint à cette occasion son paroxysme : « We should observe only that, although it was already sufficiently serious in the domain of theory, the reduction of religious and moral phenomena to social ones became intolerable for minds ensnared by the absolute, when it was made into a school subject. » R. Marjolin, 1937, loc. cit., p. 702.

⁸⁴ J. Heilbron, 1985, loc. cit., p. 213.

une période caractérisée par « la fin de l'entreprise collective » durkheimienne, fin qui résulte de « différents clivages » au sein du groupe. Selon Heilbron, les durkheimiens, en raison du progressif « renforcement des différences et oppositions "internes" » en sont venus à se différencier en « trois sous-groupes au sein du groupe initial⁸⁵ ».

Les deux premiers groupes sont constitués de « chercheurs » (Mauss, Granet, et H. Hubert, attachés à l'EPHE) et d'« universitaires » (Bouglé, Lapie, Parodi). Heilbron rapproche de ce groupe universitaire, en raison de leur carrière universitaire, Davy, Fauconnet et Bayet (Sorbonne) et R. Hubert (Lille) - même si ces deux derniers ne collaborent qu'à la 2^{ème} série de l'Année. Quant au troisième groupe, il s'agit d'un regroupement des durkheimiens ne correspondant pas à la grande division entre « chercheurs » et « universitaires » (Simiand (EPHE), Halbwachs (Université), Bourgin (Lycée)). Spécialisés en économie et statistique, matières enseignées dans les facultés de droit, ils sont, dit Heilbron, forcés d'emprunter l'une des deux premières voies institutionnelles « malgré eux⁸⁶ ». La question de la « cause déterminante » de la formation de ces groupes identifiés par Heilbron n'est pas claire – ne serait-ce que parce que Heilbron évite de parler du troisième groupe – mais il semble que le type d'attache institutionnelle soit l'explication privilégiée. Voyons donc de quelle façon Heilbron présente les deux groupes principaux :

Le premier sous-groupe, autour de Mauss et Henri Hubert, a trouvé une base institutionnelle dans l'EPHE, où ses membres ont fait carrière relativement vite en se spécialisant dans l'histoire des religions (Mauss), la préhistoire (Hubert) ou la sinologie (Granet). [...]Le deuxième sous-groupe avec Bouglé, Lapie et Parodi collaborait surtout à la section de sociologie générale et occupait une position relativement marginale par rapport aux autres. Ils ont très tôt obtenu des postes universitaires (Bouglé, Lapie) ou ont fait carrière dans l'administration de l'enseignement (Parodi et plus tard Lapie)⁸⁷.

La présentation des différents aspects différenciant les deux groupes constitue la plus grande partie de l'exposé de Heilbron. Les « universitaires » se distinguent des chercheurs par leur

⁸⁵ Ibid., p. 212.

⁸⁶ « Le troisième sous-groupe réunissait Simiand, Halbwachs et les frères Bourgin et se distinguait par une spécialisation en matières enseignées à la faculté de droit (économie et statistique). Ils firent une thèse en droit (Simiand, Halbwachs, H. Bourgin), mais étaient contraints de suivre une trajectoire professionnelle du premier au deuxième sous-groupe : Halbwachs obtint également une thèse en lettres et suivit une carrière universitaire, Simiand enseigna à l'EPHE, et le cas de Hubert Bourgin illustre bien les difficultés particulières de ce sous-groupe puisqu'il resta professeur de lycée toute sa vie, malgré ses titres de normalien, agrégé, docteur en droit et docteur ès lettres. » Ibid., p. 213.

⁸⁷ Ibid., p. 212.

« trajectoire » académique et par les liens qu'ils entretiennent avec l'establishment républicain:

La trajectoire des sociologues universitaires s'explique en partie par le fait qu'ils n'avaient pas d'autre formation qu'en philosophie (Bouglé, Fauconnet, Lapie, Parodi, R. Hubert) ou en lettres (Bayet). Seul Georges Davy avait été élève titulaire à l'EPHE (et licencié en droit) [...] A l'intérieur de l'enseignement universitaire, la sociologie était liée à la morale et, par implication, à l'establishment républicain. De ce point de vue, les enseignants universitaires se distinguaient également d'une manière systématique des « chercheurs ⁸⁸ ».

Ces liens des universitaires avec « l'establishment républicain » témoignent de leur tendance politique « radicale », tendance qui s'oppose à la tendance socialiste des chercheurs⁸⁹. Ces accointances politiques sont déterminantes selon Heilbron, pour qui les universitaires bénéficient de leurs relations et obtiennent rapidement des postes administratifs durant l'entre-deux guerres pendant que les chercheurs restent confinés à l'EPHE :

Cette différence, qui n'était pas décisive lors de l'affaire Dreyfus, a joué un rôle beaucoup plus important dans l'entre-deux-guerres. Alors que les chercheurs n'ont pratiquement pas eu d'activités administratives importantes, les universitaires ont presque tous eu des fonctions administratives, souvent relativement tôt dans leurs carrières⁹⁰.

Les universitaires, qui partaient moins défavorisés - plus riches et moins juifs - auraient profité de leurs succès académiques et de leurs connexions pour monter en grade dans l'administration⁹¹. Selon Heilbron, cette « facilité » et cette attitude des universitaires se sont manifestées dans leur genre de productions, qui s'approchait plus de la vulgarisation que de la recherche, ce qui a mené à des frictions et des rivalités avec les « chercheurs⁹² ».

⁸⁸ Ibid., p. 213.

⁸⁹ « Politiquement, les enseignants universitaires n'étaient pas socialistes, comme l'étaient ou l'avaient été pratiquement tous les chercheurs (Mauss, Gernet, Hertz), mais membres (Bouglé, Bayet) du parti radical ou très proches (Davy, R. Hubert, Lapie); Fauconnet est le seul à avoir eu quelques liens avec les socialistes. » Ibid., p. 213-214.

⁹⁰ Ibid., p. 214.

⁹¹ « Les différences principales se résument en quelques sorte par le fait que les enseignants universitaires n'ont pas fait d'efforts (à l'exception de Davy) pour acquérir d'autres compétences que celles de leur formation initiale, ce qui s'explique globalement par le fait qu'ils avaient un rapport moins "critique" (dans tous les sens du terme) au système d'enseignement. Ayant une origine sociale un peu plus élevée et un peu moins marginale (par exemple non juive), ils étaient plus à l'aise scolairement et furent donc tentés de laisser prévaloir leur "succès" à court terme sur des investissements incertains à long terme. » Ibid., p. 214.

⁹² « La position et la trajectoire des enseignants universitaires ont aussi engendré un autre type de production et de discours. D'une manière générale, ils ont produit peu de recherches originales et plus de travaux de vulgarisation, qui étaient souvent liés aux usages sociaux de la sociologie : [ex. : Bayet, Fauconnet, R. Hubert, Bouglé ...] » Ibid., p. 215.

Au terme de cette présentation, nous sommes à même de présenter schématiquement les différences entre chercheurs et universitaires, par l'entremise d'un tableau récapitulatif.

Groupe	ENSEIGNANTS UNIVERSITAIRES	CHERCHEURS
Caractéristiques des individus	<ul style="list-style-type: none"> - Formation en philosophie - Membres ou proches du parti radical - Activités administratives - Origines sociales élevées ex. Bouglé, Fauconnet. - Reconnus comme pédagogues et éducateurs - style clair et éloquent 	<ul style="list-style-type: none"> - Spécialisation - Membre ou proches du parti socialiste - Pas d'activité administrative - Origines sociales modestes ex. : Simiand... - Compliqués - style lourd, obstru
Composition du groupe	BOUGLÉ BAYET DAVY R. HUBERT LAPIE FAUCONNET	MAUSS SIMIAND HALBWACHS H. HUBERT GRANET GERNET et HERTZ

Il ne faut pas conclure de ce portrait que les universitaires dominaient le groupe des durkheimiens. Au contraire, selon Heilbron, dans « les rapports de force "internes", les enseignants universitaires avaient une position tout à fait marginale⁹³ » et le réseau des chercheurs (autour de Mauss et Simiand) était plus étendu et dispersé que celui des universitaires (concentrés autour de Bouglé)⁹⁴.

Au-delà de cette « domination » des chercheurs, qui du reste n'est pas démontrée, ce qui nous intéresse est de suivre Heilbron dans sa présentation des dissensions théoriques entre les deux groupes. Selon lui, le « pragmatisme » scientifique caractérise l'approche des

⁹³ Ibid., p. 223.

⁹⁴ « Cette opposition systématique n'était pourtant pas symétrique : le réseau des chercheurs était plus étendu et plus dispersé, entre autres parce qu'il s'est formé à partir de deux sous-groupes de l'équipe initiale : Celui autour de Mauss et celui autour de Simiand. » Ibid., p. 220.

chercheurs (sic)⁹⁵ : « La seule tendance philosophique à laquelle Mauss ait attribué quelque importance fut le pragmatisme, les cours de Durkheim sur ce sujet étant le "couronnement philosophique" de son œuvre⁹⁶ ». Quant à l'approche des universitaires, elle se nourrit de « la portée philosophique et des implications sociales de la sociologie de Durkheim » et « mettent beaucoup moins l'accent sur ses innovations scientifiques que sur la tradition philosophique à laquelle il s'attacherait⁹⁷. » Heilbron donne, comme exemple de cette conception de la sociologie durkheimienne, la publication de *Sociologie et Philosophie* (1924), dont éditeur fut Bouglé : sa sélection d'articles exclut ceux qui sont polémiques et il omet des passages du texte original où Durkheim formulait des critiques à l'endroit de la philosophie classique⁹⁸.

Heilbron résume à grands traits les deux versions distinctes de la sociologie de Durkheim proposées par chacun des groupes. D'une part, celle des philosophes universitaires, considérant les représentations collectives comme des valeurs et des idéaux, visant à l'intégration et au consensus, bref, orientée par une interprétation néo-spiritualiste et moraliste du durkheimisme. D'autre part, celle des chercheurs :

[...] une problématique centrée autour des questions de classification symboliques en relation avec la morphologie sociale [...], plutôt marquée par un pragmatisme, ou, si l'on veut par un empirisme rationaliste [...] orienté vers l'établissement de « rapport réels et pratiques⁹⁹ ».

Cette caractérisation des interprétations divergentes du durkheimisme n'est pas sans fondements et nous permet de mieux comprendre les « trajectoires » intellectuelles de certains durkheimiens. Mais il convient de rappeler que pour Heilbron, les idées défendues

⁹⁵ « Les textes des chercheurs sur Durkheim, notamment de Mauss, Halbwachs et Granet, sont dominés par un pragmatisme scientifique [...] Les chercheurs insistent sur les aspirations scientifiques, sur les difficultés de créer, et ils s'intéressaient peu aux aspects moraux et philosophiques. » Ibid., p. 216.

⁹⁶ Ibid., p. 216. (Heilbron cite Mauss, 1924, « Rapport réels et pratiques... », in *Sociologie et anthropologie*, p. 283.)

⁹⁷ Ibid., p. 217.

⁹⁸ « Ce qui n'apparaît pas non plus dans le livre, c'est le fait que Durkheim a pris une position très critique vis-à-vis de la philosophie et des philosophes en se présentant comme un savant : "Je me suis servi du mot savant non pas pour désigner une caste de mandarins, mais pour caractériser une attitude d'esprit face à des questions dont nous parlons... [...] Il a refusé de répondre à certaines questions [...] et en a formulé d'autres, parfois dans un style polémique : "...Il s'agit ici... d'une question de fait. Permettez-moi de vous dire que vous n'en savez rien. La prudence scientifique la plus élémentaire nous oblige..." Son public a obtenu très peu de concessions [...] Et il a également refusé un accord apparent, reposant sur un malentendu ou sur une équivoque...". Aucun de ces passages n'a été publié par Bouglé et, faute d'une édition scientifique, sa version est toujours la seule disponible (et a été traduite dans toutes les langues). » Ibid., p. 217-218.

⁹⁹ Ibid., p. 222.

par les deux camps sont, consciemment ou non, des productions « stratégiques » reflétant les positions institutionnelles des différents acteurs du champ sociologique : « L'opposition entre chercheurs et enseignants universitaires a [...] produit [nous soulignons] deux versions contrastées du durkheimisme¹⁰⁰. » Ces deux versions du projet durkheimien sont relevées par d'autres auteurs. Par exemple, Besnard corrobore l'opposition entre chercheurs et universitaires en rappelant que l'*Essai sur le régime des castes* de Bouglé avait été mal reçu par Mauss et que le « cas » le plus virulent et public fut celui de « l'affaire Davy ».

5.4.2. L'affaire Davy

Dans son texte intitulé « Un conflit au sein du groupe durkheimien. La polémique autour de La foi jurée », Besnard nous apprend que l'affaire Davy commence en mars 1922, lorsque Mauss annonce par lettre à Davy qu'il « ne pourra pas participer au jury de la soutenance parce qu'il s'est ébouillanté le pied¹⁰¹. » Besnard fait remarquer que l'accident semblait « bien tomber » pour Mauss, qui écrivait dans une lettre de la même année adressée à Hubert que « [...] ce petit accident [lui] convient à ravir » puisqu'il lui a « permis de [se] dédire de la thèse de Davy¹⁰². » Mais Mauss ne manque pas, dans sa lettre à Davy, de réagir à la thèse. S'il était d'accord « sur le fond¹⁰³ » de cette thèse, il affirmait toutefois avoir des critiques à formuler¹⁰⁴ : D'une part, Davy confond « le genre et l'espèce » en n'établissant pas assez de distinctions entre don agonistique et don. D'autre part, Mauss déplore la faiblesse de l'analyse des mythes et rites ainsi que l'analyse économique produite par Davy. Enfin, Mauss « déteste l'emploi que [Davy fait] du mot primitif¹⁰⁵. »

La soutenance de la thèse a finalement lieu le 1^{er} avril 1922. Davy obtient la Mention très honorable du jury présidé par Lévy Bruhl et dont les autres membres étaient Bouglé, Fauconnet, Lalande, Dumas (psychologue) et Granet (qui remplace Mauss). Mais c'est justement Granet qui publie, en 1922, un compte rendu de *La foi jurée* qui alimente la

¹⁰⁰ Ibid., p. 220.

¹⁰¹ P. Besnard, 1985, « Un conflit au sein du groupe durkheimien. La polémique autour de La foi jurée. » *Revue française de sociologie*, vol. 26, no. 2, p. 247.

¹⁰² Ibid., p. 248.

¹⁰³ Besnard cite des extraits de cette lettre, publiée intégralement dans *Études durkheimiennes*, 5, 1980, p. 3-4.

¹⁰⁴ « Sur deux points j'aurais eu à vous faire des objections graves et je préfère vous les faire ici qu'en public. » Lettre de Mauss à Davy, 23 mars 1922, cité in P. Besnard, 1985, op. cit., p. 248.

¹⁰⁵ Ibid.

controverse¹⁰⁶. Besnard fait remarquer que Granet faisait peu de compte rendu et que son appréciation élogieuse du texte de Fauconnet, dans le cadre du même compte-rendu, est en net contraste avec celle qu'il fait du livre de Davy¹⁰⁷.

Une des raisons possibles de la sévérité de Granet à l'égard de Davy serait, aux dires de Besnard, le commentaire critique que Davy a fait de lui dans *La foi jurée*¹⁰⁸. Mais la critique de Granet tient d'avantage au fait que Mauss est un précurseur mal compris et mal appliqué par Davy¹⁰⁹. Ce qui semble à Besnard le « point sensible » de toute cette affaire apparaît à la toute dernière page du texte de Granet : c'est le manque de reconnaissance à l'égard de Mauss qui est en jeu¹¹⁰.

Cela s'illustre lorsque Davy use « de son droit de réponse¹¹¹ ». Davy « [...] se déclare [...] "confondu" devant l'accusation de n'avoir pas assez souligné le caractère agonistique du Potlatch, accusation qu'il met sur le compte d'une "superstition" du mot "agonistique"¹¹². »

¹⁰⁶ « En décembre 1922, Granet publie dans le *Journal de psychologie normale et pathologique* [dirigé par Dumas], une "revue générale" intitulée "le droit et la famille [19(12) p. 928-939]" qui rend compte de trois ouvrages : la thèse de Fauconnet sur *La responsabilité* (1920), celle de Davy *La foi jurée* et un livre de Westermack *The history of Human Marriage*(1921). » Ibid., p. 249.

¹⁰⁷ « Le compte rendu du livre de Fauconnet sans être dithyrambique, est bienveillant et se clôt sur ces lignes qui prennent tout leur sens par rapport à ce qui va être dit de *La foi jurée* : « M. F. rapporte à Durkheim, qui fut son maître tout ce qu'il y a de bon dans son travail, tous ceux qui reconnaissent les avantages du travail en équipe seront sensibles à ce témoignage de modestie. Mais il n'est pas de lecteur qui ne doute pas de voir tout de suite les qualités personnelles qui éclatent dans cet ouvrage d'une pensée méthodique et sûre, fine et positive. (p. 932) [du texte de Granet.] » Ibid., p. 249.

¹⁰⁸ La phrase de Davy, citée par Besnard, est la suivante : « À la réserve près de l'idée de rivalité dont il n'a pas tenu compte, dont ses textes peut-être l'incitaient à ne pas tenir compte, mais faute de laquelle pourtant la transformation est difficilement intelligible, M. Granet a observé à propos du droit matrimonial chinois un processus d'individualisation progressive assez analogue à celui que nous signalions à propos du droit contractuel nord américain. » [Davy, 1922, *La foi jurée*, p. 331.] Ibid., p. 250-251.

¹⁰⁹ « En revanche, le livre de Davy est l'objet d'une critique sévère qui, sur plusieurs points, reprend les remarques formulées par Mauss. Granet rappelle d'abord que c'est Mauss, dans son enseignement, qui a montré la richesse et la complexité des faits du Potlatch et note que Davy au lieu de faire une étude comparative a préféré écrire une monographie sur trois tribus du Nord Ouest américain, etoquée cependant d'excursus ethnographiques ou historiques. » Ibid., p. 249.

¹¹⁰ « On devine que l'accusation portée contre Davy est de ne pas assez avoir reconnu sa dette à l'égard de Mauss dont il a suivi, dans les années 1910, et encore après la guerre, les enseignements à l'École pratique des hautes études, qui portaient précisément sur le Potlatch. Il ne faut pas oublier qu'en 1922, Mauss n'a rien publié qui soit très développé sur le sujet : il l'a évoqué souvent dans les compte-rendu de *L'Année sociologique* première série et dans quelques communications. Son élève Davy, quant à lui, met ce sujet au centre d'une thèse de doctorat et brûle ainsi quelque peu le terrain. » Ibid., p. 256.

¹¹¹ Ibid., P. 251. Besnard se réfère à Davy, 1923, « Correspondance. À propos de *La foie jurée* », *Journal de psychologie normale et pathologique*, 20 (3), mars, p. 280-284.

¹¹² Ibid., p. 251.

Davy est outré de cette accusation et il affirme avoir tout fait dans les limites de l'élégance pour bien souligner sa dette envers Mauss :

Certes j'ai emprunté : j'ai préféré une interprétation satisfaisante plutôt que neuve. [...] Mais puisqu'on me chicane avec une malveillance habilement enveloppée sur une note usant la théorie de M. Mauss, je me contenterai sans chercher à défendre la rédaction de la note, de mettre sous les yeux du public un de ces passages de mon livre qui ont certainement échappé à mon diligent censeur [...] ¹¹³.

Le passage en question est celui où Davy justifie sa citation intégrale de tout ce que Mauss a écrit sur le sujet... Mais la querelle se poursuit et Granet fait un dernier commentaire dans lequel il « indique qu'il maintient toutes les réserves qu'il a formulées [...] ¹¹⁴ ».

La défense de Davy ne s'arrête pas là. Besnard cite de longs passages d'une lettre de Davy à Granet dans laquelle il revient sur son usage des textes de Mauss ¹¹⁵, mais aussi sur ses liens personnels avec Mauss et Durkheim et son implication dans l'*Année sociologique* : « [Mauss] n'ignore pas que ce n'est pas aujourd'hui que j'ai commencé à payer ma dette à la sociologie. Et je sais moi quelqu'un qui a bien voulu avoir confiance en moi pour parler de lui et qui ne serait pas peu surpris des attaques dont je suis l'objet. [...] ¹¹⁶. »

Besnard avance que l'expression « "Payer ma dette à la sociologie" signifie peut-être la collaboration à la première série de l'*Année sociologique*, entreprise à laquelle Granet n'a pas participé ¹¹⁷. » Mais ce qui nous intéresse davantage c'est l'identification par Besnard de l'enjeu de la perpétuation du durkheimisme. Besnard poursuit son interprétation de la lettre de Davy en avançant que le « quelqu'un » auquel il est fait référence est Durkheim, « auquel Davy avait été lié ». Et pour illustrer la force de ces liens, Besnard nous renvoie à la reconnaissance par Durkheim de la valeur du livre consacré à son œuvre par Davy. « Remerciant Davy, dit Besnard, Durkheim lui écrivait le 13 septembre 1911 : "Certains de

¹¹³ Ibid., p. 251.

¹¹⁴ Ibid.

¹¹⁵ « Une note - quoique vaille sa rédaction, donne-t-elle le droit de tenir pour non avendus tant de passages où j'ai proclamé tout ce qui je dois à Mauss, et la citation presque intégrale de tout ce qu'il avait écrit, à ma connaissance, sur le Potlatch ? [...] Voici établie, non pas au coin d'une note mais bien au beau milieu de la p. 165, ma manière de ne pas reconnaître ce que je lui dois : [.] ceux qui ne me connaîtraient que par le compte rendu tendancieux de mon censeur seraient peut-être étonnés de lire ce passage. » Davy, cité par P. Besnard: Ibid., p. 252.

¹¹⁶ Ibid.

¹¹⁷ Ibid.

nos amis vous reprocheront peut-être d'avoir été un peu tendancieux, de m'avoir présenté par le côté le plus philosophique. Mais outre que la nature de la collection y invitait, il n'est pas douteux que je m'oriente dans ce sens¹¹⁸. »

Ce mot de Durkheim à Davy vient en quelque sorte confirmer la thèse de la tendance philosophique des universitaires soulevée par Heilbron. De manière plus générale, comme le remarque Besnard, « On devine dans ce "certains de nos amis" le germe de ce clivage qui va opposer les interprètes durkheimiens de Durkheim et dont Johan Heilbron montre dans son article les diverses facettes¹¹⁹. »

Mauss tente de rassurer Davy¹²⁰. Mais comme Besnard l'illustre bien, un article de Raymond Lenoir, un autre élève de Mauss et de Durkheim, vient attiser le débat puisque les mêmes récriminations y sont réitérées : « Son texte intitulé "Sur l'institution du potlatch" a pour point de départ une longue analyse de *La foi jurée* et Lenoir insiste assez lourdement sur l'antériorité de Mauss dans l'étude du potlatch [...] ¹²¹ ».

Besnard, se questionnant sur les « enjeux souterrains du débat autour de *La foi jurée* », examine l'attitude ambiguë de Mauss dans cette affaire¹²² : « Le 29 juin 1924, Mauss écrit à Davy qu'il est "désolé de l'incident Lenoir¹²³". » Mais l'explication que propose Besnard de l'attitude de Mauss laisse supposer que cette ambiguïté était une duplicité fondée sur une « stratégie » de relance des activités durkheimiennes :

¹¹⁸ Besnard cite la lettre de Durkheim à Davy publiée dans G. Davy : *L'homme, le fait social et le fait politique*, Paris, Lahaye, Marton, 1973, Ibid.

¹¹⁹ Ibid.

¹²⁰ « Après la réponse (publique) de Davy, Mauss lui adresse une lettre, [dans laquelle il écrit:] "Il reste que vous êtes bien convaincu, n'est-ce-pas, qu'il n'y a pas "coterie" contre vous. Et ceci est l'essentiel si nous voulons pouvoir tous travailler en équipe [...]" ». Ibid., p. 252.

¹²¹ Ibid., p. 252-253. « L'article de Lenoir fut publié dans la *Revue philosophique* [47 (2), 1924, p. 234-267]. Dans la discussion du livre apparaissent là encore des critiques sévères et la tentative d'opposer Davy à Durkheim (comme l'avait fait au passage Granet). [...] Lenoir critique également le livre de Morot et Davy, *Des clans aux Empires* (1923) pour avoir défini le potlatch «comme le moyen pour l'individu de faire connaître son prestige personnel» et avoir souligné qu'il est employé par les chefs à des fins individuelles. «Il est à craindre, écrit Lenoir, que ces assertions ne renferment des prénotions, ne remettent en question le bien fondé de l'étude des sociétés que ne fait de doute pour aucun sociologue [.] (p. 257). [de Lenoir] » Ibid., p. 253.

¹²² Ibid., p. 253.

¹²³ Ibid.

Mauss fut probablement embarrassé devant la tournure qu'avait prise cette affaire à un moment où il voulait relancer l'activité collective des durkheimiens [...]. Aussi bien, il ne critiquera jamais Davy dans ses écrits, l'associant au contraire à ses propres recherches en le mettant sur le même plan que lui. [...] En revanche, selon des témoignages indirects, il se serait plaint plus tard d'avoir été pillé par Davy. Si l'on en croit les notes prises par Eubank, sociologue américain assez ingénu qui eut dans l'été 1934, des entretiens avec les grandes figures de la sociologie européenne, Mauss aurait déclaré que « Davy n'est pas vraiment un sociologue mais qu'il est proche de la sociologie et l'auteur du meilleur livre sur l'oeuvre de Durkheim, Espinas et Lévy-Bruhl¹²⁴ ».

Quant à Davy, Besnard estime qu'il demeura « fâché » de cette attaque venue de l'intérieur¹²⁵ et que son orientation vers l'administration universitaire témoigne du fait que sa « trajectoire » académique fut en partie déterminée par cette affaire¹²⁶. Selon Besnard, les deux « dimensions du débat » révélées par cette présentation de l'affaire sont donc l'importance de la priorité scientifique et les rivalités autour de l'héritage durkheimien¹²⁷.

Un autre aspect de l'affrontement est qu'il traduit probablement une rivalité dans la proximité des disciples du maître et dans l'appropriation de son héritage. Davy avait eu des liens personnels étroits avec Durkheim, comme on le voit dans leurs correspondances privées; Granet et Lenoir tentent de l'opposer à Durkheim, même si cela n'est pas le centre de leur critique¹²⁸.

La conclusion générale de Besnard porte sur les liens entre ce débat et la thèse soutenue par Heilbron. Pour Besnard, l'opposition de Granet à Davy tient au fait que ce dernier est l'universitaire type alors que Granet est l'exemple parfait du chercheur. Et il ajoute : « Il n'est donc pas surprenant de voir affleurer, sous la plume de Lenoir qui paraît avoir une moindre capacité d'auto-censure, le débat classique sur le degré d'adhésion au sociologisme ou la note

¹²⁴ Ibid., p. 254.

¹²⁵ « Comme on peut se l'imaginer, cette polémique laissa des traces et Davy, pour sa part, ne pardonna pas à Granet son attaque virulente, et surprenante si l'on considère qu'elle vient de quelqu'un qui avait été le condisciple de Davy à l'École normale supérieure et à la fondation Thiers, qui n'écrivait pas de comptes rendus et qui, enfin, reprochait à son camarade de ne pas avoir assez proclamé sa dette envers Mauss, alors que lui-même ne se réfère pratiquement jamais à Durkheim ou à Mauss dans ses propres travaux. » Ibid.

¹²⁶ « Cette affaire ne fut probablement pas sans effet sur la carrière de Davy. Alors qu'il avait, comme Bouglé quinze ans plus tôt, fait une incursion sur le terrain des chercheurs spécialisés, il se voyait, dans une certaine mesure, rejeté du côté des "universitaires". Il s'orienta d'ailleurs vers l'administration universitaire, en devenant recteur de l'Académie de Rennes en 1930. » Ibid., p. 254-255.

¹²⁷ « La virulence est même l'aigreur de la polémique viennent de ce qui est en cause: une question de priorité scientifique, touchant à un sujet, le potlatch, qui est devenu central dans les recherches de Mauss depuis les années 1910. Et, comme il est d'usage, on reproche à la fois à Davy d'avoir trop souvent emprunté à Mauss et d'avoir été infidèle à sa conceptualisation du potlatch, de ne pas avoir étudié ses variations dans toute leur extension, en somme, de ne pas avoir écrit l'"Essai sur le don". » Ibid., p. 255.

¹²⁸ Ibid.

des facteurs individuels dans l'explication sociologique¹²⁹. »

Concluant de la sorte, Besnard reconnaît implicitement la thèse plus générale de Heilbron:

L'impossibilité de retrouver l'unité de la première série de l'*Année* sociologique était donc liée à un ensemble de conditions, qui ont fait que la différenciation entre professeurs et chercheurs a pris la forme d'une polarisation systématique qui a finalement abouti à une sorte de schisme à l'état pratique. Si ce clivage n'est jamais pleinement apparu, c'est que « la génération de 1930 » a ravivé l'image polémique des durkheimiens (« école fermée, dogmatisme » etc.) élaborée par la droite au début du siècle (Agathon, Lasserre), et que cette image et ensuite passée dans le sens commun intellectuel¹³⁰.

Ces interprétations des développements du durkheimisme liées à l'étude des relations internes du groupe des durkheimiens que nous présentent Besnard et Heilbron concordent et expliquent en partie les développements des réceptions critiques que nous avons présentés plus haut. Mais il nous semble aussi que Besnard rejette, implicitement, une autre partie de la thèse de Heilbron dans la mesure où ce qu'il démontre par le cas de Davy est que le débat théorique a influencé la carrière universitaire. En ce sens, l'idée de Heilbron selon laquelle « L'opposition entre chercheurs et enseignants universitaires a [...] produit (nous soulignons) deux versions contrastées du durkheimisme¹³¹ » semble en contradiction avec les faits présentés par Besnard, ce qu'il se garde bien de souligner¹³².

La question de la préséance des déterminants structurels sur les déterminations théoriques n'a pas à être résolue ici. Ce que nous voulons illustrer en nous attardant aux présentations de Besnard et Heilbron est simplement que les questions soulevées par les critiques des durkheimiens avaient des échos bien réels dans leur production. En ce sens, nous tendons à déplacer la question ci-haut mentionnée en nous intéressant uniquement à ce qui, du point de vue de ces études, constitue une détermination exogène – théorique ou structurelle – du développement du durkheimisme. Le travail de Mazon nous permet également, dans le cadre d'une approche semblable à celle de Heilbron, de saisir des déterminations exogènes de la pratique sociologique de l'entre-deux-guerres. C'est en effet dans le but d'étendre cet examen

¹²⁹ Ibid.

¹³⁰ J. Heilbron, 1985, loc. cit., p. 223.

¹³¹ Ibid., p. 220.

¹³² Nous nous ferons pas subir à Besnard le traitement qu'il a réservé aux durkheimiens et nous ne nous lancerons pas dans une quête des déterminations structuro-stratégiques ayant mené à son silence à propos de la contradiction des deux thèses.

des facteurs extra-durkheimiens de détermination du durkheimisme que Mazon s'est intéressé aux liens entre l'orientation française de la recherche en sciences sociales et les exigences de scientificité des bailleurs de fonds étrangers.

5.5. La Fondation Rockefeller et son implication en France - Mazon

Mazon commence par évoquer les fréquentes doléances formulées par les « savants » français dans l'immédiat après-guerre concernant le retard dans l'organisation de la recherche en sciences sociales dans leur pays, principalement vis-à-vis de l'avancement de ces recherches en Allemagne et dans les pays anglo-saxons¹³³. Elle omet de rappeler que ce thème était déjà présent dans les écrits de Durkheim mais, constatant l'état d'inorganisation qui régnait alors, elle avance que les « causes du retard français dans le domaine des sciences sociales sont [...] à l'époque probablement moins d'ordre idéologique que structurel[...]»¹³⁴. Les universités françaises étant moins riches et plus rigides que les universités allemandes, Mazon révèle que « les projets de développement institutionnel des sciences sociales dans l'entre-deux-guerres se heurteront régulièrement aux problèmes de financement, d'une part, de répartition des disciplines entre les facultés d'autre part¹³⁵. » Mazon traite des questions de financements en nous livrant une présentation de l'histoire du financement privé de la recherche en sciences sociales en France.

Mazon commence par souligner le contraste entre le 19^{ième} siècle – où le financement ne n'était pas une préoccupation – et l'entre-deux-guerres, où cette question, en raison des coûts importants liés à la recherche (sic?), a revêtu une importance capitale. Selon Mazon, c'est Liard qui avait – en faisant voter « le décret du 25 juillet 1885 qui autorisait les facultés à recevoir des subventions, dons et legs, en dehors des seuls crédits de l'État¹³⁶ » – ouvert la brèche dans l'étatisme universitaire qui régnait depuis 1850 et permis le financement privé de

¹³³ B. Mazon, 1985, op. cit., p. 311.

¹³⁴ Ibid., p. 313.

¹³⁵ Ibid., p. 312.

¹³⁶ Ibid.

la recherche¹³⁷.

Mazon souligne aussi le rôle de E. Lavissee (directeur de L'École Normale Supérieure de 1904 à 1919) dans la sollicitation de fonds chez les mécènes potentiels et ses résultats positifs mesurés par l'implication du comité de Chaubrun et d'Albert Khan respectivement dans la création de la Chaire d'économie sociale à la Sorbonne (dont Bouglé était le titulaire!) et du CDS de Bouglé en 1920¹³⁸. Mazon explique qu'une des raisons des hauts et bas du CDS est la ruine de Khan durant la Crise économique de 29, et que ces mêmes événements ont poussé le CDS à se tourner vers l'apport de fonds liés à la fondation Rockefeller pour survivre¹³⁹.

Mazon suit la trace l'implication de cette fondation dans les sciences sociales françaises. Elle commence par présenter « l'entreprise philanthropique » de John D. Rockefeller et la place que les sciences sociales y occupent avant de traiter des contacts et des projets liant la fondation à la science sociale française en se concentrant sur l'Institut des Sciences sociales et économiques de Rist et sur le projet avorté de Mauss. Ensuite, elle traite aborde les liens entre la fondation et le recteur Charléty, les subventions sur lesquelles ces liens déboucheront et la création du Conseil universitaire de la recherche sociale.

Après avoir évoqué ces relations, Mazon étudie les orientations scientifiques « imposées » par la fondation et sa politique de création institutionnelle, avant de conclure sur l'importance de ce financement dans les développements de la sociologie française de l'après-guerre. Il va sans dire que cette dernière section nous intéresse particulièrement comme explication de la réception française de Durkheim. Mais soulignons aussi que la présentation de la fondation Rockefeller met en lumière des éléments du positivisme instrumental, sujet que nous aborderons dans notre chapitre sur la sociologie américaine de l'entre deux guerres. Dans le but de mieux comprendre les relations entretenues par la fondation avec les sciences sociales françaises et de nous avancer dans notre présentations des sciences sociales américaines de l'entre deux guerres, nous allons maintenant consacrer quelques lignes à un court historique de la fondation et à son influence dans les autres pays européens.

¹³⁷ Mazon évoque parmi les retombées de ce décret la création de chaires financées par la ville de Paris et son conseil municipal à la Sorbonne (1885 : chaire d'histoire de la Révolution Française) au Collège de France (1904 : chaire d'histoire du travail), au CNAM (1904 : chaire des associations ouvrières) et à L'EPHE (conférence d'histoire des actions économiques).

¹³⁸ B. Mazon, 1985, op. cit., p.313.

¹³⁹ Ibid., p. 314.

La fondation fut créée par John D. Rockefeller. Son philanthropisme était inspiré de la religion baptiste, d'« Évangiles de la richesse » (de A. Carnegie) et des conseils de son ami F. T. Gates. Rockefeller commença par donner aux Baptistes, puis il contribua et fut à l'origine de la renaissance de l'université de Chicago. Même s'il a eu des problèmes avec la loi antitrust, qui menaçait la Standard Oil, la hausse ininterrompue de ses profits le pousse à se tourner vers la philanthropie internationale. Mazon affirme que, contrairement à Carnegie, Rockefeller ne tient pas à publiciser son mécénat mais qu'il décide tout de même, en 1910, de créer la fondation qui verra le jour en 1913 (date d'obtention de son statut juridique). À ses débuts, la fondation regroupe les activités de mécénat déjà développées par Rockefeller, touchant principalement à la médecine et à l'éducation, à l'hygiène sociale et à la biologie¹⁴⁰.

C'est en 1918 qu'a lieu la création de la fondation « Laura Spellman Rockefeller¹⁴¹ » mais c'est vers 1922 que la décision de s'investir dans les sciences économiques et sociales se fait, à partir du constat qu'il manque un apport des sciences sociales aux problèmes d'éducation et de santé « privilégiés » par la fondation. Comme le souligne Mazon, « [...] les sciences s'attachant à la description des phénomènes sociaux étaient largement sous-développées, elles manquaient de ressources et de stimulation institutionnelle [...]»¹⁴². La première tâche de la fondation a donc été de créer des institutions de recherche dignes de ce nom. Une fois créés les centres devaient trouver d'autres sources de financement, provenant « en général des pouvoirs publics » locaux¹⁴³. Et les résultats furent probants :

Certains centres de recherche furent entièrement créés par elle [la fondation], tel le « Social Science Research Council » fondé en 1923. D'autres lui doivent un développement décisif : la plupart des centres universitaires américains des sciences sociales (Chicago, Harvard, Columbia, Yale etc.) ou, en Europe la « London Social Economics » et la « Deutsch Hochschule für Politik » de Berlin puis plus tardivement en France, l'ensemble [sic] des centres de recherche en sciences sociale créés dans les années 30¹⁴⁴.

Mazon souligne que le la fondation imposait, comme condition de son financement, la soumission des recherches à des orientations théoriques définies. Ces orientations correspondaient aux grandes lignes du positivisme instrumental américain et se retrouvent

¹⁴⁰ Ibid., p. 316.

¹⁴¹ Ibid., p. 317.

¹⁴² Ibid.

¹⁴³ Ibid., p. 318.

¹⁴⁴ Ibid., p. 317.

condensées dans les propos de Beardley Ruml, directeur de la fondation, qui disait vouloir des sciences sociales « scientifiques¹⁴⁵ ». Les orientations générales de la fondation favorisaient donc, à l'encontre de la philosophie et de l'histoire, l'étude des « faits » présents, une « vraie » science du social (et de son contrôle). En somme, « seuls les projets s'attachant aux phénomènes économiques, politiques et sociologiques concrets et contemporains méritaient [...] de retenir l'attention de la fondation¹⁴⁶ ».

Avant d'octroyer une subvention, la fondation voulait évaluer l'état de la recherche. Dans le cas de la France, l'évaluation de la fondation était très similaire à celle que nous verrons sous les plumes de Sorokin et Eubank dans le chapitre que nous consacrons aux USA de l'entre-deux-guerres. Pour les américains, la France produisait de bon travaux mais ces travaux étaient « trop théoriques », « trop livresques » et manquaient de ressource empiriques et de coordination. La production française était « éclatée » et reflétait une « situation complexe et délicate¹⁴⁷ ». Ce « retard » de l'organisation scientifique de la France dérangeait les responsables de la fondation, qui doutaient de la capacité de l'État Français à rassembler suffisamment de liquidités pour financer la recherche. Mazon cite un rapport de la fondation de 1926 :

l'implication des sciences sociales dans les affaires internationales [...] est telle qu'il ne semble pas sage de laisser des considérations purement financières retarder un développement qui nous semble essentiel pour le progrès de la bonne intelligence du monde¹⁴⁸.

Malgré cette urgence, des liens entre la fondation et les chercheurs français ne se noueront qu'à partir des années 1930, avec les projets de Rist et de Mauss puis avec l'implication de Charléty et Bouglé.

C'est que la fondation était immobilisée par le dilemme entre sa volonté d'élaboration d'un plan général et son désir de financer les « projets spécifiques et prometteurs¹⁴⁹. » La réception des projets de Rist et de Mauss illustre la nature et l'étendue des exigences implicitement liées au financement de la recherche : la fondation se montre ouverte au projet de Rist, mais

¹⁴⁵ Ibid., p. 318.

¹⁴⁶ Ibid.

¹⁴⁷ Ibid., p. 319.

¹⁴⁸ Rapport du conseil d'administration de la fondation (Memorial's Trustees) du 24 mai 1926 cité par Mazon, Ibid., p. 320.

¹⁴⁹ Ibid.

fermée à celui de Mauss, qui lui semble trop vague et trop général.

5.5.1. Rist

Charles Rist, professeur à la faculté de droit de Paris, écrit en 1925 un rapport sur l'état des sciences sociales, rapport dans lequel il propose la création d'un institut scientifique de recherches économiques et sociales¹⁵⁰. Or, c'était précisément ce que la fondation attendait « [...] d'un institut de ce type : des recherches quantitatives et empiriques sur la vie économique et sociale contemporaine¹⁵¹. » Un tel institut devait assurer la formation d'économistes « rompant avec une tradition d'études considérées par les Américains et Charles Rist comme purement spéculatives et théoriques¹⁵². »

Le projet de Rist correspondait si bien aux orientations de la fondation que celui-ci reçut, en 1931 une subvention pour l'établissement de l'Institut scientifique de recherches économiques et sociales¹⁵³ » et que ce financement se prolongera jusqu'en 1946¹⁵⁴.

La réception du projet de Mauss fut très différente. Sa soumission en 1929 ne pouvait tomber à un plus mauvais moment : l'absorption de la L. S. R par la Rockefeller Foundation et le crash boursier venaient de se produire et les critères de dépense de la fondation étaient d'autant plus strictes. De plus, le projet de Mauss ne correspondait pas aux attentes de la fondation¹⁵⁵. Celle-ci

¹⁵⁰ Ibid., p. 321. En 1926, Rist est nommé Gouverneur de la Banque de France « avec pour mission de réaliser la stabilisation du Franc. » Ibid., p. 322.

¹⁵¹ Ibid.

¹⁵² Ibid.

¹⁵³ Ibid.

¹⁵⁴ Ibid., p. 323.

¹⁵⁵ « Mauss campe indirectement son projet dans le contexte ambiant de la rivalité d'hégémonie entre les facultés de droit et celles de lettres. » Ibid., p. 323. Mauss souligne dans son projet le manque de coordination et la rivalité qui caractérise l'organisation des facultés et propose la création d'une institution de recherches « assurant la formation d'une jeune génération encadrée par des "directeurs de travaux" et par un "corps d'assistants". » Ibid., p. 324. Ce que Mauss présente n'est pas à proprement parler un programme mais plutôt une série de « suggestions préliminaires » concernant l'organisation matérielle de la recherche, dans un esprit se voulant inspiré de celui que Mauss croyait avoir décelé lors de son voyage aux USA. Mauss y proposait entre autre la création d'une VIème section à l'EPHE. Ibid., p. 324.

attendait, sans le formuler explicitement, un plan général, structuré autour d'une conception précise des programmes (s'attachant aux phénomènes sociaux concrets et contemporains) et d'une méthode (définition des observations scientifiques, analyses quantitatives) avec pour but général un meilleur contrôle social¹⁵⁶.

La fondation s'appuie donc sur Rist, lequel, de sa position, désavoue Mauss et s'en prend à sa crédibilité de façon telle que la fondation tentera de s'en débarrasser. Ce sont les témoignages élogieux de Malinowski et de Charlety qui, aux dires de Mazon, empêcheront le rejet pur et simple des demandes de Mauss par la fondation. Mauss relancera la fondation jusqu'en 1932 : ses positions politiques lui faisaient espérer des chances de financement de l'État car l'élection des socialistes et radicaux qu'il fréquentait lui fournissait, pensait-il, de nouveaux leviers. Cela ne constituait pas une bonne lecture de la situation dans la mesure où ces changements politiques ne plaisaient pas du tout à la fondation¹⁵⁷. L'orientation politique de Mauss s'ajoutait à « personnalité controversée de l'ethnologue¹⁵⁸ » et à sa marginalité comme raisons de l'exclure du financement.

En 1932-33, outre l'Institut de Rist, trois centres de recherche reçoivent des subventions dont le total atteint 3000. 00\$: l'Institut de droit, l'Institut d'ethnologie et le CDS. À propos de l'institut d'ethnologie où Mauss travaillait, Mazon précise que les fonds alloués par la fondation Rockefeller étaient destinés « aux travaux de recherches d'anthropologie culturelle de M. Mauss¹⁵⁹. » Mazon avance que ce financement « témoignait certainement de l'intérêt de la fondation pour ce type de recherches, mais servait en outre de compensation à la fin de non-recevoir opposée à l'ensemble des projets présentés par l'anthropologue¹⁶⁰. » Les fonds alloués au CDS – venant pallier l'amoindrissement du financement de Khan – répondaient à la demande formulée par Bouglé d'une subvention pour engager deux jeunes assistants, tous deux normaliens et agrégés de philosophie: Friedmann (qui sera remplacé par Polin en 1935) et Schwob (qui sera remplacé par Aron en 1934).

¹⁵⁶ Ibid., p. 325.

¹⁵⁷ « Il est donc clair que la méfiance des américains à l'égard de Mauss avait des raisons politiques. » Ibid., p. 326.

¹⁵⁸ Ibid., p. 326-327.

¹⁵⁹

¹⁶⁰ Ibid., p. 329.

5.5.2. *Charléty et Bouglé*

Si la fondation favorise Rist au détriment de Mauss en raison de ses idées politiques, aucun des projets ne lui convient réellement : celui de Mauss est trop vaste et celui de Rist trop obtu. C'est pour cette raison que la fondation se tourne vers Charléty. Celui-ci, agrégé d'histoire et recteur de l'Université de Paris de 1927 à 1937, est conscient des problèmes liés aux rivalités interfacultaires. Il propose à la fondation, qui lui fait confiance, une aide ponctuelle aussitôt acceptée¹⁶¹. Selon Mazon, E. Day, 1^{er} directeur de la Division des sciences humaines de la fondation disait tout haut, en 1930, ce que Charléty pensait tout bas :

La pierre de touche du programme des sciences sociales devra être trouvée, après quelques années d'expérimentation, dans un contrôle social effectif. Nous nous orienterons par conséquent dans notre programme vers une expérience dans deux directions. Premièrement, un essai d'application des méthodes scientifiques pour l'analyse des phénomènes sociaux; et deuxièmement une expérience de l'utilisation des résultats obtenus par l'analyse scientifique pour l'obtention de véritables méthodes de contrôle social¹⁶².

Ainsi, Mazon estime que la Fondation avait trouvé chez Charléty « [...] un allié sûr et suffisamment convaincu des nécessités de ses orientations pour ne pas avoir à s'inquiéter de l'influence que pouvaient encore exercer les "vieilles traditions historiques et philosophiques" sur les travaux » qu'elle finançait¹⁶³ tant et si bien que « les responsables américains ne recherchèrent pas par la suite à contrôler le déroulement effectif des programmes¹⁶⁴. » Bouglé, rappelle Mazon, « était le tout premier collaborateur du recteur dans cette entreprise, et [...] parfaitement conscient de la subordination des programmes à l'attente des responsables de la fondation [...]»¹⁶⁵. » C'est d'ailleurs, dit-elle, « avec la meilleure grâce [qu'il] orientait en ce sens les programmes qu'il soumettait au recteur¹⁶⁶. »

De manière générale, la fondation désirait rester discrète. Mazon cite des responsables qui expliquent clairement la volonté de la fondation de ne pas révéler sa «direction» des programmes de recherche : « Je me demande si ces mentions sont vraiment nécessaire... », écrivait un jour T. B. Kitteredge au secrétaire du conseil universitaire de la recherche sociale;

¹⁶¹ Ibid., p. 328.

¹⁶² Ibid., p. 339.

¹⁶³ Ibid.

¹⁶⁴ Ibid., p. 338.

¹⁶⁵ Ibid., p. 331.

¹⁶⁶ Ibid., p. 337.

« ...en général la fondation préfère qu'il soit fait aussi peu que possible mention de ses subventions¹⁶⁷ ».

Ce témoignage des « habitudes de discrétion qui entouraient par principe les interventions de la fondation Rockefeller dans le domaine scientifique¹⁶⁸ » démontre qu'elle souhaitait avant tout « préserver une image d'impartialité¹⁶⁹. » Mazon nous illustre la position de la fondation par une déclaration particulièrement explicite de la stratégie développée à cet effet par ses responsables : « Il serait plus adroit, dit l'un d'eux, de faire apparaître que nous avons été fortement sollicités par des universitaires français compétents, conscients de la nécessité d'une démarche inductive (dans les sciences sociales)¹⁷⁰. »

À cet égard, la fondation avait trouvé en la personne de Bouglé le candidat presque parfait. D'autant plus que d'autres objectifs de la fondation se voyaient concrétisés par son travail :

Soucieux d'assurer à leur intervention un effet profond et durable, les responsables de la fondation se préoccupent tout particulièrement de la formation de la jeune génération universitaire qu'il s'agissait de familiariser avec les méthodes d'observation et de travail empirique¹⁷¹.

Cette orientation de la recherche vers la la méthode empirique par la Fondation recevait un accueil favorable de Bouglé, qui formait ses jeunes dans ce sens pour des raisons théoriques que Mazon attribue à la volonté de Bouglé de « marier la tradition de l'école de Le Play avec celle de l'école de Durkheim¹⁷² ». Cela fait dire à Mazon que le rôle de la F. R. dans la formation des nouvelles générations de chercheurs fut important :

¹⁶⁷ Ibid.

¹⁶⁸ Ibid., p. 336.

¹⁶⁹ Ibid., p. 337.

¹⁷⁰ Ibid., p. 336-337.

¹⁷¹ Ibid., p. 337.

¹⁷² Ibid., p. 337-338.

Son effet principal fut probablement – et c'était un des vœux de la fondation – d'avoir offert à une jeune génération de chercheurs une certaine amélioration des conditions de formation en sciences économiques et sociales, formation qu'il eut été probablement très difficile d'acquérir sans les moyens offerts par les américains¹⁷³.

Mazon concorde avec Marcel, qui explique que si Bouglé est le seul des durkheimiens qui ait réussi à avoir une « clientèle » si nombreuse, cela s'explique par la possibilité de l'inclusion au CSD (considéré par Stoetzel et Friedmann comme « l'ancêtre du CNRS¹⁷⁴ »). Marcel, qui contrairement à Mazon ne se concentre pas sur le financement, constate de son côté que Bouglé est « incapable d'endiguer l'allergie au durkheimisme que [ses élèves] développent au fil de leur réflexion à mesure qu'ils s'aperçoivent que les événements contredisent les résultats inspirés par la tradition sociologique que défend leur directeur. » Ces derniers, poursuit Marcel, ne peuvent donc pas être considérés « comme des continuateurs au sens strict, et encore moins des disciples du durkheimisme¹⁷⁵. »

Mazon ne s'aventure pas sur ce terrain et affirme plus prudemment que les « orientations thématiques et méthodologiques privilégiées par la fondation Rockefeller devaient modifier peu à peu en profondeur les travaux de recherche des sciences sociales françaises¹⁷⁶. » :

¹⁷³ Mazon pense « plus particulièrement aux travaux de R. Aron, G. Friedmann, R. Marjolin, J. Stoetzel au sein du CDS; à ceux de Griaali, Leroi-Gourhan, Lévi-Strauss et Soustelle dans le cadre de l'Institut d'ethnologie et à la formation de R. Marjolin dans l'institut de Ch. Rist. » Ibid., p. 340. L'ouvrage de Jean-Christophe Marcel, (*Le durkheimisme dans l'entre-deux-guerres*, PUF, 2001) est tout à fait explicite quant au rôle de Bouglé dans la transmission du durkheimisme. L'idée de Marcel est que, par le biais de Bouglé, l'héritage durkheimien s'est transmis...malgré les affirmations de « cassure » avec le durkheimisme. Cela serait le cas pour les protégés de Bouglé : Aron, Stoetzel et Friedmann. D'abord, Friedmann (1902-1907), qui prétendit comme les autres être en « rupture » avec Durkheim, fut recruté par Bouglé en 1932, année durant laquelle ce dernier « demande au recteur de nommer Friedmann "assistant" auprès de Centre et de doter d'une somme de 26 000F prélevée "sur les fonds versés pour le comité Rockefeller" afin de pouvoir le "débaucher" de son poste de lycée. (Marcel, p. 239) Bouglé avait ensuite recommandé qu'Aron soit chargé d'un cours à l'ENS et l'avait fait entrer au CDS en 1934 sous la condition qu'il réalise une étude sur "La sociologie allemande contemporaine" (Publié chez Alcan en 1935), sujet que Aron maîtrisait pour avoir été professeur à l'université de Cologne (1930) puis de Berlin (1931-1933). Jean Stoetzel (1910-1987) avait été accueilli par Bouglé au sein du CDS en 1936, à son retour de Columbia. Il avait réalisé au CDS son 1^{er} sondage d'opinion avant de fonder l'IPOP en 1938. » (Marcel, 236-237).

¹⁷⁴ Marcel, 2001, op. cit., p. 241-242.

¹⁷⁵ Ibid., p. 289.

¹⁷⁶ Mazon, 1985, op. cit., p. 337

L'insistance de la fondation Rockefeller sur la nécessité d'une sociologie inductive», concrétisée par les subventions qu'elle accorda aux enquêtes ou missions sur le terrain, contribua très certainement à une réorganisation de la sociologie française à la fin des années trente¹⁷⁷.

La conclusion tirée par Marcel est plus cinglante que celle de Mazon. Pour Marcel, la fondation a réussi puisque « Bouglé contribue paradoxalement, et malgré lui [...], à faire disparaître le paradigme durkheimien¹⁷⁸. » De son côté, Mazon conclut au rôle décisif de la Fondation dans la réorganisation de la recherche mais à l'échec des programmes de l'entre-deux-guerres¹⁷⁹. Pour cette dernière, « Cette occasion manquée consomme la fin d'un mouvement scientifique créé par É. Durkheim et dont l'étau avait déjà été brisé une première fois par la première guerre mondiale¹⁸⁰. »

Cette présentation de Mazon, bien qu'elle se conclut par une adhésion à l'idée du déclin du durkheimisme en raison de causes institutionnelles, nous permet de mesurer à quel point les déterminations extérieures au cercle durkheimien ont eu une grande importance dans les modulations de la présentation du durkheimisme par les durkheimiens. Conséquemment, elle nous conforte dans notre compréhension des critiques à l'endroit du durkheimisme comme des indicateurs adéquats du champ sociologique. Et nous constatons sans surprises que ces critiques continuent d'être principalement dirigées à l'encontre du réalisme social durkheimien même lorsqu'elle se drapent des oripeaux de l'injonction méthodologique.

Nous illustrerons maintenant la persistance des critiques envers le réalisme social de Durkheim telles qu'elles se révèlent dans les écrits de trois auteurs de l'entre-deux-guerres et verrons que les débats internes n'en sont que des reflets.

5.6. La reprise des critiques à l'endroit du réalisme durkheimien

5.6.1. Pécaut

Le premier de ces auteurs, Pécaut, se demande si Durkheim est le « continuateur » de Comte. Il commence par souligner certains de leurs points communs, dont leur « spiritualisme

¹⁷⁷ Ibid., p. 337.

¹⁷⁸ Marcel, 2001, op. cit., p. 289.

¹⁷⁹ « L'intervention de la F. R. nous semble ainsi avoir été décisive pour une première tentative de regroupement des sciences sociales en France [...] Sur le plan institutionnel cependant, nous constatons que le programme de l'entre-deux-guerres fut un échec. » Mazon, 1985, loc. cit., p. 339.

¹⁸⁰ Ibid., p. 340.

scientifique, qui prétend satisfaire à cette double condition : établir la spécificité positive du fait social et aussi la possibilité d'en faire une science¹⁸¹. » Comte ne parvient pas à établir une science du fait social alors que Durkheim y parvient :

Durkheim, lui, entre en plein et s'installe dans les conditions de la science, grâce à sa définition du fait social par la conscience collective. L'invention est bien de lui; Auguste Comte assurément n'y avait pas pensé, ni, à vrai dire personne¹⁸².

Pécaut identifie les trois aspects principaux de la découverte de Durkheim Le premier est la victoire contre la méthode de l'introspection que représente l'identification du fait social à l'obligation. Grâce à Durkheim, dit-il :

Nous savons maintenant, non sans étonnement, que nous ne pourrons pas saisir toute notre nature individuelle; toujours contaminée par les obligations sociales, elle n'est pas observable en elle-même et à l'état pur; elle n'est plus donnée dans l'intuition¹⁸³.

Le deuxième aspect fondamental incontournable révélé par la théorie durkheimienne est la réalité de la conscience collective. Selon Pécaut, Durkheim a su démontrer le caractère nécessaire et réel de l'unité de la conscience collective en expliquant qu'il « résulte de la fonction positive de la conscience » et, ce faisant, a su prouver que la conscience collective peut être objet « solide et consistant », un objet de science¹⁸⁴.

Cette réalité conférée à la conscience collective par Durkheim s'accompagne de l'idée que « le social ne dépend que du social », troisième trait de la sociologie durkheimienne, qui permet d'affirmer l'indépendance de la science. La conscience collective ne dépend que d'elle-même et n'a de fonctions que sociales: « Organe de la solidarité du groupe, la conscience ne peut varier qu'avec la constitution du groupe¹⁸⁵. »

Une fois ces fleurs lancées à Durkheim, Pécaut passe à un examen critique du positivisme

¹⁸¹ Pécaut, 1924, « Auguste Comte et Durkheim », *Revue de Métaphysique et de Morale*. T. XXVIII, no. 4, p. 639-655. (p. 639-640.)

¹⁸² Ibid., p. 640.

¹⁸³ Ibid., p. 641.

¹⁸⁴ « La conscience collective, pour que la science en soit possible, il faut qu'elle ait une *unité réelle* et, par conséquent, que son caractère collectif ne soit pas contingent et pure coïncidence. Or ce caractère est bien nécessaire. Cela résulte de la fonction *positive* de la conscience et c'est Durkheim, il faut le reconnaître, qui nous a habitués à considérer la conscience de ce biais. [...] Ainsi pourvue d'une *unité nécessaire*, et non pas contingente, comme il arriverait si elle était la somme des consciences individuelles, la conscience collective possède tout ce qui lui faut pour être, en elle-même, une réalité. » Ibid., p. 642.

¹⁸⁵ Ibid.

durkheimien. Durkheim aurait-il réussi là où Comte a échoué¹⁸⁶ ? Pécaut affirme qu'une distinction importante sépare les deux doctrines : la relation entre morale et société est vue différemment par les deux auteurs. Comte considère la morale comme « définitive », alors que Durkheim considère la valeur de la morale comme relative à la société de laquelle elle émane, elle est toujours postérieure à la société¹⁸⁷ : « La morale de Durkheim, on peut dire qu'elle suit la société comme l'ombre attachée à ses pas; elle court après la société pour lui apporter l'auréole sacrée à toutes les étapes de ses courses¹⁸⁸. »

Ce relativisme moral durkheimien n'est pas entièrement décrié par Pécaut, mais il est tout de même mis en doute par lui car la responsabilité individuelle refait toujours surface et c'est précisément, selon Pécaut, à ce genre de questions que la thèse de Durkheim se heurte : « Sans doute, dit-il, notre pouvoir sur le déterminisme de la société est faible, presque nul. [...] Mais il suffit que ce pouvoir puisse être conçu pour que le problème se pose spéculativement [dans les termes suivants :] si nous avons le choix entre divers types sociaux et leurs morales respectives, comment choisir¹⁸⁹? »

La position de Durkheim concernant le relativisme moral mène inexorablement à l'impossibilité d'effectuer un choix concret entre différentes morales¹⁹⁰ :

Pour apprécier moralement les sociétés, il faudrait une vérité morale supérieure à toutes, et il est clair que la science de la morale ne peut la fournir. Il y a plus : la postulat sociologique de Durkheim mène beaucoup plus loin, - concevoir que cette vérité est en soi, *impossible*¹⁹¹.

Pécaut souligne la nécessité de comprendre « dans sa plénitude l'idée primordiale qu'une

¹⁸⁶ « Mais toute au long du développement d'idées, Durkheim n'est-il pas dans la ligne du positivisme [...] ? [...] Or, cette sociologie qui chez Comte, restait en l'air, toute en constructions et non extraite de l'expérience, il semble bien que Durkheim l'ait posée sur terre et solidement calée dans des conditions de sciences. » Ibid.

¹⁸⁷ « Dans la manière, en effet de concevoir la morale, Comte n'est pas Durkheim; il est même tout l'opposé. La morale chez Durkheim est relative et *postérieure* à la société. Chez Comte, il y a une morale *définitive* et qui marche devant. » Ibid., p. 642-643.

¹⁸⁸ Ibid., p. 643.

¹⁸⁹ Ibid., p. 643-644.

¹⁹⁰ Pécaut donne un exemple de la difficulté que cela pose en usant de l'exemple du choix entre nationalisme et internationalisme : « Même aujourd'hui, ne dépend-il pas, par exemple, dans une légère mesure de nous, ne fût-ce que par notre adhésion, de hâter la marche des choses vers une société supra-nationale et la morale qu'elle comporterait, et n'avons-nous pas à décider si nous devons lui préférer le maintien de l'état actuel des Patries et la souveraineté de leurs morales nationales. » Ibid., p. 644.

¹⁹¹ Ibid.

conscience supérieure à toutes les sociétés est objectivement impossible¹⁹² » sous peine de mal comprendre la conclusion de Durkheim, pour qui il n'y a pas de comparaison possible des morales : « Nous raisonnons comme si les types sociaux étaient comparables, et nous nous plaignons qu'on ne donne pas le moyen de les comparer. Or, [...] ils sont en soi, incomparables¹⁹³. »

Néanmoins, la position durkheimienne permet de reconnaître l'unité de la fonction remplie par les différentes morales :

«S'ils [les types sociaux] ont des structures entièrement hétérogènes, leurs morales respectives n'ont d'identique que leur fonction, et c'est ce qui permet de les désigner d'un terme générique; elles ont toutes pour rôle d'intégrer l'individu dans le groupe. Mais une substance morale commune, qui serait abondante en l'une, moins en l'autre, elles n'en ont aucune. Il n'y a pas un type social moralement meilleur qu'un autre, nous n'avons pas à reprocher qu'on ne nous dise pas lequel est préférable, puisqu'il n'y en a pas de préférable. L'illusion est naturelle, mais c'est une complète illusion de croire que nous pouvons penser les sociétés sous la catégories du bien et du mal, - car celle-ci n'a de sens et ne joue qu'à l'intérieur de chaque société¹⁹⁴. »

Pécaut estime que dans *Le suicide*, Durkheim semble déroger à ce principe puisqu'il établit une classification des religions en fonction de leur niveau d'intégration sociale. L'intégration ainsi comprise devient « une qualité qui vaut par elle-même, fin et non plus moyen. » Heureusement, dit Pécaut, Durkheim n'a pas poursuivi dans cette voie où « on quitte le postulat de la science de la morale; [et où] on est en route pour rejoindre Kant ou bien Comte¹⁹⁵. » C'est précisément ce que Durkheim ne fait pas selon Pécaut. Pour Durkheim :

L'existence est préalable. Un vouloir est toujours subordonné et postérieur au réel; il est du *réel qui se veut*. Et le vouloir moral n'est que de la réalité qui affirme son existence, déjà et par ailleurs acquise. Ainsi, le problème de choix absolu, c'est-à-dire de celui qui n'est pas déterminé par une condition sociale antécédente, la doctrine de Durkheim assurément ne le résoud pas, mais elle le supprime en supprimant le choix devenu sans objet et impossible. Il n'y a pas à se demander comment choisir, puisqu'il n'y a pas le choix¹⁹⁶.

¹⁹² Ibid., p. 645.

¹⁹³ Ibid.

¹⁹⁴ Ibid.

¹⁹⁵ Ibid., p. 645 note 1.

¹⁹⁶ Revenant à son exemple du choix entre nationalisme et internationalisme, Pécaut affirme que la doctrine durkheimienne élimine la possibilité de choix : « Dans ces conditions, il est évident que nous ne pouvons renoncer à notre société pour en choisir une autre; [...]. Il est impossible qu'une société en veuille un autre n'ayant rien en commun avec elle et qui serait sa négation. [...] Pour en revenir à l'exemple, les Patries particulières ne pourraient se décider un jour en faveur d'une grande Patrie commune, qu'autant que celle-ci serait déjà en voie d'existence, et commencerait à se vouloir dans les consciences nationales. » Ibid., p. 646.

La pensée durkheimienne réduit donc singulièrement le champ de l'action individuelle. Cette forme d'analyse implique, dit Pecault, que l'on doit renoncer à l'idée de mener la réalité car c'est elle qui nous mène :

Nous pensions tenir dans notre conscience une norme des valeurs antérieures ou *donnée sociale*, nous permettant de porter sur lui [le donné] un jugement autonome, et de le subordonner à des fins qu'il ne contient pas. Or, c'est le *donné* qui est antérieur à toute norme des valeurs et nous asservit à son mécanisme. Il faut renoncer à la prétention de le mener. Il nous mène – et nos fins morales ne sont que le reflet de ses mouvements, projetés au fond de notre imagination¹⁹⁷.

En somme, Pecault reproduit la critique maintes fois formulée de l'anti-individualisme du réalisme durkheimien. Si elle n'est pas réduite à néant, la seule autonomie conférée par Durkheim aux individus n'est que partielle ou secondaire :

Durkheim fait bien une place à l'autonomie. Il montre comment la conscience collective nous devient intérieure, et que nous nous imposons nous-mêmes à nous-mêmes les obligations. Autonomie d'une haute valeur pratique, [...]. Mais, assurément, autonomie relative et secondaire. La conscience morale n'a rien de donné par la raison, puisqu'il n'y a pas une vérité morale logiquement antérieure à la réalité. D'autre part, elle est radicalement contingente par rapport à notre nature individuelle, en discontinuité avec elle, ne la prolonge pas. Elle nous vient donc bien du dehors, nous arrive comme l'étrangère qui va n'importe où. Et elle monte des bas fonds de la société, des conditions les plus élémentaires et les plus matérielles, comme les conditions démographiques et, plus bas encore, des circonstances infrasociales, les plus éloignées de l'homme qu'il soit possible. Une autonomie réelle, une réelle initiative de la conscience humaine sur son propre contenu [nous soulignons] et, de là, sur la société, dans la morale telle que la conçoit Durkheim, il n'en peut y avoir la moindre parcelle¹⁹⁸.

La négation d'une morale antérieure à la société mène à une justification conservatrice du laisser-aller.

La négation d'une pensée morale logiquement antérieure aux sociétés possibles et permettant de choisir entre elles nous rive à la société donnée et réduit la morale à n'être que la consécration assidue et sans réserve de la réalité sociale à travers toutes ses transformations, et quelle qu'elle soit¹⁹⁹.

Pécaut distingue ensuite la doctrine de Durkheim de celle de Comte. Ce dernier, dit-il, « [...] aurait vu dans les exigences de Durkheim une concession à ce qu'il appelait le matérialisme,

¹⁹⁷ Ibid.

¹⁹⁸ Ibid., p. 646-647. Soulignons que pour arriver à présenter le réalisme durkheimien comme anti-individualiste, Pécaut suit le chemin emprunté par plusieurs anthropologues et présente la théorie durkheimienne comme une *mind-stuff theory*, une théorie des contenus de la conscience et de la conscience comme contenant.

¹⁹⁹ Ibid., p. 647.

une subordination du supérieur à l'inférieur²⁰⁰. » C'est l'immanence et l'antériorité de la morale de Comte qui distingue ses écrits de ceux de Kant comme de Durkheim : « Comte, en opposition avec Kant, pense que la morale, comme la science, est immanente à la vie; contrairement à Durkheim, qu'elle est antérieure aux conditions sociales données²⁰¹. » Ainsi, c'est l'antériorité comtienne de la nature humaine par rapport à l'histoire qui constitue sa principale divergence vis-à-vis du relativisme morale durkheimien :

Aux yeux de Durkheim, des conditions élémentaires, étrangères à l'homme sont les ressorts des développements sociaux multiformes et tout mécaniques qui aboutissent à l'homme. La nature morale de celui-ci sera donc ceci ou cela, sans qu'il soit préférable qu'elle soit ceci plutôt que cela. Avec Comte, il y a une nature humaine antérieure à l'histoire, et qui pousse l'histoire devant elle²⁰².

Pour Durkheim, l'absence d'une morale définitive est une preuve « matérielle » de l'insuffisance de la philosophie comtienne. Selon Pécaut, au jeu du positivisme Durkheim est allé plus loin que Comte et s'est d'avantage approché de la science²⁰³. En somme, c'est une question de faits qui sépare les deux doctrines: la morale est-elle transcendante ou immanente?

Et c'est bien, en effet, une question de fait qui est entre les deux doctrines. La morale, telle quelle surgit et vit dans la réalité, rentre-t-elle exactement dans le postulat de la science sociale de la morale, ou manifeste-t-elle une valeur qui surplombe celle des sociétés données²⁰⁴ ?

Pécaut pense que la réponse à cette question passe par l'« analyse de l'expérience intérieure et de l'expérience sociale ». Or, chez Durkheim, elle se résoud dans la définition de la conscience collective. Et cette théorie, même si elle s'avère fondée, ne règle pas tout car

²⁰⁰ Ibid.

²⁰¹ Ibid., p. 652.

²⁰² Ibid..

²⁰³ « Il faut insister sur ce point que ces doctrines contraires se donnent l'une et l'autre comme positives et se réclament également de l'expérience. S'il s'était appliqué à critiquer la pensée de Comte, Durkheim aurait cru probablement l'arrêter net et y couper court par la plus brève des sentences. Il aurait déclaré que la *morale définitive*, il ne l'avait rencontrée nulle part. [...] On voit bien qu'on pourrait répondre à cette négation péremptoire, en essayant de se placer dans l'esprit du comtisme, non assurément, dans sa lettre : ceux qui ne rencontrent pas la *morale définitive*, n'est-ce pas qu'ils regardent la région de l'expérience où elle n'a aucune chance de se trouver, au lieu de la chercher où elle est? » Ibid., p. 653.

²⁰⁴ Ibid., p. 654.

[...]cela n'empêcherait pas le facteur supra-social d'exister en nous et d'exercer son influence dans les consciences. Comme cette influence serait de même sens partout où elle se ferait sentir, elle pourrait infléchir la conscience collective sans en briser l'unité; elle serait seulement inassimilable à la science sociale²⁰⁵.

Pécaut s'oppose à Durkheim parce que pour lui, « [...], si l'on peut prétendre a priori que le déterminisme en général est la forme de toute existence sensible, il n'en va pas de même du déterminisme social. » Réaffirmant l'importance du point de vue individuel négligé par Durkheim, Pécaut affirme que l'« étendue » et la « puissance » du déterminisme social, « c'est exclusivement l'expérience qui peut les mesurer et en fixer les limites²⁰⁶. » Pécaut conclue que Comte est un philosophe tandis que Durkheim est un scientifique :

Comte a la volonté d'une science sociale, mais son spiritualisme l'empêche de se résoudre aux conditions de cette science. - Non qu'il y ait la moindre métaphysique dans sa pensée. Au contraire, le facteur qui, selon lui, crée la morale, est dans l'expérience et travaille dans l'expérience. C'est la nature humaine. Mais cette nature est antérieure au déterminisme social qu'elle subordonne pour se réaliser. Comte a une philosophie positive de la morale, il ne peut y avoir une science sociale de la morale, au sens très défini que l'expression possède aujourd'hui. [...]Durkheim, malgré sa foi spiritualiste, se tient résolument dans les conditions de cette science qu'il a entreprise. Pour en préserver la possibilité, il mesure étroitement à la morale une existence subalterne et, en quelque sorte, *à la suite*; il l'asservit à la réalité sociale qu'elle ne fait pas, qui se fait en dehors d'elle²⁰⁷.

En somme, pour Pécaut, le positivisme durkheimien, s'il dépasse le positivisme philosophique comtien, doit encore être purgé de son réalisme anti-individualiste.

5.6.2. Bayet

Nous avons mentionné que les questions soulevées par les critiques de Durkheim trouvent un écho dans les travaux d'entre-deux-guerres des durkheimiens et que les modulations du discours des principaux durkheimiens ont été analysés par Marcel. Plutôt que de reprendre les détails de cette présentation, nous avons préféré nous attarder au cas du philosophe Bayet, durkheimien de seconde génération et professeur de sociologie à la Sorbonne jusqu'en 1948, qui selon nous témoigne bien de ce phénomène. En effet, c'est plus où moins le même message que celui véhiculé par Pécaut qui ressort du compte rendu de *l'Éducation morale*

²⁰⁵ Ibid.

²⁰⁶ Ibid.

²⁰⁷ Ibid., p. 654-655.

publié par Bayet dans la *Revue Philosophique* en 1926²⁰⁸. Au terme de son compte rendu, Bayet présente sous un jour favorable la démarche durkheimienne dans la mesure où elle était un prolongement de celle de Comte, mais il soulève des doutes quant au caractère définitif de la « preuve » et de la méthode durkheimienne²⁰⁹. Pour ce faire, Bayet se fonde sur une interprétation succincte de la méthode sociologique durkheimienne : «[le] principe de cette méthode, c'est que pour dégager les éléments de la moralité, il faut considérer la morale, ou plutôt les morales, comme un ensemble de faits donnés²¹⁰. » Pour Bayet, ce principe est à la fois « fécond » et prolématique puisque « les faits moraux, on le sait, sont nombreux et divers presque à l'infini²¹¹. » C'est précisément ce foisonnement de faits reconnu par Durkheim qui est à la source des critiques de Bayet. Selon lui, alors même que Durkheim reconnaît « que nous ignorons faits et lois, Durkheim croit pouvoir apporter une réponse aux problèmes essentiels. La réalité morale sort timidement de l'ombre, et déjà il énumère les éléments de la moralité²¹². » C'est donc là qu'est « l'accroc au principe²¹³. »

Concernant la morale, ce « défaut » de la doctrine durkheimienne est manifeste: Durkheim, « voulant dégager son "premier élément", affirme qu'une action intéressée ne peut pas être une action morale²¹⁴. » L'absence de preuve appuyant cette affirmation est vite relevée par Bayet²¹⁵ : « Or, ces preuves, Durkheim ne tente même pas de les donner. Il présente en trois lignes comme un fait acquis ce qu'on ne pourrait tenir pour tel qu'après une immense et délicate enquête²¹⁶. » La critique réitérée tout au long de son texte par Bayet est que là où il faudrait des preuves, Durkheim s'en tient à des argument logiques²¹⁷. Or, selon Bayet,

²⁰⁸ A. Bayet, 1926, « E. Durkheim, "l'éducation morale" », *Revue philosophique*, vol. 103, juillet à décembre, p. 304-309.

²⁰⁹ « L'entreprise était trop vaste et trop complexe pour qu'il fût possible de la mener du premier coup à bonne fin. Le désir d'aboutir a, çà et là, poussé l'auteur à sacrifier sa propre méthode. » Ibid., p. 307.

²¹⁰ Ibid.

²¹¹ Ibid., p. 307-308.

²¹² Ibid., p. 308.

²¹³ Ibid.

²¹⁴ Ibid.

²¹⁵ « Mais de quel droit affirmer, à l'heure ou presque toutes les morales (y compris la nôtre) sont encore scientifiquement inconnue, que "jamais, ni dans le présent, ni dans le passé" l'humanité n'a attaché une valeur morale à des actes purement intéressés ? » Ibid.

²¹⁶ Ibid.

²¹⁷ « Or, que nous offre Durkheim? Une raison purement logique. » Ibid.

l'argument logique n'est pas suffisant : « Admettons (pour simplifier) qu'il satisfasse pleinement la logique : où voit-on que les faits moraux se plient toujours à la logique? Où voit-on que les sociétés fassent, en matière de morales ou ailleurs, ce que le raisonnement les engagerait à faire²¹⁸ ? » C'est donc la même idée que celle de Pécaut que Bayet avance : on peut critiquer Durkheim et lui rester fidèle en demandant plus de scientificité. Selon Bayet, c'est ce que Durkheim avait fait avec Comte²¹⁹.

Bayet, malgré son affiliation aux durkheimiens, produit un discours très proche de celui de Pécaut. Mais si nous souhaitons saisir les enjeux liés à cette forme de critique, il est préférable de nous référer à Lacombe. Ce dernier est celui qui énonce le plus clairement les tensions internes de la théorie durkheimienne concernant sa position réaliste et les arguments nominalistes susceptibles d'être utilisés à son encontre. Ce que Lacombe prétend faire, c'est de mettre en lumière la cause de « l'insuffisance de positivité » de Durkheim : le recours de ce dernier à la notion de conscience collective (qui incarne le réalisme social durkheimien, son ontologisation de la société) l'empêche de recourir à une théorie psychologisante et nominaliste, seul gage de scientificité en matière de sciences sociales.

Ce sont tous les thèmes des sociologies nominalistes américaines (inclusion des considérations psychologiques individuelles), anglaises (group-mind) et, dans une certaine mesure allemandes (intérêt pour la question de l'interprétation qui rappelle Weber), qui se trouvent condensés dans l'argumentaire de Lacombe.

5.6.3. Lacombe

Lacombe commence par souligner que les faits sociaux auxquels Durkheim s'intéresse sont en fait des représentations et que, « comme ces représentations ne sont pas directement accessibles, il est nécessaire de les étudier à travers un fait qui les symbolise²²⁰. » Durkheim, pour atteindre « les faits sociaux en tant que tels », se trouve « obligé de traduire en termes de faits spirituels les faits matériels qu'il observe » et c'est précisément cette étude par symbole

²¹⁸ Ibid., p. 309.

²¹⁹ « Mais, cette étude, il a beau la vouloir et la faire cent fois plus positive qu'elle n'était chez Comte, il la conçoit encore sur certains points en logicien, en philosophe plutôt qu'en historien. Rectifier sur ce point ses méthodes de travail c'est donc en réalité être plus durkheimien que lui, comme il avait été lui-même plus comtiste qu'Auguste Comte. » Ibid.

²²⁰ R. Lacombe, 1925, « L'interprétation des faits matériels dans la méthode de Durkheim », *Revue philosophique*, vol. XCIX, p. 369.

interposé qui fait surgir le problème de l'interprétation au sein même de la sociologie durkheimienne et qui vient discréditer la prétention d'objectivisme de Durkheim²²¹. Ce travail d'interprétation :

[...] revêt d'ailleurs une double forme, tantôt voulant étudier un fait spirituel, il lui substitue un fait matériel concomitant, [dans la *DTS*], tantôt, l'observation ayant révélé un lien entre deux faits matériels, il interprète sociologiquement la relation trouvée, en cherchant quels faits sociaux traduisent des faits observés [dans le *Suicide*]. [...] Il y a donc lieu de distinguer, dans la manière dont Durkheim établit les lois sociologiques, deux tâches bien différentes : d'une part la détermination de rapport entre certains faits matériels, et d'autre part, l'interprétation spirituelle de ces faits²²².

Or, selon Lacombe :

Durkheim a longuement exposé les procédés qu'il convient de suivre dans la première de ces deux tâches, il n'a donné aucun précepte pour la seconde, qu'il n'étudie point dans les *Règles de la méthode sociologique*. Il y a là une lacune grave, car il est clair que de la rigueur de ce procédé dépend la valeur positive de la méthode de Durkheim²²³.

Semblant désirer minimiser les effets de cette critique, Lacombe, fait remarquer qu'elle s'adresse à toute entreprise aux velléités de scientificité et qu'à ce titre elle part du présupposé que le durkheimisme est un effort honnête et utile de production d'une science sociale²²⁴. Selon Lacombe, c'est en important les procédés des sciences positives que Durkheim a été confronté aux problèmes d'interprétation ci-haut mentionnés.

C'est pour cette raison que Lacombe s'en prend à l'analogie entre sociologie et science physique opérée par Durkheim, analogie ne tient pas la route selon lui²²⁵ :

²²¹ Ibid.

²²² Ibid., p. 370.

²²³ Ibid.

²²⁴ « Et si cet effort n'a pas complètement abouti, du moins ne nous semble-t-il pas contestable qu'il faut partir des conceptions de Durkheim, si l'on veut faire progresser la science sociale. » Ibid.

²²⁵ C'est pourtant l'analogie utilisée par Durkheim dans la *DTS* (p. 69) et dans les *RMS*, (p. 55).

Les faits sociaux, qui sont de nature spirituelle, et les faits matériels qui les manifestent sont en effet pour Durkheim deux réalités bien distinctes : c'est, nous venons de le voir une partie de la tâche du sociologue de passer de l'une à l'autre. Il faudrait donc, pour que l'analogie fût acceptable, que le physicien considérât la chaleur ou l'électricité comme une réalité d'une autre sorte que les phénomènes physico-chimiques observés par lui; [...] Loin donc que ces phénomènes aisément étudiés ne soient pour lui qu'un moyen de connaître son objet véritable, ils constituent précisément cet objet. Le procédé du sociologue ne serait donc assimilable à celui du physicien que si la sociologie renonçait à connaître la vie spirituelle qui constitue la vie sociale et prenait pour unique objet d'étude les faits matériels qui lui sont liés²²⁶.

Une fois la question de l'analogie entre science et sociologie écartée, Lacombe s'intéresse de plus près au « procédé employé par Durkheim » et aux faits, aux « documents matériels » susceptibles d'être utilisés par lui, « ceux qui ne se rattachent à aucune individualité particulière, mais [qui] par leur caractère impersonnel, peuvent être considérés comme la manifestation de la conscience collective [...]»²²⁷.

Pour Lacombe, cette délimitation de l'objet d'étude de la sociologie est insuffisante. Elle laisse en plan les faits sociaux qui ne sont « [...] liés à aucun des faits matériels étudiés par Durkheim²²⁸ ». C'est le cas, dit Lacombe, des « sentiments les plus profonds et les plus délicats, » et des « courants d'opinion à l'état naissant, encore trop vagues pour entraîner directement des actes précis [...]»²²⁹. En somme, c'est la capacité explicative de la sociologie durkheimienne qui se trouve entamée sérieusement puisque « [...] la méthode de Durkheim ne [...] semble guère capable d'atteindre toute la vie collective²³⁰. »

Cette critique a de nombreux échos puisque, à la même époque, une partie de la sociologie américaine développait de son côté une méthodologie visant précisément à atteindre ces faits sociaux négligés par la sociologie durkheimienne à travers l'histoire de vie puis la quantification des opinions...

Quoiqu'il en soit, Lacombe montre ensuite l'incapacité de la théorie durkheimienne à justifier scientifiquement l'établissement d'un lien entre un fait matériel et un fait social. Selon lui, les

²²⁶ R. Lacombe, 1925, op. cit., p. 371-372.

²²⁷ « Si les statistiques, encore qu'elles portent sur des actes individuels, peuvent être employées par la sociologie, c'est qu'elles ne retiennent qu'un chiffre abstrait et non le caractère particulier à chaque acte. [RMS p. 13-14]. » Ibid., p. 372.

²²⁸ Ibid.

²²⁹ Ibid.

²³⁰ Ibid.

interprétations durkheimiennes du lien « entre la tendance et l'acte » et celle du lien « entre la pensée et son expression » sont fautives²³¹. Il estime que des difficultés subsistent dans l'interprétation de ces liens, même dans les cas où un rapport simple et nécessaire « semble exister entre les faits matériels et les faits sociaux », et où, donc, on peut remplacer un fait social par un fait matériel²³².

Dans les cas du rapport du fait matériel à la pensée ou à son expression, Lacombe explique que « [...] le matériel étudié est l'expression par la langage d'une pensée à laquelle le sociologue remonte; le rapport entre le fait spirituel et le fait matériel est donc celui de la pensée à son expression verbale : [...] »²³³ Mais, dans les faits, l'adéquation entre les deux est loin d'être évidente : cela fait perdre de vue le groupe social d'où le fait matériel émane, puisque Durkheim, en effet, présuppose que son origine est la totalité du groupe social²³⁴. Or, les représentations collectives cristallisées en faits matériels peuvent correspondre « seulement à la pensée de certains membres du groupe » :

C'est ainsi qu'une sociologie basée sur la notion de classe, comme la sociologie marxiste, verra seulement dans les règles juridiques l'expression de la morale de la classe dirigeante. Il est remarquable que la sociologie durkheimienne n'attache guère d'importance à cette notion de classe : c'est que pour elle toute règle sociale répond à la pensée de la collectivité toute entière. Mais c'est là un postulat qu'on ne justifie jamais et qui est contestable²³⁵.

Cette remarque formulée par Lacombe sous prétexte d'examiner « le rapport entre le fait spirituel et le fait matériel » résume à elle seule la presque totalité des critiques qui ont été formulées par les marxistes à l'endroit de la théorie durkheimienne; vue sous cet angle, la théorie durkheimienne n'est qu'une incarnation particulièrement vicieuse du discours bourgeois.

Le second exemple de l'interprétation éronnée de Durkheim d'un lien entre fait social et fait matériel est celui du rapport entre tendance et acte. Son examen permet à Lacombe de discréditer l'usage que fait alors Durkheim des statistiques. Ce problème se pose dans les

²³¹ Ibid., p. 375.

²³² Ibid.

²³³ Ibid., p. 373.

²³⁴ « Mais nous voudrions surtout remarquer que réduits, à la constatation matérielle d'une formule juridique ou religieuse nous ignorons de quel groupement social elle exprime la pensée. Durkheim admet implicitement qu'elle traduit normalement les sentiments du groupe entier où elle est adoptée. » Ibid.

²³⁵ Ibid., p. 374.

termes suivants: « [...] la fréquence d'actes matériels d'un certain genre, accomplis dans une société donnée, n'exprime-t-elle pas la tendance collective à cet acte et ne peut-on mesurer celle-ci par celle-là²³⁶ ? » Pour Lacombe, malgré l'importance qu'il reconnaît aux « facteurs généraux », rien n'est moins certain que la capacité de la statistique sociale à cerner la « tendance collective » :

Il est clair en effet que le nombre annuel des actes individuels d'une certaine catégorie [...] dépend à la fois des facteurs généraux qui agissent sur tous les membres de la société et de l'inégale résistance que chacun oppose à ces facteurs; ce n'est donc qu'autant que la diversité entre les consignes individuelles demeure à peu près identique que les chiffres saisis par les statistiques peuvent exprimer l'intensité des causes impersonnelles²³⁷.

De manière générale, les rapports entre les faits matériels et faits sociaux présentés par Durkheim sont déjà le fruit du même procédé d'interprétation²³⁸. Lacombe donne une série d'exemples d'emploi de ce procédé par Durkheim dans ses oeuvres majeures. Par exemple, « dans la *DTS*, Durkheim prétendra mesurer la solidarité qu'il appelle mécanique par l'ensemble des règles du droit pénal, et la solidarité dite organique par le droit ou sanction restitutive » alors que

dans le *Suicide*, le protestantisme, dont l'importance est observable objectivement, exprimera, par rapport au catholicisme, une moindre utilité de la société religieuse; le nombre des membres d'une famille mesurera l'intensité des sentiments familiaux; les guerres seront considérées comme l'indice d'une vie sociale plus intensive²³⁹.

Enfin, les *FEVR* ont « pour objet, non l'établissement de lois, mais un simple travail d'interprétation²⁴⁰. » Lacombe soutient donc une variante de la thèse des « deux Durkheim » en affirmant que la théorie durkheimienne se modifie en cours de route : « Des deux parties de ce qui était la tâche du sociologue dans la *DTS* et dans le *Suicide*, une seule subsiste. Il y a là une déviation fâcheuse de la méthode de Durkheim²⁴¹. » Malgré le fait que le raisonnement de Lacombe sera repris par des auteurs présentant explicitement la thèse des « deux Durkheim », il ne semblait pas la soutenir personnellement.

²³⁶ Ibid.

²³⁷ Ibid.

²³⁸ Ibid., p. 375.

²³⁹ Ibid.

²⁴⁰ Ibid.

²⁴¹ Lacombe ajoute qu'« On pourrait faire la même remarque à propos de l'article sur les origines de la prohibition de l'inceste (*Année sociologique*, T. 1.) » Ibid., p. 375 note 2.

Ces problèmes liés à la place de l'interprétation dans la théorie durkheimienne poussent plutôt Lacombe à poser un jugement général assez défavorable sur la méthode employée par Durkheim, méthode qui, selon lui, reste semblable durant toute sa carrière:

[...] Durkheim, pour établir une correspondance entre le fait matériel et le fait social, recourt à des raisonnements qui ne s'appuient sur aucune interrogation méthodique des faits, mais ne se fonde en somme que sur l'impression de vraisemblance qu'ils font naître chez le lecteur²⁴².

Selon Lacombe, dans chacun des ouvrages cette « impression de vraisemblance » cache une série d'affirmations dogmatiques présentées comme des faits par Durkheim. Ainsi, rappelle Lacombe, dans la *DTS* la distinction entre les faits sociaux que sont la solidarité mécanique et la solidarité organique est liée à l'association de ces formes de solidarité avec le droit pénal et le droit restitutif. Or Durkheim ne démontre pas grâce à une observation des faits, de quelles manières « les similitudes sociales donnent naissance à une solidarité²⁴³ ». À cet égard, c'est toute l'insuffisance de la psychologie durkheimienne qui se révèle dans son présupposé de la création automatique de solidarité par la ressemblance sociale et, en dernière analyse, Durkheim s'appuierait sur « [...] deux observations psychologiques courantes : 1 "Nous aimons tout ce qui nous ressemble", 2. "Nous tenons à l'existence de tout ce qui est une condition de notre vie psychologique présente."²⁴⁴ » Ces affirmations devraient « être établies scientifiquement²⁴⁵ » plutôt que posées comme des a priori implicites.

Le *Suicide* présente, aux dires de Lacombe, les mêmes défauts :

On s'appuie sur une triple affirmation : 1° le libre examen tient une plus grande place dans le protestantisme que dans le catholicisme; 2° l'admission du libre examen est liée à la diminution du nombre des croyances et des pratiques communes; 3° l'intégration d'une société religieuse dépend du nombre de ces pratiques et de ces croyances²⁴⁶.

Lacombe remet en cause cette idée : selon lui, rien ne prouve que le degré d'intégration ou « la vitalité d'une société » soit lié au nombre de ses croyances et de ses lois, au « nombre de ses dogmes » : « comme s'il était possible d'assurer a priori qu'un petit nombre de croyances fortement senties ne peuvent réaliser une intégration sociale beaucoup plus forte qu'une

²⁴² Ibid., p. 375-376.

²⁴³ Ibid., p. 376.

²⁴⁴ Ibid.

²⁴⁵ Ibid.

²⁴⁶ Ibid., p. 377.

grande quantité de formules superficiellement admises²⁴⁷ ! »

Enfin, selon Lacombe, les *FEVR*, avec le rôle qu'y jouent le totémisme, posent également le même genre de problème. Durkheim s'y « appuie [...] sur l'identité du sentiment religieux et du sentiment que la collectivité fait naître en nous. Mais cette identité n'est établie que par un appel à une connaissance de sens commun, à une expérience vague de ces deux sentiments²⁴⁸. » Le même procédé fautif se trouve au centre même de l'argumentation déployée par Durkheim dans ses ouvrages les plus importants et Lacombe en conclut que « la manière dont procède Durkheim pour établir l'existence de relation nécessaire entre des faits sociaux qu'il veut connaître et les faits matériels qu'il leur substitue, n'a aucune rigueur scientifique²⁴⁹. »

C'est aussi en quelque sorte l'explication du social par le social qui est remise en question. Lacombe insiste sur le fait que même lorsque Durkheim réussit à prouver l'existence d'un lien entre un fait matériel et un fait social, il lui reste à établir le lien entre deux faits sociaux. Et cela n'est pas chose simple :

[...] de ce qu'on a constaté expérimentalement une liaison entre les deux phénomènes qui leur correspondent, il ne suit pas qu'il existe une relation directe entre ces deux faits spirituels : les phénomènes matériels qu'on étudie peuvent être liés en effet à d'autres faits sociaux et leur lien peut être la conséquence d'une relation causale entre ces derniers²⁵⁰.

Selon Lacombe, la question se résume donc à celle-ci : « parmi les faits spirituels liés à un fait matériel donné, quel est celui qui intervient dans telle relation constatée? » Pour y répondre « Durkheim est amené à rattacher directement par une déduction psychologique les deux faits sociaux entre lesquels il veut établir une liaison²⁵¹. » Après avoir illustré ces déductions hasardeuses dans le *Suicide*, Lacombe conclue qu'au mieux, elles permettent d'arriver à des explications vraisemblables, mais pas à des certitudes²⁵².

La critique que Lacombe produit de la méthode d'élimination des thèses adverses par Durkheim est également articulée autour de la place que ce dernier confère à l'interprétation.

²⁴⁷ Ibid., p. 378.

²⁴⁸ Ibid.

²⁴⁹ Ibid.

²⁵⁰ Ibid., p. 378-379.

²⁵¹ Ibid., p. 379.

²⁵² Lacombe cite en exemple les pages 223-232, 237-238, 254-255, 272-283 et 303-307 du *Suicide*.

Les explications de Durkheim pourraient fonctionner si, et seulement si, elles étaient réellement les seules interprétations valables. Mais ce n'est pas le cas puisqu'il existera toujours la possibilité d'en inventer d'autres²⁵³.

Lacombe s'attarde également au procédé d'exclusion des interprétations adverses utilisé par Durkheim : l'extrapolation logique de conséquences fâcheuses et/ou non constatées empiriquement. Cela est surprenant dans la mesure où, comme nous l'avons vu, Durkheim s'insurgeait lui-même contre ce procédé²⁵⁴.

Les critiques de Lacombe ne s'arrêtent pas là. Non seulement peu de faits permettent de départager les interprétations, mais même lorsqu'on dispose de statistiques, il est toujours possible d'inventer de nouvelles hypothèses permettant de réconcilier les faits :

Remarquons encore qu'on n'a pas vraiment éliminé une interprétation lorsqu'on a montré que certaines de ses conséquences sont en contradiction avec les faits : rien ne semble plus facile, dans le domaine sociologique, que d'inventer une hypothèse secondaire qui supprime ce désaccord²⁵⁵.

Lacombe considère donc que, à l'intérieur de la théorie durkheimienne « Le lien entre l'hypothèse et les conséquences matérielles vérifiables n'a [...] aucune rigueur » et qu'il « [...] ne sert à rien d'accumuler ces conséquences, puisqu'on introduit chaque fois des possibilités d'erreurs, l'hypothèse d'où l'on part reste toujours incertaine²⁵⁶. » L'incertitude qui persiste, si nous suivons Lacombe, est précisément le résultat de l'incapacité durkheimienne à rester fidèle à l'injonction d'expliquer le social par le social, couplée de son refus de considérer sérieusement l'apport de la psychologie individuelle à la sociologie :

[...] la traduction des faits matériels en faits spirituels, opération indispensable de la sociologie durkheimienne, ne se fonde que sur une connaissance grossière, basée sur l'expérience commune de la nature humaine. [...] cette connaissance de la nature humaine sur laquelle on s'appuie est, [...] d'ordre purement psychologique (nous entendons par là du domaine de la psychologie individuelle²⁵⁷).

Un peu comme Tarde l'avait fait, Lacombe laisse sous-entendre que Durkheim échoue dans sa tentative d'incarner par ses travaux l'affirmation de l'indépendance des faits sociaux.

²⁵³ Ibid., p. 380.

²⁵⁴ Ibid., p. 381.

²⁵⁵ Ibid., p. 382.

²⁵⁶ Ibid.

²⁵⁷ Ibid., p. 383.

Mais n'est-ce pas là se mettre en contradiction avec la thèse fondamentale de la sociologie durkheimienne, qui affirme l'hétérogénéité du social et de l'individuel et qui bannit de la sociologie toute intervention de la psychologie? Ainsi par une étrange contradiction, tandis que Durkheim fait effort pour constituer une sociologie absolument indépendante de la psychologie scientifique, il est obligé de recourir constamment à une psychologie vulgaire²⁵⁸.

L'examen de l'« interprétation des faits matériels en faits spirituels » de Durkheim amène Lacombe à conclure que le sociologue manque « systématiquement de rigueur ». Comme Bayet et Pecault, Lacombe finit par affirmer l'échec du positivisme durkheimien :

[...] nous ne sommes ici en présence d'aucun effort scientifique pour interroger méthodiquement en fait, pour dépasser ce que nous apprend la connaissance vulgaire, l'expérience commune. Dès lors tout le travail accompli par Durkheim pour rendre la sociologie positive devient sans objet. [...] il importait de mettre en lumière cette interprétation spirituelle des faits matériels qui intervient à tout instant dans l'oeuvre de Durkheim. Il résulte en effet de notre étude que, par la faute de ce procédé, l'auteur des *Règles* a échoué dans la tâche qu'il s'était proposée : faire de la sociologie une science vraiment positive²⁵⁹.

C'est la totalité du projet sociologique et sa prétention d'étudier les faits sociaux qui sont remis en question par Lacombe : « [...] la sociologie ne peut réussir à connaître les faits sociaux en se contentant de chercher par des méthodes, si scientifiques soient-elles, l'existence de relations entre les manifestations matérielles de ces faits²⁶⁰. » Face à cette constatation, le sociologue a le choix entre la voie de la « prudence » – qui consiste à « se borner à établir l'existence de lois régissant les faits matériels qu'il étudie, quitte peut-être à signaler [...] des hypothèses qui permettraient de les interpréter » – et la voie qui consiste en l'émission de divagations téméraires sur les liens existants entre faits matériels et faits spirituels²⁶¹. Au regard de la paralysie descriptive suggérée par la première solution, cette seconde voie, tendant à l'idéologie, est tentante puisque selon Lacombe « Ce qui d'ordinaire,

²⁵⁸ Ibid. Pour Lacombe, ce recours à l'expérience psychologique vulgaire est douteux en raison du caractère « relatif » de la nature humaine postulé par Durkheim : « Comment donc cette expérience psychologique aurait-elle une valeur quelconque lorsqu'elle a pour objet des sociétés ou des milieux différents des nôtres ? » Ibid., p. 383. Lacombe utilise les écrits de Lévy-Bruhl pour argumenter en faveur de l'existence d'une mentalité primitive et à l'encontre de la thèse durkheimienne : « Mais ce qu'il faudrait montrer, c'est l'existence de ces sentiments [issu du totem ou de Dieu] chez l'Australien, dont nous savons pourtant – et c'est un membre de l'école sociologique de Durkheim qui nous l'apprend, – que la mentalité est extrêmement différente de la nôtre et qu'il est difficile de la pénétrer. » Ibid., p. 383-384.

²⁵⁹ Ibid., p. 384.

²⁶⁰ Ibid.

²⁶¹ Ibid., p. 384-385.

en effet, nous intéresse, ce sont les faits spirituels [que les faits matériels] manifestent²⁶². »

Selon Lacombe, la sociologie durkheimienne ne peut atteindre la scientificité des autres sciences positives et « le véritable esprit positif » consisterait « à le reconnaître et non pas à s'efforcer de donner à la sociologie une rigueur purement apparente²⁶³. » La sociologie de Durkheim n'est pas positive parce qu'elle ne traite pas adéquatement les faits spirituels. Nous le voyons, une fois de plus, c'est la position psychologique de la sociologie durkheimienne qui est visée. Lacombe pense possible « d'atteindre la réalité spirituelle » que les faits matériels manifestent. Mais une condition se pose pour qu'elle y parvienne : « Il faudrait pour cela que la sociologie emploie des procédés d'investigation psychologique et tente de connaître les faits sociaux par l'interrogation méthodiquement conduite des consciences individuelles²⁶⁴. » Pour Lacombe, le recours de la sociologie durkheimienne à une psychologie plus sérieuse serait salutaire puisque :

Dès l'instant en effet qu'on fait intervenir la psychologie, mieux vaut que les constatations sur lesquelles on s'appuie, au lieu d'être empruntées à une expérience grossière soient obtenues et recueillies avec rigueur scientifique²⁶⁵.

Cette nécessité du recours à la psychologie individuelle doit accompagner celle d'« interroger les faits matériels, [de] déterminer entre eux des relations précises²⁶⁶ ». Mais dans ce contexte, la sociologie doit aussi « s'efforcer d'atteindre les faits spirituels [...] par l'interrogation des consciences²⁶⁷. » Cela implique la nécessité d'un retour à l'étude du présent et à la méthode des enquêtes :

Il nous semble donc qu'il faut reprendre le procédé des enquêtes, qui trouvera ainsi un usage singulièrement plus vaste et beaucoup plus efficace qu'en psychologie; mais il sera nécessaire d'élaborer ce procédé de façon à la rendre aussi adéquate que possible à l'objet de la sociologie. [...] la méthode d'enquêtes a déjà été employée et notamment par l'école de Le Play : il convient donc, en suivant ces traces, de mettre au point une méthode encore fort imparfaite et de l'utiliser pour compléter les procédés employés par Durkheim, procédés qui constituent, ne l'oublions pas, la base solide sur laquelle devra s'élever la sociologie²⁶⁸.

²⁶² Ibid., p. 385.

²⁶³ Ibid.

²⁶⁴ Ibid.

²⁶⁵ Ibid.

²⁶⁶ Ibid., p. 386.

²⁶⁷ Ibid.

²⁶⁸ Ibid., p. 386-387.

Ce qui entrave le passage de la sociologie durkheimienne à une position théorique et méthodologique plus raisonnable aux yeux de Lacombe, c'est la volonté de produire un discours scientifique et de distinguer la sociologie de la psychologie. Or, Durkheim lui-même déroge à ses principes et inclut subrepticement des considérations psychologiques dans son analyse. C'est pour démontrer cette incohérence, ce retour de l'interprétation, que Lacombe s'est intéressé à la substitution de l'étude des faits spirituels à l'interprétation des faits matériels qu'effectue Durkheim :

Pourquoi se refuse-t-il à toute étude directe des faits sociaux pour leur substituer des faits sociaux matériels qu'il est ensuite obligé d'interpréter? C'est d'abord un souci de rigueur scientifique qui l'y pousse : les faits matériels sont seuls susceptibles d'être notés avec précision. [...] Mais Durkheim [...] n'a guère atteint le but qu'il se proposait : cette rigueur qu'il gagne en substituant le fait matériel au fait spirituel, il la perd dans l'interprétation qui va de l'un à l'autre²⁶⁹.

Selon Lacombe, le recours à l'étude des faits matériels est lié à la spécificité du social postulée par Durkheim, qui lui interdit de sonder la conscience individuelle pour connaître la conscience collective en l'intimant d'expliquer le social par le social²⁷⁰. Mais cette tentative est vaine selon Lacombe qui rappelle avoir expliqué que Durkheim « est obligé, par une étrange inconséquence, de recourir à l'étude des consciences individuelles qui devrait être pour lui sans valeur²⁷¹. » Cette critique est en soi intéressante selon Lacombe qui s'auto-congratule : « Or n'est-ce pas un grand argument contre [la conception des FS de D] qu'elle force le sociologue à recourir à un procédé inacceptable, à moins qu'il ne se contente d'étudier les manifestations matérielles des faits sociaux sans remonter jusqu'à eux²⁷²? » Mais l'importance que Lacombe attribue à son étude tient à la conséquence qu'il en tire

²⁶⁹ Lacombe donne l'exemple de la *DTS* (p. 66), des *RMS* (p. 55-58) et du *Suicide* (p. 356 note 1), où Durkheim tient la même discours. Ibid., p. 387.

²⁷⁰ « Mais une autre raison poussait Durkheim à procéder de cette manière. Le fait social [...] est pour lui distinct du fait psychologique proprement dit; ce n'est donc pas en interrogeant les consciences individuelles qu'on peut le découvrir. La conscience collective, réalité spécifique, échappe à notre observation. Force est donc, pour étudier les faits sociaux, de recourir à leur manifestations matérielles. » Ibid.

²⁷¹ Ibid., p. 387-388.

²⁷² Ibid., p. 388.

[...] cette insuffisante positivité de la méthode de Durkheim [...] est imputable à sa conception du fait social : c'est la notion de conscience collective qui l'empêche de recourir à une étude psychologique ostensible, méthodique, des consciences individuelles. [...] Qu'ils nous suffise de marquer la conséquence qui nous semble résulter de notre étude : la sociologie ne peut progresser qu'à la condition d'abandonner la conception de la conscience collective²⁷³.

Fort de ces conclusions, Lacombe tente, l'année suivante, de démontrer dans quelle mesure la conscience collective est le problème central de la théorie durkheimienne. Selon Lacombe, ce concept laisse place à des interprétations réalistes qui sont dissipées par une lecture nominaliste de la sociologie durkheimienne qui l'inféode à la psychologie.

Dans son texte intitulé « La thèse sociologique en psychologie », Lacombe s'attaque donc directement à la subordination de la psychologie à la sociologie qu'effectue Durkheim en postulant la dualité de la nature humaine et l'existence d'une conscience collective :

non content d'avoir affranchi la science sociale de la tutelle de psychologie, Durkheim semble avoir voulu, renversant le rapport habituel, subordonner celle-ci à celle-là. Pour lui, la nature humaine est double : tout ce qui en elle n'est pas dépendance immédiate de la vie physiologique serait le produit de la société²⁷⁴.

À cet égard, selon Lacombe « C'est la théorie du concept, développée par Durkheim dans les *Formes élémentaires de la vie religieuse*, qui constitue la pièce maîtresse de la thèse sociologique²⁷⁵. » Le concept est un produit collectif au même titre que les représentations collectives. La communicabilité du concept le distingue des autres éléments de la vie psychologique et permet de singulariser son rôle, celui de constituer « au milieu de représentations personnelles l'apport d'une pensée collective²⁷⁶ », d'être, « dans notre vie mentale une réalité stable » apparaissant « au milieu de l'incessant renouvellement de nos états d'âme », « en un certain sens immuablement fixé²⁷⁷. » Le concept dépasse la réalité individuelle ne serait-ce que parce que sa vie s'étend « sans changement appréciable sur une longue suite de générations humaines²⁷⁸. » En ce sens, le concept est un fait social, « l'oeuvre

²⁷³ Ibid.

²⁷⁴ R. Lacombe, 1926, « La thèse sociologique en psychologie », *Revue de métaphysique et de morale*, T. 99, no 3, p. 351.

²⁷⁵ Ibid., p. 353.

²⁷⁶ Ibid.

²⁷⁷ Ibid.

²⁷⁸ Ibid.

de la conscience collective », puisqu'il « contraint et déborde la conscience individuelle²⁷⁹ ». Lacombe souligne que suivant cette logique, si les concepts sont sociaux, les catégories, « ces concepts directeurs de notre pensée », doivent aussi être d'origine sociale. Cette conclusion n'a pas manqué d'être reprise et c'est le caractère nécessaire de toutes les catégories de la vie mentale qui a été ainsi sociologiquement expliqué : si les catégories « s'imposent », « c'est que la pression de la collectivité contraint notre pensée à s'y plier²⁸⁰. »

Lacombe entend résumer en quelques mots la manière dont se justifie cet impérialisme sociologique au sein même de la sociologie durkheimienne : parce que les concepts sont sociaux, l'ensemble de la pensée logique est d'origine sociale... Le raisonnement se distingue du jugement par le fait que, contrairement à ce dernier, le raisonnement est accompagné d'un sentiment de validité objective qui se concrétise dans la société. Parce que la pensée logique est sociale et qu'elle joue un rôle capital dans l'ensemble des fonctions intellectuelles, les fonctions intellectuelles sont elles-même sociales. Lacombe concède que Durkheim ne va pas jusque là mais il affirme que ses principes mènent logiquement à cette position²⁸¹. Lacombe estime donc qu'en suivant Durkheim, il suffit « pour marquer l'action de la société sur la majeure partie de nos fonctions intellectuelles, d'y mettre en lumière le rôle de la pensée logique, puisqu'il est entendu que celle-ci a une origine collective²⁸². » Et les champs auxquels peuvent s'appliquer cette logique sont nombreux. Lacombe traite successivement du rôle qu'il serait possible d'assigner à la société dans une série « d'éléments de la vie mentale » : la mémoire, la perception, la vérité, l'invention, l'attention volontaire, les

²⁷⁹ Ibid.

²⁸⁰ Ibid., p. 354.

²⁸¹ « Sans doute Durkheim n'a pas établi avec précision que les fonctions psychologiques du jugement et du raisonnement sont le produit de la vie collective, mais les principes d'une telle démonstration ressortent clairement de sa pensée. » Ibid., p. 356.

²⁸² Ibid., p. 356.

sentiments, les désirs, la volonté et la personnalité sont passés en revue²⁸³.

Ainsi, les acquis incontestables de la sociologie sont d'abord d'avoir mis en lumière la transmission et la modification du contenu de la vie mentale, des sentiments et attitudes, mais aussi d'avoir suggéré un rôle à la société dans le développement et l'usage des « fonctions mentales supérieures²⁸⁴ » :

²⁸³ Lacombe explique le rôle de la société dans la mémoire, le souvenir, le passé et l'histoire : « Si le passé a, en un certain sens, une réalité objective, c'est dans la mesure où il est conservé par la conscience sociale. » (p. 358); Quant au rôle assigné à la société dans la perception par la sociologie, Lacombe affirme que : « Quelque attitude que nous adoptions nous ne retrouverons jamais nos sensations dans leur fraîcheur : entre la nature et nous, la société s'interpose. Au reste, un simple fait marque bien cette influence collective : ce qui achève de conférer à l'objet son individualité, c'est son nom, dont le souvenir est plus ou moins consciemment évoqué, au moins dans la perception attentive. Or le nom est, à n'en pas douter, chose sociale. [...] Sans doute cette distinction doit exister chez l'animal; mais elle ne saurait être que pratique : la perception, c'est pour lui ce qui sollicite une réaction. Mais, pour l'homme, la perception est l'image vraie, celle qui est conforme à la réalité objective. Or, d'où peut venir cette notion d'une vérité, d'une valeur objective, sinon de la collectivité? » (p. 358-359); le rôle attribué à la société dans l'invention par la sociologie, versant positif de la critique de la théorie de Tarde, se résume à l'idée que : « L'invention n'est ici qu'une discipline sociale de l'imagination spontanée. Discipline dont l'objet est double : maintenir, d'une part, l'orientation de l'esprit vers un but qui est social, assentiment collectif recherché par le savant, émotion collective poursuivie par l'artiste; d'autre part critiquer les combinaisons nouvelles que fait jaillir la fécondité spontanée de l'esprit; écarter celles qui ne répondent pas aux exigences collectives. C'est donc la contrainte sociale qui transforme la fantaisie capricieuse en invention véritable. » (p. 359) « Sans doute faut-il reconnaître ici une originalité individuelle. Mais elle réside seulement dans une sensibilité plus grande aux transformations qui s'opèrent dans la conscience collective. » (p. 360); le rôle de la société dans l'attention s'explique ainsi : « La formation de l'attention volontaire consiste à obtenir une adhésion à des buts nouveaux. Or, ces buts, ce sont ceux que les impératifs sociaux imposent et c'est parce qu'il cède à un ascendant moral, à la contrainte spirituelle de la collectivité s'exerçant à travers l'éducateur, que l'enfant s'y soumet. » (p. 362-363); Enfin, Lacombe croit possible, « en utilisant des éléments épars dans les travaux de Durkhiem et de ses disciples, d'esquisser une théorie sociologique de la personnalité. » (p. 363) : « Mais c'est la société qui, en nous pliant à ses impératifs, nous a appris cette discipline : la raison, la volonté sont des choses sociales. Ainsi notre personnalité est d'abord faite de ce qui, en nous, représente la collectivité. Pourtant, si elle ne contenait que cet élément en quelque sorte impersonnel, notre personnalité ne se distinguerait pas de celles des autres. Il faut donc qu'intervienne un facteur d'individuation. Sans doute l'organisme est capable de jouer ce rôle, et il se peut qu'il l'ait tenu dans les sociétés primitives. Mais c'est qu'ici l'individualité, nous le savons, est fort peu marquée. À mesure, au contraire, que la solidarité organique se substitue à la solidarité mécanique, c'est de plus en plus la vie collective qui se charge de différencier des individus. » (p. 363). « Ainsi l'élément impersonnel et l'élément individuel dont notre personnalité est faite, sont l'une et l'autre d'origine sociale. » (p. 364) « [...] tous les individus ne reflètent pas de même manière la conscience collective, mais selon des perspectives multiples que la société assigne à chacun; [...] ». (p. 364).

²⁸⁴ La « société permet d'abord la transmission d'individu à individu, de génération à génération des acquisitions psychologiques individuelles. » Mais « le rôle de la société n'est pas seulement de conserver. Elle modifie aussi le contenu de la vie psychologique. » Lacombe reconnaît également « que la simple présence d'autres individus suffit à modifier nos sentiments et notre attitude. » Ibid., p. 364-365.

Il semble même que la société a dû contribuer non plus seulement à la création d'états d'âme particuliers, mais à l'entrée en exercice des fonctions mentales supérieures, à la prise de conscience des notions fondamentales de la pensée. [...] Elle ne se borne pas, d'ailleurs, à inciter l'esprit humain à exercer telle fonction, à dégager telle notion. Elle lui fournit les moyens de le faire. [...] Peut-être faut-il encore aller plus loin et reconnaître que bien souvent la société met sa marque jusque sur la manière même dont nous exerçons nos fonctions psychologiques, dont nous concevons des notions fondamentales²⁸⁵.

En somme, pour Lacombe, si la sociologie a le mérite « d'avoir attiré l'attention sur un facteur de la vie mentale trop longtemps négligé », il n'en reste pas moins que dire « que la vie sociale est nécessaire à l'exercice des fonctions mentales, qu'elle influe même sur leur jeu, ce n'est pas rendre compte de leur existence²⁸⁶. »

Pour examiner adéquatement le traitement réservé aux « fonctions mentales supérieures » dans la thèse de Durkheim, il convient tout d'abord, selon Lacombe, de définir la conception durkheimienne de la conscience individuelle :

[...] si la pensée des disciple de Durkheim semble parfois hésitante, celle du maître n'est pas douteuse : il entend bien soutenir que les fonctions psychologiques supérieures n'existeraient pas sans la société, que la vie collective a seule pu leur donner naissance et qu'il est nécessaire de la faire intervenir si l'on veut en comprendre la genèse²⁸⁷.

Examinant « en l'entendant ainsi quelle est la valeur de la thèse²⁸⁸ » Lacombe démontre l'incapacité de la sociologie à rendre compte de la vie mentale à l'aide du postulat de la mentalité collective. Il débute sa critique par la mise en relief du rôle central des représentations collectives dans la sociologie durkheimienne et dans sa psychologie. Une telle conception de la psychologie « suppose la notion durkheimienne de la conscience collective » et « admet donc dès son point de départ une hypothèse très contestable²⁸⁹. » En effet, l'origine sociale du concept est mal expliqué par Durkheim, qui ne fait somme toute qu'éluider la question de la genèse des concepts.

²⁸⁵ Ibid., p. 365-366.

²⁸⁶ Ibid., p. 367.

²⁸⁷ Ibid.

²⁸⁸ Ibid.

²⁸⁹ Ibid.

Quand on nous dit, par exemple, que le concept est l'oeuvre de la collectivité, on n'explique pas pour autant sa formation dont il ne sera pas plus aisé de rendre compte lorsqu'au lieu de la placer dans la vie psychologique de l'individu on le reporte dans celle de la société. [...] Tandis que les anciennes doctrines, l'associationnisme par exemple, s'efforçaient d'expliquer vraiment la constitution du concept ou de l'acte volontaire, la thèse durkheimienne laisse le problème entier²⁹⁰.

La sociologie, plutôt que de présenter une solution n'est donc qu'une nouvelle source de problèmes²⁹¹. De plus, un nombre important de critiques sont dirigées à l'encontre de la thèse sociologique. La première d'entre elles est qu'il « faut bien reconnaître que notre pensée et notre volonté manifestent quelque indépendance vis-à-vis de la société²⁹². » Cette indépendance ne se manifeste pas seulement dans l'autonomie de l'action individuelle ; l'autonomie scientifique illustre aussi les limites de la pensée durkheimienne. En effet, « on ne peut dénier à la pensée scientifique, à moins d'en contester la valeur objective, une certaine autonomie vis-à-vis de la pression sociale²⁹³. » Au-delà, donc, de l'argument durkheimien selon lequel « la science tire son prestige des représentations collectives²⁹⁴ », Lacombe estime que Durkheim ne réussit pas à :

échapper au dilemme où ses adversaires s'efforcent de l'emprisonner : ou bien la science n'est vraie que parce qu'elle est imposée par la société et elle n'a dès lors d'autre valeur que celle d'une croyance mythique, d'un préjugé traditionnel; ou bien il faut accorder que sa pureté est faite de son objectivité, de ce qu'elle satisfait à certaines conditions logiques et non de ce qu'elle est « chose sociale »²⁹⁵.

Aussi, contrairement à ce que Durkheim affirme, la conscience individuelle n'est pas seulement, selon Lacombe, un « reflet de la conscience collective » : « dès qu'elle prend conscience d'elle-même », la conscience individuelle « achève de se constituer en dehors de toute pression sociale et même contre elle²⁹⁶ ». Selon cet angle, l'uniformité de la pensée logique est une preuve de plus de l'aprioricité de la mentalité individuelle, preuve qui permet à Lacombe de conclure que la société n'a qu'un rôle mineur dans la constitution de la

²⁹⁰ Ibid., p. 368.

²⁹¹ « Ne nous illusionnons donc pas sur l'intérêt de la thèse sociologique. Elle ne nous apporte aucune solution véritable. Mais elle ouvre, par contre, des difficultés réelles que nous apercevons sans peine. » Ibid.

²⁹² Ibid.

²⁹³ Ibid.

²⁹⁴ Ibid., p. 368-369.

²⁹⁵ Ibid., p. 369.

²⁹⁶ Ibid.

mentalité individuelle²⁹⁷.

Lacombe identifie d'autres éléments problématiques liés à la conception durkheimienne de la conscience collective : ses interprétations de la vie mentale et de la dualité de la nature humaine. Selon lui, Durkheim pose clairement d'« un côté la vie psychologique [et] de l'autre la vie mentale sociologisée²⁹⁸ », et cela pose un problème puisque cela peut avoir deux implications :

Ou bien la vie mentale spontanée ne possède en aucune manière les caractères essentiels de la pensée socialisée : [...] Ou bien l'on reconnaîtra déjà, avant toute intervention sociale, un ordre de succession entre les divers moments de la durée psychologique, des distinctions rendant possible une hiérarchie entre nos besoins. » [...] On suppose donc que cette notion de temps et ces différences de degré sont impliquées dans la vie psychologique spontanée. La vie sociale nous aidera peut-être à les dégager, à en prendre conscience; elle ne les créera pas²⁹⁹.

Puisque, selon Lacombe, Durkheim affirme plus qu'il ne démontre sa thèse, la possibilité de prouver la thèse inverse doit être envisagée. Tout le contraire de la sociologie durkheimienne pourrait être vrai et, pour s'en convaincre, Lacombe rappelle qu'il convient « tout autant de noter que la société a pour condition d'existence la pensée conceptuelle³⁰⁰ ». En ce sens, le langage conceptuel peut être considéré comme une base nécessaire à la communication entre les individus, communication de laquelle résulte la société.

Mais pour qu'une pensée collective, pour qu'une conscience sociale puisse prendre naissance, encore faut-il qu'il existe entre les membres du groupe la possibilité d'échanger des idées, de communiquer d'esprit à esprit : le langage conceptuel, qui pouvait nous sembler le produit de la société, nous en apparaît à ce point de vue la condition³⁰¹.

Ainsi, la prétendue antériorité de la société sur l'individu, si elle est valable, doit être considérée comme une relation logique plutôt qu'historique. Mais même considérée ainsi : « [...] si l'on ne peut imaginer des hommes qui seraient réunis en une société spirituelle mais n'useraient pas d'un langage de concepts, on ne peut au contraire se représenter un esprit

²⁹⁷ « Si la pensée logique est, comme Durkheim l'admet, partout la même, il faut bien reconnaître que, dès qu'elle a commencé à s'organiser, en dépit des influences extérieures qui tendaient à la déformer, elle exprimait déjà des exigences internes de l'esprit humain. Nous sommes donc amenés à voir dans la pensée individuelle plus qu'une simple production de la pensée collective, à lui accorder la capacité de se constituer comme elle l'est actuellement, la société n'ayant eu d'autre rôle que de permettre aux puissances qu'elle recelait de se développer. » Ibid.

²⁹⁸ Ibid.

²⁹⁹ Ibid., p. 370-371.

³⁰⁰ Ibid., p. 371.

³⁰¹ Ibid.

humain possédant la faculté conceptuelle, mais ne l'exerçant pas dans la vie sociale³⁰². »

Au terme de cette courte réfutation, Lacombe réaffirme avec plus de conviction encore que « la société peut jouer un rôle dans l'exercice de nos fonctions mentales, mais non dans leur existence³⁰³. » Ainsi, le projet sociologique en entier est-il une entreprise vouée à l'échec et repose-t-il sur un postulat tautologique:

[...] tenter de reconstruire empiriquement des fonctions mentales est une oeuvre vaine. Si les sociologues croient découvrir l'action de la collectivité dans une très large partie de la vie psychologique, c'est au fond parce qu'ils y aperçoivent l'action de la pensée logique, rationnelle, et que la raison est pour eux chose sociale. Mais considérer, à la manière du sociologue, la raison comme un produit dont on pourrait déterminer les facteurs et retracer la genèse, c'est visiblement commettre un cercle vicieux, puisqu'une telle explication suppose l'usage de la pensée logique dont on veut rendre compte³⁰⁴.

Malgré ces lacunes du raisonnement durkheimien Lacombe reconnaît que certaines des critiques de Durkheim à l'endroit de la psychologie sont judicieuses au point qu'elles justifient le fait que le discours sociologique ait ses adeptes³⁰⁵. Ce succès tient, selon lui, au fait que pour les « psycho-physiologistes », la sociologie semble d'avantage investie « d'une méthode positive [...] que d'une psychologie d'introspection³⁰⁶ ». Mais, ajoute-t-il, « il est sans doute une raison plus générale » : « la conception durkheimienne » a le mérite « de nous faire souvenir que la vie psychologique individuelle ne peut être séparée de la vie collective³⁰⁷. »

Cette reconnaissance du lien entre la vie individuelle et la vie collective aurait dû, selon Lacombe, mener Durkheim à une position nominaliste. Or, Durkheim a fait fausse route en se concentrant sur les répercussions philosophiques de la sociologie, en étudiant « les fonction générales » tout en prétendant mener le développement de la psychologie et de son étude des « faits mentaux concrets » :

³⁰² Ibid., p. 372.

³⁰³ Ibid.

³⁰⁴ Ibid.

³⁰⁵ Ibid., p. 374.

³⁰⁶ Ibid., p. 373.

³⁰⁷ Ibid.

Page manquante

5.7. Conclusion sur la seconde réception française de Durkheim

Pour nous, ce qu'il importe de souligner c'est que ces études de la sociologie durkheimienne de l'entre-deux-guerres, tant des discours critiques théoriques (psychologie) ou politiques (nationalisme, religion) que des modulations internes du durkheimisme (philosophie morale) et des « déterminations » institutionnelles (positivisme instrumental lié au financement) qu'il subit, identifient unanimement, bien qu'implicitement, une tendance à la discussion des limites de la portée théorique du réalisme social durkheimien.

Chapitre 6 : la seconde réception américaine Durkheim

6.1. Introduction : La sociologie américaine face à la sociologie continentale 1918-1939

La situation générale de la sociologie américaine durant l'entre-deux-guerres différait grandement de celle qui prévalait en Europe à la même époque. Nous avons vu dans le chapitre préalable les difficultés diverses rencontrées par les durkheimiens et le résultat mitigé de leurs efforts d'institutionnalisation. C'est d'abord du point de vue de l'organisation institutionnelle que la sociologie américaine se démarque de la sociologie française. Ces différences sont si importantes que certains sociologues américains les présentent systématiquement et montrent leurs liens avec les doctrines qui émanent des deux continents. C'est le cas de Sorokin et de Eubank, lesquels publient, à quelques années d'intervalle, des articles sur ce sujet dans *Social Forces*¹.

L'article de Sorokin est constitué, dans sa plus grande partie, d'une présentation des particularités institutionnelles de la sociologie américaine en tant que conditions objectives de la supériorité de cette dernière. Selon Sorokin, la situation de la sociologie aux États-Unis est meilleure qu'en Europe. Si les sociologues états-uniens prennent exemple sur l'Europe en matière de « fine thinking », le niveau de leur production devrait encore s'élever et leur supériorité se confirmer... D'autant plus qu'en ce qui a trait à certains champs spécialisés d'analyse « for instance rural sociology² », la position de tête est déjà occupée par les États-Unis tant en matière de *textbooks* que de monographies.

Eubank, pour sa part, bien qu'il s'intéresse également à l'institutionnalisation différente de la sociologie sur les deux continents, entend consacrer le plus gros de son texte à la comparaison du développement des traditions nationales et aux approches et méthodes différentes qui se sont élaborées des deux côtés de l'Atlantique. Après avoir souligné

¹ P. Sorokin, 1929, « Some Contrasts of Contemporary European and American Sociology: I », *Social Forces*, vol. 8 no. 1, Sept., p. 57-62. Sociologue russe ayant publié des articles sur Durkheim en Russie avant d'immigrer aux États-Unis, Sorokin était professeur à Columbia. Eubank était affilié à l'Université de Cincinnati et il a publié en 1936, « European and American Sociology: Some Comparisons », *Social Forces*, vol. 15, no. 2, Dec., p. 147-15.

² P. Sorokin, 1929, loc. cit., p. 62.

« l'unité » de la sociologie, ou à tout le moins d'un corpus commun d'auteurs et de textes, ainsi que l'unité plus générale de la science – « Science knows no political boundaries, and knowledge is as universal as the area of intercommunication of intelligent and educated minds³. » – il remarque quelques différences entre les développements des traditions nationales.

« Each country that developed any considerable body of sociological writing has, of course, within the larger unity, above mentioned, developed distinctive characteristics of its own; and there is a room for an extended discussion of contrasting phases of sociology among the several European country themselves⁴. »

À titre d'exemple de ces particularités nationales, Eubank mentionne que la sociologie russe est née comme une « theory of society evolved out of conflict with a particular type of government⁵ » et que celle de l'Allemagne est l'excroissance de sa philosophie de l'État et qu'elle vise à guider les destinées de la jeune nation. Quant à la sociologie française, toujours selon Eubank, elle est, depuis le début du vingtième siècle, « [...] largely a reflection of the dominating mind of Durkheim and latter on an elongation of his shadow⁶. » Ayant évoqué ces différences entre les doctrines européennes, Eubank précise qu'il en n'en tient pas compte dans son article puisqu'il y vise plus généralement à comparer les sociologies européennes à la sociologie américaine⁷.

En dépit de sa volonté affichée de s'en tenir à l'examen des théories, Eubank ne peut s'empêcher de souligner le contraste entre la place accordée à la sociologie dans les universités des deux continents. À cet égard, il suit fidèlement la présentation de Sorokin, qui partait lui aussi de ce constat :

« American sociology has grown as a child nursed by the Universities and Colleges; while in Europe its modern start, since Auguste Comte, and the development have in considerable degree taken place outside of the Universities and Colleges⁸. »

³ E.E. Eubank, 1936, loc. cit., p. 147.

⁴ Ibid., p. 148.

⁵ Ibid.

⁶ Ibid.

⁷ Ibid., p. 147.

⁸ P. Sorokin, 1929, loc. cit., p. 57.

Cette croissance de la sociologie au sein des universités américaines est telle que Eubank affirme que puisque tous les sociologues américains sont universitaires dès le début (à l'exception de Ward, qui accède à 65 ans à un poste à la Browns University et qui y reste jusqu'à sa mort à 72 ans), il n'est pas exagéré de dire que la « sociologie formelle » est, aux États-Unis, « a product of its universities⁹. » Cette introduction précoce dans le cursus universitaire avait aussi été mise en relief par Sorokin¹⁰. L'importance de l'institutionnalisation massive de la sociologie américaine se mesure pour les deux auteurs au regard de la timide présence de la sociologie dans les universités du vieux continent. Sorokin et, à sa suite, Eubank, font tous deux remarquer que nombre des pionniers européens de la sociologie n'étaient pas des universitaires¹¹ et que ceux qui l'étaient n'étaient pas à proprement parler détenteurs de chaires de sociologie ou chargés des cours comprenant l'intitulé « sociologie¹² ».

Eubank, en constatant que la quasi-absence de la sociologie du corpus universitaire européen se perpétue depuis la fondation de la discipline, postule que cette faible institutionnalisation est liée à l'impopularité de la sociologie en Europe. Il avance même quelques hypothèses concernant les sources de cette impopularité en Allemagne, en Angleterre, en France et en Russie.

En Russie, c'est la similarité avec le mot « socialisme » qui explique, selon lui, une partie du « rejet » de la sociologie et son absence des universités. Et il ajoute : « [...] the same antagonism may partly account for its lack of currency in Germany and France¹³ ». À propos de la France, Eubank, cite en exemple la mauvaise réception de la thèse de Durkheim et le

⁹ E.E. Eubank, 1936, loc. cit., p. 148.

¹⁰ Sorokin mentionne les années de fondation de quelques départements de sociologie aux États-Unis pour démontrer l'importance du mouvement d'institutionnalisation de la sociologie : 1876 : Yale (summer) ; 1885 : Indiana ; 1889 : Kansas ; 1890 : John Hopkins ; 1890 : Bryn Mawr (Giddings) ; 1891 : Harvard ; 1892 : Chicago.

¹¹ Les exemples donnés par Eubank sont Comte (mathématicien), Ratzenhofer (officier militaire), Tarde (magistrature et directeur de la stat. criminelle) et Pareto (ingénieur). Sorokin, pour les mêmes raisons, avait plutôt mentionné les noms de Marx, Spéncer et Ratzenhofer.

¹² « Furthermore, many who were university teachers ([...]) were primarily related to some other field than sociology: [...] » Les exemples donnés par Eubank sont Comte (astronomie), Tarde (philosophie moderne), Pareto (économie politique à Lausanne), Le Play (Métallurgie à l'École des mines), Gumplowicz (administration et droit administratif à Groz), Simmel (philosophie et épistémologie). Eubank, 1936, loc. cit., p. 148. Sorokin mentionne quant à lui les noms de Comte, De Greef, Glumpovicz, Simmel, Tarde, Worms et ... Durkheim

¹³ E.E. Eubank, 1936, loc. cit., p. 149.

fait qu'au moment où ce dernier écrit, seuls deux postes de sociologues existent en France ; celui de Halbwachs à Strasbourg et celui de Fauconnet à la Sorbonne¹⁴. Dans le cas de l'Allemagne, Eubank note que seuls Freyer, à Leipzig, et Wiese, à Cologne, exercent leur profession universitaire à titre de sociologues. Quant à l'Angleterre, où le seul « designated sociological professorship » est la chaire de sociologie Martin White de la LSE, c'est à l'impopularité « personnelle » de H. Spencer que Eubank attribue le peu de succès de la sociologie.

Après avoir évoqué les trois départements de sociologie implantés en Tchécoslovaquie (à Prague, Brno et Bratislava) et celui fondé à Poznam, en Pologne, par F. Znaniecki, Eubank explique que même dans les pays où elle semble peu présente, la sociologie n'est pas laissée totalement pour compte puisque du travail et des enseignements sociologiques sont présents sous l'enseigne de la philosophie (à Berlin et à la Sorbonne), de la loi (à Vienne), des sciences sociales (à Birmingham)¹⁵. En somme, Eubank aurait pu faire sienné cette remarque de Sorokin : « In Europe, Sociology still remains an extra-University discipline not recognized by the majority of the Universities; in the United States the Universities and Colleges which do not have it are the exceptions¹⁶. »

Le nombre important de sociologues dans les universités américaines a pour corollaire un plus important nombre d'étudiants américains qu'européens inscrits en sociologie. Sorokin et Eubank y voient la raison pour laquelle une foule de manuels de sociologie ont été publiés aux États-Unis depuis la fin du 19^{ième} siècle : « The yearly production of sociological literature in America is still represented by text-book literature - this to a degree incomparably larger than that of Europe¹⁷. » Selon Eubank, cette situation contraste avec

¹⁴ Maurer, attaché au Lewis Institute, présente la sociologie française comme dérivée des questions sociales et source d'influence du socialisme français : « French sociology in its beginning is a by-product of the search for consensus lost in the French revolution. Even so, Durkheim's contributions to sociology are originally due to the interest in the social question. [...] It is also a document illustrating the influence of Saint-Simon and Comte, and especially Durkheim himself, upon the orientation of French socialist such as Guesde and Jaurès, upon the attitudes of French socialism toward the state and government, their belief in consensus through contractual interest representation, co-operative interaction between the classes, in organic solidarity and their bias against communism. » H.H. Maurer, 1929, « Le Socialisme », *American Journal of Sociology*, vol. 34, no. 4, Janvier, p. 734-735, p. 734.

¹⁵ E.E Eubank, 1936, loc. cit., p. 149.

¹⁶ P. Sorokin, 1929, loc. cit., p. 58.

¹⁷ Ibid. Sorokin mentionne les ouvrages de Small & Vincont 1894 ; Giddings, 1896 et 1898 ; Ward, 1898 ; Deadley, 1903 ; Fairbanks, 1903 (3^{ième} édition) ; Ross, 1905 ; Carver, 1907 ; Howard, 1907.

celle qui règne en Europe, où « the treatise type greatly predominates over the textbook type¹⁸. » Sorokin tient le même discours¹⁹ et en conclut que :

« The bulk of sociological works produced in Europe has been composed almost entirely out of monographic works; works which have not cared to be popular or suitable for students but have cared, philosophically, to be a contribution to the science of sociology²⁰. »

Il va sans dire que pour Sorokin le très petit nombre de manuels destinés aux étudiants publiés en Europe contribue à la supériorité manifeste des *text-books* américains : « No other country can rival the United States in this field - not only quantitatively but also qualitatively²¹. » Mais Sorokin souligne qu'en contrepartie, il y a moins de monographies ou de réflexions théoriques de qualité produites aux États-Unis. Pour Sorokin, le temps perdu à la production de *textbooks* explique que, malgré leur grand nombre, les sociologues américains ne soient pas les plus prolifiques producteurs de monographies :

« All this explain why American sociological literature, although unrivaled in the field of text, at the same time can scarcely be said to be unrivaled in the field of real scientific contributions to sociology - in the field of new, original and fertile theories, in the field of real enrichment of our knowledge of social phenomena²². »

Un autre facteur de distinction des sociologies américaines et européennes est celui du rôle et de l'importance des associations et instituts de recherches sociologiques. En ce qui a trait aux «organisations» sociologiques, le même déséquilibre quantitatif entre les deux continents est visible. Aux États-Unis, l'ASS, fondée en 1905, compte 1200 membres au tournant des années 1920 alors que les quelques associations nationales européennes, déjà peu nombreuses, ont été décimées par la guerre. Quant aux quelques instituts de recherche européens, leur nombre et leur importance reste très limité et Sorokin affirme que cela est principalement dû au manque de financement caractéristique de l'après-guerre²³.

¹⁸ E.E. Eubank, 1936, loc. cit., p. 150.

¹⁹ « [...] while American literature in sociology has been composed largely out of the text-books in Europe the text-book literature has occupied a relatively insignificant place in the total sociology literature of that continent. » P. Sorokin, 1929, loc. cit., p. 58.

²⁰ Ibid.

²¹ Ibid., p. 59.

²² Ibid.

²³ P. Sorokin, 1929, loc. cit., p. 60. Sorokin identifie les instituts européens suivants : Belgique : Solvay ; Allemagne : Köln et Betriebs-Soziologie ; Angleterre : Le Play House.

Aux États-Unis, la situation est fort différente puisque les centres de recherche pullulent et que la production de données à analyser est très importante. Comme Sorokin le constate :

« In various forms - beginning with various experimental stations and ending with various Research Institutes in the field of social phenomena - this country has, at the present moment, an incomparably greater number of such institutions and spend incomparably larger funds for various branches of research in the field than any, or perhaps than all European countries taken together this naturally results in the much more rapid progress of social research in the country than in European countries²⁴. »

Au terme de cette présentation des différences entre le degré d'institutionnalisation de la sociologie sur les deux continents, Sorokin identifie ce qui lui paraît être l'élément manquant de la sociologie américaine qui est présent dans la sociologie européenne :

« At the present moment, the American situation is characterized by "a look of the missing link" between the text-book literature and that of special research. This "missing link" is an elaboration of new inductive theories, principles, and generalizations based on the data of special researches²⁵. »

Ce manque de théorisation caractéristique de la sociologie américaine, qui se concentre avant tout sur la recherche quantitative, est selon Sorokin en opposition avec la forte tendance à la théorisation des sociologues européens²⁶.

Cette remarque débouche sur la critique de Sorokin à l'endroit de l'obsession quantitative de la sociologie américaine. Pour Sorokin, l'approche américaine est procédurale et automatisée, *routinisée* et dépourvue de théorisation tandis que l'approche européenne est philosophique et ne se fonde pas sur des études concrètes :

« The bulk of the sociological studies in America is very rich in the quantitative and empirical materials and is somewhat poor in fine and elegant thinking: the food is rich but it is not quite finely digested. In Europe the bulk of the studies shows fine thinking are moving in the air on account of the lack of concrete, and carefully studied material. [...] The result is, in the American case, the domination of the material over its investigator and the limited vista of the investigator who often, behind the trees of his material does not see the forest²⁷. »

²⁴ Ibid.

²⁵ Ibid.

²⁶ « The bulk of the sociological works in America are marked by their quantitative and empirical character while the bulk of the sociological literature in Europe is still marked by an analytical elaboration of concepts and definitions; by a philosophical and epistemological polishing of word. » Ibid.

²⁷ Ibid.

L'approche américaine ne pose pas la question de la validité des données et des procédures, pas plus qu'elle n'assume ou ne questionne ses liens avec les théories et questions fondamentales auxquelles elle participe²⁸. C'est cet aspect de la sociologie américaine qui doit principalement être corrigé selon Sorokin²⁹.

Mais cette attaque de la sociologie américaine n'est pas pour autant un parti pris en faveur de la sociologie européenne. En effet, Sorokin, même s'il juge que la sociologie européenne produit des discussions plus élégantes et plus de rigueur théorique³⁰, considère que « the result of the fine intellectual machinery working in the air is a kind of scientific sterility an unfertile word-polishing which does not get us any further³¹. »

Pour Sorokin, les deux tendances sont (ou devraient être) complémentaires et s'inspirer mutuellement. Au chapitre de la théorisation, les Américains, qui font un usage rarissime de faits historiques et de références à leurs prédécesseurs (à l'exception de Comte et Spencer), devraient s'inspirer des sociologues européens qui font un usage abondant des faits historique et de la littérature antérieure³². Quant aux européens, ils devraient augmenter leurs recherches empiriques.

C'est *grosso modo* le même verdict qui ressort des travaux de Eubank : traitant de la définition de la sociologie et des champs particuliers aux États-Unis, il affirme que les Européens ne produisent que des théories générales et totalisantes alors que les sociologues

²⁸ « [...] without any attempt to penetrate into or to ask the validity of the material, its adequacy the validity or spuriousness of the correlation, the real significance of the formula applied and the adequacy of the results received, their similarity or discrepancy with the results of similar studies, the survey of these other studies, and so on and so forth. » Ibid., p. 61.

²⁹ « This is what I mean by the domination of the material over its investigator, the lack of fine thinking, and loose logic of these researches. Such is one of the most common defects of a considerable part of the American researches which most be overcome if we are to have genuine scientific researches instead of pseudo-scientific stuff whose value is very questionable. » Ibid.

³⁰ « As a rule one almost always finds in these works a thinking with all the delicacies of epistemological discriminations, though quite little «reel meat». » Ibid.

³¹ Ibid., p. 60.

³² « Putting the thing in a humorous way we can say that the bulk of American sociological works tacitly imply that there was nothing or very little before 1890 when sociology definitely appeared in America. [...] «As a result the classical works of sociology in their original or translations — be it the work of Comte or Spencer, Buckle or Durkheim, Tarde or Max Weber, Condorcet or Ibn-Khaldun, Vico or Plato, Aristotle or Confucius, as a rule are unknown to the bulk of teachers in sociology or are known only from some secondary sources and in very inadequate form. [...] As a rule a knowledge of the history of social thought has been very meager in America; this applies to the bulk of the sociologists. [...] This explains the short historical memory of American sociological works. » Ibid., p. 62.

américains, selon considèrent leur tâche comme celle d'analyser les formes et les processus de l'association humaine et se désintéressent des « historical questions, of evaluative judgments involved in associations of a particular time and place³³. » Cette conception réduit considérablement le champ de la sociologie par rapport à la définition européenne qui est beaucoup plus vaste³⁴.

Pour les sociologues américains, « There is only one sociology, namely that which involves the concepts and principles which relate to human association wherever found [...]»³⁵. Mais Eubank affirme que cette différence est de faible importance et de moins en moins réelle puisque les Américains ne cessent d'étendre le champ de leur pratique sociologique.

Se référant aux différents contenus abordés par les sociologues de part et d'autre de l'Atlantique, Eubank souligne qu'il existe « certain fields that have been developed in the United States which are not found to any considerable degree in Europe³⁶. » Il mentionne à titre d'exemple cinq de ces champs : l'écologie, la statistique, l'étude des documents personnels, les *case-study*, et la « conceptual approach » to sociology³⁷. Eubank en conclut que la sociologie américaine peut diverger de la sociologie européenne de bien des manières mais que les différences « nationales » tendent à s'atténuer : « Sociology today can not be successfully classified under nationalistic designations³⁸. »

Les textes d'Eubank et de Sorokin sont très similaires mais ils diffèrent sur quelques points. Par exemple, lorsqu'il aborde le lien entre la sociologie et les « affaires pratiques », Eubank se montre beaucoup moins critique à l'endroit de la sociologie américaine que Sorokin. L'intérêt des Américains pour les méthodes quantitatives est pour Eubank le signe d'un plus grand détachement vis-à-vis des intérêts politiques et idéologiques, le signe d'une plus grande

³³ Eubank, 1936, loc.cit., p. 153.

³⁴ Ibid. Eubank donne l'exemple du Guide de l'étudiant en sociologie de Bouglé et Déat (1931) qui inclut du matériel descriptif et une division de la sociologie en sociologie juridique, économique, religieuse.

³⁵ Ibid., p. 153.

³⁶ Ibid.

³⁷ « [...] where in by means of an special adaptation of the principles of logic analyses are undertaken through definitely formulated concepts (which Durkheim called "collective representations") peculiar to the field. » Ibid., p. 153-154.

³⁸ Ibid., p. 154.

objectivité, alors que la sociologie européenne serait d'avantage « the outgrowth of current questions of national life³⁹ ».

Eubank croit que l'influence politique ne s'est pas fait sentir sur la sociologie aux États-Unis de la même manière qu'en Europe et que ce phénomène est dû, d'une part, à l'inclusion précoce de la sociologie américaine dans les universités et, d'autre part, à l'intérêt américain pour le positivisme instrumental⁴⁰. En somme, la principale différence relevée par Eubank (qui s'appuie sur von Wiese) est le penchant philosophique, logique et épistémologique de la sociologie allemande et, par extension, de *toute la sociologie européenne*, au regard de la sociologie scientifique et inductive qui caractérise les États-Unis. Aux États-Unis, dit-il: « [...] there are now many schools using « laboratories » of various sorts where they carry on investigation by mean of direct contact with the phenomena itself, rather than by indirect contact through books⁴¹. » L'usage de la méthode statistique, poursuit-il, bien qu'elle soit mise en œuvre par certains gouvernements européens, n'a pas son égale aux États-Unis où, contrairement à ce qui se produit en Europe, « statistical method as such has invaded the *teaching of sociology*⁴². »

Si Sorokin et Eubank ne s'entendent pas sur la signification à donner à la vague méthodologique quantitative, ils s'accordent sur l'importance du phénomène. Il semble établi qu'à cette époque le positivisme instrumental s'imposait massivement dans les départements de sociologie américains. Du moins, c'est la thèse défendue par Dorothy Ross :

³⁹ Ibid., p. 150. Pour prouver cela, Eubank rappelle qu'en Allemagne la sociologie est née chez les Caméralistes (selon Small) et sous l'influence marquée de la pensée de Hegel (Hobhouse). En Russie, dit-il en s'appuyant cette fois sur Hecker (1934), la sociologie est avant tout une théorie de l'État, « a "theology of statecraft" so to speak, which would justify the overthrow of the setting up of not only a new form of government, but one with an entirely different philosophy. » Ibid., p. 151. Toujours selon lui, Hobhouse, Pareto et Comte n'étaient que des idéologues : « Hobhouse, the greatest of contemporary British sociologists, as a matter of fact, built up his whole sociological doctrine about a theory of relationships between society and government. [...] Vilfredo Pareto is called by many "the father of Italian fascism", the fascists state finding much of its ideological justifications in his sociological writing, although he himself probably did not anticipate such a result. [...]Nor must we forget that August Comte was driven originally to his perceptions and declarations of a need for a "rational science of society" by the social and political problems of the France of a century ago. » Ibid., p. 151.

⁴⁰ Mais il ne prouve pas vraiment ce qu'il avance et reconnaît que cette tendance s'estompe : « In another and indirect way, however, both the United States and several countries of Europe have experienced practical consequences that may be far-reaching. [...]It may well be that the permeating influence of this "sociological point of view" will eventually become a potent factor in practical affairs throughout the modern world. » Ibid., p. 152.

⁴¹ Ibid.

⁴² Ibid., p. 152-153.

« In sociology, with no established paradigm to bar the way, the new empirical science models of liberal change took immediate institutional root. But the absence of dominating paradigm also gave free reign to scientist and made the focus on method far more central than in economics⁴³. »

Comme Ross l'explique, ce mouvement était tel que même les résistances de l'école de Chicago cédèrent à la fascination pour les méthodes quantitatives :

« Against the behaviorist and statistical current created by scientism, the humanistic and conceptual elements in Chicago sociology were put on the defensive, when they fell prey to the sociologist's own divided purposes. Their visions of liberal history, subordinated to method and systematically distanced from the movements of concrete history fell into confused or simplistic exceptionalist shapes⁴⁴. »

Cette influence accrue du scientisme sur la sociologie est liée en grande partie aux types d'exigences des principaux bailleurs de fonds des centres de recherche: « By 1923 the formation of the social science Research Council and the Rockefeller largesse had stilled most qualms and plunged the profession wholesale into empirical research, from which they hoped a basic science of social control would emerge⁴⁵. »

Cette définition instrumentale de la sociologie faisait que « The presumed rigors of natural-science methodology became the primary goal of social-scientific practice, dictating what was to be studied as well as how⁴⁶. » Cela, remarque Ross, reformulait les termes de la question de ce qui constituait la science : « The hallmark of science was now its method. The underlying desire for central oriented method toward behavioristic premises and replicable, exact measurement. Statistics became the visible mark of science⁴⁷. »

Notons que cette nouvelle conception de la sociologie s'éloignait considérablement de la sociologie durkheimienne dans la mesure où ce positivisme instrumental « meant a preoccupation with statistical technique, an individualistic conception of society, inductive-research strategy, the belief that science was value-free, and eventually the growth of team research⁴⁸. » Cette prise de position revient donc à décréter que « the statistical study of

⁴³ D. Ross, 1991, op. cit., p. 428

⁴⁴ Ibid.

⁴⁵ Ibid., p. 429

⁴⁶ Ibid.

⁴⁷ Ibid.

⁴⁸ Ibid.

aggregate behavior would itself define the field of social inquiry⁴⁹. » Et cette position n'est pas idéologiquement neutre.

« In truth, the individualism, empiricism, and search for objectivity that accompanied this methodological preoccupation were as much its cause as effect, the liberal and exceptionalist ground on which social scientists, increasingly pressed by the uncertainties and disappointments of history, sought a science of control⁵⁰. »

Ce qui nous apparaît certain, c'est que la méthode quantitative était, au milieu des années 20, considérée comme nécessaire et que presque tous les sociologues tentaient de l'intégrer à leur pratique⁵¹. Cette vague en faveur de la statistique coïncida avec l'influence croissante de l'université Columbia (et des étudiants de Giddings) et fut portée par la prolifération du nombre de sociologues issus de cette université accédant à des postes dans tous les États. Ross, qui s'appuie ici sur Bannister, fait remarquer que : « [...] Columbia was turning out almost twice as many Ph. D.'s as Chicago and placing them more effectively to multiply Giddings's influence and propagate the statistical message⁵². »

Ce bref aperçu de la montée du scientisme, décriée par Sorokin et acclamée par Eubank, nous permet de comprendre pourquoi les changements méthodologiques survenus aux États-Unis ont été invoqués comme déterminants par Gane et Hinkle, qui se sont penchés sur la réception des écrits durkheimiens aux États-Unis. Nous verrons que le souhait formulé par Sorokin de voir se développer une théorie permettant le passage du recueil des données à la théorisation générale s'est partiellement réalisé et que cela a impliqué un changement

⁴⁹ Ibid.

⁵⁰ Ibid.

⁵¹ Par exemple, Chapin, dans les années 20, tente de développer des « objective measures of social status, dependency, and social change. » Ibid. Ross explique que, bien qu'il ait ensuite reconnu les difficultés à l'usage des statistiques, Chapin resta convaincu de la pertinence et supériorité de celle-ci en tant que description scientifique.

⁵² Ibid., p. 430. [Bannister: *Sociology and scientism*.] Mais l'exemple le plus criant de l'expansion de Columbia et des doctrines de Giddings fut, selon Ross, la nomination de Ogburn à Chicago en 1927 « where he became a major advocate of instrumental positivism in sociology. » Ibid. Ross rappelle que Merriam, Park et Burgess avaient recours à la statistique... « But Ogburn's arrival at Chicago sharpened the issue and forced Park into efforts to contain statistical method. » Ibid. L'opposition de la vague méthodologique à l'approche anthropologique qui se développait à Chicago est illustrée par le débat entre Allport et Bogardus : « A major factor would also have been Floyd Allport's decree in 1927 that "the methodology of natural science" required that sociology drop the concepts of "group" and "institution" altogether and study merely the measurable, aggregate behavior of individuals. Bogardus replied for the social interactionists, that the individual was no more a fixed unit than the group and that intersocial stimulation and social relationships affected social behavior. [...] Nonetheless the kind of research Allport proposed, which in fact viewed social behavior as merely aggregated individual behaviors, quickly developed, though more at the hand of social psychologists trained in psychology than by sociologists. » Ibid., p. 433.

d'attitude vis-à-vis de la sociologie européenne générale et de celle de Durkheim en particulier. Cette réception, qui à nos yeux ne présente que des changements cosmétiques, se traduit par un nombre croissant de textes consacrés en tout ou en partie à Durkheim.

6.2. LA RÉCEPTION DE DURKHEIM, 1918-1939

Selon Hinkle, l'entre-deux-guerres se subdivise aux États-Unis en deux grandes sections. La première va de 1918 à 1928 et la seconde de 1929 à 1939. La première période débute avec la fin de la première guerre mondiale et se caractérise, en ce qui a trait à la sociologie américaine, par l'avènement de la « seconde École de Chicago » (Park et Burgess, Thomas et Znaniecki, Mead, Vincent) qui permet la continuité de la domination de l'université de Chicago sur la recherche sociologique. D. Ross résume cette époque comme celle de la montée du positivisme instrumental et du scientisme. Mais ce passage est difficilement perceptible dans la réception américaine des travaux durkheimiens puisque celle-ci reste très discrète. Hinkle affirme que la tiédeur de cette réception et la persistance du rejet de Durkheim, comme le fait que l'école de Chicago a montré peu d'intérêt pour Durkheim, s'expliquent par l'association de ce dernier à un réalisme social intenable plutôt que par une méconnaissance de ses travaux. À cette époque voient également le jour, d'une part l'anthropologie culturelle et de l'autre, la théorie meadienne, approches qui préparent en quelque sorte la future convergence des théories durkheimiennes et américaines.

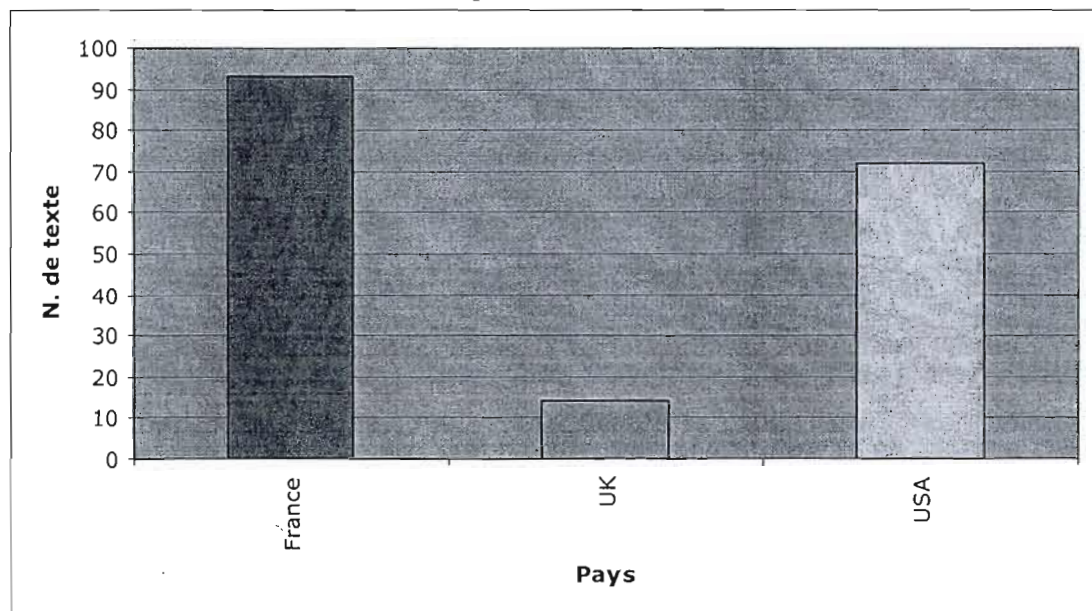
La deuxième section de la seconde période, qui débute avec le crash économique de 1929, est ambiguë car simultanément à la persistance des critiques, des développements dans la réceptions des écrits durkheimiens font montre d'un renouveau de l'intérêt pour les écrits du sociologue français. Ces développements sont de plusieurs natures. En premier lieu, il s'agit d'atténuations des critiques à l'endroit de l'anti-psychologisme et du réalisme social attribués à Durkheim. Une disposition plus favorable à l'endroit de la méthodologie durkheimienne se fait également sentir. Enfin, la théorie de Durkheim est associée au volontarisme et au fonctionnalisme (dans les deux cas par Parsons).

Le passage de l'opposition à la récupération de la théorie durkheimienne semble coïncider plus ou moins avec la fin de l'époque de l'école de Chicago et la montée conjointe des théories de la culture, des théories du contrôle social et du positivisme instrumental. Ces nouvelles tendances, qui se réconcilient dans le fonctionnalisme parsonien, débouchent sur

une relecture des théories durkheimiennes visant leur récupération, une récupération consistant avant tout en une omission ou une atténuation de ses éléments les plus manifestement contradictoires avec les prémisses de la sociologie américaine. Voyons comment cela se révèle dans la bibliographie des textes consacrés à Durkheim et publiés aux États-Unis durant l'entre-deux-guerres et de quelle manière elle témoigne des tendances les plus importantes de la sociologie de l'époque.

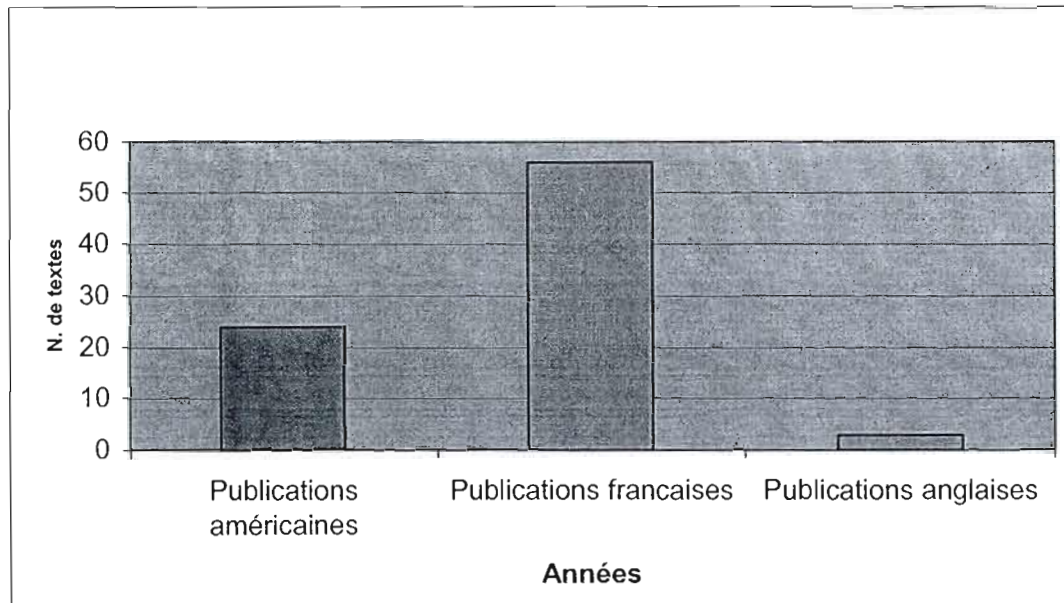
L'apport factuel principal qui ressort de la présentation de la réception américaine de Durkheim par Hinkle est la croissance progressive de l'intérêt envers Durkheim démontré aux États-Unis. Nous avons déjà évoqué dans le chapitre consacré à la France de l'entre-deux-guerres, l'inversion des proportions de textes publiés en France et aux États-Unis au cours de cette période. Le tableau que nous reproduisons nous permet de relativiser les propos de Hinkle par la constatation du nombre plus élevé de texte publié aux États-Unis qu'en France entre 1918 et 1939.

Histogramme 1 : répartition des textes publiés entre 1918 et 1939 selon leur pays de publication



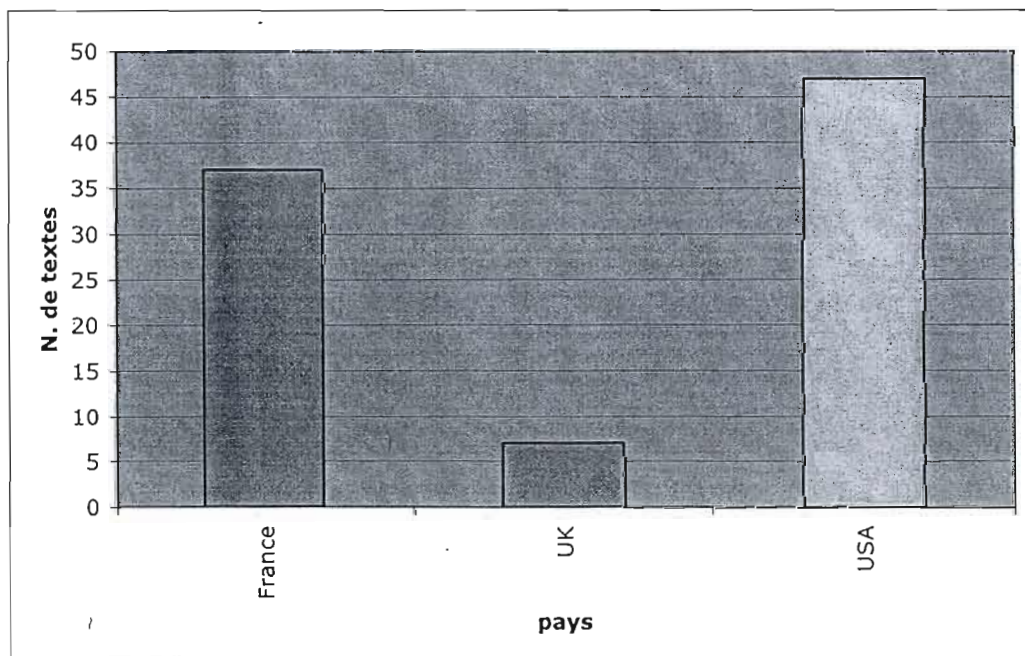
Mais voyons cela plus en détail en examinant les histogrammes 2 et 3. Ce faisant, nous constatons que entre 1918 et 1928 (histogramme 2), nous avons recensé 56 publications françaises et 24 publications américaines concernant Durkheim.

Histogramme 2 : répartition des textes publiés entre 1918 et 1928 selon leur pays de publication



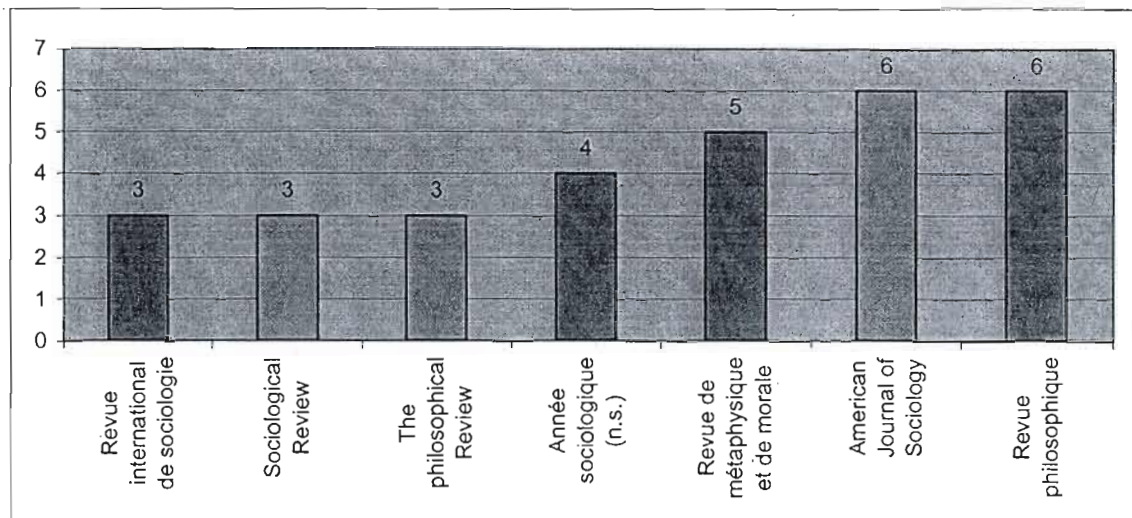
Ce rapport s'inverse durant la période 1929-1939, durant laquelle 47 textes sont publiés aux États-Unis et 37 en France.

Histogramme 3 : répartition des textes publiés entre 1929 et 1939 selon leur pays de publication

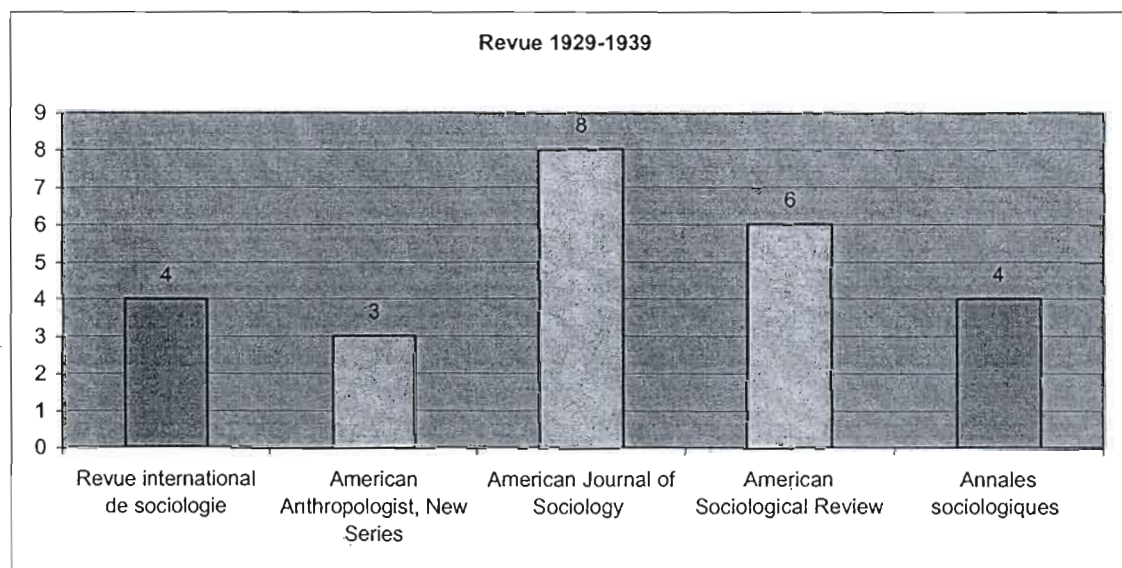


Nous constatons cet intérêt accru et cette inversion des proportions de façon tout aussi manifeste si nous comparons les données concernant le nombre d'articles consacrés à Durkheim publié dans les grandes revues américaines et françaises durant la première et la seconde moitié de l'entre-deux guerres.

Histogramme 4 : Revues ayant publié trois articles ou plus concernant Durkheim entre 1918 et 1928



Histogramme 5 : Revues ayant publié trois articles ou plus concernant Durkheim entre 1929 et 1939



La confirmation, numérique à tout le moins, de cette thèse de l'augmentation de l'intérêt envers Durkheim nous incite à jeter un coup d'œil à l'étude que fait Hinkle de cette bibliographie. Mais nous devons préciser et commenter une particularité du traitement que Hinkle lui réserve et que nous avons déjà soulevé dans notre chapitre concernant la première réception de Durkheim aux États-Unis. C'est que Hinkle tourne une fois de plus dos à des textes importants sous prétexte que leurs auteurs n'ont pas la nationalité américaine.

6.3. « Les étrangers » représentent-ils la conception américaine ?

Commentant l'intérêt relativement faible porté à l'œuvre de Durkheim par les sociologues américains, Hinkle fait remarquer que les quelques articles de l'après-guerre consacrés à la théorie de Durkheim ont été écrits par des « intellectuals outside America⁵³. » Hinkle évoque brièvement le contenu de ces contributions étrangères avant de les exclure de son étude sous le prétexte que leurs auteurs sont « étrangers ». L'exclusion du texte de Fauconnet nous semble assez raisonnable dans la mesure où ce texte est une traduction de l'introduction à *Éducation et sociologie* publié en France peu de temps auparavant⁵⁴. Mais les textes de Bodin, March-Case, Bentley et North ne détonnent pas parmi les textes alors publiés aux États-Unis⁵⁵. Bodin traite, en 1921, des travaux de Durkheim et de Lévy-Bruhl, tandis que March-Case produit un compte rendu d'*Éducation et sociologie* et que North se réfère à la *DTS* « to document his own argument [...] which is couched within the framework of social evolution and progress⁵⁶. » Ces trois auteurs consacrent peu de pages à Durkheim mais rien ne permet d'affirmer qu'ils divergent de la réception américaine réservée au défunt chef de file de la sociologie française. Il nous semble plutôt que de manière générale la publication en sol américain soit un signe implicite de l'acceptation du discours proposé.

De plus, il faudrait distinguer la nationalité d'origine et le lieu de résidence et tenir compte du lieu d'instruction supérieure des auteurs. Bentley, identifié comme étranger par Hinkle en

⁵³ R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 273.

⁵⁴ P. Fauconnet, (1923), «The pedagogical work of Emile D», *AJS*, XXVIII, p.529-553.

⁵⁵ Bentley, Arthur. F. (1926) «Simmel, Durkheim, and Ratzenhofer» in *AJS*, XXXII (1926) p. 253-254. ; Bodin, J.E. (1921) «The law of social participation» in *AJS*. XXVIII, 1921, p. 26-33.; Fauconnet (1923), loc.cit.; March Case, Clarence, (1924) « Review de *Éducation et sociologie* », *Journal of Applied Sociology*, IX (1924), p. 30-33. ; North, Cecil Clare, *Social Differentiation* Chapel Hill, N.C.: University of North Carolina Press, 1926, p. 15, 272, 274 et 315.

⁵⁶ R.C. Hinkle, 1960, op.cit., p. 274 (en référence à C.C. North, 1926, op. cit.)

raison de sa nationalité britannique, se présente comme attaché à l'université de Paoli en Indiana au moment où il signe son article sur Simmel, Durkheim et Ratzenhofer. Dans cet article, Bentley tient un discours pratiquement identique à la critique habituelle mais illustrant aussi une tendance de la sociologie américaine de l'entre-deux-guerres, tendance qui prendra un élan considérable à l'aube de la seconde guerre mondiale.

Simmel, Durkheim et Ratzenhofer ont, selon Bentley, marqué les sciences sociales par le point de vue et l'approche commune qu'ils avaient des faits sociaux, permettant une étude cohérente et scientifique. Ce qui les réunit est « Their determined struggle to reveal in that material what is its peculiarity and truly social content⁵⁷. » L'autonomie qu'ils confèrent au fait social est ce qui leur permet d'affirmer l'unité et l'indépendance de leur science :

« [...] the one great essential, the direct visioning of social facts, there is substantial agreement, an agreement which, in the old space-and-time world, might well be overlooked, but which in the new world of physics, is easy to trace. This quality, then, they have in common, this characteristic which they have sought in society: we cannot call it objectivity — [...] nor we can call it positivity — [...] perhaps for the moment we may call it observational coherence in material, the social facts, permitting a unified study of it in its own right⁵⁸. »

Après avoir présenté sommairement la théorie de Ratzenhofer, Bentley en fait de même pour celle de Durkheim dont il commence par souligner l'aspect anti-individualiste :

« With Durkheim, who rejected systematizations as impracticable for the present, we get closer and more intimate view of the man-society process. But at the same time we have it presented to us as over and against a posited individual. The energy appears as the constraint which this exterior society imposes upon the individuals⁵⁹. »

Cette compréhension limitée de la théorie durkheimienne se révèle dans toute sa mesure lorsque, en poursuivant ce court aperçu, Bentley résume la doctrine en des mots qui ne manquent pas de soulever des doutes quant au reste de son interprétation:

« His view point may be compressed into the following sentences: The social fact is a social thing (chose). It is characterized by being exterior to the individual consciousness; and again, by exercising constraint upon the individual consciousness⁶⁰. » (Nous soulignons.)

⁵⁷ A.F. Bentley, 1926, loc. cit., p. 250.

⁵⁸ Ibid., p. 251.

⁵⁹ Ibid., p. 253.

⁶⁰ Ibid., p. 253.

Si, comme Bentley l'affirme, les faits sociaux durkheimiens *sont* des choses, leur extériorité doit être comprise comme une matérialité et la théorie durkheimienne se résume à une sorte de matérialisme ou de *chosisme*, à un positivisme radical, à une ontologie réaliste. Cette théorie est conséquemment anti-individualiste et anti-psychologique. Ainsi, Bentley, conformément aux critiques américains, s'en prend à la définition du social par le social et à la « psychologie de Durkheim⁶¹ ». Mais il en vient aussi à relativiser ses positions en vue de rendre possible la récupération des travaux de Durkheim, comme ceux de Ratzenhofer : « As with Ratzenhofer, we may strip away scaffolding of social and psychology and hold to the working meanings of his description of the social fact, these being his true scientific delivery to us⁶². »

Le projet de Bentley, qui en viendra à se répandre sur le nouveau continent, consiste à relativiser l'extériorité des faits sociaux, l'anti-individualisme et la conception réaliste de la mentalité collective attribués à Durkheim pour en tirer les éléments cohérents avec une théorie nominaliste et volontariste. En ce sens, le traitement que Bentley réserve à la contrainte est fort semblable à celui que Parsons réservera à ce concept Durkheimien :

« His terms "exteriority" and "constraint" serve to indicate this directness and immediacy of the social fact, though we would use other terms today because we do not need any longer to set it off over and against an individual consciousness posited as observing it and being affected by it⁶³. »

Bentley se rapproche aussi de Parsons d'une autre façon : dans une note commentant les différences entre Wundt et Durkheim, il justifie l'exclusion de Wundt en défendant la conception durkheimienne de la mentalité collective des accusations de « group-mind » qui tiennent la route contre Wundt :

⁶¹ « Social facts must be explained only by other social facts, and never by reference to individual psychological facts. [...] As he progressed he elaborated a psychology, both individual and social, to provide him his background, his contact with the rest of science. This psychology posits a social mind on the analogy of individual mind, but more vivid, more real, than individual minds; very little as in the individual mind. In pursuance of such study he has tried to show how the concepts of space and time and force are socially constructed, and with them all other social concepts, thus setting forth what has been called a sociological theory of knowledge. » Ibid., p. 253.

⁶² Ibid.

⁶³ Ibid., p. 254.

« The name of Wundt is definitely excluded, for while Durkheim set up a social mind comparable to Wundt's type of folk-soul, with Durkheim it was merely a question of positing the social mind, much as Newton felt compelled, for technical personal satisfaction, to posit absolute space and absolute time, without actually using them in his system. With Wundt it was otherwise⁶⁴. »

Dans sa conclusion, Bentley ajoute Simmel à son équation et en vient à affirmer qu'en purgeant de leurs « défauts » et récupérant les travaux de Durkheim et ceux des deux auteurs précédents, il est possible d'arriver à une théorie sociologique viable :

« Ratzenhofer gave us the groups of men, in terms of interest, now appearing as definable activities across society. Durkheim gave us the independence and forcefulness of the social facts, which were no longer contrast with posited individual. Simmel made the intimate study of the forms of activity, lacking just the little touch of groupal forcefulness which falls to it simply, inevitably from the new physical science since Einstein. There we have in very truth the appearing sociology, coherent in its own field⁶⁵. »

Bien qu'étant « étranger », Bentley nous fournit un aperçu des deux grandes tendances de la réception des travaux durkheimiens aux États-Unis durant l'entre-deux guerres (la persistance des critiques et la volonté de récupération), tout en mobilisant les arguments qui seront mis de l'avant par les sociologues américains les plus influents. À cet égard, l'exclusion de son article par Hinkle est étonnante puisque cet article illustre bien la thèse défendue par ce dernier.

Précisons que selon la présentation de Hinkle, la réception des théories durkheimiennes de la période suivant immédiatement la première guerre est, dans une certaine mesure, semblable à celle qui avait précédé la grande Guerre⁶⁶. Hinkle, qui qualifie ce deuxième moment de la sociologie américaine de *Chicago Era*, affirme que durant cette période qui va de la fin de la guerre au début de la récession, « The construction of large-scale theoretical systems virtually ceased, and European sociologists, including Durkheim, were largely ignored in discussions of the major sociological issues⁶⁷. » Cette réception s'opposerait donc à celle suivant la crise de 1929, qui se distinguerait par de nouvelles « ouvertures » vers Durkheim. En résumé, Hinkle perçoit l'avant crise comme caractérisée par des réticences et l'après crise par des

⁶⁴ Ibid., p. 251 note 2, p. 250-251.

⁶⁵ Ibid., p. 256.

⁶⁶ Selon Hinkle, avant la 1^{ère} guerre, seuls Marx, Simmel et Durkheim ont eu une quelconque influence sur la sociologie américaine. Après la guerre, à ces trois figures se sont ajoutées celles de Pareto, Tonnies, Mannheim et Weber. R.C. Hinkle, 1994, op. cit., p. 273.

⁶⁷ R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 273.

« ouvertures ». L'école de Chicago, qui domine l'avant crise, aurait donc été « fermée » à l'égard de Durkheim.

C'est pour défendre cette idée d'un « repli » vers les faits au détriment de la théorie générale que Hinkle souligne que l'école de Chicago en tant que telle ne fait pas grand usage des écrits de Durkheim : « However, as is evident from the series of monographs published by the University of Chicago Press in the late 1920's, Durkheim exerted no perceptible influence on the newer movement in empirical research in Chicago⁶⁸. » Durkheim n'aurait pas été bien reçu à Chicago où il n'aurait été l'objet que d'« omissions » ou d'attaques⁶⁹. Hinkle cite en exemple Cavan dont l'étude sur le suicide ne comporte qu'une seule citation de Durkheim⁷⁰. Cette tendance à l'omission des auteurs européens est également relevée et déplorée par Elwood dans son compte rendu critique du texte de Bitchenburger⁷¹, mais, comme Hinkle l'explique, cette exception n'empêche pas que Durkheim ait été largement négligé à Chicago et ailleurs aux États-Unis. Hinkle s'appuie sur le « rating of theorists » des sociologues américains, publié en 1927 dans *Social Forces* par Hornell Hart, qui situe Durkheim en bas de liste, pour démontrer le peu de cas et même le mépris de la théorie durkheimienne affichés par les sociologues américains⁷².

⁶⁸ Ibid., p. 274.

⁶⁹ R.C. Hinkle, 1994, op. cit., p. 275.

⁷⁰ R.S. Cavan, 1928, *Suicide*, University of Chicago Press, p. 287.

⁷¹ Elwood, (1923), « Review of James P. Lichtenberger's *Development of Social Theory* », *AJS*, XXIX, p. 104.

⁷² Hornell Hart (1927) « The History of social Thought : A consensus of American Opinion », *Social Forces*, VI, 190-96. Pour connaître objectivement le corpus référentiel de la sociologie américaine, Hart a compilé une liste des sociologues discutés dans les principaux ouvrages (articles, *text-books*, encyclopédies et plans de cours universitaires). Attribuant des points pour chacune des occurrences, Hart a établi un barème de notation de 0 à 30. Il est conscient des limites de sa méthode et des résultats différents qu'elle aurait donnés en Europe. Mais il constate tout de même que s'il y a beaucoup de *text-books* aux États-Unis, « There is no agreement as to which writers should be included among the authorities to be cited.(?) » (p. 190) Comme Hinkle l'avait relevé, la place de Durkheim dans le *ranking* est pitoyable : ses 4 points sur 30 le placent plus ou moins au seizième rang, derrière Jésus (qui obtient 7/30, alors que Tarde a 16/30, Smith 15/30, Darwin 16/30, Comte 25/30, Giddings 18/30, Cooley 11/30, Small 13/30, Sumner 14/30.) Les « RANKINGS » de Durkheim par Hornell Hart (27^{ième}) est relativisé par la place occupée par Durkheim dans le classement effectué par L.L. Bernard (4^{ième}). Le « rating » des ouvrages et théoriciens importants résultant d'un questionnaire soumis aux participants du congrès de sociologie de l'ISA tenu à Montréal en 1998 donne des résultats tout aussi défavorables pour Durkheim qui se situe au 10 rang des sociologues cités par les répondants... Ce projet intitulé « Books of the Century » visait à identifier « ten most influential books for sociologists. ISA members were asked to list five books published in the twentieth century which were most influential in their work as sociologists. » <http://www.isa-sociology.org/books/intro.htm>.

6.4. Les oppositions fondamentales ou le rejet « classique » du réalisme durkheimien chez Gehlke et Schaub

Selon Hinkle, si l'école de Chicago adopte cette attitude face à Durkheim, c'est en raison de désaccords profonds clairement exprimés par une série d'auteurs qui, à la suite de Gehlke, rejettent ouvertement le réalisme social durkheimien auquel ils préfèrent le nominalisme et le volontarisme. Cette position est difficile à tenir car, comme nous l'avons vu et le constaterons plus loin, le recours à la thèse des deux Durkheim comme moyen de ne pas rejeter en bloc le durkheimisme était déjà répandu. Mais présentons tout de même les arguments illustrant, selon Hinkle, que des objections à l'endroit des « Fundamental Features of Durkheim's sociology » persistent durant l'après guerre⁷³.

L'opposition fondamentale contre Durkheim a une source : son réalisme social s'opposerait au « voluntaristic nominalism » de la sociologie américaine : « The primary opposition was directed against his social realism⁷⁴. » Cette opposition est explicite, selon Hinkle, dans les travaux de Gehlke, Thomas, Bristol, Znaniecki, Young, Simpson et Bain⁷⁵.

Gehlke s'oppose au réalisme social de Durkheim « because it appeared to be metaphysical or mystical », et c'est ce que font aussi Bristol, Simpson, Znaniecki et Kimball Young de façon plus ou moins implicite⁷⁶. Mais selon Hinkle, qui se réfère à Bain, la théorie de Durkheim était aussi vue comme porteuse de particularismes, de généralisations prématurées ou de simplifications abusives.

Pour notre part, il nous semble que le meilleur exemple de reprise de la thèse de Gehlke soit celui fourni par Schaub dans un article consacré à la théorie sociologique de la connaissance de Durkheim et dans lequel il critique sa conception des représentations, des concepts et des

⁷³ R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 275.

⁷⁴ Ibid. p. 275.

⁷⁵ Bristol, (1915, p. 146, 148, 149) ; Gehlke, 1915, op. cit., p. 94-101; 1924, « Social Psychology and Political Theory », *A History of Political Theories: Recent Times*, ed. Charles Edward Merriam and Harry Elmer Barnes, New-York: MacMillan Co., p. 414; Thomas & Znaniecki (1918-1920: 1:44n.) ; Kimball Young, 1925, « Social Psychology » in *The History and prospects of the Social Sciences*, ed. Harry Elmer Barnes, New-York: Alfred A. Knopf, inc., p. 161; Read Bain, 1929, « Trends in American Sociological Theory » in *Trends in American Sociology*, ed. George A. Lundberg, Read Bain and Nels Anderson, New-York: Harper & Bros.

⁷⁶ Hinkle, R.C. 1960, op. cit., p. 275.

catégories. E.L. Schaub reprend la critique de la théorie de la connaissance durkheimienne⁷⁷. Pour ce faire, il commence souligner l'importance de la dualité de la nature humaine dans la théorie durkheimienne : « The key to Durkheim's interpretation of human experience, whether in respect of religion morality, law, social relationships generally, or knowledge, is to be found in his contention of its duplicity⁷⁸. »

Après avoir présenté la thèse des « deux êtres » – individuel et collectif – Schaub s'en prend à la conception des catégories et des représentations collectives qui l'accompagne. Selon cette conception, les concepts se distinguent des expériences, qui sont individuelles, en ce qu'ils sont hors du temps et quasi-immuables, universalisables et impersonnels. Bref, Durkheim défend, selon Schaub, la thèse voulant que « Conceptual thought does more than classify objects on the basis of common characteristics. It relates the variable to the permanent, "the individual to the social"⁷⁹. »

Dans sa présentation de la conceptualisation durkheimienne des catégories, Schaub amalgame les catégories et les représentations collectives. Pour expliquer l'origine des catégories, Schaub se réfère à l'origine des représentations collectives. En associant, d'une part les concepts aux catégories et, de l'autre, les concepts et les représentations collectives, les catégories et représentations collectives en viennent à être considérées comme équivalentes. Et Schaub en conclut que l'origine commune des trois (concepts, représentations collectives et catégories) réside dans la conscience collective⁸⁰.

Cet amalgame importe peu à Schaub, qui veut attirer le lecteur sur la distinction entre individuel et collectif et de ses fondements dans la thèse de Boutroux. Rappelons que selon cette thèse un composé est plus que la somme de ses composantes, il constitue une unité nouvelle irréductible à ses parties, une synthèse *sui generis*. Schaub se fonde sur cette

⁷⁷ L'article se termine par une mention du fait que Schaub est alors attaché à la Northwestern University, ce qui laisse entendre qu'il réside en sol américain. À cet égard, son rejet par Hinkle nous laisse tout aussi perplexe que son rejet de Tosti – qui résidait à New-York.

⁷⁸ E.L. Schaub, « A Sociological Theory of Knowledge » *The Philosophical Review*, Vol. 29, No. 4, Juil. 1920. p. 319.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 320.

⁸⁰ « Dominating all the details of intellectual life are the categories. These are the most general of all concepts, such for example, as those of time, space, class, number, cause, force, substance, and personality. » *Ibid.*, p. 320. « Their origin is the *l'âme collective*, the *conscience collective*, and this has a distinctive nature and unique laws, markedly different from those of individual minds. It is *sui generis*. » *Ibid.*, p. 321.

distinction présentée par Durkheim dans « Représentations individuelles et représentations collectives » et il explique ensuite que pour comprendre le rôle de la conscience collective dans le processus de connaissance il est nécessaire d'aborder aussi la question de l'origine des catégories telle que est décrite par Mauss et Durkheim dans « De quelques formes primitives de classification », portant sur l'origine sociale des catégories de totalité et d'espace, et par Durkheim dans les *FEVR* à propos de l'origine sociale des idées de temps et de force.

Schaub distingue le durkheimisme du pragmatisme et de l'utilitarisme en disant que, selon Durkheim, dans les sociétés primitives, la religion *est* le social et qu'en conséquence, puisque le contenu comme l'origine des catégories est social, l'origine des catégories est religieuse et l'origine de la vérité est sociale.

« Collective representations, in the form of categories of concepts, reveal to individual minds a world other than that of merely personal experiences, [...] and, Durkheim would add, to truth. Truth, he writes, is characterized by stability and impersonality. It is therefore through the concepts which he receives "The first intuition of the realm of truth." But Durkheim does not rest at this point. He does not identify truth with merely the socially accepted system of ideas. Nor he does define it pragmatically, as working capacity. He does in fact refer to categories as tools. But for him the analogy rests not on the fact that tools are instruments but in the fact that they represent accumulated capital. [...] Moral experience, he holds, is irreducible to utilitarian considerations, and reason is improperly conceived, when it is regarded as a mere servant to individual experience⁸¹. »

Ainsi, pour Schaub qui confond représentation collectives, concepts et catégories, la clé de la spécification du rôle de la conscience collective dans la théorie de la connaissance durkheimienne réside dans la compréhension de l'origine sociale attribuée aux représentations collectives par Durkheim. Comme Gehlke, Schaub fonde son argumentation sur une exagération des différences formulées par Durkheim entre conscience collective et conscience individuelle. Schaub, pour qui Durkheim demeure un idéaliste malgré son anti-individualisme⁸², critique Durkheim parce que sa conception des catégories est fondée sur une trop grande distinction entre mentalité collective et mentalité individuelle, tout en se

⁸¹ Ibid., p. 328-329.

⁸² « In entire harmony with Kant and subsequent idealism, Durkheim refuses to sublimate the rational into merely associative or into any lower form of consciousness. He recognizes that human experience involves the presence of meanings and that these are of the nature of universals. » Ibid., p. 329. « If the first essential of a significant theory of knowledge is a clear recognition of the over individual character of human experience and a refusal to discount this in the interests of ease or simplicity of explanation, Durkheim has admirably attacked his problem. » Ibid., p. 330.

fondant sur Tosti et en lui donnant implicitement raison dans le débat qui l'avait opposé à Durkheim :

« Unfortunately, he draws distinctions so sharply that a cleavage ensues between the individual and the collective mind. This fact may not be set aside as accidental; for, as we have seen, it deeply affects his interpretation of the categories and the knowledge, as it does also "his conceptions of morality and religion. It appears clearly in his theory of social causation, which declares that social processes of all sorts [...] are intelligible solely in terms of principles characteristic of the collective mind. Individuals, even those customarily regarded as epoch-making, are denied any originative activity: [...]»⁸³ ».

Pour illustrer cet anti-individualisme durkheimien, Schaub s'appuie sur Gehlke, qui avait longuement critiqué le sociologisme durkheimien en affirmant que Durkheim réduit la conscience individuelle à un substrat matériel sur lequel la conscience collective s'imprimerait et réduit l'individu à son corps :

« For, as Gehlke has clearly shown, the genius "has simply a finer cerebral endowment than the mediocre or inferior individual. His mental content, like that of the lowest member of the social group, is entirely derived from the social mind of the group. [...]»⁸⁴ ».

Schaub va dans le sens de Gehlke en attribuant à Durkheim une conception de la conscience de type « mind-stuff » et cela le pousse à critiquer l'exagération durkheimienne de la distinction entre mentalité individuelle et collective : « Most commonly Durkheim thinks of mind in terms of content, rather than of activity, process of function. This leads almost inevitably to sharp separation and antitheses⁸⁵. » Schaub feint de tempérer ses propos – « But again we would emphasize that the dualism is on occasion materially softened⁸⁶. » –, mais il en vient à affirmer que dans les *FEVR*, la distinction individu / société se creuse encore d'avantage.

« If we bear in mind that Durkheim conceives mind in terms of content, and also that in his last work he is concerned with the culture of a single, and that a primitive people, we are enabled to understand why the cleavage between the individual and the social becomes more pronounced as we pass from his earlier to his later writings⁸⁷. »

⁸³ Ibid.

⁸⁴ Ibid., p. 330-331.

⁸⁵ Ibid., p. 332.

⁸⁶ Ibid., p. 333.

⁸⁷ Ibid.

En somme, Schaub fonde sa critique de la définition durkheimienne de la conscience collective sur la « mind-stuff conception » et la séparation exagérée entre individuel et collectif qu'il y discerne.

Schaub poursuit sa critique en s'attaquant à la méthodologie :

« As a matter of fact, Durkheim reaches his notion of a collective mind largely through a method which contradicts the principles basic to it. The doctrine that complexes possess qualities not deducible from those of their components and that they exhibit laws peculiar to themselves, demands, in consistency, a whole-souled empiricism with reference to the question as to what complexes actually exist and what their characteristics are⁸⁸. »

En plus de se demander où sont les preuves empiriques de l'existence de la mentalité collective, Schaub critique Durkheim parce qu'il recourt à un a priori non explicite dans son procédé : pour Durkheim, la psychologie individuelle (la conscience individuelle) serait une fusion étrange des flux des perceptions et, de la même façon, la société (la conscience collective) serait le fait de la fusion de la conscience des individus qui la composent. Pour Schaub cette position revient à croire que les sensations sont toutes de la même nature et se comportent comme des éléments chimiques....

Par ailleurs, Schaub revient sur la thèse de l'origine sociale des catégories et tente d'en montrer les contradictions en usant des thèses de Webb et de la critique de Lévy-Bruhl par Durkheim lui-même. Schaub considère que la raison de la critique de l'idée de mentalité primitive par Durkheim tient au rôle qu'il attribue à la mentalité collective dans l'origine des catégories et concepts :

« It is only because of his answering subservience to the notion of an independent collective mind as the source of concepts and categories that Durkheim could have overlooked the Findings of such writers as Wundt and Boas with respect to the high intellectual capacities of peoples of very primitive social life and organization [...]⁸⁹. »

Selon Durkheim, poursuit Schaub, la logique reste immuable mais ses manifestations empiriques varient, les expériences diffèrent. Même si les catégories sont sociales, leur transformation est lente tandis que les relations inter-individuelles et l'organisation sociale peuvent changer rapidement. Ainsi, « Durkheim argues for the social origin of the categories,

⁸⁸ Ibid., p. 334-335. Le jugement de Schaub à cet égard est sans appel: « Durkheim fails to recognize the demand. » Ibid., p. 335.

⁸⁹ Ibid., p. 334.

as against the traditional apriorism, on the ground that the categories vary with peoples and with levels of Culture⁹⁰. » Mais Schaub n'est pas convaincu et il tente d'appliquer à la thèse de Durkheim les critiques formulées par ce dernier à l'endroit de la théorie de Lévy-Bruhl.

« Durkheim himself repeatedly implies that the fundamental pattern of the logical is essentially constant, even though the extent to which it manifests itself in experience is conspicuously different. Moreover, even if the categories undergo a certain transformation, this is incomparably slower than changes in social organization and in the relation of individuals to one another and to the group. How can this be if the categories are products and components of a social mind⁹¹ ? »

Schaub, encore une fois, pointe du doigt l'anti-individualisme de Durkheim et il souligne que Durkheim reconnaît que les individus sont « porteurs » des catégories, mais qu'il faudrait établir dans quelles mesure :

« Nevertheless, [Durkheim] maintains that categories do not exist until the various relations are regarded, not ego-centrally as it were – that is by reference to the individual experience – but from a broader view possible and valid alike for all members of the group⁹². »

L'explication durkheimienne des catégories, en dernière analyse, serait tautologique puisque les catégories présupposent la réciprocité et, donc, la société : « As a matter of fact, the categories of Durkheim's description really presuppose the categories⁹³. » Cette tautologie cache mal le recours de Durkheim à des facteurs individuels :

« It would seem, however, that he might with equal propriety have emphasized the fact that, though grounding into develop vehicles of knowledge only in the course of wide contacts with things and association with like-minded and like-seeking individuals, they are ultimately rooted in instinctive responses and in sense experience⁹⁴. »

Pour Schaub, comme pour Gehlke, les limites de Durkheim proviennent de sa psychologie intellectualiste. L'erreur de Durkheim est la réduction des catégories à des concepts, à des contenus, plutôt que leur considération comme des principes actifs de l'interprétation rationnelle et individuelle de l'action :

⁹⁰ Ibid., p. 335.

⁹¹ Ibid., p. 335-336.

⁹² Ibid., p. 336.

⁹³ Ibid., p. 336-337.

⁹⁴ Ibid., p. 336. Ce raisonnement s'apparente aux arguments de Tarde que nous avons présentés au chapitre 1.

« Instead of treating categories as active principles, functioning in the interests of rational interpretation, they are described as concepts, as contents – indeed, they are called collective representations. Regarded as such, they may be brought into sharp contrast with experiences or contents of a relatively immediate and simple sort, with the result that two separate consciousnesses seem necessary. Hence also it is that concepts are described as intrinsically immutable, as even resisting such pressure for change as may come from without⁹⁵. »

En ce sens, dans la mesure où Schaub considère la théorie durkheimienne comme étant entièrement surdéterminée par une position intenable (son réalisme social), il formule une position critique plus extrême que celle de Gehlke, ce qui confirme en partie l'hypothèse selon laquelle le réalisme social durkheimien continuait d'être décrié

6.5. Park et la critique du réalisme et du nominalisme revisitée

Il va sans dire que cette reprise orthodoxe de la critique du réalisme durkheimien par Schaub n'est pas le fait du plus connu des sociologues de la *Chicago Era* et qu'en ce sens la thèse de Hinkle selon laquelle les sociologues de Chicago rejettent unilatéralement Durkheim reste à prouver. D'autant que les pages consacrées à Durkheim par des sociologues de renom tels Park, Thomas et Znaniecki, présentent une réception plus sophistiquée de la thèse durkheimienne et sont difficilement catégorisables.

Ces auteurs s'opposaient en toute connaissance de cause aux écrits durkheimiens, qu'ils ont critiqués directement. Hinkle montre que le rejet de la théorie de Durkheim – ou le silence qui l'entoure – n'est d'aucune façon le résultat de l'ignorance ou de la mécompréhension des écrits durkheimiens. Pour ce faire, il s'appuie sur Faris et sur Park⁹⁶. En 1921, Park, dans un article appelé à devenir l'introduction de son ouvrage de la même année⁹⁷, produit, aux dires de Hinkle, « The first extensive, lucid perceptive, and sympathetic interpretation of Durkheim's place in the history of American Sociological Theory⁹⁸. » Mais, aux dires de Hinkle, Park s'opposerait fondamentalement à la théorie durkheimienne pour les mêmes raisons que les sociologues de l'avant-guerre.

⁹⁵ Ibid., p. 337.

⁹⁶ R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 275.

⁹⁷ Park, 1921, *Introduction to the Science of Sociology*, Chicago, University of Chicago Press, p. 33-40. ce texte a aussi été publié sous le titre de « Sociology and the Social Sciences, the Social Organism and the Collective Mind » dans *American Journal of Sociology* (vol. 27, no. 1, juil.) et c'est à cette dernière version du texte que nous nous référons.

⁹⁸ Hinkle, R.C. 1960, op. cit., p. 275.

Il nous semble pourtant que cette critique présente quelques nouveautés qui ne sont pas soulignées par Hinkle. En effet, Park propose dès 1921 une lecture de Durkheim qui s'apparente à celles que l'interactionnisme symbolique et l'anthropologie culturelle feront⁹⁹.

Ce que Park fait est avant tout une lecture critique de Durkheim, lecture ayant le mérite d'aborder explicitement la question du réalisme et d'affirmer clairement la préférence américaine pour le nominalisme tout en tentant de ramener Durkheim à une théoricien de la culture et du contrôle social. De façon à placer le débat entre nominalisme et réalisme dans un cadre de référence américain, Park résume la théorie de Giddings en quelques lignes¹⁰⁰ puis il illustre ses similarités avec celle de Tarde :

« Closely related, logically if not historically, to Giddings conception of like-mindedness is Gabriel Tarde's conception of "imitation". If for Giddings "like response to stimulus" is the fundamental social fact, for Tarde "imitation" is the process through which alone society exists. [...] As a matter of facts, Tarde's doctrine may be regarded as corollary to Giddings. Imitation is the process by which that like-mindedness, by which Giddings explains corporate action, is affected. Man are not born like-minded, they are made so by imitation¹⁰¹. »

Une fois ces deux points de vue présentés et amalgamés, Park présente le point de vue qui leur est antinomique, celui de Durkheim :

« In contrast with these schools, which interpret action in term of the herb and the flock - i.e., men act together because they act alike - is the theory of Emile Durkheim who insists that the social group has real corporate existence and that, in human societies at least, men act together not because they have like purpose but a *common purpose*. This common purpose imposes itself upon the individual members of a society at the same time as an ideal, a wish, and an obligation¹⁰². »

En discutant le lien entre contrôle social et mentalité collective, Park explique comment l'opposition entre Durkheim et le duo Tarde/Giddings se traduit dans les termes du débat qui oppose nominalisme et réalisme. Ce débat, dont l'enjeu dans la philosophie médiévale était la nature du concept, opposait autrefois les nominalistes qui considéraient les concepts comme

⁹⁹ « The fact is that Durkheim does not think of a society as a mere sum of particulars. Neither does he think of the sentiments nor the opinions which dominate the social group as private and subjective. When individuals come together *under certain circumstances*, the opinions and sentiments which they held as individuals are modified and changed under the influence of the new contacts. » Park, 1921, loc.cit., p. 11-12.

¹⁰⁰ « In "like response to like stimulus" we may discern the beginning of "concerted action" and this it is urged, is the fundamental social fact. This is the "like-mindedness" theory of society which has been given wide popularity in the United States through the writing of Professor Franklin Henry Giddings. » Ibid., p. 10.

¹⁰¹ Ibid., p. 10.

¹⁰² Ibid., p. 11.

de simples « nom de classes », comme des termes appliqués à un groupe d'objet en raison de caractéristiques communes, et les réalistes qui considéraient pour leur part que les concepts étaient réels, et non pas le nom donné à un simple regroupement d'éléments singuliers, d'individus¹⁰³. En sociologie, le concept dont la nature est âprement discuté est celui de société :

« In the sense Tarde and Giddings and all those writers who think of society as a collection of actually or potentially *like-minded* persons would be nominalists, while others writers like Simmel, Ratzenhöfer, and Small, who think of society in terms of interactions and social process may be called realists. They are realist, at any rate, in so far they think of the member of a society as bound together in a system of mutual influences which has sufficient character to be described as a process¹⁰⁴. »

Cette définition du réalisme social comme processus relationnel, comme résultat d'une l'interaction, tend à présenter l'emergentisme réaliste comme seul mode d'opposition possible au nominalisme et ouvre la porte à toutes les critiques voulant que cette position soit « nominaliste malgré elle ». C'est précisément la voie qu'emprunte Park en affirmant que ce processus ne peut être expliqué qu'en termes de proximité physique et, qu'en conséquence, il mène inexorablement à la question de l'interaction sociale. C'est pour illustrer ce nominalisme embusqué dans les théories réalistes que Park présente la théorie durkheimienne des représentations collectives. Comme ses prédécesseurs, il insiste sur l'exagération de la distinction entre représentation individuelle et représentations collectives¹⁰⁵.

« The thing that characterizes Durkheim and his follower is their insistence upon the fact that all cultural materials, and expressions, including language, source, religion, public opinion, and law, since they are the products if social intercourse and social interaction, are bound to have an objective, public and social character such as no product of an individual mind either has or can have. Durkheim speaks of these mental products, individual and social, as representations. The characteristic product of the individual mind is the percept, or as Durkheim describes it, the "individual representation". The percept is, and remains, a private and an individual matter. [...] The characteristic product of a group of individuals, in their efforts to communicate is, on the other hand, something objective and understood, that is, a gesture, a sign, a symbol, a word, or a concept in which an experience or purpose that was private becomes public. This gesture, sign, symbol, concept, or representation in which a common object is not merely indicated, but in a sense created what Durkheim calls a "collective representation"¹⁰⁶. »

¹⁰³ Ibid., p. 14.

¹⁰⁴ Ibid.

¹⁰⁵ La raison en est probablement que pour étayer cette interprétation des représentations collectives, Park se fonde sur Gehlke - ce qui est rendu manifeste par le fait qu'il cite « Représentations individuelles et représentations collectives » en ayant recours à la traduction qu'en fait Gehlke (1915, p. 29-30).

¹⁰⁶ Ibid., p. 15.

Cette présentation de la théorie des représentations collectives de Durkheim permet à Park de ramener leur objectivité à celle l'opinion publique, c'est-à-dire à des forces qui s'imposent partiellement de l'extérieur, « stabilizing, standardizing, conventionalizing, as well as stimulating, extending, and generalizing individual representations, percepts¹⁰⁷. »

Selon Park, « The controversy between the realists and the nominalists reduces itself apparently to this question of the objectivity of social tradition and of public opinion¹⁰⁸. » S'il peut ainsi trancher, c'est qu'il résume la thèse réaliste à l'idée que l'existence des « processus sociaux » et leur résultat, la conscience collective, est la raison pour laquelle la société est autre chose que « a collection of like-minded individuals » :

« [...] it is so because of the existence (1) of social process and (2) of a body of tradition and opinion - the products of this process- which has a relatively objective character and imposes itself upon the individual as a form of control, social control, this process and its product are the social consciousness. The social consciousness in its double aspect as process and product, is the social organism¹⁰⁹. »

Ainsi présentée, la conscience collective peut être envisagée alternativement selon les termes nominalistes ou les termes réalistes et cela provoque, aux dires de Park, une ambiguïté qui se reflète dans l'usage maladroit qu'en font les sociologues américains férus d'études rurales ou urbaines :

« In using these terms they are not always quit certain whether the mind of which they are thinking is a collective mind, in Durkheim's realistic sense of the word, or whether it is the mind of the typical inhabitants of a rural or urban community, on instance of "like-mindedness" in the sense of Giddings and the nominalists¹¹⁰. »

Mais si cette confusion existe c'est précisément en raison de la réduction du réalisme au collectivisme interactioniste que Park effectue lui-même sans saisir les implications du glissement qu' il fait subir à la conception durkheimienne des représentations collectives :

« There is implicit in the rather ambiguous popular usage of the term "social mind" and "social consciousness" a recognition of the dual aspect of society and of social groups. Society may be regarded at the same time from an individualistic and collectivistic point of view¹¹¹. »

¹⁰⁷ Ibid., p. 16.

¹⁰⁸ Ibid., p. 17.

¹⁰⁹ Ibid.

¹¹⁰ Ibid.

¹¹¹ Ibid., p. 19.

Si, comme Park, l'affirme, le point de vue réaliste se résume à l'idée que la société existe à la fois comme le résultat de la vie en groupe sur l'individu et comme le résultat des « collective behavior and "corporate action"¹¹² », le réalisme et le nominalisme s'opposent de la même façon que s'opposent la théorie de l'imitation et la psychologie individuelle, c'est-à-dire peu ou prou¹¹³. Ce débat stérile peut et doit donc être dépassé, selon Park, par l'adoption d'une théorie volontariste de l'action collective qui conçoit le contrôle social comme l'élément fondamental d'une problématisation de la société en tant que processus culturels :

« While it is true that society has this double aspect, the individual and the collective, it is the assumption of this volume that the touchstone of society, the thing that distinguishes a mere collection of individuals from a society is not like-mindedness, but corporate action. We may apply the term social to any group of individuals which is capable of consistent action, that is to say, action, consciously or unconsciously, directed to a common end. This existence of a common end is perhaps all that can be legitimately included in the conception "organic" as applied to society. [...] From this point of view social control is the cultural fact and central problem of society¹¹⁴. »

Hinkle, qui tient à séparer la *Chicago Era* de la période suivant le crash de 1929 et à présenter Parsons comme un sociologue européenisant, se contente de dire que Park critique

¹¹² Ibid.

¹¹³ Pour Park, « Society may be regarded at the same time from an individualistic and a collectistic point of view. » D'un côté, c'est le point de vue de la psychologie sociale de Baldwin et de Ellwood. De l'autre, « we have had, in the description of the crowd and the public by LeBon, Tarde, Sighele, and their successors, the beginnings of a study of collective behavior and "corporate action". » (ibid., p. 19) Et Park ramène ça à l'opposition entre conception nominaliste et réaliste de la société: «Nominalism, represented by social psychology, emphasizes, or seems to emphasize, the independence of the individual. Realism, represented by social psychology, emphasized the control of the group over the individual, of the whole over the part. » Ibid.

¹¹⁴ Ibid., p. 19-20. Les accents wébériens des arguments de Park auront des échos dans les écrits de Parsons sur le rôle des "ultimate values", ce que nous verrons bientôt.

le réalisme social de Durkheim en y opposant le nominalisme américain¹¹⁵. Hinkle parle comme si Park avait opposé sa sociologie à celle de Durkheim alors que Parsons et ses émules avaient été plus conciliants¹¹⁶. Mais dans les faits leurs démarches sont très similaires et il y a beaucoup plus que Hinkle ne l'admet dans le texte de Park, lequel constitue à nos yeux une sorte de condensé prémonitoire du chemin emprunté par les critiques et usagers de Durkheim aux États-Unis durant l'entre-deux-guerre¹¹⁷. En plus de mobiliser les arguments nominalistes, Park tente de faire ce que Parsons réussira avec plus d'éclat : ramener la position durkheimienne à une variante sophistiquée du volontarisme.

Rappelons que Parsons corrige l'idée voulant que Durkheim soit un « group mind theorist » et affirme que l'évolution qu'il perçoit dans la théorie de Durkheim rend impossible un rejet unilatéral de son œuvre. La thèse de Parsons est que Durkheim serait

¹¹⁵ Hinkle s'explique sur le contenu du texte de Park dans des termes qui s'éloignent considérablement des conclusions que nous avons tirées au fil de la lecture du même texte. « Park [1] discusses the contrast between Durkheim's social realism and the nominalism of Tarde and Giddings; argues for the real existence of the group; [2] analyses the distinction between like (individual) purpose and the common (social) purpose that is generated by the association of individuals and is something new, objective, and public which is not merely the sum of, or even line, the particular sentiments and opinions of individuals; [3] describes the external and constraining (or controlling) qualities of the social fact; [4] and the states that collective representations conventionalize or symbolize common purposes. » R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 275-276. Mais il fait tout de même remarquer la grande distance qui sépare les théories de Park et de Durkheim : « Basically, however, Park's theory and the methods of his research are not indebted to Durkheim, despite his occasional references to social solidarity, collective representations, and the dichotomy between the sacred and the secular. » Ibid., p. 276. Selon Hinkle, c'est la très grande influence de Comte (individualist and utilitarianism competition) et Spencer (individualist and utilitarianism competition) sur Park qui le pousse à s'opposer à Durkheim : « Indeed, Park's theory of human association, with its two aspects of community and society (which derive from the traditions of Spencer's individualist and utilitarianism competition and Comte's) really compromises Durkheim's position. » Ibid., p. 276. Et Hinkle conclut son appréciation de l'usage de Durkheim par Park : « In brief, his endeavours to account for society suggest his adherence to individualism, a voluntarism, and a contractualism that are inconsistent with Durkheim. » Ibid., p. 276. Hinkle s'appuie ici sur Milla Aissa Alihan, 1938, *Social Ecology*, New-York, Columbia University Press, p. 94-96.

¹¹⁶ Hinkle n'attribue pas tout le renouveau de l'intérêt pour Durkheim à Parsons mais le considère comme un cas idéaltype : « Although preoccupation with Durkheim was scarcely confined to Columbia and Harvard, many of the most active figures were students of MacIver (Simpson and Alpert for example) and Parsons (Merton and Benoit-Smullyan) ». R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 283.

¹¹⁷ Park présente également certains éléments de sa propre définition de la sociologie qui nous rendent plus compréhensibles les orientations de sa lecture de Durkheim : « **Sociology**, so far as it can be regarded as a fundamental science and not more congeries of a social-welfare programs and practices, **may be described as the science of collective behavior**. With this definition it is possible to indicate in a general and schematic way its relation to the other social sciences. [...] Historically, sociology has had its origin in history. History has been the great mother science of all the social sciences. [...] In the same sense that history is the concrete, **sociology is the abstract, science of human experience and human nature**. [les autres sciences sociales] are, to a greater or lesser extent, applications of principles which it is the business of sociology and of psychology to deal with explicitly. In so far as this is true, **sociology may be regarded as fundamental to the other social sciences**. » R.E Park, 1921, « Sociology and the Social Sciences, the Social Organism and the Collective Mind », *American Journal of Sociology*, vol. 27, no. 1, juil., p. 21.

passé du positivisme à l'idéalisme, en passant par le volontarisme. Dans la première période de sa carrière, Durkheim aurait utilisé des arguments positivistes (extériorité, neutralité et résistance des faits sociaux) pour attaquer l'utilitarisme. Ce ne serait qu'à partir de 1898 que Durkheim a commencé à traiter les faits sociaux comme des phénomènes relationnels et psychologiques. La fin de la carrière de Durkheim aurait été marquée par le passage à l'étude des croyances collectives comme systèmes cognitifs. Selon Parsons, cela ne fait pas de Durkheim un réaliste mais plutôt un « radical positivist » qui aurait abandonné cette position pour flirter avec le volontarisme puis adopter une position idéaliste. Pour Hinkle cette partition de la théorie durkheimienne en périodes témoigne d'une lecture plus sérieuse et permet l'identification de sections « acceptables » pour les Américains.

6.6. Explication de la persistance des critiques et des ouvertures 1918-1928 selon Hinkle : la montée du positivisme instrumental

Le cas de Park nous révèle que les arguments présentés par Hinkle comme étant caractéristiques des années d'après-crise sont déjà présents durant la période 1918-1928. Cela a une certaine importance dans la mesure où, comme nous l'avons dit, selon Hinkle, entre 1918 et 1928, l'appréciation de la théorie durkheimienne ne change pas beaucoup par rapport à celle qui prévalait entre 1895 et 1917 : « It is clear, therefore, that American sociologists of the 1920's did not radically or substantially revise the earlier appraisal of Durkheim. His basic assumptions about the nature of social behavior were at variance with those of American Sociology¹¹⁸. » Pour illustrer la persistance des critiques, Hinkle se fonde sur Thomas, lequel, dans *The Polish Peasant in Europe and America* (cosigné avec Znanieck en 1918), s'attaque directement à la notion de causalité sociale de Durkheim et produit un discours caractéristique du volontarisme américain :

« Thomas' formula that the cause of a social or individual phenomenon (or a value or an attitude) is never another social or individual phenomenon alone (or exclusively a value or an attitude) but always a combination of a social and an individual phenomenon (or a value and an attitude) retains the voluntarism and nominalism that are characteristic of American Sociology¹¹⁹. »

Au regard de la réception réservée à Durkheim de son vivant, Hinkle conclut que des différences et des similarités sont visibles quant à la réaction aux écrits durkheimiens durant

¹¹⁸ R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 276.

¹¹⁹ Ibid., p. 275.

la première décennie de l'entre-deux-guerres. D'une part, dit-il, cette réception était similaire dans la mesure où l'orientation de Durkheim « was generally disregarded and commonly rejected¹²⁰. » Mais d'autre part, elle était différente puisque « [...] intellectual changes within the discipline were producing a climate that was favorable to an acceptance of his ideas¹²¹. » Le climat auquel fait ici référence Hinkle est celui de la montée du scientisme et du positivisme instrumental dont nous avons déjà parlé. Cette explication de Hinkle ne nous paraît qu'à moitié satisfaisante, ne serait-ce que parce que Hinkle formule lui-même, quelques pages plus tôt la même idée selon laquelle la persistance de la critique de Durkheim dans les États-Unis d'après-guerre était due à un changement d'attitude des chercheurs américains, mais il le fait sous la forme d'une hypothèse :

« His insistence on research which is conceived strategically in terms of theory could have had paradoxical consequences: before the First World War, some sociologists may not have liked his stress on research, but in the decade following the war others may have taken exception to his emphasis on theory¹²². »

Bien sûr, il était tentant d'attribuer tous les changements de la sociologie américaine à la montée du positivisme instrumental puisque ce mouvement a été très important et puisqu'il a constitué le centre d'intérêt des historiens de la science. Par exemple, D. Ross écrit : « By the 1920s the relationship between the national ideology of American exceptionalism and the discourse of the social sciences had itself been transformed¹²³. » Selon elle, cette transformation se produit dans un cadre bien défini :

« In sociology a hard-edged behaviorism and uncompromising instrumental positivism set the terms for debates. [...] Interestingly, it was the heirs of Giddings's evolutionism like Ogburn and Chapin, the most aggressive spokesmen for instrumental positivism, who directly addressed historical change overtime and identified their statistical method with both science and history¹²⁴. »

Le scientisme s'imposait partout, même à l'université de Chicago, où le débat régnait autour du « *Polish Peasant* » de Thomas et Znaniecki et influençait les écrits de Thomas. La

¹²⁰ Ibid., p. 279.

¹²¹ Ibid., p. 279-280.

¹²² Ibid. p. 275.

¹²³ D. Ross, 1991, op. cit., p. 468.

¹²⁴ Ibid., p. 469-470.

controverse était issue de l'inadéquation aux nouveaux principes quantitatifs en vogue de la méthode de "l'histoire de vie" préconisée par les auteurs¹²⁵.

Selon Hinkle, la nouvelle donne méthodologique de la sociologie américaine influence la réception des travaux de Durkheim : si des critiques subsistent, des signes d'un traitement plus sérieux de la théorie durkheimienne survient à partir de 1930, une nouvelle attitude d'ouverture envers Durkheim se manifeste. Ce nouvel intérêt envers Durkheim, démontré par le nombre des thèses qui lui sont consacrées¹²⁶, bien que parfois critique, s'accompagne d'une reconnaissance des avancées durkheimiennes. Hinkle s'autorise donc à présenter séparément ces « critiques » et ces « ouvertures ».

De la même manière que pour la première période, nous avons de nombreuses réserves à formuler à l'endroit de la thèse de Hinkle qui divise de la sorte les « critiques » des « ouvertures » produites à l'époque. Certaines des critiques sont directement liées aux ouvertures tandis que les ouvertures en question ne sont que des critiques sous une nouvelle forme, plus pernicieuse.

Les « ouvertures » identifiées par Hinkle ne sont que les diverses systématisations des critiques formulées par Tarde d'une part et par Lacombe de l'autre. Cela se révèle par le fait que de l'effort méthodologique de Durkheim, « very little seems to have survived the criticism of Lacombe, Richard, Tarde, Bouglé, Parodi, Mauchaussat, Lalande and Belot¹²⁷. »

Les « nouvelles tendances » identifiées par Hinkle consistent en l'affirmation que Durkheim ne fait pas ce qu'il dit (Tarde et Lacombe) d'une façon plus subtile, en affirmant qu'il existe

¹²⁵ « As the sociologists increasingly focused on method, the life-history became the center of controversy, for its open-ended, free-ranging, character made it difficult to reduce to standardized, measurable units and hence to submit to objective verification. » Ibid., p. 434. En 1938, lors d'une conférence du SSRC, le débat autour du « Polish Peasant » persistait. « Thomas and supporter of the life.history method could not effectively contend against the more rigorous behavioristic tide, and Thomas' own sympathy for statistical method left his allegiance unclear. » Ibid., p. 435. Thomas a donné de plus en plus de place aux statistiques, a épousé Dorothy Swain, une étudiante de Ogburn, et a fini par adopter avec elle « a position of moderate behaviorism. » Ibid., p. 434.

¹²⁶ «The sudden increase of literature on Durkheim during [...] - the last years of the second and first years of the third period in American sociology - are indicative of a new orientation toward him. » R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 280. Hinkle a recours à des articles et review de Merton, Elliot & Merrill, Benoît-Smullyan, Alpert, Fosket, Wilson et Parsons et il souligne que les 4 avant-derniers auteurs de cette liste ont produit des thèses de doctorat sur Durkheim. (Voir les notes 71 à 77 pour les références complètes...)

¹²⁷ E. Benoît-Smullyan, 1938, « Review des *RMS* [traduction de Salovay et Mueller, G. Catlin éd., 1938] », *American Sociological Review*, vol. 3, no. 4, août, p. 578.

« deux Durkheim » (ou plus), l'un d'eux étant réaliste (positiviste) et l'autre nominaliste (idéaliste)¹²⁸. Le résultat de cette systématisation des arguments français, loin d'être une nouvelle « ouverture » à l'endroit de Durkheim, est le recours à un nouveau moyen de le récupérer; celui consistant en la négation de son réalisme par sa réduction à un émmergentisme volontariste (ou comme dira Alpert, un réalisme associatif).

Donc le versant théorique de la critique de Durkheim se résume à la présentation de la théorie comme « tardienne malgré Durkheim » ou encore comme le théâtre de l'évolution de la pensée durkheimienne entre positivisme et idéalisme. Dans ce cadre, il est manifeste que Parsons est le sociologue le plus significatif de la relecture du durkheimisme caractéristique de l'entre-deux-guerres aux États-Unis, ne serait-ce qu'en raison de la systématisme, de l'étendue et de la postérité de son œuvre. Hinkle a raison de souligner le rôle joué dans ce processus par Alpert et Merton ainsi que l'importance du renouveau méthodologique, des avancées dans le champ de l'anthropologie culturelle et de la crise économique dans « l'intérêt » envers Durkheim.

Les réserves que nous formulons à l'endroit du travail de Hinkle concernent d'avantage l'interprétation des faits que leur authenticité. Les critiques qui « persistent » selon lui durant l'entre-deux-guerres sont bel et bien repérables dans les travaux de l'époque. Nous les reprenons donc partiellement à notre compte. Cependant, nous gardons en mémoire que certaines de ces critiques sont circonscrites à des éléments particuliers de la théorie durkheimienne alors que d'autres concernent des aspects « transversaux » de l'œuvre, voire toute la sociologie européenne. De plus les critiques sont énoncées par ceux-là mêmes qui formulent les « ouvertures » envers Durkheim : Alpert et Merton.

Nous allons donc principalement nous intéresser aux critiques générales, qui pointent vers la discussion du nominalisme et du réalisme opposant principalement la doctrine de Durkheim et la doctrine américaine. Nous examinerons ensuite les trois sources « extra-sociologiques »

¹²⁸ Benoit-Smullyan, par exemple, souligne l'incohérence de la théorie de Durkheim : « Finally, the attempt to make the "internal social milieu" the ultimate or characteristic factor of sociological explanation involves Durkheim in a kind of materialism which is quite incompatible with his position on the "hyperspirituality" of the social facts. » Il en vient à affirmer à la même page que Durkheim ne fait pas ce qu'il dit : « The classification of social types, comprising the fourth chapter, is based upon just the sort of *prénotion* which Durkheim elsewhere warns us to avoid, and is moreover, so patently unrealistic that he never made any serious use of it. » Ibid., p. 578.

d'intérêt envers la doctrine durkheimienne : la popularité des théories du contrôle social, du positivisme instrumental et de l'anthropologie culturelle. Enfin, nous verrons la systématisation de ces tendances et la réduction du réalisme durkheimien à une forme de nominalisme volontariste et émergentiste par Parsons dans sa thèse de la convergence de Durkheim et Weber dans une théorie de l'action.

Afin de présenter les critiques spécifiques identifiées par Hinkle, une remarque générale concernant la réception américaine de la sociologie française dans son ensemble s'impose : les préjugés des sociologues américains à l'endroit des sociologues européens étaient nombreux. Par exemple, selon Merton, la sociologie française de l'entre-deux-guerres est en continuité avec des doctrines de Tarde et de Durkheim¹²⁹. Dans les deux cas, les groupes qui poursuivent ces traditions se préoccupent avant tout de métaphysique et pas assez de recherches factuelles ou statistiques¹³⁰. Merton a peu de critiques spécifiques à formuler à l'endroit des anti-durkheimiens, outre le fait qu'ils ne font que suivre la tendance générale française, critiquant ce qui devrait être et produisant, dans les faits, peu de recherches spécifiques¹³¹. Ainsi, au terme de sa présentation de la sociologie française Merton conclut, comme l'avait fait Sorokin quelques années auparavant, à la nécessité de l'orienter vers des recherches empiriques concrètes : « One cannot help but feel that more attention to facts of common experience and less to the elegancies of rarified theory would do much to increase the fecundity of French sociologic research¹³². »

Connaissant ce préjugé de théorisation excessive, il n'est pas surprenant de constater que les reproches adressés à la théorie de Durkheim s'incarnent sous plusieurs formes. L'une d'elles consiste en la critique du procédé utilisé par Durkheim pour éliminer les hypothèses extra-

¹²⁹ « French sociology in the last decade represents an extension of the tendencies present from a much earlier period, the two main movements being typified by the systems of Durkheim and Tarde. » R.K Merton, 1934, « Recent French Sociology », *Social Forces*, vol. 12, no. 4, May, p. 544-545.

¹³⁰ « They have sheered over into metaphysical domain with persistent inquiries concerning the "proper field" of sociology and the nature of "social facts", as if inter-scientific frontiers were transcendently marked No-trespassing. » Ibid., p. 542.

¹³¹ « Turning to the group of sociologists centered about the *Revue internationale de sociologie* it will be seen that these fallacies are, on the whole, avoided. But for a singular reason: members of this school are so busy attacking the Durkheimian conceptions that they appear to have no time for their own factual investigations. It is just this which seems characteristic, to a greater or less degree, of French Sociology in general: attacks and counter-attacks are present in great variety, considerations of the "ought" and "should" of sociologic investigations abound, but there is a surprising dearth of well-grounded, specific studies. » Ibid., p. 544.

¹³² Ibid., p. 545.

sociologiques. Cette critique à l'effet que l'usage de la méthode de l'élimination soit une « fallace méthodologique » est dirigée plus particulièrement vers le livre I du *Suicide*¹³³. Mais nous la retrouvons aussi sous la plume de Merton, dirigée à l'endroit de la *DTS* où Durkheim « eliminates certain possible explanations of a particular set of social phenomena by demonstrating that the logical consequences of the rejected theories are not in accord with observed facts¹³⁴. » Cette critique est identique à celle de Lacombe et Merton conclut comme l'avait fait l'auteur français quelques années plus tôt: «But the fallacy of this method lies in the initial assumption that one has exhausted the totality of possible explanations. The elimination of alternative theories in no wise increases the probability of the other alternatives¹³⁵. »

Hinkle relève aussi que les Américains soulignent l'ambiguïté des notions de chose, de fait, de mécanique, d'objectivité, de naturel, d'individuel et de contrainte¹³⁶. Nous avons vu que Gehlke avait critiqué l'ambiguïté de la notion de société chez Durkheim. Selon Alpert (1939), Durkheim succomberait à un raisonnement circulaire en affirmant l'extériorité des faits sociaux sans définir clairement l'extériorité.

Des critiques très similaires sont émises par Benoît-Smullyan, lequel affirme que « the Durkheimian synthesis rests at many points on ambiguity and equivocation¹³⁷ ». En effet, il y aurait dans les *Règles* de Durkheim une confusion persistente entre l'objectivité ontologique et l'objectivité épistémologique – « objectivity for knowledge¹³⁸ ». Mais, toujours selon Benoît-Smullyan, les ambiguïtés ne s'arrêtent pas là: « Another serious confusion appears in the notion of « normality » which lies at the heart of Durkheim's attempt to establish a positivistic ethics by finding a scientifically objective basic for recognizing pathological phenomena¹³⁹. » Enfin, « thing » and « exteriority » are notions which are very basely employed; [...] and the reviewer has distinguished seven distinct senses in Durkheim's use of

¹³³ R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 284.

¹³⁴ R.K. Merton, 1934, « Durkheim's Division of Labor in Society », *American Journal of Sociology*, vol. 40, no. 3, Nov., p. 327.

¹³⁵ Ibid., p. 328.

¹³⁶ R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 283.

¹³⁷ E. Benoît-Smullyan, 1938, loc.cit., p. 578.

¹³⁸ Ibid., p. 578.

¹³⁹ Ibid.

the word « constraint ». [...] ¹⁴⁰. » Cette critique récurrente concernant l'ambiguïté des concepts durkheimiens, liée à la critique générale de sur-théorisation, est fondée dans la mesure où les Américains ont justement su en tirer parti pour récupérer les écrits durkheimiens dans le cadre d'une tradition à laquelle ce dernier s'opposait. Ancien étudiant de Parsons, Benoît-Smullyan, était particulièrement conscient de ces enjeux.

Selon Hinkle, une autre critique commune à l'époque concernait les définitions durkheimiennes et se résume en ces termes: « His method of deriving definitions ignores the a priori assumptions of the inquirer and fails to offer criteria for deciding how a class should be defined ¹⁴¹. » La seconde partie de la critique, concernant l'absence de spécification quant au mode de délimitation des classes d'objet étudiés, se trouve chez Alpert, qui affirme que cela est aggravé par le fait que ces définitions sont dogmatiques plutôt qu'heuristiques comme l'affirmait Durkheim.

La première partie de la critique, voulant que la méthode durkheimienne des « définition dérivées » ignore les *a priori* du chercheur, s'apparente à une autre critique identifiée par Hinkle et que nous n'avons retrouvée que chez Alpert : Durkheim, en raison de sa préoccupation pour l'objet de recherche, perd de vue le rôle du chercheur ; il néglige le rôle du CAPTA (i.e. indirectement le chercheur) et est exclusivement préoccupé par le DATA (i.e. l'objet sous étude). Ainsi, il semble que Hinkle ait vu juste et que Alpert critique le statut des définitions durkheimiennes sur la base de l'impossibilité de reconnaître objectivement les faits sociaux et sur la base de l'absence de prise en compte du rôle du chercheur dans la définition.

Hinkle présente aussi la critique selon laquelle Durkheim « does not distinguish properly between his abstract conceptions, which are ideal constructions, and the concrete, empirical situations in all of their variety ¹⁴². » comme passablement répandue. Nous l'avons en effet

¹⁴⁰ Ibid.

¹⁴¹ R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 283.

¹⁴² Ibid.

rencontrée chez Merton, lorsqu'il souligne le mécanisme latent dans la considération durkheimienne des fins sociales¹⁴³ :

« But as is frequently characteristic of mechanistic theorists, Durkheim does not properly distinguish his abstract conceptions, in this instance the external conditions of existence, from the concrete situation, which includes the usually expressed elements of man's selection of objectives¹⁴⁴. »

Il nous semble ces critiques identifiées par Hinkle et que nous venons de reproduire ici, bien qu'elles sont pour la plupart formulées que par Alpert ou Merton sont des incarnations spécifiquement liées aux éléments particuliers de la doctrine durkheimienne d'un débat qui ne se réduit pas à la sociologie américaine. Les textes de Lacombe en France, mais surtout les apports de Rickert et de Weber au *methodenstreit* posent les mêmes questions.

Les « critiques » identifiées par Hinkle sont spécifiques au durkheimisme et ne s'appliquent pas à l'ensemble de la sociologie française car c'est du réalisme social durkheimien qu'elles originent. En ce sens, il nous semble difficile de suivre Hinkle dans la séparation qu'il effectue entre les « critiques » et les « ouvertures » : en matière de réalisme, les « ouvertures » sont des résultats des « critiques », les « critiques » sont des « ouvertures » et les « ouvertures » sont des « critiques ». Il en ressort que pour comprendre adéquatement l'attitude américaine envers le durkheimisme il est nécessaire de saisir le changement dans la lecture de son réalisme social, dont nous avons déjà présenté une modalité chez Park.

Ces changements sont perceptibles dans les ouvertures comme dans les critiques que Hinkle présente. Par exemple, une des critiques identifiées par Hinkle concerne la conception durkheimienne de la causalité. C'est ici le positivisme de Durkheim qui est présenté comme la source de l'omission du traitement de ce problème. Ce positivisme empêcherait Durkheim de saisir adéquatement le statut hypothétique de la causalité dans les sciences sociales : la causalité, comme le fait remarquer Merton « is an epistemological assumption, a matter of

¹⁴³ « For when instruments are fashioned for the attempted attainment of ends, by this very fact condition are evolved which act not only in the direction of the goals, but react upon and frequently change the value-estimations. » R.K Merton, 1924, « Durkheim's Division of Labor in Society », *American Journal of Sociology*, vol. 40, no. 3, Nov., p. 323.

¹⁴⁴ Ibid. « The ineluctable conclusions derived from his abstract delineation of the situation he thinks to represent actual facts, in all their empirical variety. [...] To put it another way, Durkheim neglects to treat his conceptions as advisedly ideal constructions demanding appropriate alterations before they can adequately describe concrete social phenomena. » Ibid., p. 323-324.

imputation and not of observation» (ou, pour le dire dans les termes weberiens une « interprétation¹⁴⁵ »).

Cette critique qui concerne, en somme, « l'interprétation des faits matériels » est quasi identique à celle de Lacombe : la question soulevée est celle de la validité de la relation que Durkheim établit entre les indices, extérieurs, (les faits extérieurs de Lacombe) et les faits intérieurs, non accessibles à l'observation directe. Merton la reformule en y intégrant la thèse des deux Durkheim :

« Another aspect of Durkheim's methodology, which characterizes not only the *Division*, but also his later works, is his use of "indices" which he considers the "external" measurable translation of the "internal" not directly observable social facts¹⁴⁶. »

Et le même verdict que chez Lacombe tombe chez Merton: « It is precisely this sort of relationship which Durkheim fails to demonstrate¹⁴⁷. » Pour les deux auteurs, le positivisme de Durkheim le mène à des positions intenable et c'est cet aspect du durkheimisme qu'il convient de cerner si l'on souhaite par ailleurs utiliser les « acquis » de la doctrine.

Un autre bon exemple du lien entre les critiques et les ouvertures est celui de « l'évolutionnisme unilinéaire » de Durkheim. Selon Hinkle, Durkheim « adheres to an unverified conception of unilinear social evolution¹⁴⁸. » Merton consacre en effet une longue section de son texte à la théorie de l'évolution présente chez Durkheim dans la présentation du passage de la solidarité mécanique à la solidarité organique qui figure dans la *DTS*¹⁴⁹. Mais Merton conclue qu'il est possible de garder la théorie durkheimienne et d'en extraire l'évolutionnisme unilinéaire.

« If we abandon Durkheim's unilinear theory we are left with an acute characterization of the two societies, mechanical and organic, taken as ideal-types, or as heuristic fictions. These may be considered as limiting cases, never obtaining in empirical reality, which may be fruitfully employed as poles of reference toward which empirical data are theoretically oriented. Durkheim's work thus provides a conceptual scheme which may be used to advantage in the interpretation of processes of differentiation, integration, competition, and the life¹⁵⁰. »

¹⁴⁵ Ibid., p. 320.

¹⁴⁶ Ibid., p. 326.

¹⁴⁷ Ibid., p. 327.

¹⁴⁸ R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 284.

¹⁴⁹ R.K Merton, 1924, loc. cit., p. 324.

¹⁵⁰ Ibid., p. 326.

C'est ce mouvement de critique et de récupération qui est perceptible au sein des trois facteurs « d'ouvertures » à la théorie de Durkheim identifiés par Hinkle et qu'il ne perçoit pas. Nous allons donc reprendre ces ouvertures telles qu'il les présente mais en tâchant de souligner à plus grands traits les liens qu'elles entretiennent avec la présentation du réalisme social de Durkheim.

La critique n'est qu'une étape dans un processus de récupération de Durkheim, intimement lié à la modification de la présentation de son réalisme. Merton nous fournit dans son texte un indice de ce processus : son adhésion à la thèse des deux Durkheim – qui est aussi défendue par Parson. Merton affirme que le positivisme de jeunesse laisse progressivement place à l'idéalisme : « Durkheim's shift to idealism becomes marked in his work on religion¹⁵¹. » Au lieu de dire que Durkheim est incohérent, Merton affirme que sa pensée a « évolué » vers une théorie en adéquation avec les prémisses nominalistes et volontaristes de la sociologie américaine.

Nous reviendrons aux liens que nous percevons entre les critiques et les ouvertures envers le réalisme et le volontarisme durkheimiens, mais cela en présentant les développements survenus dans les sciences sociales américaines au cours de l'entre-deux-guerres qui ont contribué, selon Hinkle, à l'éclosion d'une attitude plus ouverte à l'endroit de la théorie durkheimienne. Nous verrons donc ces développements survenus dans la méthodologie, dans l'anthropologie culturelle et dans les théories du contrôle social que Hinkle affirme s'être révélés dans la réception de Durkheim.

6.7. Intérêt méthodologique

Rappelons que Hinkle avait souligné les changements survenus au cours des années 1920, changements qui ont pavé la voie à une relecture de l'œuvre de Durkheim dans les années 1930¹⁵². Une explication de ces changements favorables à un usage accru des textes de Durkheim réside dans le fait que les disputes méthodologiques qui y ont lieu ont rapproché les auteurs de Durkheim et de sa méthode : « these modification came about – directly or indirectly – from disputes concerning methodology¹⁵³. » En effet, c'est par cette voie qu'on

¹⁵¹ Ibid., p. 325 note 14.

¹⁵² R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 276.

¹⁵³ Ibid., p. 276.

en vint à une meilleure compréhension de la méthodologie durkheimienne : « First his methodological canons - despite acknowledged defects - were sympathetically explored. After the vigorous disputes over methods in the late 1920' and early 1930's, Durkheim's statement became more meaningful¹⁵⁴. »

Comme nous l'explique Ross, l'intérêt pour la science empirique était lié au même contexte que celui menant au contrôle social : « Most sociologists [...]sought a different kind of science, an empirical science of the changing liberal world that would allow them technological control¹⁵⁵. » Et cette tendance était effectivement visible dans les travaux de plusieurs auteurs qui revisitèrent les écrits durkheimiens durant l'entre-deux-guerres.

Par exemple, sous le prétexte de produire un compte rendu de *Éducation et sociologie*, Small critique la lecture de Durkheim proposée par Gehlke¹⁵⁶. La sociologie américaine devra, dit-il, reconsidérer sa conception de l'œuvre de Durkheim car Gehlke, sur qui tout le monde se fonde pour critiquer la théorie durkheimienne, n'avait pas traité adéquatement du rôle qu'y joue l'éducation. De plus, Gehlke, mettant l'accent sur l'étude des « primitifs », avait à peine souligné les enjeux consciemment traités par Durkheim, ce qui l'a empêché de voir, selon Small, que Durkheim « was almost as unconscious of anything but contemporary factors [...]»¹⁵⁷.

Small affirme que dans le contexte où le retour à des considérations générales pousse les sociologues américains à se pencher vers les « pionniers » de la sociologie, on doit savoir retenir de Durkheim sa méthode plutôt que les « opinions » qu'il a soutenues¹⁵⁸ : « Like

¹⁵⁴ Ibid., p. 284.

¹⁵⁵ D. Ross, 1991, op. cit., p. 467-468. «The anxiety to control the careening new world on the one hand, and the narrowed focus and comfortable opportunities of professionalism on the other, turned that scientific impulse toward scientism. Social scientists began to construct a naturalistic social science as an end in itself, and under the influence of instrumental positivism, erected positivistic scientific method into the chief standard of inquiry. The new scientific outlook technical language, and political counsel the social scientists offered often seemed hopelessly distant from both popular perceptions and the American past, making the new world seem even newer. » ibid., p. 468.

¹⁵⁶ A.N. Small, 1924, « review: *Éducation et Sociologie* », *American Journal of Sociology*, vol. 29, no. 5 (mars), p. 608-609.

¹⁵⁷ Ibid., p. 608-609.

¹⁵⁸ « Again, as the historical sense becomes more of a factor in the thinking of general sociologists, they are bound to reconsider, on their genetic side, all the men who have had a part in the development of theory. [...] They will find it [more] worth while to ask, what were the antecedents in his *method*, which he [Durkheim] used as license to any opinion at all ? [...] Sociology in France, as elsewhere, is a mixed tradition of unrelieved rationalization and partially enfranchised positivism. » Ibid., p. 608.

Ward, Durkheim is likely to be instructing as an index of the play of forces in the process of evolving a responsible scientific method long after his specific opinion are forgotten¹⁵⁹. »

Selon Hinkle, qui s'appuie entre autres sur House¹⁶⁰, ce jugement de Small est tout à fait fondé. Les *RMS* furent appréciées lorsque les sociologues américains en vinrent, plutôt que de se contenter d'a priori et de déduction spéculatives, à demander plus : « careful description, exact composition of concrete behavior, and inductive empirical study¹⁶¹ ». De la même façon, la montée des statistiques donna une nouvelle importance au *Suicide*. Usant de l'exemple de Sorokin, Hinkle avance que le nouvel intérêt des sociologues pour l'impartialité de la recherche les mettaient en accord avec la position de Durkheim « that a normative or evaluative approach must be rejected as inconsistent with the mandates of science¹⁶². »

Notons que la réhabilitation de Durkheim s'est effectuée, entre autres, par une exposition simplifiée de sa méthodologie. Dans son article intitulé « Durkheim's sociological Method », Ethel Wilson en avait fait une première vulgarisation¹⁶³. Mais selon Hinkle, c'est avec Alpert qu'un respect pour la méthodologie durkheimienne se manifeste vraiment car ce dernier distingue explicitement la conception durkheimienne du groupe des conceptions défendues par le « nominalisme social » et par le réalisme social substantiviste. Un cinquième du livre de Alpert intitulé *Émile Durkheim and his Sociology* (1939) est dédié à l'exposition de la méthode de Durkheim et, selon Hinkle, cet exposé concis et lucide « increased sociologist' understanding of the French scholar and enhanced their respect for him¹⁶⁴. »

En somme, l'élément qui rapproche les deux moitiés de l'entre-deux-guerres du point de vue sociologique est l'importance conférée à la méthodologie et, selon Hinkle, ce facteur a été favorable à une meilleur réception des écrits durkheimiens. Hinkle n'insiste pas outre mesure sur ce point puisque cela relativiserait la séparation qu'il tente d'illustrer entre les deux périodes. En revanche, il s'intéresse davantage au rôle joué par le renouveau de l'intérêt pour

¹⁵⁹ Ibid., p. 609.

¹⁶⁰ F. N. House, 1926, « Topical Summaries of Current Literature : The logic of Sociology », in *AJS*, XXXII, p. 277.

¹⁶¹ R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 279.

¹⁶² Ibid. Hinkle cite Pitirim Sorokin, 1927, « Sociology and Ethics », publié dans *The Social Sciences and their Interrelation*, éd. W. F. Ogburn and A. Goldenweiser, New-York, Houghton Mifflin Co., p. 316.

¹⁶³ R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 284. Hinkle cite Ethel M. Wilson, 1934, « Émile Durkheim's sociological Method », in *Sociology and Social Research*, XVIII, p. 511-518.

¹⁶⁴ Ibid., p. 285.

les théories du contrôle social dans l'attention portée à Durkheim car cet élément conforte sa thèse.

6.8. La crise économique et l'intérêt renouvelé envers Durkheim comme théoricien du contrôle social

Même si l'importance de ce mouvement méthodologique persiste, pour Hinkle, le renouveau de l'intérêt pour Durkheim a en partie pour cause le contexte social de l'époque. Les problèmes sociaux dus aux deux crises, économique et militaire, font de l'ordre social la principale préoccupation des sociologues américains de l'époque. La crise soulève la question du contrôle social, et Durkheim est associé aux théories du contrôle social.

Selon Hinkle, l'influence du contexte social général se reflète dans la production sociologique américaine : « Apparently, the paroxysm in the economy re-articulated the problem of social order with unparalleled urgency¹⁶⁵. » Hinkle souligne que la crise poussa les intellectuels à s'intéresser aux structures sociales et aux questions de « social integration, solidarity, unity, or order ». Dans ce cadre, les sociologues eurent recours aux théories « systématiques » étrangères pour s'inspirer de leurs formulations de la nature et des conditions de l'ordre social. Cela mène Hinkle à répondre par l'affirmative à la question : « whether a connection exists between the economic crisis and the new interest in Durkheim. » :

« Since Durkheim had made social order his fundamental theoretical problem, his works were germane to the concerns of American sociologists. He regarded the establishment of a positive science of morals as a means of attacking social disorganization or disorders – particularly in his own France, then so recently defeated in the Franco-Prussian War. His analysis seems to imply that a study of "what if" can divulge "what ought to be"¹⁶⁶ ».

Mais, toujours aux dires de Hinkle, même si Foskett et Elliott et Merrill ont traité de la question du contrôle social, c'est seulement avec Merton, dans « Social Structure and Anomie » en 1938, qu'une réelle exploration des théories de la « désorganisation » chez Durkheim fut effectuée¹⁶⁷.

¹⁶⁵ Ibid., p. 281.

¹⁶⁶ Ibid.

¹⁶⁷ R.C. Hinkle, 1994, op. cit., p. 277.

Fosket, dans sa thèse doctorale de 1939, affirmait que la moralité durkheimienne n'impliquait aucun « metaphysical or absolute criteria of right and wrong, of good and bad, but [aimed at] the conditions of social order, harmony and solidarity¹⁶⁸ ». Quant à Elliot & Merrill, dans leur ouvrage *Social Disorganization*, ils se réfèrent à Durkheim et aux sociologues européens comme le seul groupe « consistently interested in the theoretical aspects of social disorganization¹⁶⁹ ». À l'égard de cet usage de Durkheim par Elliot et Merrill, Hinkle met cependant certains bémols. Ces auteurs, dit-il, citent Lilienfeld, Fauconnet, Blondel, Duprat et Janet, mais ils consacrent tout de même plus d'un quart de cette section sur les sociologues européens à l'œuvre de Durkheim. Malgré cette part importante de leur attention dédiée à Durkheim, Elliot & Merrill n'offrent pas « a systematic account of the implications of Durkheim's arguments for the re-establishment of social order¹⁷⁰ ». Ces présentations de Foskett et d'Elliot et Merrill par Hinkle semblent confirmer son affirmation selon laquelle Merton serait l'auteur ayant traité de la question le plus sérieusement. Mais il nous semble que Park avait déjà fait une grande partie du travail plusieurs années auparavant.

En effet, dans un texte de 1921, Park présentait déjà la question du contrôle social comme l'objet central de la réflexion sociologique¹⁷¹. Le sociologue de Chicago y abordait la question du « Social Control and Schools of Thought » en traitant de l'association par homogénéité et de la « like-mindedness » de Giddings puis des doctrines de Tarde et de Durkheim. Au-delà des différences entre ces hommes et les écoles de pensée qu'ils incarnent,

¹⁶⁸ R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 281-282. Hinkle se réfère à John M. Fosket, 1939, « Émile Durkheim and the Problem of Social Order » Ph D. dissertation, Department of Sociology and Social Institutions, University of California, Berkeley, p. 50.

¹⁶⁹ Ibid., p. 282. Hinkle se réfère à Elliot & Merrill., 1934, *Social Disorganization*, New-York : Harper & Bros., p. 735-765. (p. 735).

¹⁷⁰ R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 282. Et Hinkle résume les préoccupations des deux auteurs quant aux idées de Durkheim aux thèmes suivants : « The conditions of social disorganization which are exhibited in the abnormal - anomic and coerced - forms of division of labor, and with his criteria for distinguishing the normal from the abnormal or pathological. They also summarize Gaston Richard's criticism of Durkheim's social pathology. » Ibid.

¹⁷¹ Le résumé qui précède l'article est éloquent : « The problem of social organism inherited from Comte and Spencer, is the rock upon which the modern schools of sociology have split. Society is composed of parts that have the power of independent locomotion. The fundamental problem of sociology is how to conceive the relations between the parts in such a way to explain the fact that societies do behave as units. This is the problem of social control. [...] so sociology is a point of view and method for investigation the processes by which individuals are inducted into and induced to co-operate in some sort of corporate existence which we call society. Sociology is the science of collective behavior. » R.E Park, 1921, « Sociology and the Social Sciences, the Social Organism and the Collective Mind », *American Journal of Sociology*, vol. 27, no 1, juil., p. 1-21.

Park estimait que quelque chose les rapprochait puisque même chez Durkheim il parvenait à trouver la construction d'une science du contrôle social:

« This new sentiment and opinion is public, and social, and the evidence of this is the fact that it imposes itself upon the individuals concerned as something more or less external to them. They feel it either as an inspiration, a sense of personal release and expansion, or as an obligation, a pressure and an inhibition. The characteristic social phenomenon is just this control by group as a whole of the individuals that compose it. This fact of control, then, is the fundamental social fact¹⁷². »

Nous avons déjà évoqué des passages de ce texte de Park où il aborde ouvertement la question du réalisme social durkheimien. Nous ne reviendrons donc pas sur ce sujet, mais il est intéressant de noter que « l'ouverture » liée à la montée du contrôle social, et incarnée par Merton aux dires de Hinkle, se retrouve déjà dans les écrits de Park en plein *Chicago Era*.

Faisant fi des travaux de Park, Hinkle estime que les textes précédents n'ont pas l'intérêt de celui de Merton intitulé « Social Structure and Anomie »¹⁷³. Selon Hinkle, c'est là que se manifesta pour la première fois une réelle exploration des possibilités de la théorie durkheimienne « social disorganization¹⁷⁴ ». Hinkle résume la thèse défendue par Merton: « Accepting Parsons' means-ends action schema, Merton examines organization and disorganization in terms of the relationships of cultural goals and institutional norms¹⁷⁵. » Ce faisant, Hinkle souligne que Merton présente l'anomie comme un déséquilibre entre les règles institutionnelles et les fins ou buts (« ends or goals ») des individus¹⁷⁶. Ainsi, « [...] Merton's article construes anomie within the same Parsonian theory of action and, in effect, orients Durkheim toward the recurrent preoccupation with social disorganization and social change¹⁷⁷. » Ceci fait conclure Hinkle que Parsons et Merton jouent un rôle particulier puisqu'ils réalisent explicitement et directement ce qui n'avait pas été fait par E. Hughes, à savoir: « They apply Durkheim's concepts and theories to the vertical concerns and

¹⁷² Ibid., p. 12. Le « quelque chose » de neuf issu de l'association est le fait social par excellence, il s'impose... (Mais notons que de plus, il ouvre les portes de la liberté selon Durkheim. C'est ce que Park ne semble pas voir, obnubilé qu'il est par la question du contrôle social.)

¹⁷³ R. K. Merton, 1938, « Social Structure and Anomie », in *ASR* III, p. 672-682.

¹⁷⁴ R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 282.

¹⁷⁵ Ibid., p. 282.

¹⁷⁶ Ibid., p. 283.

¹⁷⁷ Ibid., p. 281.

problems in American settings¹⁷⁸. » Nous constatons dans cette référence appuyée à la lignée parsonienne des idées de Merton ce qui fait que Hinkle considère Merton si important : ce sont d'avantage ces liens avec la théorie de Parsons que la « complétude » du travail mertonien concernant le contrôle social. Sous cet angle, l'argument de la nouveauté de l'ouverture aux écrits durkheimiens suscité par la recrudescence des préoccupations normatives au sein de la sociologie américaine en raison de la crise semble vaciller. Au mieux, nous pouvons concéder à Hinkle que cette tendance, initiée bien avant la crise, s'est accentuée après 1929 et s'est systématisée à la fin des années 1930.

6.9. Culture et anthropologie

L'apport de l'anthropologie culturelle à la sociologie américaine et à sa réception de la théorie durkheimienne est d'une très grande importance. Lorsqu'il s'attarde aux influences exercées par l'anthropologie culturelle sur la sociologie, Hinkle se réfère avec beaucoup d'à propos au phénomène baptisé par Becker le « hop-skip-and-jump » de Durkheim: « Durkheim stimulated British anthropologist, especially Radcliff-Brown, who influenced American anthropology through such figures as W. Lloyd Warner, who, in turn, has had an appreciate impact on the training of several sociologist¹⁷⁹. » Cette influence mutuelle des anthropologies anglo-saxonne et américaine n'est toutefois pas la seule responsable de l'importance de la théorie durkheimienne dans l'anthropologie américaine et de la transmission à la sociologie américaine de cet intérêt envers Durkheim.

Ogburn, ancien élève de Columbia dont nous avons déjà parlé en raison de son exportation des principes méthodologiques vers l'université de Chicago, reformulait par ailleurs au début des années 1920 la sociologie évolutionniste de son maître Giddings sous l'influence de

¹⁷⁸ Hinkle se réfère à l'article de Hughes, 1928, intitulé « Personality types and Division of Labor », dans l'*AJS*, XXXIII, p. 754-768. R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 281.

¹⁷⁹ Ibid., p. 288. Hinkle utilise le texte de Howard Becker, 1954, « Anthropology and Sociology », in *For a Science of a Social Man*, éd. John Gillin, New-York, Macmillan CO., p. 112-113. Hinkle écrit à propos du « D's hop-skip-and-jump effect » : « Warner's explicit identification with Durkheim is reflected in the works of some of his students who are sociologists, works such as Charles Warriner's recent article, "Groups Are Real" [1956], and Leo Strolle's study, "Social integration and certain Corollaries" [1956]. » Ibid., p. 288-289.

l'anthropologie culturelle de Boas¹⁸⁰. Ogburn n'était pas le seul à s'inspirer de Boas puisque la pensée de ce dernier avait été révélée par de jeunes anthropologues aux lecteurs de l'*AJS* dès 1912. Lowie et Goldenweiser, par exemple, avaient publié des articles dans lesquels ils présentaient, selon les dires de Ross, « not only [...] Boas' argument for Biological racial equality but also of his historical conception of culture¹⁸¹. »

En somme, Hinkle explique que si les anthropologues et les sociologues se sont rapprochés durant les années 1920, c'est avant tout en raison de l'importance qu'ils attribuaient à la notion de culture.

En plus de Lowie et Goldenweiser, Hinkle rappelle que les anthropologues Benedict, Mead, Linton, Merskovits et Wallis ont tous publié des articles dans des revues sociologiques et/ou présenté des communications au congrès de l'« American Sociological Society » à cette époque. Selon lui, le discours des anthropologues a fini par être accepté par les sociologues :

¹⁸⁰ « The sociologists who continued in 1920s to cultivate the larger evolutionary field of Western history were often Giddings' students, but they brought to it a historical method. Ogburn's major work was his 1922 book, *Social Change*, attempt to reformulate the problem of evolutionary progress Giddings' sociology had left him. An important influence on his redefinition of evolutionary sociology was Boasian cultural anthropology. » D. Ross, 1991, op. cit., p. 442.

¹⁸¹ Ibid., p. 442. Nous devons souligner que Goldenweiser s'opposait par ailleurs fortement aux théories durkheimiennes. Dans un article au titre évocateur, «Form and content in totemism» (*American Anthropologist*, New series, vol. 20, no. 3 (Jull-Sep, 1918) p. 280-295), Goldenweiser consacre quelques lignes à Durkheim et à son point de vue sur le totémisme. Il rapproche Durkheim de la tendance générale des études sur le totémisme: « Similarity oriented are the studies of Jevons, Gomme, Wundt and Durkheim, for when totemism is primarily a stage in the evolution of belief or Weltanschauung. Wundt, who deals with exogamy at length, does not seem to have realized the true nature of the formal aspects of totemism. » (p. 280-281), puis il distingue la pensée de Wundt et celle de Durkheim: « Durkheim, on the contrary is aware of the fact but fails to develop it or in fact, to make any effective use of it. » (p. 281) Goldenweiser présente plus loin les travaux de Boas et souligne que celui-ci « [...]condemns unreservedly the views of such writers as Wundt and Durkheim for the excessive emphasis they lay on the «identification of man and animals» involved in totemism. » (p. 283) Ce n'est qu'à la fin de son article que Goldenweiser revient à Durkheim, cette fois pour souligner la distance qui l'en sépare. Dans deux notes de bas de page, Goldenweiser établit des distinctions entre lui-même et le chef de file de l'*Année Sociologique*. Il écrit: « Durkheim's sociology is correct, but his ethnology is at fault. [...] he proceeds to derive the totemic complex directly from the tendencies flowing from the social situation. [...] he does not see the way to deriving the psychic values which are here assumed as preexisting from any other source but the very social situation involved. » (p. 292 note 1.) et aux pages 294-295, note 2, Goldenweiser spécifie ce qui différencie ses propos de ceux de Durkheim: « [...] the theoretical analysis made above represents an attempt to provide a general explanation of the association of that specific content with the totemic social system. The crux of the explanation lies in the discovery of a marked correspondence between the tendencies arising in a social system of the type involved and the ideas and attitudes springing from man's contact with nature. This correspondence of fitness leads to the merging of the above ideas and attitudes with the social system. Hence this theory of the totemic content may be designated as the fitness theory. In it the form is not represented as creating the content, as is the case in Durkheim's theory; but the social form is shown to develop certain tendencies which have some such content as their limiting value, hence the content here shown to be preexisting, is absorbed by the social forms. » (p. 294-295).

« Their arguments on the pertinence of culture for human social behavior has had a permanent impact in Sociology. For several years, "cultural sociology" even appeared as a speciality within the discipline. It was especially the concept of culture as something *sui generis*, explicable only in terms of itself, which sociology imported from cultural anthropology, that led sociologists to a re-evaluation of Durkheim¹⁸². »

Ainsi le rôle des anthropologues dans l'avènement d'une nouvelle attitude à l'endroit de Durkheim fut très important. Et, comme l'explique Hinkle, à Chicago, G.H. Mead contribua lui aussi notablement à ce mouvement:

« Because sociologists of this period came to reject instinct as an explanation of social conduct of cultural anthropology, to understand George Herbert Mead's conception of the role of the symbol in social conduct and to insist on inductive, objective research, their ideas tended to converge with those of Durkheim¹⁸³. »

Cette convergence avec Durkheim à propos des représentations collectives et la popularité des idées de Mead auraient donc permis l'acceptation des idées de Durkheim aux États-Unis : « [...] Mead's conceptions of linguistic symbol, meaning, and the social act provided a valuable intellectual vehicle for understanding D's collective representation. Indeed, the Meadian "verbal symbol" and the Durkheimian "collective representations" are virtually synonymous¹⁸⁴. »

Un commentateur du livre de Alpert consacré à Durkheim, H. Becker, nous indique cependant ce qu'il faut comprendre de ce lien entre Durkheim et Mead. Becker explique que selon la lecture qu'en fait Alpert, Durkheim a, dans la pratique, dépassé ses RMS : « Durkheim fortunately enough, was a far better researcher than he would ever have been had he remained true to his announced methodological intentions¹⁸⁵. » Pour Becker, « The great merit of Alpert's book lies in its clear statement of what Durkheim said he was doing and

¹⁸² R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 278.

¹⁸³ Ibid., p. 277.

¹⁸⁴ Ibid., p. 278 -279. Hinkle ajoute: «This Meadian interpretation makes comprehensible the collective representation as the public symbol or meaning of a shared experience derived from and maintained by common social participation. [...] When the Meadian doctrine of symbols and symbolic behavior was joined to the anthropological notion of culture, they comprised a body of intellectual conceptions which were congenial to the understanding of Durkheim's view of ideas, meaning, social participation, and social structure. »Ibid., p. 279. (nous soulignons)

¹⁸⁵ H. Becker, 1944, « Review: Émile Durkheim and his sociology [Alpert, 1939] », *American Sociological Review*, vol. 9, no. 2 (avril), p. 205.

what he actually did¹⁸⁶. » En somme, *puisque Durkheim ne fait pas ce qu'il dit*, Alpert a raison de dire que Durkheim et Mead sont assez proches théoriquement parlant.

« Alpert quit justifiably point out that when Durkheim's substantive studies rather than his methodological speculations are examined, Durkheim dealt with language and other symbolic systems, mores, institutions, and a host of other empirical data as the stuff in which "collective representations" and "group mind" are embodied. In other words, they are not brooding omnipresences in the sky, [...], but observable items making up the commonly accepted "human nature" of the members of a given society. At bottom, then, Durkheim is easily reconcilable with Mead, as Alpert shrewdly points out¹⁸⁷. »

D'autre part, si le passage de l'école de Chicago vers l'interactionnisme symbolique est le résultat de l'influence de Mead, il est aussi le résultat des écrits de Thomas¹⁸⁸. Et ce lien intime de l'interactionnisme symbolique à la sociologie et à l'anthropologie nous confirme ce que Hinkle avance : le rapprochement des deux sciences était en cours et l'influence de la lecture anthropologique de Durkheim se faisait sentir parmi les sociologues. Hinkle illustre cette tendance à l'aide des travaux des sociologues Gary (1929), Gehlke (1924) et Faris (1937).

Pour Hinkle, Gehlke, dans son article « Social Psychology and Political Theory » publié en 1924, « [...] was perhaps the first sociologist to note that "D...aligns himself with those who are emphasizing the explanation of cultural facts...by antecedent cultural-facts, not by appeal to some posited human treat¹⁸⁹". » Il est vrai que Gehlke a eu une grande influence dans la réception de Durkheim mais il est inexact de dire qu'il a été le premier à associer Durkheim aux théories de la culture; nous savons que Park, dans un texte de 1921, s'appuyait déjà sur les FEVR (pages 206-208 de l'édition américaine) pour définir la sociologie durkheimienne comme une science de la culture :

¹⁸⁶ Ibid., p. 205.

¹⁸⁷ Ibid., p. 205.

¹⁸⁸ « Both Thomas and Park's paternity have been claimed by one cohesive school to emerge from Chicago sociology, the symbolic interactionists. Disciples primarily of George Herbert Mead, they formed in the 1930 in opposition to the behaviorists arguing that all social interaction involved an irreducible level of symbolic meaning. » p. 435, Ross, 1991, op. cit. Toutefois, il ne faut pas amalgamer les pensées des deux hommes puisque Thomas s'opposait à certains aspects de la pensée de Mead: « Thomas [...] did not believe that the symbolic character of social interaction determined the logic appropriate to its understanding. Nor could he ever leave his base in individual psychology, so as to ground attitude in the holistic conception of cultural anthropology made available. In method as in Liberal philosophy, Thomas' subjects acted like atomistic individuals collecting into aggregates in response to shifting situations. » Ibid., p. 435.

¹⁸⁹ Gehlke, 1924, « Social Psychology and Political Theory », in C.E. Merriam et H.E. Barnes, éd., *A history of Political Theory: Recent times*, New York, Macmillan, p. 415. Cité par R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 278.

« But the same social forces, which are found organized in public opinion, in religious symbols, in social conventions, in fashion, and in science - for "if a people did not have faith in science all the scientific demonstrations in the work would be without any influence whatsoever over their minds" - are constantly recreating new myths, and imposing new ideals. And this is the nature of the cultural process of which sociology is a description and an explanation¹⁹⁰. » (nous soulignons)

Mais cette question de la paternité de l'association de Durkheim aux théories de la culture importe peu dans la mesure où cette idée s'est vite répandue dans la communauté intellectuelle américaine de l'époque. Ainsi, Hinkle retrouve le même genre de propos dans un article de Dorothy P. Gary daté de 1929¹⁹¹. Selon lui, « the similarity between [Gary's] conception of culture and Durkheim's view can readily be seen, for his general notion of social fact includes the cultural realm, and his collective representations are specifically cultural¹⁹². » Quoiqu'il en soit de cette ressemblance entre la théorie de Durkheim et celle de Gary, Hinkle explique que « Gary herself refers to Durkheim, among others, exhibiting a "marked tendency to treat culture as a collective social process¹⁹³". » Un autre exemple fourni par Hinkle est celui de Ellsworth Faris qui, en 1937, présentait Durkheim « as a contributor to the knowledge of the nature and growth of mores, and as one who, with his colleagues, has shown "that cultural products exercise a coercive influence over the individual members of a society¹⁹⁴". »

Un autre bon exemple de l'association de Durkheim aux théories culturalistes se trouve dès 1920 chez Wallis¹⁹⁵. Ce dernier traite du lien entre anthropologie et histoire et des différents points de vue sur l'intensité et à la nature de ces liens. Il ramène la tâche des deux disciplines

¹⁹⁰ R.E Park, 1921, « Sociology and the Social Sciences, the Social Organism and the Collective Mind », loc.cit., p. 13.

¹⁹¹ D. P. Gary, 1929, « The Developing Study of Culture », in Landsberg, Bain, & Anderson, eds., *Trends in American Sociology*, op. cit, p. 168.

¹⁹² R.C. Hinkle, 1960, op. cit. p. 278.

¹⁹³ Ibid. Hinkle cite Gary, 1929, op.cit., p. 286.

¹⁹⁴ Ibid., p. 278 Hinkle se réfère à Ellsworth Faris, 1937, *The Nature of Human Nature*, New York; Mc-Graw-Hill book Co., p. 134, 197.

¹⁹⁵ W.D. Wallis, 1920, « Motive and caprice in Anthropology and History », *The journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, vol. 17, no. 8 (Avril), p. 197-205.

à l'étude de la culture ou du problème des cultures : « Such a task involves, of course, an ability to recognize cultures and a method for treating them as definite entities¹⁹⁶. »

En psychologie, dit Wallis, on part du postulat de l'unité et on tente de comprendre les différences des composantes alors qu'en sociologie on devrait partir de la différence des composantes pour reconstituer hypothétiquement l'unité¹⁹⁷. L'étude des cultures pourrait partir du même présupposé de l'unité. Pour ce faire les caractéristiques permettant de circonscrire les cultures de façon à les traiter comme des entités individuelles doivent être définies.

Wallis énumère donc quatre éléments permettant selon lui d'identifier les différentes cultures. D'abord, chacune d'elles «embodies or is embodied in a unified social, intellectual, and emotional life¹⁹⁸.» Aussi, chaque culture «is characterized by a certain toughness and solidarity and by interrelation and interdependence of its parts¹⁹⁹.» Enfin, les parties de ces cultures, comme les organes d'un organisme vivant, fonctionnent pour leur avantage mutual. La culture, ou une culture selon Wallis, se reconnaît à sa « self-sufficiency » sa « self-completeness », sa « self-containedness » et son « ability to persist if others disappear²⁰⁰. »

Comme le fera T. Abel dix ans plus tard, Wallis estime que Durkheim est le précurseur de cette école «culturaliste» : «The ablest exponent of the view is undoubtedly Emile Durkheim who has by word and method often reminded us that «the group think, acts, feels quite differently than its members would, were they isolated²⁰¹».» Durkheim, poursuit Wallis, a su montrer que :

¹⁹⁶ Ibid., p. 203. Définition du terme culture par Wallis : « The culture, - meaning by this term the continuous complex of customs, habits, and ideas of a people which is shared in its entirety with no other people - are real, are entities, are objective, and are concrete. » p. 203.

¹⁹⁷ « It is not easy to combine the manifold into a unity that is comprehensive and compact, however loose the elements and however far-reaching the ramifications. I do not believe the task is any easier when applied to an individual than then applied to a culture. The difference is that, in the one case, we accept the unity and reconcile at best we can the divergence while, in the other, we start with diversity and hope, in spite of it, to stumble upon same unity. » Ibid., p. 203.

¹⁹⁸ Ibid., p. 204.

¹⁹⁹ Ibid.

²⁰⁰ Ibid.

²⁰¹ Ibid.

« When individuals are associated, their association can give use to a new life. [...] By aggregation, interpenetrating, fusing, the individual minds give birth to a being, psychic if you will, but which constitutes a psychic individuality of a new sort²⁰². » »

Pour Wallis, qui s'appuie lui aussi sur Gehlke, Durkheim avait bien démontré les effets de l'agrégation des esprits et la particularité de la conscience collective dès la *DTS*, pavant ainsi la voie à l'idée voulant que « The individualized cultures are the data for anthropological effort as the individual is object material for the psychologist²⁰³. » »

Ce sont essentiellement les mêmes arguments que mobilise Abel dans son article intitulé « Is a Cultural Sociology Possible? » publié en 1930. Abel y utilise la théorie de Durkheim pour affirmer l'indépendance des faits sociaux (culturels) vis-à-vis de leurs modification individuelles. Mais avant d'y arriver, il commence, comme Wallis, par définir la sociologie culturelle qui, selon lui, est issue de la pratique de l'école de Boas et s'est rapidement affirmée comme la doctrine de toutes les études de la vie sociale : « [...] the adherents of this school soon made the insistent demand that cultural approach and the concept derived from it be adopted in the study of all manifestations of social life²⁰⁴. » »

Abel analyse les quatre principales thèses de la sociologie culturelle, thèses qui sont les suivantes: « [...] 1. Sociology is the study of culture 2. Human behavior must be interpreted in terms of culture 3. Culture is super-individual 4. Cultural phenomena are explained if they are adequately described²⁰⁵. » Il présente ensuite les principales critiques formulées à l'endroit de la cultural sociology afin de démontre qu'elles sont justifiées et qu'en conséquence, la sociologie culturelle est une impossibilité.

²⁰² Ibid.

²⁰³ Ibid. p. 204 note 10. Wallis rapproche Durkheim de LeBon, Tarde, Bouglé, et G. Richard : « Next to Durkheim the works of Gustave LeBon give perhaps the most positive and the clearest expression of this his conception. » (ibid., p. 204 note 10)

²⁰⁴ T. Abel, 1930, « Is a cultural Sociology Possible? » *American Journal of Sociology*, vol. 35, no. 5, Mars, p. 739. Abel avance que l'influence de *Wille zur Macht* sur la sociologie se note dans l'adoption de l'approche culturelle et dans la conception d'une "sociologie culturelle" : « This sweeping instigation of the *Wille zur Macht* particularly affected sociology, since not only was it called upon to accept the cultural approach and the cultural concept but it became identified with the study of culture itself. The results was the conception of a « cultural sociology. » » (p. 739).

²⁰⁵ Ibid., p. 739-740.

Cette conception, dit Abel, n'assure pas l'indépendance de la sociologie et la ramène à une branche de la philosophie, « the theory of culture²⁰⁶ ». Contre les multiples mésinterprétations de la sociologie, Abel affirme l'existence d'une vraie sociologie de la culture, telle celle défendue par Znaniecki et von Wiese :

« To emphasize the contrast only, we may point out that these writers see in the behavior, or the activities, of individuals with regard to other individuals the specifically sociological aspect of social phenomena. They propose as their object the study of *inter-human behavior* (interaction), the processes which it manifests, and the analysis of social relations and social forms²⁰⁷. »

Mais, selon Abel, la définition par les « culturalistes » de la sociologie comme étude de la culture ne permet pas de construire une science autonome et indépendante :

« [...] in his investigations the culturist either synthesizes or deals with matters that belong to the field of other sciences. In no way is he able to build an independent science of sociology upon the definition that it is the study of culture. The first thesis of the cultural sociologist appears therefore, to be untenable²⁰⁸. »

Abel modère ses propos en expliquant que l'étude des cultures sous-entend la dépendance mutuelle des éléments qui les composent et qu'en ce sens elle peut être légitime²⁰⁹, il réaffirme cependant l'incapacité de la théorie de la culture à former une science indépendante.

²⁰⁶ « The definition of sociology as the study of culture [...] continues to maintain it as a branch of philosophy (the theory of culture), although in a different and more presentable attire than that of previous synthetical attempts. » Ibid., p. 742. Abel conteste les contre-arguments avancés par les culturaliste : «To this criticism two objections may be raised by the culturist. » Ibid., p. 742. « First the validity of a special science of culture may be defended by pointing to certain special studies accomplished by the culturist. [...] « The ground for this defense, however, is illusory. [...] Only in his studies of material culture does the culturist appear as an independent specialist. But here he creates prolegomena to a science of technical achievement of man, a science which could scarcely be called sociology, or even the «study of culture. » [...] « A second objection may be made by pointing out that the culture areas - the "mode of life" of a people - constitutes a special field of research. Indeed, the social sciences do not deal specifically with totalities of that sort and the peculiar integration of culture complexes manifested therein. [...] The answer to this objection is that the study of culture areas does not create a *new* science. Such studies, in some form or another, were carried on long before the culturist made his appearance. They go by the name of *ethnology*. [...] Now, the culturist may possibly argue that ethnology is merely another name for sociology. » Ibid., p. 743.

²⁰⁷ Ibid., p. 744.

²⁰⁸ Ibid.

²⁰⁹ « It must be said, however, that the insufficiency of the cultural approach for the interpretation of social behavior does not invalidate the cultural approach in general. As a method of it is legitimate within its proper limits. These limits are set by the meaning of its definition: to study culture in terms of culture. This proposition is based upon the correct assumption that the cultural elements mutually depend upon and condition each other. This inter-connection has to be studied whenever the existence of a particular group-action pattern is to be explained." Ibid., p. 748.

C'est lorsqu'il aborde la question de la supra-individualité de la culture en étendant ses conséquences et implications qu'Abel explicite ses attaques à demi voilées contre Durkheim. Pour Abel, la supra-individualité de la culture implique plus que le fait que certaines habitudes soient partagées par une pluralité d'individus.

« These added implications of the designation of cultural facts as super-individual are first, that a culture trait or complex can be considered a stimulus to which the individual reacts, and second, that traits or complexes exist external to or independent of, any particular individual²¹⁰. »

L'origine de ces idées ne fait aucun doute : « It was Durkheim who first attributed a constraining and an external mode of existence to cultural facts. It is his point of view, therefore, that reappears in the culturist's conception of super-individual, although expressed in modified terms²¹¹. » Nous soulignons.

En disant que l'anthropologie culturelle modifie les termes de la conception durkheimienne, Abel ouvre la porte à notre interprétation. Mais il la referme aussitôt car plutôt que de souligner la différence entre le point de vue culturaliste et celui de Durkheim, de présenter les effets de cette « modification » des termes, il les minimise. Pour lui, la supra-individualité supposée de la culture est le nœud du problème : « A cultural fact is not a stimulus to behavior, nor can it be said to exist external to, or independent of, the individual²¹². » Ainsi, pour Abel les différences entre le point de vue de Durkheim et celui des culturalistes américains n'empêchent pas leur convergence dans la tendance à l'utopie de l'anthropologie culturelle, projet irréalisable qui ne permet ni la fondation d'une science autonome ni l'explication de l'action humaine :

« Neither the study of culture nor the cultural approach can be made the basis of sociology as a separate and independent science. Besides, the cultural approach does not lead to an adequate understanding or explanation of human behavior. In view with we answer our initial query with the assertion that a cultural sociology is not possible²¹³. »

Ce qui semble manifeste, c'est que le lien entre « culturalisme » et durkheimisme était de plus en plus accepté. Et cette tendance à l'association de Durkheim aux thèses culturalistes était aussi liée à la conception de l'histoire et du changement qu'elle permettait. Abel l'avait

²¹⁰ Ibid., p. 748.

²¹¹ Ibid., p. 749.

²¹² Ibid., p. 751.

²¹³ Ibid., p. 752.

décelé dès les années 20 et Znaniecki, à la fin de la deuxième guerre mondiale, portait un regard rétrospectif qui la confirmait²¹⁴. Pour Znaniecki, les durkheimiens auraient grandement contribué à ce « mouvement » de la théorie qu'il qualifiait de « cultural shift ». Les avancées des approches culturalistes ont remédié à la situation en englobant les structures et leurs changements dans une approche culturo-historique totalisante :

« This left problems of changing order untouched. Such problems were treated separately: "Social statics" and "social dynamics" became, in fact if not always in theory, two distinct divisions of sociology. Changes were originally viewed either as disruptions of a regulative order and creations of a new order or as passages from one stage of formal regulation to another in accordance with some law of evolution. Later, "social change" was abstracted altogether from social order and analyzed into a few elementary universal processes. [...] Modern trends toward cultural synthesis in history and anthropology have undermined this approach. A functional conception of the cultural order in general is substituted for the old formal conception; continuous interdependence among various cultural systems, patterns and changes is emphasized; the entire culture of a human collectivity is viewed as a dynamic historical complex which must be studied in its unique totality²¹⁵. »

Que Znaniecki, Wallis et Abel ne s'entendent pas sur le bien fondé de la sociologie culturelle ne les empêche pas de désigner consensuellement la figure de Durkheim comme précurseur et fondateur de cette approche. En ce sens, l'essor de l'anthropologie culturelle a indéniablement joué un rôle dans la réception de Durkheim en provoquant un regain de curiosité envers ses écrits. Hinkle s'autorise d'affirmer que cet épisode témoigne du rôle plus général de l'anthropologie culturelle dans le développement subséquent de la sociologie américaine:

« What is important is that this notion of culture was introduced intentionally or unintentionally, into deliberations with anthropologists. As a consequence, sociologists were made conscious of the problems involved in interpreting group phenomena individualistically, subjectively, nominalistically, or voluntaristically²¹⁶. »

Cette affirmation de Hinkle nous semble douteuse car la relation de cause à effet qu'il établit va à l'encontre de l'analyse « multicausale » qu'il nous propose et, de plus, cette « conscience » des sociologues est difficile à discerner dans la majorité des productions sociologiques de l'époque, qui consistent pour la plupart en études empiriques dépourvues de considérations théoriques d'ordre général.

²¹⁴ F. Znaniecki, 1945, « Controversies in Doctrine and Method », *American Journal of Sociology*, vol. 50, no. 6, Mai 1945, p. 514-521.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 521.

²¹⁶ R.C. Hinkle, 1960, *op. cit.*, p. 278.

6.10. Réalisme et volontarisme

Nous l'avons déjà vu, Hinkle prétend que les critiques à l'endroit du réalisme social de Durkheim commencent à s'amenuiser au lendemain de la crise, en raison des nouvelles approches méthodologiques et anthropologiques et des préoccupations accrues pour le contrôle social. Nous avons vu aussi que le traitement de la théorie durkheimienne subit effectivement des modifications dans ces champs. Pour Hinkle, à l'exception du texte de Simpson, qui ne diffère pas, dans son ensemble, des premières critiques, le réalisme social de Durkheim est dorénavant atténué²¹⁷. Pour notre part, nous avons montré que « l'atténuation » des critiques avait débuté bien avant la crise et qu'elle correspond davantage à une relecture qu'à une acceptation des idées de Durkheim.

Hinkle dit voir cette nouvelle tendance à l'atténuation du réalisme de Durkheim dans les écrits de Merton et de Alpert, mais cela vient brouiller les cartes car la plus importante des modifications qui se produisent dans la réception américaine de Durkheim consistent en un renversement de sa position qui permet de le présenter comme un volontariste. Les arguments avancés par Hinkle sont pour la plupart tirés des mêmes textes qu'il a utilisés pour présenter la persistance des critiques. Cela n'est pas un hasard. L'argument se déploie maintenant en deux étapes distinctes, la première consistant en l'identification du Durkheim « fautif », et la deuxième en la relecture de la théorie durkheimienne menant à l'identification d'un Durkheim « acceptable-utilisable ».

Une des critiques persistantes identifiée par Hinkle était la restriction du champ de la sociologie liée à l'objectivisme durkheimien. Dans son livre de 1939, Alpert critique la définition durkheimienne des faits sociaux tirée de la *DTS* parce qu'elle limite la portée de la sociologie en excluant l'individu et en prônant l'explication du social par le social²¹⁸. En ce sens, pour Alpert, la tendance positiviste qu'incarne la sociologie de Durkheim exclue d'emblée la subjectivité et elle est anti-individualiste.

C'est néanmoins dans le même ouvrage que Hinkle puise ses exemples d'atténuation du réalisme social durkheimien, exemples qui le poussent à affirmer que Alpert « réhabilite » le durkheimisme en « démontrant » que la doctrine ne dépend pas d'une ontologie

²¹⁷ G. Simpson, 1933, « Émile Durkheim's Social Realism », *Sociology and Social Research*, XVIII, p. 3-5.

²¹⁸ R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 284.

réaliste : « Although it is distinctive, the group does not have a separate ontological existence [...] »²¹⁹. Le réalisme social de Durkheim devient, sous la plume de Alpert, un « réalisme relationnel ou associatif » qui s'éloigne autant du nominalisme social que du réalisme social substantiviste (substantialiste). Durkheim, dit Alpert, n'hypostasie pas la société car cette dernière n'existe pas ailleurs que dans les conscience individuelles²²⁰.

Ce qui interpelle Hinkle, c'est que Alpert a formulé des remarques ayant presque « délivré » Durkheim des reproches associés à sa supposée Group-mind theory, notamment son anti-individualisme. En effet, Alpert relativise les accusations d'anti-individualisme et anti-psychologisme et rappelle que Durkheim n'ignore pas les « bases biologiques de la nature humaine » (sic) et ne réduit pas l'individu à une adaptation et un récepteur passif de la tradition – de son héritage social... tout en rappelant néanmoins que Durkheim était loin d'être nominaliste²²¹.

Pour Hinkle, les propos de Alpert se résument à l'idée que la déclaration durkheimienne de l'indépendance des faits sociaux « means simply that social phenomena are qualitatively different from the characteristics of the members of the group as separate personalities²²². » Ainsi, la position de Durkheim se réduirait à l'idée que l' « Association and communication create new level of phenomena, the social » et Durkheim pourrait être défini comme un « relational realist » qui considère la société comme « a network of relationships, not as a transcendental entity²²³. » Ce sont ces position de Alpert qui font dire à Hinkle que la tendance d'après la crise est à l'amointrissement des critiques à l'endroit du réalisme social, de la *group mind theory* et de l'anti-individualisme durkheimien:

²¹⁹ R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 285. Hinkle cite un passage de Alpert, encore tiré de son ouvrage *E. Durkheim and his Sociology*, p. 156-157., et avant de citer deux autres passages du même livre, p. 157 et p. 161.

²²⁰ « Collective representations and consciousness can "exist nowhere else than in individual minds and individual consciousnesses". » R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 285-286. (Citation de Alpert, 1939, p. 161.)

²²¹ Ibid., p. 286. (Citation de Alpert, 1939, p. 70.)

²²² Ibid., p. 285.

²²³ Ibid.

« [...] Alpert's designation of realism as a relational and associational social realism did mitigate, if it did not entirely remove, the onus of the "group mind" label. Alpert explicitly differentiates D's notion of the group from both social nominalism and substantialist social realism[...]»²²⁴. »

D'un côté, Hinkle n'a pas tort. L'opinion de Alpert est semblable à celle défendue par Merton. Ce dernier présente de façon encore plus explicite les enjeux liés à la « manière » d'envisager la théorie durkheimienne. Mais la lecture que nous faisons du texte de Merton nous montre que plutôt qu'une atténuation des critiques à l'endroit du réalisme social durkheimien, il s'agit avant tout de discréditer un des « deux Durkheim » pour s'approprier l'autre. Le Durkheim restant, au terme de cette opération, est présenté comme le chantre d'un réalisme émergentiste qui s'apparente à celui des anthropologues et sociologues américains (Goldenweiser et Sumner, par exemple). C'est du moins ce que Merton avance lorsqu'il affirme que Durkheim et certains américains partageraient une vision de la société « linked to an acknowledgment of the previously mention role of social ends and to an acceptance of the doctrine of emergence²²⁵. »

Voyons plus en détail la version de la stratégie des « deux Durkheim » déployée par Merton dans un article de la même année avant de nous pencher sur sa lecture des DTS. La critique mertonienne du durkheimisme souligne la nécessité de choisir et d'expliquer la façon de « voir » la théorie de Durkheim préconisée: deux d'entre elles sont plus ou moins valides et l'une d'elle est complètement irrecevable.

Le premier point de vue possible, erroné aux yeux de Merton, constituerait une compréhension et un usage répréhensible de la théorie. C'est la tendance à hypostasier le social : « [...] when they treat the collective representations as hypostatized entities, ready to fasten onto individuals who come within their realm, they turn to sterile, meaningless psittacism²²⁶. » Cette tendance pousse le durkheimisme à extrapoler dangereusement des considérations épistémologiques qui sont néanmoins valides et à pêcher par « sociologisme » :

²²⁴R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 285.

²²⁵ R.K Merton, 1934b, loc.cit., p. 323.

²²⁶ R.K. Merton, 1934a, « Recent French Sociology», loc.cit, p. 542.

« Thus, on avowedly epistemologic grounds, there is a presumption that the whole of social phenomena may not be explicable on terms of the behavior of individuals. The error of Durkheimian school lies in exaggerating this presumption into omnipotent "truth" which is to be the touchstone for the investigation of all mental phenomena. May it not be that the adherents of sociologism one are somewhat affected by "illusion of centrality" in believing that society is the center to which all factors of life must be referred for explanation²²⁷ ? »

Ces remarques n'empêchent par Merton d'identifier deux version acceptables du durkheimisme. La première consiste en l'usage du réalisme de la société et des représentations collectives comme « outils heuristiques²²⁸ », alors que la seconde présente la réalité sociale comme une réalité émergente en réduisant la spécificité du social à celle de « l'interaction d'éléments » disjoints :

« If by the specificity of social facts, they mean a "novelty of behavior arising from the specific interaction or organization of a number of elements... which thereby constitute a whole, as distinguished from their mere sum or 'resultant'", then here too, they are dealing with phenomena which are directly observable and with a conception which is verifiable²²⁹. »

Encore une fois, l'ouverture perçue par Hinkle n'est qu'une nouvelle forme de présentation de l'idée des deux Durkheim. Soit Durkheim est incohérent, nominaliste malgré lui, soit il évolue vers le nominalisme. La présentation de Alpert, comme celle Merton, porte cette idée d'un Durkheim double, schizophrène ou repentant, idée qui se trouve aussi implicitement dans les écrits de Benoît-Smullyan. Pour ce dernier, qui comme Merton avait reçu les enseignements de Parsons, la pensée de Durkheim évoluerait vers l'idéalisme : « We may note that although this type of explanation was prominently featured in *DTS*, it was largely overshadowed in Durkheim's later, more idealistic phase by the theory of collective representation²³⁰. »

Nous le constatons, la « nouveauté » qui ressort de cette époque est difficilement compréhensible sans une présentation du traitement de la théorie durkheimienne par Parsons. Ce dernier est celui qui synthétise le mieux la nouvelle tendance de la réception des écrits

²²⁷ Ibid., p. 543.

²²⁸ Les concepts, selon Merton, doivent être utilisés tels les idéaltypes wébériens : «To the extent that the disciples of the Durkheim School use the concept of the "reality" of society and collective representations as a heuristic device, they may arrive at approximative description of social phenomena, as did M. Halbwachs, for example, in his study of suicide.» Ibid., p. 542.

²²⁹ Ibid.

²³⁰ E. Benoît-Smullyan, 1938, « Review des *RMS* - traduction de Salovay et Mueller, G. Catlin éd. 1938», loc.cit., p. 578.

durkheimiens et qui réoriente le plus clairement la discussion sur le réalisme vers la présentation volontariste. Ceci est reconnu par Hinkle, qui considère justement que le volontarisme est, avec le fonctionnalisme, une des deux autres « ouvertures » caractéristiques de l'époque.

La thèse doctorale de Parsons, publiée en 1937 sous le titre de *The Structure of Social Action* propose la convergence des théories sociologiques classiques dans une théorie de l'action volontariste et repose en grande partie sur l'identification de Durkheim aux théories volontaristes²³¹. Selon Pope, des erreurs sérieuses se trouvent dans l'analyse de Parsons, qui se résume en ces termes :

« *The Structure* attempts to document the emergence of voluntaristic theory of action from three great traditions of Western European thought: utilitarianism, positivism and idealism. Action entails an actor in a situation oriented toward some goal where selection of means is normatively regulated (Parsons, 1949:44-5) Parsons (1949:46) stresses that the action frame of reference is subjective in that "it deals with phenomena, with things and events as they appears from the point of view of the actors whose action is being analysed and considered"²³². » Nous soulignons.

La lecture parsonienne de Durkheim dans *The Structure of Social Action* affirme que la théorie de Durkheim passe d'un stade à un autre, se développe et précise que ce développement se présente en deux phases principales (jeunesse et vieillesse) elle-mêmes subdivisées selon 4 grandes périodes. Mais, comme Pope le fait remarquer, Parsons se contredit à la page 308 de sa thèse en affirmant que la *DTS* « contenait en germes » les principaux développements ultérieurs de sa théorie. Selon Pope, l'interprétation de Durkheim par Parsons, malgré son importance, est un échec puisque Parsons ne parvient pas à « documenter » les prétendus « passages » ou « étapes » qu'il affirme se succéder. La critique de Pope est éloquente et, pour notre part, nous considérons qu'il cerne bien les lacunes de l'analyse de Parsons.

L'article de Pope auquel nous faisons référence ne date pas de la période que nous étudions mais nous croyons utile d'en traiter pour trois raisons principales. D'abord parce que les arguments de Pope sont bien étayés et que sa présentation de la lecture parsonienne est très élaborée. Ensuite, et cela est le résultat de la qualité du texte de Pope, parce que Parsons a

²³¹ W. Pope, 1973, « Classic on Classic; Parsons' interpretation of Durkheim », *ASR*, vol. 38, no. 4, August, p. 400.

²³² *Ibid.*, p. 399.

répondu à sa critique en tentant sans trop de succès de contrer ses arguments les plus marquants²³³. Enfin, comme nous l'avons vu, Parsons n'était pas le seul à tenter de saucissonner la théorie durkheimienne de façon à en récupérer une partie et la critique que Pope formule peut aisément être appliquée aux propos de Alpert ou Merton. Bref, la position de Pope va à l'encontre du mouvement tendant à séparer la théorie durkheimienne en périodes en se concentrant sur une critique de l'auteur qui applique ce traitement avec le plus de cohérence.

Rappelons les étapes par lesquelles la théorie durkheimienne, selon Parsons, serait passée. La 1^{ère} est celle de la formulation des « problèmes fondamentaux » par Durkheim, qui découvre la contrainte exercée sur l'acteur par la réalité sociale. C'est l'époque de la *Division du travail social*, l'époque du positivisme de Durkheim et de sa fascination pour l'extériorité du social. La 2^{ème}, celle de la rédaction des *RMS* et du *Suicide*, est le théâtre de la dernière synthèse historique durkheimienne. Durkheim y découvre l'importance du contenu et de la force de la conscience collective. La 3^{ème}, durant laquelle Durkheim rédige les textes rassemblés dans *Sociologie et philosophie* et *l'Éducation morale*, est celle de la découverte de l'« intériorisation », c'est une période de transition qui aurait mené Durkheim à la reconnaissance de l'importance de la subjectivité et de la volonté : « [...] in coming to recognize the importance of the internalized moral component, Durkheim comes to embrace not only a theory of action but the voluntaristic version thereof²³⁴. » Enfin, la 4^{ème} et dernière période, durant laquelle Durkheim publie les *FEVR*, est caractérisée par des « investigations empiriques » et culminerait dans une position idéaliste.

²³³ Il serait peut-être utile de rappeler que le texte original de Pope, daté de 1973, avait été dans la mire de Parsons durant quelque temps. La réplique de Parsons visait à la fois le texte de Pope et celui de Cohen publié en 1974. Durant l'année 1975, les hostilités furent attisées par plusieurs événements. En février paraissaient les commentaires de Parsons et la réplique de Pope dans *l'American Sociological Review (ASR)*. Mais Pope avait manifestement un intérêt dans le débat et il décida de poursuivre sa lancée. Durant l'été il publia « Durkheim as a functionalist » dans *The Sociological Quarterly* et « On the divergence of Weber and Durkheim : A critique of Parson's convergence thesis » (avec Jere Cohen et Lawrence E. Hazelruff, dans *l'ASR* du mois d'août). Enfin, en décembre 1975 il publia un texte sur le suicide dans le *British Journal of Sociology*. « Concepts and Explanatory Structure in Durkheim's theory of suicide. » Nous ne nous attarderons pas au contenu de chacun de ces textes. Il ne nous faut pas perdre de vue ce qui, hors de la thématique parsonienne en quelque sorte, nous intéresse : la similarité de la tactique employée par les sociologues américains pour ramener à eux une pensée qui ne s'y prête pas de prime abord.

²³⁴ W. Pope, 1973, loc. cit., p. 400.

Pope relève que Parsons hésite entre deux versions de l'itinéraire intellectuel de Durkheim : selon l'une d'elle, Durkheim serait passé de positiviste à idéaliste en "survolant" le volontarisme. Selon l'autre version, dans la dernière phase, idéaliste, Durkheim aurait été tenté par le volontarisme :

« Parson's (1949, p.445) holds that, in leaving positivism he passed over voluntarism to embrace idealism. But as an idealist Durkheim presumably would be no closer to the voluntaristic theory of action than as a positivist. Elsewhere Parsons (1949: 713) prefers the argument that, in the final stage of Durkheim's thought, idealism and voluntarism were locked in an uneasy struggle for supremacy. The latter view predetermines²³⁵. »

Selon Pope, cette présentation des écrits durkheimiens par Parsons n'a rien à voir avec la théorie durkheimienne ; elle a pour simple fonction de démontrer ses propres orientations. Durkheim n'est pas un théoricien de l'action et sa pensée n'a pas évolué de la manière dont Parsons l'affirme²³⁶.

L'identification du positivisme comme position de départ de Durkheim depuis laquelle il passera logiquement de stade en stade revêt donc une importance particulière²³⁷. Selon Pope, Durkheim n'est pas passé de stade en stade, puisqu'il n'est jamais passé par le premier, celui de positiviste. En somme, « Parsons (1949:305, 441) feels that Durkheim began as a positivist » alors que Pope soutient que « Durkheim was never a positivist²³⁸. »

Pour mieux comprendre l'enjeu de cette question du positivisme durkheimien, il est utile de nous référer aux articles d'autres auteurs parus avant la publication de *The Structure of Social Action* par Parsons. En examinant les écrits de Merton, il est manifeste que la question du positivisme de Durkheim est importante car elle permet l'identification du Durkheim « fautif », généralement associé à la *DTS* : « Within this positivistic tradition the *Division* is further classifiable as instancing the anti-individualistic, anti-intellectualistic approach. It is

²³⁵ Ibid., p. 400.

²³⁶ « Durkheim's thought does not undergo the changes identified by Parsons. At no point did he embrace any version of the theory of action. Parson's interpretation often seems to reflect his own theoretical stance rather than Durkheim's » Ibid., p. 400. (Nous soulignons)

²³⁷ C'est ce qui explique tout l'intérêt des thèses et articles questionnant le positivisme et l'empirisme durkheimien (Cf. M. Rafie, 1972, « Positivisme chez Émile Durkheim » *Sociologie et sociétés*, IV, 2, p.275-287; M. Rafie, 1981, « Le Suicide, empirie et... métaphysique », *Sociologie du Sud-est*, N. 30, oct-déc, p.41-62.) et sur l'idéalisme durkheimien publiée dans la seconde moitié du XXIème siècle.

²³⁸ Ibid. p. 400.

an avowed revolt from the individualistic-utilitarian positivism [...]»²³⁹. » Merton formule implicitement la thèse des deux Durkheim en voyant dans la *DTS* une approche positiviste « objectiviste » ayant disparu dans les *FEVR*²⁴⁰. Au terme d'un résumé de la *DTS*, Merton revient sur le positivisme de Durkheim et sur ses conséquences : le positivisme de Durkheim est anti-individualiste et cela le place devant un dilemme :

« [Durkheim] is hence faced with a perturbing dilemma : as a positivist, to admit the relevance of ends to a scientific study of society; as an anti-individualist, to indicate the effectiveness of social aims in conditioning social action, and thus in effect to abandon radical positivism. [...] For, if, as positivism would have us believe, logic and science can deal only with empirical facts, with *sensa*, then a science of social phenomena, on that score alone, becomes impossible, since this attitudes relegates to limbo all ends, i.e., subjective anticipations of *future* occurrences, without a consideration of which human behavior becomes inexplicable²⁴¹. »

Rappelons que Merton souligne que le désir d'expliquer le social par le social en tant que caractéristique distinctive de la discipline sociologique est un point commun des doctrines des deux auteurs positivistes par excellence que sont Pareto et Durkheim²⁴². S'inscrivant explicitement dans la démarche de Parsons, Merton fait remarquer que Parsons est celui dont il tient la présentation de Durkheim – et de Pareto – comme positiviste. Le lien entre les propos de Parsons et ceux de Merton est d'ailleurs très visible dans la conclusion de l'article de Merton, qui s'éloigne considérablement du vocabulaire durkehimien : « Ends, goals, aims, are by definition not logico-experimental data but rather value judgment; and yet an understanding of social phenomena requires a study of their roles²⁴³. » Le principal élément auquel Merton s'oppose en 1934 est la prétention durkehimienne d'éviter de traiter des fins de façon à éviter les pièges de la métaphysique ; pour lui cette approche n'est pas fructueuse : « To ban ends as "improper" for scientific study is not to exempt sociology from metaphysics, but to vitiate its findings by a crude and unexciticed metaphysics²⁴⁴. »

²³⁹ R.K. Merton, 1924, « Durkheim's Division of Labor in Society », loc.cit., p. 320.

²⁴⁰ Ibid., p. 320.

²⁴¹ Ibid., p. 321.

²⁴² Ibid., p. 323. « That social behavior cannot be explained through reference to the behavior of individual in mere juxtaposition is maintained by both Durkheim and Pareto, and it is precisely this view which is held to justify sociology as a distinct discipline. » Ibid.

²⁴³ Ibid., p. 321. Merton rapproche cette vision de celle de Znaniecki et de Thomas dans *The polish peasant in Europe and America*, « Particularly in the discussion of social attitudes and "definition of the situation". » p. 321 note 4.

²⁴⁴ Ibid., p. 322.

Chez Merton, les « deux Durkheim » sont présents : comme positiviste et anti-individualiste, le premier Durkheim « bannirait » de l'explication sociologique les fins individuelles pour réintroduire, dans ses écrits de « maturité », des fins sociales :

« At the time of the *Division*, Durkheim was too much the positivist to acknowledge the full force of this position, but his conscious methodologic doctrines notwithstanding, he surreptitiously slips between the horns of the dilemma and salves his anti-individualistic conscience by dealing with *social ends*²⁴⁵. »

Les fins sociales se révèlent, selon Merton, dans l'idée des conditions sociales permettant la relation contractuelle. Pour Durkheim, si la société se réduisait à des réalisations contractuelles intéressées, elle ne serait plus elle-même (plus une société) mais se réduirait à l'état de nature hobbesien. Aux yeux de Merton, cette guerre de tous contre tous correspond à la description que fait Durkheim de l'*anomie* et, même dans nos sociétés individualisées, cet état de chaos caractéristique des sociétés contractuelles ne se concrétise pas puisque le « consensus part », le « social value complex » maintient l'ordre²⁴⁶.

Même si la presque totalité du traitement parsonien de la théorie de Durkheim se trouve en condensé dans ces quelques remarques de Merton sur la place du positivisme dans la théorie de Durkheim, ce n'est qu'en 1935 que Parsons publie l'argument sur lequel se fonde Merton. Contrairement au cas Davy/Mauss que nous avons vu dans le chapitre sur la France de l'entre-deux-guerres, personne ne s'insurge de ce que Merton brûle ainsi les thèses de Parsons.

Dans son article « The place of Ultimate Value in Sociological Theory », Parsons s'en prend au positivisme pour avoir écarté l'action humaine de la réflexion : « The positivistic reaction against philosophy has, in its effects on the social sciences, manifested a strong tendency to obscure the fact that man is essentially an active, creative evaluating creature²⁴⁷. » Parsons

²⁴⁵ Ibid., p. 322.

²⁴⁶ Ibid.

²⁴⁷ T. Parsons, 1935, « The place of Ultimate Value in Sociological Theory », *International Journal of Ethics*, vol. 45, no. 3, avril, p. 282-316. (p. 282.)

précise ensuite les critiques qu'il adresse au positivisme: en tentant de réduire les fins dans le schéma scientifique le positivisme a « squeezed out the *factor* of ends altogether²⁴⁸. »

Parsons identifiait dès 1935 ce qu'il qualifiera dans sa thèse de « première étape » de la pensée de Durkheim: le positivisme. Lorsque, quarante ans plus tard, cette idée a été attaquée par Pope, Parsons a cru bon de s'expliquer: « The positivist aspect of Durkheim's thinking appears, above all, in his repeated assertions that society should be treated as a part of nature and subject to the same orders of causal determinism as other parts of nature²⁴⁹. » Mais la défense de 1975 de cette position par Parsons n'est pas très concluante et semble même constituer un aveu de l'exagération à laquelle il s'était livré. L'affirmation de 1937, qui semblait fondée sur peu de faits, n'est plus aussi univoque. S'appuyant sur Bellah, Parsons soutient que: « My present opinion is that Durkheim was deeply ambiguous on the matter [...]»²⁵⁰ » Parsons laisse donc entendre lui-même qu'il s'est éloigné de cette conception simpliste du positivisme de Durkheim mais cela sans admettre que, si tel est le cas, le point de départ de la progression théorique de Durkheim n'est qu'un mirage et que la succession des étapes de la pensée durkheimienne qu'il a proposée n'est pas fondée.

Quoiqu'il en soit des hésitations de la pensée de Parsons quant au positivisme de Durkheim, ce qui est certain est que la prolifération de la thèse des deux Durkheim allait bon train dans les années 30. Cela est entre autres visible dans le fait que nous retrouvons, parmi les critiques que Hinkle relève dans les textes d'Alpert et de Merton, la non-considération du schéma fins-moyens alors qu'une des nouveautés de la réception de Durkheim à même époque serait son association au volontarisme.

Hinkle avance, comme première preuve de cette association au volontarisme, l'idée de Alpert selon laquelle Durkheim aurait été amené à percevoir « [...] the incompleteness of the type of sociological analysis which deal exclusively with causes and functions » et à combler cette

²⁴⁸ Ibid., p. 288. « Indeed, many positivistic theorists, by trying to think of rational action as the type *entirely* determined by scientific knowledge, and attempting thus to fit ends into the scientific schema, have in fact squeezed out the *factor* of ends altogether. » Ibid.

²⁴⁹ T. Parsons, 1975, « Comments on "Parsons' Interpretation of Durkheim" and on "Moral Freedom through Understanding in Durkheim" », *ASR*, vol. 40, no. 1, février, p. 107.

²⁵⁰ Ibid., p. 106-107. « D, of course, treated Auguste Comte (1830-1842) as his most important single predecessor; but Bellah (1973) is also right in attributing strong influence to the philosophy of Kant (1871). » Ibid., p. 107.

déficience en ayant recours à des « motivational and means-ends inquiries²⁵¹. » Mais remarquons avec Hinkle que Alpert, bien qu'il soit « symptomatic of emergent interest in Durkheim » n'a pas la force des interprétations de Parsons dans *Structure of Social Action* (1937), qui est « undeniably a milestone in the scholarly interpretation of the steps in Durkheim's intellectual development » et « [...] important as a source of leads in the search for an explanation of D's growing relevancy for American Sociology²⁵². »

Dans *The Structure of Social Action*, dit Hinkle, Parsons montre que « a more direct commitment to a voluntaristic view of conduct is to be found in Durkheim's study of constraint and the role of ritual²⁵³. » Cette démonstration de la mise en relation directe de Durkheim avec « the schema of means, conditions, ends, norms, and promise that choice in some form is omnipresent in social conduct²⁵⁴ » se présente comme la deuxième partie de l'équation des deux Durkheim. Cette idée de la « progression » de la théorie durkheimienne persiste dans les écrits de Parsons qui la réitère dans sa réplique à Pope de 1975.

Parsons s'insurge de ce que Pope « imputes a rigidity to Durkheim's work saying in essence that Durkheim never changed his views on virtually anything throughout his career²⁵⁵. » Tout en réaffirmant que cette position lui paraît intenable, Parsons admet à demi-mot qu'elle est en partie vérifiable : « I may have somewhat overdone the periodizing of Durkheim's intellectual development. Bellah (1973) is right that there is an impressive continuity. On the other hand, it seems clear to me that there was important development²⁵⁶. »

Dans *The Structure of Social Action*, Parsons prétend illustrer la thèse des deux Durkheim de deux façons. D'une part en présentant la « troisième » conception de la contrainte défendue par Durkheim comme l'acceptation volontaire ou l'auto-imposition de l'obligation morale

²⁵¹ Ibid., p. 287. (Citation de Alpert, 1939, op.cit., p. 111.)

²⁵² R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 280. La thèse de Parsons, dit Hinkle « aligns Durkheim with the pervasive continuous voluntarism [...] ». Ibid., p. 281. C'est donc dans la pièce maîtresse de l'œuvre de Parsons que Hinkle tire ses arguments. Pour notre part, nous avons eu recours aux articles précédant la publication de *Structure of Social Action*, ainsi qu'à la réplique de Parsons à Pope datée de 1975 pour illustrer le lien entre les deux Durkheim et son supposé volontarisme.

²⁵³ R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 287.

²⁵⁴ Ibid.

²⁵⁵ T. Parsons, 1975, loc.cit., p. 106.

²⁵⁶ Ibid.

d'obéir à une norme et, de l'autre, en présentant le rituel durkheimien comme demandant l'intervention de la volonté ou de l'effort.

La thèse de Parsons est donc celle du passage d'un point de vue à un autre chez Durkheim, passage qui serait visible selon Hinkle dans le traitement durkheimien de la contrainte : « As he pursues the problem of social control, Durkheim shifts the basis of his conception of constraint²⁵⁷. » Au début, en raison de son réalisme social incarné dans son positivisme radical, Durkheim aurait vu la contrainte comme résultant de causes naturelles. Ensuite, il l'aurait vue comme le résultat de l'évitement des sanctions. Puis, dans un troisième temps, la contrainte serait le résultat de « the subjective awareness of moral obligation²⁵⁸. » Hinkle résume le point culminant du développement de la contrainte durkheimienne selon Parsons en disant que pour ce dernier : « Durkheim comes to conceive of constraint as the voluntary acceptance or self-imposition of the moral obligation to obey, a norm²⁵⁹. » Cette lecture de Hinkle omet l'article de 1975 dans lequel Parsons modifie cette position en admettant la persistance du réalisme ou du positivisme de Durkheim :

« At this point, I wish to modify the position I took in *The Structure of Social Action* (1937). In dealing with the concept of constraint, I said that Durkheim set forth three principal conceptions [par les faits de l'environnement, par sanction des normes et par auto-soumission à l'autorité normale]. My change of view has been that, though the last concept came to be central in Durkheim's later work, he by no means abandoned the others, particularly the first²⁶⁰. »

En 1935, dans un texte lié à la thèse qu'il défend dans *The Structure of Social Action* – où il présente Durkheim comme un positiviste – Parsons avait déjà tenté de mettre en relief les théories de l'action présentes dans la sociologie continentale en formulant son interprétation du rituel durkheimien²⁶¹. Mais dans le cadre restreint de cet article, la question plus précise que se posait Parsons était de savoir « In particular, what is the status in that conception [de

²⁵⁷ R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 287.

²⁵⁸ Ibid. Hinkle se réfère à Parsons 1937, p. 385.

²⁵⁹ R.C. Hinkle, 1960, op. cit., p. 288.

²⁶⁰ T. Parsons, 1975, loc. cit., p. 107.

²⁶¹ Parsons explique l'origine de la pensée qu'il expose. Il présente en fait son *Structure of social Action* : « My own views have taken shape mainly in the course of a series of critical studies in European sociological theory. The important writers for my purpose may be divided into two groups - those starting from a positivistic and those from idealistic background. I should maintain the thesis that the two groups have tended to converge on a conception somewhat like that which I shall outline in the present essay. Of the writers starting from a positivistic basis, two have been most important to me - Wilfredo Pareto and Émile Durkheim. Or the other group, the most important have been Max Weber, George Simmel, and Ferdinand Tonnies. » T. Parsons, 1935, loc. cit. p. 282-283.

l'action humaine] of the element which may provisionally be called "ultimate values"²⁶² " ? »
 La réponse à cette question passait, d'une part, par la reconnaissance du lien entre l'action et les "ultimate ends" (celle-ci étant déterminée par celles-là) et, d'autre part, par la reconnaissance du rôle important joué par les fins collectives (collective or common systems of ultimate ends) dans la vie sociale et dans sa stabilité :

« In so far, then, as action is determined by ultimate ends, the existence of a system of such ends common to the members of the community seems to be the only alternative to a state of chaos - a necessary factor in social stability. [...] In addition, there is much empirical evidence that such systems of ultimate ends exist and play a decisive role in social life²⁶³. »

L'existence de ces systèmes communs, poursuit Parsons, n'est nulle part ailleurs mieux démontrée que dans la présentation durkheimienne du caractère commun des valeurs individualistes de l'individualisme moderne.

« But perhaps the most impressive evidence of all is Durkheim's empirical demonstration that even the modern individualism to which the utilitarians have pointed as the main confirmation of their thesis involved highly important *common* value, centering, above all, in the common ethical valuation of individual personality as such²⁶⁴. »

Après avoir argué la présence de ces systèmes de valeurs communs et l'importance de leur rôle dans la théorie de Durkheim, Parsons entreprend de démontrer le volontarisme qui en découle dans l'interprétation durkheimienne du rituel. Le rituel, dit-il, est « gouverné » par des normes²⁶⁵. Cette interprétation de la signification du rituel durkheimien permet à Parsons d'affirmer qu'il ne fait que suivre la pensée du chef de file de l'école française de sociologie en développant de la sorte sa théorie de l'action: « It was Durkheim, in *FEVR*, who, from a sociological point of view, first strikingly brought out this aspect of religious ritual²⁶⁶. » :

²⁶² Ibid., p. 282.

²⁶³ Ibid., p. 295.

²⁶⁴ Ibid., p. 296. Parsons se réfère plus particulièrement à la *DTS* (livre 1 chap. 1) et au *Suicide*, Livre 3 chap 1.

²⁶⁵ Ibid., p. 303. « The special character of the symbolic means-end relationship helps to explain two peculiar features of religious ritual. Since it is a form of action of the *la vie sérieuse*, it must be thought of as governed by norms. »

²⁶⁶ Ibid., p. 305 note 18.

« Religious action thus forms, along with action in immediate pursuit of ultimate empirical ends and with institutions, the third aspect of the incidence of ultimate ends on social life. [...] These three phenomena are not to be understood primarily as three separate "factors" in social life, but rather as three modes of expression in different relations to action, of the same fundamental factor - the ultimate common value-system²⁶⁷. » Nous soulignons.

Ainsi, avant même la publication de *Structure of social Action*, Parsons avait tenté d'illustrer le volontarisme présent dans les *FEVR* en montrant que le rituel religieux est sous l'emprise de normes strictes qui permettent aux acteurs d'orienter leurs pratiques et actions en utilisant le schéma fins/moyens. Par la suite, les arguments de Parsons ont évolué et il en est venu à percevoir le volontarisme durkheimien à l'œuvre dans *l'individualisme et les intellectuels*, en plus d'approfondir sa présentation de la conception durkheimienne de la religion et de la contrainte, tout en s'intéressant d'avantage à l'intériorisation conçue comme *autopoiesis* des systèmes vivants et en intégrant les concepts cybernétiques dans la description sociologique²⁶⁸.

6.11. Conclusion sur la seconde réception américaine de Durkheim

Nous reviendrons dans le chapitre suivant sur les arguments de Parsons quant au volontarisme durkheimien présent dans les *FEVR*. Pour le moment, il nous semble que nous avons su montrer que les allégations de Parsons reposent, comme Hinkle le dit, sur une adaptation de la thèse de Durkheim au volontarisme américain et qu'en ce sens, elle ne constitue qu'une variante particulièrement sournoise de la vieille critique du réalisme social de Durkheim entamée par Tarde et reprise dans la sociologie américaine. Malgré ses mutations, l'unité de la réception critique de la théorie durkheimienne nous semble manifestement centrée autour du rejet de son réalisme social.

²⁶⁷ Ibid., p. 305. Parsons se réfère ici à un passage des *FEVR*. (p. 546).

²⁶⁸ Lafontaine, Céline, 2004, *L'empire cybernétique - Des machines à penser à la pensée machine*, Paris, Seuil, 235 p.

Chapitre 7 : la réception de Durkheim entre 1940 et 2000

7.1. Le sort du réalisme social dans la seconde moitié du vingtième siècle

Comme nous l'avons mentionné dans l'introduction de cette thèse, le réalisme social durkheimien a été mésinterprété de plusieurs façons (positivisme, culturalisme, pragmatisme). Nous avons vu avec Pope que la lecture positiviste de Durkheim était pour le moins problématique. Par contre, nous n'avons pas tout à fait réglé le sort des interprétations pragmatistes et culturalistes de Durkheim et nous n'avons pas fait mention des destinées politiques du durkheimisme à l'aube de la seconde guerre mondiale. C'est à ces tâches que nous nous attellerons dans les pages qui suivent.

7.2. Le discrédit totalitaire

Nous avons vu qu'une des raisons du rejet du durkheimisme était liée à l'absence de preuves scientifiques de la véracité de la thèse de la réalité objective de la société et de son efficacité. Il nous semble pertinent et nécessaire d'ajouter un élément explicatif de ce rejet du réalisme social durkheimien, élément qui a peu été soulevé mais qui, dans le contexte socio-politique de l'après-Shoa et de la Guerre froide n'a pu manquer de provoquer des effets durables bien que difficiles à percevoir directement. Il s'agit de l'association des théories durkheimiennes aux théories fasciste et nazie. Nous en parlerons brièvement.

Les textes de Stone et de Ranulf que nous utiliserons ont été très peu cités à notre connaissance, mais cela ne discrédite en rien leur représentativité puisque des échos de leurs opinions se sont fait entendre. C'est le cas, par exemple, de la présentation de la première traduction des RMS par G. Catlin en 1938. Catlin y affirme que la théorie d'inspiration métaphysique de Durkheim a en partie contribué à la montée du fascisme¹. Ces jugements furent loin d'être critiqués par Benoît-Smullyan qui en souligna au contraire la pertinence².

¹ M. Gane, 1988, *On Durkheim's Rules of Sociological Method*, London and New York, Routledge, p.95.

² «Professor George E. G. Catlin in his thoughtful introduction to the translation shows a real awareness of Durkheim's contributions, coupled with a frank recognition of his main deficiencies, and a good knowledge of Durkheim's intellectual milieu. [...] Particularly germane are his remarks on Durkheim's anti intellectualistic affiliations, and his criticism of Durkheim's confusion between science and ethics.» E. Benoît-Smullyan. «Review des RMS -traduction de Salovay et Mueller, G. Catlin éd. 1938», *American Sociological Review*, Vol. 3, No. 4, août 1938, p. 578.

Cette apparence de consensus nous est confirmée plus extensivement par Stone et Ranulf. L'un et l'autre s'appuient principalement sur la valeur positive assignée au rôle de la société par Durkheim dans la DTS. Ils laissent tous deux sous-entendre que Durkheim aurait fait l'éloge du groupe au détriment de l'individu et que c'est cet élément qui a été repris par les doctrines fasciste et nazie. Stone s'intéresse particulièrement à la théorie durkheimienne de l'État telle qu'il l'extrapole de la DTS, alors que Ranulf insiste sur le développement historique identifié (souhaité ?) par Durkheim dans la DTS et sa concordance avec la centralisation étatique totalitaire.

7.2.1. Stone : l'origine durkheimienne de la théorie corporatiste de l'État fasciste

J. Stone, attaché à l'université de Leeds, publie en 1937 dans *The Modern Law Review*, un article intitulé « Theory of Law and Justice of Fascist Italy³. » Le texte de Stone porte sur le discours fasciste plutôt que sur l'écart entre théorie et pratique. Stone ne veut pas tomber dans les approches « usuelles » des théories fascistes, approches qui, selon lui, postulent que ces dernières sont « théoriquement » avancées mais « pratiquement » néfastes ou mal déployées. Il vise à vérifier si ces théories sont vraiment « avancées » ou si elles ne se réduisent qu'à des lieux communs répandus dans les démocraties modernes et incarnées sous une forme particulièrement réactionnaires⁴.

Face aux difficultés d'étudier le fascisme et les idées dont il est composé, Stone se propose d'étudier certains éléments de la doctrine et la transformation de l'État à laquelle ils participent : la théorie de l'État corporatiste, la considération de la loi comme moyen d'augmenter le pouvoir de la nation, la recherche d'un État fort et la croyance en la vertu du dictatorialisme. Pour Stone, c'est la combinaison singulière de ces éléments qui fait la particularité du fascisme : « Fascist theories of law are peculiar solely because the subjugation of economic organization to the state, as the outward manifestation of the nation, is achieved by the overthrow of popular government and the establishment of a personal

³ J. Stone: «Theory of Law and Justice of Fascist Italy. » *The Modern Law review*, Vol. 1, No 3, dec 1937, pp. 177-202.

⁴ «It is this very assumption which the present article seeks to probe. Do the component theories of fascism, even ignoring the deficiencies of practice, present any novel or progressive contribution to our theories of the social order? It will surely be of the utmost significance, if, as the writer has come to believe, the high sounding ideas of the corporative state resolve themselves on analysis into ideas which, for the most part, have long been common place in modern democracies, and which for the rest, are remarkable only because of that extremely reactionary character. »Ibid., p. 178.

dictatorship⁵. »

C'est dans la section intitulée « The corporative theory of the State; links with the « social solidarity » of Durkheim and Duguit and the syndicalism of Sorel⁶ » que Stone, après avoir exposé l'organisation « légale » du travail dans l'Italie fasciste à l'aide de la Charte du travail publiée dans la *Gazetta Ufficiale* de 1927, des écrits de Haider (*Capital and Labor under fascism*, 1930) et de ceux de Guidotti (1936), expose les liens qu'il entrevoit entre la pensée de Durkheim et le fascisme.

Stone introduit Durkheim dans l'équation fasciste par personne interposée, à travers la figure de Duguit : ce dernier a inspiré les fascistes et il s'inspirait de Durkheim : les fascistes se sont donc inspirés de Durkheim. Ainsi, le lien entre l'État et ses organes présenté par Duguit serait le résultat de ses influences durkheimiennes : « It is not the state which is to be remodeled to give free play to association; it is associations that are remodeled in order to make production more efficient. For this central idea Duguit was deeply indebted to the sociologist Durkheim⁷. »

Stone voit dans le passage de la société mécanique à la société organique montré par Durkheim dans la DTS la démonstration des attributs de l'individu par sa fonction et il prétend que cette position confère à la loi le rôle de sécuriser et de régulariser les systèmes complexes de fonctions économiques puisque les sociétés complexes dépendent de l'efficacité économique⁸. Stone fait remarquer que l'efficacité économique était en tous les cas fondamentale pour le développement d'un État fort et que dans ce contexte la combinaison du syndicalisme de Sorel et du corporatisme de Durkheim et Duguit « makes the transition from state central of function, to state exercise of function, and easy and logical one⁹. »

⁵ Ibid., p. 181.

⁶ Ibid., p. 182.

⁷ Ibid., p. 185.

⁸ « A modern industrial society has as its very foundation a complex economic organization. The *sine qua non* of the efficient conduct of that organization is the unbroken carrying on of all the functions involved, by the human being to whom they are respectively assigned. What the individual has is a function to perform in this economic enterprise; that is his primary attribute as a member of society, and all the others follow from it. Law becomes an instrument for securing and regulating the operation of a complicated but close fitting system of specialized functions. » Ibid., p. 185.

⁹ Ibid., p. 188.

Après avoir fait remarquer que des défis entourant l'organisation économique moderne touchent tous les pays européens et que les solutions fascistes ont déjà été appliquées à moindre échelle ailleurs, Stone affirme que le fascisme guette tous les pays qui gèrent mal la complexité de leur organisation économique¹⁰. D'ailleurs, pour lui, ce qui caractérise à la fois le communisme et le fascisme est l'intérêt particulier que ces doctrines démontrent envers l'idée d'attribuer un rôle important à l'interdépendance économique dans la formation et le maintien de la cohésion et de la solidarité sociale¹¹. Selon Stone, cet intérêt a eu des effets particuliers dans certains pays, où il s'est matérialisé dans un changement révolutionnaire de la forme de gouvernement¹². C'est, dit-il, ce changement révolutionnaire qui caractérise le fascisme : sa fierté d'avoir substitué l'État à l'individu en tant que fondement du contrôle social ; son idée que l'État est au-dessus de tout¹³.

Cette identification du rôle particulier de l'État dans le fascisme par Stone nous semble être un aveu involontaire de l'inexactitude de l'interprétation fascisante de Durkheim puisque ce dernier a longuement critiqué cette conception dans son pamphlet intitulé « L'Allemagne au-dessus de tout ». Mais nous reviendrons sur la critique durkheimienne de l'impérialisme allemand après avoir examiné la teneur des arguments de Ranulf quant aux liens entre fascisme et durkheimisme.

7.2.2. Ranulf : Durkheim ou la tentative scientifique (infructueuse) de prouver les théories de Comte et de Tönnies et l'origine tripartite des théories fascistes

L'article de Ranulf s'intitule « Scholarly forerunners of fascism » et porte sur les travaux de

¹⁰ « In short, it must be suggested that the Italian dictatorship had to face the same problems as the government of every other industrialized country, and its professed solution here differed in no radical respect from those with which old-fashioned democracy was already familiar. [...] It should further be pointed out that Duguit considered that « the transformations » of law and the state to react new conditions had already largely taken place by opening of the twentieth century. He drew all his illustrations from the existing legal institutions of the French republic. It is now suggested that what was true before the rise of fascism in France was equally true of England and the United States; they had all anticipated in practice what has since come to be regarded as a peculiarly fascist program. » Ibid., p. 198.

¹¹ « The modern rise in Europe of non-democratic forms of government is undoubtedly linked with that development of social structure associated with the rise of the complex economically organized society. Both communism and fascism have as the very essence of their political philosophy the recognition of the basic role which economic interdependence plays in social cohesion. » Ibid., p. 198.

¹² Ibid., p. 199.

¹³ « But the negative side of fascism must be pointed out if a fair picture is sought. The strong state is not only a means of making necessary adjustments. It is also an end in itself. It is the boast of fascism that it has substituted the state for the individual human being as the basic solicitude of social control. » Ibid., p. 201.

Tönnies, Comte et Durkheim et leur usage par les Nazis¹⁴. Ranulf souligne les points de convergence entre les théories de Comte et de Durkheim et il cherche à montrer comment ce dernier a échoué dans sa tentative de prouver scientifiquement ces points, chose que Comte n'avait même pas tentée.

« Durkheim agrees with Comte in assuming (1) that he lives in an age of moral dissolution which threatens human societies with destruction; (2) that this dissolution has been proceeding from bad to worse during the whole past course of history; and (3) that science, and especially sociology, is called upon to remedy the evil and to save mankind from imminent disaster [...]»¹⁵ »

Selon Ranulf, et comme le soutenaient entre autres Bayet et Lacombe, l'effort de Durkheim pour prouver scientifiquement ces «tenets» n'est pas concluant: « It must, however, be said that the proofs are defective¹⁶ ». Ranulf fait remarquer que « A moral condemnation of the present age and proposals for its reformation can, strictly speaking, be formulated in the name of science only on the presupposition that normative ethics is a science¹⁷. » Quant à l'évolution de la morale, Durkheim propose une vision des sociétés passées comme présentant une solidarité mécanique et, en fonction de l'évolution de la DTS, se transformant en sociétés à solidarité organique. Les preuves empiriques de ce passage, comme de la prééminence d'une forme ou de l'autre de solidarité ou de type de droit, sont absentes des

¹⁴ S. Ranulf, « Scholarly forerunners of fascism » *Ethics*, Vol. 50, No 1, oct. 1939. pp. 16-34. Ranulf commence par Tönnies et sa distinction entre *Gemeinschaft* et *Gesellschaft*. Selon lui, Tönnies, aurait privilégié la *Gemeinschaft* (émotion, tradition, instinct) vis-à-vis de la *Gesellschaft* (individualisme et anti-intellectualisme) entre autres en raison du fait que cette dernière forme aurait précipité la chute de l'Empire romain. Les vues de Tönnies ont été malencontreusement traduites en un appel au retour à la *Gemeinschaft*. À cet égard, Ranulf rappelle l'association faite par Tönnies entre *Gesellschaft* et science, association qui rend suspecte toute sa démarche puisque Tönnies laisse sous-entendre que c'est du problème (*Gesellschaft*) que viendra la solution (la *Gemeinschaft*). Ranulf conclue cette section sur Tönnies en évoquant sa défense tardive contre cette interprétation de sa pensée et le scepticisme qu'elle a reçu, à tout le moins chez les Nazis. La seconde partie de texte traite de Comte et de son cours de philosophie positive (1864). Ranulf rappelle le point de départ de Comte, à savoir sa critique de l'anarchie intellectuelle de l'époque et son espoir de voir une science sociale et morale, la sociologie, fournir des prescriptions utiles dans le règlement des problèmes causés par cette anarchie. Ranulf associe les différents «stades» de la théorie de Comte au passage de la *Gemeinschaft* à la *Gesellschaft*, identifiant cette dernière au stade métaphysique: «It seems obvious that Comte's theological stage [...] is identical with Tönnies' *Gemeinschaft*; that the metaphysical stage is identical with *Gesellschaft*; and that the positive stage corresponds to the re-establishment of the *Germeinschaft* considered to be impossible by Tönnies but now actually affected by nazism. »(p.24-25) Ranulf fait aussi remarquer qu'en fin de compte, l'association de la science à la *Gesellschaft* effectuée par Tönnies - qui mène à l'antiscientisme des partisans d'un retour à la *Gemeinschaft* - et les réticences de Comte quant à la liberté scientifique, viennent atténuer cette différence. Et Ranulf conclut que « [...] the rule of positivism for which he [Comte] was yearning has largely come true in the form of German Nazism or, more generally in the form of fascism. »Ibid., p.26.

¹⁵ Ibid., p.26.

¹⁶ Ibid.

¹⁷ Ibid.

textes de Durkheim ou déficientes et Ranulf en conclut qu'au stade actuel, la thèse de Durkheim reste à prouver : l'intensité de la solidarité sociale ne peut pas être scientifiquement attribuée à une forme particulière d'organisation économique, la « solution » corporatiste de Durkheim n'a rien de scientifique et, en ce sens, Durkheim n'est pas parvenu à scientificiser le positivisme comtien¹⁸.

Tendances fascisantes/communalisantes chez Comte, Tönnies et Durkheim selon Ranulf

<u>COMTE</u>	<u>TONNIES</u>	<u>DURKHEIM</u>
1. THÉOLOGIE	1. GEMEINSCHAFT	1. MÉCANIQUE
2. MÉTAPHYSIQUE	2. GESELLSCHAFT	2. INDIVIDUALISME
3. POSITIF	3. GEMEINSCHAFT	3. GESELLSCHAFT

Les liens entre les écrits de Tönnies et de Durkheim occupent aussi Ranulf, qui souligne que dans la recension qu'il a produit de la DTS Tönnies « failed entirely to appreciate the real relationship between his own views and those of Durkheim¹⁹. » Ranulf met cet échec sur le compte de « l'inversion » dans l'usage des termes par Durkheim, puisque Tönnies avait qualifié le *Gesellschaft* de mécanique et la *Gemeinschaft* d'organique. Pour Ranulf, la *Gemeinschaft* de Tönnies correspond au stade de la solidarité mécanique et la *Gesellschaft* au stade de l'individualisme et de l'anomie « expected by Durkheim to be remedied by the

¹⁸ Ranulf souligne tout de même la cassure qu'il y a entre la 2^{ème} préface de la DTS, où Durkheim émet le souhait d'un renouveau de corporations professionnelles, et les FEVR, où Durkheim n'indique plus d'institution susceptible de renouveler la solidarité sociale. Dans la seconde préface à la DTS, Durkheim « describes a revivification of the professional corporations, which were dissolved by the emergence of capitalism, as a necessary prerequisite for the creation of the new social solidarity of which he is in quest. » et y voit « his practical duty to further as a remedy against the state of anarchy from which contemporary society is suffering. » Alors que dans les FEVR, Durkheim décrit « An ideal of social life which is located in the past and would seem to have no very hopeful prospect of resurrection in the future. » : « It is stated that modern civilization suffers from the absence of some equivalent institution, and a hope is expressed that this defect will be remedied in the future, but Durkheim does not now undertake to predict anything about the form of the institutions which may be expected to affect the salvation. » Ibid, p.31.

¹⁹ Ibid., p.33.

development of an organic solidarity²⁰. »

7.2.3. *Les liens entre durkheimisme et fascisme : un usage détourné*

La présentation que Ranulf fait de la DTS nous donne à penser que certains éléments de la doctrine de Durkheim semblent logiquement mener à la conclusion que le fascisme est en adéquation avec celle-ci. Mais Ranulf souligne aussi que plusieurs aspects du fascisme auraient semblé inappropriés à Durkheim et à ses épigones, à Mauss au premier chef. Il n'en reste pas moins que pour Ranulf, les événements liés à la montée du fascisme « might perhaps induce a reconsideration of the whole view of nineteenth century individualism as a thing to be deprecated²¹. »

Cette dernière remarque pourrait nous laisser penser que Ranulf ne connaissait pas très bien le point de vue de Durkheim sur l'individualisme tel que développé dans « L'individualisme et les intellectuels » ou dans les *Leçons de sociologie*. Mais au-delà de ce fait, il semble que ce sont des considérations politiques plus que théoriques qui justifient le point de vue de Ranulf. En effet, la situation politique de la fin des années 30 semblait peser lourd sur les durkheimiens, qui voyaient leurs suppositions se réaliser sous un jour qu'ils n'avaient pas anticipé. D'ailleurs, pour appuyer ses propos, plutôt que de s'étendre en démonstrations théoriques, Ranulf cite des lettres de Mauss reçues par lui. Dans une lettre du 6 novembre 1936 Mauss se montre surpris par les événements :

D[urkheim], et moi après lui, nous autres, nous sommes, je le crois, les fondateurs de la théorie de l'autorité de la représentation collective. Que de grandes sociétés modernes, plus ou moins sorties du Moyen-Âge d'ailleurs, puissent être suggestionnées comme des Australiens le sont par leur danses et mises en branle comme une ronde d'enfants, c'est une chose qu'au fond nous n'avions pas prévue. Ce retour au primitif n'avait pas été l'objet de nos réflexions. Nous nous contentions de quelques allusions aux États de foules, alors qu'il s'agit de bien autre chose. Nous nous contentions aussi de prouver que c'était dans l'esprit collectif que l'individu pourrait trouver base et aliment à sa liberté, à son indépendance, à sa personnalité et à sa critique. Au fond nous avons compté sans les extraordinaires moyens nouveaux²².

²⁰ Ibid., p.32-33. Ranulf mentionne s'inspirer des similarité établies entre les pensées de Tönnies et de Durkheim dans les *Annales sociologiques*, Série A, fascicule 1, 1934, p. 245. Il identifie cependant le rôle attribué à la science comme la principale différence entre Durkheim et Tönnies « and more generally, between French and German sociology » : « [...] in France there has been no anti-intellectualism, no open or implied hostility against science as a power supposed to be laden with evil. On the contrary, both Comte and Durkheim glorify science as the power from which salvation is to be expected. » Ibid., p. 33.

²¹ Ibid., p.31-32.

²² Ibid., p.32.

Un passage d'une lettre de Mauss datée du 8 mai 1939 ne laisse pas de doutes quant aux « remords » des durkheimiens au vu de l'usage – détourné – de leur doctrine : « Je crois, écrit Mauss, que tout ceci est une véritable tragédie pour nous, une vérification trop forte de choses que nous avons indiquées, et la preuve que nous aurions dû plutôt attendre cette vérification par le mal que par le bien²³. »

En somme, le but de l'article de Ranulf est de discréditer complètement toute critique de l'individualisme en faisant ressentir – plutôt qu'en démontrant – l'importance de Comte, Tönnies et Durkheim dans la mise en place de certains éléments favorables au fascisme et en démontrant que tant que la scientificité de leur démarche n'est pas prouvée, recourir à leurs théories revient à tenir un discours fasciste²⁴.

Cette lecture totalitarisante de la théorie durkheimienne fondée sur la seconde préface à la DTS nous semble en opposition avec les thèses développées par Durkheim dans son pamphlet intitulé « L'Allemagne au-dessus de tout » et dans ses écrits politiques²⁵. À la

²³ Ibid., p.32.

²⁴ «The believers in the superiority of *Gemeinschaft* to *Gesellschaft* in Germany and the followers of D in France constitute together the most important currents in European Sociology since 1900, that is, practically as long as a sociological science has existed in Europe. The gist of the preceding survey is to show that both these groups of sociologists have - for the most part unintentionally and unconsciously - served to prepare the soil for fascism by their propagation of the view that the society in which they were living was headed for disaster because of its individualism and liberation and that a new social solidarity was badly needed. This view was not substantiated by sound scientific research - in spite of the honorable attempt in this direction made by D. Nevertheless, the view in question may be correct, and some future sociologist may be able to furnish the proof that has been wanting until now. Only, as long as there is no such proof, sociologists should realize that indulgence in glorifications of *Gemeinschaft* and in deprecations of the *Gesellschaft* is equivalent to a piece of fascist propaganda unsupported by genuine science. » Ibid., p.33-34. Cette conclusion est d'autant plus surprenante que Ranulf avait étudié avec Mauss, ce qui nous laisse croire que son jugement est fondé sur autre chose que sa seule lecture de la DTS.

²⁵ Nous avons, dans le cadre d'une conférence prononcée en 2005, résumé les arguments anti-impérialistes durkheimiens à la critique de la dichotomie entre « société civile » et État et montré en quoi cette critique pouvait s'appliquer, sous des formes quasi-identiques, à la conception impérialiste du rapport entre l'État et la « société civile » des États-Unis contemporains. En nous appuyant sur les textes de Durkheim sur « l'État », sur « Les individuels et l'action » et sur les *Leçons de sociologie*, nous avons présenté les trop peu nombreuses considérations consacrées par Durkheim à la question et montré qu'il n'endosse en aucun moment les théories militaristes et expansionnistes, en plus de rappeler sans cesse que le fondement de l'État démocratique réside dans sa capacité de protéger les individus contre l'influence des groupes de solidarité primaires. Les *Leçons de sociologie* permettent de saisir l'articulation entre le descriptif et le normatif à l'œuvre dans la théorie durkheimienne, à laquelle est ainsi restitué son caractère politique. Affirmer que Durkheim n'était pas « politisé » ou n'a pas produit de travaux à teneur politique est une absurdité. C'est toute la démarche de Durkheim qui est empreinte de politique (et d'idéologie). En fait sa position politique découle de sa théorie sociologique et non l'inverse: En cela Durkheim diffère de Weber, qui laisse la politique à la science politique ou aux politiciens et de Habermas, qui, après le milieu des années 1970, réduit la sociologie à la science politique. Cf. Pizarro Noël, « Critique durkheimienne de l'impérialisme », ACFAS, 2005.

lecture de ces écrits, il nous semble manifeste que Durkheim s'oppose à toute théorie politique de l'État qui négligerait la source première de sa légitimité : l'individu²⁶.

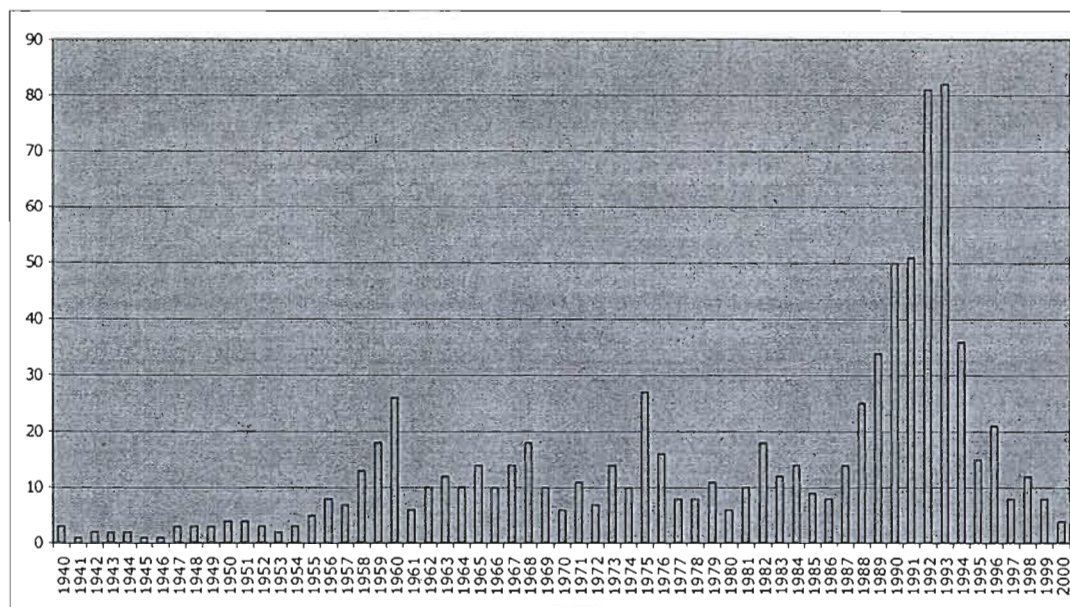
N'ayant pas tenu compte de ces arguments durkheimiens, la conclusion à laquelle Stone et Ranulf arrivent à la suite de leur lecture de la DTS est que si aucune preuve positive de l'existence de la force du groupe n'a été scientifiquement démontrée, la prophétie durkheimienne s'est matérialisée dans le développement du totalitarisme fasciste et nazi. Cette conclusion partagée par Stone et Ranulf nous permet de mieux comprendre l'aversion ouverte souvent manifestée à l'endroit du durkheimisme par les sociologues durant l'immédiat après deuxième Guerre Mondiale.

7.3. La réception 1940-2000

Comme nous venons de le voir, l'association du durkheimisme au totalitarisme peut être considérée comme l'un des facteurs contribuant au fait que l'intérêt envers Durkheim reste restreint jusqu'en 1956, date à laquelle s'amorce une nouvelle progression des publications concernant Durkheim qui culmine en 1960 pour reculer considérablement en 1961. Si un recul ponctuel du nombre de publications est visible en 1961, la reprise est rapide, si bien qu'en 1967-1968, les quantités de textes concernant Durkheim sont à nouveau considérables. Ce mouvement croissant de l'intérêt envers Durkheim est avant tout le résultat d'un mouvement plus général touchant l'ensemble de la sociologie et des sciences sociales.

²⁶ Comme nous l'avons vu, l'association d'une orientation politique (d'abord socialiste puis fasciste, nazi et totalitaire) à la sociologie durkheimienne est l'un des outils privilégiés de sa critique et la « reconnaissance » des aspects *valables* – parce que « réellement scientifiques » – ne rompt pas avec ce rejet idéologique. Au contraire, il permet la récupération – et le travestissement – de l'aura de légitimité du « maître » français. Ainsi, au lieu de céder à cette critique, souvent loin d'atteindre la subtilité de celle de Lacombe, qui concerne les *supposés* résultats concrets de l'application de la théorie réaliste durkheimienne, il est nécessaire de mesurer les *effets concrets du rejet du réalisme pour la théorie*. Nous verrons dans quelques lignes que ceux-ci se résument à la mise en exergue de la possibilité de traiter de la société et, par conséquent, de la possibilité de formuler une théorie de la société. Sous ce régime, le dévoilement de la réalité sociale n'a plus de sens et la critique sociale n'existe plus.

Histogramme 1 : répartition annuelle des publications concernant Durkheim entre 1940 et 2000



La période de l'après Deuxième Guerre Mondiale, les années 1945-68, est le théâtre de l'américanisation des institutions européennes²⁷ et de la constitution du bloc de l'ouest. C'est aussi le moment de la reconstruction de la sociologie, de son modelage aux conditions de la guerre froide. La neutralisation de la sociologie et l'américanisation des sciences sociales passent à cette époque par la réinterprétation américaine des classiques, principalement par la version parsonienne de la sociologie : l'importance de la cybernétique et les voyages

²⁷ Mentionnons que les autorités allemandes ont fait le nécessaire pour décider Horkheimer et Adorno à revenir à Francfort dans le but très explicite d'enseigner aux « nouveaux » Allemands les méthodes américaines dans les sciences sociales, c'est-à-dire les enquêtes, les sondages, etc.

« initiatiques » des intellectuels européens aux USA en sont des exemples²⁸.

Cette période n'est pas uniforme, entre autres en raison des différences de plus en plus grandes entre pays. En France, cette période est celle de la reconstruction de la sociologie et de son articulation autour de certaines institutions et de certains personnages. En fait, des individus « pèsent » alors plus lourd que les institutions : Gurvitch, Aron, Friedman et Stoetzel contrôlent la presque totalité de la sociologie en ce qui concerne les méthodes à privilégier. Aron et Gurvitch, bien qu'ils divergent d'opinion sur la plupart des sujets, sont d'accord quant à la nécessité de contrer les méthodes américaines et de persister dans la tradition française (ou allemande). Friedman et Stoetzel se prétendent ouvertement anti-durkheimiens et ils sont résolument pro-américains. Lévi-Strauss, Touraine, Mendras puis Bourdieu viennent, vers la fin de cette période, s'inscrire dans cette « famille » de la sociologie d'avant 68. Seuls Gurvitch, Lévi-Strauss et Bourdieu se réclament à un moment où l'autre de la théorie de Durkheim de façon ouverte mais tous s'inscrivent, de par la relation qu'ils entretiennent avec la sociologie américaine et ses pratiques, dans une ou l'autre des interprétations critiques de Durkheim²⁹. Cette période se termine abruptement avec les bouleversements de mai 68 qui laisseront, selon Mucchielli, le haut du pavé au structuralisme, au marxisme et – dans une moindre mesure – au durkheimisme³⁰.

²⁸ Bourdieu, P. et J. C. Passeron., («Sociology and Philosophy in France since 1945: Death and Resurrection of a Philosophy without Subject.», *Social Research* 34., 1967, pp.162-212.), Lafontaine (*L'empire cybernétique - Des machines à penser à la pensée machine*, Paris, Seuil, 2004.), Greminon (*L'intelligence de l'anti-communisme*, Paris, Fayard, 1998), Morrison (op. cit.), Greenberg (op.cit), Birnbaum (« La conception durkheimienne de l'État: l'apolitisme des fonctionnaires », *Revue Française de sociologie*, Vol XVII, 1976, pp.247-258), Cuvillier (*É. Durkheim et le pragmatisme*, Paris, Vrin, 1958). En France, ce sont les étudiants des étudiants de Durkheim qui sont les héritiers de l'orthodoxie du champ : Lévi-Strauss, Gurvitch, Davy, Bataille puis, Morin, Aron, Bourdieu, Touraine, etc. prendront la relève. Ne pas oublier les marxistes, le PCF. Ces nouveaux venus traitent la sociologie durkheimienne dans ce contexte particulier marqué entre autres par la question de l'opposition entre le terrain et la théorie générale qui opposera Stoetzel et Friedmann à Gurvitch et Aron (cf. Farrugia, F., *La reconstruction de la sociologie française, (1945-1065)*, Paris, L'Harmattan, 2000), les controverses autour du structuralisme (cf. Dosse *Histoire du structuralisme*) et par l'implication des fondations américaines et le plan Marshall pour les sciences sociales (Mazon, 1985, op. cit. et Smith, op. cit.).

²⁹ Bourdieu est peut-être l'exception qui confirme la règle. Il a certes formulé des critiques à l'endroit du durkheimisme mais il s'y est aussi référé favorablement, notamment dans *Le métier de sociologue*. Les diverses interprétations de l'œuvre de Bourdieu laissent la question de son adhésion à une quelconque forme de réalisme social en suspens, mais il nous semble que les arguments avancés par P. Steiner dans son article intitulé « La tradition française de critique sociologique de l'économie politique » (*Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n° 18 2008/1, p. 63-84.) tendent à confirmer la filiation des pensées de Durkheim et de Bourdieu.

³⁰ Mucchielli, L., 2004, *Mythes et histoire de sciences humaines*, La Découverte - Recherches .

À cette même époque – et depuis lors – aux USA, ce sont les travaux de Parsons et de Merton qui mobilisent l'attention de la presque totalité des analyses et usages de travaux de Durkheim. Le structuro-fonctionnalisme ambiant réalise alors aux USA ce que Morrison qualifie de « désaveu du social³¹ » tel qu'entendu par la théorie durkheimienne, la privant ainsi de toute sa substance. En fait, ce désaveu du social, concrétisé dans la lecture parsonienne de la sociologie de Durkheim, annonce la fin du vieux débat sur le pragmatisme dans la science sociale américaine et l'instauration d'un positivisme opérationnel. Ce nouveau modèle, contrairement à celui proposé durant l'entre-deux guerres, réussit à s'exporter massivement vers l'Europe. Cependant, cette fois l'Amérique ne propose pas seulement un programme de recherche à prétentions sociologiques, elle présente une théorie fondée sur une relecture des auteurs classiques continentaux et capable d'appuyer ce programme. Les manifestations de cette exportation de la théorie américaine sont visibles dans la popularité du structuro-fonctionnalisme mais aussi et surtout dans le financement accru accordé par la fondation Rockefeller aux centres de recherches européens qui adoptent des « méthodes américaines » et par le succès d'événements tels que les Congrès pour la liberté de la culture³².

À partir de 1968, nous constatons une chute du nombre de publications concernant Durkheim tant aux États-Unis qu'en Europe. Cette chute correspond à la montée des situationnistes, du freudo-marxisme, de Marcuse, etc... parallèlement, on assiste alors à la disparition des « élites d'ancien régime » et à la montée des premiers éléments de l'overclass dont Christopher Lasch a saisi la principale caractéristique – la sécession d'avec la société³³.

L'intérêt envers Durkheim se maintiendra cependant et augmentera pour culminer, en 1975 avec 26 textes publiés. À partir de 1975, aux USA, les élites sont en mesure de donner vie à l'idéologie du *Cultural Durkheim*, c'est-à-dire de nouveau aptes à intégrer les « classiques » pour asseoir leur emprise. Ainsi, le pic de 1975 correspond, nous semble-t-il, à l'essoufflement des débats entourant le structuralisme et le marxisme. C'est aussi, aux États-Unis, l'époque de l'essor de la microsociologie de Goffman et de l'ethnométhodologie de

³¹ Morrison, K., 2007, *op.cit.*

³² Les destinées du durkheimisme telles que nous les présentons ici sont congruentes avec le processus de construction de l'anti-totalitarisme présentées par Enzo Traverso dans *Le totalitarisme. Le vingtième siècle en débat*. Paris, Seuil, 2001.

³³ C. Lasch, 1995, *The revolt of elites and the betrayal of democracy*, W.W. Norton & co.

Garfinkel. Cette dernière, bien qu'elle origine en partie d'une interprétation de la théorie durkheimienne exposée dans les FEVR, ne s'attarde pas à l'explicitier.

En France, l'attitude des « nouveaux philosophes » est plus ambiguë encore que celle des Américains puisqu'ils sont davantage évasifs quant à leurs liens avec Durkheim, ce que C. Lemert montre bien³⁴. L'explication du « boom » autour de 1975 se trouvait déjà chez Hegel : lorsqu'une nouvelle classe réussit à parachever sa domination en posant ses propres présupposés idéologiques et culturels, elle réinterprète l'histoire, les textes et les auteurs. En France cette nouvelle classe a réinterprété la Révolution française et a désigné Robespierre et Rousseau comme pré-totalitaires. Dans l'hystérie anti-totalitaire, il était assez facile de lier Marx à Staline. Mais Durkheim? Le théoricien de la totalité? Les articles de Stone et de Ranulf étant déjà oubliés et, disposant des artifices critiques développés au fil du temps, il était maintenant possible et il valait mieux récupérer Durkheim et le « détotalitariser » ou culbuter la totalité, pour le mettre du côté des Cultural Studies, des nouveaux nomades et autres.

Les années 69-86 ont été marquées par le ressac des révolutions de 1968. La France, dont la sociologie s'est, dit-on, reconstruite durant cette époque, les USA, où le Mandate for Presidency des conservateurs vient orienter l'organisation de la recherche, et le Canada qui voit un réseau d'universités publiques se développer, sont tous affectés à leur manière. La production concernant Durkheim s'est ressentie de ces bouleversements politiques et institutionnels. Mais les changements institutionnels ne viennent pas seuls, ils accompagnent de nouvelles tendances théoriques, portées par de nouveaux acteurs.

D'un point de vue théorique, les bas de l'évolution en dent de scie de la production entourant Durkheim s'expliquent d'une part par la montée progressive de la référence à Weber déjà abondamment pratiquée par Parsons et, de l'autre, par l'importance de la référence à la pensée marxiste, qui allait dans le sens de cette subsumption de la pensée durkheimienne sous la pensée Wébérienne-parsonienne. Quant aux soubresauts enregistrés et à la tendance croissante de la courbe, ils sont liés au fait que malgré ce climat qui semble peu favorable aux études durkheimiennes, un groupe international qui se consacre à ce sujet se formera sous l'impulsion initiale des travaux de Lukes (1972). La plus grande partie des textes concernant

³⁴ C. Lemert, 2006, op.cit.

Durkheim sont, depuis lors, produits par les sympathisants des études durkheimiennes. Ainsi, la chute de production des années 1986-1987 correspond en quelque sorte la fin de cette époque et représente un temps d'arrêt avant une explosion de la littérature concernant Durkheim à partir de 1987, année du centenaire de son *Suicide*. Cette explosion culminera, entre 1990 et 1991, par la publication de 160 textes sur Durkheim. Le déferlement sans précédent de publications des années 1989-1993 (qui coïncide avec le démembrement progressif de l'URSS) ne s'essouffle que vers 1995, date où la production reprend un cours normal³⁵.

La période qui va des années 1990 à nos jours, quoique complexe et non-homogène dans son approche de la théorie durkheimienne, présente néanmoins la caractéristique particulière de l'excessive multiplication de la production scientifique, rendant caduque toute volonté de saisir l'unité du discours, en dehors de l'unité du discours dominant. Si le débat s'est enrichi et complexifié, c'est la mainmise d'une interprétation particulière, sa récurrence, et sa force sans mesure qui saute néanmoins aux yeux. Dans la masse, le nombre d'interprétations divergentes de celle qui domine a certes augmenté, mais sa proportion a diminué. Quelle est donc cette interprétation dominante? Celle de l'absence de société et de l'ineptie de la sociologie, de son incapacité à expliquer le monde contemporain, de la futilité de la sociologie durkheimienne et de la nécessité de «refonder» la sociologie sur d'autres bases... des bases culturelles, non-totalisantes, où la société ne figure pas³⁶. Cette imposition progressive d'une théorie sociologique sans société s'est révélée plus active que jamais entre 1986 et 2000 et cela est visible, entre autres, dans le retour massif à Durkheim selon l'interprétation maintenant la plus en vogue de son œuvre ; celle qui distingue le « jeune » Durkheim du « vieux » Durkheim et qui donne préséance à ce dernier en prétendant y trouver les fondements d'une théorie nominaliste.

7.4. La sociologie actuelle et son rapport à Durkheim

Au sein même de la sociologie, les théories aujourd'hui dominantes prônent ouvertement

³⁵ Il nous semble qu'il serait possible d'envisager les années 45-89 comme une seule période qui couvrirait toute la guerre froide. Nous soulignerions ainsi que la plus grande production annuelle sur Durkheim s'est manifestée au lendemain de la chute du mur de Berlin et dans le contexte de la chute du régime soviétique.

³⁶ Nisbet (1952, *op.cit.*); Giddens, A., (1971, «Durkheim's Political Sociology», *Sociological Review* 19:, 477-519.); Alexander et Smith (2005, *op.cit.*); Toews, D., (2003, « The New Tarde. Sociology after the End of the Social », *Theory, Culture and Society*, Vol. 20 (5), p. 81-98).

l'absence de société en dehors des interactions individuelles. Qu'elles revêtent les habits de la théorie des réseaux sociaux, de la sociologie des organisations, du constructivisme, de la théorie du lien social, de la théorie des acteurs sociaux ou des « Cultural Studies », ces sociologies ont en commun, outre l'individualisme qui constitue leur point de départ, l'idée qu'une sociologie théorique ou générale a, dans le meilleur des cas, tout au plus le « droit » d'être considérée comme une des parties, toutes équivalentes, de la sociologie considérée comme pratique et aucune raison d'être dans la sociologie considérée en tant que projet réflexif et normatif.

Toutes ces « Studies » portent sur des thèmes qui n'ont de sens qu'au sein d'une sociologie générale réaliste. Or, prenant ces concepts sociologiques pour la réalité sociale, concepts qu'elles ne peuvent selon nous décrire qu'au sein d'une théorie générale, ces Studies les vident de leur sens et les réduisent à des « thèmes » auto-suffisants, des problématiques « autopoïétiques » et apolitiques³⁷. Le présupposé derrière toutes ces démarches reste celui de la création de la réalité par l'individu ou, sous une forme plus raffinée mais tout aussi individualiste en dernière analyse, par le symbolisme issu de l'interaction de deux individus ou plus. Toutes ces thèses sont donc des versions plus ou moins élaborées du nominalisme.

Le phénomène que nous tentons d'exprimer par cet exemple interne à la sociologie a ses effets les plus marquants à l'extérieur d'elle. Mais nous devons préciser que l'idée que nous avons défendue est qu'*au sein même de la sociologie* se déroule un combat entre ceux qui, en niant la spécificité du fait social et la réalité de la société, tendent à justifier «sociologiquement» les pratiques extra-sociologiques et ceux qui, tentant de tenir compte de la réalité de la société et de réaffirmer la spécificité de la sociologie, s'y opposent au nom de la nécessité d'une sociologie générale. Cette lutte est théorique, certes, mais elle a ses racines dans les conditions sociales, institutionnelles, politiques et nationales.

Nous visons précisément à illustrer les liens entretenus par le discours sociologique avec ses différentes conditions de production. Mais pour ce faire nous avons choisi de nous pencher sur la critique – ou l'usage –, sur l'invocation rituelle de Durkheim comme père fondateur de la sociologie. Or, à l'heure actuelle, au sein même de la théorie sociologique, c'est par les

³⁷ Sous cet angle, les *Durkheimian Studies* seraient réduites à une application des *Cultural Studies* à la théorie scientifique et sociologique (durkheimienne) et sa réduction à son contexte de production et à ses antécédents, sa particularisation.

tenants des *Cultural Studies* que ce père fondateur est le plus souvent invoqué. C'est donc en premier lieu à ce titre que nous convoquons les *Cultural Studies*. Bien que notre regard porte principalement sur le passé, ce sont les excès actuels dans l'usage de Durkheim qui motivent notre démarche. Il nous serait difficile de minorer cette motivation. Mais d'autres raisons nous incitent à traiter des *Cultural Studies*. Il nous semble que l'exode des thématiques sociologiques vers de nouveaux départements tient en grande partie à l'adoption de l'idée de *Cultural Studies* au sein même de la sociologie. Comme Lee le mentionne dans son ouvrage sur ce sujet, l'implantation du modèle des *Cultural Studies* (vers la fin des années 50) correspond à un changement dans les politiques universitaires qui résulte, à terme, en des mutations des structures du savoir³⁸. Ce sont ces mutations qui se matérialisent dans les plans généraux pour les sciences appliquées par l'Union Européenne et l'UNESCO³⁹...

7.4.1. Durkheim et le politique ou la dépolitisation de la théorie durkheimienne

Un bon exemple de réminiscence de lecture parsonienne de Durkheim et des enjeux qui y sont liés se trouve dans l'étude de Bernard Lacroix. C'est dans les années 80, au début du retour massif à Durkheim, que Lacroix fait paraître aux Presses de l'université de Montréal *Durkheim et le politique*. Il y présente la sociologie politique durkheimienne comme un pseudo impensé, nécessitant des recherches archéologiques. Cet intérêt pour le politique chez Durkheim n'est pas entièrement neuf. Aux États-Unis, Barnes, Parsons et Lukes, en France, Mauss, Birnbaum et Filloux – pour ne mentionner qu'eux – avaient déjà abordé de près ou de loin la question. Mais la thèse de Lacroix est originale à certains égards. Pour lui, le politique est disparu du discours durkheimien pour être progressivement remplacé par la religion. En affirmant cela, Lacroix effectue une manœuvre qui s'apparente à celle de Parsons : en tentant de remettre de l'avant le thème du politique dans l'œuvre de jeunesse de Durkheim, il émet l'hypothèse d'une scission dans la théorie durkheimienne, l'existence de deux Durkheim. Le projet de Lacroix est ainsi en partie responsable de la naissance des *Late-durkheimian Studies*, courant qui, par son étude des travaux de vieillesse ou de maturité, portants en grande partie - mais pas en totalité! - sur la religion, tâchera de souligner le caractère supposément apolitique de la sociologie du « deuxième Durkheim ».

³⁸ R. Lee, 2003, *Life and Times of Cultural Studies : The Politics and Transformation of the structures of Knowledge*, Duke University Press.

³⁹ G. Gagné, 2004, « La restructuration gestionnaire de l'université », *Société*, No. 24/25, pp.31-54.

Loin de nous la prétention d'ignorer l'excellence de la thèse de Lacroix et celle de certains travaux qui en découlent, mais il nous faut cependant faire remarquer que c'est en partant de ces lectures dépolitisantes d'un Durkheim « dépolitisé » que les *Studies* actuels ont réussi à invoquer le nom de ce père fondateur, à faire appel à l'autorité de celui qui aurait, selon Parsons et les tenants des *Late-Durkheimian Studies*, au terme de sa réflexion, renié la préexistence (logique et/ou empirique) de la société et affirmé la création du « social » par l'individu.

En ce sens, Lacroix contribue à justifier, à l'intérieur même de la théorie durkheimienne, les critiques du type de celles qui avaient été formulées de l'extérieur, sous les couleurs de l'exceptionnalisme américain ou des théories de Spencer et/ou Tarde, par les premiers critiques américains de Durkheim. La critique du réalisme social de Durkheim des premiers sociologues américains menait à l'exclusion totale de ses théories et, conséquemment, de la possibilité de les récupérer. Mais ce rejet explicite sous-entendait la reconnaissance du caractère fondamental de la question du rapport entre individu et société. La différence avec cette première réception par rapport à la présentation actuelle des idées durkheimiennes est que cette dernière permet de nier toute réalité à la société sans renoncer à user de l'autorité de Durkheim. Voyons de quelle manière cette récupération est rendue possible.

7.5. Les FEVR et la question des catégories de l'entendement et des représentations collectives

7.5.1. Rawls et l'épistémologie durkheimienne

Les tendances que nous venons d'évoquer peuvent être mieux saisies par un exemple récent d'interprétation de la théorie durkheimienne, que nous trouvons dans les écrits de Anne Rawls⁴⁰. Cette dernière prétend utiliser la sociologie durkheimienne pour démontrer que le concept de société n'est pas nécessaire à l'élaboration d'une théorie sociologique conséquente. Les arguments mobilisés par Rawls visent donc, encore une fois *au sein même de la théorie durkheimienne*, à démontrer la pertinence du postulat nominaliste en écartant

⁴⁰ Nous nous fondons principalement sur les articles de Rawls de 1997 (Anne Warfield Rawls, 1997, «Durkheim and Pragmatism: An old twist on a contemporary debate», *Sociological Theory*, Vol. 15, No. 1, March, pp.5-29. ; Anne Warfield Rawls, 1997, « Durkheim's epistemology : The initial critique, 1915-1924 », *Sociological quarterly*, vol. 38, no. 1, pp. 111-145.) mais il est à noter que Rawls tient essentiellement le même discours dans son article intitulé « La fallace de l'abstraction mal placée » (publié dans la *Revue du MAUSS semestrielle*, n° 24, 2e sem., 2004).

toute prise en compte de la volonté affichée par Durkheim de développer une théorie qui prenne en considération l'existence de la société et ses effets.

C'est en grande mesure par un autre renouvellement de l'hypothèse des deux Durkheim, cette fois à travers une comparaison de « représentations individuelles et représentations collectives » et des FEVR, que Rawls développe son argumentation. Pour elle, la théorie des représentations collectives du premier texte ne doit pas être confondue avec la théorie des catégories de l'entendement développée dans les FEVR et le qualificatif de *group-mind theorist* ne convient pas au Durkheim des FEVR puisque ce dernier n'y ontologise pas la société.

Selon Rawls, la théorie que développe Durkheim dans les FEVR en serait une des « shared enacted practices », serait une démonstration de la manière dont « les pratiques créent les structures ». Malgré ces conclusions pour le moins contestables, la présentation que fait Rawls de la réception critique américaine de « représentations individuelles et représentations collectives » ne manque pas d'intérêt. Il semble toutefois manifeste que la volonté de Rawls de retrouver ses propres thèses chez Durkheim l'empêche de saisir ce qui fait la particularité de la théorie de Durkheim. Lorsqu'elle s'en prend aux interprétations idéalistes et pragmatistes de la théorie durkheimienne – ce qui nous semble pleinement justifié – Rawls tente elle aussi de travestir à sa façon la pensée de Durkheim et de masquer son réalisme.

7.5.2. *La thèse de Rawls sur le pragmatisme*

Un exemple de la stupéfiante mise à l'écart de l'argument réaliste de Durkheim se trouve dans l'étude de Rawls de la critique durkheimienne du pragmatisme. Rawls voit plusieurs raisons au manque de prise en considération sérieuse de la critique du pragmatisme effectuée par Durkheim⁴¹. Ce peu d'attention porté aux leçons sur le pragmatisme est d'abord dû à leur parution tardive, postérieure aux interprétations fortes de la théorie de Durkheim produite dans les années 30. Ensuite Rawls souligne que les seuls qui s'y sont attardés étant eux-même pragmatistes, ces auteurs avaient tout intérêt à discréditer la critique formulée par Durkheim.

Rawls affirme que c'est la confusion de l'épistémologie et de la sociologie de la connaissance qui conduit à concevoir la position de Durkheim comme idéaliste et qui, à terme, ouvre la

⁴¹ Anne Warfield Rawls «Durkheim and Pragmatism: An old twist on a contemporary debate», *Sociological Theory*, Vol. 15, No. 1 March 1997, pp.5-29.

porte à une interprétation pragmatiste et postmoderniste de la théorie durkheimienne. En ce sens, Rawls semble s'opposer à l'idée du late-Durkheim. Le problème est celui de la théorie de la connaissance durkheimienne – formulée dans FEVR – et de son interprétation idéaliste : les Late-Durkheimiens affirment que c'est par une dissociation d'avec ses travaux de jeunesse, où l'emphase était mise sur la structure morphologique contraignante, que Durkheim en vient à poser la réalité première dans les représentations culturelles...

Rawls considère que la théorie de la connaissance de Durkheim est double : l'épistémologie de Durkheim postulerait que les catégories de la pensée (*understanding*) sont le résultat de la participation de l'individu à des pratiques sociales concrètes : le produit de ces pratiques sociales. La sociologie de la connaissance de Durkheim traiterait les systèmes de croyance comme le résultat de tentatives d'expliquer l'expérience sociale des pratiques sociales. Les systèmes de croyances ne sont pas produits directement par les pratiques sociales, ils sont élaborés dans des explications a posteriori concernant des expériences sociales.

Remarquons que dans cet article sur la critique durkheimienne du pragmatisme, Rawls présente une critique de la thèse des deux Durkheim et en propose une explication. Selon elle, par le passé, cette thèse consistait à séparer la théorie durkheimienne entre un « jeune Durkheim », structurel et positiviste, et un « vieux Durkheim », idéaliste. Aux États-Unis, on favorisait le jeune Durkheim en raison de la prévalence du positivisme dans la sociologie américaine. En Europe, Rawls soutient que la lecture idéaliste/culturelle, celle du « vieux » Durkheim, était alors favorisée par l'intérêt soutenu pour la culture (tandis qu'aux États-Unis, le positivisme favorisait les arguments structurels).

Un changement dans l'usage de cette partition de la thèse durkheimienne serait survenu, selon Rawls, dans les « past two decades⁴² ». L'idéalisme qu'on prêtait à Durkheim et qui permettait de ne se référer qu'à ses travaux de jeunesse serait le même sur lequel on s'appuie aujourd'hui pour fonder une interprétation individualiste et idéaliste de sa théorie comme justification des thèses pragmatistes et post-modernes. Aux États-Unis, la chute de popularité du positivisme instrumental et le retour de l'influence européenne auraient favorisé la lecture culturaliste de Durkheim et permis le développement des *Late-Durkheim studies*. Ce nouveau

⁴² Ce flou historique de Rawls renvoie, si nous nous fions à la date de publication de son article, à la fin des années 70 (en 1977) le renversement que nous avons pour notre part identifié dès l'entre-deux Guerres.

Page manquante

pragmatistes, post structuralistes et post modernistes de sa théorie de la connaissance fondée sur les croyances et les symboles plutôt que sur les pratiques. Rawls cerne bien le lien entre l'idée que Durkheim ait été idéaliste et pragmatiste à la fin de sa vie et celle voulant qu'*avant* il n'ait rien compris aux dilemmes de la modernité parce que aveuglé par son positivisme et son anti-individualisme. Pour Rawls, l'intérêt des cours sur le pragmatisme tient au fait que Durkheim, y dévoile sa critique épistémologique du pragmatisme et de l'idéalisme : pour Durkheim, les deux doctrines sont individualistes: elles ont le défaut commun de poser le problème de la connaissance comme étant celui de la primauté de l'individu connaissant et de sa possibilité de partager sa connaissance efficacement.

7.5.3. *La théorie des catégories durkheimienne selon Rawls*

Il semble clair, au terme de cette évocation des travaux de Rawls, que c'est son interprétation particulière de la théorie des catégories durkheimienne qui la pousse à négliger systématiquement le réalisme social durkheimien. Selon Rawls, la théorie des catégories de Durkheim est une théorie épistémologique à part entière, au même titre que celles de Hume et de Kant, dans la mesure où elle fournit une interprétation de l'origine du « framework of thought relations » qui résulte de la « production » par les individus d'une connaissance des objets du monde⁴⁴.

Ainsi, pour Rawls, la « théorie des catégories de l'entendement » de Durkheim est une explication de la manière dont les « enacted social practices » deviennent une partie de l'appareil percepteur individuel. En effet, selon Rawls, les catégories de l'entendement sont le produit de la combinaison des interactions matérielles et physiques des individus lors des actions religieuses : « the enactments are their structure »

Selon ce point de vue, Durkheim ne défendait pas de théorie de la société comme réalité extérieure à l'individu ou comme système de structuration des perceptions individuelles, comme origine des catégories. Selon Rawls, au sein même de la théorie durkheimienne, la source des catégories reste les « enacted practices » elles-mêmes. Donc, les effets matériels des « religious enactments », et les « psychological responses » que les individus ont à performer dans le rituel religieux sont le produit des interactions sociales face-à-face,

⁴⁴ Morrison, K. 2006, *Marx, Durkheim, Weber: Formations of Modern Social Thought*, Sage, p.263.

interindividuelles, qui ont lieu durant les festins et les célébrations religieuses. Chez Durkheim, la « structure » de la société se réduirait aux « enacted practices », elle serait précédée par l'interaction ou lui serait cooccurrence.

Comme le résume Morrison, puisque pour Rawls la société n'existe pas en dehors des interactions « matérielles » des individus, la question n'est pas de savoir comment les « enacted practices » sont leurs structures mais plutôt de savoir comment les relations objectives de la société se réalisent dans le système des positions que constitue leurs « enacted practices ». Mais cette interprétation de la théorie de Durkheim est douteuse puisqu'il semble plutôt que les structures objectives de la société existent hors de l'individu et forment un système qui contient des structures ou des mécanismes qui sont extérieures aux relations rendues manifestes dans leur interactions matérielles. C'est, du moins, l'interprétation de la théorie durkheimienne défendue par Morrison qui, comme nous l'avons déjà dit, nous semble tout à fait justifiée, ne serait-ce que dans la mesure où elle permet de donner un sens aux critiques et usages de l'œuvre de Durkheim.

7.5.4. Le débat actuel sur l'origine des catégories

Dans la deuxième édition de son livre sur le triumvirat incontournable de la sociologie, Morrison explique qu'en 1998 un débat est survenu entre Schmaus et Rawls entourant l'article de 1996 de cette dernière sur l'épistémologie de Durkheim. Morrison résume la critique de Schmaus à deux éléments liés. Tout d'abord, Rawls néglige l'importance fondamentale de la catégorie de cause, importance due à son rôle dans les pratiques religieuses. Or, et cela constitue le second élément, cette même causalité est importante pour Schmaus qui avance qu'elle permet de mesurer l'étendue de l'erreur de Durkheim: celle d'avoir méconnu les écrits de Hume, lequel selon lui avait démontré que le monde extérieur et ses objets sont inertes.

Deux propositions latentes sont à la base de ce raisonnement de Schmaus. Tout d'abord, Schmaus laisse sous-entendre que l'idée défendue par Durkheim dans les FEVR serait que les « religious enactments » constituent l'expression originale du concept de force puisqu'ils représentent historiquement la première expression de la causalité⁴⁵. Selon Schmaus,

⁴⁵ Ibid., p. 265.

Durkheim en aurait, [ou a...] conclu que les causes religieuses sont devenues le modèle général de la causalité dans l'organisation mentale...et donc que les catégories sont d'origine sociale. Morrison, pour sa part, considère que cette interprétation est incomplète puisque pour Durkheim les « religious enactment » : « [...] were the explications of the material powers of society and that these powers exist outside individual minds in the forms of religious interdicts and sacrificial rites⁴⁶. »

Selon Morrison, la seconde raison de l'importance que la causalité revêt aux yeux de Schmaus est l'adhésion de ce dernier aux thèses de Hume. Pour Schmaus, en raison de sa croyance en l'existence et en l'efficacité de la société, Durkheim « *incorrectly* assumed that religious enactments were therefore the first appearance of the categories of causality in the external world and that this was *later* extended to nature and then to the universe⁴⁷. » Après avoir ainsi résumé les prémisses de la critique, Morrison résume longuement les arguments opposés par Schmaus à Rawls. Mais il est plus intéressant de traiter des critiques cinglantes qu'il formule à l'endroit des deux auteurs puisqu'elles le mènent à développer une

⁴⁶ Ibid., p. 266.

⁴⁷ Ibid.

présentation de l'argument réaliste durkheimien tout à fait convaincante⁴⁸.

7.5.5. *Les critiques de Morrison contre Rawls*

Selon Morrison, si, dans son article sur l'épistémologie durkheimienne, Rawls subsume les structures objectives de la société dans les interactions individuelles, c'est parce qu'elle suit la tradition sociologique américaine et rejette la théorie de Durkheim sous prétexte qu'elle n'a pas franchi le test ultime de la vérification empirique. C'est ce qui la mène à affirmer que les structures objectives de la société sont le produit de l'interaction individuelle et les interactions en tant que telles *sont* les effets coercitifs de la structure objective. En somme, Rawls ne réalise pas les conséquences théoriques du réalisme social durkheimien. Morrison fait remarquer que si tel avait été le cas, Rawls aurait pris en compte le fait que l'objectivation de la structure des « enacted practices » ne peut être décrite dans le langage de l'interaction puisque cette dernière doit sa forme à la structure objective de la société : c'est précisément cette structure qui produit les dispositions des individus qui interagissent et qui

⁴⁸ Morrison explique que Schmaus critique à la fois Durkheim et Rawls en ayant recours à la critique de Hume quant à l'origine des catégories et plus principalement de la catégorie de cause. Hume a montré que l'expérience ne peut suffire puisque nous ne pouvons percevoir directement ses causes ou effets. Bref, Schmaus avance que Durkheim ne connaissait ou ne comprenait pas les écrits de Hume et leurs implications et qu'il n'en a pas tenu compte dans les FEVR : c'est cette méconnaissance des arguments de Hume qui «invalidated his thesis about the categories and reversed any gain he might have made in putting forward a sociological epistemology over a rationalist one. » (Ibid., p. 266) Pour mieux comprendre cet argument de Schmaus, Morrison revient à la causalité chez Hume et ramène la position de ce dernier à deux points centraux : 1 - La causalité dans le monde extérieur ne peut être connue en tant que telle : c'est notre esprit qui crée, qui imagine la relation entre les faits. 2 - La causalité n'existe pas en soi. Les choses et les objets du monde sont inertes et nous créons des liens dynamiques entre ceux-ci. Les choses n'ont pas de pouvoir outre ceux que nous leur attribuons et la causalité n'est qu'une sensation. Rawls, dans «Rawls response to Schmaus» (p.446 in AJS, 3, 1998.) prétend que Durkheim a abordé ces questions «by focusing on the internal perceptions of outside causal forces evident in people's responses to religious enactments, and that in her view, religious enactment provide 'the experience of necessary force' and therefore the idea of causality.» (Morrison, 2006, op.cit., p. 267): «According to Rawls, the experience created by common feelings and reactions to the religious enactments showed that the participants must know the causes directly rather than indirectly 'because their feeling are manifest internally', which means that the causes of religious enactments can be known in the same way as causes in the external world. » Mais Schmaus répond que si les causes opèrent «à l'intérieur», Hume a encore raison puisque «people can introspect only the effects of the social causes and not the causes themselves. » (p. 876 de Schmaus cité par Morrison, Ibid) Schmaus, poursuit Morrison, «went on to argue that Durkheim only traced the causes to the internal relations, but never addressed the problem that direct social causes could never be observed within Hume's epistemological framework. » (Ibid., p. 267) Ce non traitement de l'argument de Hume quant à l'origine de la causalité «disqualifies his epistemological justification for the origin of the category of the causality in experience. » (Ibid., p. 267) Selon Schmaus, Durkheim ne comprenait pas bien Hume. Schmaus s'appuie pour dire ça sur les leçons du lycée de Sens comme illustration de la philosophie de jeunesse de Durkheim. Il identifie deux choses que Durkheim n'aurait pas bien comprises chez Hume. (1) Durkheim aurait méconnu la critique de Hume quant à la possibilité de saisir la causalité par introspection ou par observation. (2) Durkheim aurait négligé l'idée de Hume qui veut que :«even our ideas of internal reflection are inert' and as a result failed to consider the 'implication' this had for his theory of the origin of the idea of causal power. » Ibid., p. 268.

détermine leur position dans l'interaction sans toutefois surdéterminer le cours des actions.

Comme Schmaus, Rawls accepte le scepticisme vis-à-vis de la réalité extérieure et l'épistémologie rationaliste de Hume, selon qui le monde extérieur ne peut être connu sans le recours à l'esprit. C'est cette position qui justifie, selon Morrison, le scepticisme de Rawls quant à la théorie réaliste de la « confrontation » au monde extérieur. Mais il y a plus puisque Rawls néglige, de ce fait, les critiques de Durkheim envers Kant et Hume précisément liées au fait que leur position épistémologique sème des doutes quant à la l'existence réelle de la société soutenue par Durkheim.

Rawls utilise l'argument rationaliste selon lequel la société n'existe pas indépendamment des individus puisque son existence ne peut être empiriquement démontrée et elle en conclut que la société ne joue pas de rôle dans la structuration des actes individuels⁴⁹. En ce sens, Rawls s'oppose à l'épistémologie durkheimienne : elle affirme que les catégories ne sont pas d'origine sociale et que la société n'existe pas en dehors de l'individu. Ce rejet implicite de la position réaliste de Durkheim pousse Rawls vers les positions défendues par les sociologues de Chicago, Parsons et Sorokin selon lesquelles Durkheim était un *group-mind theorist* défendant une réalité métaphysique et cette défense l'aurait mené à négliger totalement l'individu. Enfin, Morrison ajoute que Rawls, comme Hume et Schmaus à sa suite, pense que les objets et pratiques n'ont pas de pouvoir causal et que c'est ce qui l'empêche de voir que, pour Durkheim, les FEVR constituaient une argumentation réaliste en faveur de la thèse de l'existence objective de la société comme « structure sociale ».

7.5.6. Le réalisme durkheimien selon Morrison

Affirmer que la position durkheimienne est réaliste sans adhérer à l'hypothèse des deux Durkheim revient à dire que ce n'est pas seulement dans les FEVR mais dans toute son œuvre que Durkheim adopte une approche réaliste. Selon Morrison, alors que les philosophes tentaient de « radicaliser » le sujet, Durkheim allait à l'autre bout de la tradition occidentale, tenter de « radicaliser l'objet » : l'objectif de Durkheim n'était pas seulement de décrire les

⁴⁹ Il est frappant de constater à quel point cette théorie correspond avec la présentation par D. DeFacendis de l'atomisation sociale que Hannah Arendt pose comme socle du totalitarisme. (Cf. DeFacendis, 2003, « Hannah Arendt et le mal » in D. Dagenais, éd., *Hanna Arendt, le totalitarisme et le monde contemporain*, PUL, p.52-102.

faits sociaux mais surtout d'isoler le social en tant qu'objet d'étude⁵⁰, et cela revenait pour Durkheim à faire de la sociologie une science à part.⁵¹

Selon Morrison Durkheim ne réussit à émanciper la sociologie qu'au travers de « manœuvres » épistémologiques qui furent d'autant plus nécessaires que la tendance à substituer l'immanence du monde du social par celle du monde naturel était alors très répandue. Il fallait à Durkheim concevoir « les objets du monde » comme des structures et des mécanismes (des devoirs et obligations) constituant des réalités aussi substantielles et définies que celles de biologistes et de psychologues. Mais cela n'allait pas sans heurts car, du même souffle, Durkheim s'opposait à l'empirisme radical qui considère la réalité comme un objet concret et *donné* parce que ce point de vue est guidé par le sens commun et les prénotions, au lieu d'être fondé sur une problématique historique et sociale.

Le processus visant à assumer théoriquement la réalité de la société débute par la différenciation de cette société d'avec les sujets étudiés par les sciences naturelles, la psychologie et l'humanisme encyclopédique. Morrison relève que des « formes » semblables de définition par la négative du social sont présentes dès les trois premiers grands ouvrages de Durkheim⁵².

Selon Morrison la sociologie s'est révélée dans ces textes comme un domaine autonome, avec sa rationalité et ses méthodes propres parce que Durkheim en bon réaliste y a montré en quoi les pratiques et obligations avaient la capacité de dépasser les capacités et les désirs individuels. Aussi, rappelle Morrison, Durkheim s'opposait (et opposait la théorie structurelle) à la conception du réel défendue par les empiristes mais il le faisait en traitant les objets du monde social comme des structures et des mécanismes plutôt que des événements de façon à ce que, contrairement à ce que les théories idéalistes préconisent, le monde (le

⁵⁰ Morrison, K. 2001, « The Disavowal of the Social in the American Reception of Durkheim », *Journal of Classical Sociology*, Vol. 1, No. 1, 95-125.

⁵¹ Cette formulation de Morrison ne doit pas nous faire oublier que Durkheim partait du constat de l'autonomie ontologique de la société pour justifier la pertinence de la sociologie. C'est parce que la société est une réalité objective, séparée et autonome, que l'on doit développer une science autonome pour l'étudier.

⁵² Selon Morrison, dans la DTS, le développement social – les formes juridiques – se définit par opposition au développement économique et Durkheim met conséquemment l'accent sur les processus de division du travail sociale et sur les systèmes de solidarité sociale qui en résultent. Dans les RMS, Durkheim s'affaire à démontrer l'extériorité des normes et la matérialité des relations sociales alors que dans *Le suicide* il tente de démontrer l'existence d'un «social framework» qui peut être étudié comme un «ordre factuel» qui agit sur le lien social et qui est l'objet particulier de la sociologie.

réel) ne soit pas réduit à une production spontanée de l'esprit et que la réalité ontologique de la société soit prise en compte.

7.5.7. *Les critiques de Morrison contre Schmaus*

Les critiques de Schmaus par Morrison, comme celles que ce dernier formule à l'endroit de Rawls, sont liées à la lecture réaliste de Durkheim préconisée par Morrison. Selon Morrison, Durkheim est réaliste parce qu'il affirme que la société existe *comme* une réalité matérielle extérieure qui a des effets directs sur les individus et ce sont les diverses conséquences de cette position qui échappent à Schmaus dans l'article qu'il a consacré aux catégories⁵³.

Tout d'abord, Schmaus néglige l'argument réaliste à la base de la sociologie de Durkheim en pensant qu'une explication organico-fonctionnelle peut convenir à la théorie des catégories de Durkheim. Morrison souligne que cette erreur de Schmaus est récurrente depuis les premières interprétations fonctionnalistes (Pareto) et organicistes (Sorokin) mais que c'est à Parsons, qui confond pour sa part la vision organiciste de Spencer et la vision réaliste de Durkheim, que l'on doit la popularité de cette conception organico-fonctionnelle de la théorie de Durkheim⁵⁴. Cette confusion est regrettable aux dires de Morrison car il importerait de soigneusement distinguer les doctrines des sociologies émanant des deux côtés de la Manche :

« While Spencer took the view that society was an organic whole with interrelated parts and functions that arise from individual traits, Durkheim's realist conception of society conceived of it as a set of objective relations existing outside the individual. [...] Organicism thus treats society as a natural organism whose traits are selected for purpose of social functions related to the survival of organism. In contrast to this view is the realist view which treats society as structure and mechanism –the religious structure, the marriage mechanism- whose system of obligations and duties place individuals under a necessity to act in relation to them⁵⁵. »

Ainsi, la prise en considération du réalisme social durkheimien rend caduque l'interprétation organico-fonctionnaliste de la théorie durkheimienne.

La seconde erreur de l'interprétation de Durkheim par Schmaus est, selon Morrison, liée à sa

⁵³ Schmaus, W., 1998, « Rawls, Durkheim, and causality : A critical discussion », *American journal of sociology*, vol. 104, no3, pp. 872-901.

⁵⁴ Morrison rappelle que la vision «functional-organist» de la société «originated with H. Spencer who believes that society was a reflection of individual organic traits which served essential functions. » Morrison, 2006, op.cit., p.260.

⁵⁵ Ibid., p.260.

mécompréhension de la critique durkheimienne de la conception classique de l'expérience. L'expérience du monde extérieur, selon les conceptions classiques – l'apriorisme de Kant et l'empirisme de Hume – est le produit des perceptions sensibles des sujets et de « pré-constructions » internes. Chez Kant et Hume, la réalité sociale n'existe pas en dehors de l'individu. C'est là que réside la différence fondamentale – que Schmaus néglige – entre Durkheim et ces deux auteurs classiques⁵⁶.

En somme, pour Durkheim, l'expérience est le résultat des structures objectives de la société et la société est la condition extérieure nécessaire et apriori de l'expérience. L'expérience dépend des structures, de la morphologie, de l'agencement des éléments religieux, politiques, économiques de la société. La conception de l'expérience avancée par Schmaus, puisqu'elle est inspirée de Hume, diffère donc de celle de Durkheim. Selon Morrison, Durkheim croyait que l'expérience était constituée par la structure objective de la société; elle était un système organisé à l'intérieur d'un cadre social⁵⁷.

Or cette différence entre les deux conceptions de l'expérience et de son statut se manifeste dans la théorie des catégories : si l'expérience est structurée comme un système existant sous la forme de relations structurant les actions individuelles, cela veut dire que les dispositions « intériorisées » par les agents, les catégories, dépendent de la manière dont « l'extérieur » est fondé et organisé⁵⁸. En ce qui a trait à l'efficacité matérielle des « religious enactments » qui est au centre des thèses de Schmaus et de Rawls sur les catégories, la position réaliste de Durkheim visait, selon Morrison, à montrer comment ces effets proviennent du « material world of experience »:

⁵⁶ «What Schmaus overlooks is that Durkheim wished to treat experience as a freestanding independent structure whose obligations, duties and religious interdicts made up a total social framework that had specific material effects on individuals. Within a realist theory of knowledge, therefore, experience exists as a system that manifests itself in the form of a structured social framework. » Ibid., p.261.

⁵⁷ Ibid.

⁵⁸ Ibid., p. 261. Morrison s'inspire ici de la page 16 des FEVR : l'expérience dépend « upon its morphology or structure, and upon the ordering of its religious, juridical and economic elements». C'est également la thèse défendue par Mauss et Durkheim dans "De quelques formes primitives de classification".

« Since Durkheim believed that experience was structured by society, and that this structure affected internal perceptions of the outside world and he had to show that the outside world and individual states of mind were not separate things, and that the altered stages of mind created during religious enactments were 'material effects' of the religious interdictions, not 'social feeling of unity' created by enactments of feelings which feed back to help preserve the society and its collective representations of the categories, as suggested by Schmaus⁵⁹. »

Nous reviendrons sur la présentation que fait Morrison de la critique durkheimienne des thèses de Hume, Kant et Descartes. Mais terminons tout d'abord ce compte rendu des critiques de Morrison à l'endroit de Schmaus.

La troisième erreur de Schmaus identifiée par Morrison est sa vision fonctionnaliste de l'origine et de la transmission des catégories et sa critique du réalisme social qui n'expliquent pas le caractère nécessaire et universel des catégories et qui négligent trois éléments importants. D'abord, Schmaus n'explique pas comment les catégories sont intériorisées avant d'être transmises de génération en génération. Ensuite, Schmaus néglige l'argument réaliste durkheimien de l'existence de la société et le but que Durkheim poursuivait : dans les FEVR, Durkheim voulait mettre de l'avant

« a realist view of society that showed how groups and classes advanced their understanding of each other by making the relations they have intelligible within a system of classification that aided their understanding of these relations. Furthermore, the aim of his theory was not only to advance how these groups and classes understood their relations to each other through the totem divisions, but also how it made intelligible their relations between their perceptions and the outside world by unifying their knowledge of these relations with their relations to things and regions in nature⁶⁰. »

Enfin, Morrison avance que Schmaus se fourvoie dans le rôle assigné par Durkheim aux pratiques religieuses. Selon Schmaus les pratiques religieuses existent parce qu'elles permettent aux membres du groupe de « se sentir bien », alors que selon Durkheim elles existent de façon à faire concorder les actes et dispositions avec les divisions et classifications culturelles et spirituelles. Une fois de plus Schmaus néglige l'argument réaliste durkheimien concernant les catégories et il préfère étudier la fonction sociale remplie par les catégories et le fonctionnement de la transmission culturelle des catégories.

Pour Morrison, il est clair que Durkheim cherchait à savoir comment la structure de l'expérience devient la forme intériorisée des relations objectives et de quelle manière ces

⁵⁹ Ibid., p. 261. (Morrison se réfère à la p. 884 de Schmaus, 1996, op.cit.).

⁶⁰ Ibid., p.262.

relations se manifestaient dans les dispositions matérielles de l'individu lors de sa pratique religieuse⁶¹. Pour Durkheim, les actions religieuses des individus ne sont rendues possibles que par l'intériorisation préalable des catégories de temps, de cause et d'espace en tant que formes objectives de relations par lesquelles sont distingués les actes sacrés des actes quotidiens.

Dans le cadre de sa critique des thèses de Rawls, ces positions de Schmaus mènent ce dernier à une série d'« erreurs » que Morrison expose ainsi. Tout d'abord, si Durkheim n'a pas bien commenté Hume dans ses leçons au Lycée de Sens, il a, 30 ans plus tard, affronté l'argument humien directement dans un passage des FEVR. Ensuite, Morrison affirme que Schmaus ne comprend pas où se situe la critique de Kant et de Hume par Durkheim. Pour appuyer ce dernier argument, Morrison s'appuie sur la contradiction de la thèse de Hume contenue dans le réalisme critique de Bhaskar. Ce dernier, selon Morrison, en présentant le réalisme social et en l'opposant au rationalisme classique, fait ressortir que la critique mise en œuvre par Durkheim dans les FEVR constitue un plaidoyer pour une vision réaliste de l'existence de la société.

Morrison résume donc les critiques de Bhaskar quant à l'épistémologie défendue par Hume⁶². Synthétiquement, cette démarche se résume en quatre moments distincts. Premièrement, Bhaskar resitue Hume dans le cadre du débat l'ayant opposé aux théoriciens rationalistes de la connaissance qui croyaient que les relations causales s'appréhendent et se connaissent « by a direct encounter with the material world⁶³. » En second lieu, « Bhaskar argued that if science is to be possible, then the sense perceptions asserted by Hume must occur in nature and therefore must belong to experience⁶⁴. » Troisièmement, Bashkar soutient que la causalité vient du pouvoir qu'ont les choses de se réaliser selon leur nature et leur structure. Enfin, Bashkar s'oppose à l'idée de Hume voulant qu'on ne perçoive que des impressions des choses et jamais les choses elles-mêmes. Selon Bhaskar, du point de vue de la science, parler de la gravité en termes d'opinions plutôt qu'en terme de faits ou d'événements n'a aucun

⁶¹ La notion d'habitus chez Bourdieu nous semble correspondre à une tentative similaire.

⁶² Pour cette discussion de Bhaskar, Morrison se fonde sur le texte «Philosophy and Scientific Realism» in M. Archer et. al. (eds), *Critical realism*, London, Routledge, 1998, pp. 16-47.

⁶³ Ibid., p. 269.

⁶⁴ Ibid.

sens : « [...] if science is to be possible, then Hume's sense impressions and their conjunctions must occur in nature and this belong to experience⁶⁵. »

Ces critiques de Bhaskar à l'endroit de Hume sont tout à fait en accord avec la critique de Durkheim à l'endroit du même auteur et confirment, selon Morrison, les fondements réalistes de la thèse durkheimienne. Nous ne pouvons que nous rendre aux argument de Morrison et abonder dans le même sens lorsqu'il conclut ceci de son analyse du débat entre Rawls et Schmaus : au lieu de se demander si Durkheim connaissait Hume, Schmaus aurait mieux fait de se demander pourquoi Durkheim s'opposait si énergiquement aux affirmations de Hume selon lesquelles « [...] causation cannot be found in the outside world of experience and that religious enactments would not themselves have been the cause of the categories of space, time and cause simply on the presumes material effects of the enactment⁶⁶. »

7.5.8. Morrison : les contradictions entre le durkheimisme et le rationalisme classique

Morrison se propose donc de revoir les limites posées par le rationalisme classique à la connaissance de la société et la critique de Durkheim envers cette position. En abordant la bataille de Durkheim contre le rationalisme classique de la philosophie des Lumières – dont les représentants convoqués par Durkheim sont Descartes, Hume et Kant – et en montrant que cette position a été combattue par Durkheim en raison des limites qu'elle pose à la connaissance du monde extérieur, Morrison souhaite arriver à démontrer l'importance du réalisme social durkheimien.

La première présupposition du rationalisme classique sur le monde extérieur visée par Durkheim est l'idée de Descartes que toute réalité extérieure n'est qu'une extension de la pensée et qu'en conséquence la société et l'histoire, parce qu'elles sont les fruits de l'esprit, sont hors du champ de la connaissance et n'ont pas d'effets tangibles sur l'esprit. Selon Morrison, Durkheim critique cette position cartésienne dans le septième chapitre du deuxième livre des FEVR en montrant que si la réalité externe est une extension de l'individu, les effets matériels des pratiques religieuses et sociales sont inexistantes.

Nous avons déjà mentionné le second présupposé critiqué par Durkheim qu'identifie

⁶⁵ Ibid.

⁶⁶ Ibid.

Morrison. Il s'agit de l'opinion de Hume selon laquelle rien n'existe hors de l'impression sensorielle, pas même la matière ou la réalité extérieure. Pour Hume, résume Morrison, « [...] The material world was nothing more than mental responses to the stimulus of impressions rather than the appearance of the «truth» of material reality⁶⁷. » De ce point de vue, les catégories ne sont pas le simple résultat de l'expérience. Les dispositions mentales n'entrent pas en contact direct avec les faits, des perceptions sensibles « filtrent » notre compréhension des objets et du monde : on ne perçoit que les qualités sensibles et le monde n'existe qu'à travers notre perception. Cela mène Hume à distinguer la vérité scientifique et les vérités des observations et à considérer que les *causes et effets* ne sont pas nécessaires en soi, mais seulement dans la mesure où notre esprit les conçoit ainsi. Aussi, pour Hume, la causalité n'est-elle pas l'observation d'une relation mais plutôt un sentiment, puisque les choses et les objets sont inertes, n'ont pas de « pouvoirs » et, à ce titre, ne peuvent être la cause de quoi que ce soit. Comme nous l'avons vu dans le cadre de la critique que Morrison fait des écrits de Schmaus, le traitement réaliste réservé à la société par Durkheim contrevenait en tous points à ces affirmations de Hume puisqu'il considérait que la société constituait une réalité extérieure à l'individu, une réalité qui affectait les actions individuelles.

Enfin, le dernier élément du rationalisme classique critiqué par Durkheim émane de la théorie de Kant. Celui-ci a affirmé que les opérations a priori de l'esprit sont antérieures à l'expérience et qu'on ne peut donc connaître le monde extérieur qu'à travers elles. Pour Kant, la construction de relations dans la pensée précède le moment de leur prise de conscience dans l'expérience. Il n'y a donc pas d'accès possible à la réalité des choses en soi, il existe une adéquation formelle entre la raison et le monde extérieur.

Les conclusions de ces positions défendues par le rationalisme classique étaient en totale opposition avec toute forme de réalisme puisque, comme le résume Morrison, elles avaient en commun de considérer que « [...] the actual form of outside world represented in experience did not exist independently of thought operations, and in this sense judgements about «substances» in reality, according to philosophy, could never be confirmed⁶⁸. »

⁶⁷ Ibid., p. 271.

⁶⁸ Ibid., p. 249.

Ainsi l'opposition de Durkheim au rationalisme classique, qui se trouve dans les FEVR, s'explique par la remise en question par cette doctrine de l'existence de la réalité matérielle et sociale⁶⁹. Pour Morrison, cette position rationaliste obligeait Durkheim à montrer que l'apriorisme kantien et l'empirisme de Hume « [...] stripped objective reality of its material qualities, and that material quality of the religious enactments were powers in themselves and hence valid evidence of the external reality of society⁷⁰. » Pour Morrison, cette tâche était essentielle aux yeux de Durkheim. Il rappelle que Durkheim croyait que « once the material powers of religions enactments had been established, external social realities would “acquire a reasonableness that the most militant rationalist cannot fail to recognize.”⁷¹ »

7.5.9. « *Durkheim's theory of the categories and his opposition to Kant et Hume* »

En somme, selon Morrison, l'importance de la critique du rationalisme classique est visible dans la théorie de la religion de Durkheim mais les obstacles qu'il a rencontrés dans la défense de sa thèse réaliste concernant la religion étaient nombreux:

« [...] Durkheim had to demonstrate that society was a structure that must first exist in external reality and secondly, he had to show that the structure of society exists in the mind of individuals in the form of dispositions taken toward objects during religious enactments. Further he had to show that the religious enactments in the form of the interdicts had power over the acts of individual and that these powers were evident in the material effects that took place during the enactments [that included shrieking and urging and the self-mutilation of their bodies]. These powers, according to Durkheim, were evidence of society consecrated in the form of religious enactments⁷². »

Pour démontrer que les catégories viennent de l'expérience et sont de nature sociale plutôt que données a priori, Durkheim doit montrer que la réalité sociale et matérielle précède la perception individuelle, les catégories et la raison et que les systèmes de classification totémiques du temps et de l'espace sont modelés sur l'organisation sociale desquels ils émanent, que les relations matérielles affectent la pensée individuelle, que les actions et les perceptions individuelles construisent les catégories.

Morrison explique que ce travail avait été entamé dans « De quelques formes primitives de

⁶⁹ Morrison explique, dans un compte-rendu publié dans *Social Forces*, 82, 2003, pp. 399-404, que cette opposition au rationalisme ressort mieux de la traduction des FEVR par Field que de la traduction antérieure.

⁷⁰ Morrison, 2006, op.cit., p.272.

⁷¹ Ibid.

⁷² Ibid., p. 271.

classifications », que Durkheim avait écrit avec Mauss. Mauss et Durkheim y contredisaient Kant et Hume en affirmant que les catégories sont d'abord d'origine sociale, qu'elles sont dérivées de l'expérience et deviennent subséquemment une partie des opérations mentales humaines⁷³.

Selon Morrison, Durkheim ne faisait que préciser son point de vue réaliste dans les FEVR en affirmant que les catégories de l'entendement sont les produits matériels du système de discussion et de classification des termes utilisés par les tribus totémiques pour se distinguer et se diviser entre eux, système qui a ensuite été étendu au monde extérieur.

La démonstration que la société est à l'origine du concept de cause est donc, aux yeux de Morrison, la modalité d'expression du réalisme social durkheimien propre aux FEVR. Selon lui, après que Mauss a montré l'origine de la catégorie de temps dans son essai sur les « Variation saisonnières des sociétés eskimo » et que le neveu a assisté l'oncle dans la démonstration de l'origine sociale de la catégorie d'espace dans « De quelques formes primitives de classification », Durkheim a défendu l'idée de l'origine sociale de la catégorie de cause dans les FEVR. La thèse développée par Durkheim à cet égard, selon Morrison, était que la religion (manifestation par excellence de la société) induit des effets sur les conduites des individus et que l'objectivation de ce phénomène constitue l'origine du concept de *cause*⁷⁴.

7.7. Conclusion : le débat sur les catégories comme idéaltype de la réception contemporaine de Durkheim

La lecture de la théorie durkheimienne par Morrison, qui n'est pas éloignée de celle de Halbwachs, nous porte à conclure que les lectures en termes nominalistes de la théorie durkheimienne, qui constituent encore l'arrière-plan interprétatif de la grande majorité des usages contemporains de Durkheim, sont le fait d'une lecture partielle ou très particulière de

⁷³ « Thus whereas Kant had assumed that the categories were logically prior to experience and always precede our apprehension of the outside world, Durkheim challenged this view by asserting that the categories originate from material activity in the world of experience and then subsequently become part of our mental operations and individual disposition, which in turn structures our reality.» Ibid., p.258.

⁷⁴ «In each case [temps et espace], the categories are used to do the same things, namely to classify spatial separations and mark the cycle of the periodic enactments which bring the group together and put it in motion in a new way. As far as Durkheim was concerned, the scientific conception of «causation» in the natural world, is only but a secondary extension of religious causation in the social world, and as such it has a social deviation in collective religious acts. » Ibid.

la théorie de Durkheim. Nous serions donc enclin à modifier et à étendre à la presque totalité de la sociologie de la fin du vingtième siècle l'affirmation, que Hinkle formulait à l'endroit de la sociologie américaine des années 30 – selon laquelle la position réaliste de Durkheim a été rejetée puis camouflée parce qu'elle allait à l'encontre du nominalisme volontariste qui régnait alors en maître⁷⁵.

⁷⁵ Hinkle, R.C. «Durkheim in American Sociology» in K Wolff, 1960, op.cit., p.289.

Conclusion

Nous pouvons résumer le mouvement de la réception de l'œuvre de Durkheim par le passage de la confrontation à la récupération par le biais de l'omission ou du travestissement.

Du vivant de Durkheim la confrontation a dominé, tant en France que dans le monde anglo-saxon. Même si l'idée d'un Durkheim nominaliste « malgré lui » commençait à poindre (dans les écrits de Tarde puis dans ceux de Tosti et Gehlke), en France, la critique, formulée dans les termes de l'attribution d'un anti-psychologisme, restait principalement dirigée contre le réalisme social durkheimien. Aux États-Unis, ce même débat était mené, comme nous l'avons vu, par Gehlke. Celui-ci mobilisait les arguments de Tarde pour défendre la position nominaliste de Giddings tout en présentant Durkheim comme un *group mind theorist* réifiant la société. En Angleterre, enfin, la critique du réalisme social durkheimien passait davantage par sa réception anthropologique et, par conséquent, elle se présentait sous la forme d'un débat concernant la religion la plus primitive : le postulat durkheimien de l'universalisme du totémisme servant d'ultime rempart contre la position nominaliste de l'animisme.

La seconde réception britannique de Durkheim nous a permis d'illustrer une première voie de récupération du durkheimisme et son lien avec le processus de déni du réalisme social durkheimien par l'inclusion de la sociologie au sein de l'anthropologie culturelle et sa réduction à une psychologie sociale des groupes. La seconde réception française nous a clairement montré le processus théorique qui a permis d'isoler les éléments indéniablement réalistes de la thèse de Durkheim et ainsi permettre sa récupération nominaliste (Lacombe). Enfin, dans la seconde réception américaine, nous avons vu de quelle manière le renversement « positif » de la théorie s'est produit et comment on en est venu à attribuer à Durkheim une position nominaliste, ce qui a favorisé la récupération de celui-ci et son usage massif.

À chaque étape de la réception des écrits de Durkheim, son réalisme social a été pointé du doigt. Nier le caractère inné des représentations sociales tel que présenté par la théorie de l'imitation dans le cadre d'une sociologie historique ne revenait pas seulement pour Durkheim à déclarer la guerre à la plus grande partie des philosophes, cela l'opposait *ipso facto* à la presque totalité des sociologues. Ainsi, comme nous venons de le constater chez

Schmaus, Durkheim est toujours décrié en raison de son réalisme social, qui s'oppose au sens commun mais aussi aux fondements rationalistes du libéralisme classique (en raison du nominalisme qui est lié à ce dernier). En ce sens, la critique de Tarde que nous avons évoquée a le mérite d'être claire.

Il importe cependant de rappeler que Tarde se méprend puisque Durkheim ne nie pas l'individu en l'historicisant. Que ce soit dans ses débats avec les antidreyfusards ou avec le bergsonisme et le pragmatisme, Durkheim se fait le défenseur du rationalisme cartésien et se présente comme un chantre de l'individu moderne. Mais cet individu moderne est un idéal à incarner autant que le résultat d'un processus historique. Dès sa critique de « l'irrégion de l'avenir » de Guyau, Durkheim défend l'idée selon laquelle les formes sociales se transforment au gré des modifications de la société autant qu'elles les provoquent. En ce sens, la religion ne disparaît pas, elle se modifie. Il en va de même de l'individualité qui, selon le Durkheim de la DTS mais aussi de *L'Éducation morale*, se modifie et se développe. Mauss écrira plus tard un essai sur « la notion de personne » explicitant la thèse qu'il avait développée avec son oncle dans les « Quelques formes primitives de classification » où le programme d'étude des déterminants sociologiques des catégories de l'entendement et des représentations sociales et individuelles avait été mis en branle. Répétons enfin que la dialectisation de la relation entre individu et société réalisée par Durkheim peut être constatée dans la conception de la relation entre l'État et le citoyen qu'il développe dans ses textes sur l'État et sur « Les intellectuels et l'action ».

La thèse que nous avons présentée a une origine d'un double présupposé. D'une part, nous sommes partis de l'idée romantique selon laquelle la sociologie était fondamentalement et originellement liée à la critique sociale. D'autre part, notre thèse venait du constat que la sociologie actuelle produit, volontairement ou non, une sociologie sans société ou, autrement dit, un discours qui n'est pas explicitement attaché à une théorie générale de la société et qui, bien qu'il présente le sceau institutionnel sociologique, ne constitue pas un discours critique. C'est sur ces bases que nous avons cherché à comprendre comment les sociologues contemporains avaient pu en arriver à produire ces discours tout en se référant rituellement aux sociologues classiques et que nous avons entrepris notre recherche sur la réception des écrits durkheimiens. L'étude de cette réception nous a mené à la présentation du mouvement

de réception puis de négation du réalisme social durkheimien. Nous sommes maintenant à même de démontrer la validité empirique de ces présuppositions en nous appuyant sur les résultats de notre thèse.

A. Les conditions de possibilité de la critique sociale et la nécessité de la théorie pour la critique : lien entre postulat réaliste et possibilité d'une théorie critique du social

La critique sociale, si elle veut être autre chose qu'une action revendicatrice, doit être théorique au sens où, comme Durkheim l'explique dans sa critique du pragmatisme, elle doit être caractérisée par l'arrêt de l'action, par le retrait, le recul, la réflexion. Ce n'est qu'ensuite qu'elle pourra se prétendre critique théorique.

Comme Vandenberghe l'explique dans son histoire de la sociologie allemande, dans la mesure où nous souhaitons développer une « théorie néo-objectiviste du social qui soit critique » tant au sens de Kant – c'est-à-dire une théorie qui « cherche à déterminer les conditions métathéoriques de possibilité d'une théorie générale de la société » – qu'au sens de Marx – c'est-à-dire « animée par un intérêt émancipatoire » –, il faut « penser la réification sans hypostasier la structure sociale¹ ». Or, il nous semble justement que la théorie durkheimienne correspond à ces critères. En effet, il ressort de la présentation qu'en fait Morrison que Durkheim s'est confronté directement aux questions fondamentales de la sociologie en tentant de définir son objet et sa méthode et en abordant les problèmes épistémologiques liés à cette tentative, notamment par sa discussion des catégories.

Ainsi, Durkheim aurait produit une théorie critique au sens de Kant. Mais la théorie durkheimienne était-elle critique dans le sens marxien du terme? Il nous semble tout à fait crédible de penser que Durkheim envisageait le rôle de la sociologie comme une « connaissance émancipatoire » bien que cette conception normative ait pu parfois porter à confusion. Nous pensons notamment à son aveu, dans la première préface à la DTS, du postulat qui sous-tend l'ensemble de sa démarche de connaissance de la réalité sociale :

¹ Vandenberghe, F. *Une histoire critique de la sociologie allemande, Tome 2, Horkheimer, Adorno, Marcuse, Habermas : aliénation et réification*, postface de Jeffrey C. Alexander, Paris, La Découverte/MAUSS, 1998. p.298-299.

« Mais, dit-on, si la science prévoit, elle ne commande pas. Il est vrai ; elle nous dit seulement ce qui est nécessaire à la vie. Mais comment ne pas voir que, à supposer que l'homme veuille vivre, une opération très simple transforme immédiatement les lois qu'elle établit en règles impératives de conduite ? " [...] la science de la morale ne fait pas de nous des spectateurs indifférents ou résignés de la réalité [...]" " [...] la science de la morale [c'est-à-dire la sociologie] en même temps qu'elle nous enseigne à respecter la réalité morale, [...] nous fournit les moyens de l'améliorer². »

Après ces analyses, il nous reste à vérifier si cette critique théorique est sociale, si elle prend le parti de la réalité dialectique des faits sociaux. La concordance de la théorie durkheimienne avec les prémisses de la possibilité de réalisation d'une critique sociale nous apparaît encore plus clairement lorsque Vandenberghe ajoute que l'adoption de cette position critique nécessite de concevoir la société comme

« [...]un ensemble relativement autonome de structures causales émergentes qui limitent de façon significative l'autonomie des acteurs, mais ne détermine pas leurs actions, car le pouvoir causal des structures est toujours médiatisé par les acteurs qui, la plupart du temps sans le savoir, l'actualisent dans des situations données³. »

Il nous semble que Durkheim avait bien compris que les structures sociales ont un pouvoir causal, même si les seules causes efficaces restent les acteurs, en posant ouvertement le problème de la supposée antinomie entre individu et société, « la variante sociologique de l'antinomie philosophique du sujet et de l'objet », le « problème fondamental de la sociologie » comme le dit Vandenberghe⁴.

B. Durkheim comme théoricien critique

Résumons-nous. La critique théorique est rendue possible par le retrait de l'action et la distanciation vis-à-vis des prénotions et des intérêts particuliers. La méthode sociologique préconisée par les durkheimiens répondait à ces conditions en proposant (comme retrait de l'action) l'étude objective des faits sociaux, (comme distanciation des prénotions) la recherche des causes sociales des faits sociaux. La scientificité de la méthode et de ses présupposés était quant à elle présentée comme un rempart face à toute instrumentalisation idéologique. Sous cet aspect, la sociologie durkheimienne est certes théorique. Mais est-elle

² É. Durkheim, (1893), 1978, première préface, p. XL-XLI.

³ Ibid., p.299. Cette définition correspond presque mot pour mot à la sociologie durkheimienne telle que présentée par Morrison.

⁴ Ibid., p.300. Il nous semble que la figure de Durkheim pourrait dans cette mesure être « casée » dans le quadrant C du schéma récapitulatif (ibid., p. 305) présenté par Vandenberghe, donc du côté du réalisme idéaliste : le « rationalisme-structuralisme ».

critique pour autant? Il semble que la position de Durkheim est claire : dès la DTS, il affirme estimer que ses « recherches ne méritent pas une heure de peine si elles ne devaient avoir qu'un intérêt spéculatif », si les découvertes de la sociologie ne pouvaient mener à l'amélioration des conditions sociales⁵. Et lorsqu'il s'en prend au pragmatisme, il déplore la subordination de la démarche sociologique au problem-solving. La raison de cette position est simple : pour Durkheim, qui reste rationaliste à cet égard, la pensée doit précéder l'action – même si la pensée est toujours déployée dans un monde commun symbolique qui la rend possible et qui la moule. Seulement, en matière d'organisation sociale, la complexité des problèmes et la recherche de leurs causes engage à une prudence extrême. Ce n'est qu'au terme d'une étude approfondie que le dévoilement de la complexité de la réalité sociale se produit et c'est précisément là que se produit le moment critique de la théorie. Partie de la réalité des faits sociaux, la théorie aboutit à la réalité en la présentant sous un angle nouveau, décalé, porteur d'une potentialité critique et normative puisque ce regard s'écarte de la représentation collective de la réalité qui domine l'action.

En examinant la réception de l'œuvre de Durkheim on constate que la théorie sociologique a subi, dans les 40 premières années de son institutionnalisation, une inflexion la détournant d'une des questions théoriques qui avaient suscité sa fondation : celle de la possibilité d'une explication de la pérennité de l'organisation de la société qui ne soit pas uniquement fondée sur la théorie libérale classique de l'individu rationnel. Si cet aspect du projet sociologique a d'abord été directement pris à parti, ce n'est pas par le biais d'une argumentation étoffée et de critiques percutantes qu'il a finalement été neutralisé mais plutôt par son omission puis par sa négation.

Pour démontrer ce processus menant à la neutralisation d'un problème fondamental d'une partie de la sociologie classique, nous avons choisi d'examiner la réception des travaux d'un de ceux qui l'a abordé le plus ouvertement, le fondateur français de la sociologie, Émile Durkheim. Les travaux de Durkheim et de son école – au même titre que ceux de Marx – se distinguent comme des idéaltypes de l'effort théorique visant à présenter l'organisation sociale comme une réalité distincte du résultat des aptitudes et actions des individus qui y participent. En ce sens, la réception des thèses durkheimiennes a été un excellent indicateur

⁵ É. Durkheim, 1983, op.cit., p. XXXIX.

de la possibilité, voire la pertinence, d'une telle tentative.

En étudiant les textes de réception des écrits durkheimiens produits en France, en Angleterre et aux États-Unis entre 1893 et 1939, nous avons pu retracer d'abord les oppositions directes au « réalisme social » durkheimien puis les omissions de cet aspect de sa pensée qui ont fini par mener à un travestissement de cette dernière, travestissement qui a généralement pris la forme de sa périodisation. Ce qui ressort de cette étude est que l'élément critiqué, qu'il soit ouvertement identifié comme « réalisme » ou désigné sous les épithètes d'« ontologisme », de « matérialisme », de « négation de la psychologie » ou encore qu'il soit relégué au statut de « période » de la pensée durkheimienne, reste le même au-delà des formes changeantes de la critique⁶.

Il existe des traces du « désaveux » du social des sociologues dans la réception qu'il réservent aux écrits durkheimiens. Ces traces sont visibles dans la constitution d'une des deux visions antinomiques de la sociologie qui s'affrontent dans la lutte pour le monopole de la définition de la discipline et surtout des potentialités de légitimation qui y sont liées. Ces traces sont d'ailleurs des sillons qui dictent la direction dans laquelle la « charrue » sociologique américaine ratissera son champ : la direction de son développement. Ce qu'il faut ajouter aux jugements de Morrison sur la première réception américaine de Durkheim c'est précisément à la fois l'illustration de sa pérennité et celle de ses mutations dans le temps.

⁶ Dans la suite de nos recherches, nous nous proposons, entre autres, d'isoler les textes de Durkheim qui sont les plus représentatifs de son réalisme social et de montrer en quoi leur contenu peut être mis en relation avec certaines théories contemporaines, alternatives aux *Cultural Studies*, qui ont pourtant des prétentions de généralité. Les écrits de Freitag, Bashkar, Archer, Dumont, Bourdieu, Morrison, Mestrovic et de certains autres auteurs seront ainsi présentés sous l'angle de leur filiation explicite ou implicite avec cet « autre Durkheim ». On remarquera que ce travail ne correspondra pas aux impératifs méthodologiques que nous nous sommes imposés pour de notre thèse. Cela est en partie dû au fait que la réception de Durkheim a une fonction précise, qui n'est pas visée par les auteurs que nous commenterons et utiliserons. La réception explicite de l'œuvre de Durkheim, présenté comme *père fondateur*, vise généralement à légitimer une lecture a-sociale de la théorie durkheimienne. Pour saborder la théorie, il faut en faire une réception qui permet de l'exorciser de son contenu. En revanche, lorsqu'il s'agit de contribuer à l'édification d'une science selon des principes théoriques intégrés à la démarche cognitive, nul n'est besoin de revenir sur les doctrines fondatrices. Durkheim, par exemple, avait suffisamment assimilé les doctrines de Hegel et de Marx pour ne pas sentir le besoin de s'expliquer sur la position qu'elles occupaient dans sa démarche théorique. Les travaux de Lemert sur le « fantôme » de Durkheim dans la *French Theory* et dans les *Cultural Studies* montrent de quelle manière la figure de Durkheim, toujours double, même si cette dualité n'est pas explicitée, est centrale dans l'articulation des fondements du discours postmoderne. La différence entre ces tentatives d'exorcisme du fantôme de Durkheim par Deleuze, Derrida, Foucault, etc. et les liens que nous prétendons identifier entre la théorie générale actuelle et les écrits oubliés de Durkheim est notable. Si Lemert tente de relever ces exorcismes, nous serons pour notre part à la recherche des assimilations contemporaines de la théorie réaliste de Durkheim et de leur retranscription dans une nouvelle théorie sociologique.

Le réalisme sociologique affiché par Durkheim et ses collaborateurs de l'*Année sociologique* a été la cible de nombreuses critiques et réinterprétations par des auteurs américains au cours du siècle dernier. D'abord franchement critiquée pour la place qu'elle faisait à la société au détriment des individus dans la théorie sociologique, la sociologie durkheimienne est aujourd'hui présentée comme une théorie nominaliste où la socialité – et par extension la société – est le résultat des interactions individuelles. Ce processus de détournement progressif de la théorie est historiquement lié aux conditions politiques et institutionnelles mais les fondements théoriques qui servent de base aux différentes formes de la critique restent les mêmes : le réalisme de Durkheim est systématiquement visé par le nominalisme anglo-saxon. Son potentiel critique demeurait toujours visible dans les travaux s'y opposant directement autant que dans ceux le reléguant à une période particulière de la carrière de Durkheim. Mais dans sa forme actuelle – dont Rawls est l'exemple paradigmatique – qui prétend nier et réviser les interprétations antérieures, la critique opère une forme plus subtile de la récupération qui neutralise les aspects théoriques réalistes qui persistaient dans ses formes antérieures.

C. Effets de la présentation actuelle des classiques pour la théorie et la pratique sociologique

La sociologie correspond aux attentes qui l'entretiennent. Les intérêts qu'elle sert n'ont que faire de la société mais fort à gagner de la légitimation scientifique et sociologique, d'un cautionnement, parfois lié à l'usage de la théorie durkheimienne. Le discours sociologique a su remarquablement « traduire » les paroles du père fondateur pour qu'elles soient conformes aux attentes de ses nouveaux mécènes. Ce processus, commencé du vivant de Durkheim, s'est poursuivi au fil des relectures de son œuvre qui ont constitué autant d'étapes d'une seule et même dissension qui n'a cessé de s'accroître.

Dans la mesure où les potentialités critiques de la tradition sociologique sont ainsi sabotées par la négation de son réalisme, la critique théorique contemporaine se voit dans l'obligation d'innover constamment et de tenter de se construire sur ses propres bases, qui restent précaires. Les pratiques actuelles sont enchâssées dans des considérations pragmatiques qui les surdéterminent, comme le système, elles sont a-théoriques (du moins dans l'optique des théories des organisations et de l'adaptation).

Un pseudo-discours théorique accompagne parfois ces pratiques même si souvent il n'est pas explicite. Il consiste en une relecture des théories classiques qui permet aux pratiques actuelles de se draper de la légitimité de la tradition. Dans ce contexte, il importe aux chercheurs de développer des modèles applicables plutôt que des regards distincts qui mèneraient à la recherche de solutions. Le moment théorique, le retrait, est formellement nié. La théorie sociale est orpheline. La critique de la critique, c'est-à-dire la théorie critique, n'a plus de raison d'être, puisque la critique théorique n'est plus. La critique (sociale) fait place à l'indignation (individuelle).

La tradition sociologique est une source d'inspiration qui mérite toujours l'attention de la critique théorique et qui devrait, selon nous, constituer son fondement. Mais ses lectures actuelles ne le laissent pas voir. Le présentisme urgentiste et l'amnésie des sciences sociales sont si généralisés que même ceux qui ont des vellétés critiques ont pour la plupart renoncé à tenter de disputer au discours dominant l'usage qu'il fait des classiques de la sociologie.

Or, aujourd'hui plus que jamais, pour refonder une critique de la société théoriquement viable, un retour aux théories réalistes classiques, à Durkheim à tout le moins, nous paraît non seulement possible mais surtout nécessaire. Les possibilités de la théorie durkheimienne sont loin d'avoir été explorées : maintenant que les enjeux liés à sa lecture nominaliste sont identifiés et que sa lecture réaliste est remise en scène, la tâche nous incombe de nous y plonger et d'en tirer les conclusions critiques contenues en elle. *Les heures de peine* seront peut-être ainsi récompensées.

Bibliographie

- Abel, T., 1930, « Is a cultural Sociology Possible », *American Journal of Sociology*, vol. 35, no. 5, mars, p. 739-752.
- Adams, G. P., 1916, « The Interpretation of Religion in Royce and Durkheim », *The Philosophical Review*, vol. 25, no. 3, May, p 297-304.
- Adorno, T., 2000, *Introduction to Sociology*, Stanford, (California), Stanford University Press, 198 p.
- Alihan, Milla A., 1938, *Social Ecology: A Critical Analysis*, New York, Columbia University Press.
- Aldous, J. E., Durkheim et F. Tonnies, 1972, « An exchange Between Durkheim and Tonnies on the Nature of Social Relations, with an Introduction by Joan Aldous » *American Journal of Sociology*, vol. 77, no. 6, may, p. 1191-1200
- Alexander, J. C., 1983, *Theoretical Logic in Sociology, vol. 2 : The Antinomies of Classical Thought*, Marx and Durkheim, Berkeley and Los Angeles University of California Press, 564 p.
- Alexander, J.C., et P. Smith, 2005, « The New Durkheim », in Alexander et Smith, *The Cambridge Companion to Durkheim*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Allard, J. et G. Haarscher, M. Puig de la Bellacasa, 2001, *L'université en questions : Marché des savoir nouvelle agora, tour d'ivoire?*, Bruxelles, Édition Labor, 422 p.
- Almondo, P., 1995, « Parsons lecteur des Règles de la méthode sociologique » in M. Borlandi et L. Mucchielli, dir., *La sociologie et sa méthode*, Paris, L'Harmattan, p. 351-372.
- Alpert, H., 1937, « France's First University Course in Sociology », *The American Sociological Review*, vol. 2, no. 3, June, p. 311-317.
- Alpert, H., 1939, « Explaining the Social Socially », *Social Forces*, vol. 17, no. 3, mars, p. 361-365.
- Alpert, H., (1939), 1966, *Émile Durkheim and His Sociology*, New York, Columbia University Press, Russell & Russell, 233 p.
- Anderson, P., 1968, « Components of the National Culture », *The New Left Review*, Juillet-août.
- Anonyme, 1934, « Emile Durkheim on the Division of Labor in Society », *Journal of Educational Sociology*, 7, 8, 528.
- Arendt, H., (1954), 1994, *Essays in Understanding, 1930-1954*, New-York, Shoken Books.
- Aron, R., 1967, *Les Étapes de la pensée sociologique, Montesquieu - Comte - Marx - Tocqueville - Durkheim - Pareto - Weber*, Paris, Gallimard, 664 p.

- Bain, Read, 1929, « Trends in American Sociological Theory » in *Trends in American Sociology*, George A. Lundberg, Read Bain and Nels Anderson, New-York : Harper & Bros.
- Barnes, H. E., 1919, « Two Representative Contributions of Sociology to Political Theory : The Doctrines of William Graham Sumner and Lester Ward », *American Journal of Sociology*, vol. 25, no. 1, juin, p. 1-23.
- Barnes, H. E., 1920, « Durkheim's Contribution to the Reconstruction of Political Theory », *Political Science Quarterly*, vol. 35, no. 2, juin, p. 236-254.
- Barnes, H. E., 1921, « Some typical Contributions of English Sociology to Political Theory », *American Journal of Sociology*, vol. 27, no. 3, November, p. 289-324.
- Bay, C., 1975, « Capitalism and Modern social Theory : An Analysis of the Writings of Marx, Durkheim and Max Weber », *Canadian Journal of Political Science/Revue canadienne de science politique*, vol. 8, no. 4.
- Bayet, A., 1926, « E. Durkheim, l'éducation morale », *Revue philosophique*, vol. 102, juillet à décembre, p. 304-309.
- Becker, Howard, 1939, « Review: Émile Durkheim and his sociology », *The American Sociological Review*, vol. 9, no. 2, avril, p. 205.
- Becker, H., 1954, « Anthropology and Sociology », in *For a Science of a Social Man*, John Gillin, New-York, Macmillan CO, p. 112-113.
- Becquemont, D., 1995, « Durkheim en Angleterre : un débat à la Sociological Society en 1904 » in Borlandi, M. et L. Mucchielli, dir., *La sociologie et sa méthode*, Paris, L'Harmattan, p. 286-296.
- Bellah, R. N., 1959, « Durkheim and History », *American Sociological Review*, vol. 24, no. 4, p. 447-461.
- Belot, G., 1901, « compte rendu de l'Année, 3 et 4 », *Revue philosophique*, 26^{ème} année, LII, p. 673.
- Belot, G., 1903, « compte rendu de l'Année sociologique, V, 1900-1901 », *Revue philosophique*, 28^{ème} année, LV, p. 96-103.
- Belot, G., (1903), 1904, « compte rendu de l'Année, vol. 6 », *Revue philosophique*, 29^{ème} année, vol. LVII, janvier-juin, p. 545-549.
- Benoît-Smullyan, É., 1937, *The Development of French Sociologism and Its Critics in France*, Widener Library, Harvard University and Library of University of Wisconsin.
- Benoît-Smullyan, E., 1938, « Reviewed work(s): The rules of sociological method. By É. Durkheim: S. - traduction de Salovay et Mueller, G. Catlin éd. 1938 », *American Sociological Review*, vol. 3, no. 4, août, p. 577-579.
- Benoît-Smullyan, É., 1948, *The Sociologism of Émile Durkheim and his School*, Chicago.
- Bentley, A. F., 1926, « Simmel, Durkheim and Ratzenhofer », *American Journal of Sociology*, vol. 32, no 2, p. 250-256.

- Bernard, J.S. and L.L. Bernard, 1937, « Leaders of social thought », *Social Forces*, vol. 15, no. 3, p. 428-434.
- Berthelot, J.-M., (2000), 2001, *La sociologie française contemporaine*, Paris, PUF, Édition « Quadrige », 274 p.
- Besnard, P., 1973, « Durkheim et les femmes ou le *Suicide* inachevé », *Revue française de sociologie*, vol. XIV, p. 27-61.
- Besnard, P., 1979, « La formation de l'équipe de l'Année Sociologique », *Revue française de sociologie*, vol. 20, p. 7-31.
- Besnard, P., 1982, « L'Anomie dans la biographie intellectuelle de Durkheim », *Sociologie et sociétés*, vol. XIV, no. 2, p. 45-53.
- Besnard, P., 1984, « Modes d'emploi du *Suicide* : *Intégration et régulation dans la théorie durkheimienne* », *Année sociologique*, vol. 34, p. 127-163.
- Besnard, P., 1985, « Un conflit au sein du groupe durkheimien. La polémique autour de *La foi jurée* », *Revue française de sociologie*, vol. 26, no. 2, p. 247-255.
- Besnard, P., 1995, « Durkheim critique de Tarde : des *Règles* au *Suicide* », in M. Borlandi et L. Mucchielli, in *La sociologie et sa méthode : Les Règles de Durkheim un siècle après*, Paris, L'Harmattan, p. 221-243.
- Besnard, P., et M. Borlandi, 2000, Présentation de *Contre Durkheim à propos de son Suicide*, de G. Tarde in *Le suicide, un siècle après Durkheim*, Paris, PUF, p. 219-255.
- Bhaskar, R., 1998, « Philosophy and Scientific Realism », in M. Archer et al., *Critical Realism*, London, Routledge, p. 16-47.
- Bierdtedt, R., 1966, *Émile Durkheim*, New York, DELL, 255 p.
- Birnbaum, P., 1976, « La conception durkheimienne de l'État : l'apolitisme des fonctionnaires », *Revue française de sociologie*, vol. XVII, p. 247-258.
- Black, E.I., 1922, « The relations of Magic and religion », *Economica*, no. 5, juin, p. 112-118.
- Bloor, D., 1982, « Durkheim and Mauss Revisited : Classification and the Sociology of Knowledge », *Studies in the History and Philosophy of Science*, vol. 13, p. 267-97.
- Bloor, D., 1982, « Reply to Steven Lukes », *Studies in the History and Philosophy of Science*, vol. 13, p. 319-23.
- Bodei, R., 1999, *La philosophie au XXIème siècle*, Paris, Flammarion, 264 p.
- Bodin, J. E., 1921, « The law of social participation », *American Journal of Sociology*, vol. XXVIII, p. 26-33.
- Borlandi, A.- M., 1994, « Informations sur la rédaction du *Suicide* et sur l'état des conflits entre Durkheim et Tarde de 1895 à 1897 », *Durkheim Studies*, fall, vol. VI, p. 4.
- Borlandi, A.- M., 1995, « Les faits sociaux comme produits de l'association entre individus : Le fil conducteur des *Règles* », in Borlandi, M. et L. Mucchielli, dir., *La sociologie et sa méthode*, Paris, L'Harmattan, p. 139-164.

- Boudon, R., Et P. Besnard, M. Cherkaoui et B.P. Lécuyer, (1993), 1995, *Dictionnaire de la sociologie*, Paris, Larousse, 280 p.
- Bouglé, C., 1923, *Hobhouse, L.T., Social development. Its nature and conditions*, London, Allen, 348 p. In -80 », *Année sociologique, nouvelle série*, T. 1, p.192-195
- Bouglé, C., (1935), 1975, *Bilan de la sociologie Française contemporaine*, Paris, Librairie Félix Arcand, reprint *European Sociology*, New-York, Arno Press, 189 p.
- Bouglé, C., (1935), 1993, *Essais sur le régime des castes*, Paris, PUF, « Édition Quadrige », 215 p.
- Bourdieu, P. et J. C. Passeron, 1967, « Sociology and Philosophy in France since 1945 : Death and Resurrection of a Philosophy without Subject », *Social Research*, vol. 34, p. 162-212.
- Bourdieu, P., 1968, *Le métier de sociologue : préalables épistémologiques*, Les textes sociologiques, 1, Paris, Mouton, Bordas.
- Bourdieu, P., (1972), 2000, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Du Seuil, 429 p.
- Bourdieu, P., 1975, « La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison », *Sociologie et Sociétés*, 7, 1, p. 91-118. ;
- Bourdieu, P., 1976, « Le champ scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2-3, p. 88-104.
- Bourdieu, P., 1982, *La leçon sur la leçon*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P., (1982), 2001, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, seuil, Fayard, 423 p.
- Bourdieu, P., 1984, *Question de sociologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 277 p.
- Bourdieu, P., 1986, « La force du droit. Éléments pour une sociologie du champ juridique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, no. 64, septembre.
- Bourdieu, P., 1986, « Habitus, code et codification », *Actes de la recherche en sciences sociales*, no. 64, septembre.
- Bourdieu, P., 1993, « L'esprit d'État. Genèse et structure du champ bureaucratique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, no. 96-97, mars, p. 49-62.
- Bourdieu, P., 1994, *Raisons pratiques : sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil.
- Bourdieu, P., 1997, « De la maison du roi à la raison d'État. Un modèle de la genèse du champ bureaucratique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, no. 118, juin, p. 55-68.
- Bourdieu, P., 1998, *Contre-feux*, Paris, Éditions Raisons d'agir.
- Bourdieu, P., 2001, *Contre-feux 2. Pour un mouvement social européen*, Paris, Édition Raisons d'agir.
- Bourdieu, P., 2001, « *Sciences de la science et réflexivité* », Paris, Éditions Raisons d'agir.
- Bourdieu, P., 2002, *Interventions 1961-2001*, Marseille, Agone, 475 p.

- Bourdieu, P. et Loïc Wacquant, 1998, *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Seuil.
- Bourdieu, P. et Loïc Wacquant, 1998, « Sur les ruses de la raison impérialiste », *Actes de la recherche en sciences sociales*, no. 121-122, mars, p. 109-118.
- Bouthoul, Gaston, 1950, *Histoire de la sociologie*, Paris, PUF, Coll. Que sais-je, no. 423.
- Branford, V., 1918, « Durkheim : a Brief Memoir », *The Sociological Review*, vol. 10, no. 2, p. 77-81.
- Brunetière, F., 1898, « Après le procès », *Revue des deux mondes*, 15 Mars.
- Caillé, A., 1996, « Ni holisme ni individualisme méthodologiques : Marcel Mauss et le paradigme du don », *Revue européenne des sciences sociales*, tome XXXIV, no. 105, p. 181-224.
- Caillé, A., 2000, *Anthropologie du don, Le tiers paradigme*, Paris, Desclée de Brouwer, Sociologie économique, 277 p.
- Caillé, A., 2004, « Marcel Mauss et le paradigme du don », *Sociologie et sociétés*, vol. 36, no. 2.
- Caillé, A., 2004, dir., « Une théorie sociologique générale est –elle pensable? » Paris, La découverte/Mauss, *Revue du Mauss semestrielle*, no. 24, 471 p.
- Calhoun, C., 2007, dir., *Sociology in America, a History*, Chicago and London, The University of Chicago Press, An ASA Centennial Publication, 913 p.
- Callinicos, Alex, 2006, *Resources of critique*, Cambridge, Polity Press.
- Cardi, F., J. Plantier, dir., *Durkheim sociologue de l'éducation*, Paris, L'Harmattan, 218 p.
- Castell A. 1931, « Histories of Modern European Thought », 1918-1930, *The Journal of Modern History*, vol.3, n.2, p.242-265..
- Cavan, R. S., 1928, *Suicide*, University of Chicago Press.
- Cavan, R. S., 1931, « Les causes du suicide; *Le suicide* », *American Journal of Sociology*, vol. 37, no. 2, septembre, p 293-294.
- Chauhan, B. R., 1992, *The Selected Reception of Émile Durkheim in Sociological Studies in India*, Aldershot, Avebury.
- Chazel, F., 1999, « Durkheim est-il notre contemporain? », *Année sociologique*, vol. 49, no. 1, p. 83-107.
- Clark, T. N., 1960, « Émile Durkheim and the Institutionalization of Sociology in the French University System », *Archives européennes de sociologie*, T. 9, no. 1, p. 37-71.
- Clark, T.N., 1968, « The Structure and Functions of a Research Institute : The Année sociologique », *Archives européennes de sociologie*, T. 9, no. 1, p. 72-91.
- Clark, T. N., 1972, « Émile Durkheim and the French University : the institutionalization of sociology » in *The establishment of empirical sociology. Studies in continuity, and institutionalization*. A. Oberschall, dir., Harper and Row, N.-Y., London, p. 152-186.

- Collins, R., 2005, « The Durkheim movement in France and in world sociology », *The Cambridge companion to Durkheim*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Coser, L. A., 1960, « *Durkheim's Conservatism and Its Implications for his Sociological Theory* », in Wolff, K. H., dir., 1950, *Émile Durkheim, 1858-1917*, The Ohio State University Press, Columbus, 463 p.
- Cuin, C.-H., (1992), 2002, *Histoire de la sociologie*, T. 1, avant 1918, La découverte , Repères, 121 p.
- Cuin, C.-H., François Gresle, 2002, *Histoire de la sociologie*, Paris, La Découverte, Coll. Repères, 121 p.
- Cuvillier, A., 1948, « Durkheim et Marx », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 4, p. 75-97
- Cuvillier, A., (1950), 1962, *Manuel de sociologie*, T. 1 et 2, Paris, PUF, 723 p.
- Cuvillier, A., 1958, *É. Durkheim et le pragmatisme*, Paris, Vrin.
- Dagenais, Daniel, dir., 2003, *Hannah Arendt, le totalitarisme et le monde contemporain*, Québec, PUL, 612 p.
- Dahrendorf, R., 1995, *LSE. A History of London School of Economics and Political Science, 1895-1995*, Oxford University Press, 583 p.
- David, M., 1908, « Review de Lang - The origins of Religion and other Essays, Rationalist Press Association, London, Watts », *Année Sociologique*, vol. XI, p. 71-72.
- Davies, B., 1993, « *Les conditions de réception des travaux de Durkheim dans la sociologie britannique de l'éducation* », in F. Cardi and J. Plantier, ed. *Durkheim, sociologue de l'éducation*, Paris, l'Harmattan, p. 146-56.
- Davy, G., 1919, « Émile Durkheim : I l'homme », *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 26, 181-98.
- Davy, G., 1920, « Durkheim : II l'oeuvre », *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 27, p. 71-112.
- Davy, G., 1922, *La Foi jurée. Étude sociologique du problème du contrat, la formation du lien contractuel*, Paris.
- Davy, G., 1923, « Correspondance. A propos de *La foie jurée* », *Journal de psychologie normale et pathologique*, vol. 20 no. 3, mars, p. 280-284.
- De George, R. et F., 1972, *The structuralists from Marx to Levy-Strauss*, New-York, Double Day Anchor Original, 330 p.
- De Laguna, T., 1920, « The Sociological Method of Durkheim », *The Philosophical Review*, vol. 29, no. 3, mai, p. 213-225.
- Deploige, S., 1905, « Le Conflit de la morale et de la sociologie », *Revue néo scolastique*, vol. 12, p. 405-17.
- Deploige, S., 1907, « Réponses aux lettres de M. Durkheim », *Revue néo scolastique*, vol. 4, p. 607-621.

- Descola, P., 2005, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, 623 p.
- Dezalay, Yves, et Bryant Garth, 1998, « Droits de l'homme et philanthropie hégémonique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, no. 121-122, mars, p. 23-41.
- Dezalay, Yves, et Bryant Garth, 1998, « Le "Washington consensus", Contribution à une sociologie de l'hégémonie du néolibéralisme », *Actes de la recherche en sciences sociales*, no. 121-122, mars, p 3-22.
- Dezalay, Yves, 2003, « Les courtiers de l'international », *Actes de la recherche en science sociales*, no. 151-152, mars, p 5-35.
- Dosse, F., 1995, *Histoire du structuralisme*, Paris, La découverte.
- Durkheim É., 1898, « Minor Editorials », *American Journal of Sociology*, vol. 3, no. 6, mai, p. 848-849.
- Durkheim, Émile, (1893), 1998, *De la division du travail social*, Paris, Quadrige, PUF, 416 p.
- Durkheim, Émile, (1895), 1995, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Quadrige, PUF, 149 p.
- Durkheim, Émile, (1897), 1993, *Le Suicide*, Paris, Quadrige-PUF.
- Durkheim, Émile, (1912), 1994, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Quadrige, PUF, 3e édition, 647 p.
- Durkheim, Émile, (1915), 1991, *L'Allemagne au-dessus de tout. La mentalité allemande et la guerre*, Paris, Armand Collin.
- Durkheim, Émile, (1922), 1995, *Éducation et sociologie*, Paris, Quadrige, PUF, 130 p.
- Durkheim, Émile, (1924), 1998, *Sociologie philosophie*, Paris, Quadrige, PUF, 416 p.
- Durkheim, Émile, (1928), 1992, *Le socialisme (extraits)*, Paris, Quadrige, PUF, 267 p.
- Durkheim, Émile, (1938), 1998, *L'évolution pédagogique en France*, Paris, Quadrige, PUF, 403 p.
- Durkheim, Émile, (1950), 1997, *Leçons de sociologie*, Paris, PUF, 244 p.
- Durkheim, Émile, 1953, *Montesquieu et Rousseau, précurseurs de la sociologie*, Paris, Librairie Marcel Larivière et cie, Petite bibliothèque internationale, Série B : les classiques de la sociologie, 200 p.
- Durkheim, Émile, 1955, *Pragmatisme et sociologie*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 205 p.
- Durkheim, Émile, 1958, « L'État », *Revue philosophique*, no. 148, p 433-437.
- Durkheim, Émile, (1963), 1992, *L'Éducation morale*, Paris, PUF, 242 p.
- Durkheim, Émile, (1970), 1987, *La science sociale et l'action*, Paris, PUF, 334 p.
- Durkheim, Émile, 1973, « lettre de Durkheim à Davy publiée dans G. Davy, *L'homme, le fait social et le fait politique* », Paris, Lahaye, Marton.

- Durkheim, Émile, 1975, *Textes, éléments d'une théorie sociale*, Tome 1, Paris, Éditions de minuit, Le sens commun, 509 p.
- Durkheim, Émile, 1975, *Textes, religion, morale, anomie*, Tome 2, Paris, Éditions de minuit, Le sens commun, 507 p.
- Durkheim, Émile, 1975, *Textes, fonctions sociales et institutions*, Tome 3, Paris, Éditions de minuit, Le sens commun, 568 p.
- Durkheim, Émile, 1976 « Lettres à Célestin Bouglé », *Revue française de sociologie*, vol. XVII, no. 2, p. 165-180.
- Durkheim, Émile, 1976, « Rôle des Universités dans l'éducation sociale du pays », *Revue française de sociologie*, vol. XVII, no. 2, p. 181-189.
- Durkheim, Émile, 1976, « Autres textes inconnus », *Revue française de sociologie*, vol. XVII, no. 2, p. 190-196.
- Durkheim, Émile, 1992, « L'enseignement de la morale à l'École primaire », *Revue française de sociologie*, vol. XXXIII, no. 4, p. 609-623.
- Durkheim, Émile, 1997, « French rebut Germany's bad faith accusations. *Émile Durkheim* », *Durkheimian studies/Études durkheimienne*, vol. 3, nouvelles series, p. 3 -10.
- Durkheim, É., 1998, *Lettre à Marcel Mauss*. Présenté par Philippe Besnard et Marcel Fournier, Paris, PUF, Sociologies, 593 p.
- Elliot, M. et F. Merrill., 1934, *Social Disorganization*, New-York, Harper & Bros, p. 735-765.
- Ellis, H., 1898, « Reviewed Work *Le suicide. Étude de Sociologie*, by Emile Durkheim », *Mind*, Nouvelles séries, vol. 7, no. 26, avril, p. 249-255.
- Elwood, J., 1923, « Review of James P. Lichtenberger's *Development of Social Theory* », *American Journal of Sociology*, vol. XXIX, p. 104.
- Eubank, E, 1936, « European and American Sociology: Some Comparisons », *Social Forces*, vol. 15, no. 2, décembre, p. 147-15.
- Evans-Pritchard, E. E., 1929, « The morphology and function of Magic », *The American Anthropologist*, Nouvelle Série, vol. 31, no. 4, octobre-décembre, p. 619-641.
- Faris, Ellsworth, 1937, *The Nature of Human Nature*, New York, Mc-Graw-Hill book Co, p. 134-197.
- Farrugia, F., 2000, *La reconstruction de la sociologie française, (1945-1065)*, Paris, L'Harmattan, P. 113-293.
- Fauconnet, P., 1898, « Review of 1897a » *Revue philosophique*, p. 422-431.
- Fauconnet, P., 1902, « Westermarck, Der Ursprung der Strafe, L'origine de la peine », *Année Sociologique*, vol. 5, p. 400-402.
- Fauconnet, P., 1906, « *Sociological Papers*, Sociological Society, London, Macmillan. 1905 XVIII, 292 p. In-80 », *Année Sociologique*, vol. 9, p. 147-149.

- Fauconnet, P., 1907, « *Sociological Papers*, vol. II. 1906 », *Année Sociologique*, vol. 10, p. 188-190.
- Fauconnet, P., 1910, « Westermarck. *The origin and development of the moral ideas*, vol. II, 1908 », *Année Sociologique*, vol. 11, p. 274-276.
- Fauconnet, P., 1923, « The pedagogical work of Emile Durkheim », *American Journal of Sociology*, Vol. XXVIII, no. 5.
- Fauconnet, P., 1927, « The Durkheim School in France », *The Sociological Review*, vol. 19, p. 15-25.
- Fenton, S., 1984, *Durkheim and Modern Sociology*, Cambridge, New-York, Melbourne, Cambridge University Press.
- Férréol, G., dir, 2004, *Sociologie, Méthodes et applications*, Bréal, Coll. Grand Amphi Sociologie, 399 p.
- Filloux, J.-C., 1970, « Il ne faut pas oublier que je suis fils de rabbin », *Revue française de sociologie*, vol. XVII, p. 305-322.
- Filloux, J.-C., 1970, « *Troisième partie : le sociologue en situation* » in Durkheim, E., *La science sociale et l'action*, introduction de J.-C. Filloux, Paris, Presses Universitaires de France. p. 256
- Filloux J.-C., 1994, *Durkheim et l'éducation*, France, PUF, Coll. Pédagogues & Pédagogies, 126 p.
- Foucault, Michel, 1966, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard.
- Foucault, Michel, 1971, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard.
- Fournier, M., 1991, « Autour du sacrifice : Lettres d'Émile Durkheim, J. G. Frazer, M. Mauss, et E. B. Tylor », *Études durkheimiennes/Durkheim, Studies*, Fall, p. 2- 4.
- Fournier, M., 2007, *Durkheim*, Paris, Fayard, 940 p.
- Freitag, Michel, (milieu – fin 80), « Le développement de la régulation politico-institutionnelle dans les sociétés traditionnelles : des clans aux royautes, empires et sociétés de castes », document ronéotypé, non-daté.
- Freitag, Michel, 1986, *Dialectique et société*, Tome 1-2, Éditions St-Martin.
- Freitag, Michel, 1990, « La société : réalité sociale-historique et concept sociologique », dans Fernand Dumont, *La société québécoise après 30 ans de changement*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, p. 69-79. (Édition numérique, uqac – « Les classiques des sciences sociales »).
- Freitag, Michel, 1992, « L'identité, l'altérité et le politique. Essai exploratoire de reconstruction conceptuelle-historique », *Société*, no. 9, hiver, p. 1-55.
- Freitag, Michel, 1994, « Pour un dépassement de l'opposition entre "holisme" et "individualisme" en sociologie », *Revue européenne des sciences sociales*, Tome XXXII, no. 99, p. 169-219.
- Freitag, Michel, 1995, *Le naufrage de l'université*, Québec, Éditions Nota Bene.

- Freitag, Michel, 1998, *Le Naufrage de l'Université*, Québec, Nota bene.
- Freitag, Michel, 1998, « Pour une approche théorique de la postmodernité comprise comme une mutation de la société », *Société*, no. 18-19, été, p 1 à 61.
- Freitag, Michel, 1999, « La dissolution post-moderne de la référence transcendante. Perspectives théoriques », *Cahiers de recherche sociologique*, no. 33, p 181-217.
- Freitag, Michel et Éric Pineault, dir., 1999, *Le monde enchaîné*, Québec, Éditions Nota Bene.
- Freitag, Michel, 2002, *L'oubli de la société*, Québec, PUL.
- Freitag, Michel, 2004, « L'avenir de la société : globalisation ou mondialisation? L'enjeu d'une théorie sociale unificatrice : sociologie critique ou théorisation systémique positive? », *Société*, no. 24/25, p. 133-188.
- Gagné, G., 2004, « La restructuration gestionnaire de l'université », *Société*, no. 24/25, p. 31-54.
- Gane, M., (1988), 1989, *Durkheim's Rules of Sociological Method*, London, New-York, Routledge, 193 p.
- Gary, D. P., 1929, « *The Developing study of Culture* » in *Trends in American Sociology*, Landsberg, Bain & Anderson, eds., I, p. 168.
- Gehlke, C. E., (1915), 1968, *Émile Durkheim's Contributions to Sociological Theory*, New York, Columbia University Press, AMS Press, New York.
- Gehlke, C. E., 1924, in *Social Psychology and Political Theory, a history of Political Theories: Recent Times*, ed. Charles Edward Merriam and Harry Elmer Barnes, New-York: MacMillan Co.
- Giddens, A., 1971, « Durkheim's Political Sociology », *Sociological Review*, vol. 19, p. 477-519.
- Giddens, A., 1973, « Images of Society. Essays on the sociological Theories of Tocqueville, Marx and Durkheim », *British Journal of Sociology*, vol. 24, no. 3, p. 378-381.
- Giddens, A., 1976, « Classical Social Theory and the Origins of Modern Society » *American Journal of Society*, vol. 81, no. 4, janvier, p.703-729.
- Giddens, A., 1979, *Émile Durkheim*, New York, Viking, 132 p.
- Giddens, A., 1999, *Sociologia*, Madrid, Alianza editorial, 819 p.
- Ginsberg, M., 1918, « Durkheim: A brief memoir », *The sociological Review*, vol. X, no. 2, p. 77-83.
- Ginsberg, M., 1932, « History and Sociology », *Philosophy*, vol. 7, no. 28, Oct., p. 431-445.
- Godbout, J. T., 1992, *L'esprit du don*, Montréal, Boréal, 344 p.
- Godbout, J. T., 2000, *Le don, la dette et l'identité, Homo donator versus homo oecon micus*, Montréal, Boréal, 190 p.
- Godbout, J. T., 2000, « La force du don », *Argument*, Québec, vol. 4, no. 2, printemps-été, p. 147-158.

- Goldenweiser, A. A., 1915, « Review of Émile Durkheim *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, 1912a », *The American Anthropologist*, vol. 17, p. 719-35.
- Goldenweiser, A. A., 1917, « Religion and Society: A Critique of Emile Durkheim's Theory of the Origin and Nature of Religion », *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, vol. 14, no. 5, p. 113-124.
- Goldenweiser, A. A., 1918, « Form and Content in Totemism », *The American Anthropologist*, nouvelles séries, vol. 20, no. 3, p. ;280-295.
- Greenberg, L. M., 1981, « Architects of the New Sorbonne : Liard's Purpose and Durkheim's Role », *History of Education Quarterly*, vol. 21, no. 1, printemps, p. 77-94.
- Gregory, J.G., 1920, « From the old realism to the new », *The Philosophical Review*, vol. 29, no. 1, janvier, p. 43-58.
- Grémion, P., 1986, « Berlin 1950, Aux origines du congrès pour la liberté de la culture », *Commentaire*, vol. 9, no. 34, été.
- Gremion, P., 1998, *L'intelligence de l'anti-communisme*, Paris, Fayard.
- Gremion, P., 2001, *Le rôle des sciences sociales dans les relations Est-Ouest durant la guerre froide*, Paris, <http://www.futuribles.com/pax.html>.
- Halbwachs, M., 1918, « La Doctrine d'Émile Durkheim », *Revue philosophique*, vol. 85, p. 353-411.
- Halbwachs, M., 1938a, « Introduction à l'évolution pédagogique de Durkheim », in É. Durkheim *L'évolution pédagogique en France*, Paris, Alcan.
- Halbwachs, M., 1939, « La explication sociologica de la inteligencia », *Revista Mexicana de sociologia*, vol. 1, no. 1, mars, p. 44-62.
- Halliday, R.J, 1968, « The sociological movement, the sociological society and the genesis of academic sociology in Britain », *The Sociological Review*, nouvelle série, vol. 16, no. 3, novembre, p.377-398.
- Halls, W. D., 1996, « The cultural and educational influence of Durkheim, 1900-1945 », *Durkheim Studies*, vol. 2, p. 122-132.
- Hart, H., 1927, « The history of social thought: a consensus of American opinion », *Social Forces*, vol. 6, no. 2, décembre, p. 190-196.
- Hartland, S., 1898, « Année Sociologique, vol. 1, 1898 », *Folk-lore*, vol. 9, no. 3, septembre, p. 251-254.
- Hartland, S., 1900, « Année Sociologique, deuxième année 1897-98 Félix Alcan, 1899 », *Folk-lore*, vol. 11, no. 1, mars p. 92-96.
- Hartland, S., 1901 « Année Sociologique, cinquième année (1900-1901) Alcan », *Folk-lore*, vol. 12, no. 1, mars, p. 110-112.
- Hartland, S., 1901, « Année Sociologique, cinquième année (1900-1901) Alcan », *Folk-lore*, vol. 12, no. 4, décembre, p. 481-485.

- Hartland, S., 1902, « *Année Sociologique*, cinquième année (1900-1901) Alcan », *Folk-lore*, vol. 13, no. 3, septembre, p. 314-323.
- Hartland, S., 1903, « *Année Sociologique*, sixième année (1901-1902) Alcan », *Folk-lore*, vol. 15, no. 4, septembre, p. 359-365.
- Hartland, S., 1905, « *Année Sociologique*, huitième année, (1903-1904) Alcan », *Folk-lore*, vol. 16, no. 4, décembre, p. 468-475.
- Hartland, S., 1907, « *Année Sociologique*, neuvième année (1904-1905) Alcan », *Folk-lore*, vol. 18, no. 1, mars, p. 95-102.
- Hartland, S., 1907, « *Année Sociologique*, dixième année (1905-1906) Alcan », *Folk-lore*, vol. 18, no. 4, décembre, p. 314-323.
- Hartland, S., 1908, « *Année Sociologique*, (1908) Alcan », *Folk-lore*, vol. 19, no. 4, décembre, p. 488-492.
- Hartland, S., 1913, « review de *FEVR* Australia : totemism, (1912) », *Man*, vol. 13, p. 91-96.
- Heilbron, Johan, 1985, « Les métamorphoses de durkheimisme, 1920-1940 », *Revue française de sociologie*, vol. XXVI, p. 203-237.
- Heilbron, Johan, 2006, *Naissance de la sociologie*, Marseille, Agone, banc d'essai, 422 p.
- Hertz, R., 1909, « *Rivers, W.H. R.*, "Totemism in Polynesia and Melanesia", *Journal of the Anthropological Institute*, 1909, XXXIX, p. 156-180 », *Année sociologique 1906-1909*, vol. 11, p. 101-105.
- Hertz, R., 1910, « *Hobhouse, L.T. Morals in Evolution. A study in comparative ethics.* Londres, Chapman, 1906. », *Année Sociologique*, vol. 11, p. 276-277.
- Hinkle, R. C., 1960, « *Durkheim in American Sociology* », in K. Wolff, *Emile Durkheim 1858-1917*, Ohio State University Press, p. 267-295.
- Hinkle, R.C., 1976, « Durkheim's Evolutionary Conception of Social Change », *The Sociological Quarterly*, 17, été, p. 336-346.
- Hinkle, R.C., 1980, *Founding Theory of American Sociology 1881-1915*, Boston, London Henley, Routedge & Kegan Paul, 376 p.
- Hinkle, R. C. et G. Hinkle, 1954, *The Development of Modern Sociology*, New-York Random, 74 p.
- Hinkle, R.C., 1994, *Developments in American Sociological Theory, 1915-1950*, Albany, State, University of NY Press.
- Hobsbawm, Eric J., 1994, *L'Âge des extrêmes*, Le monde diplomatique, Édition Complexe 810 p.
- Honderich, Ted, 2002, *After the terror*, Edinburg, Edinburg University Press, 154 p.
- Honigsheim, P., 1960, « *Reminiscences of the Durkheim School* », in Wolff, K. H. éd., *Émile Durkheim 1858-1917, « A Collection of Essays, with Translations and a Bibliography »*, Columbus, Ohio, Ohio State University Press.

- Hopkins, W. S., 1934, « Emile Durkheim on Division of Labor in Society : Being a Translation of His De la Division du travail With an Estimate of his Work », *The American Economic Review*, vol., 24, no. 2, p. 283-285.
- Horkheimer, M., 1974, *Théorie traditionnelle et théorie critique*, Gallimard, 324 p.
- Horkheimer, M., et T. W. Adorno, 1974, *La dialectique de la raison*, Gallimard, 281 p.
- Hornell, Hart, 1927, « The History of social Thought: A consensus of American Opinion », *Social Forces*, vol. VI, p. 190-96.
- House, Floyd. N., 1926, « Topical Summaries of Current Literature : The logic of Sociology », *American Journal of Sociology*, vol. XXXII, p. 277.
- How, A., 1998, « That's classic! A gadamerian defence of the classic text in sociology », *Editorial Board of The Sociological Review*, p. 828-848.
- Hubert, H., 1902, « A. Lang, The Origin of Totem Names and Beliefs », *Folk-lore*, 1902, p. 347-397, *Année Sociologique*, vol. 7, p. 221-227.
- Hubert, H., 1910, « A. Lang – Notes on Ballad Origins », *Folk-lore*, p. 147-161, *Année sociologique*, vol. 8, p. 635.
- Hubert, H., et M. Mauss, 1899, « Essai sur la nature et la fonction du sacrifice », *Année sociologique*, vol. 2, p. 29-138.
- Hughes, E. C., 1928, « Personality Types and the Division of Labour », *American Journal of Sociology*, vol. 33, p 754-768.
- Jay, Martin, 1996, *The Dialectical Imagination- History of the Frankfurt School*, University of California Press.
- Jones, R. A., 1974, « Durkheim's Response to Spencer : An Essay Toward Historicism in the Historiography of Sociology », *Sociological Quarterly*, vol. 15, été, p. 341-358.
- Jones, R. A., 1975, « Durkheim in Context: a Reply to Perrin », *Sociological Quarterly*, vol. 16, automne, p. 551-559.
- Jones, R. A., 1977, « On Understanding a Sociological Classic. », *American Journal of Sociology*, vol. 83, no. 2, p. 279-319.
- Jones, R. A., 1978, « Subjectivity, Objectivity, and Historicity: A Response to Johnson », *American Journal of Sociology*, vol. 84, p. 175-81.
- Jones, R. A., 1986, *Émile Durkheim An Introduction to Four Major Works*, Sage Publication, Newbury Park, (California), London, New-Delhi, Master of social Theory, vol. 2, 165 p.
- Karady, V., 1976. « Durkheim, les sciences sociales et l'Université : bilan d'un semi-échec » *Revue française de sociologie*, vol. XVII, no. 2, avril-juin, p. 267-311
- Karady, V., 1979, « Stratégies de réussite et de faire-valoir chez les durkheimiens », *Revue française de sociologie*, vol. XX, p. 49-82..
- Karsenti, B., 1994, *Marcel Mauss, Le fait social total*, Paris, PUF, 128 p.

- Karsenti, B., 1995, « De Durkheim à Mauss : La spécificité psychologique de la sociologie » in Borlandi, M. et L. Mucchielli, dir., *La sociologie et sa méthode*, Paris, L'Harmattan, p. 297-319.
- Karsenti, B., 1997, *L'homme total, Sociologie, anthropologie et philosophie chez Marcel Mauss*, Paris, PUF, Pratiques théoriques, 454 p.
- Kolko, Gabriel, (1963), 1977, *The Triumph of Conservatism : A reinterpretation of American History, 1900-1916*, New York, Free Press, 344 p.
- Lacombe, R., 1925, « L'interprétation des faits matériels dans la méthode de Durkheim », *Revue philosophique*, vol. XCIX, p. 369-388.
- Lacombe, R., 1926, « La thèse sociologique en psychologique », *Revue de métaphysique et de moral*, t. 99, no. 3, p. 33, 351-377.
- Lacroix, B., 1981, *Durkheim et le politique*, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, Presses de l'Université de Montréal, 324 p.
- Lafontaine, Céline, 2004, *L'empire cybernétique - Des machines à penser à la pensée machine*, Paris, Seuil, 235 p.
- Lalonde, Michel, 1993, *La postmodernité comme théorie de la société*; « la sociologie systémique de Niklas Luhmann : l'Être et la société comme résolution de problèmes », séminaire du GIEP, 10 déc.
- Lang, A., 1904, « Dr. Durkheim on "Social Origins" », *Folk-lore*, vol. 15, no. 1, p. 100-102.
- Lapie, P., 1907, « Westermarck. The influence of magic on social relationships », *Année sociologique*, vol. 10, p. 380-381.
- Lapie, P., 1979, « Correspondance reçue par Célestin Bouglé », *Revue française de sociologie*, vol. XX, p. 32-48.
- Lasch, C., 1994, *The revolt of elites and the betrayal of democracy*, New-York, W. W. Norton.
- Laurin-Frenette, Nicole, 1978, *Classes et pouvoirs. Les théories fonctionnalistes*, Montréal, PUM.
- Lee, 2003, *Life and Times of Cultural Studies: The Politics and Transformation of the structures of Knowledge*, Durham, South Carolina, Duke University Press, Hong-Kong, Hong-Kong University Press, 278 p.
- Lemert, C., 1981, *French sociology, Rupture and Renewal since 1968*, New York, Columbia University Press, 445 p.
- Lemert, C., 2003, « Schools and Scholars Durkheim's ghosts », *The Journal of Historical Sociology*, vol. 16, no. 3, septembre.
- Lemert, C., 2006, *Durkheim's Ghost*, Cambridge University Press, 294 p.
- Lenoir, R., 1924, « L'institution du Potlach », *Revue philosophique*, vol. 47 no. 2, , p. 234-267.

- Lévi-Strauss, C., 1960, « Ce que l'ethnologie doit à Durkheim », *Annales de l'Université de Paris*, vol. 1, p. 3-54.
- Lloyd Warner, W., 1935, « Emile Durkheim on the division of Labor in society : Being a Translation of His "De la division du travail social", with an estimate of his Work », *The American Anthropologist*, New Series, vol. 37, no. 2, Part 1, p. 335-355.
- Lukes, S. M., 1972, *Émile Durkheim: His Life and Work: A Historical and Critical Study*, Harper & Row., New York.
- Lukes, S. M., 1982, « Comments on David Bloor », *Studies in the History and Philosophy of Science*, vol. 13, no. 4, p. 313-18.
- Malinowski, B., (1912), 1913, « Review des *FEVR*, Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie », *Folk-lore*, vol. 24, no. 4, Décembre, p. 525-531.
- Malinowski, B., (1926), 1933, *Mœurs et coutumes des mélanésiens*, (traduction de *Crime and Customs in Savage Society*), Payot, Paris.
- Malinowski, B., 1929, « Practical Anthropology », *Africa : Journal of International African Institute*, vol. 2, no. 1, Janvier, p. 22-88.
- Malinowski, B., 1930, « 17. Kinship », *Man*, vol. 30, février p. 19-29.
- Marcel, J.-C., 2001, « La sociologie durkheimienne est-elle toujours d'actualité? » *Le durkheimisme dans l'entre-deux-guerres*, Georges Balandier, dir., Paris PUF, p. 11-17.
- Marcel, J.C., 2004, « La réception de Parsons dans la sociologie française de l'après-guerre (1945-1960), *Durkheimians Studies/Études durkheimiennes*, vol. 10, p. 38-55
- Marcel, J.-C., 2006, et P. Steiner, dir., *Critique sociologique de l'économie*, Paris, PUF, Le lien social, 279 p.
- March C, C, 1924, « review de *Éducation et sociologie* », *The Journal of Applied Sociology*, vol. IX, p. 30-33.
- Marett, R. R., 1927, « Edwin Sidney Hartland », *Folk-lore*, vol. 38, no. 1, mars, p. 83-85.
- Marjolin, R., 1937, « French Sociology : Comte and Durkheim », *American Journal of Sociology*, vol. 42, no. 5, mars, p. 693-704, 901-902.
- Martindale, Don, 1976, « American Sociology before World War II », *The Annual Reviews of Sociology*, vol. 2, p. 121-143.
- Mascotto, Jacques, 2003, « La guerre d'intervention. Religion de la Force et la fascination de la Performance », *Conjoncture*, no. 36-37, automne, p. 41-64.
- Mascotto, Jacques, 2005, « Théorie du stalinisme et actualité du totalitarisme », *Aspects sociologiques*, vol. 12, no. 1, avril.
- Mauchaussat, G., 1928, « Sur les limites d'interprétation sociologique de la morale », *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 35, p. 347-79.
- Maurer, H. H., 1929, « Le socialisme », *American Journal of Sociology*, vol. 34, no. 4, janvier, p. 734-735.

- Mauss, M., (1924), 1985, « Lettres de Mauss à Radcliffe-Brown », Paris, 6 décembre, 4 et 7 janvier, janvier 1928, *Revue française de sociologie*, Mauss, M., 1924, vol. XXVI, p. 239-254.
- Mauss, M., (1929), 1985, « Les sciences sociales à Paris », *Revue française de sociologie*, vol. XXVI, p. 343-352.
- Mauss, M., (1930), 1997, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF 7^{ième} éd Quadirge, 482 p.
- Mauss, M., 1968, *Les Fonctions sociales du sacré. Oeuvres I*, Paris, Minuit.
- Mauss, M., 1969, *Représentations collectives et diversité des civilisations. Oeuvres II*, Paris, Minuit.
- Mauss, M., 1969, *Cohésion sociale et division de la sociologie. Oeuvres III*, Paris, Minuit.
- Mazon, B., 1985, « La fondation Rockefeller et les sciences sociales en France, 1925-1940 », *Revue française de sociologie*, vol. XXVI, p. 311-342.
- Mendras, H., « Comment j'ai rencontré Durkheim », in Borlandi, M. et L. Mucchielli, dir., *La sociologie et sa méthode*, Paris, L'Harmattan, p. 401-405.
- Merlié, D., 1989, « Lévy-Bruhl et Durkheim : Notes biographiques en marge d'une correspondance », *Revue philosophique*, 114^{ième} année, T. CXXIX.
- Merton, R.K., 1934A, « Recent French Sociology », *Social Forces*, vol. 12, no 4, mai, p. 537-545.
- Merton, R. K., 1934B, « Durkheim's Division of Labour in Society », *American Journal of Sociology*, vol. 40, no. 3, novembre, p. 319-28.
- Merton, R. K., 1938, « Social Structure and Anomie », *American Sociological Review*, vol. 3, no. 5, octobre, p. 672-682.
- Merton, R. K., 1938, « Science and Social Order », *Philosophy of Science*, vol. 5, no. 3, juillet, p. 321-337.
- Merton, R. K., 1994, « Durkheim's Division of Labor in Society : A Sexagenarian Postscript » *Sociological Forum*, vol. 9, no. 1, p. 27-36.
- Mesner, S. T., et R. Rosenfeld, (1997), 1994, *Crime and the American Dream*, Wadsworth Publishing Company, 124 p.
- Mestrovic, S. G., 1988, « The closing of the American Sociological Mind on Anomie », *Contemporary Sociology*, vol. 17, no. 6, p. 836-838.
- Mestrovic, S. G., 1988, « The Social World as Will and Idea: Schopenhauer's Influence upon Durkheim's Thought », *Sociological Review*, vol. 39, p. 674-705.
- Mestrovic, S. G., 1988, « Durkheim, Schopenhauer and the Relationship. Between Goals and Means: Reversing the Assumptions in the Parsonian Theory of Social Action », *Sociological Inquiry*, vol. 52, no. 2, p. 163-181.
- Mestrovic, S. G., 1989, « Moral Theory Based on the "Heart" versus the "Mind" : Schopenhauer's and Durkheim's Critiques of Kantian Ethics », *Sociological Review*, vol. 37, p. 431-457.

- Mestrovic, S. G., 1991, *The Coming Fin De Siècle*, Routledge, 232 p.
- Mestrovic, S. G., 1992, *Durkheim and Postmodern Culture*, New-York, Aldine Gruyter, 187 p.
- Mestrovic, S. G. et Hélène M. Brown, 1985, « Durkheim's concept of anomie as *dérèglement* », *Social Problems*, vol. 33, no. 2, december.
- Mitchell, M. M., 1931, « Émile Durkheim and the Philosophy of Nationalism », *Political Science Quarterly*, vol.46, no.1, p. 87-106.
- Morrison, K. L., 1990, « Social Life and External Regularity : A Comparative Analysis of the Investigative Methods of Durkheim and Weber », *International Journal of Comparative Sociology*, vol. 31, no. 1-2, p. 93-103.
- Morrison, Ken, 1995, *Marx Durkheim Weber. Formations of Modern Social Thought*, London, SAGE, Second edition 2006, 465 p.
- Morrison, Ken , 2001, « The Disavowal of the Social in the American Reception of Durkheim », *Journal of Classical Sociology*, vol. 1, no. 1, p 95-125.
- Morrison, K., 2006, *Marx, Durkheim, Weber : Formations of Modern Social Thought*, London, Thousand Oak (California), New Delhi, SAGE.
- Mucchielli, L., 1998, « Les durkheimiens et la *Revue de l'histoire des religions* : (1896-1916, Une zone d'influence méconnues », *Durkheimian studies/Études durkheimiennes* vol. 4, nouvelles séries, p. 51-72.
- Mucchielli, L., 2004, *Mythes et histoire des sciences sociales*, Paris, La Découverte.
- Muel-Dreyfus, F., 1997, « La rééducation de la sociologie sous le régime de Vichy », *Actes de la recherche en science sociales*, vol. 153, p. 65-77.
- Nandan, Y., dir., 1977, *The Durkheimian School : A Systematic and Comprehensive Bibliography*, Westport, Connecticut, London, Greenwood Press, 457 p.
- Nielsen, D. A., 1999, *Three faces of god*, New York, Suny, 268 p.
- Nisbet, R. A., 1952, « Conservatism and Sociology », *American Journal of Sociology*, vol. 58, p. 167-175.
- Nisbet, R. A., 1965, *Émile Durkheim*, Englewood Cliffs (New Jersey), Prentice-Hall, 179 p.
- Nisbet, R. A., (1966), 2005, *La tradition sociologique*, Paris , PUF/Quadrige, 409 p.
- Nizan, Paul, (1932), 2001, *Les chiens de garde*, Marseille, Agone, 189 p.
- Oberschall, A., dir., 1972, *The establishment of Empirical sociology : Studies in Continuity, and Institutionalization*, New-York, Evanston, San Francisco, London, Harper& Row Publishers.
- Oberschall, A., 1972, « The institutionalization of American sociology » in Oberschall, A., dir., *The establishment of Empirical sociology : Studies in Continuity, and Institutionalization*, New-York, Evanston, San Francisco, London, Harper& Row Publishers, P. 187-251.

- Paoletti, G., 1995, « La réception des Règles en France du vivant de Durkheim », in Borlandi, M. et L. Mucchielli, dir., *La sociologie et sa méthode*, Paris L'Harmattan, p. 247-283.
- Paoletti, G., 2004, « Durkheim and the Problem of Objectivity : a Reading of *Les formes élémentaires de la vie religieuse* », *Revue française de sociologie*, vol. 45, suppléments p. 3-25.
- Park, R. E., 1921, « Sociology and the Social Sciences, the Social Organism and the Collective Mind », *American Journal of Sociology*, vol. 27, no. 1, juillet. p. 1-21.
- Park, R. E., 1921, *Introduction to the Science of Sociologie*, Chicago, University of Chicago Press, p. 33-40.
- Parsons, T., 1935, « The Place of Ultimate Value in Sociological Theory », *The International Journal of Ethics*, vol. 45, no. 3, avril, p. 282-316.
- Parsons, T., 1937, *The Structure of Social Action : A study in Social theory with Reference to a Group of Recent European Writers*, The Free Press, New York, p. 13, 43-60, 130-131, 169-171, 173, 460-470.
- Parsons, T., (1937), (1968), 1975, « Comment on "Parsons Interpretation of Durkheim" and on "Moral Freedom Through Understanding in Durkheim" », *The American Sociological Review*, vol. 40, no 1, février, p. 106-111.
- Parsons, T., 1938, « The Role of Ideas in Social Action », *The American Sociological Review*, vol. 3, no 5, octobre, p. 652-664.
- Parsons, T., 1960, « Durkheim's Contribution to the Theory of Integration of Social Systems », in K. H. Wolff, éd. *Émile Durkheim, 1858-1917*, Columbus, Ohio State University Press.
- Parsons, T., 1973, « Capitalism and Social theory: An Analysis of the Writings of Marx, Durkheim, and Max Weber », *The American Political Science Review*, vol. 67, no. 4, p. 1358-1360.
- Pearce, F., 2001, *The Radical Durkheim*, Toronto, CSPI, 2nd ed., 272 p.
- Pécaut, F., 1921, « Auguste Comte et Émile Durkheim », *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 28, no. 4, p. 639-655.
- Perrin, G.R., 1975, « Durkheim's Misrepresentation of Spencer : a Reply to Jones' Durkheim's Response to Spencer », *Sociological Quarterly*, 16, automne, p. 544-550.
- Perrin, G. R., 1995, « Émile Durkheim's Division of Labor and the Shadow of Herbert Spencer », *Sociological Quarterly*, vol. 36, no. 4, p. 791-808.
- Perrin, G.R., « Émile Durkheim's Division of Labor and the Shadow of Herbert Spencer, *The Living Legacy of Marx, Durkheim and Weber* », *The Sociological Quarterly*, p. 382-408.
- Perry, R. B., 1924, « Is Society a Person? », *The journal of Philosophy*, vol. 21, no. 4, février, p. 85-93.

- Piaget, J., 1928, « Logique génétique et sociologie », *Revue philosophique*, vol. 105, p. 167-205.
- Piaget, J., (1932), 1967, *Le Jugement moral chez l'enfant*, Delachaux et Niestlé, 342 p.
- Pierce, A., 1960, *Durkheim and Functionalism*, in K. H. Wolff, éd. *Émile Durkheim, 1858-1917*, Columbus, Ohio State University Press, p. 154-69.
- Platt, J., 1995, « Parsons lecteur des *Règles de la méthode* sociologique » in Borlandi, M. et L. Mucchielli, dir., *La sociologie et sa méthode*, Paris, L'Harmattan, p. 321-349.
- Platt, J., 1995, « The United States Reception of Durkheim's. The Rules of Sociological Method », *The Sociological perspectives*, vol. 38, no. 1, printemps, p. 77-105.
- Pope, W., 1973, « Classic on Classic; Parsons interpretation of Durkheim », *The American Sociological Review*, vol. 38, no. 4, août, p. 399-415.
- Pope, W., 1975, « Parsons on Durkheim, Revisited », *The American Sociological Review*, vol. 40, no.1, p. 111-115.
- Pope, W., 1975, « Images of Society : Essays on the Sociological Theories of Tocqueville, Marx and Durkheim », *Theory and Society*, vol. 2, no. 1, printemps, p. 144-145.
- Pope, W., 1975, « Concepts and Explanatory Structure in Durkheim's Theory of Suicide », *The British Journal of Sociology*, vol. 26, no. 4, décembre, p. 417-434.
- Pope, W., 1975, « Durkheim as a Functionalist », *The Sociological Quarterly*, vol. 16,été, p. 361-379.
- Pope, W., 1985, « The Force Imagery in Durkheim : The Integration of Theory, Metatheory and Method », *The Sociological Theory*, vol. 3, no. 1, printemps, p. 74-88.
- Pope, W., J. Cohen, L. E. Hazelrigg, 1975, « On the Divergence of Weber and Durkheim : A Critique of Parsons Convergence Thesis », *The American Sociological Review*, vol. 40, no. 4, août, p. 417-427.
- Prades, J. A., 1987, *Persistance et Métamorphose du sacré*, Paris, PUF, Sociologie d'aujourd'hui, 336 p.
- Prades, J. A., 1990, *Durkheim*, Paris, PUF, Coll. Que sais-je?, 3^e éd. 1997, 126 p.
- Pudal, R., 2005, « Durkheim et la réception du pragmatisme en France », *Durkheimian studies/Études durkheimienne*, vol. 11, p. 86-102.
- Rammstedt, O., 1998, « Les relations entre Durkheim et Simmel dans le contexte de l'affaire Dreyfus », *Année sociologique*, vol. 48, no. 1, p. 139-162.
- Ravon, B., 1993, *La réappropriation critique de Durkheim: appartenance scientifique et conflit politique*, in F. Cardi and J. Plantier, éd. *Durkheim, sociologue de l'éducation*, L'Harmattan, Paris, p. 44-53.
- Radcliffe-Brown, A. R., 1935, « On the concept of function in social Science », *The American Anthropologist*, New Series, vol. XXXVII, no. 3, p. 394-402.
- Radcliffe-Brown, A. R., 1937, « 201, Australian social Organization », *Man*, vol. 37, novembre.

- Radcliffe-Brown, A. R., 1979, « Lettre à M. Mauss (6 août 1912) », publiée dans les *DS*, no. 4, Décembre.
- Rafie, M., 1981, « Le suicide : Empirie et ...métaphysique », *Sociologie du Sud-Est*, no. 30, Octobre-décembre, p. 41-62.
- Rafie, M., 1981, « Positivisme chez Émile Durkheim », *Sociologie et société*, vol. IV, no. 2, p. 275-287.
- Ramos Torre, R., 1999, *La sociologia de Émile Durkheim. Patologia social, tiempo, religion*, Montalban (Madrid), CIS, 281 p.
- Ranulf, S., 1939, « Scholarly forerunners of fascism », *Ethics*, vol. 50, no 1, octobre, p. 16-34.
- Rawls, Anne Warfield, 1997, « Durkheim and Pragmatism : An old twist on a contemporary debate », *Sociological Theory*, vol. 15, no. 1, mars, p. 5-29.
- Rawls, Anne Warfield, 1997, « Durkheim's epistemology : the initial critique, 1915-1924 », *Sociological quarterly*, vol. 38, no. 1, p. 111-145.
- Rawls, Anne Warfield, 1998, « Rawls response to Schmaus », *American Journal of Sociology*, vol. 3, p. 446.
- Rawls, Anne Warfield, 2004, « La fallace de l'abstraction mal placée », *Revue du MAUSS semestrielle*, no. 24, 2e sem., p 70-84.
- Rocher, Guy, 1972, *Talcott Parsons et la sociologie américaine*, Paris, PUF.
- Rocquin, Baudry, 2006, *The floating discipline: British sociology and the failure of institutional attachment (1911-1938)*, Master of Studies in Historical Research, Oxford University, Trinity Term 2006. Source : www.britishsociology.com.
- Ross, E. A., (1959), 1901, *Social Control*, Boston, Beacon Press.
- Ross, D., 1991, *The Origins of American Social Science*, Cambridge University Press.
- Salillas, Rafael, 2004, *El delincuente espanol : hampa y lenguaje*, réédité et présenté par Maria Jesus Miranda, Madrid, Centro de Investigaciones Sociologicas et Boletin Oficial del Estado.
- Sapiro, Gisèle, 2004, « Défense et illustration de « l'honnête homme » : Les Hommes de lettres contre la sociologie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, no. 153, p. 11-27.
- Sasaki, K., 1990, « Les Études sur la sociologie de Durkheim au Japon », *Études durkheimiennes /Durkheim Studies 2*.
- Schaub, E. L., 1920, « A Sociological Theory of Knowledge », *The Philosophical Review*, vol. 29, no 4, Juillet, p. 319-339,
- Schmaus, W., 1998, « Rawls, Durkheim, and causality : A critical discussion », *American Journal of Sociology*, vol. 104, no. 3, p. 872-901.

- Schmitt, Carl, 1975, « Le contraste entre communauté et société en tant qu'exemple d'une distinction dualiste. Réflexion à propos de la structure et du sort de ce type d'antithèse », *Res Publica*, vol. XVII, no. 1, p. 99-119.
- Simiand, M. F., 1906, « Études générales, traités : Jevons W. S. », *Année sociologique*, vol. 9, p. 456-457.
- Simiand, M. F., 1909, « Études générales, traités : Jevons W. S. », *Année sociologique*, vol. 12, p. 516-527.
- Simiand, M. F., 1909, « Spencer, H. 1898, « The principle of Sociology, vol. III, London, Edinburgh, Oxford, William and Norgate, 1896 », *L'Année sociologique*. Vol. 2 p. 451-452.
- Simiand, M. F., 1934, « La Monnaie, réalité sociale », *Annales sociologiques*, Sér. A, Fasc. D, p. 1-58
- Simpson, G., 1933, « Émile Durkheim's Social Realism », *The Sociology and Social Research*, vol. XVIII, p. 3-5.
- Simpson, G., et J. Stone, 1934, « On the Division of Labour by Emile Durkheim », *Harvard Law Review*, vol. 47, no. 8, p. 1448-1451.
- Small, A. W., 1898, « *Comments on Durkheim 1898a* », *American Journal of Sociology*, vol. 3, p. 700.
- Small, A. W., 1899, « *Comments on Durkheim 1899a* », *American Journal of Sociology*, vol. 5, no. 1, juillet, p. 124.
- Small, A. W., 1900, « *Comments on Durkheim 1900a* », *American Journal of Sociology*, vol. 6, no. 2, septembre, p. 276-277.
- Small, A. W., 1902, « *Comments on Durkheim 1902a* », *American Journal of Sociology*, vol. 8, p. 277-278.
- Small, A. W., 1902, « De la Division du Travail Social ; Psychologie économique », *American Journal of Sociology*, vol. 7, no. 4, janvier, p. 566-568.
- Small, A. W., 1902, « Review of Durkheim 1902b », *American Journal of Sociology*, vol. 7, p. 566-568.
- Small, A. W., 1905, « L'Année sociologique [8^{ième} année] », *American Journal of Sociology*, vol. 11, no. 1, juillet, p. 132-133.
- Small, A. W., 1905, « Comments on Durkheim 1905a », *American Journal of Sociology*, 11, 122-133.
- Small, A. W., 1924, « Education et sociologie –Durkheim 1922a », *American Journal of Sociology*, vol. 29, no. 5, p. 608-609.
- Smith, J. A., 1991, *The Idea Brokers. Think Tanks and the Rise of the New Policy Elite*, New-York, Free Press, A division MacMillan, 330 p.
- Soffer, Reba N., 1982, « Why do disciplines fail? The strange case of British Sociology », *English Historical Review*, octobre, p. 766-802

- Sorokin, P., 1928, *Contemporary Sociological Theories*, New York and London
- Sorokin, P., 1929, « Some contrasts of contemporary European and American Sociology: I », *Social Forces*, vol. 8, no. 1, Septembre, p. 57-62.
- Sorokin, P., 1938, *Les théories sociologiques contemporaines*, Trad, R. Verrier, Paris, Payot. p. 328-345.
- Staszak, Anne, 1998, « Sociologie de la réception de Nietzsche en France » in *Année Sociologique*, vol. 48, no. 2, p. 365-384.
- Steiner, P., (1994), 2000, *La sociologie de Durkheim*, Paris, La Découverte, Coll. Repères, 123 p.
- Steiner, P., 2008, « La tradition française de critique sociologique de l'économie politique », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, no. 18, janvier, p. 63-84.
- Steinmetz, George, 1998, « Critical Realism and Historical Sociology. A Review Article », *Comparative Studies in Society and History*, vol. 40, no. 1, janvier, p. 170-186.
- Stone, J., 1937, « Theory of Law and Justice of Fascist Italy », *The Modern Law review*, vol. 1, no. 3, décembre, p. 177-202.
- Stone, G. P., 1966-7, « On the Edge of Rapprochement : Was Durkheim Moving toward the Perspective of Symbolic Interaction? », *The Sociological Quarterly*, vol. 8, p. 149-164.
- Tarde, G., 1894, « Les délits impoursuivis », *Archives d'anthropologie criminelle*, vol. 9, no. 54, p. 641-650.
- Tarde, G., 1895, *La logique sociale*, Paris, Félix Alcan.
- Tarde, G., 1895, « Criminalité et santé sociale », *Revue philosophique*, vol. XXXIX, p. 148-62.
- Tarde, G., 1904, « La sociologie et les sciences sociale », (1903), extrait de la *Revue internationale de sociologie*, 12, in *Durkheim, Texte, T1*, p. 162.
- Tarde, G., (1897), 2000, « Contre Durkheim à propos de son *Suicide* », in Borlandi et Cherkaoui, dir., *Le suicide un siècle après Durkheim*, Paris, PUF, p. 1-29.
- Tarot, C., 1996, « Du fait social de Durkheim au Fait Social Total de Mauss », *Revue du M.A.U.S.S.*, no. 8, 2^{ème} semestre.
- Tarot, C., 2003, *Sociologie et anthropologie de Marcel Mauss*, Paris, La Découverte, Repères, 122 p.
- Thomas, W.I., & F. Znaniecki, 1918-1920, *The Polish Peasant in Europe and America : Monograph of an Immigrant Group*, Boston, Richard G. Badger.
- Tiryakian, E. A., 1980, « Durkheim, Mathiez and the French Revolution : The Political Context of a Sociological Classic », *European Journal of Sociology*, 29, p.373-379.
- Todd, Emmanuel, 2002, *Après l'empire. Essai sur la décomposition du système américain*, Paris, Gallimard.

- Toews, D., 2003, « The New Tarde. Sociology After the End of the Social », *Theory, Culture and Society*, vol. 20, no. 5, p. 81-98.
- Tönnies, F., 1898, « Review of Durkheim 1895a », *Archiv für Systematisch Philosophie*, vol. 4, p. 495-499.
- Tosti, G., 1898, « Suicide in the Light of Recent Studies », *American Journal of Sociology*, vol. 3, no. 4, janvier p. 464-478.
- Tosti, G., 1898, « The Disillusions of Durkheim's Sociological objectivism », *American Journal of Sociology*, vol. 4, no. 2, Septembre, p. 171-177.
- Traugott, M., 1978, *Emile Durkheim, on institutional analysis*, Chicago, The university of Chicago Press, 275 p.
- Tufts, J. H., 1896, « Recent Sociological Tendencies in France », *American Journal of Sociology*, vol. 9, p. 446-456.
- Turner, S. P., « Durkheim's "The Rules of Sociological Method" : Is It a Classic? », *Sociological Perspectives*, vol. 38, no. 1, printemps, p. 1-13. Celebrating the 100th Anniversary of Émile Durkheim's "The Rules of Sociological Method".
- Vandenbergh, F., 1998, *Une histoire critique de la sociologie allemande*, Tome 2, Horkheimer, Adorno, Marcuse, Habermas : aliénation et réification, postface de Jeffrey C. Alexander, Paris, La Découverte/MAUSS, vol. 375, p.298-299.
- Vandenbergh, Frédéric, 2000, « Théorie critique ou critique théorique de la société », Dialogue constructif entre Freitag, Gauchet, Habermas et quelques autres », *exposé de séminaire du GIEP*, no. 54, 28 avril.
- Vandenbergh Frédéric, 2004, « Les conditions de possibilité de la connaissance de l'objet et de l'objet de la connaissance en sociologie », *Revue du MAUSS semestrielle*, no. 24, 2e sem., p. 375-427.
- Van der Pijl, Kees, 2002, « The Aesthetics of Empire and the Defeat of the Left », *Notes for the center for global political economy seminar on Imperium*, 11 décembre.
- Viard, B., 2002, *Les 3 neveux, ou l'altruisme et l'égoïsme réconciliés*, Paris, PUF, 149 p.
- Von Wiese, L., 1927, « The Durkheim School in France », *Sociological Review*, vol. 19.
- Wallis, W.D., 1920, « Motive and Caprice in Anthropology and History », *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, vol. 17, no. 8, avril, p. 197-205.
- Ward, L.F., 1903 *Pure Sociology*, New York, MacMillian.
- Ward, L.F., 1902 « Contemporary Sociology », *American Journal of Sociology*, vol. 7, no. 4, Jan.
- Ward, L.F., 1902 « Contemporary Sociology II », *American Journal of Sociology*, vol. 7, no. 5.
- Weatherly, U. G., 1917, « Review of Durkheim 1912a », *American Journal of Sociology*, vol. 22, p. 561-563.

- Weatherly, U. G., 1917, « The Elementary Forms of the Religious Life », *American Journal of Sociology*, vol. 22, no. 4, janvier, p. 561-563.
- Webb, C. C. J., 1916, *Group Theories of Religion and the Individual*, London, Allen & Unwin, p. 1-34.
- Weber, Max, (1956), 1995, *Économies et société/1. Les catégories de la sociologie*, Paris, Plon, 400 p.
- Webster, H, 1913, « Review of 1913 [1912 *FEVR*] Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie », *American Journal of Sociology*, vol. 18, no. 6, mai, p. 843-846.
- Westermarck, E., 1936, « Method in Social Anthropology », *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. 66, December, p. 223-248.
- Wilson, Ethel, 1934, « M. Émile Durkheim's sociological Method », *Sociology and Social Research*, vol. XVIII, p 511-518.
- Wilson, E. K., 1963, « L'Influence de Durkheim aux États-Unis », *Revue française de sociologie*, vol. 4, no. 1, p. 3-11.
- Wirth, L., 1939, « Social Interaction : The Problems of the Individual and the Group », *American Journal of Sociology*, vol. 44, no 6, p 965-979.
- Wolff, K. H., dir., 1950, *Émile Durkheim, 1858-1917*, The Ohio State University Press, Columbus, 463 p.
- Yokoi, T., 1989, « Durkheim and Turkish Sociology, With Special Emphasis on Ziya Gökalp », *Soshioroji*, 333, p. 39-54.
- Zaidman, C., 1992, « Derrière *Le suicide*, le divorce : Durkheim et les rapports de sexes » in *Variation sociologiques, En hommage à Pierre Ansart*, Aubert, F. dir., Paris, l'Harmattan, p. 218-227.
- Zinn, H., 2002, *Une histoire populaire des États-Unis De 1492 à nos jours*, Marseille, Agone, Montréal, Lux, 811 p.
- Znanięcki, F., 1927, « The object Matter of Sociology », *American Journal of Sociology*, vol. 32, no. 4, janvier, p. 529-584.
- Znanięcki, F., 1945, « Controversies in Doctrine and Method », *American Journal of Sociology*, vol. 50, no. 6, mai, p. 514-521.

Annexe 1 - Méthodologie

Nous avons, dans la présentation de notre problématique, mentionné l'influence des critiques de Freitag concernant le passage à la postmodernité sur nos critiques des développements des sciences sociales postmodernes. Nous devons ajouter que c'est sciemment que nous mobilisons dans notre thèse des outils méthodologiques dont les affiliations institutionnelles et théoriques traditionnelles sont divergentes de celles de Freitag. Il nous semble que ces méthodes utiles pour démontrer certains arguments de notre thèse. En effet, nous inspirer de la théorie, de la critique et de l'approche freitagienne nous pousse à jeter un regard tant sur la genèse du champ que nous étudions que sur les différentes médiations qui le caractérisent et sur ses bouleversements historiques, mais rien ne nous empêche de tenter de saisir « empiriquement » ces phénomènes à l'aide de certaines méthodes que l'auteur qui nous inspire n'a pas mobilisées¹.

D'un point de vue pour ainsi dire méta-méthodologique, les réflexions théoriques et méthodologiques de Pierre Bourdieu nous inspirent fortement. En effet, c'est en nous fondant sur une interprétation toute personnelle de la théorie des champs de Bourdieu que nous fondons notre investigation du champ sociologique. C'est une théorie du discours – sociologique – comme pratique signifiante que nous prétendons mettre en branle pour atteindre ou observer la dynamique du champ sociologique au début du vingtième siècle.

Il nous semble que les sciences sociales, parce qu'elles sont publiques, sont nécessairement tributaires du contexte politique qui rend possible leur existence et que cette relation peut précisément être appréhendée par le biais de la représentation de la variation temporelle et géographique de la production sociologique et plus particulièrement de celle concernant Durkheim.

1. La nécessité d'une approche méthodologique cohérente de la réception de Durkheim

Comme nous l'expliquons dans notre introduction, c'est en partie en réaction au texte de Alexander et Smith que nous avons cherché à développer un cadre méthodologique permettant une étude de la réception de la thèse de Durkheim. Alexander et Smith partent de

¹ À cet égard, permettons-nous de signaler que Freitag a peu usé de la référence à Durkheim et que nous sommes conscient du paradoxe apparent qu'est celui de fonder une étude de la réception de la sociologie durkheimienne sur les thèses d'un auteur qui ne se réclame pas de ce maître. Nous voyons toutefois dans la dernière partie de notre thèse que ce paradoxe n'est qu'apparent et que la sociologie proposée par les deux hommes, dans la lecture que nous en faisons, est foncièrement semblable.

certain types d'interprétation de l'œuvre de Durkheim pour les projeter sur le développement historique d'un sous-champ de la sociologie, celui des « cultural studies », ce qui revient à présenter leur conception de la fin de l'histoire de la sociologie durkheimienne dans les *Late-durkheimian Studies* et de leur héritage comme bougie d'allumage de l'avènement ou de la réalisation des *Cultural Studies*. Ils font cela plutôt que d'illustrer le développement de l'usage de Durkheim en examinant la genèse, la constitution et le développement du phénomène observé, dans le but d'arriver, en fin de course, à une catégorisation des différents « états » du phénomène, qu'il est possible de comparer aux différentes périodes ou phases idéales-typiques du développement de la pensée sociologique comme de l'institutionnalisation de cette science.

Ainsi, les « types » d'interprétation de l'œuvre de Durkheim proposés par Alexander et Smith ne reflètent que vaguement la succession vérifiable des usages de Durkheim et présentent un caractère étonnamment a-politique et a-sociologique. Ces types sont présentés comme des monades, des essences particulières appelées à s'incarner. Ces interprétations présentent toutes les caractéristiques de critiques d'un certain genre littéraire, fondées sur les questions de l'impossibilité de la traduction adéquate ou de la compréhension des discours, lesquels sont conçus comme des univers propres d'interprétation impuissants à atteindre une quelconque vérité scientifique et dégagés de toute implication politique ou sociale. C'est cette absence de caractère sociologique des idéaux-types proposés que nous critiquons et que nous prétendons éviter en partant d'une description des phénomènes correspondant à notre définition préalable – l'usage – que nous avons été à même de recenser.

Nous consacrons donc cette annexe méthodologique à une définition précise du sujet sur lequel porte notre analyse, aux moyens que nous avons utilisés pour rassembler les faits soumis à notre étude et à une discussion de la notion d'usage qui nous a guidé dans la constitution de la preuve. Nous présentons ensuite notre bibliographie des travaux portant sur Durkheim et expliquons comment nous avons choisi les textes qui nous servent d'illustration des multiples usages de la théorie durkheimienne qui se sont succédés et, surtout, affrontés au début du vingtième siècle.

1.1. Une étude de l'usage de Durkheim

Nous abordons la réception de l'œuvre de Durkheim en termes d'usage. Anne Staszak, traitant de la réception de l'œuvre de Nietzsche en France, explique que

La notion d'usage qui permet d'éviter les difficultés des constructions abstraites, conduit à déterminer des groupes d'usagers qui, à partir de ce que l'on peut nommer le noyau dur de la doctrine, utilisent tout ou une partie de cette philosophie pour répondre à des questions spécifiques².

Cette définition de Staszak nous est utile comme point de départ. Cependant, nous avons certaines réserves à son endroit. Le début de la définition souligne le caractère donné et terre-à-terre de cette notion d'usage qui permet une meilleure sélection des faits à considérer. Staszak s'appuie fort adroitement, comme nous aurons l'occasion de le voir, sur l'idée d'un « premier cercle de réception » pour opérationnaliser sa notion d'usage. C'est à la seconde partie de son énoncé qu'il nous semble important d'apporter des bémols. Le « noyau dur de la doctrine » auquel se réfère Staszak est un élément qui nous semble problématique. La prescience de ce « noyau dur », si une telle chose existe, ne peut être la base sur laquelle se fondent les nombreux usages d'une doctrine. Il nous semble qu'au contraire, l'intérêt de la notion d'usage est de permettre de se défaire des présupposés quant à la connaissance ou à l'interprétation générale d'une doctrine pour se concentrer sur l'usage, tel qu'il est explicitement affiché dans les travaux, d'une partie de ladite doctrine. Pour notre part, nous définirons au vu de ces critiques, l'usage en fonction de critères stricts et déterminés en concordance avec la nature des faits que nous comptons aborder. L'usage, donc, correspond à la présence d'une référence explicite à Durkheim dans le titre ou le sous-titre des articles ou ouvrages scientifiques et/ou à la présence de ces documents dans les bibliographies disponibles recensant les travaux sur Durkheim. C'est sur les bases de ces critères que nous avons tenté de rassembler *tous* les « faits » susceptibles d'être analysés.

Ce mode de constitution du corpus s'apparente à l'idée de « premier cercle de diffusion », notion que Staszak invoque dans le cadre de sa réflexion sur la bibliographie comme point de départ d'une analyse sociologique. Voyons comment Staszak introduit cette idée avant de formuler nos réserves sur sa définition. « À partir de la bibliographie existante sur un

² A. Staszak, 1998, « Sociologie de la réception de Nietzsche en France », in *L'Année Sociologique*, vol. 48, no. 2, p.365-384, (p.375).

penseur, dit-elle, on peut approcher le premier cercle de diffusion qui est constitué par ceux qui, en toute conscience, reprennent dans leur pensée propre l'œuvre d'un auteur qu'ils ont lu³. » D'une part, la « bibliographie existante sur un penseur » ne tombe pas du ciel, il faut la constituer. Cette constitution de la bibliographie, qui équivaut à la constitution du corpus des textes éventuellement soumis à l'analyse, se doit d'être justifiée. Staszak se soumet à ces impératifs et fournit une solide explication quant à la provenance et au mode de constitution de sa bibliographie, ce que nous ferons à notre tour dans cette annexe. Mais d'autre part, la « conscience » des auteurs de reprendre la pensée d'autrui ne se traduit pas toujours en une référence explicite. C'est donc dire que plutôt que de tergiverser quant à la présence et à la conscience des reprises, l'approche bibliographique permet, par le biais d'une vérification de la présence de références explicites – dans le titre, les notes ou la bibliographie – d'identifier des groupes de documents présentant indéniablement un usage de l'œuvre du penseur choisi⁴. Staszak rappelle qu'un tel « outil » bibliographique ne constitue qu'une description quantitative et imparfaite qui nécessite une interprétation et qui « risque de donner une consistance substantielle au cercle⁵ » de diffusion, lequel n'existe pas nécessairement en dehors de sa construction : il n'existe pas comme lieu de discours où s'inscrivent les « acteurs ».

Bien que le travail de Staszak porte sur l'usage de Nietzsche, il nous semble évident que ces avertissements nous concernent. Loin de vouloir réifier le cercle des auteurs ayant traité de Durkheim, nous souhaitons plutôt illustrer le processus de réification de la figure de Durkheim, du durkheimisme, à travers l'usage de ses écrits. Si notre bibliographie du « premier cercle de diffusion » n'est pas ou n'a pas toujours été, en soi, un réel lieu de discours, elle n'en reste pas moins, de par son volume et la période qu'elle couvre, un indicateur éloquent d'un de ces lieux que nous pouvons identifier comme le champ de la théorie sociologique.

³ Ibid., p.366.

⁴ Affirmer comme le fait Staszak que les usagers ont effectivement lu les textes qu'ils utilisent en bibliographie est peut-être faire preuve de charité. En effet, certains usages particulièrement critiques de la théorie de Durkheim semblent pratiquement identiques, en plus de référer aux mêmes passages des mêmes œuvres. C'est le cas, comme le fait remarquer Sapiro, de Nizan et de l'usage qu'il fait des critiques formulées par Agathon dans *Les Chiens de Garde*. C'est aussi le cas d'une grande partie des sociologues américains qui reprennent les arguments évoqués par Ghelke contre l'épistémologie durkheimienne.

⁵ A. Staszak, 1998, op. cit., p.368.

1.2. Une bibliographie des travaux consacrés à Durkheim

Pour constituer notre bibliographie, nous avons commencé par examiner les textes présents dans l'imposante *bibliography of works about Durkheim* mise en ligne par R.A. Jones⁶. Nous avons ajouté à cette liste tous les textes figurant dans les bibliographies des textes cités par Jones que nous avons pu consulter mais absents de sa propre bibliographie. Nous avons également recherché les comptes-rendus, principalement américains, publiés par plusieurs revues et scruté les bibliographies de nombreux ouvrages plus récents. Enfin, nous avons utilisé le Social Sciences Citation Index⁷ pour vérifier la présence d'articles citant Durkheim qui auraient échappé à la vigilance des auteurs des bibliographies consultées.

Ces recherches nous ont permis d'ajouter 260 entrées à la bibliographie de départ, qui en comportait 945. L'exhaustivité de notre démarche n'est pas du tout assurée pour autant⁸. Les quelques 1215 documents ainsi recensés ne constituent en rien *la* bibliographie des travaux portant sur Durkheim. En effet, la production de textes sur l'œuvre de Durkheim s'étant accélérée et ayant pour ainsi dire explosé, il est certain qu'un nombre indéfini et augmentant sans cesse de textes – particulièrement dans les langues autres que l'Anglais et le Français – ne sont pas répertoriés ici.

La finitude d'un tel corpus ne peut être établie de façon satisfaisante. Le problème du nombre de publications annuelles et de l'incomplétude de notre bibliographie n'est toutes fois pas déterminant pour la période qui nous intéresse : plus ou moins trois cents textes sont répertoriés par R.A. Jones entre 1893 et 1939 et nos recherches nous ont fait découvrir une trentaine d'entrées supplémentaires⁹.

⁶ Disponible au <http://www.relst.uiuc.edu/faculty/rajones/durkheim/DS.html>, cette bibliographie est un enrichissement de la bibliographie secondaire présentée par Lukes. Nos ajouts pour la période sous étude sont dans la bibliographie des textes sur Durkheim 1893-1939 qui figure dans l'annexe 2.

⁷ Social Sciences Citation Index.

⁸ La bibliographie des textes que nous avons ajoutés à la bibliographie de départ figure dans l'annexe 4. Nous devons préciser qu'il conviendrait d'y ajouter les textes plus récents et *tous* les textes publiés dans les *Durkheim Studies*, chose que n'avons pas fait, faute de temps.

⁹ Si nous ajoutons à cette liste les textes portant sur Durkheim qui figurent dans la bibliographie des durkheimiens recensés par Yash Nandan (*The Durkheimian School: A Systematic and Comprehensive Bibliography*, Greenwood Press, 1977.), l'étendue de la bibliographie s'accroît considérablement. Mais comme nous nous sommes concentré sur la critique de Durkheim et comme le traitement de cette volumineuse bibliographie nous aurait demandé un travail énorme, nous n'avons pas ajouté ces entrées à notre bibliographie.

1.3. Hétérogénéité des données et représentativité de notre bibliographie

Nous ne pouvons pas garantir l'exhaustivité de notre corpus puisque nous avons le (trop rare) plaisir de découvrir des textes non-répertoriés. Il n'en reste pas moins que la bibliographie à laquelle nous sommes arrivé présente un nombre suffisamment élevé de textes pour qu'elle soit considérée comme représentative de la production consacrée à Durkheim, surtout pour la période qui nous intéresse. En fait, comme nous le verrons, la difficulté principale de cette bibliographie n'est pas celle de sa représentativité vis-à-vis de la totalité du travail portant sur Durkheim – ni même, nous semble-t-il, de la production sociologique – mais plutôt celle qui concerne la possibilité de l'interpréter dans son ensemble. C'est que la bibliographie des travaux sur Durkheim dont nous partons procède d'un éclectisme dont les effets sont visibles au premier regard. La variété des types de documents qui s'y retrouvent en témoigne. Livres, chapitres de livres, introductions et présentations, recensions, articles théoriques, ouvrages d'histoire des idées, articles de journaux et thèses publiées s'y côtoient dans un désordre qui semble, à première vue, indéchiffrable. Il nous est cependant apparu que cette difficulté était largement compensée par les avantages de cette méthode par rapport à un mode plus restrictif de constitution de la bibliographie.

Le recours à cette bibliographie hétéroclite peut être justifié a contrario par un exemple des problèmes dus à une approche restrictive et non éclectique. Les travaux de Hinkle¹⁰, par exemple, négligent les comptes-rendus (reviews) des publications de Durkheim et ne se concentrent que sur les articles « théoriques » publiés par des américains. Cela a l'inconvénient de passer sous silence une source importante de diffusion des travaux sociologiques en plus de conduire parfois à négliger des contributions qui, tant en terme de volume qu'en terme d'analyse et de critique des théories proposées, dépassent certains articles « théoriques ». Dans le cas particulier de Hinkle et de sa recension des travaux portants sur Durkheim aux USA entre 1915 et 1950, cela le conduit à omettre de traiter des critiques de Tosti¹¹ et à ne mentionner que rapidement les recensions de A.W. Small portant sur l'*Année* et les travaux de Durkheim¹². Cette omission, qui a des impacts sur

¹⁰ R. C. Hinkle, 1960 et 1994, op. cit.

¹¹ G. Tosti, 1898a, et 1898b. Nous examinons en détail ces critiques et les réponses de Durkheim dans notre chapitre consacré à la première réception américaine de Durkheim.

¹² A. W. Small, a signé des compte rendu de *L'Année sociologique* et de texts de Durkheim l'*American Journal of Sociology* en 1898, 1899, 1900 et 1902.

l'interprétation de Hinkle de la réception américaine de Durkheim, aurait eu des répercussions considérables sur notre étude de la réception britannique de l'œuvre de Durkheim en menant, notamment, à négliger le rôle important de S. Hartland dans cette réception¹³ et à ne pas considérer l'incisive critique des *FEVR* effectuée par le jeune Malinowski en 1913. La réduction du corpus traité par l'exclusion des compte rendu et la considération de la nationalité des auteurs sont donc les points morts qui nous ont convaincus de nous fonder sur une approche bibliographique plus large et sur le lieu de publication.

2. Traitement des données

Le corpus des usages de Durkheim, corpus qui n'est que virtuel au départ puisqu'il s'agit d'une bibliographie, d'un répertoire des contenus possibles, peut être trié selon une série de facteurs permettant le classement, le regroupement et, ultimement, la catégorisation formelle des textes. Nous avons commencé par trier les éléments bibliographiques en fonction de leur date de publication de façon à ne retenir que les textes publiés entre 1893 et 1939. Par la suite, nous avons tenu compte du pays de publication.

2.1. Les tendances historiques de la réception de l'œuvre de Durkheim

Par la simple présentation de l'histogramme représentant le nombre de textes consacrés annuellement à Durkheim, nous pouvons constater une tendance moyenne à l'augmentation marquée par deux affaissements significatifs correspondant aux deux grands conflits mondiaux du vingtième siècle. Cette augmentation progressive semble toutefois comporter des hauts et des bas, oscillant dans un crescendo qui augmente sans cesse le nombre d'articles publiés. Nous pouvons d'ores et déjà tirer deux conclusions de cet état de fait.

Premièrement, la production concernant l'œuvre de Durkheim augmente progressivement dans le temps à mesure que la production sociologique et scientifique en général augmente-elle aussi. Deuxièmement, les oscillations dans le nombre de textes annuellement produits semblent, à quelques exceptions près, en adéquation avec une série d'événements socio-politiques ou institutionnels facilement identifiables. Par exemple, nous assistons entre 1893 et 1917 à des variations du nombre de textes qui correspondent, à un an près, aux dates de

¹³ Voir Hartland, 1913, op.cit. Mais aussi et surtout la série de *review* des travaux de Durkheim que Hartland avait publiés dans la revue *Folklore* en 1898, 1900, 1902, 1903 et 1905. Nous traitons de ces textes dans le chapitre de notre thèse consacré à la première réception anglaise de Durkheim.

publication des ouvrages majeurs de Durkheim. Entre 1918 et 1940, nous assistons à deux cycles d'augmentation suivis de chutes vertigineuses. L'augmentation qui débute en 1918 est stoppée net en 1929-30 par le crash de l'économie américaine, et la reprise suivante est arrêtée par la seconde guerre mondiale.

Ainsi, l'adéquation entre certaines des variations de la courbe de production des écrits concernant Durkheim est de nature à confirmer l'idée que les sciences sociales sont intimement liées aux différents contextes socio-politiques dans lesquels elles se développent. La configuration sociale, politique, voire économique, vient imprimer ses particularités à la science de chaque époque. S'il est déjà possible de le constater dans les variations quantitatives annuelles de la production scientifique, il nous reste encore à vérifier les liens existants entre cette configuration et certaines qualités de ladite production. Mais avant de nous avancer sur le terrain de l'analyse de contenu, nous devons encore préciser la périodisation que nous avons élaborée et la justifier avant de présenter nos deux autres modes de catégorisation des données.

Nous avons séparé nos données en deux grandes périodes fondées sur la répartition annuelle de la production concernant Durkheim, périodes qui sont en adéquation, nous venons de le voir, avec l'histoire socio-politique du vingtième siècle : la première va de la publication du premier texte concernant Durkheim jusqu'à la mort de celui-ci, survenue en 1917 et coïncidant pratiquement avec la fin de la Première Guerre Mondiale. La seconde période couvre l'entre-deux-guerres et ses deux sursauts de production sur Durkheim.

Cette périodisation détermine en grande partie notre thèse et nous ne retenons qu'un nombre restreint de contributions pour chaque période évoquée. Bien entendu, et c'est le sujet de la section suivante, la seule date de parution n'a pas suffi à déterminer l'intérêt d'un texte ou son contenu.

2.2. Pays de publication

La constatation du développement historique national différencié nous a poussé à séparer les réceptions nationales, à classer les textes selon les pays où ils ont été publiés. En effet, la typologie historique convient à la sociologie en général, mais nous savons que cette « histoire » de la sociologie ne s'est pas déroulée de la même façon partout. Notre choix de la sociologie durkheimienne nous oblige à tenir compte de la particularité de l'évaluation et de

l'institutionnalisation de cette science en France. Comme nous l'avons mentionné, la France sera le principal intérêt de notre investigation, puisque c'est d'elle qu'origine de la sociologie qui nous occupe. Mais la principale constatation issue de notre tri des textes en fonction de leurs pays de publication est la sur-représentation des textes anglais et américains. Cette considération quantitative, mais aussi l'interpénétration des deux « cultures » et leur influence réciproque, motive notre prise en compte des réceptions anglo-saxonnes de Durkheim.

Les raisons de notre intérêt pour l'Angleterre sont nombreuses : la « révélation » durkheimienne de l'importance de la religion est due à des textes anglais, les sources ethnologiques de Durkheim sont majoritairement anglaises, les économistes classiques qu'attaque Durkheim sont anglais, H. Spencer a grandement influencé Durkheim. D'autre part, des relations serrées ont existé durant les deux grandes périodes que nous avons identifiées entre les ethnologues anglais et les durkheimiens (nous pensons, par exemple, aux liens entre Malinowski – ou Radcliffe-Brown – et Mauss).

Les États-Unis méritent une attention particulière car l'anglo-saxonisation du monde, si elle part de l'Angleterre, reçoit une impulsion marquée aux États-Unis. Certains faits, politiques ou économiques, viennent distinguer la « temporalité » du développement de la sociologie aux États-Unis de celui de la France ou de l'Angleterre (la crise de 1929, la création de l'ASA, les luttes entre Démocrates et Républicains, la montée du positivisme instrumental). Nous tenons compte de ces légers décalages lors de notre abord des usages de l'œuvre de Durkheim. La sociologie américaine a si fortement influencé la sociologie des autres États, qu'il convient de tenir compte de ses développements particuliers, de son institutionnalisation et de sa professionnalisation. Nous tâchons évidemment de cerner le point commun à toutes « ces » sociologies américaines et européennes et de révéler, avec Morrison et d'autres, le profond changement qu'elles opèrent sur la sociologie durkheimienne¹⁴.

¹⁴ Outre les travaux de Morrison, Hinkle, et D. Ross, mentionnons entre autres les textes de A. Pierce, 1960, « Durkheim and Functionalism », in K. H. Wolff, ed. *Émile Durkheim, 1858-1917*, Columbus, Ohio State University Press, 154-69, (1960), et E. K. Wilson, 1963, « L'Influence de Durkheim aux États-Unis », *Revue Française de sociologie*, 4, 1, p.3-11. Une liste d'études empiriques fondées explicitement sur des thèses durkheimiennes figure à la fin de cet article de Wilson.

3. Constitution du sous-corpus sous étude

Maintenant que nous avons vu que notre classification des données nous a permis d'établir les grandes sections de notre thèse, il nous reste à expliquer notre choix de textes.

3.1. Débats

Le premier facteur de sélection se rapporte au contenu des textes même s'il nous est parfois possible de l'identifier par une classification des contenus des articles en fonction de leurs titres : c'est l'inclusion des textes dans ce que nous avons choisi de qualifier de « débats ». Spécifions ce que nous entendons par là. Un débat n'est pas un simple usage critique de la théorie de Durkheim. Lorsque nous utilisons le terme de débat nous nous référons exclusivement aux échanges explicites et publiés entre deux auteurs concernant l'interprétation à donner de la théorie, d'un concept ou d'un passage issu de l'œuvre de Durkheim. Cette définition établie, il nous reste à spécifier une distinction importante dans les débats que nous analysons: une partie de ces « débats » impliquait Durkheim lui-même alors que l'autre partie, postérieure à sa mort, ne l'impliquait pas. Nous avons réservé un traitement différent aux deux types de débats.

Comme nous l'avons dit, et comme Mucchielli l'a mentionné, le contexte dans lequel s'inscrivent les publications de Durkheim doit être connu pour comprendre sa théorie et la réception de cette théorie : événements politiques (Affaire Dreyfus, guerre), jeu des intérêts particuliers, institutionnels ou scientifiques (nominations et possibilités de publication) et débats théoriques (débats sur la définition de la morale et de la religion, polémique avec la psychologie, la philosophie et l'histoire, critique du matérialisme, du biologisme, de l'évolutionnisme et de la théorie économique classique) modèlent parfois la théorie sociologique. Mais leur rôle en tant que facteurs déterminants de la théorie sociologique ne peut qu'être postulé. En revanche, lorsque, usant de son droit de réponse, Durkheim réagit vivement aux interprétations qu'il juge erronées de ses écrits (dans quatre débats l'ayant opposé à Brunnetière, Deploige, Lang et Tosti), ce ne sont plus des suppositions, mais des faits indéniables parce que publiés.

Nous nous concentrons sur ces échanges musclés entre Durkheim et ses contemporains afin d'évaluer leurs résonances, comme celles des arguments invoqués en défense par Durkheim. Ces débats sont restreints en nombre si bien que les débats entre « usagers » de Durkheim

retiennent aussi notre attention; ces débats sont eux aussi des faits marquants dans la mesure où ils permettent une mise à nu des enjeux théoriques et pratiques qu'entraînent l'interprétation des classiques.

Puisque notre thèse vise à faire le pont entre les contextes socio-politiques, institutionnels et théoriques, le second facteur de sélection des données que nous avons choisi concerne les cadres théoriques des usages de Durkheim. Au lieu d'attribuer sur des bases pleines de préjugés indémontrables une orientation théorique aux auteurs, nous avons choisi de privilégier, lorsque cela était possible, l'examen particulier des débats *publics* qui ont fait rage entre les usagers de Durkheim concernant l'interprétation de sa doctrine. Ce recours aux débats n'est pas exhaustif; il est fondé sur une recherche « manuelle », mais il permet de comprendre l'intérêt accru envers certains thèmes et textes durkheimiens que nous rencontrons à plusieurs occasions dans l'histoire de la réception de l'œuvre.

3.2. Analyse socio-historique des champs sociologiques nationaux

Afin d'accroître l'étendue de notre sélection, nous avons choisi parmi les textes disponibles un certain nombre qui nous paraissaient représentatifs de l'ensemble du corpus¹⁵. Nous avons, dans ce choix, tâché de tenir compte des écoles, des époques, de la provenance et des attaches institutionnelles des auteurs. Dans ce travail, nous avons utilisé nombre d'ouvrages d'histoire, d'histoire de la sociologie, de l'anthropologie et des sciences sociales, ouvrages qui nous ont permis d'identifier les principaux acteurs et tendances des trois champs sociologiques nationaux sous étude. Nous présentons dans notre bibliographie les titres des ouvrages consultés. Nous avons, dans le cadre de notre exposé, tenté de réduire le plus possible l'appareil référentiel en nous référant principalement aux ouvrages de Fournier, Ross et Hinkle.

Ainsi, il ne subsiste, dans la thèse sous sa forme actuelle, que peu de traces du travail préalable au choix des textes étudiés. Toutes fois, nous en donnons une idée dans les graphiques que nous avons produits de façon à nous représenter les champs sociologiques

¹⁵ Nous devons mentionner que nous n'avons pas eu accès à tous ces textes, ni sous leurs formes imprimées, ni en version numérique. Il est matériellement difficile, pour un seul individu, d'arriver à compléter une telle collection. Pour notre part, nous avons réussi à constituer et à consulter une banque d'articles de plus ou moins 350 titres datant des années 1950-2007, en plus de la centaine de textes des années 1893-1939: (30/95 (1918-1928) 33/98 (1929-1939) et 30/128 (1893-1917 en excluant les textes de Durkheim)).

nationaux. Ces graphiques, présentés dans l'annexe 3, ne sont que des ébauches et n'ont qu'une valeur heuristique mais ils nous ont permis d'avoir un aperçu des champs sociologiques nationaux ; des liens institutionnels et personnels qui existaient entre les différents acteurs. C'est en utilisant ces représentations que nous avons choisi les textes qui sont venus s'ajouter à ceux sélectionnés sur les bases de l'inclusion dans les débats. .

4. Résumé de la démarche

Nous traitons donc de **deux** périodes distinctes pour lesquelles nous présentons trois réceptions nationales (française, anglaise, américaine). Dans la présentation de chaque période nous faisons ressortir les particularités nationales en traitant d'un nombre restreint de textes provenant de chacun de ces trois pays. Les moyens de sélection des documents du corpus que nous avons présentés nous permettent de faire le tour de la production usant de Durkheim et d'en identifier les textes les plus représentatifs. Cette démarche est nécessaire et importante puisque les contributions ainsi choisies sont soumises à une étude approfondie qui nous permet d'ébaucher une typologie chronologique (non-cyclique ou téléologique), une généalogie de la réception de Durkheim. Ainsi, les divers textes que nous avons pré-sélectionnés puis analysés ont subi un traitement supplémentaire. Sélectionnés sur les bases de leurs lieux et dates de publication, mais aussi en fonction de l'identité de leurs auteurs et de la place de ces derniers dans la configuration du champ ou du sous-champ dans lequel ils s'inscrivaient, de leurs travaux et co-publications antérieurs ou postérieurs et de la postérité de leurs écrits, ces textes ont ensuite été l'objet d'une analyse de contenu¹⁶ et d'une recension de leurs références explicites à l'œuvre de Durkheim. C'est à ce moment que nous avons identifié les textes permettant de saisir la critique *métathéorique* ou épistémologique de Durkheim. Ou plutôt : c'est en examinant les textes sélectionnés sur cette base que la centralité du réalisme social de Durkheim nous est apparue.

¹⁶ Nous nous sommes fondés dans toutes nos démarches méthodologiques et plus particulièrement dans le traitement de nos corpus et leurs classification sur une interprétation souple de la méthodologie développée par Jules Duchastel et ses collaborateurs dans le cadre des activités de recherche du GRADIP puis de la Chaire MCD. Cf. G. Bourque et J. Duchastel, 1988, *Restons traditionnels et progressifs. Pour une nouvelle analyse du discours politique. Le cas du régime Duplessis au Québec*, Montréal, Boréal.

Annexe 1 - Méthodologie	I
1. La nécessité d'une approche méthodologique cohérente de la réception de Durkheim	II
1.1. <i>Une étude de l'usage de Durkheim</i>	<i>IV</i>
1.2. <i>Une bibliographie des travaux consacrés à Durkheim</i>	<i>VI</i>
1.3. <i>Hétérogénéité des données et représentativité de notre bibliographie</i>	<i>VII</i>
2. Traitement des données	VIII
2.1. <i>Les tendances historiques de la réception de l'œuvre de Durkheim</i>	<i>VIII</i>
2.2. <i>Pays de publication</i>	<i>IX</i>
3. Constitution du sous-corpus sous étude	XI
3.1. <i>Débats</i>	<i>XI</i>
3.2. <i>Analyse socio-historique des champs sociologiques nationaux</i>	<i>XII</i>
4. Résumé de la démarche	XIII

Annexe 2 – Ajouts à la bibliographie de R.A. Jones

- Abrahamson, M., 1980, « Sudden Wealth, Gratification and Attainment : Durkheim's Anomie of Affluence Reconsidered » *American Sociological Review*, vol. 45, no. 1, 49-57
- Acevedo, G. A., 2005, « Turning Anomie on its Head : Fatalism as Durkheim's Concealed and Multidimensional Alienation Theory », *Sociological Theory*, 23, 1.
- Alexander, J. C., 1984, « Social-Structural Analysis : Some notes on its History and Prospects », *The Sociological Quarterly*, 25, 5-26.
- Alexander, J. C., 1996, « Durkheim's Religious Revival », *American Journal of Sociology*, vol. 102, no. 2, 585-592.
- Alexander, J. C., 2005, « The Inner Development of Durkheim's Sociological Theory: from Early Writings to Maturity », in Alexander et Smith, dir., *The Cambridge Companion to Durkheim*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Alpert, H., 1940, « De Durkheim à Bergson : L'Évolution Pédagogique en France, vol. I : Des Origines à la Renaissance : Annales Sociologiques », *American Sociological Review*, Vol. 5, No. 1, 129-131, 5,1.
- Alpert, H., 1957, « Education and Sociology », *American Journal of Sociology*, vol. 63, no. 2, 218.
- Alpert, H., 1964, « Primitive Classification », *American Journal of Sociology*, vol. 69, no. 6, 664-665.
- Baert, P., 2004, « Pragmatism as a Philosophy of the Social Sciences », *European Journal of Social Theory*, 7, (3), 355-369.
- Baert, P., 2004, « New Pragmatism and Old Europe. Introduction to the Debate between Pragmatist Philosophy and European social and Political Theory », *European Journal of Social Theory*, 7, (3) 267-274.
- Bagley, C., « Authoritarianism, Status Integration, and Suicide », *Sociology*, Vol. 6, No. 3, p. 395-404.
- Bailey, C. E., 1989, « Nietzsche: Moralist or Immoralist? - The Verdict of the European Protestant Theologians in the First World War », *History of European Ideas*, vol. 11, 799-814.
- Bankston, W. B., 1983, « Religion and Suicide : A Research note on Sociology's "One Law" », *Social Forces*, vol. 62, no. 2, 521-528, 62, 2.
- Barbalet, J., 2004, « William James : Pragmatism, Social Psychology and Emotions », *European Journal of Social theory* 7, (3), 337-353, 7, 3.

- Barberis, D. S., 2002, « Moral Education for the Elite of Democracy : the Classe de Philosophie Between Sociology and Philosophy », *Journal of History of Behavioral Sciences*: vol. 38, no. 4, 355-369.
- Bargiela-Chiappini, F., 2003, « Face and politeness : new (insights) for old (concepts) », *Journal of Pragmatics*, 35, 1453-1469.
- Barnes, B., 1996, « Durkheim's Philosophy of Science and the Sociology of Knowledge : Creating an Intellectual Niche », *Isis*, vol. 87, no. 4, 743-744.
- Bay, C., 1975, « Capitalism and Modern social Theory : An Analysis of the Writings of Marx, Durkheim, and Max Weber », *Canadian Journal of Political Science/ Revue canadienne de science politique*, vol. 8, no. 4, 577-578.
- Becker, H., 1944, « Emile Durkheim and His Sociology », *American Sociological Review*, vol. 9, no. 2, 205.
- Beiner, R., 1993, « A Communitarian Defense of Liberalism : Emile Durkheim and Contemporary Social Theory », *The American Political Science Review*, vol. 87, no. 3, 762-763.
- Besnard, P., 1976, « Anti ou anté durkheimisme? », *Revue française de sociologie*, vol XVII, 17.
- Besnard, P., 1979, « La formation de l'équipe de l'Année Sociologique », *Revue française de sociologie*, vol XX, 20.
- Besnard, P., 1982, « Durkheim and Sexual Anomie : A Comment on Tiryakian », *Social Forces*, vol. 61, no. 1, 284-286, 61, 1.
- Besnard, P., 1996, « Durkheim and Women », *European Sociological Review*, vol. 12, no. 1, 106-107, 12,1.
- Besnard, P., 1973, « Durkheim et les femmes ou le suicide inachevé » *Revue française de sociologie* 14, 27, 65.
- Bidart, P., 2003, « De l'anthropologie de la nation et du nationalisme : Limites et perspectives du débat en France », *Anthropologie et Sociétés*, vol, 27. no. 1, 185-204.
- Birnbaum, P., 1976, « La conception durkheimienne de l'État : l'apolitisme des fonctionnaires », *Revue française de sociologie*, vol XVII, 17, 247-258.
- Birrell, S., 1981, « Sport as Ritual : Interpretations from Durkheim to Goffman », *Social Forces*, vol. 60, no. 2, Special Issus, 354-376, 60, 2.
- Blondiaux, L., « Comment rompre avec Durkheim? Jean Stoezel et la sociologie française de l'après-guerre (1945-1958) », *Revue française de sociologie*, 10, 3-11.

- Boskoff, A. , 1964, « Willam Graham Sumner : An Essay of commentary and Selections.; Lester Frank Ward: Selections from his Work.; Emile Durkheim: Selection from his Work.; Max Weber: Selection of his work.; Thorstein Veblen: Selections from his Work. », *American Sociological Review*, vol. 29, no. 2, 311-312.
- Boudon, R., 2002, « Sociology that Really matters : European academy of Sociology, first Annual Lecture, 26 October 2001, Swedish Cultural Center », *European Sociological Review*, vol. 18, no. 3, 371-378.
- Bourdieu, P., 1986, « La force du droit éléments pour une sociologie du champ juridique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 64, 3-19.
- Bourdieu, P., 2003, « Participant Objectivation », *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*. Nouvelles séries 9, 281-294.
- Bourdieu, P., « Le langage autorisé : Note sur les conditions sociales de l'efficacité du discours rituel », *Actes de la recherche en sciences sociales*, No. 5-6, p. 183-190.
- Breault, K. D. et K. Barkey, 1982, « A Comparative Analysis of Durkheim's Theory Egoistic suicide », *The Sociological Quarterly*, 23, 321-331.
- Breault, K. D. et K. Barkey, 1983, « Durkheim Scholarship and Suicidology : Different Ways of doing Research in History of social Thought, and Different Interpretations of Durkheim's suicide » *The Sociological Quarterly*, 24, 629-632.
- Broadly, D., 1996, *The epistemological tradition in French sociology*, Grisrud, Jostein (Ed.): Rhetoric and Epistemology. Papers from a seminar at the Maison des sciences de l'homme in Paris, Sept 1996. Rhetoric-knowledge-mediation working papers, no. 1 1997 Department of media Studies, University of Bergen, 1997.
- Cahnman, W. J., 1968, « Toennies and Social change », *Social Forces*, vol. 47, no. 2, 136-144.
- Caillé, A., « Marcel Mauss et le paradigme du don », *Sociologie et sociétés*, vol. XXXVI. 2, 36, 2.
- Campany, F. R., 1992, « Religion, Interpretation, and diversity of Belief : The Framework Model from Kant to Durkheim to Davidson », *History of Religions*, vol. 31, no. 4, p. 420-423.
- Carreira DaSilva, F., 2006, « G. H. Mead in the History of Sociological Ideas », *Journal of History of Behavioral Sciences*, vol. 42, no. 1, 19-39.
- Case, C. C. Jr., 1974, « Emile Durkheim : Sociologist and Philosopher », *American Anthropologist*, New Series, vol. 76, no. 1, 112-113, 76, 1.
- Cherkaoui, M., 1981, « Consensus or Conflict? : Return to Durkheim's Proteiform theory », *Theory and Society*, vol. 10, no , p. 127-138.
- Cladis, M. S., 1996, « Debating Durkheim », *The British Journal of Sociology*, vol. 47, no. 2, 372- 373.

- Cladis, M. S., 1996, « What Can we Hope for? Rousseau and Durkheim on Human Nature », *Journal of History of Behavioral Science*, vol. 32, no. 4, 456-472.
- Cladis, M. S., 2005, *Beyond solidarity? Durkheim and Twenty-first century democracy in a global age*, Cambridge companion to Durkheim, Cambridge University Press.
- Cladis, M. S., 1992, *A Communitarian Defense of Liberalism: Émile Durkheim and Contemporary Social Theory*, Stanford, Stanford University Press.
- Cohen, J., 1975, « Moral Freedom Through Understanding in Durkheim, American » *Sociological Review*, vol. 40 no. 1, 104-106.
- Colbert, R. R., 1978, « Emile Durkheim and the Historical Thought of Marc Bloch », *Theory and Society*, vol. 5, no. 1, 45-73.
- Cormack, P., 1996, « The Paradox of Durkheim's Manifesto : Reconsidering " The Rules of Sociological Method" », *Theory and Society*, vol. 25, no. 1, 85-104.
- Coser, L. A., 1968, « Main Currents in Sociological Thought. vol. II: Durkheim, Pareto, weber », *American Sociological Review*, vol. 33, no. 2, 303-304, 33, 2.
- Coser, L. A., 1974, « Emile Durkheim : His Life and Work; Emile Durkheim : Selected Writings; Emile Durkheim : Sociologist and Philosopher; Durkheim : Morality and milieu », *American Anthropologist*, Nouvelles Séries, vol. 76, no. 4, 852-857.
- Cotterrell, R., 2005, « Notes-Discussion-Book Reviews. Durkheim's Loyal Justice The Sociological Theory of Paul Huvelin, », *Ratio Juris*, vol. 18, no. 4, 505-518.
- Crapanzano, V., 2004, « Le moment de prestidigitation : magie, illusion et mana dans la pensée d'Émile Durkheim et Marcel Mauss », *Sociologie et sociétés*, vol. XXXVI, 2.
- Crippen, T., 1988, « Old and New Gods in the Modern World : Toward a Theory of Religious Transformation », *Social Forces*, vol. 67, no. 2, p. 316-336.
- Davis, J., 1984, « Emile Durkheim : Contributions to *l'année sociologique* », *Theory and Society*, vol. 13, no. 1, 140-142.
- Davis, S., 1992, « Religion, Interpretation and diversity of Belief : The Framework Model from Kant to Durkheim to Davidson », *The Journal of Religion*, vol. 72, no. 2, p. 299-302.
- Day, H. L., 1987, « Durkheim on Religion and suicide- A Demographic Critique », *Sociology*, vol. 21, no. 3.
- Day, H. L., 1996, « A Test of Durkheim's Theory of Suicide — Without committing the "Ecological Fallacy" », *American Sociological Review*, vol. 61, no. 3, 500-507.
- De Ipola, E., 1995, « Le pari de Durkheim : La naissance de la sociologie et la crise du lien social dans la modernité », *Sociologie et Sociétés*, vol. XXXVI, no. 1, p. 183-194.
- De Laguna, T., 1920, « The Sociological Method of Durkheim », *The Philosophical Review*, vol. 29, no. 3, 213-225.

- Dirry, C., 2000, « La réforme des regroupements professionnels comme expression de la conception durkheimienne de l'État », *Revue française française de sociologie*, 41, 3, 513-538.
- Duff, W. L., 2000, « Age Density, Religiosity and Death, Anxiety in Retirement Communities », in Richard Altschuler, dir., *The Living Legacy of Marx, Durkheim and Weber*. New York: Gordion Knot Books.
- Fardon, R., 1987, « The Faithful Disciple : On Mary Douglas and Durkheim », *Anthropology Today*, Vol. 3, no. 5, 4-6, 3, 5.
- Faris, R. E. L., 1951, « Suicide : A Study in Sociology », *American Journal of Sociology*, vol. 57, no. 1, 100-101, 57, 1.
- Fields, K. E., 1996, « Durkheim and the Idea of Soul », *Theory and Society*, vol. 25, no. 2, 193-203, 25, 2.
- Fields, K. E., 1999, « Durkheim and the Jews of France », *The Journal of Religion*, vol. 79, no 1, p. 172-174.
- Fournier, M., 1994, *Marcel Mauss*, Paris, Fayard.
- Fournier, M., 2005, « Durkheim's Life and Context : Something New about Durkheim? », *Cambridge Companion to Durkheim*, Cambridge University Press.
- Fournier, M., 2005, « Mauss et «la nation», ou l'oeuvre inachevée », *Sociologie et sociétés*, vol. XXXVI, no. 2, p. 207-225.
- Gans, H. J., 2000, « Sociological Amnesia : the Noncumulation of Normal Social Science », in Richard Altschuler, dir., *The Living Legacy of Marx, Durkheim and Weber*. New York: Gordion Knot Books.
- Geiger, R. L., 1979, « Durkheim et le socialisme », *The Journal of Modern History*, vol. 51, no. 4, 821-824.
- Genov, N., 1989, « Theory of Action Towards a New Synthesis Going beyond Parsons : Understanding Modernity. Towards a New Perspective Going beyond Durkheim and Weber », *European Sociological Review*, vol. 5, no. 1, 102-106.
- Goldenweiser, A. A., 1917, Religion and Society : A Critique of Emile Durkheim's Theory of the Origin and Nature of Religion », *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, vol. 14, no. 5, 113-124.
- Green, S. J. D., 1989, « Emile Durkheim on Human Talents and Two Traditions of Social Justice », *The British Journal of Sociology*, vol. 40, no. 1, 97-117.
- Greenberg, L. M., 1976, « Bergson and Durkheim as Sons and Assimilators : The Early Years », *French Historical Studies*, vol. 9, no. 4, 619-634.
- Greenberg, L. M., 1981, « Architects of the New Sorbonne : Liard's Purpose and Durkheim's Rôle », *History of Education Quarterly*, vol. 21, no. 1, p. 77-94.

- Greenwood, J. D., 2000, « Individualism and the Social in Early American social Psychology », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 36, no. 4, p. 443-455.
- Greenwood, J. D., 2003, « Social Facts, Social Groups and Social Explanation », *Noûs*, 37, 1, 93-112.
- Grenhouse, C. J., 1991, « Do the Natives Prefer Durkheim? » *American Ethnologist*, vol. 18, no. 2, p. 366-369.
- Gross, N., 1996, « Note on the Sociological Eye and the Discovery of a New Durkheim Text », *Journal of History of the Behavioral Sciences*, vol. 32, no. 4, p. 408-423.
- Gross, N., 1997, « Durkheim's Pragmatism Lectures : A Contextual Interpretation », *Sociological Theory* 15(2): 126-149.
- Hawkins, M., 1996, « Durkheim, the division of labour, and Social Darwinism », *History of European Ideas*, vol. 22, no. 1, p. 19-31.
- Hawkins, M. J., 1979, « Continuity and Change in Durkheim's Theory of Social Solidarity », *The Sociological Quarterly* 20, 155-164.
- Hawkins, M. J., 1994, « Durkheim on occupational Corporations : An Exegesis and Interpretation », *Journal of the History of Ideas*, vol. 55, no. 3, p. 461-481.
- Henry, O. and H Serry, « La sociologie, enjeu de luttes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, No. 153, p. 5-10.
- Hesse, M., 1975, « Emile Durkheim, his Life and Work : A Historical and Critical Study », *Isis*, vol 66, no. 2, p. 288.
- Hinkle, R. C., 1976, « Durkheim's Evolutionary Conception of Social Change » *The Sociological Quarterly* 17, 336-346.
- Hopkins, W. S., 1934, « Émile Durkheim on Division of Labor in Society : Being a Translation of His De la Division du travail With an Estimate of his Work », *The American Economic Review*, vol. 24, no. 2, p. 283-285.
- Humphreys, S. C., 1975, « Emile Durkheim. His life and work ; Durkheim. Morality and milieu; Emile Durkheim. Sociologist and Philosopher », *History and Theory*, vol. 14, no. 2, p. 233-242.
- Hynes, E., 1975, « Suicide and Home Duplex an Interpretation of Durkheim's Typology of Suicide », *The Sociological Quarterly* 16, 87-104.
- Israel, H., 1966, « A Religious Basis for Solidarity in Industrial Society », *Social Forces*, vol. 45; no. 1, p. 84-95.
- Joas, H., 1999, « A Postdisciplinary History of disciplines. Two recent publications in the History of Sociology », *European Journal of Social theory*, 2 (1), 109-122.

- Jones, G. L., 1991, « The Radical Durkheim », *The American Political Science Review*, vol. 85, no. 1, p. 275-276.
- Karesnti, B., 1996, « Le symbolisme de Durkheim à Mauss », *Revue du M.A.U.S.S.*, No. 8, p. 59-67.
- Katovich, M. A., 1987, « Durkheim's Macrofoundations of Time : An Assessment and Critique », *The Sociological Quarterly*, vol. 28, no. 3, 367-385.
- Kelly, J. R., 1984, « Pragmatism and Sociology: Emile Durkheim » *Contemporary Sociology*, vol. 13, no. 2, p. 194-195.
- Kemper, T. D., 1975, « Emile Durkheim and the Division of Labor », *The Sociological Quarterly* 16, 190-206.
- Kolb, W. L., 1954, « Sociology and Philosophy », *American Journal of Sociology*, vol. 60, no. 2, 197-198.
- Kuper, A., 1985, « Durkheim's theory of Primitive kinship », *The British Journal of Sociology*, vol. 36, no. 2, p. 224-237.
- Lemert, C., 2003, « Schools and Scholars Durkheim's ghosts », *Journal of Historical Sociology* vol. 16, no. 3 septembre.
- Levine, D. N., 1973, « Emile Durkheim : Sociologist and philosopher » *Isis*, vol. 64, no. 3, p. 427-429.
- Lloyd Warner W., 1935, « Emile Durkheim on the division of Labor in society : Being a Translation of His « De la division du travail social » with an estimate of his Work », *American Anthropologist*, Nouvelles Séries, vol. 37, no. 2, Part 1, p. 335.
- Lyon David, 1978, « Ideal Man in Classical sociology; The views of Comte, Durkheim, Pareto, and Weber », *Contemporary Sociology*, vol. 7, no. 3, 364-366.
- Marske, C. E., 1987, « Durkheim's « Cult of the Individual » and the Moral Reconstitution of Society », *Sociological theory*, vol. 5, no. 1, p.;1-14.
- Martelli S., 1993, « Mauss et Durkheim : un désaccord sur la question du sacré et une perspective relationnelle sur Simmel et la société post-moderne », *Social Compass*, 40(3). 375-387.
- Martin B., 1976, « Durkheim on Religion : Selected Readings », *The British Journal of Sociology*, vol. 27, no. 2, p. 273
- Martins H., 1972, « Emile Durkheim—Sociologist and philosopher », *The British Journal of Sociology*, vol. 23, no. 4, 491-492.
- Maurer H. H., 1929, « Le Socialisme », *American Journal of Sociology*, vol. 34, no. 4, p. 734-735.

- McCance D., 1995, « Durkheim Through the Lens of Aristotle : Durkheim, Postmodernist, and Communitarian Responses to the Enlightenment », *Canadian Journal of Political Science / Revue canadienne de science politique*, vol. 28, no. 4, p. 786-787.
- McCloskey D., 1976, « Durkheim, Anomie, and the modern Crisis » *American Journal of Sociology*, vol. 81, no. 6, p. 1481-1488.
- McCrea B. F., 1992, « The Coming Fin De siècle : An application of Durkheim's Sociology to Modernity and Postmodernism », *Contemporary Sociology*, vol. 21, no. 4, p. 543-544.
- McLennan, G., 2003, « Sociology, Eurocentrism and Postcolonial Theory », *European Journal of Social Theory*, 6(1) , 69-86.
- Meddin J., 1976, « Human Nature and the Dialectics Immanent Sociocultural change », *Social Forces*, vol. 55, no. 2, p. 382-393.
- Mei Yin Chang P., 1989, « Beyond the clan : A Re-Analysis of the Empirical Evidence in Durkheim's The Elementary forms of the Religious Life », *Sociological theory*, vol. 7, no. 1, p. 64-69.
- Miller, W. W., 1993, « Durkheim's Montesquieu » *The British Journal of Sociology*, vol. 44, No. 4, p. 693-712.
- Montagu M. F. A., 1940, « Emile Durkheim and His Sociology », *Isis*, vol. 32, no. 2, p. 369-370,
- Moorhouse H. F., *The Political Incorporation of The British Working Class: An Interpretation*, Sage, Social Science Collections.
- Morrison, K., 2001, « The disavowal of the Social in the American Reception of Durkheim », *Canadian Journal of Sociology*, vol.1, n.1, p. 95-125.
- Morrison, K., 2006, *Marx, Durkheim, Weber : Formations of Modern Social Thought*, London, Thousand Oak (California), New Delhi, SAGE.
- Moscovici S., 2002, « Durkheim and Representations », *Contemporary Sociology*, vol. 31, no. 6, p. 799-800.
- Mouzelis N., 1992, « Review Article : Comparing the Durkheim and Marxist Traditions», *Solidarity and Schism : l " The Problem of Disorder" in Durkheim and Marxist Sociology*.
- Muel-Dreyfus F., 1997, *La rééducation de la sociologie sous le régime de Vichy, Méditations pascaliennes*, Seuil (collection liber), p.159,
- Mukerji C., 1983, « Theory and Consumption : New Shoes for Durkheim », *Contemporary Sociology*, vol. 12, no. 6, p. 613-614.
- Murvar V., 1975, « Emile Durkheim: his Life and Work, A Historical and Critical Stud », *Journal of the American Academy of Religion*, vol. 43, no. 3, p. 633.

- Myles, J. F., 2004, « rom Doxa to Experience. Issues in Bourdieu's Adoption of Husserlian Phenomenology » *Theory, Culture & Society*, vol. 21, no. 2, p. 91-107.
- Naegele, K. D., 1959, « Professional Ethics and Civic Morals », *American Journal of Sociology*, vol. 64, no. 6, p. 633-634.
- Naegele, K. D., 1961, « Emile Durkheim, 1858-1917 : A Collection of Essays, with Translations and a Bibliography », *American Sociological Review*, vol. 26, no. 4, p. 638-639.
- Naegele, K. D., 1962, Moral Education : A Study in the Theory and Application of the Sociology of Education, *American Journal of Sociology*, vol. 67, no. 6, p. 708-709.
- Needham R., 1966, « Comments on a Translation of Durkheim on Incest », *American Anthropologist*, Nouvelles Séries, vol. 68, no. 1, 161-163.
- Norstrom T., 1995, « The Impact of Alcohol, Divorce, and Unemployment on Suicide : A Multilevel Analysis », *Social Forces*, vol. 74, no. 1, p. 293-314.
- Paoletti, G., 2004, « Durkheim and the Problem of Objectivity : a Reading of les formes élémentaires de la vie religieuse », *Revue française de sociologie*, 45, supplément, 3-25,45.
- Paoletti, G., 2002, « Durkheim et le problème de l'objectivité : une lecture des formes élémentaires de la vie religieuse », *Revue française de sociologie*, 43-3, 437-459.
- Papillou, C., 2002, « Simmel, Durkheim et Mauss », *Revue du M.A.U.S.S.*, #20, 2^{ème}, 300-327.
- Parker Wolf, C., 1966, « Emile Durkheim by Robert Bierstedt » *American Sociological Review*, vol. 31, no. 5, p. 723.
- Parker, D., 1997, « Why bother with Durkheim? Teaching sociology in the 1990s », *The sociological Review*, Vol. 5, No. 1, p. 122-146.
- Perrin, G.R., 1975, « Durkheim's Misrepresentation of Spencer : a Reply to Jones' "Durkheim's Response to Spencer" », *The Sociological Quarterly*, vol. 16, p. 544-550.
- Perrin, G.R., 1995, « Émile Durkheim's Division of Labor and the Shadow of Herbert Spencer, The Living Legacy of Marx, Durkheim and Weber », *The Sociological Quarterly*, vol. 36, no. 4, p. 382-408,791-808.
- Perru, O., 2000, « Pour une épistémologie du concept d'association chez Émile Durkheim et chez Max Weber », *Philosophiques, Institut Supérieur agricole de Beauvais*, 27/2, 351-376,
- Pescosolido, A. B., 1989, « Durkheim, Suicide, and Religion : Toward a Network Theory of Suicide », *American Sociological Review*, vol. 54, no. 1, p. 33-48.
- Photiadis, D. J., 1967, « Social Integration of Businessmen in Varied Size Communities », *Social Forces*, vol. 46, no. 2, p. 229-236.

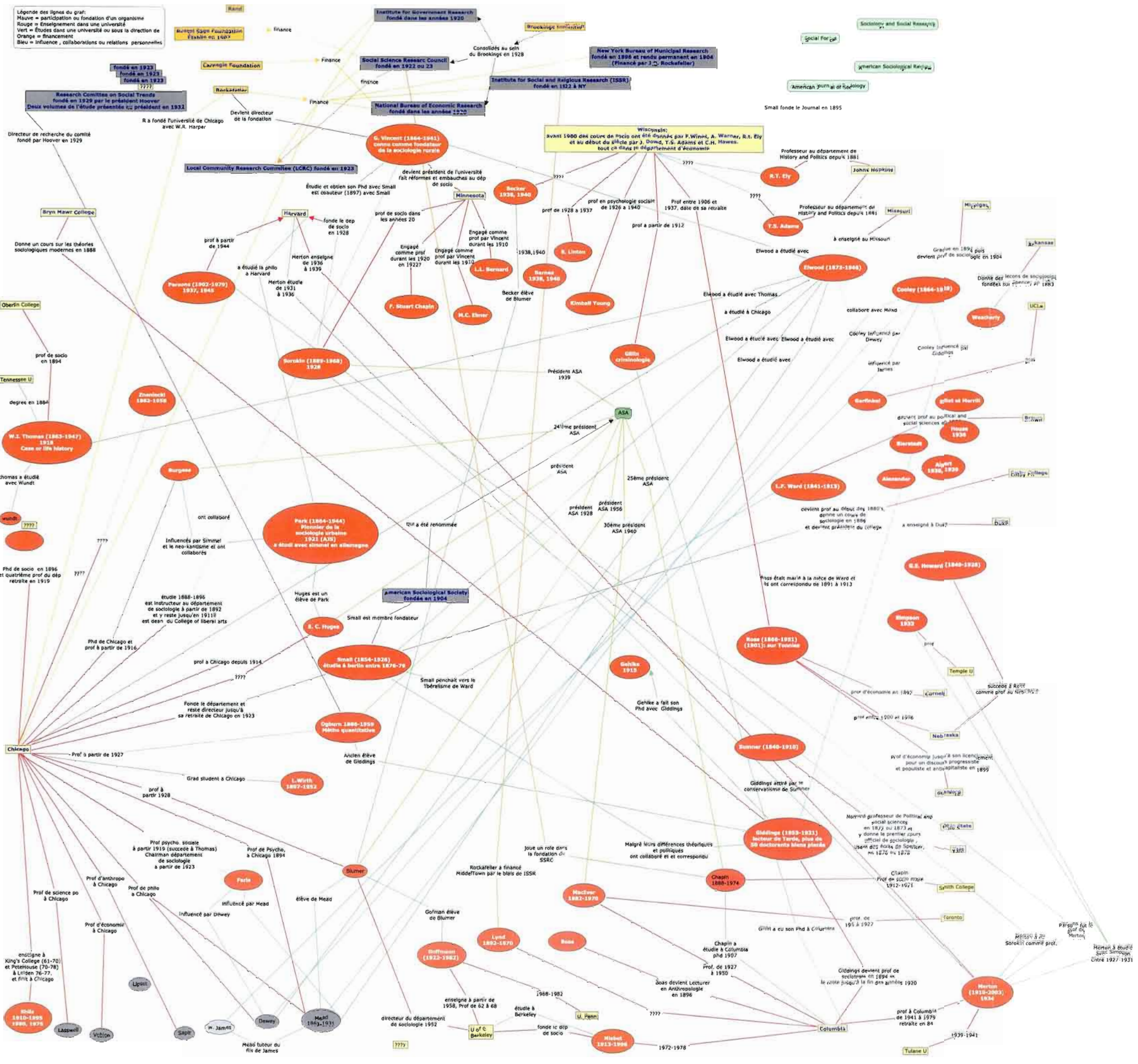
- Poggi, G., 1973, « Émile Durkheim : Selected Writings; Politics and Sociology in the Thought of Max Weber », *The British Journal of Sociology*, vol. 24, no. 1, p. 116-118.
- Poggi, G., 1990, « The Radical Durkheim », *Contemporary Sociology*, vol. 19, no. 6, p. 910-911.
- Pope, W., 1975, « Concepts and Explanatory Structure in Durkheim's Theory of Suicide », *The British Journal of Sociology*, vol. 26, no. 4, p. 417-434.
- Pope, W., 1975, « Images of Society: Essays on the Sociological Theories of Tocqueville, Marx, and Durkheim, Theory and Society », Vol. 2, No. 1, 144-145.
- Pope, W., 1981, « Sociology's "One Law" », *Social Forces*, vol. 60, no. 2, p. 495-516.
- Pope, W., 1985, « The Force Imagery in Durkheim : the Integration of Theory, Metatheory, and Method », *Sociological Theory*, vol. 3, no. 1, p. 74-88.
- Pope, W., 1975, « Parsons on Durkheim, revisited », *American Sociological Review*, vol. 40, No. 1, p. 111-115.
- Pope, W., 1975, « Durkheim as a Functionalist », *The Sociological Quarterly*, vol.16 , 361-379,
- Porter, M. T., 1988, « The Search for a Methodology of Social Sciences: Durkheim, Weber, and the nineteenth-Century Problem of Cause, Probability, and Action », *Isis*, vol. 79, no. 1, p. 109-110.
- Prades, J. A., 1999, « Global Environmental change and Contemporary Society », *International Sociology*, vol. 14, (4), p. 7-31.
- Quantz, A. R., 1999, « School Ritual as Performance : A Reconstruction of Durkheim's and Turner's uses of Ritual », *Educational Theory*, vol. 49, no. 4, p. 493-513.
- Rafie, M., 1981, « Positivism chez Émile Durkheim », *Sociologie et société*, vol. IV, n. 2, p. 275-287.
- Ragin, C., 1983, « Theory and Method in Comparative Research : Two Strategies » *Social Forces*, vol. 61, no. 3, p. 731-754.
- Ramel, F., 2004, « Les relations internationales selon Durkheim Un objet sociologique comme les autres », *Revue Études internationales*, vol. XXXV, no. 3, p. 495-514.
- Ramel, F., 2004, « Durkheim au-delà des circonstances : Retour sur L'Allemagne au-dessus de tout. La mentalité allemande et la guerre », *Revue française de sociologie*, 45, 3, 739-751,
- Ramel, F., « Marcel Mauss et l'étude des relations internationales : un héritage oublié », *Sociologie et sociétés*, vol. XXXVI, No. 2, p. 227-245.
- Rawls, Anne Warfield, 1997, « Durkheim and Pragmatism : An old twist on a contemporary debate », *Sociological Theory*, vol. 15, no. 1, mars, p. 5-29.

- Rawls, Anne Warfield, 1997, « Durkheim's epistemology : the initial critique, 1915-1924 », *Sociological quarterly*, vol. 38, no. 1, p. 111-145.
- Rawls, Anne Warfield, 1998, « Rawls response to Schmaus », *American Journal of Sociology*, vol. 3, p. 446.
- Rawls, Anne Warfield, 2004, « La fallace de l'abstraction mal placée », *Revue du MAUSS semestrielle*, no. 24, 2e sem., p 70-84.
- Robertson, R., 1980, « Emile Durkheim », *Contemporary Sociology*, vol. 9, no. 4, p. 584.
- Rodrigue, A., 1998, « Durkheim and the Jews of France », *American Historical Review*, vol. 103, no. 5, p. 1612-1613.
- Russell, J., 1983, « Max Weber, Emile Durkheim; Marx and Marxism », *Contemporary Sociology*, vol. 12, no. 4, p. 457-458.
- Saladin D'anglure, B., 2004, « Mauss et l'anthropologie des Inuit », *Sociologie et société*, vol. XXXVI. 2, 36.
- Sapiro, G., 2004, « Défense et illustration de «l'honnête homme». Les hommes de lettres contre la sociologie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, no. 153, p. 11-27.
- Sawyer, K. R., 2002, « Durkheim's Dilemma : Toward a Sociology of Emergence », *Sociological Theory*, vol. 20, no. 2, p. 227-247.
- Schmaus, W., 1996, « Introduction : Durkheim Sociology in Philosophical Context », *Journal of the history of the Behavioral Sciences*: vol. 32 (4), 327-329.
- Schmaus, W., 1996, « Lévy-Bruhl, Durkheim, and the Positivist Roots of the Sociology of Knowledge », *Journal of the history of the Behavioral Sciences*: vol. 32 (4), 424-440.
- Schmaus, W., 1998, « Rawls, Durkheim, and Causality : A Critical discussion », *American Journal of Sociology*, vol. 104, no. 3, p. 872-886.
- Schwartz, J., 1988, « Inequality and Intermarriage : A Paradox of motive and Constraint », *Social Forces*, vol. 66, no. 3, p. 645-675.
- Scott, A. R., 1976, « Deviance, Sanctions, and Social Integration in Small-Scale Societies », *Social Forces*, vol. 54, No. 3, 604-620.
- Seigel, J., 1987, « Autonomy and Personality in Durkheim : An Essay on Content and Method », *Journal of the History of Ideas*, vol. 48, no. 3, p. 483-507.
- Serry, H., 2004, « Saint Thomas sociologique? Les enjeux cléricaux d'une sociologie catholique dans les années 1880-1920 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, no. 153, p. 28-40.

- Solten, K., 1985, « Theoretical Logic in Sociology. Vol 1 : Positivism, Presuppositions, and current Controversies; Theoretical Logic in Sociology. Vol. 2 : the Antinomies of Classical Thought : Marx and Durkheim. Vol. 3 : The Classical Attempt at theoretical Synthesis: Max Werber. Vol. 4 : The Modern Reconstruction of Classical thought: Talcott Parsons. », *Ethics* », vol. 95, no .4, 951-952
- Spangler, M. G., 1979, « Suicide and Social Criticism : Durkheim, Dreiser, Wharton, and London », *American Quarterly*, vol. 31, no. 4, p. 496-516.
- Spitzer, S., 1989, « Durkheim and the Law », *American Journal of Sociology*, vol. 94, no. 4, p. 901-902.
- Stack, S., 1983, « A Comparative Analysis of Durkheim's Theory of Egoistic Suicide: a Comment », *The Sociological Quarterly* 24, 625-627.
- Stack, S., 1994, « Psychological versus Sociological Perspectives on *Suicide* : A Reply to Mauk, Taylor, White, and Allen » *Social Forces*, vol. 72, no. 4, p. 1257-1261.
- Starkey, K., 1998, « Durkheim and the Limits of Corporate Culture: Whose Culture? Which Durkheim? » *Journal of Management Studies*, 35:2,126-136.
- Steiner, P., 2001, « Religion et Économie », *Revue française de sociologie*, vol. 42, no. 4, p. 695-718.
- Steiner, P., 2002, « Journal of Economic Issues », *Isis*. vol. 36, No. 4, p. 1005-1025.
- Steiner, P., 1999, « American Institutionalism and Durkheimian Positive Economics : Some connections », *History of Political Economy*, vol. 31, no. 2, p. 274-296.
- Strydom, P., 1999, « Hermeneutic Culturalism and its double. A Key Problem in the Reflexive Modernization Debate », *European journal of Social theory*, 2 (1): 45-69.
- Takla, T. N., 1977, « Durkheim on Religion : A Selection of Readings With Bibliographies and Introductory Remarks », *Contemporary Sociology*, vol. 6, no. 2, p. 163-165.
- Talbott, J. E., 1975, « Emile Durkheim : Sociologist and Philosopher, The American Historical Review », vol. 80, no. 1, p. 127-128.
- Tarot, C., 1996, « Du fait social de Durkheim au Fait social total de Mauss », *Revue européenne de sciences sociales*, Vol. 34, No. 105, p. 113-144.
- Ten Houten, W., 2005, « Dual Symbolic Classification and the Primary Emotion : A Proposed Synthesis of Durkheim's Sociogenic and Plutchik's Psychoevolutionary Theories of Emotions », in Richard Altschuler, dir., *The Living Legacy of Marx, Durkheim and Weber*. New York: Gordion Knot Books.
- Tiryakian, E., 2005, *Durkheim, Solidarity, and September II, Cambridge opinion to Durkheim*. Cambridge University Press p. 305-321.
- Tiryakian, E., 1998, « Durkheim, morals and modernity », *American Journal of Sociology*, vol. 103, no. 5, p. 1437-1439.

- Toews, D., 2003, « The New Tarde. Sociology after the End of the Social », *Theory, Culture and Society*, , vol. 20, no. 5, p. 81-98.
- Turner, J. H., 1977, « Images of Society: Essays on the Sociological Theories of Tocqueville, Marx, and Durkheim », *American Journal of Sociology*, vol. 83, no. 2, p. 534-535.
- Verheggen, T., 2005, «Durkheim's "Representations" Considered as " Vorstellungen"», in Richard Altschuler, dir., *The Living Legacy of Marx, Durkheim and Weber*. New York: Gordion Knot Books.
- Vidich, A. J., 2005, «Social Theory and the Substantive Problems of Sociology», in Richard Altschuler, dir., *The Living Legacy of Marx, Durkheim and Weber*. New York: Gordion Knot Books.
- Wanderer, J. J., 2005, «Nature's A Joker: Self and Reality Worlds for Simmel, Ibsen, Dick, and Durkheim», in Richard Altschuler, dir., *The Living Legacy of Marx, Durkheim and Weber*. New York: Gordion Knot Books.
- Watts Miller, W., 1990, «Durkheim's Rules of Sociological Method », *Contemporary Sociology*, vol. 19, no. 2, p. 321-322.
- Weiner, J. F., 1988, « Durkheim and the Papuan Male Cult : Whitehead's Views on Social Structure and Ritual in New Guinea », *American Ethnologist*, vol. 15, no. 3, p. 567-573.
- Wilson, E. K., 1980, « Émile Durkheim on Institutional Analysis », *American Journal of Sociology*, vol. 86, no. 2, p. 419-421.
- Wimmer, A., 1996, « L'État-Nation, une forme de fermeture sociale » *Archives européennes de sociologie*. XXXVII, I, 163-179.
- Wolff, K. H., 1962, « Review of Emile Durkheim, 1858-1917 : Reply », *American Journal of Sociology*, vol. 67, no. 4, p. 476.
- Wolff, K. H., 1974, « Durkheim : Morality and Milieu », *Isis*, vol. 65, no. 4, p. 542-543.

Annexe 3 – Graps des champs sociologiques nationaux



Légende des lignes du graf:
 Mauve = participation ou fondation d'un organisme
 Rouge = Enseignement dans une université
 Vert = études dans une université ou sous la direction de
 Orange = financement
 Bleu = influence, collaborations ou relations personnelles

Research Committee on Social Trends
 fondé en 1929 par le président Hoover
 Deux volumes de l'étude présentée en 1933

Local Community Research Committee (LCRC) fondé en 1923
 R a fondé Université de Chicago avec W.R. Harper

National Bureau of Economic Research
 fondé dans les années 1930
 Consolidés au sein du Brookings en 1928

New York Bureau of Municipal Research
 fondé en 1896 et rendu permanent en 1904
 (Financé par J.D. Rockefeller)

Research Committee on Social Trends
 Directeur de recherche du comité fondé par Hoover en 1929

G. Vincent (1864-1941)
 devient président de l'université fait réformes et embauches au dép de socio

Wiscconsin:
 avant 1900 des cours de socio ont été donnés par F. Winick, A. Warner, R.T. Ely et au début du siècle par J. Bowd, T.S. Adams et C.H. Hawes. tout ça dans l' département d'économie

Small fonde le Journal en 1895

Bryn Mawr College

Harvard
 étudie et obtien son Phd avec Small est coauteur (1897) avec Small

Becker (1898-1940)
 engagé comme prof par Vincent durant les 1910

R.T. Ely
 Professeur au département de History and Politics depuis 1881

Tennessee U

Parsons (1902-1979)
 1937, 1945
 prof de 1944

R. Linton
 prof en psychologie sociale de 1926 à 1940

Y.S. Adams
 Professeur au département de History and Politics depuis 1881

Oberlin College

Harvard
 fonde le dep de socio en 1928

Elwood (1873-1948)
 prof à partir de 1912

Johns Hopkins

W.J. Thomas (1863-1947)
 Case on the history
 1918

Harvard
 étudie la philo à Harvard

Elwood a étudié avec Thomas

Missouri

Tennessee U

Harvard
 Merton enseigne de 1936 à 1939

Elwood a étudié avec Elwood

Michigan

W.J. Thomas (1863-1947)
 Case on the history
 1918

Harvard
 Merton étudie de 1931 à 1936

Elwood a étudié avec Elwood

Illinois

Tennessee U

Harvard
 ont collaboré

Elwood a étudié avec Elwood

Illinois

W.J. Thomas (1863-1947)
 Case on the history
 1918

Harvard
 ont collaboré

Elwood a étudié avec Elwood

Illinois

W.J. Thomas (1863-1947)
 Case on the history
 1918

Harvard
 ont collaboré

Elwood a étudié avec Elwood

Illinois

W.J. Thomas (1863-1947)
 Case on the history
 1918

Harvard
 ont collaboré

Elwood a étudié avec Elwood

Illinois

W.J. Thomas (1863-1947)
 Case on the history
 1918

Harvard
 ont collaboré

Elwood a étudié avec Elwood

Illinois

W.J. Thomas (1863-1947)
 Case on the history
 1918

Harvard
 ont collaboré

Elwood a étudié avec Elwood

Illinois

W.J. Thomas (1863-1947)
 Case on the history
 1918

Harvard
 ont collaboré

Elwood a étudié avec Elwood

Illinois

W.J. Thomas (1863-1947)
 Case on the history
 1918

Harvard
 ont collaboré

Elwood a étudié avec Elwood

Illinois

W.J. Thomas (1863-1947)
 Case on the history
 1918

Harvard
 ont collaboré

Elwood a étudié avec Elwood

Illinois

W.J. Thomas (1863-1947)
 Case on the history
 1918

Harvard
 ont collaboré

Elwood a étudié avec Elwood

Illinois

W.J. Thomas (1863-1947)
 Case on the history
 1918

Harvard
 ont collaboré

Elwood a étudié avec Elwood

Illinois

W.J. Thomas (1863-1947)
 Case on the history
 1918

Harvard
 ont collaboré

Elwood a étudié avec Elwood

Illinois

W.J. Thomas (1863-1947)
 Case on the history
 1918

Harvard
 ont collaboré

Elwood a étudié avec Elwood

Illinois

W.J. Thomas (1863-1947)
 Case on the history
 1918

Harvard
 ont collaboré

Elwood a étudié avec Elwood

Illinois

W.J. Thomas (1863-1947)
 Case on the history
 1918

Harvard
 ont collaboré

Elwood a étudié avec Elwood

Illinois

W.J. Thomas (1863-1947)
 Case on the history
 1918

Harvard
 ont collaboré

Elwood a étudié avec Elwood

Illinois

W.J. Thomas (1863-1947)
 Case on the history
 1918

Harvard
 ont collaboré

Elwood a étudié avec Elwood

Illinois

W.J. Thomas (1863-1947)
 Case on the history
 1918

Harvard
 ont collaboré

Elwood a étudié avec Elwood

Illinois

W.J. Thomas (1863-1947)
 Case on the history
 1918

Harvard
 ont collaboré

Elwood a étudié avec Elwood

Illinois

W.J. Thomas (1863-1947)
 Case on the history
 1918

Harvard
 ont collaboré

Elwood a étudié avec Elwood

Illinois

W.J. Thomas (1863-1947)
 Case on the history
 1918

Harvard
 ont collaboré

Elwood a étudié avec Elwood

Illinois

W.J. Thomas (1863-1947)
 Case on the history
 1918

Harvard
 ont collaboré

Elwood a étudié avec Elwood

Illinois

